

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

**RHÉTORIQUES DE PERSONNE. STRATÉGIES DE POSITIONNEMENT DES LITTÉRATURES
FRANCOPHONES D'AFRIQUE DANS LE CONTEXTE MONDIAL DES DROITS DE LA PERSONNE
(1986-2012)**

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARIE-PIERRE BOUCHARD

DÉCEMBRE 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.03-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Cette thèse a ceci de particulier qu'à l'image de son titre, elle n'aurait pas été pensable sans son apport international. Plus précisément, elle n'aurait pas été pensable sans l'ouverture, l'humanité et le goût du risque d'Isaac Bazié, ce professeur qui, au détour d'une phrase échappée, a eu l'audace de me faire confiance alors que je ne savais pas moi-même ce dont j'étais capable de rêver. Je le remercie de m'avoir fait découvrir sa filière allemande et sa famille africaine, de même que de m'avoir fait douter à de très nombreuses reprises. Je me sais privilégiée de pouvoir le compter au nombre de mes mentors, mais surtout au nombre de ceux que je considère être de ma parenté (ne dit-on pas *Doktorvater*?).

Je tiens également à remercier les membres d'une autre famille et d'une autre filiation, composée celle-là par ces êtres curieux et formidables, ou plutôt formidables parce que curieux, des membres du groupe Droit, Littérature et Migration. À François Crépeau d'abord, qui m'a épaulée, supportée et acceptée dans mon étrange posture pluridisciplinaire, je dois toute ma reconnaissance pour son encadrement, sa générosité et son enthousiasme sans lesquels je n'aurais pas pu rédiger aussi sereinement les aspects juridiques de la présente thèse. À Simon Harel, qui m'a offert mille et une opportunités, je dois tous les mérites de la codirection et du plaisir de travailler avec des collègues de plusieurs horizons. À Alice, enfin, qui sait les raisons pour lesquelles son nom figure sur cette page particulière.

Puis il y a cette dernière famille, sans laquelle rien ne serait possible. Marie, Laurance et Laurence, les derniers mois n'auraient pas été les mêmes sans vous. Les amoks, Rosi et Mélissa, cette thèse n'aurait pas été possible sans vous. Hélène et Luc, tout mon amour et mon éternelle reconnaissance pour un soutien qui ne s'explique pas et ne s'exprime pas par des mots : je vous dois tout. Et, enfin, Olivier, parce que la vie n'est pas et n'aurait pas été la même au cours des cinq dernières années et je souhaite qu'il en soit ainsi encore très, très longtemps. Tout au long de la rédaction de ces pages, je ne me serai jamais sentie seule grâce à vous qui m'aurez appris, mieux que quiconque, à me découvrir comme personne.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	vi
Préambule.....	vii
Introduction.....	1
« Être ou ne pas être personne » : de la difficulté de s'inscrire sur une scène rhétorique institutionnellement normée	1
« Le procès du père Likibi » : premier et dernier portraits d'une nouvelle africaine	1
Histoire éditoriale et sémantique d'un texte exemplaire.....	4
a – Différences sur les plans sémantique et formel.....	4
b – Différences sur les plans de l'édition et de l'imaginaire du public cible	6
De l'exemple comme problème	8
D'une problématique, de sa méthode et de ses limites	13
Chapitre 1	21
Une histoire de champ	21
1.1. Sur la notion de champ appliquée aux littératures francophones d'Afrique21	
Le champ	25
Le « champ » comme opportunité théorique.....	32
Le « champ » national, linguistique, régional comme limite	54
1.2. Système et champ : saisir la posture problématique de l'écrivain africain francophone	59
La notion de « système » et la question du « système littéraire francophone »	59
Le poids du système : politiques et fonctions des « zones imaginaires d'identification »...	66
L'Afrique comme « zone imaginaire d'identification ».....	71
Chapitre 2	75
L'apport du juridique : système, champ, personne.....	75

2.1. L'Afrique comme « zone imaginaire d'identification » entre violence et personne	75
Nouveau sujet, nouveau paradigme, nouvelles écritures	80
2.2. Sur le droit et la violence : une question de personne	90
La personne, « fiction » occidentale.....	91
Modernisation, individualisation, personne	97
Le procès Eichmann ou l'apparition juridique de l' <i>homo sacer</i> comme personne	100
Seuil 1. Droit, littérature et personne : premier arrêt sur image.....	107
2.3. Ce qu'a fait le droit de la personne en Afrique.....	111
Individu, groupe et personne dans l'Afrique traditionnelle	112
L'accès au monde et le parler national : irruption et déclin du sujet de Senghor	115
Vies et morts de la « postcolonie » : apprendre à parler de personne	124
Seuil II. Droit, littérature et personne : deuxième arrêt sur image	129
Chapitre 3	135
De la vulnérabilité.....	135
3.1. De la vulnérabilité comme modèle.....	135
Eichmann et l'autorité des pleureuses	140
De la vulnérabilité historique comme « posture » et possibilité énonciatives	156
3.2. De la vulnérabilité comme système d'analyse	168
Polarisation et idéaux-types : fondements d'une typologie	171
Polarisation et idéaux-types : élaboration d'une typologie	173
Polarisation et idéaux-types : « posture » et ouverture	176
Chapitre 4	178
Construire la « victime ».....	178
4.1. « Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, un autre que vous pleurera vos familles : Chroniques rwandaises ».....	178
4.2. Construction de la pleureuse africaine : Mbembe, Nganang et les fondements théoriques d'une nouvelle ère	185

4.3. Naissance et consécration d'un ethos vulnérable sur la scène littéraire	
française	195
« Rwanda : Écrire par devoir de mémoire » : Archéologie d'un projet moderne	195
<i>Murambi</i> : Autopsie d'un succès populaire.....	206
Le cas exemplaire de Scholastique Mukasonga et de son rapport à la critique littéraire	
française	221
Chapitre 5	231
<i>Écrire les « coupables » et ces autres absents de l'histoire</i>	231
5.1. Séductions du bourreau ou sélection de bourreaux? : prix, possibilités et	
relecture	231
5.2. L'ainé des orphelins de Tierno Monénembo : le choix délibérément	
délinquant de la performance.....	240
La valeur du spectre « monstrueux » de la délinquance	240
Faustin entre vulnérabilité, trauma et performance.....	246
5.3. Kossi Efoui, pour une esthét(h)ique du travestissement	259
Jouer le jeu de l'institution	259
Brouiller les pistes	269
Les romans de Kossi Efoui : une fabrique de personnes?	280
5.4. African psycho d'Alain Mabanckou : portrait et subversion d'un continent	
présumé coupable.....	285
Sur la présomption d'innocence.....	285
Contours d'un imaginaire.....	287
Boule à zéro ou l'angle mort de la critique littéraire.....	290
La « Seine » du crime : narration, énonciation et recalibrage juridique	295
Perversion par le noir	301
Conclusion.....	303
<i>Le rire des pleureuses.....</i>	303
<i>Bibliographie.....</i>	315

RÉSUMÉ

Cette thèse s'inscrit dans une réflexion sur les violences telles qu'elles se vivent et se représentent depuis la fin des années 1980 au sein de l'imaginaire juridique contemporain (guerres civiles, génocide, etc.). En fait, reprenant la remarque énoncée en 1921 par Walter Benjamin selon laquelle la violence, parce que directement liée à des rapports moraux, s'avère, « en tant que moyen, soit fondatrice, soit conservatrice de droit », elle se donne pour objectif d'analyser les stratégies rhétoriques, de même que le parcours institutionnel des écritures africaines francophones de la violence en regard des différentes fluctuations de l'imaginaire juridico-politique relatif à la conception de la subjectivité juridique sur la scène politique mondiale. Nous y soutenons que les modalités entourant la production et la réception de ces écritures ont tout à voir avec la conjoncture qui prévaut dans de nombreux pays d'Afrique depuis le tournant des années 1990, de même qu'avec la mondialisation d'un certain discours sur les droits de la personne, dont les développements ont commencé à se faire ressentir de manière plus pressante au cours de la même décennie. En d'autres termes, préoccupée par l'existence de conventions narratives relatives à la conception et à la construction du sujet en droit, la présente thèse considère l'impact qu'une modification de sa définition peut avoir au sein du régime de la visibilité politique du champ littéraire franco-français et sur les stratégies de licitation et de légitimation implicites des productions que cette même modification sollicite.

Mots clés : littérature et droits humains, écritures de la violence contemporaine, littératures africaines francophones, histoire de la littérature mondiale, théories du système littéraire, théories de l'institution littéraire, subjectivité juridique, stratégies de positionnement, vulnérabilités énonciatives, représentations de l'Afrique

PRÉAMBULE

En 1994, Robert Barsky fait paraître aux Éditions John Benjamins un essai dans lequel il reprend l'essentiel d'une réflexion qu'il avait entamée quelques années plus tôt – soit vers la fin des années 1980 – à propos des contraintes discursives que rencontraient, à l'époque, les demandeurs d'asile à leur arrivée au Canada. Dans cet essai, intitulé *Constructing a Productive Other. Discourse Theory and the Convention Refugee Hearing*, le chercheur y circonscrit à la fois un lieu et un temps – le Québec de 1987 –, et les difficultés qui se posent pour le nouvel arrivant d'intégrer cet espace en produisant un discours adapté à la juridiction alors en cours. Le lecteur y découvre la violence du langage juridico-politique d'un système qui ne sait considérer l'individu en situation d'extrême précarité qu'en autant que ce dernier soit en mesure de produire une « image de l'identité », pour reprendre une expression de Homi Bhabha¹, qui puisse être « productive », c'est-à-dire formellement conforme et donc effective en regard d'une définition socioculturellement située et légalement uniformisée de la personne du réfugié. Comme l'écrit Robert Barsky : « The word “productive” here suggests not simply a process of communication, but one set of self-representation for a clearly-defined end² ». D'où le titre : *Constructing a Productive Other*. Il s'agit par conséquent de suivre, à travers l'analyse des transcriptions officielles des audiences de 1987 de M. B. et Mme V. – deux réfugiés au Canada alors en attente de statut –, le processus discursif par lequel un individu auparavant exclu des sphères juridique et politique du social parvient à se constituer comme sujet de droits et d'obligations aux yeux d'une éventuelle société d'accueil. Le discours devenant ainsi l'objet central de la démarche de *Constructing a Productive Other*, un essai dont l'originalité tient au fait d'avoir osé questionner l'ordre légal à partir d'une posture qui prend soin de la vulnérabilité potentielle du réfugié en tant qu'énonciateur, c'est-à-dire en tant que locuteur.

Trois ans plus tard, de l'autre côté de la frontière canado-américaine, Joseph Slaughter publie, quant à lui, dans les pages de la revue *Human Rights Quarterly* un article qui reprend,

¹ Homi Bhabha, *The Location of Culture*, New York, Routledge 1994.

² Robert F. Barsky, *Constructing a Productive Other. Discourse Theory and the Convention Refugee Hearing*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1994, p. 14.

lui aussi, le fruit de recherches consacrées à la question de la voix au sein d'un système juridique qui a également pour objet la protection de la personne et de la dignité humaine. « A Question of Narration : The Voice in International Human Rights Law³ » s'intéresse en effet, comme le laisse présager son titre, à la prédominance d'une certaine forme de narration au sein du régime international des droits humains. Là encore, la performativité de l'acte de langage et les contraintes qui la limitent sur le plan légal sont au centre d'une réflexion qui pense le juridico-politique en termes d'énonciation, de possibilités narratives et de contexte interactionnel. Mais, là où Barsky s'intéressait au Québec de 1987 et usait de sa formation littéraire comme d'un coffre à outils pour analyser la précarité de la situation énonciative d'individus en attente d'un statut officiel, Joseph Slaughter voit dans le littéraire, et particulièrement dans le développement du roman moderne, le sous-texte d'une narration beaucoup plus large : celle du droit ou, plus précisément, celle d'un droit qui s'est également construit sur une conception de l'être humain *en tant que* sujet se racontant, c'est-à-dire *en tant que* sujet capable d'autofiguration par le biais du langage. En ceci, son argumentaire se fait l'écho d'un constat émis pour la première fois en 1946 par Éric Auerbach⁴, qui attribuait alors l'émergence du « réalisme tragique moderne » aux convulsions de la Révolution française, et qui deviendra par la suite l'une des pierres d'angles de nombreuses analyses menées entre droit et littérature et, plus encore, entre droits humains et littérature⁵. Pour Joseph Slaughter, précisons-le, la conception du sujet telle qu'elle apparaît dans le régime des

³ Joseph Slaughter, « A Question of Narration : The Voice in International Human Rights Law », *Human Rights Quarterly*, vol. 19, no 2, 1997, pp. 406-430.

⁴ *Mimésis : la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968, 559 p.

⁵ À ce sujet, voir notamment les travaux de Thomas Laqueur, « Bodies, Details, and the Humanitarian Narrative », dans Lynn Hunt [dir. de publ.], *The New Cultural History*, Los Angeles ; Berkeley, University of California Press, 1989, pp. 176-205; Elizabeth B. Clark, « "The Sacred Rights of the Weak" : Pain, Sympathy, and the Culture of Individual Rights in Antebellum America », *The Journal of American History*, vol. 82, no 2, 1995, pp. 463-493; Lynn Hunt « The Paradoxical Origins of Human Rights », dans Jeffrey N. Wasserstrom, Greg Grandin, Lynn Hunt, and Marilyn B. Young [dir. de publ.], *Human Rights and Revolutions*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, coll. « MyiLibrary », 2007 [2000], pp. 3-20; Julie Stone Peters « "Literature", the "Rights of Man", and Narratives of Atrocity », *Yale Journal of Law and the Humanities*, vol. 17, no 2, 2005, pp. 249-78 et le premier essai de Joseph Slaughter, *Human Rights, Inc. : the world novel, narrative form, and international law*, New York, Fordham University Press, 2007, 435 p.

droits humains en tant que « self-substantiating, self-saying citizen-subject⁶ » est la même que celle qui préside au XVIII^e siècle à l'avènement du *Bildungsroman*.

Human rights and the *Bildungsroman* are mutually enabling fiction, écrit-il d'ailleurs en 2006: each projects an image of the human personality that ratifies the other's vision of the ideal relations between individual and society. The *Bildungsroman* is not the only cultural form that cooperates with human rights, nor is it the only form through which they may be imagined, but it is exemplary in the degree to which its conventions overlap with the image of human personality development projected by the law⁷.

S'il est donc question de voix chez Slaughter, il est d'abord et surtout question de conventions narratives; la forme romanesque venant ici étayer la conception d'une subjectivité juridique qui l'étaye et la forme à son tour.

Ce constat lui permet ensuite de dresser le portrait d'un système de droits dont les régimes d'exclusion – car il y en a – se fondent tous sur une série de mécanismes ayant pour fonction de limiter la portée de certaines histoires et de certaines voix. La vulnérabilité, comme dans le cas de la parole des réfugiés étudiée par Robert Barsky, est entièrement liée dans les travaux de Joseph Slaughter à la production, de même qu'aux conditions de production et d'audition/réception, d'un langage délimité dans le temps et dans l'espace. Pour Barsky, il s'agit du Québec de 1987. Pour Joseph Slaughter, il s'agit de la période allant de 1948 à aujourd'hui sur la scène internationale des droits humains⁸. Bien que les analyses de l'un se concentrent sur une législation et une procédure plus limitées sur les plans temporel et géographique que celles de l'autre, leurs travaux ont en commun de mettre en lumière d'une manière beaucoup plus concrète que ne le faisait précédemment Walter Benjamin le caractère socioculturel de la violence fondatrice sur laquelle repose tout état de droit⁹. Ils ont en effet le mérite de rappeler par le biais d'une sociopragmatique appliquée non pas à l'objet littéraire

⁶ Joseph Slaughter, « Enabling Fictions and Novel Subjects: The "Bildungsroman" and International Human Rights Law », *PMLA*, vol. 121, no 5, 2006, p. 1414.

⁷ *Ibid.*, p. 1407.

⁸ Bien que son travail tienne compte des différents outils juridiques qui aient permis de forger depuis le XVII^e siècle l'actuel régime international des droits humains, les analyses proposées par Joseph Slaughter se centrent pour la plupart sur la législation développée à partir de 1948, soit au moment de l'adoption de la Déclaration universelle des droits de l'homme.

⁹ Walter Benjamin, « Critique de la violence », *Œuvres I*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000 [1971], pp. 210-243.

mais au domaine du droit que : « Behind all stories is someone's law. If we can't quite recover the stories behind the abstract blotches on the canvas, we can, in a sense, recover the laws (or rules) that gives the stories their particular [...] forms¹⁰. » En ceci, tant l'essai de Robert Barsky que les articles de Joseph Slaughter parus dans *Human Rights Quarterly* et dans d'autres revues consacrées aux droits humains soutiennent que toute mise en récit considérée digne d'être entendue sur la scène des prétoires repose en fait sur la rhétorique d'une narration modulée en fonction des formes de la subjectivité légalement et, donc, socialement et culturellement reconnues comme telles. Ils révèlent que l'espace des possibles et des pensables en matière de justice et de protection de l'individu en tant qu'il est ou qu'il peut être sujet de droit est soumis, lui aussi, à l'ordre d'un discours limité en termes d'audibilité et de visibilité, car ponctuellement situé dans les paradigmes de l'imaginaire juridico-politique d'une certaine communauté. Advient un changement dans la configuration de cet imaginaire¹¹ et c'est l'ensemble des « régimes d'intensité sensible¹² » et des productions discursives qu'ils sollicitent – incluant les critères d'évaluation de leur légitimité et leurs stratégies de licitation implicites – qui se voit redessiné. Du moins, c'est ce qu'il est possible d'interpréter de ces travaux consacrés tantôt à la vulnérabilité de la parole du réfugié et tantôt à ces espaces qui, parce qu'ils ont été ou sont le site de violations marquées des droits humains – comme l'Algérie de 1954 à 1962, Guantanamo ou encore la prison d'Abu Ghraib¹³ –, interpellent la sensibilité d'une production artistique et discursive qui fait de l'invisibilité politique du « sans-droit » son objet.

¹⁰ Joseph Slaughter, « Vanishing Points : When Narrative Is Not Simply There », *Journal of Human Rights*, vol. 9, no 2, 2010, p. 212.

¹¹ Comme nous le démontrerons dans le cadre de cette thèse à partir des travaux de Michel Wieviorka et de Walter Benjamin, ces changements sont généralement liés à la perception (ou non) de certains phénomènes qui constituent la violence.

¹² Jacques Rancière, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, Paris, La Fabrique-éditions, 2000, p. 62.

¹³ À ce sujet, voir notamment l'ouvrage et les articles de Joseph Slaughter : *Human Rights, Inc.*, *op. cit.* ; « Torture and Commemoration: Narrating Solidarity in Elvira Orphée's "Las viejas fantasiosas" », *Tulsa Studies in Women's Literature*, vol. 15, no 2, 1996, pp. 241-252 ; « A Question of Narration », *loc. cit.* ; « Vanishing Points », *loc. cit.* et « The Enchantment of Human Rights; or, What Difference does Humanitarian Indifference Make? », *Critical Quarterly*, vol. 56, no 4, 2014, pp. 46-66.

La présente thèse s'inscrit dans la droite ligne de la sociopragmatique des discours artistique et juridique entamée vingt ans plus tôt par Robert Barsky et Joseph Slaughter, mais a pour objet une autre scène et, ce faisant, d'autres paramètres. Ici, il sera question de l'Afrique, de la perception de l'(il)légitimité de ses violences politiques et des attentes, de même que des demandes institutionnalisées d'un certain marché, à l'égard de ses productions littéraires. La thèse s'appuie en effet sur le constat émis il y a quelques années par Justin K. Bisanswa à propos de l'avenir de la recherche dans le domaine des littératures africaines selon lequel : « L'objectif doit plutôt être de comprendre la spécificité du texte africain, de démontrer les *stratégies par lesquelles il a pu s'instituer*, se reconnaître en tant que texte *dans les limites et les contraintes discursives de son contexte*¹⁴. » Cependant, là où Bisanswa cherchait à dégager « comment de nouveaux critères de littérarité [se sont imposés] tant bien que mal¹⁵ » avec et contre la critique dans le métadiscours de la pratique d'une dizaine de romanciers africains, il s'agit pour nous de circonscrire les modalités, de même que les conditions d'intégration au sein du marché culturel occidental et du système littéraire mondial, d'un type d'écriture dont nous expliquons la valorisation commerciale et institutionnelle récente par un changement de paradigmes d'une autre nature. Concrètement, dans le cadre de cette thèse, l'histoire du canon littéraire et l'évolution des institutions et paradigmes qui structurent la pensée juridique mondiale se lient dans une tentative de compréhension de l'engouement à la fois des producteurs africains et de la critique internationale, au cours de la période allant de la fin des années 1980 au début de la deuxième décennie des années 2000, pour les écritures de la violence mettant en scène la fragilité physique et énonciative de l'individu en contexte dit postcolonial. Jamais, en effet, n'a-t-on autant lu, vu, reconnu, primé sur la scène critique et institutionnelle principalement occidentale, les écritures africaines de la violence qu'au cours des trente dernières années. La décennie 2000 a vu, à elle seule, plus d'une quinzaine de prix décernés à des auteurs de la diaspora africaine pour de tels ouvrages; ce qui constitue en soi du jamais vu, et la remise du prestigieux Renaudot, le 7 novembre 2012, à la Rwandaise Scholastique Mukasonga pour son roman *Notre-Dame du Nil* ne fait que confirmer cette tendance. Comme si la valeur de plus

¹⁴ Justin K. Bisanswa, *Roman africain contemporain : Fictions sur la fiction de la modernité et du réalisme*, Paris, Honoré Champion, coll. « Unichamp – Essentiel », 2009, p. 45. Nous soulignons.

¹⁵ *Ibid.*, p. 52.

en plus importante qu'a prise la personne du « sans-droit », de la « victime » sur les scènes juridique et politique internationales au cours des dernières décennies¹⁶ avait ouvert de nouveaux possibles et de nouveaux pensables en matière de valeur esthétique permettant l'entrée de nouveaux joueurs, pour reprendre une métaphore de Pascale Casanova¹⁷, sur la scène procédant de l'espace global ou, du moins, au sein de certains « champs littéraires » traditionnellement dominants de cette même scène et de ce même espace.

En ce sens, bien qu'elle s'intéresse plus aux limites discursives et aux contraintes institutionnelles imposées à certains producteurs littéraires qu'au seul domaine du droit, cette thèse a tout à voir avec les travaux de Robert Barsky et de Joseph Slaughter. Elle aussi soutient, à la suite de Kossi Efoui et de Hayden White, « qu'on n'entend pas toutes les voix en même temps dans la même histoire¹⁸ » et « that narrative (or narrativity) has to do with the topic of law, legitimacy, or, more generally, authority¹⁹ ». Aussi, préoccupée par l'existence de conventions narratives relatives à la conception et à la construction du sujet en droit, cette thèse considère l'impact qu'une modification de sa définition peut avoir au sein du régime de la visibilité politique²⁰ d'un champ littéraire déterminé – à savoir, dans le cadre de cette étude consacrée aux écritures africaines francophones de la violence : le « champ littéraire » franco-français – et sur les stratégies de licitation et de légitimation implicites des productions que cette même modification sollicite²¹. Advient un changement dans la configuration de

¹⁶ À ce propos, voir Jacques Rancière, « Who is the Subject of the Rights of Man? », *The South Atlantic Quarterly*, vol. 103, no 2/3, 2004, pp. 297-310 et Joseph Slaughter et Sophia McClennen, « Introducing Human Rights and Literary Forms ; or, The Vehicles and Vocabularies of Human Rights », *Comparative Literature Studies*, vol. 46, no 1, 2009, pp. 1-19.

¹⁷ Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, coll « Points », 2008 [1999], p. 69.

¹⁸ Kossi Efoui, *Solo d'un revenant*, Paris, Seuil, 2008, p. 205.

¹⁹ Hayden V. White, *The Content of the Form: Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1987, p. 13.

²⁰ Par l'expression « visibilité politique » nous référons au « partage du sensible » tel que défini par Rancière, c'est-à-dire : « le système d'évidences sensibles qui donne à voir en même temps l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les places et les parts respectives. » (Jacques Rancière, *Le partage du sensible*, op. cit., p. 12) Il est à noter que nous reviendrons sur cette conceptualisation du politique à de nombreuses reprises.

²¹ Comme nous le verrons dans les pages qui suivent (voir, entre autres, chap. 1), notre vision du positionnement singulier des auteurs composant notre corpus emprunte grandement au renouvellement de l'analyse institutionnelle des littératures francophones proposé par Pierre Halen.

l'imaginaire juridico-politique d'une communauté, avons-nous précédemment écrit, et c'est l'ensemble des productions discursives qu'elle suscite qui s'en trouve modifié : les conditions de production et de réception n'étant plus les mêmes.

La présente thèse postule qu'une telle conjoncture peut constituer, notamment sur les plans politique et pragmatique, le tremplin que nécessitent institutionnellement certaines littératures. D'autant plus qu'une part importante de la production nous venant de ces zones traditionnellement marginalisées se constitue désormais de plus en plus en fonction d'un espace imaginaire et narratif globalisé. Comme le remarquent à cet égard Dominic Thomas et Alain Mabanckou à propos des littératures africaines subsahariennes francophones :

The dramatic transformation that Francophone African writing has undergone in recent decades has yielded an ambitious corpus of writing anchored in a complex global context. [...] Innovative works have provided us with globalization of space (a transnational diasporic framework), content (environmental issues, human rights, genocide, immigration, child soldiers), genre (fiction, reportage, travel writing, detective fiction), and reception (new audiences, expanded translation and readership, literary awards)²².

Aussi, c'est forte du constat de ces transformations et de ces nouvelles conditions de lecture que nous nous proposons de théoriser et de comprendre, entre droit et littérature, les mécanismes d'intégration et les stratégies implicites de positionnement d'un type d'écriture qui se pose, depuis près de trente ans, à l'intersection de « régimes de valeur²³ » étrangers, voire concurrents. Le but avoué de cette démarche étant d'ausculter le sens politique du littéraire que sous-tend la (re)définition des canons à l'ère des mondialisations, et ce, à travers la rhétorique d'une poignée d'écrivains qui, à une époque de transformations sociales et juridico-politiques importantes, ont su se jouer de la demande d'un certain marché, *leur* marché, pour se construire, esthétiquement, comme « personne ». D'où, là aussi, le titre : *Rhétoriques de personne. Stratégies de positionnement des littératures francophones d'Afrique dans le contexte mondial des droits de la personne (1986-2012)*.

²² Alain Mabanckou et Dominic Thomas, « Editors' Preface: Francophone Sub-Saharan African Literature in Global Contexts », *Yale French Studies*, no 120, 2011, p. 9.

²³ Nous empruntons cette expression à John Frow, *Cultural Studies and Cultural Value*, Oxford, Clarendon Press, 1995, 190 p.

INTRODUCTION

« ÊTRE OU NE PAS ÊTRE PERSONNE » : DE LA DIFFICULTÉ DE S'INSCRIRE SUR UNE SCÈNE RHÉTORIQUE INSTITUTIONNELLEMENT NORMÉE

« Le procès du père Likibi » : premier et dernier portraits d'une nouvelle africaine

La scène se déroule au début de la décennie 1970 quelque part entre Gamboma et Djambala, chef-lieu du département congolais des Plateaux. Dans un bourg nommé Madzala – mais qui pourrait tout aussi bien porter un autre nom –, un homme fait face à la justice des nouvelles autorités de son pays pour avoir, nous dit-on, pris part à des actions réactionnaires. L'homme en question – répondant aux noms de Likibi, papa Likibi ou encore, quelquefois, de Ta Ngudi – aurait en effet pratiqué le métier de féticheur au sein d'un État qui, depuis 1969, ne jure que par « le socialisme scientifique, prélude au communisme où la devise sera "à chacun selon ses besoins"²⁴ ». Plus précisément, le père Likibi aurait perturbé la saison des pluies par des actes de sorcellerie, provoquant ainsi une sécheresse qu'aucun moyen scientifique moderne n'a pu ou n'a su enrayer et, par conséquent, a plongé la région dans une crise économique sans précédent; le tout à des fins personnelles. Puis, au moment de son incarcération préventive, le même Likibi se serait rendu coupable de tentatives d'évasion au moyen d'autres méfaits de nature similaire. On l'accuse notamment d'avoir pris la forme de divers éléments et organismes vivants (ou non) – violant ainsi de nouveau les lois antifétichistes du pays – afin de tromper la vigilance de ses gardiens. Aussi, le 3 janvier de l'année suivant le premier forfait qui lui est reproché, le père Likibi se voit dans l'obligation de répondre de ses actes devant une cour pénale révolutionnaire composée de huit juges et d'un président, dont le mandat se résume à faire respecter la sentence de culpabilité déjà arrêtée par le Comité central du parti au pouvoir.

²⁴ Emmanuel Boundzéki Dongala, « Le procès du père Likibi », *Jazz et vin de palme*, Paris, Éditions du Rocher, coll. « Motifs », 2010 [1982], p. 86. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *PPL*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

Le lecteur habitué aux récits des procès de l'ère soviétique ne sera donc pas ici surpris d'apprendre que ledit procès se veut exemplaire. Le père Likibi sera jugé de façon à dissuader tout citoyen de perpétuer toute croyance et tout rite « obscurantistes » liés aux « mystères » d'une Afrique plus traditionnelle. Mieux, l'accusé sera jugé « selon la voie moderne » (PPL : 75), c'est-à-dire selon les normes d'une procédure construite de façon à « démontrer clairement, légalement, scientifiquement » (PPL : 65) la culpabilité de l'individu qu'elle interpelle. Autrement dit, Likibi sera jugé selon sa maîtrise des règles et des normes de la rationalité moderne du Parti et la valeur de sa vie sera considérée (ou non) selon sa capacité à intégrer l'espace discursif d'une institution juridico-politique dont les rituels et la logique reposent sur une grammaire sémantique qui lui est étrangère. Sur ce point, par métonymie, le personnage de Likibi se révèle dans une vulnérabilité partagée par l'ensemble des paysans qui composent l'auditoire de ce tribunal exceptionnel : analphabète, il ne sait ni lire le scénario qui se présente à lui ni rendre son discours audible à une Cour répondant à d'autres conventions discursives et interactionnelles que celles qui prévalent au sein de la communauté villageoise qui est la sienne. Ce sont là d'ailleurs la comparaison et l'expression exactes qu'emploie Dongala au sein de son appareil d'énonciation :

Le commissaire Konimboua s'arrêta un moment pour regarder, avec des yeux reflétant la ligne juste du combat anti-impérialiste et anti-obscurantiste, l'effet de sa démonstration sur l'auditoire de paysans analphabètes qu'il jugeait. Le père Likibi ne semblait pas impressionné mais plutôt perplexe, comme quelqu'un qui commençait à douter de la santé mentale de son interlocuteur. (PPL : 100)

En fait, complètement ignorant de l'existence de cette autre *épistémè*, Likibi commet l'erreur de confondre subjectivité juridique et subjectivité traditionnelle; ne s'adressant à la Cour qu'en tant que « véritable père spirituel » (PPL : 72) de Madzala alors que les circonstances demandent qu'il agisse plutôt selon l'usage officiel des postures normalisées et anonymes du système judiciaire révolutionnaire (juge, président, accusé, camarade, témoin, coupable, etc.) mis en scène dans la nouvelle. Ce dont témoigne, entre autres, le choix narratif de conserver le nom propre « *Likibi* » pour désigner l'inculpé au sein des didascalies structurant les vingt-et-une pages consacrées au procès du protagoniste du même nom :

– Accusé Likibi que répondez-vous à cela?

L'accusé continuait à mâcher sa noix de kola.

Likibi : Mon fils, je n'en pense rien, absolument rien!

Le président sursauta; ses yeux se firent durs, sa bouche révolutionnaire s'ouvrit d'elle-même : il était fâché!

Le président : Je ne suis pas votre fils! Je suis le président de ce tribunal, appelez-moi monsieur le président car vous n'êtes pas digne de m'appeler « camarade »! [...] Nous ne sommes plus à l'époque du culte des ancêtres, M. Likibi; même si à une époque j'ai été votre fils ou du moins j'ai accepté que vous m'appeliez votre fils, et même si je vous ai appelé père, aujourd'hui je ne suis plus votre fils. Je suis maintenant dévoué corps et âme à la révolution socialiste et scientifique qui nous conduira vers des horizons nouveaux. Appelez-moi donc Monsieur le président, sinon nous allons prendre une sanction immédiate pour outrage à la cour. Répondez : que savez-vous de ces chefs d'accusation.

Le père Likibi était complètement perdu. Ses cheveux semblaient être devenus tout d'un coup beaucoup plus blancs et son visage beaucoup plus vieux. Il regarda à droite et à gauche comme s'il cherchait quelque soutien parmi cette foule de villageois dont il avait vu plus de la moitié naître.

Likibi : Mais je ne sais rien, je ne sais même pas de quoi tu parles. (*PPL* : 87-88)

Likibi, incapable de se défendre car incapable de « dire droit²⁵ », c'est-à-dire de soutenir une parole formellement conforme au système, terminera conséquemment son parcours juridique comme il a commencé : sans dignité, sans vie légitime et sans voix, car sans personne pour la supporter ou, du moins, sans personne politiquement vue et reconnue comme telle. « À la fin du procès, nous apprend une note insérée en chute du récit, le père Likibi, paysan du village de Madzala, fut transporté dans la capitale avec les groupes électrogènes, les ampoules, les magnétophones et les micros. » (*PPL* : 104) L'histoire officielle raconte qu'il aurait été fusillé le 5 janvier de la même année, mais la rumeur, elle, croit plutôt qu'on l'aurait impunément torturé à mort comme c'est le cas en général dans le pays des prisonniers contre-révolutionnaires. Dans tous les cas, « [l]e 6 janvier, il n'avait toujours pas plu sur le village de Madzala » (*PPL* : 104) et les mauvaises langues diront, de même qu'à leur suite nombre de critiques et de chercheurs universitaires²⁶, que le sacrifice de Likibi, contrairement à ce

²⁵ Nous empruntons ici à la réflexion que soutient Pierre Bourdieu à propos des rapports existant entre langue et droit dans « Introduction », *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, coll. « Points/Essais », 2001 [1982], p. 65.

²⁶ Voir notamment les essais de Dominic Richard et David Thomas, « Emmanuel Dongala : History, Memory, and Reconciliation », *Nation-building, Propaganda, and Literature in Francophone Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 2002, pp. 122-159 et de John M. Lubinda, « L'Honnête homme comme martyr dans la littérature africaine », dans Bernard De Meyer et Neil ten Kortenaar [dir. de publ.], *Les nouveaux visages de la littérature africaine*, Amsterdam, Rodopi, 2009, pp. 107-

que dicte la tradition, n'aura été qu'une grotesque démonstration de force au sein de l'état d'exception imposé par un régime autoritaire. Le personnage du père Likibi devenant ainsi au fil des interprétations l'archétype du « sans-droit », de la « victime » ou, pour reprendre un mot d'Emmanuel Dongala, de l'invisibilité juridico-politique de « l'analphabète »; ce que ne laissait pourtant pas prévoir la version diffusée trente-sept ans plus tôt de ce même texte.

Histoire éditoriale et sémantique d'un texte exemplaire

a – Différences sur les plans sémantique et formel

Publiée pour la première fois en 1973 dans la revue *Présence Africaine* sous le titre « Les Paysans », puis rééditée en 1982, 1996, 2007, 2009 et 2010 dans le cadre d'un recueil qui paraît d'abord chez Hatier²⁷, la nouvelle « Le procès du père Likibi » est en fait intéressante en ce qu'elle illustre de façon exemplaire, tant sur le plan de l'aventure éditoriale de ce texte que dans ses différentes versions, l'évolution d'un pan singulier de la scène littéraire francophone, voire franco-française. D'abord, sur le plan narratif, le texte en lui-même subit entre 1973 et les années 1980 et 2000 un changement de forme et de ton majeur. Car dans sa toute première version, l'histoire du pauvre féticheur Likibi, quoique similaire à sa mouture plus tardive, se révèle dans sa construction dramatique beaucoup plus près des luttes et des débats menés dans les années 1960 par une fraction de l'intelligentsia francophone autour du rôle politique de la littérature négro-africaine²⁸. On y retrouve certes Likibi en proie à la même vulnérabilité énonciative face au ridicule des procédures intentées contre lui, mais sa disparition ne figure pas encore au programme narratif de la diégèse. Dans

118, de même que l'entrevue accordée par Emmanuel Dongala à Éloïse Brezault, *Afrique : Paroles d'écrivains*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essais », 2010, pp. 113-134.

²⁷ Le recueil sera par la suite réédité en 1996 au Serpent à plumes et en 2007 et 2010 aux Éditions du Rocher. En 2009, le recueil sera sélectionné par un « Comité de lecture composé de professionnels africains du livre » afin d'être coédité dans le cadre de la collection « Terres solitaires », chapeautée par l'Alliance internationale des éditeurs indépendants. Pour plus de détails concernant cette collection et ses processus de sélection, voir le site de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, « Collection Terres solidaires », *Les livres*, en ligne, <http://issuu.com/alliance_des_editeurs/docs/catalogue_terres_solidaires/16?e=3055727/5750126>, consulté le 27 juin 2014.

²⁸ Pour un portrait plus global de ces luttes et des débats qui les ponctuèrent, voir les travaux de Boniface Mongo-Mboussa, « L'inutile utilité de la littérature », *Africultures*, no 59, 2004, pp. 5-11, de même que le deuxième chapitre de la troisième partie de l'essai de Bernard Mouralis *Littérature et développement. Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, Agence de coopération culturelle et technique, 1984, 572 p.

sa version de 1973, la nouvelle de Dongala, plutôt que de se conclure sur l'exécution sommaire de l'accusé Likibi et sur sa disparition, se termine en effet sur un mouvement de soulèvement des villageois de Madzala contre la démagogie du verdict des autorités révolutionnaires. Les mots exacts du récit sont : « En même temps que la foule se précipitait vers les juges de la Cour Révolutionnaire et leur président, le vent se leva, tel un ouragan²⁹ ». Comme si, en lieu et place du sort réservé à l'individu Likibi, la narration métaphorisait, par le biais d'une métonymie beaucoup plus insistante que celle relevée précédemment dans sa version plus contemporaine, les enjeux relatifs à l'inflation d'une certaine colonisation idéologique des élites dans une Afrique « où se chevauchent [alors] plusieurs sociétés à l'intérieur d'une seule³⁰ ». La vulnérabilité énonciative, de même que la préexistence d'une *épistémè* concurrente à celle du Parti, constatée dans le récit de 2010, est celle d'une collectivité dans sa variante de 1973 contribuant ainsi à dissiper toutes traces des futures préoccupations touchant à la protection et à la défense de la dignité du sujet individuel.

L'analyse du seul titre nous révèle d'ailleurs que la rhétorique péri-textuelle employée lors de cette première publication pousse le lecteur à considérer le récit à venir sous la marque collective du pluriel. Sans revenir en détail sur les différentes théories et recherches qui ont été menées depuis 1973 dans le domaine de la *titrologie*, notons tout de même avec Claude Duchet que si le titre désigne l'œuvre, « attire l'attention » sur elle et éventuellement « séduit » un lecteur devenu consommateur, il a également pour fonction de décrire et de connoter le récit qu'il inaugure³¹. Le titre, « Les Paysans », fonctionnerait donc ici à la fois comme guide interprétatif et comme anticipation métaphorique du dénouement de la nouvelle de 1973. Mais, plus encore, dans la mesure où la nouvelle et son appareil titulaire apparaissent pour la première fois entre les pages militantes de la revue *Présence Africaine*, le titre et la chute qui encadrent le récit se doublent du substrat idéologique propre aux lieux

²⁹ Emmanuel Dongala, « Les Paysans », *Présence Africaine*, no 88, 1973/74, p. 177. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *LP*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

³⁰ Boniface Mongo-Mboussa, « L'inutile utilité de la littérature », *loc. cit.*, p. 8.

³¹ Claude Duchet, « La Fille abandonnée et La Bête humaine, éléments de *titrologie* romanesque », *Littérature*, no 12, 1973, pp. 49-73.

communs d'un programme éditorial ferme, historiquement situé et adressé à un nombre restreint, quoique très diversifié³², de lecteurs.

b – Différences sur les plans de l'édition et de l'imaginaire du public cible

Il faut rappeler ici que *Présence Africaine* est née de l'idée d'« un certain nombre d'étudiants d'outre-mer qui – au sein des souffrances d'une Europe s'interrogeant sur son essence et sur l'authenticité de ses valeurs³³ – » ont cherché à étudier leur situation, à définir et à défendre l'originalité de leurs caractères. Une originalité qui, telle que définie par le comité de direction de cette revue fondée en 1947 à Paris, n'est plus celle d'une Afrique traditionnelle mais bien celle d'un continent en mutation dont le caractère a profondément été marqué par le rapport oppressif et conflictuel qui le lie à l'Europe. Cette même Europe qui, à une époque, s'est autoproclamée souveraine et dont il lui faut à présent s'émanciper. Pour cette raison, l'Afrique, telle qu'appelée à être encouragée et décrite par les contributeurs de *Présence Africaine*, est celle d'un continent dont les problèmes de fragmentation, d'isolement et d'instabilité ont pour solution concrète la solidarité culturelle des peuples colonisés.

In fact, during the 1950s, constate Bernard Mouralis à ce sujet, Alioune Diop and the others who were the life and soul of the journal were praying for independence and recommending a nationalism that was undoubtedly very different in their mind from the reality that we see today. The independence they envisioned was supposed to confirm and reinforce the solidarity of the African peoples as well as their unity, based on their common culture and history³⁴.

Aussi, lorsque Emmanuel Dongala – encore appelé Boundzéki – fait paraître en 1973 « Les Paysans » aux pages 166-177 du numéro 88 de la revue fondée par Alioune Diop vingt-six ans plus tôt, les signaux textuels du titre, plus thématiques que poétiques, réfèrent directement à un univers socioculturel dont les luttes collectives ne laissent alors rien

³² À ce propos, voir Bennetta Jules-Rosette, « Conjugating Cultural Realities : *Présence Africaine* », dans Valentin Y. Mudimbe [dir. de publ.], *The Surreptitious speech : Présence africaine and the politics of otherness, 1947-1987*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 31.

³³ Alioune Diop, « Niam n'goura ou les raisons d'être de *Présence Africaine* », *Présence Africaine*, no 1, 1947, p. 7.

³⁴ Bernard Mouralis, « *Présence Africaine : Geography of an "Ideology"* », dans Valentin Y. Mudimbe [dir. de publ.], *The Surreptitious speech : Présence africaine and the politics of otherness, 1947-1987*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 8.

présager de l'individualisation de la figure de « martyr » et de « victime » dont parleront bientôt les critiques, les francophonistes et autres spécialistes du monde universitaire³⁵. Un an plus tard – soit en 1974 –, Alioune Diop reprend d'ailleurs les principaux éléments dramatiques de la nouvelle pour en faire un appel renouvelé à la solidarité des peuples africains dans un texte cherchant à promouvoir la tenue d'un second Festival des Arts Nègres.

Une réelle solidarité culturelle de nos peuples est donc, aujourd'hui, indispensable à notre salut et à notre foi en nous-mêmes, écrit-il. Mais cette solidarité entre peuples noirs doit commencer par une solidarité organique entre l'élite occidentalisée et son propre peuple. Celui-ci, notamment dans les communautés rurales, est pauvre, démuné et désarmé, trop souvent, en face des irrptions de la modernité dans sa vie intime et quotidienne. Il ne tient plus son destin en main³⁶. [...]

Concrètement, il faut attendre 1982 et la réimpression de la nouvelle dans la collection « Monde Noir Poche » de Hatier pour que le processus éditorial et une certaine volonté auctoriale altèrent la nouvelle de façon significative, à commencer par son titre. Du syntagme plus engagé politiquement que pouvait représenter « Les Paysans », le périphrase se modifie effectivement par le recours direct au nom propre d'un titre qui, parce que devenu en partie éponyme, déplace la sémantique du texte vers le destin singulier d'un protagoniste dont l'histoire tout autant que la personne – ou la non-personne si l'on suit un raisonnement purement juridique – comptent désormais plus que l'originalité et les luttes de sa collectivité symbolique. On remarque dès lors que la lecture conditionnée par le message-titre des années 1980, 1990 et 2000 n'est plus celle des années 1970. L'éclairage change et, avec lui, la considération pour l'individu Likibi qui soudainement occupe de son extrême vulnérabilité discursive tout l'espace énonciatif de la diégèse. Un bref coup d'œil aux chutes respectives de la nouvelle, qui tend à se fixer à partir de la version de 1982, confirme entre autres ce déplacement paradigmatique; la pluie, ou plutôt l'absence de pluie – écho de la disparition du corps de Likibi –, plutôt que l'ouragan de 1973...

³⁵ Nous référons au titre de l'article de John M. Lubinda précédemment cité, qui traite notamment du personnage de Likibi.

³⁶ Alioune Diop, « Du Festival des Arts Nègres de Dakar au Festival de Lagos : Itinéraire », *Présence Africaine*, vol. 4, no 72, 1974, p. 7.

« Les Paysans », 1973:

Le nommé Likibi ayant été reconnu coupable des chefs d'accusation ci-dessus, et pour montrer que la révolution comme partout où elle se fait, en Chine à Cuba, au Vietnam n'a pas peur de frapper haut et fort, qu'elle n'entend pas tergiverser avec la réaction, il sera pendu haut et court demain à l'aube jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Et maintenant levons-nous tous pour chanter l'Internationale.

En même temps que la foule se précipitait vers les juges de la Cour Révolutionnaire et leur président, le vent se leva, tel un ouragan. (LP : 176-177)

« Le procès du père Likibi », 2010 :

» Le nommé Likibi ayant été reconnu coupable des chefs d'accusation ci-dessus, et pour montrer que la révolution partout où elle se fait n'a pas peur de frapper haut et fort, sera fusillé demain à l'aube.

» Et maintenant levons-nous tous pour chanter l'Internationale. »

Note (d'après le témoignage d'un habitant de Madzala) : À la fin du procès, le père Likibi, paysan du village de Madzala, fut transporté dans la capitale avec les groupes électrogènes, les ampoules, les magnétophones et les micros. On ne le revit plus jamais. Après plusieurs éditoriaux le traitant de vendu aux forces du mal, de fétichiste, etc., la radio nationale annonça son exécution à l'aube du 5 janvier. Fusillé, ou bien torturé à mort comme le croient certains villageois? En tout cas son corps n'a pas été rendu à la famille.

Le 6 janvier, il n'avait toujours pas plu sur le village de Madzala. (PPL : 103-104)

De même, la multiplication et la densification des énoncés ironiques observables sur le plan de la narration des versions les plus récentes témoignent du changement de sensibilité et de ton qui s'opère progressivement au fil des rééditions. Ainsi, un énoncé tel que : « Une mouche lourde, bien nourrie, bourdonna nonchalamment à ses oreilles; en voulant la chasser, il l'écrasa contre son visage et eut une moue de dégoût » (LP : 170) devient à partir de 1982 : « Une mouche, bien nourrie, bourdonna nonchalamment à ses oreilles; en voulant la chasser, il l'écrasa contre sa joue et eut une moue de dégoût révolutionnaire à l'égard de cet insecte antisocialiste qui jouait au provocateur. » (PPL : 80) Simple démonstration de l'augmentation du récit qui atteste de façon exemplaire le double mouvement de poétisation et de condensation critique que subit alors le procès narratif mis en scène dix ans plus tôt dans les pages de *Présence Africaine*.

De l'exemple comme problème

Il semble donc qu'entre 1973 et 1982, et plus encore à partir des années 1990 et 2000, où les réimpressions s'enchaînent alors à un rythme accéléré – soit à un rythme d'une

réimpression aux quatre ans –, quelque chose ait changé. Les paramètres de (re)production et de publication de la nouvelle ne sont certes plus les mêmes car Emmanuel Dongala publie désormais chez Hatier, mais ce simple changement d'éditeur – et, par là même, de marché potentiel de lecteurs – ne peut, à lui seul, expliquer l'ampleur des modifications apportées : la disparition plutôt que la révolte; l'individu plutôt que la collectivité; le triomphe de la violence physique et discursive d'un État autoritaire plutôt que la lutte contre l'aliénation des élites politiques d'une communauté; etc. Bref, entre la version du texte de 1973 et celles de 1982, 1996, 2007, 2009 et 2010, qu'a-t-il donc pu se passer? Et, plus encore, mis à part sa mise en recueil et le travail d'ironisation – certains diront de « littérisation » – opéré sur la langue du récit, qui eux-mêmes demandent réflexion, qu'est-ce qui a pu justifier l'intérêt de trois maisons d'édition françaises pour la triste histoire du père Likibi, paysan d'un petit village de l'ancienne République populaire du Congo; sa (re)valorisation et celle d'autres textes de nature similaire par l'institution franco-française au cours des années 1980, 1990 et 2000; et ses rééditions successives? Si l'on se fie aux études menées traditionnellement dans le domaine des littératures francophones d'Afrique, il semble que ni l'approche culturaliste ou sociologique des premiers africanistes³⁷ ni celle plus formaliste des partisans d'une critique purement esthétique³⁸ ne soient en mesure de circonscrire le phénomène exemplifié par le parcours sémantique et institutionnel de la nouvelle précédemment décrite. En fait, ni la tradition culturelle africaine, ni les tensions sociales, économiques et politiques locales, ni même l'idée de style, de genre ou de « champ littéraire national » ne peuvent à elles seules justifier l'ampleur des transformations exemplaires du récit de Dongala. Surtout, aucune de ces approches ne permet d'expliquer l'intérêt critique et commercial qui se développe à partir des années 1980 et 1990 en France et sur la scène littéraire mondiale pour les écritures de la violence mettant en scène la fragilité physique et énonciative du « sans-droit » ou, plus généralement, de l'individu vulnérable en contexte dit postcolonial.

³⁷ Voir, entre autres, le « classique » de Sunday O. Anozie, *Sociologie du roman africain ; réalisme, structure et détermination dans le roman moderne ouest-africain*, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Tiers Monde et développement », 1970, 268 p.

³⁸ Sur ce débat de sourds entre « conservateurs dogmatiques » et « immanentistes », nous référons à la présentation et au premier chapitre de l'essai de Justin K. Bisanswa, *Roman africain contemporain*, op. cit.

Or, si Patrick Boucheron est en mesure d'affirmer de la rentrée romanesque de 2009 qu'elle était placée, mieux, tombée « sous le signe de l'histoire³⁹ », il nous est également possible de démontrer, selon une démarche similaire, que les trois dernières décennies – soit celles couvrant la période allant de la fin des années 1980 au début de la deuxième décennie des années 2000 – ont été celles de l'émergence et de la valorisation du « sans-droit » – idéal-type de la « victime » et des populations les plus vulnérables – comme « personne », c'est-à-dire comme sujet de droit, tant sur les scènes juridique, artistique que politique. Un phénomène qui, pensons-nous, s'est particulièrement ressenti sur le plan littéraire au sein des stratégies de légitimation et de promotion de certains littérateurs, et qui s'est également traduit par un engouement et une diffusion croissants d'un type d'écritures provenant de littératures traditionnellement marginalisées au sein du marché culturel occidental. Comme ce sera le cas notamment des écritures africaines de la violence qui connaîtront, à partir de la fin des années 1980, mais plus encore au courant des décennies 1990 et 2000, un succès sans précédent sur de nombreuses scènes dominantes du circuit de production et de consécration international; à commencer par Paris, centre depuis longtemps reconnu de la « République mondiale des lettres » à en croire l'essai du même nom de Pascale Casanova. Cette période a, en effet, été celle des Prix Nobel remis à Wole Soyinka (1986), à Nadine Gordimer (1991) et à John Maxwell Coetzee (2003)⁴⁰, du Prix Renaudot de Scholastique Mukasonga (2012), de la célébration parisienne et américaine de l'autobiographie du « Lost Boy » soudanais Valentin Achak Deng⁴¹ (2007 à 2009) et de la mise sur pied du projet de Fest'Africa : « Rwanda, écrire par devoir de mémoire » (1998-2000). Autant de romans, autant de projets littéraires qui, tous, se basent sur une rhétorique modulée pour rendre visible, audible, perceptible comme « personne » la « victime », l'individu vulnérable, et qui confirment ce qu'affirmaient déjà Jacques Rancière, Joseph Slaughter et Sophia A. McClennen, entre

³⁹ Patrick Boucheron, « Toute littérature est assaut contre la frontière. Note sur les embarras historiens d'une rentrée littéraire », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, no 2, 2010, p. 442.

⁴⁰ Il peut être surprenant pour certains de ne pas voir apparaître le nom de Naguib Mahfouz à cette liste, mais cette exclusion s'explique par le choix de limiter notre cadre d'analyse à l'Afrique subsaharienne.

⁴¹ Nous faisons ici référence aux prix remportés par Dave Eggers (prix Médicis étranger, 2009; courte liste du National Book Critics Circle Award, catégorie « Fiction », 2007; courte liste du International IMPAC Dublin Literary Award, 2008; etc.) pour *What is the What : The Autobiography of Valentino Achak Deng*, New York, Vintage, 2007, 560 p.

autres, à propos des nouvelles normes relatives à la configuration narrative de la subjectivité en droit; à savoir que le langage des droits humains est partout et qu'il est même devenu pour certains un tremplin, voire, littéralement, un incontournable.

If there has been one ongoing thread in humanities research in the past three decades, écrivent en outre Joseph Slaughter et Sophia A. McClennen en 2009, it is that culture cannot be understood without reference to the politics of representation. Symbolic forms, societal contexts, and representational meanings are intimately tied to relations of power. The rich and messy nexus formed by political representation and the politics of representation that is at the center of human rights issues demands attention not only to the intersections between culture and law, but also to the ways that these discourses make and unmake meaning. If we in the humanities are well-equipped to recognize and analyze the limitations of law, we must also be willing to acknowledge the limitations of culture [...]⁴².

Cette thèse a pour objet ces limitations, leurs effets et leurs structures. Concrètement, à travers l'analyse du phénomène d'émergence et de valorisation récente des écritures africaines francophones de la violence dans le « champ littéraire » franco-français, cette thèse vise à examiner les possibles et les contraintes narratifs – ce que Slaughter et McClennen appellent « les politiques de la représentation » – d'une conjoncture : ceux offerts par la transformation de la « moralité historique⁴³ » de la société considérée ici au sens large, c'est-à-dire de plus en plus globalisée malgré la persistance de certaines particularités locales, à toute une génération d'écrivains africains qui, depuis les premiers signes d'essoufflement de la Guerre froide, produisent ou visent à produire pour le marché culturel occidental.

Partant, cette thèse fait siens les postulats d'une certaine tradition héritée des études comparatistes et de l'analyse institutionnelle – notamment en ce qui concerne la position « dominée » de l'Afrique au sein d'un certain « champ » et de son « système littéraire » correspondant – et s'ancre dans une conception de la littérature qui pense son objet non pas uniquement en termes de style, de genre, d'auteur ou de texte (en lui-même et par lui-même), mais la considère également en termes d'histoire : histoire des canons littéraires et du discours social, histoire des paradigmes qui structurent leurs modes de représentation, histoire

⁴² Sophia A. McClennen et Joseph R. Slaughter, « Introducing Human Rights and Literary Forms; Or, the Vehicles and Vocabularies of Human Rights », *Comparative Literature Studies*, vol. 46, no 1, 2009, p. 7.

⁴³ L'expression est de Walter Benjamin, *op. cit.*

des pratiques auctoriales et éditoriales, etc. En fait, reprenant la remarque énoncée en 1921 par Walter Benjamin selon laquelle la violence, parce que directement liée à des rapports moraux, s'avère, « en tant que moyen, soit fondatrice, soit conservatrice de droit⁴⁴ », cette thèse fait le pari de proposer une réflexion pluridisciplinaire qui cherche à lier l'histoire du canon littéraire à l'évolution des institutions et paradigmes qui structurent la pensée juridique mondiale. Ce faisant, elle se donne pour objectif d'analyser les stratégies rhétoriques, de même que le parcours institutionnel des écritures africaines francophones de la violence contemporaine, et ce, qu'elle soit génocidaire ou plus largement « postcoloniale⁴⁵ », en regard des différentes fluctuations de l'imaginaire juridico-politique entourant la notion de subjectivité sur les scènes culturelles et politiques internationales.

Autrement dit, cette thèse fait sien le parti pris des travaux d'Itamar Even-Zohar, de Franco Moretti et de Pierre Halen⁴⁶ d'ouvrir l'analyse à la possible existence d'une *continuité*, aussi minimale soit-elle, entre « champs » et traditions littéraires (avec leurs formes, leurs agents, leur structure et les mécanismes propres à leur appareil institutionnel), ainsi qu'avec d'autres « champs » et « systèmes socioculturels » (social, politique, juridique, scientifique, etc.) dont les valeurs et les paradigmes peuvent créer à la faveur de certaines circonstances certaines opportunités, limitations et « interférences » temporaires. L'intérêt pratique d'une telle démarche est qu'elle ouvre la recherche en littérature (mondiale, africaine, francophone, comparée, etc.) à des approches par hypothèses. Ce qui a l'avantage de permettre la construction d'un savoir dépassant les frontières de l'œuvre, de sa langue, de

⁴⁴ *Ibid.*, p. 210.

⁴⁵ Par le terme « postcolonial », nous référons principalement à la période historique de l'après-indépendance telle qu'ont su la décrire, entre autres, Achille Mbembe dans *De la postcolonie : Essai sur l'imaginaire politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, coll. « Les Afriques », 2000, 293 p. et Jean-François Bayart, *L'État en Afrique : la politique du ventre*, Paris, Fayard, coll. « Espace du politique », 1989, 439 p.

⁴⁶ Nous référons, entre autres, à la théorie des « polysystèmes » développée par Itamar Even-Zohar dans « The "Literary System" » et « Polysystem Theory », tous deux parus dans *Poetics Today*, vol. 11, no 1, 1990, pp. 27-44 et pp. 9-26 et tous deux repris par Franco Moretti et Pierre Halen dans leurs travaux respectifs sur le « système littéraire mondial » (Franco Moretti, « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, vol. 1, 2000, pp. 54-86) et sur le « système littéraire francophone » (Pierre Halen, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », dans Papa Samba Diop et Hans-Jürgen Lüsebrink [dir. de publ.], *Littératures et sociétés africaines. Regards comparatistes et perspectives interculturelles. Mélanges offerts à János Riesz à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001, pp. 55-68).

sa culture ou de son espace national d'origine et de faire dialoguer certaines dimensions de la pratique littéraire que la recherche généralement sépare; par exemple : la création et la réception, les « faits matériels (aspects institutionnels et historiques) » et l'analyse des textes; textes qui, désormais, ne sont plus conçus « comme la représentation de cultures[, d'identités, de genres] (ou de natures!) préalables et "réelles", mais au contraire comme des lieux d'inventivité et de jeu, sur la base de codes⁴⁷ », de subjectivités et de postures ponctuellement disponibles. Une telle approche nécessite en cela l'abandon d'une conception plus « puriste » ou plus « locale » de la littérature et implique d'accepter que créateurs, censeurs et critiques sont tous des agents historiquement et culturellement situés plutôt que des êtres libres de leur jugement ou de leur création, et qu'ils sont tous en quête de légitimation.

D'une problématique, de sa méthode et de ses limites

Toutefois, cette conception moins « puriste » de la littérature exige également d'accepter l'existence d'une littérature ou, du moins, de certaines pratiques, de certains genres ou de certains types d'écriture dits d'intérêt mondial, c'est-à-dire soumis aux exigences esthétiques, formelles et sémantiques d'un circuit de production, de diffusion et de consécration d'envergure internationale, qui elles-mêmes reposent sur une dynamique, un discours et un corpus circonscrits par des rapports d'asymétrie structurelle entre un « centre » (politique, économique, linguistique, culturel, etc.) et ses « périphéries », situées en termes d'espace. En d'autres mots, cette thèse repose sur un corpus limité par les *a priori* relatifs au fonctionnement des « systèmes littéraires » dits francophone et mondial. Ce que cherchera, entre autres, à délimiter notre premier chapitre, consacré au positionnement historique des littératures francophones d'Afrique et aux enjeux politiques et épistémologiques qui ont entouré un pan considérable de la recherche africaniste, comparatiste et francophoniste, principalement dans le monde francophone, depuis l'avènement de la notion bourdieusienne de « champ ». Ce faisant, reprenant la démarche de Franco Moretti là où ce dernier réactualisait les modèles de synthétisation de Bloch et de Wallerstein afin de mettre sur pied ce qu'il appellera sommairement le « système littéraire mondial », nous tenterons dans un

⁴⁷ Pierre Halen, « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », dans Lieven d'Hulst et Jean-Marc Moura [dir. de publ.], *Les études littéraires francophones : État des lieux*, Lille, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle, coll. « Travaux & Recherches », 2003, p. 30.

premier temps de brosser une esquisse du traitement réservé aux textes produits par des auteurs considérés comme africains, subsahariens et europhones afin de dégager la trame liminaire de l'histoire littéraire et institutionnelle associée à ces œuvres structurellement marginalisées au sein du « système littéraire francophone ». De ce portrait basé sur un état des lieux des discours institutionnels et critiques des cinquante dernières années, nous chercherons à constituer une première approche de notre corpus qui soit en mesure d'en cerner les particularités et les limites (matérielles, formelles, narratives, discursives, sémantiques...) tout en évitant de nous restreindre immédiatement à la singularité d'un canon minimal – ce à quoi nous nous astreindrons plus tard au moment d'illustrer par l'exemple nos hypothèses.

En fait, le choix de commencer par une mise à distance des textes qui font l'objet de notre attention s'explique tout simplement par la volonté explicite de dégager non pas une ou des singularité(s) mais un moment d'opportunités et de possibles, une tendance ponctuelle et historique, un modèle d'analyse explicative. Comme l'écrit à ce propos Moretti :

Distant reading : where distance, let me repeat it, *is a condition of knowledge* : it allows you to focus on units that are much smaller or much larger than the text: devices, themes, tropes – or genres and systems. And if, between the very small and the very large, the text itself disappears, well, it is one of those cases when one can justifiably say, Less is more. If we want to understand the system in its entirety, we must accept losing something. We always pay a price for theoretical knowledge: reality is infinitely rich; concepts are abstract, are poor. But it's precisely this « poverty » that makes it possible to handle them, and therefore to know⁴⁸.

C'est d'ailleurs de ce pari que découle la construction des trois premiers chapitres que comporte la présente thèse, partagée entre droit, « moralité historique » et une très récente histoire de la production littéraire francophone dite africaine et des stratégies d'intégration et de licitation de ses auteurs au sein des « systèmes littéraires » francophone et mondial.

À cet égard, si le premier chapitre traite de l'histoire d'un certain discours institutionnel et de la critique vis-à-vis d'un pan précis de la production littéraire africaine (celle sensible à l'attractivité du « centre » notamment parisien), le deuxième chapitre recense, quant à lui, les évolutions relatives au changement de paradigme de la subjectivité juridique postulé tant sur

⁴⁸ « Conjectures on World Literature », *loc. cit.*, pp. 57-58.

les scènes africaine que mondiale, alors que le troisième chapitre reprend la paire conceptuelle « *homo sacer/persona* », empruntée précédemment au domaine du droit, afin de mieux la transposer sur la scène littéraire. Dans ce chapitre charnière entre modélisation et démonstration, en effet, les notions d'autorité et de vulnérabilité juridiques rencontrent frontalement la structure des « systèmes littéraires » à travers la vulnérabilité de l'auteur – en tant qu'agent énonciateur – aux différentes modulations de l'horizon d'attente des institutions et du public en regard de certains espaces, genres ou sujets. L'auteur s'y découvre alors comme un agent qui, comme tout individu désirant s'inscrire dans l'espace public en tant que sujet de droit, c'est-à-dire en tant que « personne », *persona*, doit être en mesure de respecter et de maîtriser les codes relatifs aux présupposés liés à l'image que projette sa propre personne dans l'espace social. C'est ainsi que la structure pragmatique de la « personnalité juridique » pivote de façon à devenir celle de la « personnalité littéraire », notamment par le biais de la notion de « posture » telle que théorisée entre autres par Jérôme Meizoz⁴⁹, et que les écritures de la violence africaine contemporaine se lient à l'histoire d'autres littératures ayant connu historiquement et institutionnellement un sort similaire.

À nouveau, l'histoire du « champ » et de ses pratiques de reconnaissance et d'intégration spécifiques rencontre celle de la moralité/sensibilité juridico-politique d'une communauté – celle européenne des années post-génocidaires – afin de dégager la tradition et la « posture » desquelles relèvent les stratégies auctoriales et éditoriales de positionnement entourant la production et la commercialisation récente de notre propre corpus. Car « [e]n développant une posture, ou une série de postures au cours de sa trajectoire, comme le soulève à ce propos Jérôme Meizoz, un auteur [mais également ses éditeurs, ses censeurs, ses critiques, ses publicistes, etc.] puise constamment dans un répertoire fourni par la tradition elle-même⁵⁰ ». L'autorité de l'institution étant ce qu'elle est, c'est-à-dire construite sur l'antériorité, l'extériorité et la supériorité que lui confère la stabilité d'une tradition performée dans la durée, il s'avère que la reconduction et le réinvestissement de certaines formes, de certaines figures et de certaines « postures » préexistantes s'avèrent une condition préalable d'intégration au « champ », un prérequis autrement dit, en plus de fournir aux auteurs

⁴⁹ *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007, 207 p. et *La fabrique des singularités : Postures littéraires II*, Genève, Slatkine Érudition, 2011, 282 p.

⁵⁰ *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur*, op. cit., p. 189.

désireux de s'inscrire différemment dans sa structure un répertoire de ressources symboliques pouvant se révéler littérairement efficaces. Raison pour laquelle notamment, puisqu'il est question des écritures de la violence africaine contemporaine, il n'est pas surprenant de voir réapparaître, après des années de mobilisation « nègre », le spectre des Primo Levi, Robert Antelme, Charlotte Delbo, André Schwarz-Bart, Elie Wiesel, Imre Kertész, etc., qui tous ont su réinvestir la figure tragique des pleureuses grecques et latines afin de porter avec autorité la mémoire honteuse d'un temps d'exception.

Puis, une fois ce troisième cadre posé, une fois l'histoire du « champ littéraire » franco-français et de son « système » revisitée à l'aune de l'incorporation de la littérature des camps au canon de leurs institutions centrales, se dessine ultimement un modèle d'intégration littéraire dont les règles s'appliquent aisément à tout corpus dont l'identité est synonyme de violence en regard de certaines normes sociales. Aussi, dans le deuxième temps de cette thèse, composée de nos quatrième et cinquième chapitres, le propos se déplace de la théorisation vers la démonstration par analyses. Concrètement, à partir de l'étude des différentes stratégies discursives employées par certains auteurs ciblés pour l'exemplarité de leur situation et de leurs prises de position au sein du « système littéraire francophone » – nommément : Achille Mbembe, Patrice Nganang, Boubacar Boris Diop, Scholastique Mukasonga, Tierno Monénembo, Kossi Efoui, Alain Mabanckou et, accessoirement, Henri Lopès – cette dernière section de notre argumentaire cherchera à mettre en lumière les types de positionnement historiquement disponibles à partir d'un vouloir-voir une vulnérabilité qui se pense d'abord sous les traits de la « victime ». Cet ultime postulat nous permettra d'interroger plus spécifiquement les appareils discursifs déployés tant par les œuvres que par les auteurs du corpus minimal retenu à partir de la multiplicité des figures de la vulnérabilité telles que théorisées par Paul Ricœur⁵¹, démontrant ainsi qu'il existe plusieurs moyens pour un auteur de susciter la confiance des institutions et du public et de voir légitimer sa participation sur les scènes littéraires « centrales » : Paris, dans le cas de la francophonie, Londres, Stockholm, New York, pour ne nommer que celles-là, en ce qui a trait au canon de la littérature dite mondiale.

⁵¹ Notamment dans « Autonomie et vulnérabilité », *Le Juste 2*, Paris, Esprit, coll. « Philosophie », 2001, pp. 85-105.

Dans l'un et l'autre de ces cas, cependant, cette thèse postule un état du monde et du « système littéraire francophone » qui peut-être déjà n'existe plus ou, s'il existe encore, tend du moins à changer à une vitesse qu'il s'avère difficile de mesurer. En effet, comme le remarquait Franco Moretti dans un article qui faisait suite à ses « conjectures » de 2000 :

the way we imagine comparative literature is a mirror of how we see the world.
 « Conjectures » tried to do so against the background of the unprecedented possibility that the entire world may be subject to a single centre of power – and a centre which has long exerted an equally unprecedented symbolic hegemony. [...] Early March 2003, when these pages are being written, is in this respect a wonderfully paradoxical moment, when, after twenty years of unchallenged American hegemony, millions of people everywhere in the world have expressed their enormous distance from American politics. As human beings, this is cause to rejoice. As cultural historians, it is cause to reflect⁵².

Et, depuis 2003, il n'y a pas que la scène géopolitique qui ait changé. Les avancées technologiques sans cesse plus grandes dans le domaine des médias et des communications, entre autres, ont contribué à ouvrir de nouveaux possibles et de nouvelles opportunités sur d'autres interfaces à des populations d'auteurs, de créateurs et de romanciers autrefois forcés de quitter leur continent natal pour exister. De plus, ces mêmes technologies contribuent à fragmenter progressivement la hiérarchie et le fonctionnement traditionnels du « champ littéraire » en créant de nouveaux réseaux⁵³, c'est-à-dire de nouvelles communautés d'auteurs et de lecteurs dont les valeurs, la sensibilité et les lieux communs (esthétiques, génériques, sémantiques, formels, etc.) en matière de littérature ne sont plus nécessairement ceux des grands « centres » et institutions traditionnels. Et cela reste sans compter les modifications à prévoir sur le plan de notre rapport à la violence qui, lui, continue d'évoluer. Rien n'indique effectivement que la conjoncture ayant favorisé l'émergence et la valorisation récentes des écritures africaines de la violence au sein du marché culturel occidental soit en mesure de perdurer. Comme le constatait d'ailleurs en entrevue en 2013 l'écrivain Kossi Efoui :

À une époque, c'était les plasticiens africains. Beaucoup de plasticiens africains ont fait une belle carrière parce que la mode sur le marché de l'art était aux plasticiens

⁵² « More Conjectures », *New Left Review*, vol. 20, 2003, p. 81. Nous soulignons.

⁵³ Nous référons ici notamment aux travaux de Gisèle Sapiro et à son essai, « Réseaux, institutions et champ », dans Daphné de Marneff et Benoît Denis [dir. de publ.], *Les Réseaux littéraires*, Bruxelles, Centre interuniversitaire d'étude du littéraire, 2006, pp. 44-59.

africains. C'est pour ça que c'est difficile de parler de *la condition* faite aux artistes noirs en France parce qu'il y a des moments où, selon la catégorie à laquelle on appartient, c'est plutôt une bonne chose en termes de communication⁵⁴.

Si la violence perpétrée à l'encontre de l'individu vulnérable en contexte dit postcolonial aura avantagé certains auteurs ayant su se servir mieux que quiconque des goûts et des exigences du temps ou, plus précisément, d'un temps encore récent, *le leur*, seul l'avenir nous dira quel sera le prochain sujet, le prochain genre, le prochain thème ou le prochain format qui favorisera l'émergence et la valorisation de nouveaux artistes subsahariens. D'ici-là toutefois, il n'est que le passé – même récent – qui nous soit accessible.

Aussi, à la question lancée pour la première fois par Josias Semujanga en 2003 et qu'il reprendra en 2008 dans un essai consacré aux fictions du génocide rwandais demandant si « ces œuvres sont [...] des écrits de circonstance ou [s'il] s'agit [plutôt] d'un changement de paradigme affectant l'ensemble de la production littéraire africaine⁵⁵ ? », nous postulons que la réponse est à trouver quelque part entre ces deux hypothèses. La conjoncture favorisait certes l'émergence de ce type de récits, soudainement en demande pour des raisons visiblement humanistes, politiques, commerciales et mémorielles, car, comme le rappelle Véronique Porra, « aucune entreprise d'édition dans la deuxième moitié du XX^e siècle et à plus forte raison dans les vingt dernières années⁵⁶ » ne se fonde hors de toutes considérations économiques. Mais ces mêmes récits et ce même engouement pour une certaine écriture de la violence africaine contemporaine trouvent également leur fondement dans une sensibilité juridico-politique particulière qui, elle, dépasse largement les événements tragiques du Rwanda, trouve ses racines littéraires dans l'Europe post-génocidaire et aurait également à voir avec la conception/perception du sujet moderne.

⁵⁴ Cité par Pénélope Dechaufour, « L'humanité est un son : entretien avec Kossi Efoui », *Africultures*, vol. 2, no 92-93, 2013, p. 52.

⁵⁵ « Les méandres du génocide dans *L'ainé des orphelins* », *Études littéraires*, vol. 35, no 1, 2003, p. 104 et *Le génocide, sujet de fiction?: analyses des récits du massacre des Tutsi dans la littérature africaine*, Québec, Nota bene, coll. « Sciences humaines/littérature », 2008, p. 15.

⁵⁶ « La littérature africaine est-elle soluble dans la littérature-monde? » Quelques remarques sur l'ambiguïté d'une dynamique », dans Xavier Garnier et Virginia Coulon [dir. de publ.], *Les littératures africaines. Textes et terrains/ Textwork and Fieldwork*, Paris, Karthala, 2011, p. 401.

En ceci, puisque cette thèse a fait le choix de prendre pour objet à la fois un « système », les pratiques de ses agents et une conjoncture extrêmement contemporaine, elle connaît ses manques et ses limites comme toute autre thèse du même genre. On pourrait lui reprocher la taille de son échantillon, un manque de distance vis-à-vis de la période observée et de ses préoccupations ou un certain regard globalisant, mais son but est précisément de développer un modèle basé sur un état des lieux d'une certaine histoire récente de la littérature dite mondiale ou universelle. Et c'est précisément dans le choix de son orientation (pluridisciplinaire) et de ses limites (culturelles et temporelles), pensons-nous, que cette thèse propose une avancée dans le domaine des études actuellement menées sur les littératures d'Afrique en langue française et, plus largement, en langues européennes en permettant une coordination des études francophones avec les questionnements propres au jeune mouvement « Human Rights and Literature » qui, de plus en plus, s'affiche sur la scène universitaire anglophone⁵⁷. Une coordination que Jean-Marc Moura appelait déjà en 1999 de tous ses vœux⁵⁸. Plus encore, elle poursuit là où le modèle de Moretti ne voyait que les lois régulant le système, son système, en ramenant au centre de ses préoccupations la question pratique des mécanismes régulateurs dudit système et, ce faisant, celle de la valeur et de sa perception qui est toujours au cœur de la formation de tout canon. En effet, pour qu'existe un corpus d'œuvres appartenant à une littérature mondiale, c'est-à-dire à une littérature dite d'intérêt mondial, faut-il encore y attribuer une certaine valeur et faut-il encore qu'il y ait croyance en la valeur de ces œuvres ou, du moins, en la valeur du jugement des institutions qui président à sa définition. Et puisque la notion de valeur est une notion transitive parce qu'elle est nécessairement le site de luttes sociales, politiques, commerciales et institutionnelles constantes⁵⁹, cette thèse ne pouvait faire autrement que de procéder à partir des constats recensés sur une période historique limitée – la conjoncture des trente dernières années – afin d'émettre sa principale hypothèse, à savoir que : l'émergence et la valorisation récentes des

⁵⁷ Voir notamment les travaux de Joseph Slaughter précédemment cités, ainsi que l'ouvrage de Elizabeth Swanson Goldberg et d'Alexandra Schultheis Moore [dir. de publ.], *Theoretical Perspectives on Human Rights and Literature*, New York, Routledge, coll. « Routledge Interdisciplinary Perspectives on Literature », 2012, 302 p.

⁵⁸ Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écritures francophones », 1999, p. 10.

⁵⁹ Sur le sujet, voir Terry Eagleton et Peter Fuller, « The Question of Value : A Discussion », *New Left Review*, vol. 142, no 1, 1983, pp. 76-90.

littératures d'Afrique subsaharienne, entre autres (mais pas uniquement), auraient tout à voir avec la valeur de plus en plus importante qu'a prise la personne du « sans-droit », de la « victime », des populations les plus vulnérables, sur les scènes juridique, culturelle et politique internationales. De là, on pourra reprocher à cette thèse d'avoir fait le pari du global sur le local, mais c'est précisément en cela, comme le rappelle encore Franco Moretti dans ses « Conjectures », que se distingue et se justifie toute une tradition d'étude sur le caractère « mondial » d'une certaine littérature.

CHAPITRE 1

UNE HISTOIRE DE CHAMP

The point is that there is no other justification for the study of world literature [...] but this : to be a thorn in the side, a permanent intellectual challenge to national literatures – especially the local literature.

Franco Moretti, 2000

1.1. Sur la notion de champ appliquée aux littératures francophones d'Afrique

L'une des particularités de la critique, de l'enseignement et de la recherche dans des domaines aussi conceptuels que celui des études littéraires repose dans l'absolue nécessité d'un acte de discours capable d'engendrer l'objet qui les fonde. La littérature et ses différents corpus sont en effet de l'ordre de ces matériaux qui, parce que reposant sur une valeur et sur une croyance en la valeur de la chose étudiée, relèvent entièrement d'un acte de langage qui les produit et les consacre en tant que tels, c'est-à-dire *en tant qu'objets littéraires*, au sein d'une certaine communauté. En ceci, la parole du spécialiste ou du critique littéraire tient de l'acte performatif : elle fait exister une œuvre, un canon, un corpus, qu'elle présente comme un donné objectif – un « déjà-là » pour reprendre le mot de Pierre Halen⁶⁰ – dont le sens reste à être décrit, analysé et recontextualisé par ce même commentateur pour un public cible. « Toute interprétation est une réinterprétation, constitutive d'une tradition vivante, écrit Paul Ricœur. Pas de transfert, de traduction, sans une tradition, c'est-à-dire sans une communauté d'interprétation⁶¹ ». C'est dire que l'art de la critique, tout comme l'objet qu'il qualifie et délimite, peut être vu, lu, sous un jour à la fois historique et social. Il est de ces pratiques qui, parce que tributaires d'une *épistémè* et des standards d'acceptabilité de la communauté dans laquelle elles gravitent, se construisent et se reconstruisent en fonction des catégories et des

⁶⁰ « Constructions identitaires et stratégies d'émergence : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone », *Études françaises*, vol. 37, no 2, 2001, p. 13.

⁶¹ « Rhétorique – Poétique – Herméneutique », dans Michel Meyer [dir. de publ.], *De la métaphysique à la rhétorique, essais à la mémoire de Chaïm Perelman avec un inédit sur la logique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1986, p. 152.

méthodologies disponibles, c'est-à-dire considérées ponctuellement comme socialement, politiquement ou scientifiquement acceptables et donc, légitimes. Il s'avère ainsi que les règles de l'interprétation en matière littéraire sont, elles aussi (comme dans tous les domaines de nature similaire), soumises aux « évidences » d'une *doxa*⁶² dont le discours et la grammaire évaluative diffèrent et évoluent dans le temps et l'espace. On ne lit plus *Madame Bovary* de Flaubert de la même manière qu'au moment de sa parution en feuilleton en 1856, de même qu'on ne reçoit pas Alain Mabanckou, Gary Victor, Pie Tshibanda ou Lyonel Trouillot de la même façon à Bruxelles, à Paris, à Port-au-Prince ou à Bamako⁶³. La prégnance de ces « évidences » a notamment eu et a encore pour conséquence de (dé)limiter, sur le long terme, la lecture de certaines œuvres et de certains corpus à des schèmes interprétatifs dont les propres déterminants relèvent, eux-mêmes, d'un *espace des possibles* partagés entre structure sociale et conjoncture historique.

S'agissant des littératures francophones d'Afrique, un lieu commun de la critique depuis les années 1990 est de considérer le fait littéraire africain en ce qu'il est à la fois produit et agent d'un certain *marché des biens symboliques* : celui de l'espace littéraire pensé en termes de « champ » et, plus précisément, en termes de « champ national », de « champ régional » et de « champ linguistique ». Un recensement non exhaustif nous apprend, en effet, qu'entre 1990 et 2014 pas moins d'une centaine de thèses, d'ouvrages et d'articles consacrés aux productions littéraires africaines se réfèrent directement à l'un ou l'autre des concepts-clés de la pensée bourdieusienne. Que l'on pense aux articles colligés par Alain Ricard et János

⁶² Pierre Halen, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence », *loc. cit.*, p. 31.

⁶³ À cet égard, nous référons notamment à la conférence donnée par Lyonel Trouillot en juin 2013 dans le cadre du « BIGSAS Festival of African (-Diasporic) Literatures » de Bayreuth, où il avait usé de la plateforme qui lui avait été offerte pour dénoncer les écarts de traitement réservés aux auteurs et aux littératures du « Sud » par la critique littéraire française. Voir : « Intertextuality : Beyond Myth of the Demiurge and the Catchall », dans Susan Arndt et Nadja Ofuatey-Alazar [dir. de publ.], *AfroFictional In[terventions]. Revisiting the BIGSAS Festival of African(-Diasporic) Literatures, Bayreuth 2011-2013*, Münster ; Bayreuth, Edition Assemblage ; BIGSAS, 2014, pp. 415-421. Cette intervention fera d'ailleurs l'objet d'un approfondissement dans les pages à venir. De plus, sur le « cas Tshibanda », voir l'article de Pierre Halen, « Adaptation et recyclage de l'écrivain en diaspora : réussir le jeu de l'oie avec Pie Tshibanda », dans Désiré wa Kabwe-Segatti et Pierre Halen [dir. de publ.], *Du nègre Bambara au Négropolitain. Les littératures africaines en contexte transculturel*, Metz, Centre de recherches Écritures, coll. « Littérature des mondes contemporains », 2009, pp. 97-98.

Riesz en 1992⁶⁴, à ceux rassemblés par Romuald Fonkua et Pierre Halen dix ans plus tard⁶⁵, ou encore aux essais de David N'Goran et de Germain-Arsène Kadi publiés respectivement en 2009 et 2010⁶⁶, tous ont en commun de poser leur travail tantôt herméneutique et tantôt théorique sous l'égide titulaire et tutélaire de la notion de « champ » et d'adopter, par le fait même, une approche différente de celles prônées par les tenants d'une lecture identitaire ou texto-centriste du roman africain. En fait, il semble que l'expression « champ littéraire » et l'analyse sociologique et institutionnelle qu'elle sous-tend aient gagné chez les francophonistes une popularité telle que l'adjectif polarisé « bourdivin » a fait son entrée dans le langage de certains critiques et chercheurs universitaires. Ainsi, on peut lire sous la plume de Pierre Halen, faisant la recension d'un ouvrage de Hans-Jürgen Lüsebrink, que :

nous trouvons dans [ledit] ouvrage la plupart des pièces essentielles qui permettent à présent d'envisager la cartographie systématique d'un champ littéraire « aoéfien », avec en plus la démonstration de l'impertinence complète du concept *bourdivin* d'autonomie pour l'histoire littéraire africaine⁶⁷ [...].

Utile ou non, pertinent ou non dans le cadre de l'étude de « l'histoire des littératures africaines », il n'en demeure pas moins que le concept bourdieusien de *champ symbolique* démontre ou, du moins, a démontré une « efficacité analytique⁶⁸ » qui a séduit un pan entier de la critique concernée par l'Afrique, à laquelle il convient de s'intéresser.

Dans ce chapitre, il sera donc question de « champ », de sa valeur heuristique dans le domaine des études littéraires et de sa reprise dans le cadre des études francophones au

⁶⁴ *Le champ littéraire togolais*, Bayreuth, Eckhard Breiting, Bayreuth University, coll. « Bayreuth African studies », 2001 [1992], 200 p.

⁶⁵ *Les champs littéraires africains*, Paris, Karthala, 2001, 342 p.

⁶⁶ *Le champ littéraire africain. Essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques Littéraires », 2009, 289 p. et *Le champ littéraire africain depuis 1960. Roman, écrivains et sociétés ivoiriens*, Paris, L'Harmattan, coll. « Palinure », 2010, 262 p.

⁶⁷ Pierre Halen, « Hans-Jürgen LÜSEBRINK, *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)* », *Questions de communication*, juillet 2004, en ligne, <<http://questionsdecommunication.revues.org/7147>>, consulté le 3 décembre 2014. Nous soulignons. Il est à noter que l'on retrouve une insertion semblable de l'adjectif « bourdivine » dans l'article « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », *op. cit.*, à la page 61, de même que dans l'avant-propos à l'ouvrage *Les champs littéraires africains*, *op. cit.*, à la page 10.

⁶⁸ Denis Saint-Jacques et Alain Viala, « À propos du champ littéraire. Histoire, géographie, histoire littéraire », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, no 2, 1994, p. 402.

courant des années 1980 et 1990. Il sera également question de l'utilisation de cette même notion au sein des travaux qui ont été développés dans ces mêmes années à l'Université de Bayreuth, des luttes institutionnelles auxquelles elle a contribué et du legs de János Riesz. De ce premier balisage, nous entendons tirer le portrait à la fois d'une conjoncture et d'un héritage – le nôtre – avec ce qu'ils comportent de possibilités et de limites. Puis, une fois ces « évidences » recontextualisées, voire démystifiées, pourrions-nous dire, il conviendra de reconfigurer l'espace de notre propre pratique et de cerner les enjeux théoriques, institutionnels et sémantiques du phénomène que nous cherchons à circonscrire. L'émergence et le récent positionnement de certains écrivains africains sur la scène littéraire mondiale et, plus précisément, au sein du « champ littéraire » franco-français – passage incontournable pour les auteurs francophones rêvant d'accéder au marché international⁶⁹ – révéleront alors l'existence d'un système de reconnaissance basé sur une série d'impératifs d'ordre discursif, stylistique et imaginaire. C'est ici que la violence, en tant que paradigme, « bassin sémantique⁷⁰ » et phénomène, rencontrera une conjoncture favorable aux auteurs africains francophones qui auront su manier formes et discours de façon à projeter une image de l'Afrique et d'eux-mêmes qui soit en conformité avec les modalités d'entrée du système. Ce faisant, il faudra considérer la violence à la fois comme injonction du dire et comme hétéronomie faisant brèche; rappelant ainsi que la rhétorique de toute production littéraire est à la fois « illocutionnaire et perlocutionnaire⁷¹ » par nature, car s'il y a « champ », il y a nécessairement sélection et exclusion de personne à la frontière. Comme l'écrit Bourdieu :

La définition la plus stricte et la plus restreinte de l'écrivain (etc.), que nous acceptons aujourd'hui comme allant de soi, est le produit d'une longue série d'exclusions ou d'excommunications visant à refuser l'existence en tant qu'écrivains dignes de ce nom à toutes sortes de producteurs qui pouvaient se vivre comme écrivains au nom d'une définition plus large et plus lâche de la profession⁷².

⁶⁹ Pierre Halen, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », *op. cit.*, p. 60.

⁷⁰ Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Littératures européennes », 1998, p. 21.

⁷¹ Paul Ricœur, « Rhétorique – Poétique – Herméneutique », *loc. cit.*, p. 145.

⁷² *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998 [1992], p. 367.

Derrière la notion de « champ », nous le verrons, se dresse la violence élective et sélective d'une clôture dont la perméabilité repose sur l'état temporel et temporaire de la définition arbitraire d'un statut qui, lui-même, diffère et évolue en fonction des agents qui tantôt l'incarnent et tantôt le disputent. Pour cette raison, le « champ », en tant que conceptualisation d'un espace de *positions* et de *prises de position*⁷³, n'est pas fixe. De même, sa théorisation et sa popularisation – comme le démontrent les débats qui ont entouré sa diffusion dans le monde académique⁷⁴ – supposent, elles aussi, l'histoire d'un concept et d'une discipline dont la définition n'a jamais cessé d'être mobile.

Le champ

Comme il a été mentionné précédemment, on doit le concept de « champ » au sociologue Pierre Bourdieu qui, le premier, a employé le terme en se référant à la dynamique générale et spécifique des microcosmes sociaux. Le terme en lui-même, « champ », fait d'ailleurs son apparition en 1966⁷⁵ dans l'univers théorique qu'il développe sur et contre certains présupposés hérités de Marx, de Durkheim et de Weber et sert alors à désigner la microsociété que constitue le monde des intellectuels et des artistes au sein d'un macrocosme social plus large, évoqué de façon générique sous l'appellation « sociétés historiques », et qui prendra dans les travaux ultérieurs du sociologue les traits de l'espace social national. Basé sur l'observation empirique de la différenciation des domaines de l'activité humaine qu'il reprend de Durkheim et sur le constat de l'autonomisation relative de certaines sphères d'activités vis-à-vis des détenteurs traditionnels du pouvoir (c'est-à-dire des pouvoirs économique, politique et religieux), le concept de « champ » sert d'abord à désigner le système relationnel et différentiel constitutif de tout objet artistique ou littéraire pour ensuite s'étendre à l'ensemble des réalités sociales définies par la structure des relations objectives de ces espaces. Le « champ » a ainsi pour particularité d'être un système dans un système

⁷³ Pierre Bourdieu, « The Field of Cultural Productions, or : The Economic World Reversed », trad. par Richard Nice, *Poetics*, vol. 12, no 4-5, 1983, p. 311.

⁷⁴ Voir Paul Dirx, « Réception et récepteurs des *Règles de l'art* », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin [dir. de publ.], *Le Symbolique et le Social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu ; Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, (11-19 juillet 2001)*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, coll. « Sociopolis », 2005, pp. 195-206.

⁷⁵ « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps Modernes*, no 246, 1966, pp. 865-906.

détenant sa propre « économie de la grandeur légitime⁷⁶ », car régi par la croyance des acteurs qui y participent en une valeur spécifique qui se décline en fonction des enjeux et des intérêts propres à la microsociété différenciée qui le nourrit et qu'il anime. On parlera donc de champ politique, de champ économique, de champ littéraire, culturel, religieux, scientifique, juridique, scolaire, etc. d'une société historique et de leur ensemble de positions respectif, hiérarchisé selon la répartition inégale des différentes formes de « capital⁷⁷ » entre les agents cohabitant au sein de l'une ou l'autre de ces configurations sociales.

Pour cette raison, le « champ » peut être considéré à la fois comme une unité de distinction culturelle et fonctionnelle et comme un milieu d'intégration, de circulation et de discrimination des agents qui s'y engagent, de même que leurs dispositions, « en se posant, s'opposant et se composant⁷⁸ », comme le dit Bourdieu, à la structure ponctuelle dudit « champ ». Aussi, contre l'illusion substantialiste qui conçoit le sujet ou l'objet comme étant perpétuellement identique, le « champ » tel que conceptualisé par Bourdieu est un espace (op)positionnel, une structure dynamique, dont la définition de son principe fondateur – c'est-à-dire du principe à l'origine de son caractère distinctif – est défini par les luttes de qualification et de positionnement que se mènent les dominés et les dominants d'un « champ » spécifique. En d'autres termes, si le « champ » impose une règle, *sa* règle, aux agents qui l'intègrent et qu'il modèle – ce que Bourdieu nomme l'*habitus*⁷⁹ –, ces derniers, en

⁷⁶ Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1991, 483 p.

⁷⁷ Bourdieu reconnaît quatre types de « capital » : symbolique, financier, culturel et social, qui agissent à titre de valeur-étalon capable de baliser l'espace social et de repérer la diversité des pratiques. Conceptualisé en termes économiques, le « capital » peut s'accumuler, se perdre, etc. et donne des avantages sociaux aux individus qui en sont détenteurs.

⁷⁸ « Champ intellectuel et projet créateur », *loc. cit.*, p. 865.

⁷⁹ Concept-phare de la théorie bourdieusienne aux côtés des notions de « capital » et de « champ », l'*habitus* réfère au produit intériorisé de l'ensemble des dispositions à se représenter le monde et à agir selon certains schèmes de perception, d'évaluation et d'action que l'individu acquiert à travers son expérience sociale. Dit autrement, il constitue une forme incorporée de l'action des structures d'appartenance auxquelles a pu souscrire (volontairement ou involontairement, consciemment ou inconsciemment) un agent. Lorsqu'il est associé au concept de « champ », l'*habitus* s'apparente à un système de réflexes pratiques, acquis par la familiarisation avec le champ en question. À titre d'exemple, Bourdieu rappelle qu'« [u]n habitus de philologue, c'est à la fois un "métier", un capital de techniques, de références, un ensemble de "croyances" [...], propriétés qui tiennent à l'histoire [...] de la discipline, à sa position [...] dans la hiérarchie des disciplines, et qui sont à la fois condition du fonctionnement du champ et le produit de ce fonctionnement ». (Pierre Bourdieu,

retour, ont le pouvoir d'influencer son fonctionnement par l'adoption de *stratégies* rhétoriques et actionnelles visant soit la conservation soit la remise en question des modes d'évaluation de la légitimité du système hiérarchique opérant. « La structure du champ est un *état* du rapport de force entre les agents ou les institutions engagées dans la lutte ou, si l'on préfère, de la distribution du capital spécifique qui, accumulé au cours des luttes antérieures, oriente les stratégies ultérieures⁸⁰ », écrit Bourdieu. Des stratégies qui, si elles se veulent opératives, doivent forcément s'élaborer selon les possibles langagiers et discursifs d'un *habitus* et d'un espace ou, plutôt, de l'*habitus* d'un espace – celui du « champ » – structuré par la conjoncture sociale globale et par le prisme de la logique résultant de sa propre histoire; raison pour laquelle, notamment, Bourdieu parle d'*effet de réfraction* ou de *retraduction du champ*⁸¹. Cet effet et ces stratégies impliquent également qu'il y ait consensus autour d'un certain nombre d'intérêts fondamentaux qui justifient et les sacrifices et les investissements de ceux qui se sont engagés dans la lutte que le concept sous-tend.

En bref, le « champ » bourdieusien agit comme un champ de force, un système de médiation. Il est un filtre entre l'extérieur et l'intérieur qu'il clôtüre, de même que l'enjeu des débats et des disputes que s'y livrent des agents dont les prises de position se modulent en fonction des propriétés et du degré de porosité (d'autres parleraient du degré d'autonomie) de sa structure. De là, penser en termes de « champ » consiste, sur le plan méthodologique : « à faire un cercle englobant les différents "socles" [...]. [Et t]racer ce cercle, c'est mettre tout dans la même "boîte" pour s'interroger sur les relations⁸² », sur les propriétés de leur configuration et définir les enjeux qui varient selon les époques, selon les « champs » et leurs « sous-champs », leurs interconnexions, et selon les dispositions propres des individus qui ont trouvé intérêt à s'y investir socialement. La pensée en termes de « champ » consiste donc aussi à penser les relations dont parle Bourdieu en termes de pouvoir. Elle implique, pour le

« Quelques propriétés des champs », *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, coll. « Reprise », 2002 [1984], p. 114.)

⁸⁰ *Ibid.*, pp. 114-115.

⁸¹ Par cette expression, le sociologue réussit à résumer comment la différenciation des activités et, par le fait même, la spécialisation de groupes d'agents d'une société créent une coupure entre le monde des initiés et celui des profanes qui force les premiers à percevoir et concevoir les déterminations sociales provenant du second au moyen d'un filtre permettant leur conversion.

⁸² Pierre Bourdieu, « Séminaires sur le concept de champ, 1972-1975. Introduction de Patrick Champagne », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no 200, 2013, p. 32.

chercheur, de prendre en compte les liens entre différents domaines et de les considérer dans leurs dépendances mutuelles. Le « champ » est un système dans un système, disions-nous, et bien que chaque microsystème ait ses particularités et son *code spécifique*, tous sont soumis à l'influence de l'espace social dans son ensemble et, inéluctablement, à l'*espace des possibles* déterminé par le « champ du pouvoir ». Une fois ce cadre posé :

[l]a question devient alors de savoir *si les effets sociaux de la contemporanéité chronologique, voire de l'unité spatiale*, comme le fait de partager les mêmes lieux de rencontres spécifiques [...], ou d'être exposés aux mêmes messages culturels, œuvres de référence commune, questions obligées, événements marquants, etc., sont assez puissants pour déterminer, par-delà l'autonomie des différents champs, une problématique commune, entendue non comme un *Zeitgeist*, une communauté d'esprit ou de style de vie, mais comme un espace des possibles, système de prises de position différentes par rapport auquel chacun doit se définir. Ce qui conduit à poser en termes clairs la question des traditions nationales liées à l'existence des structures [...] propres à favoriser plus ou moins la prééminence d'un lieu culturel central, d'une capitale culturelle, et à encourager plus ou moins la spécialisation [...] ou, au contraire, l'interaction entre les membres de différents champs, ou à consacrer une configuration particulière de la structure hiérarchique des arts [...] ou des disciplines scientifiques⁸³.

En ce sens, le concept de « champ » a eu et a pour avantage théorique de proposer aux spécialistes œuvrant dans le domaine des productions culturelles et, plus généralement, des sciences humaines d'inclure la multipositionnalité des individus et de leur pratique au cœur de l'analyse. Il permet en ceci de dépasser les cadres qui du texte, qui de l'état d'un individu isolé, qui d'une population ou d'une discipline, pour considérer le donné des productions humaines en ce qu'elles sont le produit d'agents et de relations ou, plus précisément, d'agents en relation au sein d'un espace structuré de positions.

Le champ littéraire

Appliqué au domaine littéraire, le concept de « champ » conduit ainsi Bourdieu à parler d'un microsystème dont l'enjeu des rivalités est la lutte pour la définition de la légitimité littéraire, qui prend la forme d'un conflit perpétuel à propos de quoi ou de qui peut, à juste titre, consacrer ou se réclamer du statut d'écrivain. Structurellement parlant, ce conflit a pour modèle une opposition dualiste entre deux systèmes de hiérarchisation parallèles : d'un côté,

⁸³ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., p. 330.

celui d'une hiérarchisation *hétéronome* selon lequel dominent ceux qui jouissent d'un large profit économique ou politique au sein du « champ » (succès de librairie, prix littéraires, tirages élevés, reconnaissances publiques, etc.); et, de l'autre, celui d'une hiérarchisation *autonome* qui s'élabore autour d'une économie charismatique fondée sur l'opposition aux valeurs qui mobilisent les autres « champs », c'est-à-dire sur la valorisation d'une pratique qui n'a pour seul moteur que l'intention esthétique et pour seul objectif la *consécration spécifique* (reconnaissance des pairs, prestige accordé par les confrères, innovations stylistiques, thématiques, etc.). Compte tenu de ce double standard, le « champ littéraire » s'articule donc autour de deux populations de producteurs et de lecteurs – respectivement nommées : « sous-champ de grande production » et « sous-champ de production restreinte » –, qui composent chacune une microsociété dynamique et distincte, avec leurs genres, leurs maisons d'édition, leurs publics, etc., et où des agents jouent de *stratégies* afin d'imposer la définition de la « littérarité » ou de « l'écrivain » la plus à même de favoriser leurs intérêts et, dans le cas des producteurs dominés, leur mobilité.

Une telle conception du « champ littéraire » n'est cependant opératoire qu'à partir du moment où ce dernier s'autonomise⁸⁴ et qu'une croyance en la valeur de l'œuvre par et pour elle-même développe un *habitus* assez fort et une communauté assez grande pour que soit produite une structure de relations objectives articulées autour d'un enjeu proprement *littéraire*. Faute de quoi il n'y aurait ni lutte pour la mise en place d'un type de légitimité autonome ni rapport de forces possible entre un « sous-champ » dominé par un principe qui lui est externe et un autre qui, lui, repose entièrement sur le désintéressement économique et politique de l'écrivain ou de l'artiste. La valeur de l'œuvre d'art, en fait, ne reposerait plus sur « le champ de production littéraire en tant qu'univers de croyance qui produit la valeur de l'œuvre d'art comme *fétiche*⁸⁵ », mais se subordonnerait comme elle l'a longtemps été⁸⁶,

⁸⁴ Moment que Bourdieu situe, en France, entre 1848 et la fin du XIX^e siècle et où les conditions matérielles d'existence permettent alors à une population de jeunes gens, peu pourvus en capital économique et politique, de se concentrer en une microsociété assez importante pour instituer le monde de l'art « comme un monde à part », régi par la croyance dans la valeur d'une production littéraire et artistique foncièrement indépendante. À ce sujet, voir l'article « Le champ littéraire » qu'il a fait paraître en 1991 dans le vol. 89 de *Actes de la recherche en sciences sociales* et l'analyse qu'il consacre à *L'Éducation sentimentale* de Flaubert dans *Les règles de l'art*, *op. cit.*, pp. 19-288.

⁸⁵ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, *op. cit.*, p. 375.

⁸⁶ Voir notamment Pierre Bourdieu, « The Field of Cultural Productions », *loc. cit.*

d'une part, à la sanction idéologique de l'État ou du clergé et, d'autre part, aux lois économiques du marché. Cette autonomie, d'ailleurs, bien qu'elle soit le ferment sur lequel repose la théorie bourdieusienne des « champs », n'est jamais pleinement acquise dans le domaine culturel – dû notamment à sa dépendance matérielle à d'autres secteurs – et n'avance pas (et faut-il encore qu'elle avance) au même rythme dans tous ses « champs » et « sous-champs » et dans tous les pays où il y a production de biens artistiques et littéraires. En réalité, il y a autant d'états du « champ » qu'il y a de définitions de la légitimité littéraire. Et comme « le degré d'autonomie du champ (et, par là, l'état des rapports de forces qui s'y instaurent) varie considérablement selon les époques et selon les traditions nationales⁸⁷ », la logique spécifique de ce dernier se réfracte dissemblablement sur l'ensemble des commandes, *habitus*, événements, contraintes et autres représentations externes, qui structurent et que modulent les différents « champs littéraires ».

Aussi, devant l'instabilité de son principe définitionnel, l'œuvre en tant que telle se révèle être un appareil opérationnel. Par elle et lors de la production de chacune d'entre elles, un agent préalablement situé dans le « champ » – l'artiste, l'auteur, le musicien, etc. – se distingue par une série de choix – structurels, thématiques, stylistiques, narratifs, etc. – qui, de façon négative, unit sa création aux prises de position coexistantes auxquelles elle se réfère (objectivement et parfois intentionnellement) et qui la détermine en la délimitant. L'œuvre ou le texte, dans un tel système, n'est en fait ni autotélique ni uniquement le produit de l'histoire d'un individu, d'une classe ou d'un sexe, mais doit se comprendre en relation avec l'univers des autres œuvres ou des autres textes qui, tous, représentent autant de possibilités et de propositions (op)positionnelles. Autrement dit, le texte, en tant que produit ayant ou cherchant à obtenir du « champ de production » et de ses agents valeur littéraire, s'avère être une prise de position par rapport à l'*espace des possibles* dans lequel il s'inscrit afin d'obtenir ou de conserver aux yeux dudit « champ » ladite valeur littéraire. En cela, les décisions autoriales et éditoriales dont il constitue le produit peuvent se lire comme autant de *stratégies* déployées à partir d'une position et d'une série de dispositions spécifiques par un auteur, son éditeur et, en certains cas, ses publicistes à des fins distinctives, que se doit de considérer l'analyse. À cet effet, Bernard Mouralis remarque :

⁸⁷ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., p. 361.

[qu'en] montrant, avec l'exemple de *L'Éducation sentimentale*, qu'il existe une homologie entre la structure du roman et celle du monde social, Bourdieu propose une lecture sociologique qui prend la forme d'une lecture interne de l'œuvre. Par là, il dépasse l'opposition entre lecture interne et lecture externe de l'œuvre, qui a souvent marqué les approches sociologiques [et, également, quoique très différemment (ce que Mouralis ne dit pas), les approches texto-centristes] de la littérature⁸⁸.

De là, étudier un texte ne consiste plus seulement pour l'analyste à en relever la transparence ou le sens caché à partir des signes ou de la société qu'il donne à lire, mais à le voir pour ce qu'il est réellement, à savoir : un appareil communicationnel de positionnement. Par lui et pour lui, un auteur, mais également l'éditeur qui le publie, l'académie qui le consacre, le critique qui l'encense, l'école qui l'intègre à son programme d'enseignement, le lecteur qui le boude, le spécialiste qui s'y dédie et l'État qui, peut-être, le subventionne ou le censure cherchent tous, à partir des moyens dont ils disposent, à conforter, en le définissant, leur appartenance véritable au « champ ». Comme le dit Bourdieu lui-même :

Étant donné que l'œuvre d'art n'existe en tant qu'objet symbolique doté de valeur que si elle est connue et reconnue, c'est-à-dire socialement instituée comme œuvre d'art par des spectateurs dotés de la disposition et de la compétence esthétiques qui sont nécessaires pour la connaître et pour la reconnaître comme telle, la science des œuvres a pour objet non seulement la production matérielle de l'œuvre, mais aussi la production de la valeur de l'œuvre ou, ce qui revient au même, de la croyance dans la valeur de l'œuvre⁸⁹.

L'interprétation, telle que la conçoit Bourdieu, ne concerne donc plus seulement un objet ou un sujet qualifié de littéraire, mais bien la microsociété séparée et autonome dans laquelle ils s'engendrent, se définissent et se concurrencent par publications, écoles, discours, critiques... interposés. Et il appert dès lors que la sacralité de l'œuvre sur laquelle s'est édifiée toute une pratique disciplinaire repose, en fait, sur la complicité d'une communauté de producteurs et de récepteurs qui, pour des raisons de différenciation sociohistorique, s'est conditionnée à oblitérer la dimension pragmatique du littéraire pour n'y voir que la puissance de sa soi-disant « vérité esthétique ». « La lecture sociologique rompt [ce] charme⁹⁰ », écrit

⁸⁸ « Pertinence de la notion de champ littéraire en littérature africaine », dans Romuald Fonkua et Pierre Halen [dir. de publ.], *Les champs littéraires africains*, op. cit., p. 65.

⁸⁹ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., p. 375.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 69.

Bourdieu tout en poursuivant sur le caractère arbitraire des prises de position d'une pratique qui a trouvé dans le « voilement » du caractère social et, par conséquent, labile de son mode de fonctionnement ses traits distinctifs. En ceci, *Les règles de l'art* et, avant lui, les différents travaux du sociologue relatif au « champ intellectuel » et autres « projets créateurs », en profanant la dénégation tacite de la réalité sociale que leurs productions nécessairement désignent, ont eu pour mérite de révéler ce qu'aucun agent du « champ littéraire » alors ne pouvait ou n'osait tout simplement dire : soit que l'organisation interne de tout « champ », aussi *désintéressé* soit-il, produit et reproduit également un ensemble ordonné d'inégalités spécifiques⁹¹. Ce désintéressement, valorisé à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle en France, n'est ici qu'une autre tentative d'imposer, puis de perpétuer sur le plan social une structure inégalitaire au moyen d'un « arbitraire culturel » construit de façon à ce que ses principes apparaissent comme neutres et universels aux yeux des agents qui s'y investissent. De secret de polichinelle, l'importance de l'origine familiale, nationale, scolaire, d'un individu dans la progression de son parcours social devient ainsi, chez Bourdieu, une variable incontournable de l'analyse sans pour autant être le seul facteur déterminant de sa compréhension de l'objet littéraire ou, plus généralement, de la direction de toute trajectoire sociale qu'elle soit individuelle ou collective.

Le « champ » comme opportunité théorique

De façon prévisible, la théorie bourdieusienne des « champs » et, plus encore, les observations empiriques émises par le sociologue – notamment sur le fonctionnement du système éducatif⁹², du « champ littéraire » ou encore du monde académique⁹³ en France – ne

⁹¹ Bourdieu confie d'ailleurs à propos de ce tabou généralisé que, sur ce point, « la censure dans la discipline [des sciences humaines] est formidable. [...] Réintroduire comme allant de soi la profession du père, du grand père, les études du père, rend ces choses-là échangeables dans l'espace scientifique, ce n'était pas rien. Il y avait tout un contexte politique. Le refoulement était très puissant jusque dans les mouvements politiques de gauche. Si vous demandez, aujourd'hui, au parti socialiste l'origine sociale ou scolaire des députés, c'est encore mal pris. » (Pierre Bourdieu, « Secouez un peu vos structures ! », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin [dir. de publ.], *op. cit.*, p. 331)

⁹² Entre autres : Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1975 [1964], 189 p. et, également avec Jean-Claude Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1970, 279 p.

⁹³ Voir *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1984, 302 p.

reçurent pas un accueil des plus chaleureux de la part des communautés directement concernées par ces dernières. Un silence entoure les premiers travaux que consacre Bourdieu à la littérature sur les scènes académique et littéraire françaises⁹⁴ et certaines de ses thèses sur le monde de l'éducation dérangent en ce qu'elles remettent indirectement en question la « prétendue unité et neutralité sans faille⁹⁵ » de l'État français. Il faut en fait attendre la publication des *Règles de l'art* aux prestigieuses éditions du Seuil en 1992 pour que la communauté littéraire française s'intéresse véritablement à la lecture sociologique que propose Bourdieu de son univers – une réflexion qui avait été entamée, rappelons-le, dès 1966 – et, pour une nouvelle fois, les critiques abondent et se font parfois acerbes. Le 18 septembre 1992, déjà, soit quelques jours à peine après la parution de l'ouvrage, *Le Monde des livres* ouvre les vannes en publiant trois articles « Autour de Pierre Bourdieu », dont deux attaquent ouvertement qui la démarche, qui la méthodologie, qui le choix des références ou des rivalités d'un sociologue étranger aux singularités de l'objet littéraire⁹⁶. On lui reproche, entre autres, une certaine mauvaise foi dans la sélection de son échantillonnage critique (un échantillonnage excluant, aux dires de Michel Contat : « tous ceux qui ne pensent pas comme lui ou se servent de termes [...] qui font obstacle ou diversion à son propre projet intellectuel⁹⁷ »), mais surtout de « sociologiser » la littérature dans un discours et par une approche jugés inaptes à la maîtrise de l'indispensable « style littéraire ». À une époque où les essais de Roland Barthes ont depuis longtemps consolidé l'identification de l'« aliénation » de la littérature, du sens ou de l'image au « social » auprès des sémiologues et de la grande majorité des gens de lettres⁹⁸, on ne peut en effet pas se surprendre ni de l'onde

⁹⁴ Paul Dirx, *op. cit.*, p. 195.

⁹⁵ Craig Calhoun, « Centralité du social et possibilité de la politique », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin [dir. de publ.], *op. cit.*, p. 246.

⁹⁶ Pour plus de détails sur la réception critique et les détracteurs des *Règles de l'art*, nous référons à l'article de Paul Dirx précédemment cité.

⁹⁷ Cité par Paul Dirx, *op. cit.*, p. 205.

⁹⁸ À ce sujet, mais dans un autre domaine, voir les plus récents travaux de Georges Didi-Huberman (essai à paraître en 2016) sur le rapport entre les émotions et les images dans l'œuvre écrite de Roland Barthes, de même que « *Pathos et Praxis : Eisenstein contre Barthes* », *Mille huit cent quatre-vingt-quinze*, no 67, 2012, pp. 8-23.

de choc initiale ni des échos successifs occasionnés par la sociologie bourdieusienne au sein des différents organes de diffusion d'une certaine critique littéraire française⁹⁹.

Toutefois, s'ils sont tout d'abord mal reçus en France et particulièrement au sein des cercles d'influence et de pouvoir (économique, littéraire, politique, etc.), les propos du sociologue sur la distinction¹⁰⁰, les conditions et positions de classe¹⁰¹, la théorie des « champs » – pour ne nommer que ceux-là –, en plus de redonner leurs lettres de noblesse aux sciences sociales, trouvent un public favorable dans les milieux de recherche traditionnellement plus excentrés. Comme le remarque à ce sujet José Sérgio Leite Lopes dans un article consacré à l'importance de la pensée bourdieusienne dans le renouveau des enquêtes ethnologiques et sociologiques au Brésil :

Une analyse plus systématique de la réception de l'œuvre de Pierre Bourdieu dans différents pays permettrait sans doute de montrer que des pays périphériques, comme le Brésil, ont pu devancer certains pays centraux dans l'appropriation des outils créés par Pierre Bourdieu¹⁰².

Dans le domaine littéraire, cet engouement étranger pour la théorie bourdieusienne se confirme par la rapidité avec laquelle adhèrent bon nombre de chercheurs issus de l'espace francophone aux thèses sous-tendues par la notion de « champ »¹⁰³. Là encore, il semble que l'originalité de leur position à l'égard de la communauté universitaire française ait joué un rôle prépondérant dans la reprise et le questionnement quasi systématiques des outils développés par Pierre Bourdieu dès 1958.

⁹⁹ Ce climat permettra notamment à Pierre-Marc de Biasi, spécialiste de génétique des textes et de Flaubert, de titrer sa recension du livre « Lueurs d'incendie dans le champ littéraire » et à Eric Marty, professeur de littérature à l'Université Paris-VII, de traiter le sociologue de mandarin « ignorant », « daté » et « simpliste » et de qualifier son entreprise d'« autoportrait [...] frauduleux » car mû, selon lui, par le ressentiment d'une pratique aliénée et cynique. (Cités par Paul Dirkx, *op. cit.*, pp. 199-200)

¹⁰⁰ *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1979, 672 p.

¹⁰¹ « Condition de classe et position de classe », *Archives européennes de sociologie*, vol. 7, no 2, 1966, pp. 201-229 ou encore « Espace social et genèse des "classes" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no 52-53, 1984, pp. 3-14.

¹⁰² « Le rôle de Pierre Bourdieu dans le renouveau des enquêtes ethnologiques et sociologiques au Brésil », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin [dir. de publ.], *op. cit.*, p. 110.

¹⁰³ Paul Dirkx, *op. cit.*, pp. 195, 201 et 205.

En effet, plus sensibles aux hiérarchies et aux contraintes qui structurent leur univers, car nécessairement dotés de cette « lucidité¹⁰⁴ » que leur confère leur situation excentrée, ces chercheurs trouvent dans la sociologie bourdieusienne une assise méthodologique et théorique capable de rendre justement ou, du moins, efficacement compte des mécanismes de domination auxquels se butent leur propre pratique ou, si ce n'est le cas, celles qu'ils observent dans leur champ respectif de spécialisation. Notons qu'à l'époque les littératures belges, vietnamiennes, maghrébines, africaines, québécoises, antillaises ou malgaches, du fait de leur construction, du contexte de leur émergence, voire de leur nomination, ne présentaient guère d'intérêt littéraire véritable aux yeux de plusieurs enseignants-chercheurs. Le philologue belge Maurice Piron parlera à ce propos en 1968 du « problème des littératures françaises marginales » et de leur « douteuse existence en tant que littératures nationales¹⁰⁵ », confirmant ainsi la théorie de Pascale Casanova sur l'inégalité des échanges au sein de l'univers littéraire mondial¹⁰⁶.

De ce point de vue, il semble donc que la première esquisse de la théorie des « champs » soit apparue comme une opportunité en or pour une certaine communauté d'agents alors en quête d'une pensée en mesure d'objectiver les principes et mécanismes fondateurs d'une violence structurelle vécue et perçue quotidiennement. En ce sens, le décalage constant des francophonistes et plus particulièrement celui des tenants, parmi eux, d'une approche plus « sociolittéraire » du texte vis-à-vis de l'autorité intellectuelle de Paris a rendu ces derniers d'autant plus réceptifs aux propositions bourdieusiennes qu'ils occupaient alors la périphérie d'un système basé sur une définition de la littérature qui excluait d'emblée la légitimité de leurs méthodologies ou de leurs objets d'étude. Et, puisqu'« on ne peut vivre *réellement* la

¹⁰⁴ Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil, coll « Points », 2008 [1999], p. 70.

¹⁰⁵ « Littératures françaises hors de France. Discours de M. Maurice Piron, de l'Académie », *Bulletin de l'Académie royale de langue et littérature française*, no 46, 1968, pp. 246-262. À cet égard, il importe de rappeler que le statut problématique des littératures « périphériques » n'est pas le propre des littératures francophones. À la même époque, Wole Soyinka, futur récipiendaire du Nobel de littérature (1986), se verra refuser d'enseigner les littératures africaines contemporaines au Département d'anglais du Churchill College de l'Université Cambridge sous prétexte que : « the Department of English (or perhaps some key individual) did not believe in any such mythical beast as "African Literature" ». (Wole Soyinka, *Myth, Literature and the African World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, p. vii)

¹⁰⁶ Pascale Casanova, *op. cit.*

croyance associée à des conditions d'existence profondément différentes¹⁰⁷ », certains de ces chercheurs francophones ont fait le choix de tirer profit des perches tendues par les travaux de Bourdieu et d'user de leur statut marginalisé pour contester la pureté idéale de la littérature et voir dans les pratiques qui y sont associées les effets systémiques de leur structure.

« Champs littéraires » et périphéries : une question d'identités et d'institution

À cet égard, bien qu'elles ne s'articulent pas toutes directement à la pensée bourdieusienne, les recherches incluant ou discutant le concept de « champ littéraire » dans leurs schèmes interprétatifs apparaissent dès la seconde moitié des années 1970 dans le domaine des études littéraires francophones. Selon Paul Dirkx, il faut attribuer à l'historien Christophe Charle et au sociologue Rémy Ponton la paternité des premiers travaux de ce genre, qui culmineront dans les années 1980 et 1990 sous l'impulsion de différents courants dont la singularité est de croire à l'importance de l'inscription du social dans l'analyse¹⁰⁸. Ainsi, alors que sociopoéticiens et sociocriticiens discutent de la possibilité de parler de « champ littéraire » dès le XVII^e siècle en France et critiquent tant l'impérialisme que les capacités du sociologue à maîtriser toutes les implications de sa propre théorie¹⁰⁹, les spécialistes de l'histoire sociale de la littérature développent une série de portraits des débats qui ont animé ponctuellement et successivement les différents « champs littéraires » nationaux, régionaux et linguistiques, mais également la *République mondiale des lettres* pour le contrôle de la définition de la valeur littéraire légitime. Parallèlement, certains chercheurs amendent le modèle bourdieusien à partir de modélisations développées dans d'autres disciplines et jettent un regard nouveau sur quelques-unes des pratiques qui rythment la vie littéraire. Les processus d'évaluation, de reconnaissance, de représentation sociale de l'usage des fictions, de même que les prix, font alors tous l'objet d'ouvrages rendus possibles par l'apport théorique bourdieusien. La question de l'institution intéresse aussi les études

¹⁰⁷ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1980, p. 114.

¹⁰⁸ *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus/Lettres », 2000, 176 p. Sur les courants de recherches qui ont repris les principaux outils et thèses du sociologue, voir la seconde partie du sixième chapitre de cet ouvrage.

¹⁰⁹ Pour un résumé de ces discussions, voir Paul Dirkx, « Réception et récepteurs des *Règles de l'art* », *op. cit.*, pp. 201 à 205.

littéraires francophones qui commencent à s'y consacrer plus sérieusement, particulièrement en Belgique, au tournant des années 1980¹¹⁰.

En fait, de toutes ces approches, celles qui appartiennent à cette dernière catégorie sont sans doute celles qui ont gagné la faveur de la plus grande majorité de francophonistes. Ce phénomène s'explique notamment par la fécondité du concept d'institution lorsqu'appliqué aux littératures vivant en marge d'un domaine aussi solidement constitué que peut l'être, par exemple, le monde des lettres françaises et qui posent, par leur nature même, le problème récurrent de leur définition. Et, en effet, qu'est-ce qui fait d'une littérature considérée comme périphérique – comme le sont encore aujourd'hui les littératures belges, suisses, malgaches, acadiennes et, dans une moindre mesure, québécoises, africaines, antillaises, maghrébines, etc. – une littérature en tant que telle et sur quels critères repose une telle définition? sont autant de questions que soulèvent les analyses rassemblées sous l'étiquette d'*institutionnelles*¹¹¹. D'où l'intérêt des experts en littératures dites francophones pour un type d'approches qui, au-delà de leurs distinctions, ont en commun d'aborder la production, la diffusion et la réception de l'objet littéraire en termes de conditions symboliques et matérielles de production et de structures hiérarchisées de socialisation.

Un autre avantage – plus politique celui-là – des approches institutionnelles est de permettre à ces derniers une certaine « dépolitisation » de l'activité critique¹¹² dans un secteur où cette dernière a eu tendance à « ethnologiser » l'interprétation des littératures considérées comme émergentes ou périphériques – ce qui a particulièrement été le cas des littératures africaines de langue française. Sans revenir en détail sur la constitution du regard

¹¹⁰ En réalité, les études institutionnelles apparaissent près de trente ans plus tôt sur la scène académique américaine, soit une vingtaine d'années avant les travaux de Bourdieu sur le « champ intellectuel ». Voir Harry Levin, « Literature as an Institution », *Accent*, no 6, 1946, pp. 159-168.

¹¹¹ Généralement, on regroupe sous cette appellation : l'analyse de l'institution littéraire telle qu'elle fut mise en place par Jacques Dubois en 1978, les analyses en termes de « champs » et, enfin, les études qui, à l'image des travaux amorcés en 1981 par Jean-Marie Klinkenberg, se consacrent aux rapports de domination existant entre un centre – linguistique, institutionnel, culturel, etc. – et sa périphérie. (Romuald Fonkua et Pierre Halen, « Avant-propos », *Les champs littéraires africains*, op. cit., p. 12) Il est à noter que, malgré leurs différences, toutes ces approches se réfèrent soit directement soit indirectement aux travaux de Pierre Bourdieu.

¹¹² David K. N'Goran, « Pierre Bourdieu et l'Afrique littéraire : essai de sociocritique », dans Adama Samaké [dir. de publ.], *La sociocritique : enjeux théorique et idéologique. La problématique du champ littéraire africain*, Paris, Publibook, coll. « Éditions Publibook Université », 2013, p. 108.

traditionnellement posé sur les œuvres appartenant à ce corpus, il convient de remarquer avec Véronique Porra¹¹³, Pierre Halen¹¹⁴ et János Riesz¹¹⁵ que, longtemps, la désignation identitaire a constitué le passage obligé de la totalité des discours entourant tant la production que la réception du texte africain. Ne parle-t-on pas de littérature « nègre », « africaine », « postcoloniale », « subsaharienne », « congolaise », « togolaise »... ou, plus simplement, « du Sud » pour désigner les œuvres des auteurs provenant de ces périphéries? Et n'exige-t-on pas expressément de ces dernières qu'elles en soient plus culturellement « vraies » ou « instructives » alors qu'on ne demande rien de tel à d'autres littératures? Parlant à ce sujet des critiques s'étant prononcés sur son roman *Yanvalou pour Charlie*, Lyonel Trouillot écrit :

I remember a rather amusing article published in the French newspaper *Le Monde* in which the critic was desperately trying to find similarities between Dany Laferrière's *L'Énigme du retour* and my novel, *Yanvalou pour Charlie* [...]. There had to be similarities between the two books – since we were both Haitian. It was not in reading the two texts that the critic found similarities but in the origin, the nationality [...] of the authors. In its most degraded form, what claims to be a search for intertextuality can, in fact, only be the propagation of a falsely scholarly ethnologizing vision of the literature of certain societies or communities. [...] In the case of Haiti, the main attributes of the caricature are violence, voodoo, orality, exile; and one need merely search a text written by a Haitian for these themes' repetition¹¹⁶.

Le texte, dans de telles circonstances, ne constitue plus le point de départ de l'analyse comme le dénonce Lyonel Trouillot. Mais il devient plutôt un espace de projection, une proposition pétrée de stéréotypes et de clichés relevant du fantasme et des désirs d'y lire une identité d'autant plus « vraie » qu'elle s'écrit de l'intérieur. Sur ce point, les appels des pères de la Négritude, l'orientation idéologique des ouvrages critiques consacrés à la littérature négro-africaine écrits en pleine conjoncture sartrienne, les récits de vie d'un Bâ, d'un Laye ou d'un Beti et, plus récemment, la mise en scène de contenus culturels ou de revendications à

¹¹³ « La littérature africaine est-elle soluble dans la littérature-monde? », *op. cit.* et, pour plus de détails, « Rupture dans la Postcolonie? Sur quelques modalités de la contestation des discours exotique et anthropologique dans les littératures africaines francophones contemporaines », dans Silke Segler-Meßner [dir. de publ.], *Voyages à l'envers : formes et figures de l'exotisme dans les littératures post-coloniales francophones*, Strasbourg, Presse de l'Université de Strasbourg, 2009, pp. 27-44.

¹¹⁴ « Constructions identitaires et stratégies d'émergence », *loc. cit.*

¹¹⁵ « Littératures africaines en langues européennes et littérature européenne – Rapports entre textes et "champ littéraire" », *Neohelicon*, vol. 17, no 2, 1990, pp. 61-91.

¹¹⁶ Lyonel Trouillot, *op. cit.*, p. 417.

caractère identitaire sur le plan formel – dont le texte kouroumien est devenu le principal représentant sinon l’emblème – ont contribué et contribuent encore à alimenter ce type de lectures¹¹⁷. Lectures dont la persistance a notamment eu pour conséquences d’oblitérer l’aspect proprement *littéraire* des textes issus de ces régions périphériques à la France, mais également de marginaliser bon nombre d’ouvrages qui, du simple fait de l’écart entre leur proposition textuelle et les attentes d’un public habitué à ce qu’on lui serve *justesse, vérité et authenticité*¹¹⁸, n’ont pas su satisfaire les exigences qui des maisons d’édition parisiennes, qui des instances centrales de consécration, et, inexorablement, ont été laissés pour compte.

« Pour beaucoup de critiques, note Justin Bisanswa dans un essai paru en 2009, le roman africain est un produit exotique qui n’intéresse que par sa couleur locale, ses “dysfonctionnements”, et non un objet sémiotique, sémiologique analysable du point de vue de son esthétique¹¹⁹. » Aussi, pour contrer les effets pervers de cette tendance latente à « l’autopériphérisation de certains écrivains et critiques¹²⁰ », un groupe d’universitaires a fait le pari, vers la fin des années 1980 et le début des années 1990, de l’histoire propre des textes avant celui du contexte, de l’identité ou encore de la situation culturelle ou politique que ceux-ci « exprimeraient » et dont la reconstitution serait la tâche du lecteur attentif. « Que dit le roman? », « comment le dit-il? » et, surtout, « pourquoi ces choix de langage, de narration et de structures narratives? » deviennent alors une série de questions sur lesquelles se penchent les tenants de cette autre critique.

Mon approche est celle d’un littéraire, disait d’ailleurs en 1991 János Riesz, je m’intéresse donc aux événements historiques dans la mesure où ils ont produit des textes, des discours; mon but n’est donc pas la vérité historique pour elle-même (si toutefois cela existe), mais la question de savoir comment l’Histoire fut perçue, vécue, fixée et transformée par les textes¹²¹.

¹¹⁷ Véronique Porra, « La littérature africaine est-elle soluble dans la littérature-monde? », *op. cit.*, pp. 402-403.

¹¹⁸ Voir János Riesz, « Littérature francophone d’Afrique noire : Problèmes d’authenticité et de légitimation », *Französisch Heute*, 1985, no 4, pp. 278-288.

¹¹⁹ *Roman africain contemporain*, *op. cit.*, p. 10.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 9.

¹²¹ « Français et Allemands en Afrique – Colonialisme, Anticolonialisme et Identité(s) Nationale(s) », dans Jacques Binoche [dir. de publ.], *What is National Identity?*, *International Colloquium*, Osaka Gakvin University, 1991, p. 180.

La littérature par et pour les textes, leurs références, leur réception, leurs textures : quelques mots qui, rapidement, prennent valeur de mantra pour les collaborateurs travaillant sous la houlette de ce même János Riesz à une époque où résonnent, dans certains cercles extérieurs à Paris, des notions comme celles de « champ », d'instances de légitimation et *d'espace des possibles*. Là aussi, il semble que la position relativement excentrée de la Lehrstuhl für Romanische Literaturwissenschaft und Komparatistik de l'Université de Bayreuth, que pilotait alors János Riesz, ait concouru à une meilleure réceptivité de sa part – et de celle de ses doctorants – au modèle bourdieusien.

L'École de Bayreuth

Sur le plan institutionnel, c'est en 1990 qu'apparaît officiellement le terme de « champ » aux côtés de l'étiquette « littératures africaines ». Cette même année, János Riesz publie un article et organise simultanément un colloque dédiés à l'application de la théorie bourdieusienne à ce qu'il appelle le « champ littéraire africain », et dont les productions sur le Togo et telles qu'elles se sont constituées à l'intérieur des frontières de cette ancienne colonie allemande et française lui servent de cas témoin. Si, d'un côté, l'article aborde la question dudit « champ » au moyen d'une lecture historiciste des discours tenus sur l'Afrique des débuts de la rencontre euro-africaine jusqu'à sa relative « autonomisation » vis-à-vis des littératures européennes¹²² ; de l'autre, le colloque tenu à Bayreuth à l'été 1990, de même que nombre de thèses et de séminaires qui s'écrivent et se déroulent entre 1989 et 2001 entre ces mêmes murs, démontrent, voire exemplifient la pertinence de l'analyse structurale bourdieusienne pour cerner la complexité des relations mises en lumière par Riesz entre domaine sociopolitique et pratiques littéraires africaines¹²³.

« Le champ littéraire togolais » : prototype d'une transformation critique

Au moment où a lieu le colloque « Le champ littéraire togolais », János Riesz dirige la Lehrstuhl für Romanische Literaturwissenschaft und Komparatistik depuis plus de dix ans. Philologue de formation à qui l'Université de Bayreuth a confié en 1979 la tâche de transformer l'étude des littératures francophones d'Afrique en un domaine de spécialisation

¹²² « Littératures africaines en langues européennes et littérature européenne », *loc. cit.*

¹²³ À ce sujet, voir les actes du colloque rassemblés par János Riesz et Alain Ricard, *Le champ littéraire togolais*, *op. cit.*

institutionnelle, il est un familier des écrits concernés par ce continent et sait, tout comme le président du comité de coordination de l'ouvrage *European-Language Writing in Sub-Saharan Africa*, Henry Remak : « that the writing of literary histories confined to specific nations, peoples or languages must be complemented by the writing of literary history that coordinates related or comparable phenomena from an international point of view¹²⁴ ». Aussi, tout comme lui, son terrain d'investigation est l'Afrique. Non pas le Togo, le Congo ou l'ancienne Haute-Volta, mais bel et bien l'Afrique et, plus précisément, les littératures africaines en langues européennes et les discours que ses représentations ont suscités sur les plans social, politique, académique et littéraire. Ainsi, entre 1979 et 1990 – année où se tient l'événement dont il est ici question –, le centre de recherche qu'il dirige et qui se concentre, depuis 1984, autour de la problématique « Identité en Afrique », a pour tradition de rassembler des chercheurs provenant de divers horizons autour de thématiques aussi ambitieuses que vastes. Des thèmes tels que l'authenticité africaine (« Towards African authenticity : language and literary form », 1985), les relations entre littérature et colonialisme (« Literatur und Kolonialismus », 1983), les poétiques de l'oral et de l'écrit (« Poetik mündlicher und schriftlicher Literatur », 1987) ou les représentations littéraires et figuratives des tirailleurs sénégalais (« “Tirailleurs sénégalais” : zur Bildlichen und literarischen Darstellung afrikanischer Soldaten im Dienste Frankreichs », 1989) figurent toutes au programme d'un centre qui préfère l'interdisciplinarité des approches comparatistes au monolithisme des seules études littéraires¹²⁵.

¹²⁴ Cité par János Riesz, « Littératures africaines en langues européennes et littérature européenne », *loc. cit.*, p. 62.

¹²⁵ La chaire d'*Afroromanistik* de l'Université de Bayreuth constitue le premier centre de littérature africaine francophone (et parallèlement anglophone) à avoir été implanté en Allemagne et a longtemps été considéré comme l'un des centres spécialisés en littérature africaine les plus ouverts et les plus dynamiques au monde. Sous la direction du philologue János Riesz (1979-2004), la chaire a accueilli de nombreux africanistes et invités africains de marque, organisé un nombre impressionnant de colloques consacrés aux littératures et cultures d'Afrique, en plus d'avoir produit plus d'une trentaine de thèses de doctorat et les premières thèses d'État en étude des littératures africaines en Allemagne. Parmi les collaborateurs du centre et les chercheurs qui y ont fait leurs classes, notons : Alain Ricard, Bernard Mouralis, Papa Samba Diop, Jean-Marc Moura, Amadou Koné, Pierre Halen, Justin Bisanswa, Isaac Bazié, Véronique Porra, Guy Ossito Midiohouan, Adjaï-Paulin Oloukpona-Yinnon et Susanne Gehrmann. Pour plus de détails sur le centre, son évolution et ses réalisations, voir János Riesz, *De la littérature coloniale à la littérature africaine : prétextes, contextes, intertextes*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2007, pp. 8-11 et GRÉLIF, « WAXTAAN : Dialogues

Toutefois, si la préférence va à l'époque à des thématiques englobant le fait littéraire africain dans sa dimension géoculturelle inter- et intracontinentale, aucun mot n'est dit sur la spécificité du fonctionnement de l'une ou l'autre des différentes microsociétés qui ont sculpté le visage diversifié de sa production. Toujours, la littérature y est pensée comme une forme en relation (à une histoire, à une langue, à un canon, à une littérature étrangère, à un public, à d'autres formes artistiques, à une société singulière, etc.), mais rarement en termes de structure interactionnelle ou de rapports hiérarchisés de positions. L'accent est mis sur l'aspect historique et (inter)culturel du texte – notamment aux moyens de réflexions sur l'oralité, le rapport à l'altérité ou encore à l'acculturation – plutôt que sur ses modes sociaux de consécration. Comme si la recherche comparatiste tendait à ne voir dans les littératures d'Afrique que leurs liens avec leur propre culture, d'autres discours ou littératures, une imagologie ou les similarités de leur contexte d'émergence, en évitant soigneusement de toucher à la question de la singularité de leur socialité ou aux conditions de production et de circulation des textes susceptibles de révéler la structure de leurs différences.

La littérature comparée, qui avait jusqu'alors abondamment exploité l'espace européen, ignorait tout en fait des potentialités de la recherche d'écarts différentiels entre pays africains; personne n'en ressentait encore le besoin. Pourtant, dès février 1985, le comparatiste Daniel-Henri Pageaux réclamait pour son domaine de recherche un autre programme que celui qu'il s'était précédemment donné, d'autres territoires. À Bayreuth, devant un public de spécialistes rassemblés dans le cadre d'un colloque organisé par György Vajda et János Riesz (encore lui), il affirmait que :

Si la littérature ne se confond pas avec une suite de noms ou de textes; si la littérature est aussi un ensemble de faits, de phénomènes littéraires; si la littérature est tout autant une somme d'espaces textuels qu'une institution socioculturelle, alors l'étude de la littérature doit offrir deux orientations radicalement différentes, mais possiblement complémentaires : d'une part [...] la lecture envisagée comme construction ou reconstruction du texte, comme une « relation critique » privilégiée, telle que Starobinski a pu la défendre dans *L'œil vivant*; d'autre part, l'étude de la

littérature comme processus non pas seulement de création, de communication, mais de socialisation, au sens où les sociologues entendent ce mot¹²⁶.

Cinq ans plus tard, la découverte des outils développés par la sociologie de Bourdieu par Riesz et par d'autres francophonistes venait permettre la révolution critique souhaitée par Daniel-Henri Pageaux – soit de permettre une réconciliation entre lecture interne et mise en relation des particularités du microcosme littéraire avec d'autres microcosmes du même monde –, tandis qu'on organise à Bayreuth un colloque entièrement consacré à l'application de la théorie bourdieusienne des « champs » aux littératures togolaises.

Durant les quelques jours de l'événement, les communications retenues traitent en effet de littérature, mais s'attardent tant à la matière brute des textes qu'à l'« espace culturel, plus ou moins homogène [...], national, ethnique, politique plus ou moins unifié¹²⁷ » que représente l'ancien Togoland, mieux connu aujourd'hui sous le nom du Togo. Le portrait d'une mosaïque littéraire alors se dessine dont le statut, en plus de résister à toutes les formes classiques de catégorisation, exige une ouverture à d'autres discours, d'autres disciplines, car s'étant construite sur une « masse de textes¹²⁸ » appartenant à d'autres genres que ceux généralement pris en considération par les études littéraires. Nous sommes ici bien loin de la scène littéraire parisienne et de son mode de fonctionnement en vase clos. Aussi, pour répondre à ce besoin, le colloque, dans la tradition comparatiste du centre d'étude des littératures africaines de l'Université de Bayreuth, invite des chercheurs de nombreux horizons disciplinaires. Littéraires, historiens, philologues, linguistes, experts des sciences politiques et sociales viennent donc y discuter de leurs objets respectifs dans une visée qui se veut relationnelle, certes, mais à propos, cette fois-ci, d'un « champ littéraire » spécifique.

La presse d'avant les indépendances, les textes de théorie et de doctrine coloniale françaises et allemandes, le développement de la linguistique africaine moderne, l'impact du régime Eyadéma sur la production littéraire togolaise, etc. sont ainsi tour à tour analysés dans

¹²⁶ « Pour un nouveau programme d'études en littérature comparée : Les relations interlittéraires et interculturelles », dans György M. Vajda et János Riesz [dir. de publ.], *The Future of literary scholarship. Internationales Kolloquium an der Universität Bayreuth, 15.-16. Februar 1985*, Frankfurt am Main, Peter Lang, coll. « Bayreuther Beiträge zur Literaturwissenschaft », 1986, p. 63.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 64.

¹²⁸ János Riesz, *De la littérature coloniale à la littérature africaine*, *op. cit.*, p. 5.

le but de mesurer le poids du « champ du pouvoir » qui les structure et les maintient dans leurs dépendances mutuelles. En ceci, fidèle à la méthodologie bourdieusienne, le colloque que consacre Riesz au Togo ne limite pas son « champ littéraire » autour d'une seule et même « matière¹²⁹ » et fait le pari de l'interdisciplinarité sur l'obsession ethnographique ou culturaliste d'une certaine critique européenne. On profite d'ailleurs de la plateforme d'échanges qu'offre le microcosme intellectuel proposé par l'Université de Bayreuth pour récuser les approches purement sociologiques et texto-centristes dans l'analyse du fait littéraire africain. Jugées trop spécifiques, on leur reproche, entre autres, de ne saisir ni sa dépendance aux organes de publication et de consécration externes, ni l'instabilité économique, politique et structurelle de son environnement de production, ni sa dimension intra-africaine. Et si l'on accuse ces approches d'eurocentrisme dans leur façon d'idéaliser ou de traiter l'œuvre, ce que certains reprocheront également à Bourdieu à propos de la conceptualisation de sa notion de « champ littéraire », Riesz et ses collaborateurs se gardent de tomber dans le piège de reprendre systématiquement les conclusions d'une méthodologie développée ailleurs à partir de constantes remarquées dans le « champ littéraire » français.

Dans la plupart des pays africains, nuance Riesz dans ses constats sur le « champ littéraire togolais », ce n'est pas seulement, comme dans l'histoire littéraire européenne, « le monopole du pouvoir de dire avec autorité qui est autorisé à se dire auteur [...], le monopole du pouvoir de consécration des producteurs ou des produits », mais c'est en premier lieu le pouvoir d'établir les conditions de la production – de l'oral, de l'écrit, de l'imprimé –, d'imposer les langues nationales ou les langues européennes pour la création littéraire, d'installer les lieux de la production dans le pays même ou ailleurs, d'imposer des conditions à la consommation : qui peut lire les livres, voir les spectacles, donner un jugement ou faire une analyse des œuvres, faire le choix et proposer un canon ou les textes pour les manuels destinés à l'enseignement¹³⁰?

Il en ressort que la notion même de littérature comme « pratique et institution » sociales togolaises n'est pas celle qu'a définie une certaine tradition critique européenne : le texte africain, même francophone, n'est pas le texte français. Près de cinq mille kilomètres et plus de deux cents ans d'histoire et de domination matérielle, politique, économique, culturelle et linguistique sur un territoire dont l'Europe a, en 1885, imposé ses frontières ont notamment

¹²⁹ « *Astres et désastres* », *Histoire et récits de vie africains, de la Colonie à la Postcolonie*, Hidesheim, Georg Olms Verlag, 2009, pp. 288-300.

¹³⁰ « Littératures africaines en langues européennes et littérature européenne », *loc. cit.*, p. 75.

contribué à instituer ou, du moins, à approfondir l'écart existant entre l'Afrique et les grands centres culturels européens, et ce, tant sur les plans de la production, de la diffusion, de la réception que de la consécration de la valeur de l'objet littéraire. Sur ce point, les contributions au colloque « Le champ littéraire togolais » auront permis, par un premier échantillonnage critique, de démontrer l'absence d'autonomie par rapport au « champ du pouvoir » et aux modes de hiérarchisation externe d'un certain « champ de production » pouvant être valable pour beaucoup d'autres pays africains.

Le « champ » (national, linguistique, régional) comme modèle

D'ailleurs, dans les années qui suivent l'été 1990, le rayonnement du vivier des universitaires rassemblés à Bayreuth autour de la chaire de János Riesz, plus que jamais, se fait ressentir. Les recherches consacrées à l'étude des « champs littéraires » en Afrique se multiplient et plusieurs doctorants et enseignants-chercheurs se saisissent de l'opportunité offerte par les travaux de Riesz sur l'espace discursif africain pour mettre en évidence « l'influence des structures et des institutions culturelles locales [...] sur l'émergence des littératures modernes concernées¹³¹ ». À Bayreuth, les thèses de Werner Glinga sur les littératures du Sénégal et de Hans-Jürgen Lüsebrink sur l'espace littéraire francophone africain¹³², ainsi que le colloque intitulé « Littératures du Congo-Zaïre » et les actes qui lui succèdent¹³³, peuvent tous se comprendre dans la continuité de la réflexion amorcée sur le « champ littéraire togolais ». Dans d'autres établissements d'enseignement, on profite également de la conjoncture bourdieusienne pour attirer l'attention du public sur des littératures qui, jusque-là, avaient été oblitérées par une fixation de la critique tant sur le « champ » européen de la production et de la réception de la littérature africaine¹³⁴ que sur la

¹³¹ Pierre Halen, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », *op. cit.*, p. 56.

¹³² Werner Glinga, *Literatur in Senegal. Geschichte, Mythos und gesellschaftliches Ideal in der oralen und schriftlichen Literatur*, Berlin, D. Reimer Verlag, 1990, 632 p. et Hans-Jürgen Lüsebrink, *Schrift, Buch und Lektüre in der französischsprachigen Literatur Afrikas. Zur Wahrnehmung von Schriftlichkeit und Buchlektüre in einem kulturellen Epochenumbruch der Neuzeit*, Tübingen, Niemeyer, coll. « Untersuchungen zu den romanischen Literaturen der Neuzeit », 1990, 347 p.

¹³³ Pierre Halen et János Riesz [dir. de publ.], *Littératures du Congo-Zaïre. Actes du colloque international de Bayreuth (22-24 juillet 1993)*, Amsterdam, Rodopi, 1995, 424 p.

¹³⁴ Voir János Riesz, « Les littératures d'Afrique Noire vues du côté de la réception », *Revue de Littérature Comparée*, 1993, pp. 11-22.

personnalité de ses auteurs les plus engagés politiquement. Dans cette mouvance, le monde littéraire colonial devient soudainement un objet d'intérêt et de jeunes chercheurs comme Germain Kadi, Didier Taba Odounga et David Koffi N'Goran, entre autres, se lancent dans l'évaluation de leur propre littérature afin de mettre au jour « certains principes ou pratiques culturelles dont l'ensemble permettrait de parler d'une spécialité ivoirienne¹³⁵ », gabonaise ou, plus généralement, africaine. Ici, le regard, plutôt que de voir Londres, Lisbonne ou Paris, se concentre sur la diversité et le fonctionnement de « l'institution littéraire » de leurs périphéries afin de considérer leur « champ » en ce qu'il est le fruit d'un processus d'affirmation et de légitimation spécifique. Comme le remarque à ce sujet Pierre Halen dans l'un de ses nombreux articles sur la topologie du système littéraire francophone :

Si l'on est tout prêt à admettre que l'attraction des pôles éditoriaux que sont restées des métropoles comme Londres ou Paris a joué et joue encore un rôle certain dans la production africaine qui y est publiée, un regard plus centré sur l'Afrique elle-même aperçoit immédiatement que les structures de production et les réseaux de lecture locaux [...], ont été mis en place bien avant 1960 par des acteurs variés, où l'on a compté autant de « colonisateurs » que de « colonisés¹³⁶ ».

Sous l'impulsion donnée par le centre de recherche dirigé par Riesz et par le ravivement des débats entourant le passé colonial de certains pays, dont la France¹³⁷, on redécouvre ainsi tout un corpus longtemps délaissé par les africanistes et les spécialistes des littératures africaines.

Mais plus encore qu'une volonté archéologique mue par une nouvelle compréhension historienne du fait littéraire africain, il y a dans cette mouvance bourdieusienne un désir de voir valoriser par la critique, enfin, d'autres identités littéraires que l'« africanité » telle qu'« administrée » institutionnellement depuis les débuts de la circulation de textes africains en langues européennes. Les théories de Bourdieu donnent notamment l'opportunité à de nombreux spécialistes de mettre à jour certains mécanismes de domination politique,

¹³⁵ Daniel-Henri Pageaux, « Préface », dans Germain-Arsène Kadi, *Le champ littéraire africain depuis 1960*, op. cit., p. 8.

¹³⁶ « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », op. cit., p. 56.

¹³⁷ Exemple à cet égard est l'ouvrage collectif paru sous la direction de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, *La fracture coloniale : La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2005, 310 p.

économique et institutionnelle et d'envisager la dimension « aléatoire et événementielle¹³⁸ » du texte africain, c'est-à-dire de rendre possible la considération de la part de création qu'il revêt en tant qu'objet littéraire. Cela revient à dire, par exemple, que « la Maison des missions de Paris n'a pas fait Thomas Mofolo, [mais qu'elle] a été la condition de possibilité de l'écriture et de la publication de ses textes¹³⁹ » plutôt que le contraire. Et cela permet également de considérer la possibilité qu'il y ait une littérature, des institutions, un public en dehors de Paris et que, pour un auteur africain publié en France, des dizaines d'autres attendent encore qu'un chercheur découvre leurs traces dans les pages de la presse africaine locale. Outre les qualités intrinsèques des littératures concernées, c'est la dimension intra-africaine du « champ » ou plutôt des « champs de production » étudiés qui retient l'attention de cette communauté affairée à démontrer, par un échantillonnage de plus en plus précis et diversifié, que : quoiqu'on en dise, l'Afrique est, elle aussi, un espace en mesure de produire des textes qui possèdent et leur public et leur propre littérarité.

En essayant de définir ma position « allemande » devant la littérature africaine, confie encore János Riesz en 2007, je pense que l'essentiel était que ma formation première « philologique » de romaniste et de comparatiste allemand m'a permis de toujours voir dans les littératures africaines des littératures « comme les autres¹⁴⁰ ».

Cela revient, en fait, à traiter des littératures notamment togolaises, camerounaises, ivoiriennes, guinéennes, sénégalaises, etc., et de leurs textes « comme des textes autres¹⁴¹ » ; c'est-à-dire comme des textes (avec leurs intertextes, leurs structures internes, leurs contextes tant historiques que littéraires, etc.) parmi tant d'autres.

Le « champ » (national, linguistique, régional) comme « solution spécifique »

Autrement dit, la notion bourdieusienne de « champ » (national, mais également régional ou linguistique) permet, à une époque où on ne parlait des littératures d'Afrique que pour souligner la spécificité de leur caractère continental ou ethnique, de rendre justice aux

¹³⁸ Xavier Garnier, « Texte/terrain : la littérature incarnée comme perspective critique », dans Xavier Garnier et Virginia Coulon [dir. de publ.], *Les littératures africaines. Textes et terrains/ Textwork and Fieldwork*, op. cit., p. 371.

¹³⁹ *Idem.*

¹⁴⁰ János Riesz, *De la littérature coloniale à la littérature africaine*, op. cit., 11.

¹⁴¹ *Idem.*

dynamiques locales d'une série d'espaces boudés par la critique et par l'Université françaises, sous prétexte de n'offrir à l'analyse que peu ou pas de « classiques représentatifs » de leur culture littéraire. On se souviendra à cet effet de la réflexion de Maurice Piron précédemment citée (voir, p. 35), de la réticence des institutions françaises à reconnaître le statut des littératures africaines comme littératures dignes d'être intégrées aux programmes officiels de certains enseignements et du peu de cas fait de l'histoire ou de la valeur de l'ensemble de ces mêmes littératures auprès de plusieurs instances européennes de consécration¹⁴². Comme le rappelle Robert Sherrington dans un article publié en 1981 à propos de la perception de la littérature africaine de langue française par ses collègues et ses propres étudiants :

What's the point of teaching French-African literature [...] ? What's the *use* of it? Is there much African literature in French? Is it any good?

In short, people's interest spontaneously raises the whole business of the links between literary *value* and the *use* of literature. In our western European tradition we have a strong tendency to assume that literary value is inherent in literary *works*, that once « discovered » and acknowledged in a work it's a universal and there for good; and since this value is confidently known to be present in our classics, those are the works which it seems most appropriate to teach and to study. Of course, one is perfectly free to read whatever else one likes; but to *teach* something from outside this canon it is incumbent on you to show that your choice is a serious contender for having "value" according to similar criteria¹⁴³.

En Belgique, par exemple, il faudra qu'un intérêt pour la littérature belge de langue française concernant l'Afrique mobilise une équipe de recherche, la « Cellule Fin de siècle » du Ministère de la Communauté française, pour que s'étende ledit intérêt de la critique aux littératures des pays africains concernés : Congo-Zaïre, Rwanda, Burundi. Mais, là encore, cette confrontation ou, plutôt, cette mise en perspective comparatiste doit son détour par l'Afrique à une volonté scientifique de mettre à jour l'ensemble des échanges et des relations entretenues entre certaines institutions et personnalités « belges » et « européennes » avec l'élaboration des littératures et des identités culturelles des pays ci-nommés : « Relation de protection ou de patronage [...], de coexistence ou d'imbrication institutionnelle; relation

¹⁴² Voir à ce sujet Ambroise Kom, « La littérature africaine et les paramètres du canon », *Études françaises*, vol. 37, no 2, 2001, pp. 33-37.

¹⁴³ « The Use of Mongo Beti », dans Stephen H. Arnold [dir. de publ.], *Critical Perspectives on Mongo Beti*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, 1998, p. 393 et également cité par *ibid.*, pp. 36-37.

d'apparement générique entre démarches culturelles africanistes; relation d'opposition idéologique et/ou de concurrence¹⁴⁴. »

Dans tous les cas, il faut retenir que c'est d'abord comme produit d'une perception européenne que les littératures nationales africaines sollicitent l'intérêt de la recherche avant que ces dernières ne deviennent, sous la houlette du centre dirigé par Riesz et l'influence des travaux de Bourdieu, entre autres, des objets d'étude à part entière. N'oublions pas à cet égard que l'« africanité », de même que, dans une moindre mesure, la nature des premières études réalisées sur le sujet en littérature comparée, a eu tendance à englober sous une vision unifiée de l'Afrique des réalités sociopolitiques, historiques et littéraires pourtant fort différentes. Or, le continent africain, on le sait, abrite des zones francophones, anglophones et lusophones, des milliers de traditions orales, des écritures somali, swahili et kikuyu, des mondes animiste, chrétien et musulman, de nombreux régimes politiques plus ou moins répressifs, une économie culturelle néocoloniale *et* locale, etc. Aussi, en réaction à la vision monolithique de l'Afrique véhiculée par les premiers travaux critiques qui sont consacrés aux littératures du continent, certains Africains et africanistes ont perçu la conjoncture bourdieusienne comme une occasion d'user d'une approche plus sociologique et institutionnelle du texte africain pour en énoncer la diversité et la légitimité littéraires. En fait, pour reprendre une expression chère à Bourdieu, si la critique littéraire africaine et africaniste parle de « champ » (national, régional, linguistique) dans les années 1990 et 2000, c'est notamment parce que la notion elle-même fait son apparition dans son propre « champ de production » et dans *l'espace de ses possibles*. Comme l'écrit Bourdieu lui-même :

s'agissant de comprendre le fonctionnement d'un champ de production culturelle, et ce qui s'y produit, on ne peut séparer la pulsion expressive [...] de la logique spécifique du champ, avec les potentialités objectives dont il est gros, et tout ce qui contraindra et autorisera à la fois la pulsion expressive à se convertir en *solution spécifique*. C'est dans cette rencontre entre une « situation posant problème » (*problem-situation*), comme dit Popper, et un agent disposé à *reconnaître* ce problème « objectif » et à en faire son affaire [...] que se détermine la solution spécifique, produite à partir d'un art d'inventer déjà inventé ou grâce à l'invention d'un nouvel art d'inventer¹⁴⁵.

¹⁴⁴ Pierre Halen et János Riesz, « Avant-Propos », *Littératures du Congo-Zaïre*, *op.cit.*, p. viii.

¹⁴⁵ *Les règles de l'art*, *op. cit.*, p. 447.

Si nous en revenons donc à Bayreuth, à l'Afrique et à Bourdieu, il faut voir le « champ » (francophone, anglophone, aoéfien¹⁴⁶, togolais, congolais, etc.) comme l'une de ces « solutions spécifiques » au problème « objectif » que représente alors le biais européocentriste de la critique lorsqu'elle en vient à parler des littératures africaines de langue française¹⁴⁷. L'avenir du « champ » étant inscrit dans la structure du « champ de production » lui-même comme le rappelle encore la théorie bourdieusienne.

Sur le plan structurel, d'ailleurs, la reprise de cette notion par certains intellectuels œuvrant en périphérie de l'Université française se fait pour des raisons tout à fait plausibles d'un point de vue institutionnel. Ici, la valorisation du texte africain sur la scène des lettres francophones aurait pour fonction de forcer une reconsidération de leur propre situation en tant que « nouveaux entrants » parmi les agents de ce même « champ de production culturelle »¹⁴⁸. Toutefois, mise à part cette position désavantageuse des experts en littératures africaines de langue française et, plus largement, des littératures dites francophones vis-à-vis de Paris, de ses auteurs et de ses universitaires, l'émergence de la notion de « champ » et sa popularité auprès des scientifiques travaillant sur et dans des pays qualifiés de périphériques ne peuvent être uniquement ramenées à une somme d'actions individuelles anecdotiques. Elles surviennent également toutes deux à un moment où, sur différentes scènes locales et internationales, on conteste de plus en plus l'hégémonie de la culture occidentale et les mutations qu'elle a accusées sur fond de crise, de même que la légitimité des identités qu'elles ont historiquement contribué à définir. En Belgique, comme le remarque Jean-Marie

¹⁴⁶ L'adjectif « aoéfien » dérive de l'acronyme AOF, qui désigne l'Afrique-Occidentale française.

¹⁴⁷ Ce seront là d'ailleurs les mots et la rhétorique employés par plusieurs tenants de la sociologie bourdieusienne dans le cadre de l'analyse des littératures africaines dont David Koffi N'Goran, qui, en 2009, écrit : « L'Afrique comme motif de création ou objet de réflexion, a perdu sa présomption d'évidence. Son ambiguïté devra porter à la penser, non plus dans le confort de sa fixité et de son atemporalité proclamées, mais plutôt dans la reconnaissance de son droit à l'opacité, ainsi que dans la réalité de son histoire en mouvement ou des mouvements de son histoire. Dans ce sens, proposer une "théorie du champ littéraire africain", c'est réfléchir à la possibilité et à la pertinence d'un outil méthodologique et conceptuel qui permette de revisiter l'objet et le sujet littéraires africains et francophones. » (David Koffi N'Goran, « Introduction », *Le champ littéraire africain, op. cit.*, p. 17)

¹⁴⁸ Ce que soutiendra d'ailleurs Gaël Ndombi-Sow à propos des travaux du congolais Buata Malela dans « L'entrée des écrivains africains et caribéens dans le système littéraire francophone. Les œuvres d'Alain Mabanckou et de Dany Laferrière dans les champs littéraires français et québécois », thèse de doctorat, École doctorale Perspectives Interculturelles – Écrits, Médias, Espaces et Sociétés, Université de Lorraine, 2012, f. 10.

Klinkenberg, la récente fédéralisation du pays a eu son rôle à jouer dans la multiplication des instruments de promotion et de recherche sur les différentes littératures nationales¹⁴⁹ ; tandis qu'en Afrique – pour ne prendre que ces deux exemples –, la fin de la Guerre froide, la transformation progressive de la conscience nationale depuis les indépendances, de même que la mise sur pied de structures culturelles locales, ont donné jour à de nouvelles préoccupations institutionnelles¹⁵⁰ qui ont résulté, entre autres, en une multiplication des essais consacrés aux différents « champs littéraires africains » et à leurs spécificités historiques, structurelles et textuelles tant linguistiques que nationales.

En fait, comme le remarque Klinkenberg à propos du cas de la Belgique : « l'actualité de l'analyse institutionnelle des pratiques littéraires est partiellement un effet même de ces pratiques¹⁵¹ » ; l'arrivée sur la scène littéraire de nouveaux agents se réclamant d'une autre identité que celles précédemment considérées par la critique pousse forcément cette dernière à se pencher sur le bien-fondé et les motivations de telles revendications stratégiques. Suivant le raisonnement de Pascale Casanova dans son essai de 1999 sur la *République mondiale des lettres*, on pourrait même dire que l'apparition de nouvelles entités juridico-politiques (et la constitution d'un lectorat conséquent¹⁵²) sur la scène internationale à partir du tournant des années 1960 et tout au long des décennies qui vont suivre est à la source de cet intérêt des spécialistes des « périphéries » pour l'analyse institutionnelle. La notion de « champ », dans de telles circonstances, servirait la cause des auteurs et des enseignants-chercheurs en quête de légitimité spécifique et participerait de leurs « revendications du droit à l'existence littéraire¹⁵³ » par le biais d'arguments tirés des mouvements juridiques, politiques et sociaux. Une possibilité que ne désavoue pas le père de la notion de « champ » elle-même :

¹⁴⁹ Jean-Marie Klinkenberg, « Introduction. L'analyse institutionnelle en Belgique francophone : où en est-on? », *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, no 15, 1999, p. 10.

¹⁵⁰ Voir, entre autres, Emmanuelle Eymard, « Lecture sociocritique du microcosme littéraire ivoirien », dans Adama Samaké [dir. de publ.], *op. cit.*, pp. 121-134 et le premier chapitre de l'essai de Germain-Arsène Kadi, *op. cit.*

¹⁵¹ Jean-Marie Klinkenberg, *loc. cit.*, p. 10.

¹⁵² Voir également Lydie Moudileno, « L'émergence de corpus nationaux », *Littératures africaines francophones des années 1980 et 1990*, Dakar, Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique, coll. « Document de travail », 2003, pp. 30-34.

¹⁵³ Pascale Casanova, *op. cit.*, p. 30.

Plus généralement, écrit-il, bien qu'elles en soient largement indépendantes *dans leur principe*, les luttes internes dépendent toujours, *dans leur issue*, de la correspondance qu'elles peuvent entretenir avec les luttes externes – qu'il s'agisse de luttes au sein du champ du pouvoir ou au sein du champ social dans son ensemble¹⁵⁴.

À ce titre, l'explosion des essais consacrés à l'analyse des « champs littéraires africains », au moment où leurs structures culturelles locales, leur lectorat et leur État respectifs s'affichent de plus en plus dans une autonomie relative par rapport aux instances de consécration européennes, n'est certainement pas étrangère à la nature des bouleversements « externes » dont traite l'ouvrage de Casanova. L'idée de francophonie ou de nation, bien que parfois fortement contestée par ceux-là mêmes qui la reprennent (nous pensons notamment à Pierre Halen et János Riesz), permet alors ici un processus de différenciation et de valorisation menant à la reconnaissance de la socialité et de la littérarité propres de ces corpus distincts.

Elle permet à Alain Ricard, par exemple, d'explorer la « conscience linguistique » des écrivains d'Afrique noire par une attention renouvelée à la dynamique existant dans l'œuvre entre langues, spatialité et socialités africaines¹⁵⁵; à Peter Hawkins d'interroger la production littéraire mauricienne¹⁵⁶; à Charles Djungu-Simba K. de traiter de la littérature de marché à Kinshasa vis-à-vis de la configuration du « champ » formé par les lettres congolaises¹⁵⁷; et à Stephanie Newell, Karin Barber, Walter Schicho, Johannes Fabian et bien d'autres de mener des travaux sur les littératures populaires en Afrique – un corpus qui, en France, invite plutôt à la moquerie qu'à la recherche, car jugé maladroit en regard des normes spécifiques de la littérarité française¹⁵⁸. En d'autres termes, la notion de « champ » appliquée aux littératures d'Afrique permet à une certaine critique d'énoncer qu'en dehors des lois du « sous-champ de production restreinte », qui promeut le jugement des pairs au détriment des goûts profanes du grand public, il existe d'autres littératures, mieux, d'autres « champs » où la littérature s'offre directement « à un public, sans passer par la médiation d'une image de la culture, contrôlée

¹⁵⁴ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., p. 213.

¹⁵⁵ *Les Littératures d'Afrique noire : des langues aux livres*, Paris, Karthala, 1995, 304 p.

¹⁵⁶ « Y a-t-il un champ littéraire mauricien », dans János Riesz et Alain Ricard [dir. de publ.], op. cit., pp. 151-160.

¹⁵⁷ « Une littérature de marché à Kinshasa », dans János Riesz et Alain Ricard [dir. de publ.], op. cit., pp. 177-191.

¹⁵⁸ Nous référons ici aux constats de Xavier Garnier, op. cit., p. 373.

par une instance de jugement préalable¹⁵⁹ » et interne. Cela ne signifie pas que tous les textes se valent ou que tous possèdent une valeur littéraire intrinsèque, mais bien qu'il existe d'autres systèmes de référence, d'autres littérarités ou, du moins, d'autres formes de textualité, qui correspondent chacune au degré de maturité (d'autres parleraient du degré d'autonomie) des espaces littéraires considérés par la recherche.

Ce souci de la différence conduit notamment des chercheurs comme János Riesz, au tournant des années 1990, à renoncer partiellement au « point de vue international » de l'approche comparatiste¹⁶⁰ pour embrasser la notion de « champ » et son constructivisme structuraliste dans leur volonté de décrire et de comprendre les particularités (nationales, linguistiques, régionales) du fait littéraire africain.

Par rapport à d'autres concepts tels que celui d'intertextualité ou de polysystème, écrit d'ailleurs Riesz dans la suite du colloque de l'été 1990, le concept de *champ littéraire* présente cet avantage qu'il est doublé par le concept de *champ de pouvoir*, ce qui permet, avec l'aide du concept d'*habitus* des producteurs [...] de décrire les rapports existant entre le domaine politique et social d'un côté, et la production et la consommation littéraires de l'autre¹⁶¹.

Aussi, pour contestée qu'ait été la sociologie bourdieusienne à son arrivée sur la scène littéraire française, la théorie des « champs » deviendra un outil insoupçonné de reconnaissance sociale pour nombre d'excentrés disciplinaires et autres « transfuges de classe » – ce que Bourdieu était lui-même — et gagnera une popularité telle que, dès la fin des années 1990, l'analyse de la textualité en regard des enjeux de sa socialité (principalement intra-africaine) deviendra pratique courante dans les colloques et les thèses consacrés aux littératures africaines. Toutefois, si le « champ » intéresse et fait, dans un premier temps, l'objet d'une véritable réappropriation critique de la part des francophonistes se spécialisant dans le domaine africain¹⁶², une lecture plus attentive des essais qui reprennent

¹⁵⁹ *Idem.*

¹⁶⁰ János Riesz, « Littératures africaines en langues européennes et littérature européenne », *loc. cit.* p. 62.

¹⁶¹ János Riesz, « La notion de champ littéraire appliquée à la littérature togolaise », dans János Riesz et Alain Ricard [dir. de publ.], *op. cit.*, p. 13.

¹⁶² Voir les articles de Riesz précédemment cités, la section « Questions de méthode » de l'ouvrage dirigé par Romuald Fonkua et Pierre Halen, *Les champs littéraires africains*, *op. cit.* et l'essai collectif, *Littérature africaine à la croisée des chemins*, Yaoundé, Éditions Clé, 2001, 137 p.

à leur compte la notion de « champ » démontre que cette dernière est majoritairement utilisée dans les limites d'une perspective d'analyse plus traditionnelle.

En effet, voit-on apparaître la notion bourdieusienne dans un texte ou un titre que, généralement, le nom d'une langue, d'un territoire ou d'un auteur déterminé le précède ou lui succède immédiatement. C'est dans cette veine que s'inscrivent, entre autres, la plupart des articles tirés de l'ouvrage *Le champ littéraire togolais* et les livres *Le champ littéraire africain. Essai pour une théorie*, *Le champ littéraire africain depuis 1960. Roman, écrivains et sociétés ivoiriens*, *Senghor en perspective dans le champ littéraire et linguistique* et *Littératures du Congo-Zaïre*¹⁶³. Alors que certains de ces titres explorent l'une ou l'autre des littératures nationales d'Afrique en tenant compte de leur structure institutionnelle locale, les autres cherchent à voir les contours entourant et régissant la pratique d'un écrivain africain *en particulier* – généralement un écrivain déjà reconnu par l'institution et la critique françaises – dans le cadre des limites du « champ » ou des « champs littéraires » dans le(s)quel(s) il s'inscrit. L'intérêt, ici, repose dans la découverte et la compréhension des particularismes littéraires (nationaux, régionaux, textuels, stylistiques, linguistiques, etc.) d'une pratique considérée comme exceptionnelle ou différente plutôt que dans l'exploration des dynamiques et mécanismes qui peuvent la sous-tendre, sous-tendre sa réception ou la rapprocher d'autres littératures d'un point de vue global ou international – ce que s'efforçait pourtant de faire un philologue comme János Riesz dans son utilisation de la notion de « champ » en 1990.

Le « champ » national, linguistique, régional comme limite

En fait, depuis les premiers travaux effectués sur le sujet par les comparatistes de l'Université de Bayreuth, il s'avère rare que les francophonistes se servent de la notion de « champ » pour opérer d'autres recoupages que ceux relevant des dynamiques liées aux politiques de la langue, de la nation ou de la sous-région dans les textes produits en Afrique ou provenant d'auteurs africains¹⁶⁴. Naturellement, on peut comprendre comment l'évolution

¹⁶³ Tous précédemment cités sauf Danièle Latin [dir. de publ.], *Senghor en perspective dans le champ littéraire et linguistique : Actes de la Journée scientifique internationale, Liège, 30 octobre 2006*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, 2008, 125 p.

¹⁶⁴ Ce phénomène s'explique notamment par la propension qu'ont les études littéraires à délimiter les corpus selon des critères comme celui de la langue d'écriture, du lieu de provenance des

historique de divers microcosmes littéraires – comme peuvent l'être les différents microcosmes nationaux, régionaux, linguistiques de l'Europe, des Amériques, de l'Asie ou de l'Afrique – impose des analyses divergentes à la recherche, au départ du moins. Mais, en choisissant de se concentrer sur les particularismes du national ou du local et sur la marginalité régionale du continent africain, la critique francophone a contribué à alimenter cette marginalité en oblitérant d'une part un pan important de sa production, de son histoire et de son fonctionnement et, d'autre part, l'environnement de plus en plus « planétaire » dans lequel baignent les différentes cultures littéraires et leurs articulations internes¹⁶⁵.

Dans le premier cas, la limite posée par la notion de « champ littéraire » telle qu'utilisée par la critique différentialiste tait en partie les relations de correspondance, d'échange et d'imbrications institutionnelles et transculturelles entre les agents de « champs » distincts. Elle intègre mal les situations de chevauchements, d'entre-deux littéraires et d'identités multiples, qui caractérisent pourtant une part non négligeable de la production littéraire francophone d'Afrique. Et, ce faisant, elle contribue, par l'intérêt qu'elle porte aux particularismes (locaux, nationaux, régionaux, etc.) de leurs textualités, de la structure de leur socialité et de la composition de leur public, à nourrir l'idée selon laquelle il existerait bel et bien des identités géographiquement délimitées et littérairement singulières¹⁶⁶.

Dans le second cas, cette compréhension des textes par zones spécifiques empêche cette même critique différentialiste de considérer à sa juste mesure l'influence d'autres marchés et d'autres littératures sur les corpus africains ciblés. Son approche par arborescence plutôt que par vagues, pour reprendre une topologie de Franco Moretti¹⁶⁷, la retient d'envisager la

auteurs ou de leur appartenance à une identité culturelle nationale, qui sont tous des critères auxquels n'échappent pas, il va sans dire, la conceptualisation et les exemplifications proposées par Bourdieu de son modèle d'analyse des « champs de production culturelle ».

¹⁶⁵ Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 10.

¹⁶⁶ Voir à ce sujet Pierre Halen, « Le « système littéraire francophone » : Quelques réflexions complémentaires », op. cit.

¹⁶⁷ Topologie que déduit Moretti d'une recension des métaphores utilisées par les historiens qui se sont intéressés à l'évolution et à la dispersion mondiales de certains produits et marqueurs culturels. À ce sujet, il écrit : « trees and waves are both metaphors – but except for this, they have absolutely nothing in common. The tree describes the passage from unity to diversity: one tree, with many branches: from Indo-European, to dozens of different languages. The wave is the opposite: it observes uniformity engulfing an initial diversity: Hollywood films conquering one market after another (or

littérature africaine de langue française (ou toute autre littérature locale ou nationale) dans ce qu'elle pose et expose comme enjeux en termes d'évolution et de contraintes *internationales*; c'est-à-dire en tant que faisant partie du tout de ce que Moretti, suivant les travaux d'Itamar Even-Zohar¹⁶⁸, considère comme étant le « système littéraire mondial ». Un système dont la composition et le fonctionnement seraient fondés, à en croire ses dires, sur une série « d'interférences littéraires » fondamentalement inégales, qui n'est pas sans rappeler certaines observations émises au cours des dernières années par les ténors de la théorie postcoloniale envers le marché culturel mondial et le monde académique en général¹⁶⁹.

Dans l'un ou l'autre des cas, outre le défaut inhérent à la compréhension des textes par zones géographiques – soit « celui de ne jamais démontrer une quelconque unité et même d'inciter les lecteurs à ne jamais lire autre chose que ce qui concerne leur zone de spécialité¹⁷⁰ » –, l'approche par « champs » pose l'inconvénient de limiter les perspectives critiques à des paradigmes qui ne sont plus ceux des contextes auxquels se réfèrent désormais de nombreux auteurs africains. Comme le constatent d'ailleurs les éditeurs d'un récent numéro de la revue *Yale French Studies* leur étant consacré :

Yet, in Francophone African literary texts, the stories they recounted took place in most instances in either Africa or France. More recently, new transnational constituencies have emerged from immigrant and diasporic networks, and various

English swallowing language after language). Trees need geographical *discontinuity* (in order to branch off from each other, languages must first be separated in space, just like animal species); waves dislike barriers, and thrive on geographical *continuity* (from the viewpoint of a wave, the ideal world is a pond). Trees and branches are what nation-states cling to; waves are what markets do. And so on. Nothing in common, between the two metaphors. But – *they both work.*» (Franco Moretti, « Conjectures on World Literature », *loc. cit.*, p. 67)

¹⁶⁸ *Infra* p. 12.

¹⁶⁹ Voir Edward Said, « Third World Intellectuals and Metropolitan Culture », *Raritan*, vol. 9, no 3, 1990, pp. 27-50 ; Arif Dirlik, « The Postcolonial Aura : Third World Criticism in the Age of Global Capitalism », *Critical Inquiry*, no 20, 1994, pp. 328-335; Gayatri Spivak, « Post-structuralism, Marginality, Postcoloniality and Value », dans Collier et H. Geyer-Ryan [dir. publ.], *Literary Theory Today*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, pp. 219-244 ; Graham Huggan, *The Postcolonial Exotic : Marketing the Margins*, New York, Routledge, 2001, 328 p.

¹⁷⁰ Pierre Halen, « Le « système littéraire francophone » : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 26.

transnational/transcolonial alignments now offer alternative ways of approaching Francophone African literature¹⁷¹.

Bien que certains chercheurs aient étendu le spectre du « champ » aux réflexions entourant les questions de migration et de transnationalité ci-nommées – notamment par l'introduction de concepts tels que ceux de « migritude », de transculturalité littéraire et d'écritures de l'exil¹⁷² –, il n'en demeure pas moins que les préoccupations de la critique africaniste francophone pour la langue, les rapports entre l'Afrique et la France et les innovations esthétiques singulières qui en ont résulté l'empêchent de considérer l'impact qu'ont d'autres espaces culturels sur ces littératures d'un point de vue institutionnel.

De plus, en cherchant à se concentrer sur l'histoire d'un « champ » (national, linguistique, régional) et de ses instances et acteurs *en particulier*, une certaine partie de cette critique d'inspiration bourdieusienne a progressivement éludé la question de la valeur et de sa perception, qui, pourtant, est au cœur de la formation de toute littérature et de tout canon et, partant, de tout « champ de production culturelle ». La théorie des « champs », sur ce point, ne peut être plus claire : pour qu'existe un corpus d'œuvres appartenant à une littérature X, c'est-à-dire à une littérature dite d'appartenance X ou d'intérêt X (comme peuvent l'être les littératures africaine, francophone, féminine, aoéfiennne, togolaise, ivoirienne, française ou, même, mondiale), faut-il encore y attribuer une certaine valeur et faut-il encore qu'il y ait croyance en la valeur de ces œuvres ou, du moins, en la valeur du jugement des institutions qui président à leur définition. « La question initiale, qui demandait comment se différencient le littéraire et le non-littéraire, reçoit ainsi sa première réponse, écrit d'ailleurs Claude Lafarge : il n'y a pas de délimitation juridique possible du corpus, puisque la valeur littéraire n'est pas une propriété des objets, mais une sacralisation sociale¹⁷³. » Elle est le résultat à la

¹⁷¹ Alain Mabanckou et Dominic Thomas, « Editors' Preface: Francophone Sub-Saharan African Literature in Global Contexts », *loc. cit.*, pp. 3-4.

¹⁷² Parmi ces chercheurs, on compte notamment Jacques Chevrier (2006), Buata Malela (2008), Odile Cazenave (2003), Carmen Husti-Laboye (2010), Hafid Gafaïti, Patricia Lorcin et David Troyansky (2005).

¹⁷³ *La valeur littéraire. Figuration littéraire et usages sociaux des fictions*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1983, p. 38.

fois permanent et instable¹⁷⁴ des tractations entre différents agents, différemment positionnés sur un seul et même échiquier social, qui, lui-même, est soumis aux tractations d'un échiquier plus large pouvant être compris comme la « sphère de production » d'un certain ensemble (francophone, anglophone, aoéfien, mondial, etc.) aussi tributaire du « champ du pouvoir ». En ceci, l'écrivain africain francophone, comme tout écrivain osant prendre la parole par sa plume sur l'espace public d'un espace social culturellement et historiquement déterminé, se révèle dans une posture d'énonciation à la fois capable et vulnérable, car soumise, toujours, aux limitations narratives et paradigmatiques de cet espace, c'est-à-dire de *son* espace, avec ses stéréotypes, ses imageries figées et ses possibles en termes d'écoute et de visibilité.

De là, comme l'indique si bien Pierre Halen à propos du rôle de l'analyste dans l'une de ses « notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone » : « il ne s'agit que de rendre la littérature et ses pratiques à l'histoire humaine¹⁷⁵ » et leur rhétorique au *discours social*, soit au système discursif (notamment national, linguistique et mondial) qu'elles ont sollicité et qui, aujourd'hui encore, les fonde. Sur ce point, la conceptualisation systémique de la littérature dite francophone ou mondiale proposée par Franco Moretti, Emily Apter¹⁷⁶ et Pierre Halen permet d'outiller et la critique et la recherche lorsque vient le temps, pour elles, de considérer d'autres dynamiques que celles existant entre « champ » et « sous-champs de production » large et restreinte. Elle permet notamment de cerner, dans le cas de la production et de la réception dites « globales » de certaines littératures traditionnellement marginalisées comme le sont les littératures africaines de langue française, quelques-uns des impératifs responsables de « l'écart croissant entre, d'une part, les circuits

¹⁷⁴ Ce paradoxe tient à ce que Ricœur appelle, parlant du rapport de l'Église à ses textes sacrés, le « cercle herméneutique entre le canon et la communauté » et qui peut être appliqué aux rapports qu'entretient l'institution littéraire avec son propre canon. Il écrit : « En somme, la communauté déciderait de façon arbitraire et souveraine de ce qui la fonde. Pour rendre plus parlant le paradoxe, je le mettrai en forme de cercle : l'Église en tant qu'autorité textuelle trancherait un problème d'autorité textuelle en s'autorisant du texte même qui l'autorise. » (Paul Ricœur, « Le canon biblique, entre le texte et la communauté », dans J.-C. Eslin et C. Cornu [dir. de publ.], *La Bible. 2000 ans de lectures*, Paris, Hachette, 2007 [2003], p. 93) Il est à noter que la permanence, ici, tient de l'autorité du texte et de l'institution (qui cherche sa préservation), alors que l'instabilité vient du processus herméneutique qui doit constamment être réitéré et adapté en fonction d'une situation historique et culturelle donnée.

¹⁷⁵ Pierre Halen, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence », *loc. cit.*, p. 21.

¹⁷⁶ *The Translation Zone. A New Comparative Literature*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2006, 298 p.

de production locaux, développant par la force des choses des codes d'appréciation propres, et, d'autre part, les circuits internationaux » qui, quant à eux, « sont souvent localisés dans les anciennes métropoles ou dans une circulation entre ces dernières¹⁷⁷ » et dont certaines de leurs productions consacrées font l'objet, doit-on le rappeler, de la présente thèse.

Aussi, si jusqu'à présent ce premier chapitre a été mené de façon à recontextualiser les choix herméneutiques d'une époque circonscrite par une volonté de faire reconnaître la légitimité et la diversité du fait littéraire africain, il sera question, dans la seconde partie de celui-ci, de baliser *l'espace des possibles* d'une production qui, elle, s'écrit et se défend à l'extérieur du continent africain : « national literature, for people who see trees; world literature, for people who see waves¹⁷⁸ », écrivait d'ailleurs Franco Moretti dans un article qui, avec le temps, est devenu un incontournable de la critique comparatiste anglophone. Concrètement, sans délaisser complètement la théorie du « champ littéraire » bourdieusien, il s'agira de cerner l'apport théorique de la notion de « système littéraire » dans la compréhension des contraintes imposées par les impératifs du circuit culturel mondial aux auteurs africains qui s'y inscrivent par le biais des conventions narratives que leur assigne le « champ » franco-français. Une dynamique qui nous conduira dans le deuxième chapitre sur la piste des écritures africaines de la violence, les causes de leur impressionnante popularité des trente dernières années et leur tout aussi récente consécration sur les scènes littéraires précédemment nommées; rappelant ainsi que des notions comme celles de valeur (notamment littéraire) et de personne (notamment juridique) sont des notions transitives et, par conséquent, perpétuellement sujettes à de soudaines transformations de leur définition spécifique¹⁷⁹.

1.2. *Système et champ : saisir la posture problématique de l'écrivain africain francophone*

La notion de « système » et la question du « système littéraire francophone »

La notion de « système littéraire », qui fait partie intégrante de la « théorie des polysystèmes », est apparue pour la première fois dans les cercles universitaires au tournant

¹⁷⁷ Romuald Fonkua et Pierre Halen, « Avant-propos », *op. cit.*, pp. 9-10.

¹⁷⁸ « Conjectures on World Literature », *loc. cit.*, p. 68.

¹⁷⁹ Terry Eagleton cité dans Terry Eagleton et Peter Fuller, *loc. cit.*, p. 77.

des années 1970. Introduite par Itamar Even-Zohar, qui, lui-même, s'est inspiré du concept de « système » vulgarisé dans les années 1920 par les formalistes russes, elle a été développée de façon à désigner le réseau de relations obtenu par l'analyse des convergences existant entre un certain nombre d'activités qualifiées de « littéraires » et ces mêmes activités une fois objectivées au moyen de ce réseau. En ceci, non loin de l'analyse structurale bourdieusienne, la conception que proposait alors Even-Zohar de l'ensemble « littérature » se base sur le modèle d'une imbrication dynamique de systèmes relationnels : là aussi, un microcosme articulé autour de certaines activités motivées par une valeur culturelle spécifique (par exemple : la littérarité, le religieux ou le politique) est conçu comme un système dans un système ou, plutôt, comme un « système de systèmes », soumis à l'influence de systèmes d'interaction plus larges (comme le système socioculturel), eux-mêmes soumis à la hiérarchisation d'autres systèmes englobant, d'où le terme « polysystèmes ». Il s'avère donc, ici encore, que l'enjeu de l'analyse littéraire n'est pas le texte en lui-même, mais bien le texte comme manifestation d'un processus dit littéraire et l'état des activités et tractations politiques qu'englobe ledit processus à un *moment donné* de l'histoire d'une société culturelle particulière ; la notion de valeur, dans une telle approche, étant considérée comme une notion transitive et transitoire. D'ailleurs, tout comme Bourdieu faisait reposer sa théorie des « champs » sur une perpétuelle lutte définitionnelle, Even-Zohar conceptualise le « système littéraire » comme un lieu de débats sémantiques à propos de quoi ou de qui peut, à juste titre, être considéré comme un modèle de littérature ou de littérateur ponctuellement légitime¹⁸⁰.

Toutefois, là où Bourdieu ne parlait que de « champ » (national) et de « sous-champs de production » large et restreinte pour aborder la question de la concurrence structurelle qu'il décrit, Even-Zohar voit, quant à lui, la possibilité d'autres formes de relations entre « systèmes ». L'introduction de la notion « d'interférences » entre centres et périphéries littéraires lui permet de dépasser les cadres de l'espace culturel local ou national, auquel

¹⁸⁰ On croit d'ailleurs lire Bourdieu lorsqu'Even-Zohar écrit : « As systems are governed by those who control them, the tools fought for will depend on their relative efficacy in controlling the system. Thus, when control can be achieved only by "change," this becomes the leading popular principle. It will not be so, however, as long as perpetuation, rather than innovation, can satisfy those who might lose more by change. Naturally, once there is a takeover, the new repertoire will not admit elements which are likely to endanger its dominance in the system. » (Itamar Even-Zohar, « Polysystem Theory », *loc. cit.*, pp. 21-22)

s'attache l'analyse bourdieusienne, ainsi qu'une majorité de comparatistes, pour voir dans les dynamiques entre textes et agents un autre type d'interactions que celle de l'emprunt anecdotique ou de l'influence ponctuelle. En fait, plutôt que de ne voir que l'infiniment singulier de la pratique dans chaque œuvre et de s'en satisfaire, la théorie des « polysystèmes » est l'une des premières à s'être attachée, dans le domaine des études littéraires, à la question de l'histoire littéraire au sens large, c'est-à-dire : au « role and function of literature, the rules of the game of the literary institution, the nature of literary criticism and scholarship, the relations between religious, political, and other activities within culture and literary production¹⁸¹ », qui, tels que modelés dans une certaine culture, peuvent entrer en relation avec d'autres « systèmes ».

Cela implique, sur le plan de l'analyse, que l'« interférence » d'une « littérature-source » dans le développement d'une « littérature-cible » doit toujours se réfléchir en regard du contexte historique. Quelles littératures ou cultures s'avéraient dominantes ou dépendantes au moment du contact et de l'échange ? Pour quelles raisons en était-il ainsi ? Selon quelles modalités et par le truchement de quoi ou de qui le transfert (unilatéral ou bilatéral) s'est-il établi ? Quels résultats ce transfert et ses adaptations subséquentes ont-il eus pour la « littérature-source », dans la « littérature-cible », et sur l'histoire du « système littéraire mondial » en particulier ? De ces questions, basées sur des faits observables et objectivables, Even-Zohar déduit ainsi une série de lois devant se penser comme autant de principes ouverts à la discussion et à d'autres démonstrations qui, tous, reposent sur l'aspect fondamentalement relationnel des « polysystèmes ». Comme il l'écrit :

One implication of this hypothesis is that when a researcher is confronted with an unclear situation, that is when one must choose for a certain case between the hypothesis of separate development vs. the hypothesis of interference, unless refutable on very clear grounds, in spite of our accepted inclinations, priority ought to be given to the interference hypothesis¹⁸².

L'ensemble « littérature », tel qu'il se pense au sein de la structure conceptuelle du « polysystème », n'est donc pas un objet dont le fonctionnement s'analyse en vase clos : il

¹⁸¹ Itamar Even-Zohar, « Laws of Literary Interference », *Poetics Today*, vol. 11, no 1, 1990, pp. 54-55.

¹⁸² *Ibid.*, pp. 59-60.

exige du spécialiste ou de l'analyste qui s'y consacre de s'ouvrir à la possibilité d'une *continuité*, aussi minimale soit-elle, entre les formes et les mécanismes de reconnaissance institutionnelle de son champ d'expertise avec ceux d'autres « champs » et « systèmes ».

Une fois ces considérations apportées, l'intérêt pratique d'une telle démarche est qu'elle ouvre la recherche en littérature (mondiale, africaine, francophone, comparée, etc.) à des approches par hypothèses. En stipulant, par exemple, qu'une ou quelques littérature(s) dominante(s) développerai(en)t une forme d'ascendant relatif et temporaire sur d'autres littératures, plus ou moins marginalisées ou plus ou moins dépendantes vis-à-vis de ces autres « systèmes », elle permet de réfléchir leur fonctionnement, leur imbrication et leurs modalités d'entrée, d'exclusion et d'échange en termes de pouvoir et d'asymétrie structurelle. La domination politique pouvant s'exercer, comme l'ont démontré Pierre Halen, Emily Apter ou Franco Moretti, sous des formes aussi diverses que celles de la langue, du prestige culturel d'une nation, du poids politique, de l'argent, des goûts littéraires du moment ou de la volonté éditoriale – ou non – de traduire certains textes dits « mineurs » ou « subversifs » dans l'une ou l'autre des langues de grande portée, c'est-à-dire de grande diffusion.

Dans le domaine des lettres francophones, par exemple, une socialité littéraire dominante – le « champ » franco-français – imposerait à certaines productions sensibles à son attraction – les littératures dites francophones – une série de codes, de genres ou de valeurs, qui ne sont pas ceux de leur socialité d'origine – ce que Pierre Halen a nommé les « champs locaux » ou « domaines-satellites ». Il résulte de cette articulation systémique une triple structure qui n'a de communs que sa langue (française), une imbrication institutionnelle et politique (supportée par l'idée de francophonie¹⁸³) et les effets de centralisation et de minorisation liés à l'assignation de certains auteurs et de certaines littératures à la périphérie des lettres françaises. Cette proposition implique notamment de configurer le fonctionnement des littératures de ces espaces dits francophones mais non français selon deux pôles d'attractivités distincts : celui du centre que représente Paris, avec ses institutions, ses éditeurs, son rayonnement critique, mais également ses préjugés et ses exigences esthétiques; et celui, à proprement parler, de la périphérie, avec ses codes d'appréciation propres, son

¹⁸³ Sur ce point, voir l'essai de Michel Beniamino, *La Francophonie littéraire : essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces francophones », 1999, 462 p.

public et les limitations que la taille de leurs structures de production et de diffusion suppose. Là encore, on constate la cohabitation de deux pôles de production littéraire au sein d'un « système » plus large et l'influence partielle de l'un sur l'autre.

L'asymétrie structurelle, ici, tient tant dans le magnétisme qu'exercerait le centre, Paris, que dans la relation de domination culturelle et politique sur laquelle ce magnétisme s'est historiquement construit sur les activités et la personne *d'une partie* des producteurs provenant de ces zones que l'institution et la critique littéraires qualifient de périphériques.

Even when appropriations are « heavy », spécifie d'ailleurs Even-Zohar dans la conceptualisation qu'il propose de ce type de phénomènes, there is not necessarily an overall interference. Usually certain sections remain untouched, while others undergo massive invasion, or are literally created by appropriations. For example, a model which did not exist in a target literature may be introduced and incorporated in it through appropriation. Similarly, interference can be confined to only one stratum, e.g., to the center or to the periphery of the target literature¹⁸⁴.

Ce modèle explique, entre autres, la coexistence d'une production littéraire tournée vers le centre (comme peut l'être la production d'un Valentin Mudimbe, par exemple) et d'une autre entièrement modulée en fonction de normes locales (comme peuvent l'être la littérature de marché à Kinshasa ou les littératures populaires étudiées par Karin Barber) au sein d'un même corpus national : deux pôles d'attractivités donnant ainsi naissance à deux types de textualité fort différents. Cependant, si l'une (la première) est majoritairement diffusée, souvent reconnue et quelquefois primée en France, dans le reste de la francophonie et même, parfois, du monde, car elle répond aux standards de littérarité en vogue sur les scènes littéraires centrales; l'autre a beau rêver d'exportation, son existence n'en demeurera pas moins confinée aux frontières de sa localité ou, au mieux, de sa région d'appartenance. Ce ne sont en effet pas tous les textes ni tous les corpus qui puissent être traduits pour d'autres cultures, tout comme ce ne sont pas tous les « champs » qui laissent à d'autres littératures et à d'autres littérateurs la chance d'intégrer facilement leurs rangs.

L'écart culturel et le degré de maturité des productions littéraires des espaces impliqués dans ces phénomènes d'appropriation et de transfert jouent, certes, un rôle dans l'inégalité

¹⁸⁴ « Laws of Literary Interference », *loc. cit.*, p. 69.

structurelle du « système », mais il ne faudrait pas négliger non plus l'aspect politique que ce type de sélection motive. Au sein du « système littéraire francophone », de même qu'au sein du « système littéraire mondial » qui en constitue l'extension tout autant que le palier systémique supérieur, les auteurs tels que Mudimbe, Soyinka, Ramuz ou Ducharme se font rares et y figurent en tant que porteurs d'une étrange double posture. D'abord, comme tout autre littérateur cherchant à intégrer l'espace d'un « champ » spécifique, ils doivent être en mesure de démontrer s'être conformés au « système historiquement situé et daté de schèmes de perception, d'appréciation et d'expression qui définissent les conditions sociales de possibilité – et, du même coup, les limites¹⁸⁵ – » de toute production au sein du marché culturel que supporte le « champ » en question. C'est ici tout l'aspect *littéraire de l'espace des possibles* du « champ », *l'illusio*, qui est en jeu dans cette première allégeance spécifique. Ensuite, en tant que ressortissants d'une zone dite périphérique – c'est-à-dire en tant que produit et créature d'une zone géographique marginalisée, différente et, conséquemment, méritant fonctionnellement d'être *protégée* en regard de la culture du centre –, ils se doivent également d'être et de représenter ce qu'on croit être la culture locale de leur lieu d'origine.

L'énonciation identitaire dans le contexte particulier des œuvres d'auteurs périphériques s'avère donc, en plus du respect des normes spécifiques de la littérarité du centre, la pierre d'angle du processus de reconnaissance sur lequel repose l'entière du « système » (francophone, mondial, mais aussi nord-américain, anglophone, scandinave, etc.), puisqu'il en va de la configuration et du fonctionnement de sa structure interne¹⁸⁶. Comme le constate à cet effet Mads Rosendhal Thomsen en conclusion d'une recension des travaux de Franco Moretti sur le « système littéraire mondial », son histoire et les lois de son évolution formelle :

What is even more important [...] is that the stream of works that travel from the periphery to the traditional center more often than not have been influenced by the

¹⁸⁵ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., pp. 444-445.

¹⁸⁶ Comme l'écrit Pierre Halen : « Le SLF [système littéraire francophone], loin d'encourager la multilatéralité des contacts, multiplie les cloisonnements entre zones de provenance; là fameuse diversité culturelle, sans cesse invoquée par le discours officiel pour définir la spécificité du monde de la francophonie, provoque un effet de canalisation par catégories géographiques "protégées", interdit la comparaison et marque la rivalité, pourtant, réelle, qui existe entre elles. » (Pierre Halen, « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », op. cit., pp. 27-28)

wave of novelization that Moretti describes. The chances are that Japanese or Arabic literature read in the West, and read as world literature, would beat the mark of Western influence rather than being examples of « pures » local genres – for example, they would be novels informed by Western traditions rather than a less accessible poetry. Recent examples would be the works of the Japanese author Haruki Murakami and the Egyptian author of *The Yacoubian Building*, Alaa al-Aswany¹⁸⁷.

Et il n'en va pas autrement de l'exportation d'autres littératures traditionnellement excentrées ou marginalisées comme peuvent l'être certaines littératures dites du Commonwealth, de l'ancien bloc de l'Est ou d'un continent aussi grand que l'Afrique par rapport à leur centre respectif. Dans tous ces exemples, chaque fois, un marché culturel central – généralement, le marché culturel occidental – impose des contraintes d'ordres esthétique et sémantique à une « littérature-cible », qui se révèle d'autant plus dépendante ou vulnérable aux exigences du « champ central » que la reconnaissance et la consécration *d'une partie* de ses productions reposent, pour toutes sortes de raisons (historiques, structurelles, économiques, sociales, politiques, etc.), presque entièrement sur le bon vouloir de ce regard extérieur¹⁸⁸.

C'est ce type d'observations d'ailleurs qui conduira Pierre Halen à proposer au début des années 2000 de traiter le « système littéraire francophone » non pas comme un « champ » ou un « sous-champ » de production large ou restreinte, mais comme « un espace d'entrée dans le champ central¹⁸⁹ »; c'est-à-dire comme un filtre, un *espace des possibles*, à travers lequel et au moyen duquel circulent (ou non) les productions littéraires de langue française dont les auteurs ne jouissent pas du privilège d'être français. L'idée de base ici est simple : à qualité ou talent égal selon des normes esthétiques similaires, ce ne sont pas toutes les œuvres ni tous les écrivains francophones qui jouissent du même traitement sur la scène littéraire franco-française. Si tous doivent se conformer au *code spécifique* de son « champ » pour y entrer, comme tout autre production ou producteur originaire de France, tous n'ont pas les mêmes possibilités et ne font pas face aux mêmes attentes et modalités au moment de

¹⁸⁷ « Franco Moretti and the Global Wave of the Novel », dans Theo D'haen, David Damrosch and Djelal Kadir [dir. de publ.], *The Routledge Companion to World Literature*, New York, Routledge, coll. « The Routledge Companion to », 2012, p. 142.

¹⁸⁸ Voir à ce sujet les travaux de János Riesz et de Graham Huggan précédemment cités, de même que les propos que tient Jacques Dubois aux pages 135-136 de son essai *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Nathan – Labord, coll. « Dossiers Media », 1983, 188 p.

¹⁸⁹ « Le «système littéraire francophone» : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 27.

confronter la critique, l'institution et le public franco-français. Certains doivent effectivement se conformer à d'autres exigences qui, elles, ont tout à voir avec les inégalités et les présupposés sur lesquels et à partir desquels a pu se construire le « système ». Sur ce point, les constats de Halen rejoignent ceux de Moretti lorsqu'il écrit : « Itamar Even-Zohar [...] puts it very well when he observes that, within the international literary system, "there is no symmetry": powerful literatures from the core constantly "interfere" with the trajectory of peripheral ones [...], thus constantly increasing the inequality of the system¹⁹⁰. » Des propos d'autant plus vrais lorsque l'on sait qu'à plus ou moins grande distance de l'Hexagone le manque de moyens, la taille réduite du public ou l'instabilité politique quotidienne forcent des centaines, voire des milliers de littérateurs à choisir de quitter leur périphérie pour la compétitivité éditoriale des grandes capitales littéraires mondiales que sont devenues Londres, Paris, New York et, plus récemment et dans une certaine mesure, Montréal¹⁹¹.

Le poids du système : politiques et fonctions des « zones imaginaires d'identification »

En somme, tels que nous venons de les décrire, il appert que les « systèmes littéraires » reposent sur une conception dynamique des mondes francophone et global basée sur une imbrication concurrentielle de littératures catégorisées en termes d'espaces. Dans la course à la reconnaissance centrale, ce ne sont donc pas simplement des auteurs ou des textes de langue française – pour prendre l'exemple du « système littéraire francophone » étudié par Pierre Halen – qui entrent en concurrence à chaque rentrée littéraire, mais ce sont des auteurs ou des textes de langue française envers lesquels et la critique et le public et les instances de consécration franco-françaises nourrissent une série d'attentes sémantiques géographiquement situées¹⁹² : « la montagne pour Ramuz, les canaux et le brouillard pour

¹⁹⁰ « Evolution, World-Systems, *Weltliteratur* », dans David Damrosch, Natalie Melas et Mbongiesi Buthelezi [dir. de publ.], *The Princeton Sourcebook in Comparative Literature. From the European Enlightenment to the Global Present*, Princeton, Princeton University Press, 2009, p. 402.

¹⁹¹ Nous référons, entre autres, à la postface d'Étienne Galland pour l'équipe de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, « La littérature africaine est un oiseau migrateur », dans Emmanuel Dongala, *Jazz et vin de palme*, op. cit., pp. 191-200.

¹⁹² Ce qui n'est pas sans rappeler la notion d'« horizon d'attente » élaborée vers la fin des années 1970 par Hans-Robert Jauss. À ce sujet, d'ailleurs, plusieurs postulats de cette thèse réfèrent implicitement à son ouvrage-phare : *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990 [1978], 305 p.

Rodenbach¹⁹³ », l'insularité pour les écrivains de la Caraïbe et de l'océan Indien, l'immensité des espaces et le froid pour les auteurs québécois, etc. L'« ethnologisation » des schèmes interprétatifs européens, qu'avait tant cherché à fuir la critique différentialiste d'inspiration bourdieusienne, revient ainsi hanter les francophonistes dès lors que le point focal de l'analyse institutionnelle se concentre sur ces productions, non françaises, écrites en fonction de l'attractivité centrale du « système ». D'où la proposition de Pierre Halen de s'attarder aux « zones imaginaires d'identification », c'est-à-dire aux « réservoirs sémiologiques » qui alimentent les types caractérisés d'images et de représentations de chaque espace périphérique¹⁹⁴, dans la compréhension des modalités d'entrance du SLF. Il écrit :

En réalité, l'objet littéraire ne se fabrique pas comme une « vraie » statuette nègre avec certificat d'origine, pas plus qu'il n'est l'œuvre d'un individu créateur génial ou inspiré par les dieux. Il n'a d'existence que sur un marché des biens symboliques en fonction duquel les producteurs (ceux du livre, ceux de la valeur) doivent, pour paraphraser un titre célèbre de Charles Grivel, *produire de l'intérêt institutionnel*. En d'autres termes, ils ne travaillent pas pour exprimer une identité, mais pour obtenir une *reconnaissance*. Or, s'agissant du système littéraire francophone, il n'est guère que deux voies pour l'obtenir : celle de l'assimilation, qui suppose la disparition des marques identitaires étrangères [...] ou au contraire celle de la spécification, qui suppose la production et l'exploitation de marqueurs *ad hoc*¹⁹⁵.

L'authenticité du témoignage culturel tant recherchée par le public, les chroniqueurs, les éditeurs et leurs publicistes, dans de telles circonstances, tient donc tant de l'« assignation à résidence » pour les auteurs qu'elle cible – dont les exemples sont proportionnellement plus nombreux dans le cas des francophones issus du Maghreb, d'Afrique noire ou d'Asie pour des raisons de profilage évidentes – que d'un mécanisme systémique de conservation. Par elle et pour elle, l'organisation interne du « système littéraire » s'assure le maintien et la reproduction des contenus identitaires, c'est-à-dire des construits discursifs (lieux communs, stéréotypes, clichés exotiques) qui, spécifiquement, la fondent.

Dans le cas de l'Afrique, s'il l'on se fie encore à la topologie de Halen, deux paradigmes se seraient succédés dans l'ordre des représentations imposées *et* revendiquées par les auteurs

¹⁹³ Pierre Halen, « Le « système littéraire francophone » : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 28.

¹⁹⁴ *Idem.* Nous référons aussi à Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, *op. cit.*, p. 21.

¹⁹⁵ « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », *op. cit.*, p. 66.

de la région subsaharienne : la spécificité « nègre » des années de Fanon et de Senghor et la « barbarie "africaine" » au milieu de laquelle se seraient élaborées les productions culturelles plus récentes, auxquelles il associe le nom de Kourouma¹⁹⁶. Deux époques, deux paradigmes élaborés autour d'une certaine impression/projection de l'Afrique noire – qui s'avèreront toutes deux observable sur d'autres scènes (sociale, politique, juridique, et.) tant locales qu'internationales que nous aurons le loisir d'étudier au prochain chapitre –, et toujours un seul et même objectif : la *reconnaissance* institutionnelle du centre franco-français, porte d'entrée vers le marché international du livre, ses traductions et ses instances de consécration et de large diffusion. « De tout cela, rappelle-t-il, il ressort au moins ceci, que les identités sont des réalités d'ordre discursif, construites historiquement et donc susceptibles d'être déconstruites par l'analyste, mais aussi reconstruites par les acteurs en fonction des besoins sociétaux et des opportunités politiques¹⁹⁷. » C'est d'ailleurs ainsi que Véronique Porra conçoit le discours postcolonial de certains intellectuels et artistes lorsqu'elle écrit, dans un article sur l'ambiguïté des stratégies de positionnement de quelques auteurs africains :

Le schéma postcolonial, suivant un processus de consécration semblable, est lui aussi passé d'une position de contestation à une forme esthétique et discursive dominante : analysés, disséqués par la critique universitaire dans les Études francophones ou dans la lignée plus conceptuelle des « Postcolonial Studies » américaines, ces modèles ultérieurs, une fois intégrés et reconnus par le regard de l'autre, sont passés du statut de créations spontanées à celui de reproductions d'un *habitus* à succès¹⁹⁸.

Autrement dit, dès le moment où une posture identitaire vient s'ajouter au « réservoir sémiologique » de cette catégorie d'espaces que les instances de consécration différencient du circuit central, cette dernière devient, comme l'a été la « postcolonialité » pour de nombreux créateurs, synonyme de valeur sur les marchés institutionnel et commercial. En fait, passant du statut de nouvelle revendication au domaine de l'habitude, du lieu commun, des modes de lecture, l'image du sujet que supporte le type se change en une *possibilité* discursive, une « solution spécifique », apte à faire sauter le verrou du « champ central », comme l'ont été la « négritude » de Senghor ou la « barbarie "africaine" » de Kourouma.

¹⁹⁶ « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 28.

¹⁹⁷ Pierre Halen, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence », *loc. cit.*, p. 26.

¹⁹⁸ « La littérature africaine est-elle soluble dans la littérature-monde? », *op. cit.*, p. 403.

À ce titre, tous les auteurs de notre corpus, de même que les écrivains dits francophones, marginaux ou périphériques, dont les œuvres se retrouvent aujourd'hui sur les listes des programmes universitaires d'enseignement ou des meilleurs vendeurs des librairies de Londres, de New York ou de Paris, participent, quoi qu'on en dise, à l'édification sémantique des « zones imaginaires d'identification » d'où ils proviennent. Et s'ils ont pu devenir ces « arbres qui cachent la forêt¹⁹⁹ » qu'analyse et que critique Véronique Porra dans un article datant de 2011 et dont provient la précédente citation, c'est qu'ils ont su jouer et se jouer mieux que quiconque des « limits that the world market imposes on the imagination²⁰⁰. » Comme l'écrivait l'un des pères de l'analyse institutionnelle francophone, Jacques Dubois : « on peut supposer que, de façon variable, la "façade" scripturale ou thématique d'un texte nous dit toujours quelque chose de la position de l'écrivain dans l'institution, plus généralement des conditions dans lesquelles il a travaillé²⁰¹. » Aussi, devant certains phénomènes de modes et de constantes, comme celui de la popularité récente des littératures africaines et, plus particulièrement, des écritures africaines de la violence sur les différentes scènes relevant du « champ central », il convient de considérer, à la suite de chercheurs comme Pierre Halen, Franco Moretti, Emily Apter et David Damrosch²⁰², d'autres paramètres que ceux généralement observés par les « gardiens des savoirs locaux²⁰³ » des cercles de recherche francophones et français. La raison, toute simple, en est qu'une partie de la production littéraire provenant du continent africain a désormais dépassé ses frontières, voire celles du traditionnel rapport France-Afrique (qui continue toutefois de jouer son rôle sélectif) et répond, conséquemment, à d'autres normes esthétiques et à d'autres attentes sémantiques²⁰⁴, qu'il convient de respecter.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 407.

²⁰⁰ Franco Moretti, « Evolution, World-Systems, *Weltliteratur* », *op. cit.*, p. 402.

²⁰¹ Jacques Dubois, *op. cit.*, p. 153.

²⁰² Nous référons notamment à son essai *What Is World Literature ?*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2003, 324 p.

²⁰³ Pierre Halen, « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 31.

²⁰⁴ Nous avons traité en détail la question de ces normes et de la tendance qu'a l'Occident de représenter l'Afrique au moyen d'une archive d'images empruntées aux modèles interprétatifs de l'époque coloniale dans « Triste topique : violences postcoloniales entre littérature, journalisme et

En d'autres mots, comparativement aux travaux différentialistes de la décennie 1990 et du début des années 2000 – qui ont œuvré à valoriser les littératures nationales d'Afrique par l'affirmation de leurs « spécificités historico-culturelles²⁰⁵ » –, l'axiomatisation de ces mêmes littératures dans un « système » plus large a pour avantage de permettre d'apporter un éclairage nouveau sur une série de phénomènes observables sur les scènes littéraires centrales. Elle permet, entre autres, de considérer l'arrivée, les effets de mode et la disparition de certains types d'écriture, eux-mêmes basés sur la légitimité ponctuelle de certains types caractérisés d'images et de représentations valables culturellement et historiquement sur l'une ou l'autre des plaques tournantes du marché culturel mondial. Elle est en mesure de cerner les modalités d'entrée de ce même marché culturel, ainsi que celles de certains de ses réseaux pensés en tant que « systèmes littéraires » pour ne pas dire en tant que « polysystèmes ». Et, surtout, dans un contexte où la partie « visible » de la production et de la réception des littératures africaines de langue française de plus en plus se « globalise » – c'est-à-dire qu'elle s'écrit et se consacre de plus en plus à partir de considérations dépassant les frontières et locales et nationales de la France et de l'Afrique –, ce type d'approche permet de tenir compte d'autres conventions narratives relevant d'autres régimes de la visibilité politique que ceux généralement traités par les francophonistes. Comme le soutenait d'ailleurs Franco Moretti avant d'emprunter à Itamar Even-Zohar sa notion de « polysystème » : « world literature is not an object, it's a *problem*, and a problem that asks for a new critical method²⁰⁶ ». Tout comme elle, il semble donc que, « s'agissant de l'ensemble que sont supposées former les littératures francophones²⁰⁷ », auxquelles se greffe, en partie, une certaine production littéraire venue d'Afrique, l'approche par « champs » ne suffise pas à rendre justement compte de la « logique de positionnement des individus, des

devoir de mémoire chez Gil Courtemanche et Hans Christoph Buch », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2011, 135 f.

²⁰⁵ Lydie Moudileno, *op. cit.*, p. 30.

²⁰⁶ « Conjectures on World Literature », *loc. cit.*, p. 55.

²⁰⁷ Pierre Halen, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », *op. cit.*, p. 55.

groupes ou des mouvances²⁰⁸ » à l'intérieur de ce qui relève de ses propres circuits institutionnels, interrelationnels et internationaux.

L'Afrique comme « zone imaginaire d'identification »

Un arrêt sur image de la production et de la réception des littératures africaines de langue française sur les scènes littéraires francophone et mondiale des trente dernières années justifie d'ailleurs la légitimité théorique d'une telle démarche. Les nouvelles générations d'écrivains africains, en effet, n'écrivent plus selon les codes de leurs prédécesseurs et ne poursuivent plus les mêmes combats²⁰⁹. L'époque a changé et, avec elle, l'état des représentations au sein du discours social dont on sait l'influence sur les modalités d'entrée du « champ central », « étant entendu, comme le remarque encore une fois Pierre Halen, que l'entrant doit toujours, pour attirer l'attention sur lui, renouveler un tant soit peu l'image, décourager un peu le pronostic, étonner, littéralement : *séduire* ; mais qu'il ne doit pas non plus trop la renouveler, trop décourager le pronostic²¹⁰ ». C'est là le poids du « champ » ou du « système », car l'écrivain n'est pas entièrement libre au sein de sa socialité littéraire : son allure, ses origines régionales, nationales, scolaires ou son sexe, nous l'avons vu, participent tous d'un *ethos* d'écrivain lourd de son bagage sémantique d'identification structurelle et, par conséquent, (op)positionnelle. Ainsi, comme l'écrit Alain Mabanckou sur une pratique littéraire à laquelle lui-même participe depuis plus de trente ans :

Suspended between Africa and Europe, the new writing sought to describe the split and explain the fascination and the rejection that were both in play. To do this effectively, it was necessary to jettison the collective impulse, too often taken up with Africa's supposedly glorious past, exemplified by the Negritude movement [...] until the African nations became independent. *Thus for the most part the new*

²⁰⁸ Pierre Halen, « Le «système littéraire francophone» : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 27.

²⁰⁹ À cet égard, voir la série d'entrevues qu'a conduites Éloïse Brezault au courant des années 2000 et qui a été rassemblé dans son ouvrage *Afrique : Paroles d'écrivains*, *op. cit.*

²¹⁰ « Le «système littéraire francophone» : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, pp. 31-32.

*generation chose to illuminate the fate of individuals confronted by history in all its immediacy*²¹¹.

En d'autres termes, on constate qu'il y a eu évolution sur le plan des conditions de possibilité de la production et de la réception des littératures africaines de langue française sur le marché culturel central (entendre occidental) puisque les paramètres ont changé : le rapport à l'identité et à l'espace, nous dit-on, n'étant plus le même. Deux époques, deux paradigmes élaborés autour d'une certaine impression/projection de l'Afrique, écrivions-nous, et toujours un seul et même objectif : la *reconnaissance* institutionnelle.

Cependant, il s'avère important de soulever que si les études dans ce domaine se sont attardées à traiter de « scénographies²¹² », de « postures littéraires », de « mises en scène²¹³ » stratégiques des auteurs d'un point de vue médiatique, textuel, formel et, surtout, identitaire en fonction de ces paradigmes – ce que nous ferons également, en partie, dans les deux derniers chapitres –, aucun des chercheurs qui se sont frottés à ce pan « francophone » de la production littéraire africaine n'a jugé bon de fouiller la question des formes de la subjectivité juridico-politique qui leur est sous-jacente. Pourtant, comme le révèle une lecture attentive des mots choisis par Alain Mabanckou et Pierre Halen pour décrire le déplacement paradigmatique observé entre les productions les plus *visibles* de l'époque actuelle et celle des indépendances, il semble que ce soit au niveau de la personne et de sa définition que l'on observe la modification sémantique la plus déterminante : « le rythme du tambour [synecdochique et, donc, collectif] pour Senghor » et « the fate of **individuals** » confrontés à « une certaine barbarie "africaine" pour Kourouma²¹⁴ ». Entre les deux ne reste qu'une constante : la réalité de la violence des circonstances dans laquelle s'écrit et que décrit une part importante de la production littéraire africaine de langue française depuis plus de

²¹¹ « Immigration, *Littérature-Monde*, and Universality : The Strange Fate of the African Writer », *Yale French Studies*, no 120, 2001, p. 78. Nous soulignons.

²¹² Dominique Maingueneau, *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, 196 p. et du même auteur : « Ethos, scénographie, incorporation », dans Ruth Amossy et Jean-Michel Adam [dir. de publ.], *Image de soi dans le discours : La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999, pp. 75-100.

²¹³ Jérôme Meizoz, *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur*, op. cit. et du même auteur : *La fabrique des singularités*, op. cit.

²¹⁴ Pierre Halen, « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », op. cit., p. 28.

soixante ans; une violence structurelle et culturelle portée à l'encontre d'un sujet « collectif » dans le cas de la génération « nègre » des années 1950, 1960 et 1970, et une violence systématisée et endémique portée à l'encontre d'un sujet « individuel » dans celui, plus actuel, de la « génération 1990 ». Un passage qui, sur le plan de la réception critique, se lit dans l'intérêt de plus en plus marqué du marché culturel central pour certains récits mettant en scène la fragilité physique et énonciative de l'individu en contexte dit postcolonial, confirmant ainsi l'intuition de Jacques Dubois selon laquelle : « S'il arrive à une littérature régionale de s'imposer et de faire pièce à la littérature dominante, c'est lorsque, forte d'un dynamisme particulier et temporaire, elle convertit l'image régionale (nationale) qu'elle véhicule en valeur esthétique à la faveur de certaines circonstances²¹⁵. » Jamais, en effet, n'a-t-on autant lu, vu, primé sur la scène internationale du livre, les écritures africaines de la violence que depuis les trente dernières années.

Ainsi, au terme de ce premier parcours à la fois littéraire et théorique, nous en revenons au Likibi de Dongala, à son procès – juridique dans le cas de Likibi, critique et éditorial dans le cas de Dongala – et à ce que nous révèle sa réécriture à propos des contraintes imposées aux littérateurs par le marché culturel mondial, à savoir : qu'« il n'y a pas de qualité littéraire absolue, mais des codes qui sont variables²¹⁶ ». Dans le chapitre à venir, ce sont ces codes, principalement juridiques, et le contexte de leur variation, principalement politique, africain et international, qui feront par conséquent l'objet de notre attention. N'oublions pas, à cet effet, que notre thèse repose sur cette intuition, toute simple, selon laquelle il existerait un lien entre l'émergence et la valorisation récentes des littératures africaines sur les scènes littéraires centrales et la transformation progressive des institutions et paradigmes qui structurent, depuis près de soixante ans, la pensée juridique mondiale. Un changement qui, rappelons-le, aurait tout à voir avec la conjoncture qui prévaut dans de nombreux pays d'Afrique depuis le tournant des années 1990, de même qu'avec la globalisation d'un certain discours sur les droits de la personne, dont l'audibilité et la visibilité n'ont cessé de s'accroître depuis la Seconde Guerre mondiale au sein de l'espace public africain, français et, inévitablement, international. « This, then, is the basis for the division of labour between

²¹⁵ Jacques Dubois, *op. cit.*, p. 135.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 36.

national and world literature : national literature, for people who see trees; world literature, for people who see waves », écrivait d'ailleurs Franco Moretti en 2000 sans connaître la pertinence de son assertion pour la compréhension des phénomènes d'émergence et de valorisation d'autres littératures que celles du « centre » sur son propre marché culturel et auprès de ses instances.

CHAPITRE 2

L'APPORT DU JURIDIQUE : SYSTÈME, CHAMP, PERSONNE

Cruciale est, à cet égard, la reconnaissance du fait qu'historiquement l'individu se constitue en citoyen par la médiation d'un processus de subjectivation. En d'autres termes, est citoyen celui ou celle qui peut répondre personnellement à la question « Qui suis-je ? » et peut, ce faisant, parler publiquement à la première personne.
Achille Mbembe, 2010

2.1. L'Afrique comme « zone imaginaire d'identification » entre violence et personne

Pour quiconque a côtoyé un tant soit peu les littératures africaines de langue française ou, du moins, ce que l'on entend ici en Occident par littératures africaines, il n'est ni surprenant ni hérétique de souligner le rôle constitutif de la violence dans la construction de leur grammaire narrative et de leur configuration. Le premier auteur noir officiellement reconnu comme tel par les instances de consécration françaises ouvrait d'ailleurs, en 1921, la préface de son « véritable roman nègre », *Batouala*, par ces lignes à propos du colonialisme, ses « errements » et ceux des représentants de la France outremer : « Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents, écrivait-il, Rabindranath Tagore, le poète hindou, un jour, à Tokyo, a dit ce que tu étais ! Tu bâtis ton royaume sur des cadavres. [...] Tu es la force qui prime le droit. [...] Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes²¹⁷. » Autant de victimes d'une idéologie et d'une conception singulière de la politique qui inspireront, en 1926, *Force-bonté* à Bakary Diallo – une « prise de distance²¹⁸ » à l'égard du régime colonial français encadré dans le récit de guerre du tirailleur sénégalais qu'il était –, puis *Le vieux nègre et la médaille* à Ferdinand Oyono en 1956, *Things Fall Apart* à Chinua Achebe en 1959, *The Beautiful Ones Are Not Yet Born* à Ayi Kwei Armah en 1968, *La vie et demie* à

²¹⁷ René Maran, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1938 [1921], p. 11.

²¹⁸ L'expression est de János Riez, « Littérature francophone d'Afrique noire : Problèmes d'authenticité et de légitimation », *loc. cit.*, p. 283.

Sony Labou Tansi en 1979, *Shaba deux* à Valentin Mudimbe en 1989, *La Polka* à Kossi Efoui en 1998, etc. Ce qui fera dire à Achille Mbembe que « le lieu de naissance de cette littérature est une structure d'épouvante au sein de laquelle l'Afrique apparaît sous la figure de ce qui n'est jamais parvenu à l'existence [...], puisqu'il est le principe par excellence de l'obstruction et du figement²¹⁹. » Et il n'y a qu'à lire les œuvres précédemment nommées pour s'en convaincre : de Bakary Diallo à Valentin Mudimbe, en passant par Sony Labou Tansi, Kossi Efoui, Ayi Kwei Armah et Chinua Achebe, tous traitent de phénomènes liés à la non-reconnaissance du sujet africain – ou, pour le dire autrement, de la non-reconnaissance de l'Africain comme sujet : sujet citoyen et sujet de droit – par l'un ou l'autre des différents régimes qui se sont successivement targués de le représenter.

À en croire Mbembe, il faudrait donc chercher dans l'histoire récente du continent, dans les structures oppressives qui lui ont été imposées et dans le contexte de ses violences particulières l'origine de l'acte littéraire africain. Au premier refus de toute représentation indigène par l'ensemble des administrations coloniales européennes, auraient ainsi répondu les écrits des premières générations d'écrivains africains. Ce sera, en quelque sorte, le rôle du « tambour » des Damas et des Senghor (voir chap. 1) que de faire voir par son « cri » la « véritable » dignité de la subjectivité « nègre²²⁰ ». Puis, à la « crispation identitaire²²¹ » des années de la « postcolonie », qui correspond à un autre refus et à de nouvelles négations des capacités et des potentialités du sujet africain, d'autres générations d'écrivains auraient pris la plume pour revendiquer la visibilité de cet autre sujet. Les violences de la période post-indépendance ont, en effet, cette particularité d'avoir marqué les imaginaires par « l'actualité de l'arbitraire sur la longue durée²²² ». Elles ont ceci de spécifique qu'elles ont modelé

²¹⁹ *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, coll. « Poche », 2013 [2010], p. 78.

²²⁰ Voir entre autres : Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1956, 101 p.; Léopold Sédar Senghor, « Pour une lecture Nègre-africaine de Mallarmé », *Cahiers de l'Académie Mallarmé*, no 1, 1981, 30 p.; Jean-Paul Sartre, « Orphée noir », dans Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Pays d'outre-mer », 1977 [1948], pp. IX-XLIV; Lilyan Kesteloot, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala, coll. « Universités francophones », 2001 [1971], 386 p.; et Jacques Chevrier, *La littérature nègre*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2003, 300 p.

²²¹ Voir Achille Mbembe, « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, no 77, 2000, pp. 16-43.

²²² Achille Mbembe, *De la postcolonie*, op. cit., p. 32.

l'histoire du continent africain à partir d'un certain nombre de paradigmes langagiers et juridico-politiques très précis et ont limité, par conséquent, l'espace des représentations possibles et disponibles au sein de l'ordre des discours tenus sur l'Afrique – auquel n'échappent ni les écrivains ni les critiques, et ce, depuis les cinquante dernières années. Comme l'écrit encore Achille Mbembe dans *De la postcolonie* :

Ce qui distingue [...] notre époque des époques précédentes, l'écart apparemment sans retour, la déchirure absolue de notre temps, celle qui disjoint l'esprit et le scinde en plusieurs, c'est bel et bien encore l'existence contingente, dispersée et dépourvue de puissance. Existence contingente, dispersée et dépourvue de puissance, mais en tant qu'elle se dévoile sous la figure de l'arbitraire et du pouvoir absolu de donner la mort n'importe quand, n'importe où, n'importe comment et sous n'importe quel prétexte. [...] *Pas n'importe quel arbitraire cependant* [...]. Il s'agit [...] de cet arbitraire qui, accomplissant son œuvre propre et se validant lui-même par sa propre souveraineté, autorise que le pouvoir s'exerce comme droit de tuer et investit l'Afrique de morts qui sont à la fois au cœur de chaque époque et au-delà de toutes²²³.

En d'autres mots, au refus de l'État postcolonial de reconnaître comme digne l'existence d'un sujet qui se pense de plus en plus sous les traits vulnérables de l'individu, répondrait une littérature tout aussi concernée par la « barbarie "africaine"²²⁴ » que l'écriture de Kourouma.

Aussi, bien que les paradigmes des publications actuelles tendent lentement à se modifier – comme le révèle l'intérêt croissant des auteurs africains francophones pour des thèmes comme la sorcellerie, la traite ou plus généralement l'histoire du peuple noir²²⁵ –, il n'en demeure pas moins que l'importance majeure des circonstances violentes au milieu desquelles se sont élaborées les productions littéraires africaines du demi-siècle qui vient de passer n'a eu de cesse les hanter. Cela semble particulièrement évident dans le cas des

²²³ *Idem*. Nous soulignons. Voir également à ce sujet Isaac Bazié et Hans-Jürgen Lüsebrink [dir. de publ.], *Violences postcoloniales : Représentations littéraires et perceptions médiatiques*, Berlin, Lit Verlag, coll. « Littératures et cultures francophones hors d'Europe », 2011, 326 p.

²²⁴ Pierre Halen, « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 28.

²²⁵ Sur ce point, voir les romans les plus récents de Léonora Miano, *La saison de l'ombre* (prix Femina 2013), de Tierno Monénembo, *Le roi de Kahel* (prix Renaudot 2008) et *Le terroriste noir* (prix Ahmadou Kourouma 2013), de Kangni Alem, *Esclaves* (2009), de Abdourahman Waberi, *La divine chanson* (2015), de Patrice Nganang, *La saison des prunes* (2013), etc. De plus, cette tendance a été confirmée par Thotcho Christiane Ékué, directrice de la maison d'édition togolaise Graines de pensées, dans le cadre d'une entrevue avec l'auteure, le 8 novembre 2012.

écritures provenant des espaces où de graves crises sociopolitiques (Togo, Congo, Rwanda, Somalie, Sierra Leone, Côte d'Ivoire, Ouganda, etc.) ont conduit aux douloureux événements que l'on connaît : conflits déstructurés, génocide, guerres civiles, émeutes, famines, déplacements massifs de populations, pauvreté extrême, etc. Cependant, si le lien causal existant entre littérature et violence du côté de la production s'avère patent, voire cohérent dans le cas de ces littératures en regard du contexte auquel elles se réfèrent (directement ou indirectement)²²⁶, il en va autrement de leur récente valorisation sur les scènes institutionnelles mondiale et franco-française. Comme nous le mentionnions en effet en introduction : rien n'explique, à première vue, l'intérêt du marché culturel occidental pour les souffrances du continent africain. Le mur de Berlin étant tombé, plus aucun récit idéologique, plus aucun « équilibre de la terreur », ne contraint désormais les « zones de sécurité » à considérer les « zones de danger » comme si elles étaient « leurs affaires », pour reprendre une expression de Michael Ignatieff. D'autant plus que, note-t-il, « Il n'y a rien d'évident au fait que des étrangers en péril à l'autre bout de la Terre *devraient* être notre affaire²²⁷. »

Pourtant, des récents enlèvements de jeunes filles par le groupe islamiste nigérian Boko Haram aux nombreuses missions de paix menées par les forces onusiennes en Afrique – plus de trente depuis 1960²²⁸ –, il semble que l'intérêt de l'Occident pour la souffrance des pays dits en voie de développement, loin de s'essouffler, ne cesse de s'accroître. Résultat et conséquence des politiques d'un « nouvel humanitarisme » qui autorise l'utilisation de la

²²⁶ Ce sera là l'argument sur lequel se fonde Pius Ngandu Nkashama pour aborder la question des liens existant entre littérature et violence au sein du corpus congolais des soixante dernières années. À ce sujet, voir son essai, *Guerres africaines et écritures historiques*, Paris, L'Harmattan, coll. « Études africaines », 2011, p. 15. De même, Emmanuelle Eymard écrira à propos du microcosme littéraire de la Côte d'Ivoire : « eu égard à la grave crise sociopolitique que traverse le pays depuis près de quinze ans, il semble que les œuvres littéraires soient très marquées par l'anomie et ces difficultés sociopolitiques, et que l'écrivain prenne plus sa plume dans l'urgence que par choix – [...]. Cette situation, qui certainement ne saurait perdurer, peut donc être envisagée comme un moment particulier mais non caractéristique de la production littéraire ivoirienne dans son ensemble. » (Emmanuelle Eymard, *op. cit.*, p. 124)

²²⁷ Michael Ignatieff, *The Warrior's Honor: Ethnic War and the Modern Conscience*, New York, Henry Holt & Co., 1998, p. 2.

²²⁸ Organisation des Nations unies, « Opérations de Maintien de la paix : Les opérations en cours », en ligne, <<http://www.un.org/fr/peacekeeping/operations/current.shtml>>, consulté le 4 septembre 2014.

force armée dans la poursuite d'objectifs humanitaires²²⁹? Prise de conscience progressive d'une responsabilité morale globale de la part des anciennes puissances coloniales et des sociétés occidentales en général? Sentiment nouveau de proximité envers ces étrangers dû au phénomène d'hypermédiatisation en contexte de mondialisation? Ou, plus « réalistement » (voire cyniquement), peur panique que la déstabilisation des pays « barbares » et « sauvages » puisse déstabiliser aussi le confort occidental? Et, conséquemment, la menace représentée par ces « zones de danger » exigerait qu'il faille s'occuper d'elles afin que leurs ressortissants n'exportent pas ici une violence que l'on ne tolère que si elle reste chez eux. En fait, malgré la multiplicité et la simultanéité fort probables de ces scénarios, il n'en demeure pas moins que nos sociétés contemporaines se montrent désormais de plus en plus « sensibles » à la douleur des autres – une sensibilité qui n'est pas nécessairement synonyme d'empathie –, et ce, depuis la Seconde Guerre mondiale et plus encore depuis la fin de la Guerre froide²³⁰ – comme en témoigne d'ailleurs la visibilité d'hommes ou de femmes tels que Nelson Mandela et Malala Yousafzaï (prix Nobel de la paix 1993 et 2014), d'auteurs tels que Kossi Efoui, Scholastique Mukasonga, Léonora Miano, Emmanuel Dongala... sur les scènes littéraires franco-française et mondiale, ou de films tels que « Rebelle » (2012) ou « Hôtel Rwanda » (2004) qui, tous deux, ont été retenus dans la course aux Oscars.

Aussi, dans l'optique esquissée par notre premier chapitre – soit celle de l'existence de contraintes thématiques et sémantiques imposées à l'« imagination » des créateurs dits marginaux ou périphériques par le système culturel dans lequel ils s'inscrivent –, ce chapitre vise à éclairer les changements de paradigmes qui ont rendu possibles et la production et la réception extrêmement positive de certaines écritures africaines de la violence sur ces mêmes scènes. Cela implique, tout d'abord, de comprendre l'évolution de la conception juridique et philosophique de notions telles que celles d'individualité et de subjectivité humaine, puisqu'elles ont tout à voir avec la perception des phénomènes qui constituent la violence et,

²²⁹ Voir Nicholas J. Wheeler, *Saving Strangers : Humanitarian Intervention in International Society*, Oxford, Oxford University Press, 2000, 336 p.; J.L. Holzgrefe & R.O. Keohane [dir. de publ.], *Humanitarian Intervention : Ethical, Legal and Political Dilemmas*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 350 p. ; et David Kennedy, *The Dark Sides of Virtue*, Princeton, Princeton University Press, 2004, 368 p.

²³⁰ Voir, entre autres, les essais rassemblés par Richard Wilson et Richard D. Brown [dir. de publ.], *Humanitarianism and Suffering : The Mobilization of Empathy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, 318 p. et celui de Michael Ignatieff précédemment cité.

conséquemment, avec le droit, étant entendu comme la réponse ponctuelle de la « moralité historique²³¹ » d'une communauté face à ces phénomènes. Cela implique, ensuite, de saisir les incidences qu'a eues une telle évolution sur les pratiques littéraires en Occident – plus précisément en France –, puis en Afrique – plus précisément en ville et dans l'écriture des auteurs en exil – et, inévitablement, sur le « champ littéraire » franco-français. Et cela implique, enfin, de lier « la complexité des rapports historiques et des imaginaires²³² » qui ont modelé les littératures africaines de langue française à leur parcours et à leurs stratégies sémantiques et institutionnels. En ceci, le présent chapitre se fonde sur l'un des *a priori* du mouvement « Human Rights and Literature » selon lequel le droit et, plus précisément, la conception des droits humains, est indissociable des formes qu'a prises et que prend l'objet littéraire. Mais en rappelant toutefois que si « “rights” – in law and practice – followed upon the sentiment and stories even though rights now enjoy the independent force of normative prescription²³³ », la littérature repose, elle aussi, sur des normes de visibilité qui lui sont souvent externes, et ce, particulièrement dans son versant critique et institutionnel. Ainsi, du constat de la valorisation croissante de la personne en tant qu'*homo sacer* sur les scènes juridique et politique internationales à celui de l'émergence et de la valorisation récentes des écritures africaines de la violence sur les scènes littéraires centrales, ce chapitre vise à mettre en lumière les conditions d'émergence de ces auteurs francophones qui ont su se jouer, mieux que quiconque, de leur vulnérabilité comme personne²³⁴.

Nouveau sujet, nouveau paradigme, nouvelles écritures

Dans les premiers mois du conflit qui allait conduire à la Seconde Guerre mondiale, comme le rapporte Joseph Slaughter dans un article consacré à la lecture dite humanitaire, le romancier britannique H. G. Wells publiait une lettre ouverte dans le *Times* de Londres dans laquelle il posait une question toute simple aux parlementaires de l'époque : « What are we fighting for ? » ou, pour la formuler autrement, « Quels sont nos objectifs de guerre ? » La

²³¹ Walter Benjamin, « Critique de la violence », *op. cit.*

²³² Isaac Bazié et Hans Jürgen Lüsebrink, « Introduction », *op. cit.*, p. 1.

²³³ Thomas W. Laqueur, « Mourning, Pity, and the Work of Narrative », dans Richard Ashby Wilson et Richard D. Brown [dir. de publ.], *op. cit.*, p. 55.

²³⁴ Comme à de nombreuses reprises, nous jouons ici sur la double signification du mot « personne » que permet la langue française.

lettre ouverte visait alors le Premier Ministre Chamberlain et, à travers lui, tous les dirigeants des démocraties libérales de l'Atlantique pour qu'ils se prononcent sur les enjeux moraux liés au conflit, la période de l'après-guerre et sur la phase de paix qui la caractériserait. « “[W]e need,” he writes, “another fundamental assertion of the supremacy of the claims of the common man against any privilege, pre-emption or government whatever... [that] will involve an ultimate repudiation of violence and warfare from end to end of the earth²³⁵.” » Par cette lettre et les questions qu'elle soulevait, constate encore Slaughter, H. G. Wells était l'un des premiers à véritablement soulever la question d'une guerre qui ne serait pas simplement menée dans le but de la paix, mais dans le but d'une paix, dont l'établissement et le respect seraient rendus possibles par un régime international des droits humains.

L'émergence aujourd'hui de courants critiques s'intéressant aux droits humains en lien avec le phénomène de la violence – auxquels contribuent à leur manière ce même Slaughter, par son article, et le mouvement « Human Rights and Literature » auquel il participe – doit se penser dans le prolongement de cette première provocation de H.G. Wells. En fait, plus de soixante-cinq ans après la création de l'ONU et l'adoption de la Déclaration universelle des droits de l'homme, réclamer une telle paix est devenu une pratique si courante en politique que le pronom « quoi » du « pourquoi » demandé par Wells en est venu récemment, mais temporairement²³⁶, à être remplacé par le pronom « qui », donnant ainsi : « Pour qui are we fighting for ? » Comme le remarquent Jacques Rancière, Sophia A. McClennen et Joseph Slaughter à ce propos, jamais n'a-t-on autant cherché à penser et à conceptualiser la place du sujet victime de violence en termes de droits, de devoirs et de responsabilité des États qu'au cours des trente dernières années. Et, plus largement et plus précisément encore, jamais la question des droits humains n'a-t-elle autant monopolisé les discours politiques, scientifiques et médiatiques que depuis le début des années 1990²³⁷. Pas une intervention, pas une critique,

²³⁵ H.G. Wells cité par Joseph Slaughter, « Humanitarian Reading », dans R. A. Wilson et R. D. Brown [dir. de publ.], *op.cit.*, p. 88. Nous reprenons ici les propos et la réflexion de Slaughter.

²³⁶ Nous circonscrivons cette période aux années encadrées par la fin de la Guerre froide et le début de la récente campagne menée, entre autres, contre le groupe armé État Islamique et ce qu'il représente. Il semble en effet qu'un changement de paradigme se soit effectué depuis environ deux ans au sein de l'appareil discursif qui justifie cette campagne, que seul le temps pourra confirmer.

²³⁷ Voir les propos de Jacques Rancière dans son article « Who is the Subject of the Rights of Man? », *loc. cit.* et ceux de Sophia McClennen et Joseph Slaughter dans : « Introducing Human Rights and Literary Forms ; or, The Vehicles and Vocabularies of Human Rights », *loc. cit.* De plus, il est à

pas un geste de violence largement médiatisé ne se passent en effet sans que la figure de l'individu vulnérable – qu'il soit opprimé, pauvre, femme, enfant, prisonnier de conscience, réfugié... –, à quelques exceptions près²³⁸, ne soit convoquée.

À ce titre, les nombreux discours qui ont accompagné les frappes de l'OTAN en République fédérale de Yougoslavie en 1999, celles des États-Unis contre l'Afghanistan puis contre l'Irak en 2001 et 2003, et plus récemment celles menées sous l'égide des Nations Unies en Libye (19 mars au 31 octobre 2011) ont tous justifié le recours à une intervention musclée par des causes humanitaires²³⁹. À l'autre bout du spectre, de la même manière, les droits humains constituent le nouvel argument de la résistance à ces structures néocoloniales de domination, qui invoquent elles-mêmes la nécessité de protéger les droits civils, politiques, culturels, sociaux et économiques de l'individu pour justifier leurs actions. Sur le plan national, on ne compte plus les ONG et les associations de la société civile qui luttent

noter que ce phénomène est accentué par une hypermédiation de la violence dans un monde désormais globalisé. « Si la violence sous son aspect conflictuel n'est pas un phénomène nouveau, remarquent à ce propos Isaac Bazié et Hans Jürgen Lüsebrink, c'est à coup sûr sa médiation qui lui vaut dans ces dernières décennies sa particularité et le sentiment d'omniprésence qu'on en a. » (Isaac Bazié et Hans-Jürgen Lüsebrink, *op. cit.*, p. 1)

²³⁸ Soulignons ici que d'autres figures de la vulnérabilité, tels les migrants irréguliers, les condamnés de droit commun, les itinérants, les patients psychiatriques désinstitutionnalisés, entre autres, sont très rarement évoquées en tant que tels, du fait de la part de responsabilité qui leur est imputée pour l'existence même de leur condition : leur agentivité les privent du plein statut de « victime ».

²³⁹ « At the same time, the *oppressed people* of Afghanistan will know the generosity of America and our allies. As we strike military targets, we'll also drop food, medicine and supplies to the *starving and suffering men and women and children* of Afghanistan », déclarait ainsi, le 7 octobre 2001, George W. Bush dans une adresse à la nation annonçant l'arrivée des troupes américaines en Afghanistan. (George W. Bush, « Presidential Address to the Nation », Office of the Press Secretary, The White House, 7 octobre 2001, en ligne, <<http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/200110078.html>>, consulté le 10 novembre 2012) De même, devant l'Assemblée générale des Nations Unies en 2012, Benjamin Netanyahu proclamait : « For today, a great battle is being waged between the modern and the medieval. *The forces of modernity seek a bright future in which the rights of all are protected*, in which an ever-expanding digital library is available in the palm of every child, in which every life is sacred. The forces of medievalism seek a world in which women and minorities are subjugated, in which knowledge is suppressed, in which not life but death is glorified. These forces clash around the globe, but nowhere more starkly than in the Middle East. Israel stands proudly with the forces of modernity » (Benjamin Netanyahu, « Speech by Prime Minister Benjamin Netanyahu to the UN General Assembly's General Debate », *JSS News*, en ligne <<http://jssnews.com/2012/09/27/netanyahu-un-2012/>>, consulté le 16 février 2013) Deux gouvernements, deux discours, deux conflits et une seule rhétorique construite sur une double articulation : « kill the evil men and save the innocent women and children ». (Sophia A. McClennen et Joseph R. Slaughter, *loc. cit.*, p. 9)

quotidiennement pour la promotion et la protection des droits des individus les plus faibles de leur communauté. Et, du côté artistique et littéraire, on observe de plus en plus l'apparition de l'individu en tant que sujet vulnérable au sein des préoccupations formelles – comment et qu'est-ce qu'écrire à la place de l'autre? –, institutionnelles – notamment par l'octroi de prix, de bourses et la mise sur pied de chantiers d'écriture –, et commerciales – publicité, listes des meilleurs vendeurs, visibilité de cette littérature dans des émissions de variétés et en librairie. En d'autres termes, le langage des droits humains, en plus d'occuper désormais la totalité de la sphère du discours, constitue un enjeu de lutte entre groupes sociaux et fait l'objet de réappropriations permanentes²⁴⁰.

Ainsi, sans vouloir analyser les préoccupations politiques qui ont pu motiver ces acteurs et leurs multiples interventions, il n'en demeure pas moins qu'à partir de la dernière décennie du XX^e siècle, comme le remarquent encore Sophia A. McClennen et Joseph Slaughter, « human rights have provided a preferred language for statements about morality and immorality, claims about justice and injustice²⁴¹ ». Nous assisterions en fait depuis 1990 – soit depuis la chute de l'Empire soviétique – à un renouvellement des perceptions à l'égard de la légitimité ou non des phénomènes de violence, qui passe notamment par le biais d'un changement radical éprouvé au sein du régime de la visibilité politique. Comme aime à le rappeler Jacques Rancière :

In the following years [after the collapse of the Soviet empire], the new landscape of humanity, freed from utopian totalitarianism, became the stage of new outbursts of ethnic conflicts and slaughters, religious fundamentalisms, or racial and xenophobic movements. The territory of "posthistorical" and peaceful humanity proved to be the territory of new figures of the Inhuman. And the Rights of Man turned out to be the rights of the rightless, of the populations hunted out of their homes and land and threaten by ethnic slaughter. They appeared more and more as

²⁴⁰ Certains critiques pourraient d'ailleurs arguer que l'hypothèse qui guide cette thèse participe de cette lubie contemporaine sans égard pour les œuvres elles-mêmes. Toutefois, une brève analyse du discours tant du côté de l'institution, de la réception critique que de celui des textes et de leurs auteurs eux-mêmes nous en prouve le contraire (voir les chapitres 3, 4 et 5). C'est justement parce qu'elle prend en compte l'existence de cette convergence autour de ce discours et cherche à poser une distance à la fois diachronique et synchronique avec elle, que notre édifice argumentaire échappe à ce piège.

²⁴¹ « Introducing Human Rights and Literary Forms ; or, The Vehicles and Vocabularies of Human Rights », *loc. cit.*, p. 1.

the rights of the victims, the rights of those who were unable to enact any rights or even any claim in their name²⁴².

Sous les pressions de cette nouvelle réalité éthico-politique, sont dès lors considérées comme légitimes les actions qui cherchent par tous les moyens, y compris ceux qui constituent la violence, à protéger cette catégorie de sujets désormais devenus visibles sur la carte du sensible. « “Smart bombs” alternate with “literature drop,” and both promise to liberate the “common people” from fear and want²⁴³ », écrit d’ailleurs Slaughter dans une description de cette guerre aux États voyous et au terrorisme, qui, à coup de spins médiatiques, semble teinter nos représentations quotidiennes de l’espace social. Il y aurait donc eu, au cours des trente dernières années, transformation ou, pour reprendre un terme de Castoriadis, « auto-altération²⁴⁴ » de la moralité historique de la société considérée ici au sens large, puisque la violence, englobée dorénavant qu’elle est par les déclinaisons du mot « terreur », fait appel à un « nouveau paradigme » et sollicite les images d’un autre répertoire²⁴⁵.

En fait, si l’on s’en tient à la définition de la violence avancée en 1921 par Walter Benjamin et qui la lie directement à la conception du droit et de la justice :

Étant donné que la connaissance des forces du droit se manifeste le plus évidemment par la soumission, en principe sans résistance, à leurs fins, le principe de distinction des violences doit se fonder sur la présence ou sur l’absence d’une reconnaissance historique universelle de leurs fins. On peut appeler fins naturelles celles à qui manque cette reconnaissance, et les autres, fins légales. Plus précisément, la fonction diversifiée de la violence, selon qu’elle est au service de fins naturelles ou légales, peut être démontrée de la manière la plus évidente en partant de créations juridiques déterminées, quelles qu’elles soient²⁴⁶.

²⁴² « Who is the Subject of the Rights of Man? », *loc. cit.*, pp. 297-298. C’est là également le propos de Richard Ashby Wilson et Richard D. Brown, lorsqu’ils écrivent : « While the right to humanitarian intervention was originally a right asserted by the intervening state, in the post-Cold War era this right became progressively transferred to the victims of abuses. » (Richard Ashby Wilson et Richard D. Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. 6)

²⁴³ « Humanitarian Reading », *op. cit.*, p. 89.

²⁴⁴ *L’Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, coll. « Esprit : La Cité prochaine », 1975, 497 p.

²⁴⁵ Nous suivons ici l’hypothèse de Michel Wieviorka à propos du caractère historique et transitif du paradigme de la violence dans *La violence*, Paris, Balland, coll. « Voix et Regards », 2004, 328 p.

²⁴⁶ Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 215.

Il existerait par conséquent une fluctuation, des évolutions, une histoire au sein des paradigmes de la violence; raison pour laquelle Walter Benjamin parle dans sa *Critique* de « moralité historique ». Une telle fluctuation entraînerait à sa suite une modification au sein des institutions et des paradigmes qui structurent la pensée juridique et, par le fait même, la conception que peut avoir une société du droit, de la justice et, également, de la personne que ce droit régit. Chacune de ces fluctuations-modifications conduirait, elle aussi, à une série de créations d'instruments pratiques – lois, constitutions, décrets, chartes – qui, à leur façon, consacrerait l'avènement de nouvelles formes, de nouvelles figures, de nouveaux types « d'entités social-historiques », qui remodelent à leur tour le vivre ensemble²⁴⁷. Autrement dit, « L'auto-altération perpétuelle de la société est son être même, qui se manifeste par la position de formes-figures relativement fixes et stables et par l'éclatement de ces formes-figures qui ne peut jamais être que position-crédation d'autres formes-figures²⁴⁸ ». En ce sens, tout changement au sein des modes de reconnaissance historique de la légitimité de la finalité de certains moyens qui constituent la violence pousse inéluctablement à une reconfiguration du social et, surtout, à une reconfiguration des « formes de la visibilité²⁴⁹ » au sein de l'espace public. Reconfiguration qui passe, notamment, par l'apparition sur la scène juridique de nouveaux acteurs pouvant désormais réclamer le titre de « sujet de droit ».

Dans une telle optique, la fin de la Guerre froide, de la même manière que les différentes révolutions bourgeoises des XVII^e et XVIII^e siècles²⁵⁰, aurait ainsi poussé à une refondation des termes juridico-politiques sur lesquels reposait alors l'ordre social. Elle aurait fait apparaître un nouveau sujet dans la personne du « sans-droit », de la « victime », des populations les plus vulnérables; auparavant non vues – bien que de plus en plus audibles sur certaines scènes depuis la fin des années 1950 –, puisque longtemps considérées comme

²⁴⁷ Pensons notamment aux discours sur les droits des Noirs, sur les droits des femmes ou sur les droits du sujet « postcolonial » – dont l'utilisation à des fins mercantiles par certains créateurs a été récemment dénoncée par certains intellectuels et chercheurs (voir p. 68) –, qui tous ont marqué la scène politique du XX^e siècle et qui tous ont conduit aux résultats juridiques que l'on sait.

²⁴⁸ Cornelius Castoriadis, *op. cit.*, p. 536.

²⁴⁹ Jacques Rancière, *Le partage du sensible*, *op. cit.*

²⁵⁰ Voir notamment à ce sujet les travaux de Jack Donnelly sur les droits humains en général (2003) et, plus particulièrement, sur l'évolution des droits humains au sein de la pensée libérale (1990).

n'appartenant pas à la classe de ceux qui « font l'histoire²⁵¹ ». En cela, les droits humains et l'idée même que de tels droits existent apparaissent comme le résultat d'une construction discursive contingente. Ils seraient l'aboutissement temporaire d'une longue lutte entre des intérêts singuliers, étatiques, corporatistes, hégémonistes et populistes au sein de l'ordre du discours régissant l'espace des possibles et des pensables en matière de moralité et de justice²⁵². À savoir, dans le cas présent, celle qui, tout au long de la Guerre froide, a pu se mener sous l'égide des tensions existant entre les démocraties libérales et les partisans d'une vision plus marxiste de la notion de « droits »²⁵³.

Or, ce que nous apprend également une telle transformation au sein du champ des représentations de la violence légitime ou illégitime est que la place du sujet en droit de se défendre contre cette dernière n'est pas stable, immuable, invariable. De la même façon que les droits humains sont le sujet de tractations perpétuelles entre les divers groupes qui se réclament d'eux, la notion de sujet de droit – tout comme l'étaient, dans le chapitre précédent, des notions comme celles d'auteur, de littérarité ou même de littérature – s'avère être un espace vide; c'est-à-dire, en ce sens, négociable, appropriable, réclamable. À ce propos, il peut être utile de rappeler que, sur les plans politique et juridique :

Man and citizen do not designate collections of individuals. Man and citizen are political subjects. Political subjects are not definite collectivities. They are surplus names, names that set out a question or a dispute (litige) about who is included in their count. Correspondingly, freedom and equality are not predicates belonging to definite subjects. Political predicates are open predicates: they open up a dispute about what they exactly entail and whom they concern in which cases²⁵⁴.

Il faudrait donc, à en croire Rancière, concevoir le sujet de droit non pas comme un individu, une entité physique ou morale déterminée, mais bien plutôt comme un processus : un processus de subjectivation. En effet, comme le note Joseph Slaughter : « The subject of

²⁵¹ Jacques Rancière, *Le partage du sensible*, op. cit., p. 61.

²⁵² Richard A. Falk, « Theoretical Foundations of Human Rights », *Human Rights Quarterly*, vol. 19, no 2, 1997, pp. 31-42. À ce propos voir également la typologie des droits de l'homme proposé par Karel Vasak (1984) et sa relecture par Burns H. Weston (1997).

²⁵³ Voir Bernard Bourgeois, *Philosophie et droits de l'homme : de Kant à Marx*, Presses Universitaires de France, 1990, 132 p.

²⁵⁴ Jacques Rancière, « Who is the Subject of the Rights of Man? », loc. cit., pp. 302-303.

human rights law is a subject that is ephemerally caught up in what Bhabha calls “the production of an image of identity²⁵⁵”. Aussi, pour qu’une entité physique ou morale puisse se saisir de la justice, ou plutôt de l’institution qui la représente auprès d’une communauté, cette dernière doit s’inscrire dans le discours de manière à projeter une certaine « image de l’identité » conforme aux attentes historiques, structurelles et culturelles du moment (on reconnaîtra, ici, la marque structurante d’un « système » culturel et de son fonctionnement); à savoir, dans le cas qui nous intéresse, celle du sujet capable de réclamer, à juste titre, c’est-à-dire en tant qu’être humain, ses droits par le biais du langage. « Human rights – *droits de l’homme, derechos humanos, Menschenrechte*, “the rights of man” – are, literally, the rights that one has because one is human²⁵⁶ ». La forme tautologique d’une telle conception du sujet de droit exige de la part de l’individu cherchant à s’inscrire dans l’enceinte du prétoire une maîtrise des constructions sociales que représentent les lieux communs – notamment celle de la notion de « personne » – et, de ce fait, concentre son attention sur la voix de ce même individu et sur les possibilités qui lui sont offertes en termes d’écoute et de narration (on reconnaîtra, là encore, l’aspect « filtrant » du « système » et sa structure de positionnements).

Cette importance accordée à la voix du sujet au sein de l’institution juridique transparaît d’autant plus que la possibilité même de « clamer ses droits » devant une cour de justice – ce qui a pour suite d’activer véritablement ces droits par l’institution officielle d’un « litige » – repose sur la performativité de l’acte de langage. Tout comme le verbe promettre engage la personne qui le prononce dans le temps et l’espace envers autrui²⁵⁷, le processus de subjectivation enclenché par tout individu en mesure de se saisir d’un tribunal permet de combler l’intervalle existant entre la réalité scripturale des droits que ce dernier se croit légitimé de réclamer et la réalité effective de ces mêmes droits. Comme l’a écrit à cet effet Jack Donnelly, rappelant du même souffle le « paradoxe de possession » sur lequel repose le fonctionnement de toute requête en droit : « Claiming a right can “make things happen”. When Anne exercises her right, she activates Bob’s obligations, with the aim of enjoying the

²⁵⁵ « A Question of Narration : The Voice in International Human Rights Law », *loc. cit.*, p. 411.

²⁵⁶ Jack Donnelly, *Universal Human Rights in Theory and in Practice*, 2^e ed., New York, Cornell University Press, 2003, p. 7.

²⁵⁷ John L. Austin, *How to do things with words*, New York, Oxford University Press, coll. « The William James Lectures », 1970 [1962], 166 p.

object of the right (which in some cases may require coercive enforcement²⁵⁸) ». Ce n'est conséquemment que dans une situation de dépossession (soit celle d'Anne réclamant auprès de Bob son droit) que la capacité de s'inscrire en tant que sujet de droit au sein de l'ordre juridique prend son importance. En d'autres termes, pour qu'un droit puisse être réclamé, faut-il encore qu'il y ait eu entorse, c'est-à-dire qu'il y ait eu « violence » à l'égard d'un sujet légalement reconnu comme tel. En ce sens, seule une situation jugée inéquitable permet à l'individu ou à une entité morale juridiquement reconnue de remettre en question le « sens commun », l'ordre du social. Toute la question reste alors de savoir qui peut, qui a pu et qui aura la légitimité de s'inscrire dans l'ordre du discours afin de se réclamer comme tel.

[The Rights of Man] are also part of the configuration of the given. What is given is not only a situation of inequality. It is also an inscription, a form of visibility of equality. [...] the Rights of Man are the rights of those who make something of that inscription, who decide not only to "use" their rights but also to build such and such a case for the verification of the power of the inscription²⁵⁹.

Pendant longtemps, le droit (et notamment le droit international) s'est construit sur un système de subjectivité autre que celui sur lequel reposent les droits humains. En son sein, des principes comme celui du maintien de l'ordre social, des frontières territoriales et de la souveraineté étatique ont longtemps primé sur le respect de la vie humaine et la protection de la population civile. Plus encore, comme le souligne Keba Mbaye, ce ne fut « qu'avec quelques hésitations²⁶⁰ » que les ténors du droit international ont commencé à développer un intérêt pour l'individu, puis pour l'individu dans ce qu'il est et dans ce qu'il a de plus vulnérable – soit en tant que corps, *corpus* – pour aboutir finalement à la situation que l'on connaît aujourd'hui. Il y aurait eu, par conséquent, fluctuations, évolution, modifications au sein des institutions et paradigmes qui structurent la pensée juridique régissant l'ordre international au cours du dernier siècle. Ces modifications et fluctuations, comme nous chercherons à le démontrer, ont tout à voir avec une transformation progressive du « partage du sensible », c'est-à-dire avec une transformation de la conception même de qui (ou de quoi) est autorisé (ou ne l'est pas) à prendre part aux débats de la vie juridico-politique. « La

²⁵⁸ *Universal Human Rights in Theory and in Practice, op. cit.*, p. 8.

²⁵⁹ Jacques Rancière, « Who is the Subject of the Rights of Man? », *loc. cit.*, p. 303.

²⁶⁰ *Les Droits de l'Homme en Afrique*, 2^e éd., Paris, Éditions A. Pedone, 2002, p. 38.

politique [tout comme la subjectivité juridique] porte sur ce qu'on voit et ce qu'on peut en dire, *sur qui a la compétence pour voir et la qualité pour dire*, sur les propriétés des espaces et les possibles du temps²⁶¹ », rappelle à ce titre Jacques Rancière à propos d'une réalité qui vaut également pour le domaine littéraire. Comment expliquer sinon l'intérêt soudain pour les récits des survivants des camps de la mort nazis vers la fin des années 1950²⁶², celui pour « the "personal story" of the religious or political "non-conformists"²⁶³ » des décennies 1960 et 1970, et le « tournant éthique » de la critique des années 1990²⁶⁴ qui, elle, ouvrira la voie à la valorisation, si ce n'est à la canonisation des Efovi, des Diop et des Dongala au cours des années 2000? Soit de trois auteurs représentatifs de ce goût soudain du marché littéraire occidental pour les écritures africaines de la violence, qui, trois quarts de siècle plus tôt, n'auraient pas pu même rêver avoir voix au chapitre, car ne disposant pas d'une pleine capacité juridique (et littéraire) aux yeux des États modernes, de même qu'aux yeux de leurs « champs » et « systèmes ». Le seul exemple des procès pour droit d'auteur qui ont marqué les débuts de la littérature africaine constitue, à ce titre, un événement révélateur de la fragilité de l'énonciateur africain au sein de l'espace discursif occidental et, plus spécifiquement, franco-français²⁶⁵.

Dans cet esprit, les pages qui suivent seront consacrées à l'étude synchronique et diachronique de ce partage. Diachronique d'abord, car une brève histoire de l'évolution de la

²⁶¹ Jacques Rancière, *Le partage du sensible*, op. cit., p. 14. Nous soulignons.

²⁶² Voir à ce sujet l'étude que fait Francine Kaufmann de la réception du roman, *Le dernier des Justes*, d'André Schwarz-Bart : « Les enjeux de la polémique autour du premier best-seller français de la littérature de la Shoah », *Revue d'Histoire de la Shoah*, no 176, 2002, pp. 68-96.

²⁶³ Joseph Slaughter, « Rights on Paper », dans Elizabeth Swanson Goldberg et Alexandra Schultheis Moore [dir. de publ.], *Theoretical Perspectives on Human Rights and Literature*, op. cit., p. xi.

²⁶⁴ Parmi les spécialistes qui ont traité de ce sujet, voir notamment l'article de James Dawes, « Human Rights in Literary Studies », *Human Rights Quarterly*, vol. 31, no 2, 2009, pp. 394-409 et celui de Michael Eskin, « Introduction : The Double "Turn" to Ethics and Literature? », *Poetics Today*, vol. 25, no 4, 2004, pp. 557-572. De plus, Joseph Slaughter traitera de la question dans un ouvrage dont le titre provisoire est *Rights on Paper: Essays on Human Rights, Humanitarianism, and the Humanities* et qui devrait paraître sous peu.

²⁶⁵ À ce propos, voir notamment les articles de János Riesz, « Accusations de plagiat contre plusieurs auteurs africains et contextes historiques », *Palabres*, vol. 1, no 3-4, 1997, pp. 145-164 et celui de Koffi Anyinefa, « Scandales. Littérature francophone africaine et identité », *Cahiers d'Études africaines*, vol. XLVIII, no 3, 2008, pp. 457-486.

conception juridique et philosophique de notions telles que celles d'individualité ou de subjectivité humaine nous permettra de mettre en perspective l'institutionnalisation de certains impératifs de lecture dont sont tributaires les écritures qui, ici, nous intéressent. Synchronique ensuite, car, tout comme des notions telles que celles de temps et d'espace, la conception philosophique et juridique de la « personne » varie d'un lieu à un autre et, surtout, d'un espace culturel à un autre. Aussi, soutenant à la suite de Rhoda E. Howard qu'aucune société n'est ni statique ni basée sur des normes culturelles inaliénables²⁶⁶, nous chercherons à tisser de l'un à l'autre, c'est-à-dire de l'évolution de la notion de « personne » observée au cours des derniers siècles en Occident à celle véhiculée depuis quelques années au sein du discours tenu par certains auteurs africains sur l'Afrique et l'illégitimité récente de ses violences politiques, un réseau de comparaisons structurelles et historiques apte à comprendre les fondements actuels du marché culturel que postulent nos hypothèses.

2.2. Sur le droit et la violence : une question de personne

Partant de ce qui vient d'être énoncé à propos de la nature discursive et conflictuelle de la subjectivité juridique, on peut conclure une chose de ces modulations paradigmatiques sur la scène internationale : l'individu en tant que tel n'est pas d'emblée « sujet de droit ». L'idée même que la personne proprement dite, c'est-à-dire la « vraie personne », dotée d'un corps, d'une vie naturelle et d'une dignité inhérente à sa condition d'être humain, puisse être considérée, voire protégée par le système juridique contre d'éventuelles violations de ses « droits égaux et inaliénables²⁶⁷ » par l'État – ou tout autre groupement auquel elle appartient – est une idée historiquement récente, liée à la modernité et résultant d'une conjoncture singulière. Il faut comprendre que la subjectivité, en droit, et plus particulièrement en droit positif, relève du domaine de la fiction et d'une tradition pour qui la nature elle-même peut s'avérer être une institution produite par un certain nombre d'opérations humaines.

²⁶⁶ « Group Versus Individual Identity », dans Abdullahi Ahmed An-Na'im et Francis M. Deng [dir. de publ.], *Human Rights in Africa : Cross-Cultural Perspectives*, Washington, The Brookings Institution, 1990, p. 178.

²⁶⁷ *Déclaration universelle des droits de l'homme*, Rés. A.G. 217 A (III) du 10 décembre 1948.

La personne, « fiction » occidentale

Pendant longtemps, en effet, le droit ne considérait pas l'individu comme un tout sacré et individuel, mais bien en tant que faisant partie d'un groupe, d'une communauté composée dans le langage. À ce propos, d'ailleurs, Giorgio Agamben remarque dans son essai *Homo Sacer : le pouvoir souverain et la vie nue* que :

Les Grecs ne disposaient pas d'un terme unique pour exprimer ce que nous entendons par le mot *vie*. Ils se servaient de deux mots qui, bien que pouvant être ramenés à une étymologie commune, étaient sémantiquement et morphologiquement distincts : *zōē*, qui exprimait le simple fait de vivre, commun à tous les êtres vivants (animaux, hommes ou dieux), et *bios*, qui indiquait la forme ou la façon de vivre propre à un individu ou à un groupe. [...] Dans le monde classique [...], la simple vie naturelle est exclue de la *polis* au sens propre du terme et reste strictement confinée, comme simple vie reproductive, à la sphère de l'*oikos*²⁶⁸.

Plusieurs exemples tirés du droit romain archaïque confirment également cette compartimentation antique de l'existence humaine : pouvoir politique du père sur son fils comme *vitae necisque potestas*²⁶⁹ ; possibilité pour un seul sujet juridique de contenir plusieurs personnes, ou pour une seule personne de contenir plusieurs sujets comme dans le cas de la multiplication des subjectivités juridiques de l'esclave possédé par deux maîtres²⁷⁰ ; statut de *spes nascendi* de l'enfant à naître en cas de divorce ou de mort du père²⁷¹, etc. En résumé, d'un côté, l'Antiquité grecque et latine reconnaissait à l'individu une « vie plus générale », confinée à la sphère privée de la domesticité, et, de l'autre, son visage public, son rôle, son masque, nécessaires à la pénétration de la sphère juridico-politique du social ; la sphère humaine se distinguant ainsi du reste du vivant par un supplément de politicité lié à la capacité d'abstraction du langage²⁷². Rien dans cette première définition antique qui laisse

²⁶⁸ *Homo sacer I : le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1995, pp. 9-10.

²⁶⁹ Yan Thomas, « *Vitae necisque potestas* », *Du châtement dans la cité. Supplices corporels et peine de mort dans le monde antique*, Rome, École française de Rome, 1984, p. 546.

²⁷⁰ Yan Thomas, « Le sujet de droit, la personne et la nature », *Le Débat*, no 100, 1998, p. 100.

²⁷¹ Yan Thomas, « L'enfant à naître et l'"héritier sien". Sujet de pouvoir et sujet de vie en droit romain », *Annales HSS*, vol. 62, no 1, 2007, p. 33.

²⁷² À ce sujet, il peut être bon de relire Aristote qui, dans sa *Politique*, fait du *logos* le lieu propre de la *polis* et définit l'homme comme étant celui de tous les animaux qui possède le langage :

présager l'accession de la « vie nue » de l'individu (son intimité au sens de corps, *corpus*, tel qu'il apparaît pour la première fois de façon codifiée en 1679 dans le writ d'*Habeas corpus*²⁷³) au rang d'une essence juridico-philosophique assez importante pour qu'elle occupe le centre des préoccupations judiciaires et pénales.

En fait, tout au long de son histoire, le droit occidental a construit le sujet – c'est-à-dire la « personne » – de façon à ce qu'il soit utile, généralisable, universel, comparable. Comme la langue, le droit est instrument d'abstraction et les normes du droit ont toujours eu pour point d'appui des entités analogues plutôt que des êtres singuliers, qui, eux, s'avèrent irréductibles, voire, pire, incomparables. Comme l'écrit à ce propos Serge Gutwirth : « L'être de l'individu est sans importance et n'intervient aucunement dans la balance; ce sont les relations, les conflits et les tensions qui comptent pour le droit²⁷⁴. » Aussi, qui est ou ce qu'est celui qui requiert sa médiation ne lui importe pas. Ce sont plutôt les motivations qui poussent un sujet à se faire entendre sur l'espace public, ce à quoi il aspire en tant que membre de cette communauté politique et comment il entend se positionner sur l'échiquier social en regard des différents rapports de force en présence, qui l'intéressent. D'autant plus que le rôle du droit, dans une telle perspective, se voit limité à celui d'assurer l'indivisibilité, d'une part, de la protection juridique – étant entendue comme un frein aux abus de pouvoir – et, de l'autre, de l'instrumentalité juridique qui, elle, vise notamment à instituer les possibilités d'une vie commune par la garantie de certains droits et l'établissement de certains devoirs. La justice, selon une telle conception positive, n'a alors pas nécessairement pour but le Juste, mais « a

« L'homme, seul de tous les animaux, possède la parole. Or, tandis que la voix ne sert qu'à indiquer la joie et la peine, et appartient pour ce motif aux autres animaux également [...], le discours sert à exprimer l'utile et le nuisible, et, par suite aussi, le juste et l'injuste : car c'est le caractère propre de l'homme par rapport aux autres animaux d'être le seul à avoir le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et des autres notions morales, et c'est la communauté de ces sentiments qui engendre famille et cité. » (Cité par Agamben, *op. cit.*, pp. 15-16)

²⁷³ Il est toutefois à noter que l'on retrace les premiers usages du *habeas corpus ad subjiciendum* bien avant sa codification en 1679. Déjà au XVIII^e siècle, William Blackstone alléguait un document juridique de 1305 pour en démontrer la prégnance et l'ancienneté au sein de la pratique juridique moderne et certains décrets, émis au XII^e sous la couronne du roi Henry II, laissent penser que le principe aurait des origines encore plus anciennes.

²⁷⁴ « Une petite réflexion sur l'importance de la flibusterie épistémologique des littéraires. Dostoïevski, la criminologie, les sciences, le droit et la littérature », dans François Ost et L. Van Eynde [dir. de publ.], *Lettres et lois. Le droit au miroir de la littérature*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 2001, p. 338.

pour mission de restaurer le lien social en faisant la part de chacun²⁷⁵ » : elle tranche leur juste part. Et le chacun dont il est ici question, comme le dirait si bien l'Ulysse d'Homère, n'est nul autre que « personne » : c'est-à-dire, étymologiquement parlant, la *persona*, le masque que l'acteur portait dans l'Antiquité au théâtre, et le rôle joué par lui, qui devait parler avec éclat. Par extension, *persona* est l'homme (ou la femme), mais seulement tel qu'il (ou elle) se présente dans la vie juridique, remplissant les différents rôles ou rôles que l'ordre juridique peut lui attribuer : père ou de fils de famille, propriétaire, juge, témoin, coupable, etc.²⁷⁶. La *persona*, si l'on se fie à une telle définition, ne serait qu'un moyen technique de localisation et d'imputation des droits et des obligations au sein de la Cité.

Pour cette raison, la personne, sujet de droit et d'obligations, n'est pas un être humain concret au sein de l'ordre juridique : elle est une fiction, une abstraction créée par cet ordre, « un fantôme dans la machine de l'ordre légal²⁷⁷ » pour reprendre une expression de Hans Kelsen; un fantôme, qui, une fois instrumentalisé, permet à cette même machine de fonctionner. D'ailleurs, au Moyen Âge, comme le rapporte Yan Thomas dans un article consacré aux rapports entre nature et sujet de droit :

les juristes [...] appelaient parfois chimères leurs constructions juridiques, et alchimistes ceux qui les élaboraient. [...] Chimère, parce que d'abord est fait exister un être qui n'existe pas dans la nature. Chimère renforcée par la fiction de représentation, laquelle fait que, à travers l'organe habilité à agir en son nom et pour elle, c'est la personne artificielle qui agit, comme si elle était réellement présente. Et, comme cette « personne » est à la fois artificielle et représentée, elle peut tout à la fois agir et n'être pas responsable de ses actes²⁷⁸.

Telle qu'elle est constituée en droit, la personne se révèle ainsi être une coquille vide, une fonction juridique, un contenant qui se prête à toutes sortes de contenus, et ce, au bon gré des situations rencontrées par les législateurs et les juristes. Elle leur permet notamment, par le biais du langage juridique, de faire exister ce qui n'existe pas et de priver d'existence ce qui

²⁷⁵ Loïc Cadiet, *Dictionnaire de la Justice*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. vii.

²⁷⁶ Gilles Lhuillier, *La loi, roman*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Dikè », 2008, 220 p.

²⁷⁷ Cité par John R. Trahan, « The Distinction Between Persons & Things : An Historical Perspective », *LSU Law Center Journal of Civil Law Studies*, vol. 1, 2008, p. 18.

²⁷⁸ « Le sujet de droit, la personne et la nature », *loc. cit.*, p. 106.

existe – comme c’est le cas de l’embryon ou de ces entreprises à qui le droit permet d’agir à titre de personne morale en regard de la configuration de la visibilité sociale. La *persona*, en d’autres termes, n’est rien d’autre qu’un artéfact sémantique : un double du sujet réel produit à même les ressources techniques que procure l’institution juridique et référant à la logique et aux schèmes de représentation contingents du droit lui-même. De même, le droit, dans de telles circonstances, se révèle être une *techne*, un art de la parole, une technique, qui consiste à « *produire des choses qui peuvent indifféremment être ou n’être pas*²⁷⁹ » et dont l’origine doit être trouvée dans l’agent créateur et non dans la nature de l’objet créé.

Partant de ces considérations, il est dès lors possible de considérer le droit dans une perspective rhétorique et le sujet de droit comme une construction paradoxale par laquelle le droit alimente, justifie et rend possible son propre discours. Comme l’écrit Alain Pottage :

The paradox consists in the self-referentiality of this mode of production; the axis which ostensibly runs from word to external fact is internal to the discourse itself, so that the event or object that it apprehends is just a medium or occasion through which the discourse encounters itself. In that very particular acceptation, rhetorical action – *techne* – happens between *res* (existing facts) and *verba* (the rhetorical artefact); « between » in the sense that it continuously modulates the difference between the two registers²⁸⁰.

De manière similaire au « système francophone » qui, dans le monde littéraire, cherche à masquer les inégalités spatiales et topiques qui le fondent ou, plus généralement, au langage qui lui cherche à se penser dans un hors relation par rapport à la voix qui le sous-tend, le droit construit ses sujets de façon à taire la vie qui leur est propre sans pour autant l’exclure complètement. En fait, « Tout se passe comme si la *société* humaine ne pouvait exister sans faire disparaître de la conscience la *présence active* de l’homme à l’origine de lui-même²⁸¹ ». La vie, en cela, est ce seuil sur lequel se bâtit la sphère juridico-politique; toujours incluse

²⁷⁹ Roland Barthes, « L’ancienne rhétorique [Aide-mémoire] », *Communications*, no 16, 1970, p. 179.

²⁸⁰ « Unitas Personae : On Legal and Biological Self-Narration », *Law & Literature*, vol. 14, 2002, p. 276.

²⁸¹ Marta Madero, « Penser la tradition juridique occidentale. Une lecture de Yan Thomas », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 1, 2012, p. 120,

parce que toujours exclue d'un construit juridique tendu entre *res* et *verba*²⁸². Étrange paradoxe que ce sujet de droit construit dans et par un langage qui cherche à étouffer, malgré l'impossibilité d'y parvenir, sa propre voix.

Ainsi, d'un côté, la « vie nue », de l'autre la *persona* : « La politique existe, rappelle Agamben, parce que l'homme est le vivant qui, dans le langage, sépare et oppose sa propre vie nue et, dans le même temps, se maintient en rapport avec elle dans une exclusion inclusive²⁸³. » On voit alors comment cette construction du sujet de droit peut conduire à une instrumentalisation du sujet réel – de sa « vie nue », pour reprendre les termes d'Agamben – en fonction de l'objectif même visé généralement par le droit; à savoir, la paix²⁸⁴, à une paix pensée généralement en termes d'État, de nation, d'ordre international. Pour cette raison, on appellera « *souveraine la sphère dans laquelle on peut tuer sans commettre d'homicide et sans célébrer un sacrifice; et sacrée, c'est-à-dire exposée au meurtre et insacrifiable, la vie qui a été capturée dans cette sphère*²⁸⁵. » Cette vie, nous le verrons, ce sera celle de l'*homo sacer* : une construction de la subjectivité juridique du droit romain archaïque dont le meurtre ne constitue pas un homicide en regard du droit. Ce sera également là tout le débat autour des tensions qui existent en droit international entre dignité humaine et souveraineté des États²⁸⁶.

Aussi, comme on peut le constater à la lumière de ce détour par la philosophie et le droit antiques, la protection de la personne et le respect de la dignité humaine sont des principes qui, en droit, ne vont pas de soi. Que l'ordre juridico-politique se préoccupe de la sphère

²⁸² Alors que Giorgio Agamben parle de cette relation d'exception en termes de « relation de ban », c'est-à-dire en raison de quoi « celui qui est mis au ban n'est pas simplement placé en dehors de la loi ni indifférent à elle [mais plutôt] abandonné par elle, exposé et risqué en ce seuil où la vie et le droit, l'extérieur et l'intérieur se confondent » (Giorgio Agamben, *op. cit.*, pp. 36-37), Roland Barthes, parlant de l'ancienne rhétorique, y voit une relation de complémentarité, un échange perpétuel, existant au niveau du discours entre les matériaux (*res*) et les formes discursives (*verba*) (*loc. cit.*, p. 198). Bien que ces deux approches puissent paraître incompatibles considérant la visée et la nature de chacune d'entre elles, elles s'avéreront complémentaires dans le cadre de notre argumentaire puisque le sujet de droit y sera considéré en tant que sujet d'énonciation et, donc, en tant que sujet capable.

²⁸³ Giorgio Agamben, *op. cit.*, p. 16.

²⁸⁴ Paul Ricœur, *Le Juste*, Paris, Éditions Esprit, coll. « Philosophie », 1995, p. 10.

²⁸⁵ Giorgio Agamben, *op. cit.*, p. 93.

²⁸⁶ Voir à ce sujet Jack Donnelly et Rhoda E. Howard, « Introduction », *International Handbook of Human Rights*, New York, Greenwood Press, 1987, pp. 1-28 et Paul Gordon Lauren, *The Evolution of Human Rights : Visions Seen*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2003, 397 p.

privée de l'individu est un phénomène somme toute récent, nous l'avons dit, lié à la modernité, qui résulte d'une culture et d'une conjoncture singulières. Ce ne sont en effet pas toutes les cultures qui considèrent l'individu sur le plan juridictionnel. De même, ce ne sont pas toutes les époques qui ont considéré l'individu comme valeur universelle. Bien que la figure de la victime et de son malheur ait de tout temps existé, comme le démontrent les travaux de Bronislaw Geremek²⁸⁷, « sa souffrance, son intégrité physique et morale, bafouée, niée, détruite ne pèsent » dans les « sociétés traditionnelles, et dans les phases de la modernité antérieures à la nôtre²⁸⁸ », pour autant qu'elles répondent à une violence significative et signifiante d'un point de vue collectif et non individuel. À ce propos, d'ailleurs, il est bon de rappeler avec Philippe Hamon que l'importance accordée à l'individu, par le biais du personnage, au sein de la théorie littéraire n'est véritablement apparue qu'à partir du XVII^e siècle en France suite à une transformation de la conceptualisation du sujet, c'est-à-dire de la « personne », en philosophie, en politique et en droit. Il écrit :

La plupart de ces théories ont, du moins à partir du XVII^e siècle, l'habitude de se référer implicitement ou explicitement, mais toujours préférentiellement, à un mode d'analyse essentiellement *psychologique* [...] et *personnaliste*, qui confond systématiquement personne et personnage, expérience (réelle) et expérimentation (textuelle); cette approche particulière est fondée sur une conception culturelle et idéologique particulière, d'inspiration cartésienne, chrétienne, morale, individualiste et *idéaliste* du sujet. [...] La survalorisation du concept en littérature serait donc liée à la fois au phénomène moderne, historiquement daté, de l'accession de l'individu comme essence juridique et philosophique, comme valeur universelle²⁸⁹.

En Occident, la modernité aurait ainsi marqué l'entrée de la *zoe* au sein des préoccupations philosophiques, juridico-politiques et littéraires²⁹⁰. Cependant, bien qu'on s'intéresse de plus en plus à la « vie nue » sur tous les plans et à toutes les échelles, il n'en demeure pas moins

²⁸⁷ Notamment dans *The margins of society in late medieval Paris*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Past and Present Publications », 1987, 319 p.

²⁸⁸ Michel Wieviorka, *op. cit.*, p. 81.

²⁸⁹ *Le Personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, 2^e éd., Genève, Librairie Droz, 1998 [1983], p. 10.

²⁹⁰ Voir notamment les essais de Jack Donnelly et de Giorgio Agamben précédemment cités, de même que ceux de Michel Foucault, *Les mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, 400 p. et de Julie Stone Peters « "Literature", the "Rights of Man", and Narratives of Atrocity », *loc. cit.*

qu'elle reste généralement soumise à l'idée de souveraineté d'un peuple, d'un État, d'une communauté. La première Déclaration des droits de l'homme n'a-t-elle pas été justement nommée, en 1789, la Déclaration des droits de l'homme *et du citoyen*?

Modernisation, individualisation, personne

À cet égard, il est pertinent de revenir, à ce moment précis où notre parcours juridico-historique rencontre le sujet moderne, à l'essence même du droit, c'est-à-dire à son aspect politique et communautaire, car des années de critiques passées à dénoncer les dérives du libéralisme occidental et sa conception des droits de la personne ont conduit inévitablement à forger de cette dernière la vision figée que l'on connaît, à savoir : celle d'un *individu isolé et autonome* dont les droits civils et politiques représentent les seuls droits véritablement inaliénables, mis à part peut-être le droit à la propriété privée²⁹¹. La pensée libérale reposant, depuis la révolution bourgeoise, on le sait, sur l'idée selon laquelle le travail, l'accumulation et la propriété individuels constitueraient la base de la vie en société; une vie au sein de laquelle des individus particuliers auraient trouvé avantage à céder quelques libertés personnelles en échange de l'assurance et de la sécurité apportées par le nombre de l'organisation sociétale. Comme le formulait Ian Shapiro il y a près de trente ans : « the negative libertarian view of the substance of rights has been an integral part of the liberal conception of individual rights since its inception²⁹². » Et il faut revenir au contexte dans lequel s'est construite cette vision d'opposition – car le caractère « négatif » des droits humains qu'elle supporte est en une – pour comprendre l'accession de l'individu au rang de valeur à défendre contre les éventuels abus du groupe ou de l'État le représentant.

Il faut se reporter, en effet, à une époque où les formes d'organisation plus religieuses et traditionnelles du social limitaient l'émancipation d'une majorité de la population européenne et, en partie, nord-américaine pour comprendre comment les possibles ouverts par la

²⁹¹ Jack Donnelly, « Human Rights and Western Liberalism », dans Abdulahi An-Na'im et Francis Deng [dir. de publ.], *op. cit.*, p. 31. Voir également les critiques émises, entre autres, par Crawford Brough Macpherson dans *The Political Theory of Possessive Individualism*, Oxford, Clarendon Press, 1962, 310 p. et Adamantia Pollis dans « Liberal, Socialist, and Third World Perspectives of Human Rights », dans Peter Schwab et Adamantia Pollis [dir. de publ.], *Toward a Human Rights Framework*, New York, Praeger, 1982, pp. 1-26.

²⁹² Cité par Jack Donnelly, *ibid.*, pp. 31-32.

médecine et la désacralisation du corps qu'elle entraîne, l'industrialisation, l'urbanisation et l'accès de plus en plus grand à l'éducation et à la mobilité des classes bourgeoises et ouvrières des XVII^e et XVIII^e siècles, entre autres, ont poussé un certain nombre d'individus à ressentir comme violent un état de fait qui, pourtant, n'était pas perçu comme tel quelques décennies, voire quelques années ou mois plus tôt. Sur ce point Johann Galtung ne peut être plus juste lorsqu'il constate que la violence se perçoit dès le moment où un individu, un groupe ou une population humaine est influencé de telle manière que l'état ponctuel de ses réalisations (somatiques et mentales) s'avère être en deçà de leur plein potentiel.

Violence is here defined as the cause of the difference between the potential and the actual, écrit-il, between what could have been and what it is. Violence is that which increases the distance between the potential and the actual, and that which impedes the decrease of this distance. Thus, if a person died from tuberculosis in the eighteenth century it would be hard to conceive of this as violence since it might have been quite unavoidable, but if he dies from it today, [...], then violence is present according to our definition. [...] In other words, when the potential is higher than the actual is by definition *avoidable* and when it is avoidable, then violence is present²⁹³.

Rapportée aux États-Unis et à la France des XVII^e et XVIII^e siècles, c'est-à-dire aux lieux de naissance de l'État moderne, cette définition explique comment l'arrivée de nouvelles possibilités et de nouveaux paramètres permet que l'écart s'élargisse entre actualité et potentialité de la personne humaine de sorte qu'il soit ressenti, comme tel, par certains sujets qui en appelleront à une demande de reconnaissance en droit²⁹⁴. Comme le remarque Lynn Hunt à ce propos, la seconde partie du XVIII^e siècle européen assiste au développement rapide d'une série de pratiques (économiques, sociales, alimentaires, culturelles, etc.) et de discours contestataires qui, tous à leur manière, remettent en question l'ordre juridico-politique existant. On questionne de plus en plus l'autorité paternelle absolue, de la même façon qu'on ne tolère plus certains comportements autrefois acceptés en public – comme le fait de jeter de la nourriture par terre ou encore d'essuyer sur ses vêtements ses excréments corporelles – ou certains châtiments qui, pourtant, représentaient des piliers de la procédure

²⁹³ « Violence, Peace, and Peace Research », *Journal of Peace Research*, vol. 6, no 3, 1969, pp. 168-169.

²⁹⁴ Voir à ce sujet l'essai de Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and the Spread of Nationalism*, Londres ; New York, Verso, 2006 [1983], 240 p.

judiciaire – au nombre desquels figurent la torture, la pendaison, l'écartèlement et d'autres formes de punitions corporelles tantôt publiques et tantôt extrêmes²⁹⁵.

En d'autres termes, les temps changent aux XVII^e et XVIII^e siècles et, avec eux, la perception qu'a la société de ce qu'est et n'est pas un comportement violent, intolérable ou injuste sur les plans social et juridico-politique. Ce qui a pour résultat d'en appeler à la « position-crédation » d'une autre « forme-figure²⁹⁶ », mieux connue sous le nom d'État moderne, seul détenteur du « monopole de la violence légitime » selon l'expression de Max Weber, et dont le sujet par excellence n'est plus un groupement d'individus mais bien l'individu lui-même en sa qualité de citoyen. « Human rights only become meaningful when they gain political content », écrit d'ailleurs Lynn Hunt. « They are therefore rights guaranteed in the secular political world (even if they are called "sacred"), and they are rights that require active participation from those who hold them²⁹⁷. » Raison pour laquelle, notamment, « dans la tradition intellectuelle moderne », de même que « dans les sciences politiques, juridiques et sociales classiques, la question de la violence [et du sujet de droit auquel elle est intrinsèquement liée] est inséparable de l'État, même si, à l'évidence, elle ne se limite pas à lui²⁹⁸. » Du reste, sur le plan purement légal, cette réalité se fera notamment ressentir dans l'élaboration du droit humanitaire dont on retrace les premiers jets au XIX^e siècle sous la forme des « lois naturelles de l'humanité²⁹⁹ » qui, elles-mêmes, se prolongeront au XX^e siècle sous la forme du droit international humanitaire, et dont l'objectif principal est d'encadrer et de limiter les effets de la guerre sur les belligérants et les civils par un appel aux États à respecter les exigences de la « conscience publique », c'est-à-dire de l'empathie. Selon l'interprétation que propose Jean Pictet de ces exigences et de ses termes, l'humanité exigerait, en effet, que « l'on préfère la capture à la blessure, la blessure à la mort, que l'on

²⁹⁵ *Inventing Human Rights : A History*, New York, W. W. Norton & Company, 2007, p. 30.

²⁹⁶ Cornelius Castoriadis, *op. cit.*, p. 536.

²⁹⁷ *Inventing Human Rights*, *op. cit.*, p. 21.

²⁹⁸ Michel Wieviorka, *op. cit.*, p. 48.

²⁹⁹ Elles incluent entre autres : la Convention de Genève du 22 août 1864 pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne, la Déclaration de Saint Petersburg du 11 décembre 1868 à l'effet d'interdire l'usage de certains projectiles en temps de guerre et la particulièrement célèbre « clause de Martens », contenue dans la Convention de La Haye (II) du 29 juillet 1899 concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre et son Annexe.

épargne autant que possible les non-combattants, que l'on blesse de la façon la moins grave [...] et la moins douloureuse [et] que la captivité soit aussi supportable que possible³⁰⁰ ».

Ainsi, avec l'idée d'État moderne serait apparue une conception du sujet et de son corps qui puisse intégrer en son sein le caractère fondamentalement individuel et vulnérable de la subjectivité humaine : une avancée vers la *zoe* dont parlait Agamben. Cependant, si certains avancent que l'apparition des droits humains a partie liée à celle de la presse et de la forme romanesque³⁰¹, aucune ne coïncide véritablement avec celle de l'*homo sacer*. Ni la scène littéraire ni la sphère juridique ne sont prêtes en ce XVIII^e siècle finissant à le concevoir et à le reconnaître en tant que tel, trop obnubilées encore qu'elles sont à percevoir l'État et son citoyen en tant que sujets d'énonciation et, donc, en tant que sujets pouvant dorénavant se targuer de « faire l'histoire³⁰² », pour reprendre une nouvelle fois l'expression de Rancière. Notons à cet effet que, bien que la victime contemporaine ait commencé à « acquérir une visibilité publique au XIX^e siècle³⁰³ », elle ne renvoie pas encore « à la capacité, réduite, interdite, introuvable, de se constituer en sujet, ou de fonctionner comme tel, ou bien à des mécanismes de désubjection, ou bien encore à l'expansion ou à l'expression de l'anti-sujet³⁰⁴ », qui intéressent l'institution littéraire et les spécialistes de la violence actuelle³⁰⁵.

Le procès Eichmann ou l'apparition juridique de l'*homo sacer* comme personne

En fait, concrètement, il faudra attendre la Seconde Guerre mondiale et le procès Eichmann à Jérusalem pour voir apparaître sur l'avant-scène juridique la « vie nue » dans ce qu'elle est en tant que limite, en tant que zone d'ombre, du droit humain³⁰⁶. Certains

³⁰⁰ Cité par Rupert Ticehurst, « La clause de Martens et le droit des conflits armés », *Revue internationale de la Croix Rouge*, avril 1997, en ligne, <<https://www.icrc.org/fre/resources/documents/misc/5fzgrl.htm>>, consulté le 3 avril 2015.

³⁰¹ Voir à ce propos les essais de Hunt, d'Anderson et de Stone Peters précédemment cités.

³⁰² *Le partage du sensible*, *op. cit.*, p. 61.

³⁰³ Michel Wieviorka, *op. cit.*, p. 83.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 288.

³⁰⁵ Notons toutefois que si les institutions ne lisent pas toujours l'*homo sacer*, la littérature, elle, l'illustre depuis l'apparition du roman moderne.

³⁰⁶ Si nous excluons ici de notre propos les procès de Nuremberg et de Tokyo, dont le premier, notons-le, constitua la scène de la première mise en application de la condamnation pour crime contre l'humanité, c'est que ces derniers se concentrèrent principalement sur les institutions et sur les victimes

pourraient contester cette datation en arguant que plusieurs documents et sources juridiques reconnaissaient déjà une certaine dignité à la vie humaine avant que n'ait lieu le procès Eichmann ou que ne soit mis sur pied le régime onusien des droits humains, et ils n'auraient pas tort³⁰⁷. En effet, la notion de responsabilité envers son prochain prônée par l'Église et les grandes traditions religieuses, les nombreuses théories du droit naturel qui se sont succédé au fil des siècles sur presque tous les continents, le droit de la guerre, le droit humanitaire, la protection diplomatique, le régime des capitulations, etc., attribuent tous à l'être humain une valeur et une agentivité dignes d'être protégées contre d'éventuelles agressions de la part d'autrui. Toutefois, aucune de ces sources, qu'elles soient religieuses, philosophiques ou juridiques, ne prend en compte avec autant d'aplomb que ne l'a fait en 1961 Gidéon Hausner³⁰⁸ au moment d'appeler ses témoins à la barre, la vie dans ses plus extrêmes retranchements. Il faudra attendre les millions de morts de la Première, puis de la Seconde Guerre mondiale et le témoignage des survivants des camps à Jérusalem pour que la violence faite à l'encontre de l'individu dans ce qu'il est et dans ce qu'il a de plus vulnérable choque et mobilise effectivement la communauté internationale. Comme le soutient Paul G. Lauren :

The magnitude of suffering, brutality, and genocide during World War II, in particular, created a consciousness about the extremes of cruelty so horrendous, *in the words of those who lived through it*, as to "outrage the conscience of mankind." This awareness, when coupled with the demands of all those survivors who had been given promises about receiving their rights if they would only join in

institutionnelles du système génocidaire institué par le régime nazi. Selon la volonté du procureur américain Robert Jackson, en effet, l'accusation du procès de Nuremberg avait été bâtie sur une masse impressionnante de documents que devaient corroborer les quelques rares témoignages de survivants, sans plus. Comme le remarque à ce sujet Annette Wieviorka dans *L'ère du témoin* : « Les témoins n'avaient pas été convoqués [à Nuremberg] pour raconter leur histoire, pour émouvoir les juges ou le public présent au tribunal, mais essentiellement pour confirmer, commenter, développer le contenu des documents écrits. » (Annette Wieviorka, *L'ère du témoin. Déportation et génocide : entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1998, p. 94) La « vie nue » en tant qu'*homo sacer* de ce même régime n'apparut véritablement sous les projecteurs de la scène juridique qu'au moment du procès Eichmann.

³⁰⁷ Voir à ce sujet François Crépeau et Idil Atak, *Human Rights in International Law*, [Diaporama électronique], Montréal, McGill University, récupéré de http://dml.hypotheses.org/?lang=fr_FR et les ouvrages de Paul Gordon Lauren et de Lynn Hunt précédemment cités.

³⁰⁸ Gidéon Hausner [1915-1990], politicien et juriste israélien, était à la tête de l'équipe des procureurs lors du procès Eichmann, procès qui se tint du 11 avril au 11 décembre 1961 à Jérusalem.

the crusade of war, created a force of global scale on behalf of international human rights that refused to be denied³⁰⁹.

De cet extrait, on retiendra deux choses : l'importance réitérée de la parole dans la construction et la mise en œuvre de nouveaux instruments légaux (« the words », « the demands », etc.) et l'impact qu'a eu cette parole sur la (re)définition occidentale de qui ou de quoi peut-être sujet de droit. « La politique porte sur ce qu'on voit et ce qu'on peut en dire, sur qui a la compétence pour voir et la qualité pour dire, sur les propriétés des espaces et les possibles du temps³¹⁰. » La force du procès Eichmann, si l'on en croit Johann Michel et Annette Wieviorka, tient précisément là : dans la mise au point d'une scénographie qui, elle, aura permis de donner un droit de parole, c'est-à-dire un droit de cité et, ce faisant, une capacité d'action, à un autre sujet que celui auparavant reconnu au sein de la sphère juridico-politique du social. Cette même scénographie qui, quelques années plus tard, se traduira dans l'écoute accordée au « témoin radical³¹¹ » que sous-tendent l'impératif du devoir de mémoire et ses récupération itératives par l'État, que sont devenus commémorations, reconstitutions, commissions Vérité et réconciliation, conférences nationales, « lieux » – lieux communs, « lieux de mémoire³¹² ». Comme le remarque avec justesse Johann Michel : « C'est à la fois au cours du procès Eichmann et au cours du symposium de 1967 [qui rassemble philosophes et théologiens autour de la question juive et de l'interprétation à donner de l'Holocauste] que se constitue ce qui deviendra l'un des éléments centraux du régime victimo-mémoriel : la victime morte ou offensée pour ce qu'elle *est*, sans être morte *pour* la patrie³¹³ » ou, plutôt, en raison de son incapacité citoyenne et politico-juridique profonde.

Pour la première fois, en effet, le procès Eichmann va appeler à la barre non pas la *persona* – cette personnalité juridique à laquelle on confère une dignité, c'est-à-dire une capacité d'agir sur son avenir au sein de la communauté –, mais bien l'*homo sacer*, cet être qu'il n'était pas permis de sacrifier en regard du droit romain, mais dont la vie, pourtant,

³⁰⁹ Paul Gordon Lauren, *op. cit.*, p. 2. Nous soulignons.

³¹⁰ Jacques Rancière, *Le partage du sensible*, *op. cit.*, p. 14. Nous soulignons.

³¹¹ Nous empruntons l'expression à Fabien Eboussi Boulaga, *Les conférences nationales en Afrique noire. Une affaire à suivre*, Paris, Karthala, coll. « Les Afriques », 1993, 229 p.

³¹² Pierre Nora, [dir. de publ.], *Les Lieux de mémoire*. Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997.

³¹³ « L'institutionnalisation du crime contre l'humanité et l'avènement du régime victimo-mémoriel en France », *Canadian Journal of Political Science*, vol. 44, no 3, 2011, p. 673.

pouvait être enlevée en toute impunité. Historiquement et juridiquement parlant, d'ailleurs, l'*homo sacer* est l'exception à la règle : « Une obscure figure du droit romain archaïque, nous dit Agamben, où la vie humaine est incluse dans l'ordre juridique uniquement sous la forme de son exclusion (c'est-à-dire dans sa possibilité d'être tuée sans sanction³¹⁴) ». L'*homo sacer*, en ce sens, est ce qui est tu, laissé pour compte, inclus dans ce même compte pour autant qu'il le soit dans une pure relation d'a-bandon³¹⁵. Autrement dit, l'*homo sacer* est l'équivalent de la voix dans le rapport politique occidental : il est celui « qui est partout et nulle part » ; le mort anonyme des chambres à gaz, des crises économiques, des guerres civiles, des exécutions massives, des famines chroniques et des champs de bataille. Il est ce qui se tient en ce seuil où extérieur et intérieur se confondent, où la vie dans ce qu'elle est de plus vulnérable est exposée à une violence qui, parce que souveraine, se transforme en droit et vice-versa. Comme l'écrivait Walter Benjamin en parlant de « fins naturelles ou légales » :

Comme fondatrice de droit, la violence [...] a une double fonction, en ce sens que la fondation du droit s'efforce certes, par le moyen de la violence, d'atteindre comme sa fin cela même qui est posé comme droit, mais au moment où elle instaure comme droit ce qui est sa fin, au lieu de congédier la violence, maintenant seulement elle en fait une violence fondatrice de droit au sens rigoureux, c'est-à-dire de façon immédiate, puisqu'elle établit, sous le nom de pouvoir, une fin non pas libérée et indépendante de la violence, mais en tant que droit, liée à elle de façon nécessaire et intérieure³¹⁶.

Le Juif, sous le nazisme, représentait cette vie insacriable mais pourtant tuable comme telle. Il était l'*homo sacer* d'un ordre politique et social qui avait fixé comme limite de la vie « politiquement pertinente » la race et, ce faisant, libérait des millions de sujets de droit de leur dignité, c'est-à-dire de leur statut politico-juridique normal³¹⁷. Ainsi, en 1961, lorsque

³¹⁴ Giorgio Agamben, *op. cit.*, p. 16.

³¹⁵ *Mettre à bandon, à ban donner* signifie d'ailleurs à l'origine, dans les langues romanes, « aussi bien "mettre au pouvoir de" que "laisser en liberté" » (*Ibid.*, p. 37).

³¹⁶ Walter Benjamin, *op. cit.*, pp. 235-236.

³¹⁷ Pour citer Thomas Laqueur : « The original sin of National Socialism was not the sporadic murder of Jews and others that escalated into the bureaucratic monstrosity of genocide, or the tens of thousands of local acts of cruelty and murder that, in league with industrial methods, constituted the crime, but rather it was the stripping of rights from, first, citizens and then from conquered people. It was the stroke of the pen by which a burger became less than a burger; a citizen, a "friend," became an enemy – "out-law" – someone beyond the law and outside culture, to use Carl Schmitt's terms. » (Thomas Laqueur, « Mourning, Pity, and the Work of Narrative », *op. cit.*, p. 37. Nous soulignons)

Gidéon Hausner convoqua pour la première fois les survivants des camps de la mort à la barre, il ne faisait pas simplement que convoquer quelques témoins de plus : il cherchait, à travers eux, à instituer une scénographie capable de faire voir autrement le sujet de l'histoire³¹⁸. « *Dans tout procès* », écrira-t-il dans ses Mémoires (1966), « *la démonstration de la vérité, l'énoncé du verdict, bien qu'essentiels, ne sont pas seulement l'objet des débats. Tout procès comporte une volonté de redressement, un souci d'exemplarité. Il attire l'attention, raconte une histoire, appelle une morale*³¹⁹. » En d'autres termes, Gidéon Hausner, en convoquant les survivants des camps de la mort à la barre, força le droit international à voir l'*homo sacer* et à l'entendre, pour la première fois, en tant que *persona*³²⁰. Il en appela de la capacité du sujet à instaurer un litige à propos de qui (ou de quoi) peut être sujet de droit. Par suite de quoi, le droit et occidental et international incluront dans leurs définitions du sujet la « vie nue » de l'individu en tant que digne d'être protégée et défendue contre d'éventuelles agressions soit de l'État, soit d'autres citoyens, soit d'autres personnes morales. Le système juridique mondial venait ainsi de connaître un changement de paradigme dû à une modification de la sensibilité/moralité historique occidentale. « Human rights are difficult to pin down because their definition, indeed their very existence, depends on emotions as much as on reason. [...] Moreover, we are most certain that a human right is at

³¹⁸ Nous référons par cette expression – sur laquelle nous construirons, en partie, notre méthodologie critique – aux analyses linguistiques d'Émile Benveniste et notamment à son article « Les relations de temps dans le verbe français », *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, pp. 237-250.

³¹⁹ Cité par Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, op. cit., p. 93.

³²⁰ Nous insistons sur cette distinction car, malgré la considération nouvelle qu'a le droit pour l'individu vulnérable, il n'en demeure pas moins que sa procédure exige de lui la maîtrise d'une certaine discursivité et, partant, d'un certain langage. Ce sera là d'ailleurs tout l'intérêt de l'essai *Constructing a Productive Other: Discourse Theory and the Convention Refugee Hearing* de Robert Barsky, pour qui, suivant Bakhtine : « The enormous significance of the motif of the speaking person is obvious in the realm of ethical and legal thought and discourse. The speaking person and his discourse is, in these areas, the major topic of thought and speech. All fundamental categories of ethical and legal inquiry and evaluation refer to speaking persons precisely as such: conscience (the "voice of conscience", the "inner word"), repentance (a free admission, a statement of wrongdoing by the person himself), truth [...] and so on. An independent, responsible and active discourse is the fundamental indicator of an ethical, legal and political human being. » (Bakhtine cité par Barsky, op. cit., p. 173) De plus, par définition, l'*homo sacer* est l'individu qu'une communauté a dépourvu de statut juridique.

issue when we feel horrified by its violation³²¹ », remarque encore une fois Lynn Hunt, dans son essai consacré à l'émergence des droits de la personne.

Concrètement, au cours des décennies qui suivirent le procès Eichmann, la communauté internationale a mis (et continue toujours de mettre) sur pied une série de mesures normatives, qui cherchent à reconnaître et à définir le statut de cette « vie nue » sur le plan juridictionnel. À ce titre, notons :

- l'adoption de la Déclaration universelle des droits de l'homme en 1948;
- la Convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale (1965);
- le Pacte international relatif aux droits civils et politiques (1966) et le Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels (1966);
- la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (1979);
- la Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants (1984);
- la Convention relative aux droits de l'enfant (1989);
- la Convention internationale sur la protection des droits de tous les travailleurs migrants et des membres de leur famille (1990);
- la Convention internationale pour la protection de toutes les personnes contre les disparitions forcées (1992);
- la Convention relative aux droits des personnes handicapées (2006), de même que tous les protocoles facultatifs relatifs aux pactes et aux conventions précédemment nommés.

C'est dire l'intérêt accru de l'Occident depuis la Seconde Guerre mondiale pour la *zoe* dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle a de plus vulnérable au sein de l'ordre juridique, politique et social. Intérêt qui se ressentira notamment dans la littérature à partir du tournant des années 1960 et se transformera, au cours des années qui suivirent, par devoir de mémoire. À cet égard, l'évolution de la réception de l'œuvre de Robert Antelme *L'espèce humaine*, parue pour la première fois en 1949 et reconnue pour ses mérites seulement vers la fin de la

³²¹ *Inventing Human Rights, op. cit.*, p. 26.

décennie 1950, en dit long sur le changement de sensibilité éprouvée envers l'*homo sacer* sur la scène littéraire et critique occidentale³²².

Aussi, considérant ce qui vient d'être énoncé, l'état d'exception qu'a proclamé en 1933 le régime nazi aura eu pour effet, sur le long terme, de forcer un changement de paradigme à propos du sujet en philosophie, en littérature et au sein de la pensée juridique contemporaine en mettant en lumière, par l'ultérieure mise en scène de la souffrance des survivants qui témoigneront à Jérusalem, les limites véritables de tout état de droit. Il rappellera éventuellement dans les mots d'Agamben que : « Le caractère sacré de la vie que l'on tente aujourd'hui de faire valoir, comme droit humain fondamental contre le pouvoir souverain, exprime au contraire, à l'origine, l'assujettissement de la vie à un pouvoir de mort, son exposition irrémédiable dans la relation d'abandon³²³. » Ainsi, entre la *persona* et l'*homo sacer*, il y aurait à la fois la capacité d'abstraction de la langue – la *persona* étant le sujet capable de s'inscrire dans l'ordre de la Cité par la force de son discours – et une situation d'exception – c'est-à-dire un « état de la loi » dans lequel la norme est en vigueur, mais ne s'applique pas et où des actes qui n'ont pas valeur de loi en acquièrent la force. En cela, il faut concevoir la *persona* et l'*homo sacer* comme les deux opposés d'un même spectre : l'un, personnage autonome et capable s'inscrivant dans le discours que suppose l'état de droit;

³²² En 1949, on lit dans *Les Temps Modernes* au sujet de l'ouvrage : « Encore un livre sur les camps de concentration! Après ceux de Rousset, de Kogon, et de tant d'autres, on croyait que tout avait été dit. Même s'il reste encore quelque chose à dire, nous aimerions qu'on se taise. La guerre est finie. Nous avons le droit de goûter la paix sans qu'on vienne nous la gâter. » (Cité par Alain Parrau, *Écrire les camps*, Paris, Belin, coll. « Littérature & politique », 1995, p. 49) Plus de dix ans plus tard, par un étonnant renversement de sensibilité et suite à sa réédition en 1957 chez Gallimard, *L'espèce humaine* connaît un succès d'estime sans précédent et se fait enfin connaître d'un public beaucoup plus large. En 1962, Blanchot lui consacre un texte dans les pages de la *Nouvelle Revue française* et, un an plus tard, c'est au tour de Perec de s'intéresser à l'œuvre d'Antelme dans un article publié au sein de la revue militante *Partisans*. Il faudra toutefois attendre les années 1980 pour que soit véritablement abordée la question du statut littéraire de *L'espèce humaine* en regard d'un certain « devoir de mémoire »; devoir supporté à l'époque par une nouvelle forme de réflexion sur les grands traumatismes de l'histoire. Il est à noter que le roman *Si c'est un homme* de Primo Levi connut approximativement le même sort, de même que la majorité des ouvrages-phares de ce que l'on qualifie aujourd'hui de « littérature des camps ». Pour plus de détails sur la question, voir l'essai d'Alain Parrau cité plus tôt, le troisième chapitre de la seconde partie de l'essai de Dominique Viart et de Bruno Vercier, *La littérature française au présent : Héritage, modernité, mutation*, Paris, Bordas, 2008 [2005], pp. 172-192 et le second chapitre de la thèse d'Anne-Martine Parent « Paroles spectrales, lectures hantées. Médiation et transmission dans le témoignage concentrationnaire », Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2006, f. 35-56.

³²³ Giorgio Agamben, *op. cit.*, p. 93.

l'autre, personnage aphone – ou, plutôt, rendu aphone par une communauté, un État, une situation – dont la vulnérabilité aura été rendue visible par un état d'exception.

Seuil 1. Droit, littérature et personne : premier arrêt sur image

En résumé, rendre visibles et cette vulnérabilité et cet état d'exception aux yeux du monde et, surtout, en regard du droit aura été le rôle du procès Eichmann. Il aura permis de faire entrer sur la scène juridique mondiale une conception du sujet, c'est-à-dire de la « personne », qui comprend la vie dans une acception beaucoup plus large que ne le faisait traditionnellement le droit occidental³²⁴. Cependant, pour qu'une telle conception soit possible, il aura fallu la guerre, les camps, l'indignation et des siècles de transformations structurelles et sociales. Et là encore, l'histoire récente nous a démontré comment cette reconnaissance de la « vie nue » et sa protection par les différentes mesures normatives existantes sont sujettes à l'agenda et l'intérêt politiques des États. Pendant plus de quarante ans, la Guerre froide aura mis effectivement un frein à l'avancée des droits humains dans plusieurs régions du monde et démontré la fragilité des règles mises en place au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Elle aura rappelé aux yeux du monde l'effet d'aveuglement que peut avoir tout état de crise devant certains phénomènes qui constituent la violence³²⁵ et l'écart conceptuel et juridique important qui sépare la victime de cette même violence et sa « vie nue » – l'*homo sacer*, pour reprendre le terme d'Agamben – de la « personne », sujet de droits et d'obligations, qui, elle, se construit dans et par le langage. À ce sujet, il est d'ailleurs parlant de constater comment toutes les campagnes humanitaires (ou presque) menées depuis *Appeal for Amnesty*³²⁶, lancée en 1961 par Peter Benenson, se sont systématiquement

³²⁴ Sur ce point, Lyndsey Stonebridge a donc raison d'écrire dans son essai sur l'imaginaire juridique des écritures de l'après-Nuremberg que : « *the outpouring of grief in Jerusalem signalled the beginnings of a new kind of justice [...], a part of a crucial turn from cold universalising reason towards the more contingent hazard of ethical witnessing* ». (L. Stonebridge, *The Judicial Imagination. Writing After Nuremberg*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2011, p. 4. Nous soulignons)

³²⁵ Michel Wieviorka, *op. cit.*, pp. 37-38.

³²⁶ Voir à ce sujet Peter Benenson, « The Forgotten Prisoners », Amnesty International, en ligne, <<http://www.amnestyusa.org/about-us/amnesty-50-years/peter-benenson-remembered/the-forgotten-prisoners-by-peter-benenson>>, consulté le 7 avril 2015; et la lecture qu'en fait Joseph Slaughter dans « Rights on Paper », *op. cit.*

concentrées sur la capacité de donner voix aux « oubliés » du système juridique plutôt que sur la nécessité de leur fournir un soutien alimentaire, technique ou médical³²⁷.

D'un point de vue littéraire, l'impact de cette modification de la sensibilité/moralité historique occidentale, du moins tel qu'il a pu être décrit, entre autres, par Alain Parrau, Annette Wieviorka, Dominique Viart, Bruno Vercier, Julie Stone Peters et James Dawes, s'est particulièrement fait ressentir dans la culture du témoignage qui émerge à partir des années 1960 et s'amplifie au cours de la décennie 1980. Comme l'écrit Annette Wieviorka : « Avec le procès Eichmann et l'émergence du témoin, l'homme-mémoire attestant que le passé fut et qu'il est toujours présent, le génocide devient une succession d'expériences individuelles auxquelles le public est supposé s'identifier³²⁸. » Il faut donc désormais lire et écrire l'*homo sacer* afin de témoigner de l'atrocité des camps. Il faut lire l'individu vulnérable et l'entendre en tant que « vie [« victime »] exposée comme telle à une violence sans précédent³²⁹ ». Rapidement, il faudra également le lire impérativement, tant par civisme que par devoir de mémoire, car la moralité de l'époque a changé et, ce faisant, a transformé dans son sillon les conditions mêmes de l'écriture de la violence et de sa réception. À partir des années 1990, une certaine critique voit effectivement la possibilité d'une « éducation sentimentale³³⁰ » dans l'acte de lecture de cette même écriture, soit dans la pratique d'un art narratif et interprétatif qui, à travers le contact prolongé avec la souffrance d'un autre que soi, « has the power to make us see the lives of the different with more than a casual tourist's interest – with involvement and sympathetic understanding³³¹. » « Such stories », écrit

³²⁷ Comme l'écrit d'ailleurs James Dawes : « After years spent interacting with human rights and humanitarian fieldworkers, I have come to believe that human rights work is, at its heart, a matter of storytelling. Many of the most recognizable organizations that intervene in humanitarian crises do so in large part by using language instead of food, medicine, or weapons; the most important act of rescue for them is not delivering supplies but asking questions, evaluating answers, and pleading with those of us who observe from a distance. Indeed, for those in need of rescue and care, the hope of being able to tell the story is sometimes the only hope. » (James Dawes, *loc. cit.*, p. 394)

³²⁸ *L'ère du témoin*, *op. cit.*, p. 118.

³²⁹ Giorgio Agamben, *op. cit.*, p. 125.

³³⁰ L'expression est de Richard Rorty, « Human Rights, Rationality, and Sentimentality », dans Stephen Shute et Susan Hurley [dir. de publ.], *On Human Rights. The Oxford Amnesty Lectures 1993*, New York, BasicBooks, 1993, pp. 122 et 129.

³³¹ Martha Nussbaum, *Cultivating Humanity : A Classical Defense of Reform in Liberal Education*, Cambridge, Harvard University Press, 1997, p. 74.

d'ailleurs Richard Rorty à propos de narrations telles que celle du roman de Harriet Beecher Stowe, *Uncle's Tom Cabin*, « have induced us, the rich, safe, powerful people, to tolerate, and even to cherish, powerless people – people whose appearance or habits or beliefs at first seemed an insult to our own moral identity, our sense of limits of permissible human variation³³². » Une visibilité de la vulnérabilité individuelle, autrement dit, qui a fait place sur le long terme à une obsession à la fois de la pratique et de la critique – et ce tant littéraire, politique, que juridique – pour ce que Julie Stone Peters appelle : « the sufferer's individual voice³³³ ».

Ainsi, le 28 octobre 2000, devant une centaine d'étudiants et de chercheurs réunis à l'Université de Chicago pour l'entendre, Homi Bhabha pouvait-il dire :

The right to narrate is... a metaphor for the fundamental human interest in freedom itself, the right to be heard, to be recognized, and represented... When you fail to protect the right to narrate you are in danger of filling the silence with sirens, megaphones, hectoring voices carried by loudspeakers from podiums of great height over people who shrink into indistinguishable masses. Once we have allowed such « walls of silence » to be built in our midsts and our minds, ... we are compelled to return to the silent killing fields of the past and the present – be it Colonisation, Apartheid, the Holocaust, or Vietnam, Palestine, Afghanistan, South Africa, Rwanda, Kosovo – to try and give voice to those who were silenced³³⁴.

Voir l'*homo sacer*, l'entendre en tant que *persona*, écrivions-nous un peu plus tôt à propos de la révolution juridique et imaginaire introduite par le procès Eichmann. Une révolution dont les échos se font dorénavant ressentir au sein d'autres écritures de la violence, provenant d'autres continents, et ce, malgré l'écart culturel et sémantique qui existait « originellement » entre ces imaginaires et celui partagé actuellement par de nombreux peuples d'Occident³³⁵. Il y aurait donc eu échanges, contacts, transformations structurelles et sociales, globalisation et mondialisation d'un discours sur la légitimité (ou non) de certaines violences, qui auraient entraîné une modification au sein des paradigmes qui structurent la pensée juridique de nombreuses populations ou, du moins, de nombreux groupes d'individus sensibles aux

³³² Richard Rorty, *op. cit.*, pp. 133-134.

³³³ Julie Stone Peters, *loc. cit.*, pp. 249-78.

³³⁴ Cité par Julie Stone Peters, *ibid.*, p. 255.

³³⁵ Voir Isaac Bazié, « Violences postcoloniales: Enjeux de la représentation et défis de la lecture », dans Isaac Bazié et Hans-Jürgen Lüsebrink [dir. de publ.], *op. cit.*, pp. 15-28.

modulations ayant marqué au cours du dernier siècle le régime occidental et international de la visibilité politique.

An important fact of the world we live in today is that many persons on the globe live in imagined worlds [that is, the multiple worlds which are constituted by the historically situated imagination of persons and groups spread around the globe] (and not just in imagined communities) and thus are able to contest and sometimes even subvert the imagined worlds of the official mind and of the entrepreneurial mentality that surround them³³⁶.

En Afrique, plus de soixante-cinq ans de corruption, de violence et de pillage, de même que les effets de la modernisation sur le processus d'individuation, ont encouragé chez plusieurs ce déplacement imaginaire. De plus en plus d'individus se réclament en effet aujourd'hui en Afrique d'un autre « partage du sensible » que celui traditionnellement prôné au sein de la communauté africaine; faisant apparaître, là aussi, au creux des écritures qui cherchent à la réfléchir ou la dépeindre, la personne en tant que vie nue, c'est-à-dire en tant qu'*homo sacer* :

— Manuel, le bruit court...

— Quel bruit?

— Tu fais un carnet, tu comptes les morts du Port...

— Tu le dis, c'est un bruit, juste des rumeurs... Quoique...

— Tu sais ce que tu risques. Tu comptes³³⁷...

Comme annoncé, les pages qui suivent auront pour but de circonscrire le contexte, de même que les facteurs qui nous permettent de postuler un tel changement et de parler, de façon plus générale, de modification paradigmatique entre le « tambour » de Senghor et la « barbarie «africaine» » de Kourouma – pour reprendre la typologie de Halen – au sein des écritures africaines de la violence contemporaine. Un passage qui, sur le plan de la réception critique, rejoint l'intérêt d'une sensibilité de plus en plus marquée du marché culturel central pour certains récits mettant en scène la fragilité physique et énonciative de l'individu en contexte dit postcolonial. Intérêt et sensibilité qui, ne l'oublions pas, ont également trouvé écho en

³³⁶ Arjun Appadurai, « Disjuncture and Difference in the Global Cultural Economy », dans Jana Evans Braziel et Anita Manner [dir. de publ.], *Theorizing Diaspora. A Reader*, Oxford, Blackwell Publishing, coll. « Keyworks in Cultural Studies », 2003, p. 31.

³³⁷ Edem Awumey, *Port-Mélo*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2006, p. 17.

Afrique sous la forme de cette étrange création politique qu'a été, dans l'AOF des années 1990, la tenue des conférences nationales.

Durant les conférences nationales, écrit d'ailleurs Fabien Eboussi Boulaga empruntant étrangement les termes d'Annette Wieviorka sur la scénographie du procès Eichmann, tout s'est arrêté, a été interrompu pour écouter des récits poignants, entendre *l'écho de la voix des torturés*, la litanie des meurtres et des assassinats, des extorsions de la *substance vitale d'hommes vulnérables et sans défense*, par le détournement des fonds publics, la gabegie... Il fallait suspendre ce qui refuse d'enregistrer la souffrance, ce qui tente de reconduire spectres, fantômes et souvenirs dangereux [...]. Le recours à l'arrêt de tout pour *faire place aux histoires de souffrance*, pour nommer l'innommable et en faire le point de départ de la reconstruction ou mieux de la fondation d'une communauté politique, telle me paraît la révélation décisive de l'expérience de ces assises sans pareil³³⁸.

Voir l'*homo sacer*, l'entendre, le dire, le lire, l'écrire, en tant que *persona*, et ce, même en Afrique, où la personne en tant que sujet individuel n'a pas toujours été, là aussi et là encore, à certains endroits, en mesure de se faire considérer par le système juridique local.

2.3. Ce qu'a fait le droit de la personne en Afrique³³⁹

Aussi, en regard de ce qui vient d'être énoncé, le sujet de droit tel que nous l'avons élaboré dans ce chapitre, c'est-à-dire constamment tendu entre *res* et *verba* et modulable au gré de la sensibilité/moralité historique d'une communauté, peut s'avérer être un concept opératoire lorsque vient le temps de comprendre les tensions qui modèlent tout le débat actuel autour de la notion de subjectivité juridique en Afrique subsaharienne. En fait, s'il s'avère être un fait acquis en Occident que l'individu puisse jouir de la personnalité juridique et intéresser ainsi le droit, il n'en va pas de même – quoique la tendance tende progressivement à changer – au sein de la majorité des communautés africaines³⁴⁰. Au sein de nombre de ces

³³⁸ Fabien Eboussi Boulaga, *op. cit.*, p. 25. Nous soulignons.

³³⁹ Nous tenons à préciser que l'expression utilisée ici n'appartient pas au vocabulaire juridique. En fait, le « droit des personnes » inclut tout ce qui concerne le droit de la famille. Au Québec, *human rights* se traduit par « les droits de la personne ». Aussi le titre réfère-t-il à la construction de la personne juridique telle qu'elle a été constituée et repensée au fil du temps par le droit en Afrique.

³⁴⁰ Ce qui pourrait avoir l'air d'une généralisation hâtive quant aux différents systèmes juridiques existant et cohabitant au sein des états africains s'appuie sur l'étude documentée du juriste Keba Mbaye pour qui : « il semble qu'aujourd'hui tout le monde soit d'accord pour admettre que la société traditionnelle africaine avait un air de famille qui, à travers la grande diversité des groupes ethniques que l'on peut dénombrer en Afrique, présente une certaine uniformité des institutions pouvant

populations, en effet, la collectivité prime sur l'individu et il est bien vu de se tenir loin des tribunaux, car le droit traditionnel africain ne s'adresse pas aux formes de subjectivités dites modernes. Il s'adresse d'abord à une famille, à un clan, à un groupe et, éventuellement, à un État, dont la pérennité aura pour fonction de garantir la protection et la dignité d'un individu défini par cette même famille, ce même clan, ce même groupe et ce même État³⁴¹. Toutefois, entre les aspirations de sociétés qui se veulent de plus en plus modernes et les frontières d'un État s'avérant en tout point conforme à « l'État africain postcolonial³⁴² », il n'est pas certain que les institutions traditionnelles africaines puissent encore répondre aux exigences contemporaines en matière de droits humains. Pour cette raison, de plus en plus de citoyens se réclament d'une autre configuration juridico-politique que celle qui a cours depuis plus de cinquante ans dans de nombreux pays d'Afrique. Ils veulent faire voir un autre sujet au sein des « pratiques africaines de soi³⁴³ » et, ce faisant, instaurent depuis quelques années un « litige », qu'il convient ici de présenter, à propos de qui ou de quoi peut être sujet de droit.

Individu, groupe et personne dans l'Afrique traditionnelle

Ainsi, comme il vient d'être mentionné, la conception de la personne comme sujet capable et autonome n'existe pas en tant que telle dans l'imaginaire juridico-politique africain traditionnel. La « personne » y existe, certes, mais elle se conçoit en termes de rôle, de statut et de comportements réglés en fonction de la hiérarchie et du système de parenté présidant à la structuration sociale de chaque groupe, de chaque ethnie, de chaque clan. « Les structures sociales de l'Afrique noire traditionnelle reposent sur le système communautaire

permettre de dire, contrairement à ce que pensait Sohier, qu'il y a entre les différentes règles qui régissent les rapports humains en Afrique un fond commun constitué par un contenu, une origine, un esprit et une finalité. L'examen attentif de cette société traditionnelle, sans arrêt sur les systèmes apparemment différents qui régissent des groupes isolés, révèle des règles de création propres, s'agissant de la protection des individus et des groupes. » (Keba Mbaye, *op. cit.*, p. 33)

³⁴¹ *Ibid.*, p. 72.

³⁴² Pour une définition voir Eghosa E. Osaghae « Human rights and transition societies in Western Africa », dans Horowitz, Shale et Albrecht Schnabel [dir. de publ.], *Human Rights and Societies in Transition: Causes, Consequences, Responses*, New York, United Nations University Press, 2004, pp. 315-338; Jean-François Bayart, *L'État en Afrique : la politique du ventre*, *op. cit.*; et Christopher Clapham, *Africa and the International System : The Politics of State Survival*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Cambridge Studies in International Relations », 2003 [1996], 340 p.

³⁴³ L'expression est d'Achille Mbembe, « À propos des écritures africaines de soi », *loc. cit.*

dont la famille est la cellule de base », écrit à cet effet Fatsah Ouguerouz. « Il ne s'agit pas ici de la famille nucléaire, limitée aux seuls époux et enfants, mais de la "*famille étendue, placée sous l'autorité d'un patriarche*"³⁴⁴. » Dans un tel système, la personne, sujette au processus d'individuation, n'est pas libre d'agir selon son bon vouloir. Elle doit plutôt agir en fonction de son statut, c'est-à-dire en fonction d'un rôle qui a été prédéterminé par les règles régissant sa communauté. « One grows into personhood through "the discharge of the various obligations defined by one's stations" », nous dit à ce propos Ifeanyi Menkiti. « There is no concept of person in traditional or folk society, independent of that person's fulfilment of the social obligation of his or her role³⁴⁵. » Aussi, au sein de ce type de société, un enfant, parce que né homme, se devra de devenir un bon fils, un bon père, un travailleur dévoué et un membre initié aux codes de conduite de sa famille afin de se montrer digne de son rang et obtenir subséquemment respect et protection de la part de son groupe d'appartenance.

L'individu, tel que défini par le « partage du sensible » de ces sociétés dites traditionnelles, ne correspond donc pas à la conception du sujet moderne³⁴⁶. Il n'est ni autonome, ni libre, ni pleinement responsable de ses choix. Ses droits, comparativement à ceux qui ont été mis en place au sein du système juridique occidental moderne, ne sont pas inhérents à sa nature, mais déterminés par le statut de son lignage et acquis également au fil du temps à travers une série de comportements jugés conformes à la logique juridico-politique de sa famille, de son groupe, de son ethnie ou de son clan³⁴⁷. Pour cette raison,

³⁴⁴ *La Charte africaine des Droits de l'Homme et des Peuples : Une approche juridique des droits de l'homme entre tradition et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 8.

³⁴⁵ Cité par Rhoda E. Howard, *Human Rights in Commonwealth Africa*, Totowa, Rowman and Littlefield, 1986, p. 18.

³⁴⁶ À cet égard, il convient de rappeler à la suite de Rhoda E. Howard que : « The communal version of dignity and justice describes the way most rural societies, including most European societies until two centuries ago or even later, view or viewed social justice. Late feudal, early industrial England, for example, was a status-based society in which custom and community regulated social relations, and in which the wealthy were expected to share their resources by supporting extended families. The group, not the individual, was the ideal social unit: marriage and morals were strictly controlled, deviance was severely punished, church attendance was obligatory, and private life was frowned upon. Similarly, under the *obshchina* system in Czarist Russia, social relations, distribution of land, and use of communal resources were regulated at the village level by local elders. » (Rhoda E. Howard, « Group Versus Individual Identity », *op. cit.*, p. 169) C'est d'ailleurs sur ces comparaisons structurelles et historiques que se tisse, en partie, l'argumentaire de cette thèse.

³⁴⁷ Jack Donnelly, « Human Rights and Human Dignity: An Analytic Critique of Non-Western Human Rights Conceptions », *American Political Science Review*, no 76, 1982, pp. 303-316.

exister en tant qu'individu dans l'Afrique traditionnelle, « c'est renoncer à l'être individuel, particulier, compétitif, agressif, conquérant, pour être avec les autres dans la paix et l'harmonie, avec les vivants et les morts, avec l'environnement naturel et les esprits qui le peuplent ou l'animent³⁴⁸. » C'est accepter d'appartenir à un groupe qui n'est pas une entité abstraite mais une réalité vécue de façon complémentaire. C'est aussi accepter de parler le langage d'un droit qui, par nature, est difficilement comparable et compatible avec celui qu'élabore depuis deux siècles le système juridique occidental.

Au sein de l'Afrique traditionnelle, en effet, le droit ne se pense pas en fonction de l'individu et, de ce fait, est essentiellement conciliatoire. Il est un droit de groupe et mérite ce qualificatif « non seulement parce qu'il s'applique à des microsociétés (lignage, tribu, ethnie, clan, famille), mais aussi parce que l'individu [...] y joue un rôle effacé³⁴⁹. » Plus précisément, en raison de la pensée juridico-politique qui prévaut généralement en Afrique, il ne va pas de soi qu'un individu saisisse la justice pour réclamer ses droits, d'où son effacement. L'individu a plutôt des devoirs dont l'accomplissement est synonyme de protection et de respect de la dignité des différents membres de sa communauté. Comme le remarque d'ailleurs le juriste Rodolfo Sacco : « Il est bien de se souvenir que la famille, ou un groupe plus élargi (toujours plus élargi au fur et à mesure que la culture devient plus complexe et que l'homme se sédentarise), gère elle-même ses droits, reléguant l'individu à la marge³⁵⁰. » Ainsi, qu'il soit question de droit de la propriété, de droit de la famille ou, même, de responsabilité pénale, l'intérêt de la collectivité a toujours prévalence sur les droits de l'individu. Ce qui ne veut pas dire pour autant que l'intérêt de l'individu ne soit pas pris en compte. Seulement, que « ce qui est juste dans l'environnement africain est avant tout ce qui sert à ressouder le groupe³⁵¹ »; groupe dont la pérennité assure le bien-être des membres qui le composent selon la logique régissant le système juridique traditionnel africain.

³⁴⁸ Colomb cité par Keba Mbaye, *op. cit.*, p. 70.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 71.

³⁵⁰ *Le droit africain : anthropologie et droit positif*, Paris, Dalloz, coll. « À droit ouvert », 2009, p.18.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 88.

En ce sens, l'individu, bien que pris en charge par son droit, n'est considéré au sein de l'imaginaire juridique traditionnel africain qu'en tant que rouage de cet « engrenage communautaire » précédemment décrit. Il a des devoirs envers autrui et tout manquement à ces devoirs, parce que risquant de mettre en péril l'ordre établi au sein du lignage ou de la parenté, peut entraîner un rejet de la part de ce même lignage, de cette même parenté; ce qui a pour conséquence de placer l'individu dans une situation précaire. La dignité humaine, dans une telle logique, s'avère par conséquent tributaire de l'appartenance de l'individu à un groupe, son groupe. Et la perception des moyens qui constituent la violence légitime ou légale, quant à elle, se voit subordonnée à l'impératif de cohésion de ce même groupe, qui apparaît alors comme l'unité de base de toute structure sociale. Violences et dignité, en cela, ne s'avéreront légitimes qu'en tant que héraut et protecteur de la survie ou de l'harmonie d'un groupe, d'une tribu, d'une famille et, éventuellement, d'un peuple; un peuple qui, déjà à partir des années 1920³⁵², mais véritablement à partir de la décennie 1950, commencera à *réclamer* son droit à l'autonomie en tant que *persona* auprès de la communauté internationale, et subséquemment, à s'arroger le droit de se donner le titre d'État en regard de cette même communauté. Cependant, pour obtenir ce titre et ces droits, ces peuples se doivent alors d'intégrer l'espace d'un autre langage au sein duquel la notion de sujet de droit n'est plus seulement celle de l'imaginaire juridique des sociétés dites traditionnelles.

L'accès au monde et le parler national : irruption et déclin du sujet de Senghor

Comme toute entité physique ou morale cherchant à pénétrer la sphère juridico-politique du social afin d'y faire entendre sa voix, de nombreux leaders du continent africain commencent en fait, à partir des années 1930, mais surtout dans la décennie qui va suivre, à inscrire leurs revendications dans les termes d'un discours apte à produire une « image de l'identité » conforme aux attentes historiques et morales qui régissent alors l'échiquier mondial. Il faut comprendre que les premières revendications d'autosubjectivisation de la part des communautés noires d'Afrique, mais également d'autres communautés d'Asie ou de la Caraïbe, émergent d'une minorité bilingue et scolarisée, produite par les diverses

³⁵² Sur ce sujet, nous nous référons, entre autres, aux travaux d'Elena Vezzadini dont la thèse et les articles qui en ont été tirés (et qui sont listés en bibliographie) portent sur le développement de l'idée de nationalisme au Soudan et sur le rôle qu'ont pu y jouer, notamment, le télégraphe et la presse.

administrations coloniales qui voient alors dans l'éducation des jeunes colonisés une responsabilité religieuse et morale³⁵³, de même que la possibilité de contrôler à moindres coûts certaines régions de « l'empire » par la formation de nouveaux clercs. Comme le soulève Benedict Anderson, c'est par la jeunesse scolarisée ou, plutôt, par la *première* génération d'étudiants à acquérir, dans un certain nombre, une éducation européenne – et, par le fait même, sa conception du monde par la maîtrise de plusieurs langues – que se propage l'idée de nationalisme dans l'ensemble de l'espace colonial du XX^e siècle³⁵⁴. Ces étudiants de mêmes conditions, que le régime colonial rassemble dans les écoles et les universités des métropoles coloniales ou européennes – on pensera, entre autres, à Aimé Césaire, Léon Gontran Damas et Léopold Sédar Senghor réunis dans le Paris de l'entre-deux-guerres –, se découvrent au contact d'autres discours et d'autres formes de socialité une solidarité commune autour d'une violence qu'ils perçoivent alors être similaire : celle d'un refus européen de reconnaître la possibilité d'une humanité qui puisse être véritablement autre et, dans ces conditions, véritablement nègre. « Nous étions des étudiants de Paris et du XX^e siècle, de ce XX^e siècle dont une des réalités est, certes, l'éveil des consciences nationales », confiait d'ailleurs en 1959 Léopold Sédar Senghor, « mais dont une autre, plus réelle encore, est l'interdépendance des peuples et des continents³⁵⁵. » On remarquera, ici, qu'il n'est plus question de famille, d'ethnie, de groupe ou de clan, dans le discours de l'intelligentsia noire des années 1930-50, mais de « peuples », de « continents » et de « consciences nationales ».

Sur le plan légal, cette modification de la configuration du langage politique de cette classe d'expatriés trouve une explication logique dans la nature même du droit international qui, depuis le traité de Westphalie, a pour coutume de ne reconnaître que l'État-nation pour sujet juridique et pour conséquence d'exclure de son régime de visibilité politique les

³⁵³ À cet égard, il mérite de revenir à l'Acte général de la conférence de Berlin de 1885 et, plus précisément, à son article 6 qui stipule l'importance pour « Toutes les Puissances exerçant des droits de souveraineté ou une influence dans lesdits territoires [colonisés][...] à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence » et de protéger et de favoriser « sans distinction de nationalités ni de cultes, toutes les institutions [...] créées et organisées à ces fins ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation. »

³⁵⁴ « The Last Wave », *op. cit.*, pp. 113-140.

³⁵⁵ Cité par Lilyan Kesteloot, *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature. Thèse présentée pour l'obtention du doctorat en philologie romane*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, 1971, pp. 110-111.

communautés qui échouent à satisfaire les critères définitionnels de ce type d'organisation sociale. Telles que nous les avons décrites dans les pages précédentes, les sociétés traditionnelles de l'Afrique subsaharienne – tout comme la majorité des populations indigènes du globe –, « as a matter of definition, [...] could not enjoy rights or duties under the "Law of Nations"³⁵⁶ ». Elles ne présentaient en effet ni la forme de gouvernement (hiérarchique et centralisée) ni le rapport d'appartenance entre une population (permanente) et son territoire (défini), qui leur auraient permis d'obtenir le respect dû au statut de personne juridique en regard des conditionnalités du système régissant l'ordre mondial.

Aussi, quand en 1945 la donne internationale change et rend audibles, pour des raisons à la fois morales et géostratégiques évidentes³⁵⁷, les revendications autonomistes des peuples colonisés de l'Asie du Sud, du Sud-Est et de l'Afrique, ces revendications se formulent alors au nom de nations qui, bien qu'encore jeunes, s'avèrent en droit de réclamer, à ce titre, leur indépendance politique. En très peu de temps, les leaders anticolonialistes auront en effet appris que la seule façon de se faire entendre au sein de la communauté des nations sera de rendre visible la vulnérabilité de leur condition en tant que telle, c'est-à-dire la légitimité de leurs violences et de leurs récriminations contre le pouvoir colonial non en tant que regroupement de familles ou de clans, mais en tant que peuples et nations modernes. C'est ce que feront, avec succès, les Vietnamiens tout au long des huit années que dura leur insurrection contre le pouvoir colonial français, de même que c'est ce que martèleront à répétition, pendant près de vingt ans, les ténors de la Négritude et les partisans des mouvements de soulèvement qui marqueront les guerres d'indépendance africaine : une

³⁵⁶ S. James Anaya, *International Human Rights and Indigenous Peoples*, New York, Aspen Publishers, coll. « Elective series », 2009, p. 42.

³⁵⁷ Il faut en effet comprendre qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale la Russie et les États-Unis, désormais au sommet de l'échiquier mondial, ne voient pas d'un œil favorable les régimes coloniaux qui les empêchent d'étendre leur sphère d'influence respective. De son côté, l'Europe libérée entretient une dette morale envers les milliers de soldats, venus principalement d'Afrique et des États-Unis, qui ont combattu à leurs côtés contre les assauts de l'opresseur nazi. Aussi, sous le poids des puissants et redevables à de nombreuses populations depuis longtemps ostracisées, plusieurs pays, entre 1946 et 1948, en plus de ratifier la Déclaration universelle des droits de l'homme, adoptent des lois qui permettront aux peuples colonisés d'acquérir une plus grande autonomie ; lois qui s'avéreront toutefois inopérantes sur le plan pratique pendant près d'une décennie. Il faudra en fait attendre la victoire des forces nationalistes vietnamiennes le 7 mai 1954 à Dien-Bien-Phu, après huit ans d'insurrection, et la reconnaissance successive de l'indépendance du pays par les accords de Genève pour voir le mouvement de décolonisation embraser littéralement l'espace colonial.

culture, un peuple, un droit, une personne internationale pleine et entière³⁵⁸. Comme l'écrit Achille Mbembe : « En tant qu'événement historique, la décolonisation est l'un des moments charnières de ce que l'on pourrait appeler notre modernité tardive. C'est elle [...] qui signe la réappropriation planétaire des idéaux de la modernité et leur transnationalisation³⁵⁹. » Une réappropriation et une transnationalisation, toutefois, qui ne seront que partielles, si l'on se fie aux discours de libération qui circulent alors en Afrique, car, contrairement en Occident où l'État moderne apparaît en symbiose avec la notion de droits individuels, « African nationalism's advocacy of democracy was solely concerned with people's rights³⁶⁰. »

More likely, ajoute Peter Ekeh, the nationalists could not imagine that there was a valid difference between, on the one hand, the collective rights of a people to self-determination and, on the other, individual's rights to possess their own niche of democratic expression concerning their rights of citizenship and freedom of speech³⁶¹.

Ce qui, sur le plan de la logique, ne contredit pas le système culturel traditionnel africain.

On en appellera alors de la révolte du Noir afin que l'Afrique puisse, selon la formule de Basil Davidson, réussir « à assumer son destin³⁶² » ; volonté qui se traduira concrètement au niveau des termes par un effort de renversement sémantique sur les scènes politique, philosophique et littéraire. Il suffit de retourner à la valorisation des formes, du rythme, de l'émotion, des thèmes, bref, de l'esthétique « nègre » des textes de l'époque pour s'en convaincre : tous exposent « what has been called the "rape of the imaginary" perpetrated by the former colonial power, eager to impose its own culture to the detriment of indigenous

³⁵⁸ Comme l'a souligné Hocine Ait-Ahmed, c'est « *donc en des termes de destin national, d'histoire collective, voire d'unité africaine que l'Africain du Kenya, de l'Algérie ou de l'Angola ou de tout autre pays du continent, posera le problème de ses droits politiques, civils, économiques et sociaux. Il s'efface d'autant plus spontanément en tant qu'individu qu'il est persuadé que la concrétisation de ses aspirations nationales ouvrira la voie qui permettra la satisfaction de ses aspirations personnelles les plus fondamentales. Le respect de sa dignité d'homme dépend de la reconquête de la dignité nationale* ». (Cité par Fatsah Ougergouz, *op. cit.*, p. 20)

³⁵⁹ *Sortir de la grande nuit, op. cit.*, p. 60.

³⁶⁰ Peter P. Ekeh, « The Concept of Second Liberation and the Prospects of Democracy in Africa : A Nigerian Context », dans Paul A. Beckett et Crawford Young [dir. de publ.], *Dilemmas of Democracy in Nigeria*, Rochester, University of Rochester Press, 1997, p. 91.

³⁶¹ *Idem.*

³⁶² *Les Africains. Introduction à l'histoire d'une culture*, Paris, Seuil, coll. « Esprit : Frontière ouverte », 1971.

traditions³⁶³. » *Une vie de Boy, Things Fall Apart, Force-bonté, Portrait du colonisé, Ville cruelle*, pour ne nommer encore que ceux-là, sont autant de titres qui font appel au paradigme spécifiquement « nègre », c'est-à-dire spécifiquement collectif de la violence et du sujet de cette même violence auquel répond le « rythme du tambour [chez] Senghor³⁶⁴ ».

Il faut se rappeler, du reste, qu'à l'époque le Noir, en tant que symbole d'un peuple et d'une race, devient le porte-étendard d'une vie humaine que le pouvoir colonial aura abandonné en ce seuil où extérieur et intérieur se confondent.

Dans l'histoire de la république, rappelle d'ailleurs Achille Mbembe suivant les propos de Franz Fanon, l'esclavage et le fait colonial constituèrent la mise en forme institutionnelle la plus explicite de la visée destructrice dont la race est porteuse. De fait, en quoi consistent la race et le racisme – et inversement en quoi consistent la mise en esclavage et l'assujettissement colonial – sinon en le pouvoir de se représenter autrui comme « déchet » et en la capacité de l'assigner à cet état de déchet « de son vivant même ? » Le versant nocturne de la république, et l'épaisseur inerte où vient s'engluier sa radicalité. C'est donc bel et bien la *race*. [...] Car la *race* est ce qui permet de penser les temps au cours desquels « l'homme » disparaît, s'évanouit, ou n'existe tout simplement plus : la tache aveugle à partir de quoi il est impossible de connaître « l'homme » et de marquer, pour lui, cette sollicitude radicale dont la république se veut par ailleurs l'expression ultime³⁶⁵.

L'*homo sacer*, de sujet individuel et vulnérable par sa vie insacriable et conséquemment tuable comme telle, devient donc, au moment de la décolonisation, un sujet collectif dans les discours tenus à propos de la libération de l'Afrique. Et, une fois cette mécanique mise à jour, nommée, critiquée par ceux-là mêmes qui en auront été les victimes de première ligne (on reconnaît là la démarche de Gidéon Hausner à Jérusalem), il sera dès lors possible de revendiquer les violences liées au processus de décolonisation comme étant des violences légitimes. Là aussi, comme à Jérusalem, on assiste à une remise en question de la moralité autrefois dominante sous un certain régime, dans une certaine région du monde, par rapport à une certaine (sous) classe de citoyens. Et, là encore, de nouveaux acteurs font leur apparition sur la « carte du sensible », car le contexte mondial n'est plus le même. En fait, depuis les

³⁶³ Alain Mabanckou, « Immigration, *Littérature-Monde*, and Universality », *loc cit.*, p. 88.

³⁶⁴ Pierre Halen, « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 28.

³⁶⁵ *De la postcolonie*, *op. cit.*, p. VI.

possibles ouverts par le remaniement des forces internationales suite à la ruine de l'Europe en 1945 et à la victoire des forces nationalistes vietnamiennes à Diên Biên Phu, le Noir, parce que race, parce que peuple et parce que bientôt nation-citoyenne, se verra en mesure de mobiliser une série de moyens, y compris ceux qui constituent la violence, en regard de la technicité d'un nouveau droit collectif : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes³⁶⁶.

À cet égard, l'une des étapes majeures de ce processus de (re)subjectivation a été l'adoption, le 14 décembre 1960, par l'Assemblée générale des Nations Unies de la Déclaration sur l'octroi de l'indépendance aux pays et aux peuples coloniaux³⁶⁷. Sur le plan de l'histoire, cette déclaration doit notamment son importance au fait que, pour la première fois, des États africains peuvent agir à titre d'instigateurs d'un tel projet – c'est-à-dire en tant que personne dont la voix résonne enfin sur la scène internationale –, mais surtout le rédigeant, et ce, malgré l'origine de leurs représentants et l'existence d'une autre façon d'articuler les rapports entre individu et communauté dans la tradition juridique africaine, « *dans un langage strictement conforme à celui de la Charte des Nations Unies et de la Déclaration universelle des droits de l'homme*³⁶⁸ ». En ceci, la rédaction en 1960 de cette déclaration sur l'octroi de l'indépendance aux pays et aux peuples coloniaux, de même que son adoption qui en constitue le prolongement, ont le mérite de démontrer comment, pour être reconnu en tant qu'État, c'est-à-dire en tant que *persona*, au sein de la communauté des nations, les peuples africains ont dû apprendre, tout comme ont dû le faire avant eux de nombreuses populations occidentales³⁶⁹, à *se représenter* à partir d'autres termes et d'un autre langage que ceux généralement admis au sein d'une organisation plus traditionnelle du social³⁷⁰. Comme le

³⁶⁶ En 1952, en effet, après des années de revendications violentes, l'Assemblée générale des Nations Unies adopte enfin la résolution 637 (VII) qui reconnaît l'exercice du droit des peuples et des nations à disposer d'eux-mêmes comme condition préalable à la jouissance de tous les droits humains fondamentaux. A.G. Rés. 637 (VII) du 16 décembre 1952.

³⁶⁷ A.G. Rés. 1514 du 14 décembre 1960.

³⁶⁸ Nong Kimmy cité par Fatsah Ouguerouz, *op. cit.*, p. 21.

³⁶⁹ Notons à ce propos que les grandes manœuvres diplomatiques du concert européen entre 1815 et la Première Guerre mondiale ne touchaient pas profondément une majorité de populations dont les principales attaches juridiques étaient régies par des coutumes locales et des pratiques sociales traditionnelles. Voir à ce sujet François Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXI^e siècle », 2003, 257 p.

³⁷⁰ Ashis Nandy traite de cette question en détail dans son essai *The Intimate Enemy : Loss and Recovery of Self under Colonialism*, Delhi, Oxford University Press, 1988 [1983], 121 p.

constatait en 1994 Robert Barsky à propos de la fragilité énonciative des demandeurs d'asile : « The question of the Other as Convention refugee therefore raises issues concerning the kind of merchandise that the claimant is expected to produce and the necessity of the Other for the production of the self (or the productive other³⁷¹) ». En moins de cinq ans, soit de 1960 à 1965, pas moins de vingt-deux États africains obtiendront de cette façon leur indépendance. Ils auront en effet appris après des décennies d'éducation et de répression coloniales que seul compte le discours adapté en fonction des standards d'acceptabilité du moment, et ce, peu importe le sujet, le lieu ou la nature du conflit et des souffrances endurées.

D'ailleurs, au lendemain de cette indépendance si chèrement acquise, ce sont ce même langage et ces mêmes critères de légitimité qui justifieront la mainmise de nombreux régimes coercitifs sur des populations d'autant plus vulnérables que rien, traditionnellement, ne les pousse à revendiquer personnellement leurs droits. Pendant plus de quarante ans, la « dignité collective », « l'ordre et la discipline », « le développement autocentré », « la paix et l'unité » ou, encore, la « reconstruction nationale³⁷² » serviront de prétexte à la réinstauration de lois draconiennes datant de l'époque coloniale, dont l'activation permet de suspendre le droit à tout instant pour mieux supprimer la « menace terroriste » que représente dès lors celui ou celle qui ose contester le pouvoir. Le tournant démocratique, pour lequel ce sont battus des dizaines de milliers d'Africains dans les mouvements anticolonialistes, aura donc conduit à l'établissement d'un état d'exception quasi généralisé à l'échelle du continent, et ce, alors même que la notion d'État-nation ne s'appliquait pas à la plupart des sociétés au nom desquelles on a revendiqué le droit à l'autogestion et à la souveraineté territoriale³⁷³. L'État postcolonial, pour cette raison, se révélera vite être un état fragile en proie aux tractations internationales. Et sa survie, dans de nombreux pays, ne tiendra plus sur les principes d'égalité, de fraternité et de respect d'une dignité inhérente et commune de la personne

³⁷¹ Robert Barsky, *op. cit.*, p. 15.

³⁷² Comme ce sera le cas notamment en Afrique du Sud, au Rwanda, au Burundi, en République Centrafricaine, au Togo, etc., qui tous ont eu recours au cours des dernières années tantôt à des commissions Vérité et réconciliation, tantôt aux conférences nationales et tantôt à d'autres formes de justice transitionnelle afin de « raviver le projet post-indépendance, qui fait partie intégrante de la lutte nationaliste et de l'idéal panafricain. » (Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique, « L'Afrique de l'Ouest et la quête d'une construction démocratique de la nation », en ligne, <<http://www.codesria.org/spip.php?rubrique125&lang=fr>>, consulté le 16 février 2013)

³⁷³ Benoît S. Ngom, *Les Droits de l'Homme et l'Afrique*, Paris, Silex Éditions, 1984, p. 76.

collective qu'il était censé incarner, mais plutôt sur les capacités de la dictature légale du pouvoir exécutif à minimiser la liberté de tout un chacun au nom de « l'intérêt général³⁷⁴ ».

In the first liberation, décrit Eghosa E. Osaghae reprenant les propos de Peter Ekeh, freedom was approached à la Woodrow Wilson, as a collective right of peoples and states. This not only overwhelmed individual rights, it also made their denial possible for the ostensibly superior *reason of state*, as indeed they (rights) were denied. The major failing of the first liberation was therefore a democratic failure, namely « that there was never a genuine transformation in the status of the individual from that of a *subject* under colonialism to that of a *citizen* in post-colonial Africa » [...] ³⁷⁵.

Ainsi, bien que la majorité de ces États aient formellement établi à coup de ratifications, de chartes et de traités la conformité de leurs pratiques aux exigences internationales en matière de droits humains³⁷⁶, il n'en demeure pas moins que « les constitutions africaines, adoptées sur le modèle européen, n'ont pas résisté – ce qui est normal – à l'environnement africain³⁷⁷. » Le bien-être de la collectivité, qui deviendra rapidement le bien-être de l'État en situation postcoloniale, aura encore une fois primauté sur les droits de la personne en tant qu'individu autonome et capable. Sa « vie nue », bien qu'elle fasse la manchette ou défile devant les commissionnaires des conférences nationales qui ont ponctué le tournant de ce siècle, ne sera généralement pas reconnue en tant que telle sur la scène des prétoires³⁷⁸.

À cet effet, il semble que l'Afrique ait tardé et tarde encore à redéfinir les traits de la personne (*persona*), seul véritable sujet de droit, de façon à ce que cette nouvelle conception englobe dans sa représentation l'individu dans sa « vie nue », c'est-à-dire dans ce qu'il est et dans ce qu'il a de plus vulnérable.

³⁷⁴ Keba Mbaye, *op. cit.*, p. 78.

³⁷⁵ « The State of Africa's Second Liberation », *Interventions : International Journal of Postcolonial Studies*, vol. 7, no 1, 2006, p. 6.

³⁷⁶ À cet égard, Geneviève Souillac note : « Yet the notion of human rights as norms may unnecessarily emphasize their coercive function or for the admittance of new states into the international community of states. The notion of human rights as architectural norms conveys their constructive function in the building of new and legitimate political institutions in transitional societies. » (G. Souillac, « From Global Norms to Local Change: Theoretical Perspectives on the Promotion of Human Rights », dans Shale Horowitz et Albrecht Schnabel [dir. de publ.], *op. cit.*, p. 79)

³⁷⁷ Rodolfo Sacco, *op. cit.*, p. 219.

³⁷⁸ Voir Rosemary Jolly, *Cultured Violence. Narrative, Social Suffering, and Engendering Human Rights in Contemporary South Africa*. Manchester, Liverpool University Press, 2010, 184 p.

Lorsque, au plus fort de la colonisation, on s'interroge sur la possibilité de l'autogouvernement, nous dit Achille Mbembe, ce n'est jamais pour déboucher sur la question générale de l'être et de la lutte pour la vie. D'entrée de jeu, la préoccupation centrale est la lutte pour la prise du pouvoir politique et la conquête de l'appareil d'État par les autochtones³⁷⁹.

D'un côté, la « vie nue », de l'autre le sujet africain préoccupé par la prise du pouvoir politique et la conquête de l'appareil d'État. Dichotomie d'autant plus marquée lorsque la guerre, et c'est là l'une des thèses de Mbembe, fait désormais partie des nouvelles *pratiques africaines de soi*. Cependant, comme ces populations d'Europe et de certaines colonies d'Amérique du Nord aux XVII^e et XVIII^e siècles, qui, en réaction à de nouveaux possibles, ont ressenti comme violent un type d'organisation plus traditionnel du social et en ont appelé à une demande de reconnaissance en droit, de nouvelles personnes, africaines celles-là, profiteront elles aussi d'un changement de paradigme occasionné par un changement de contexte pour faire voir l'individu, sa vie, voire sa « vie nue » et faire entendre la fragilité de sa voix. Ainsi, en parallèle de la politique, de la sagesse populaire et du droit, restent ceux qui, dans l'écart de la maîtrise d'un autre langage, portent un regard sur la réalité que les institutions en place n'ont jamais pu (ou n'ont jamais voulu) véritablement (re)présenter³⁸⁰ :

Ces quelques dissonances empiriques auraient déjà suffi pour se rire de tous ceux qui *têtement* voient la littérature africaine entrer pour son plaisir dans le bordel de l'histoire, et fermer la porte derrière elle; pour « nullifier » toute tentative d'application de la conception, poisson dans l'eau, « embarcation », mimétique donc, de l'art, de l'engagement de celle-ci, à l'œuvre encore dans le texte des critiques d'auteurs africains, car les écrivains du continent, même les plus incisifs, même les plus « *grass-roots* » comme Achebe ou Ngugi, se révèlent toujours édentés devant la singulière violence de leur continent : socialement inutiles, ils sont; coupés du flux de l'histoire de leur pays qui de plus en plus se fait sans eux,

³⁷⁹ Achille Mbembe, « À propos des écritures africaines de soi », *loc. cit.*, p. 35.

³⁸⁰ À ce sujet, Brook Thomas écrit : « Rather than fitting the paradoxical nature of literary evidence into the doxa or a particular historical "logic", I try to relate it to contradictions produced by conflicting deployments of rhetoric within particular societies, contradictions that often surface in the conflicts faced by a society's legal system. If the function of the law is to resolve those conflicts, literature's paradoxes result from a failure to do so. This failure continues to give literature a supplementary relation to the law, because it draws attention to inequities committed by the law's exclusions. » (Brook Thomas, « Reflections on the Law and Literature Revival », *Critical Inquiry*, vol. 17, no 3, 1991, p. 537)

qui, définitivement fait d'eux des parasites; coupés de l'Afrique, ils sont, oui, même s'ils en donnent la conscience³⁸¹!

Vies et morts de la « postcolonie » : apprendre à parler de personne

Cette réalité dont a su traiter, entre autres, Rhoda E. Howard-Hassmann au cours des vingt-cinq dernières années, est celle de l'érosion progressive de la conception traditionnelle de la communauté africaine ou, pour le dire autrement, de la modernisation de son mode de subjectivation. L'Afrique change, nous dit-elle, et l'individu change avec elle dans un monde globalisé³⁸². Depuis la fin du XIX^e siècle, en effet, les contacts répétés avec le régime colonial, de même qu'avec l'économie capitaliste qu'il instaure, d'abord, et ceux générés par le système international de l'après-1945 et la technologie des médias, ensuite, ont conduit à une perte d'équilibre des institutions traditionnelles africaines. Le cinéma, l'alphabétisation progressive des populations, le passage d'une économie de subsistance à une économie de marché, l'urbanisation, l'accélération du phénomène de migration économique, la circulation des individus et de l'information au sein de l'espace planétaire, la division mondiale du travail et, par conséquent, la politique internationale, ont tous contribué à l'effritement d'un tissu social qui, autrefois, garantissait à l'individu une certaine forme de sécurité. Pour un nombre incalculable d'Africains, le groupe, tel qu'il se concevait traditionnellement en Afrique, n'existe plus comme tel car la vie s'individualise : la subjectivité se modernise.

Pour cette raison, en Afrique, au cours des derniers siècles et, de façon encore plus (re)marquée³⁸³, au cours des cinquante dernières années, la perception de la violence a elle aussi changé, puisque la moralité historique d'une partie de sa population ne répond plus aux mêmes paramètres. Le nouveau mode de subjectivation de nombreux Africains entrerait d'ailleurs, à en croire des spécialistes tels que Rhoda E. Howard-Hassmann et Achille Mbembe, mais également les écrits d'auteurs tels que Valentin Mudimbe, Williams Sassine ou Ousmane Sembene, en compétition avec le concept de groupe qui prévaut au sein du

³⁸¹ Patrice Nganang, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Éditions Homnisphères, 2007, pp. 74-75.

³⁸² Ce sera là d'ailleurs l'une des préoccupations majeures d'auteurs tels que Sembene Ousmane et Valentin Y. Mudimbe et l'un des arguments centraux de la pensée politique d'Achille Mbembe.

³⁸³ D'un point de vue strictement littéraire, en effet, ces modifications sont plus remarquables du fait qu'elles ne pouvaient être constatées avant l'apparition, en Afrique, d'une littérature écrite.

discours tenu généralement sur l'Afrique et susciterait de nouveaux besoins en termes de droits et de responsabilité des États. Comme l'écrit Rhoda E. Howard-Hassmann :

Just as European society in the transition to capitalism engendered demands for rights, so in Africa today the abrupt transitions to political independence, fragile nationhood, and economies characterized by widespread mismanagement and corruption generate an internal discussion of rights³⁸⁴.

En ce sens, l'action combinée de la modernisation de la société traditionnelle africaine et le développement d'une nouvelle sensibilité morale face aux phénomènes qui constituent la violence auraient donc eu raison, à plus ou moins grande échelle, d'une certaine conception de la violence légitime qui prédominait, pourtant, il n'y a encore pas si longtemps, à la fois sur la scène (politique, littéraire, humanitaire, etc.) internationale et sur le continent.

Eventually, constate d'ailleurs Christopher Clapham à ce sujet, the principle of unfettered domestic sovereignty proved to be unsustainable. *Over a period, it lost the moral legitimacy which it had enjoyed at independence [...]*. This loss of legitimacy could most evidently be ascribed to a gross and public abuse of power in a relatively small number of African states which excited the interest and condemnation of Western electorates. Such abuses were, of course far more evident to the African populations which chiefly suffered from them, but since these had few if any means of bringing their opinions to international attention, they generally suffered in silence³⁸⁵.

Autrement dit, l'état d'exception généralisé et prolongé indéfiniment par les différents gouvernements autoritaires de l'Afrique post-indépendance aurait contribué à ce qu'il y ait modifications, évolution, fluctuations au sein de la moralité/sensibilité historique d'une certaine partie de la population occidentale et africaine. À compter des années 1970, et plus encore à partir de la fin de la décennie 1980 – c'est-à-dire au moment où de nombreux mouvements de revendication ont appris et réussi en Occident à faire reconnaître l'*homo sacer* grâce à de nouveaux entrepreneurs mémoriels³⁸⁶ et où la chute du mur de Berlin ouvre de nouveaux possibles rhétoriques en matière de droits humains – de nombreux ressortissants des pays occidentaux et africains se font de plus en plus sensibles aux malheurs de l'individu et de sa « vie nue » dans un contexte non plus marqué par les violences coloniales, mais

³⁸⁴ « Group Versus Individual Identity », *op. cit.*, p. 174.

³⁸⁵ Christopher Clapham, *op. cit.*, p. 188. Nous soulignons.

³⁸⁶ Voir à ce propos l'article de Johann Michel précédemment cité.

limité par les affres de la politique de « l'État postcolonial » africain. Ce sera là, entre autres, le message du discours de Mitterrand à La Baule, le 20 juin 1990, sommant les différents chefs d'État d'Afrique à entendre la voix de leurs citoyens et à adopter, par conséquent, des principes démocratiques. Ce sera également là le « souffle du vent de liberté » venu d'Europe de l'Est qui, peu à peu, prend la direction du Sud et embrase au courant de la même décennie les rues du Bénin, du Mali, du Togo ou encore de la Côte d'Ivoire ou du Burkina Faso. Et à chaque étape de cette transformation, les modes d'écriture africains de la violence se seront adaptés en fonction de la sensibilité du temps et du mode de subjectivité privilégié au sein de certains groupes d'individus qui, contrairement à d'autres, auront eu accès à d'autres imaginaires juridiques et à d'autres manières de concevoir les paradigmes de la violence légitime. Comme le remarque encore Christopher Clapham : « Novelists were generally faster than political scientists to recognize the abuse of power, and to describe it from the viewpoint of those who suffered from it³⁸⁷ ». D'où l'efficacité du renversement sémantique du mot « nègre » par le tambour de Senghor et les réactions d'indignation soulevées par la « barbarie "africaine" » des romans de Kourouma quelques décennies plus tard.

À cet égard, revenant à la théorie des « polysystèmes » développée par Itamar Even-Zohar et sur la métaphore de la seconde libération de l'Afrique, devenue si populaire auprès des chercheurs en sciences sociales au courant de la décennie 1990³⁸⁸, il serait dès lors possible d'expliquer la réaction (parfois vive) qu'ont suscitée certains textes qui deviendront des classiques, auprès des commentateurs, des producteurs et du public – tantôt mondial et tantôt africain – par un écart de sensibilité vis-à-vis de ces mêmes phénomènes³⁸⁹. Selon l'école de la « Seconde Libération », en effet, il faudrait chercher dans la conception de la

³⁸⁷ Christopher Clapham, *op. cit.*, p. 298.

³⁸⁸ Voir sur le sujet les articles de Peter Ekeh et d'Eghosa E. Osaghae précédemment cités, de même que celui de Joseph Richard, « Democratization in Africa after 1989 : Comparative and Theoretical Perspectives », *Comparative Politics*, vol. 29, no 3, 1997, pp. 363-382.

³⁸⁹ Dans le vocabulaire théorique de Hans-Robert Jauss, dont la pensée parcourt, voire oriente une part importante de notre argumentaire, cette réalité culturelle et historique est désignée par la notion d'« écart esthétique ». « Si l'on appelle "écart esthétique" la distance entre l'horizon d'attente préexistant et l'œuvre nouvelle dont la réception peut entraîner un "changement d'horizon" en allant à l'encontre d'expériences familières ou en faisant que d'autres expériences exprimées pour la première fois, accèdent à la conscience, cet écart esthétique, mesuré à l'échelle des réactions du public (succès immédiat, rejet ou scandale, approbation d'individus isolés, compréhension progressive ou retardée), peut devenir un critère de l'analyse historique. » (Hans-Robert Jauss, *op. cit.*, p. 58)

liberté prônée par les institutions politiques mises en place au moment de la première libération de l'Afrique les racines de la seconde, c'est-à-dire l'échec de l'implantation d'une démocratie à l'Occidentale dans la quasi-totalité des pays subsahariens et, subséquemment, l'incapacité de leurs institutions à prendre en charge la protection de la dignité de l'individu en matière de droits humains. Ici encore, donc, une modification importante opérée au niveau de la moralité/sensibilité historique perceptible dans le discours public ayant trait à l'Afrique – à savoir le passage d'une définition plus collective de la liberté, telle qu'elle a pu être prônée notamment au moment des Indépendances, à celle, plus récente, d'une liberté pensée en des termes beaucoup plus individuels – aurait été la cause d'un nouveau moment de soulèvement sur le continent africain. « La violence varie d'une période à une autre, dans ses formes concrètes, qui dessinent pour chaque époque historique un "répertoire" [de ce qui est et n'est pas reconnu comme violence acceptable ou légitime], comme dans les représentations auxquelles elle donne lieu³⁹⁰, écrit à ce propos Michel Wieviorka.

Sur le plan littéraire, un tel passage pourrait se traduire au niveau du « système » par une réévaluation institutionnelle des conditions d'acceptabilité ou non de certaines productions littéraires (passées ou récentes) proposant une représentation desdits phénomènes. Ce qui, de façon schématique, serait reproductible sous la forme de la tripartition suivante :

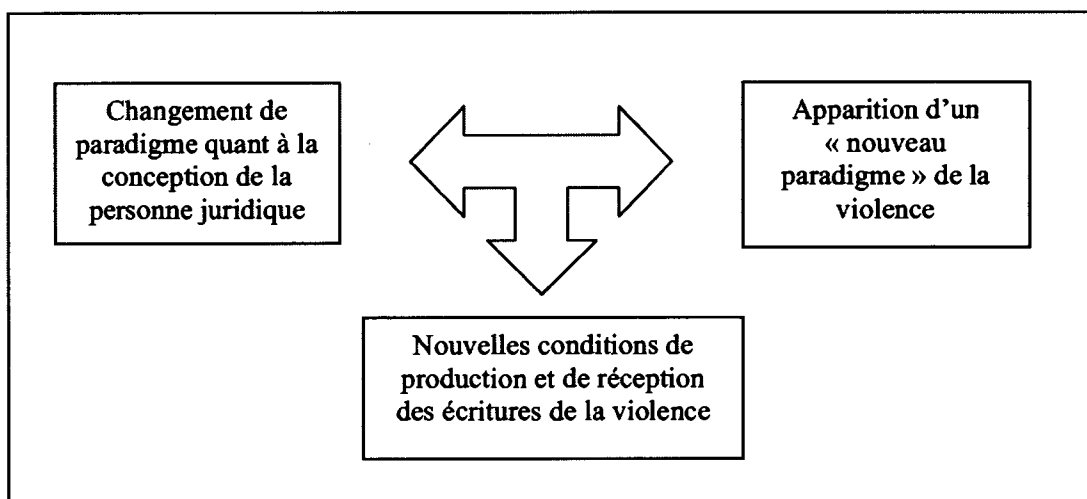


Tableau 2.1. Schéma de la tripartition dynamique existant entre conception de la personne juridique, perception de la violence (il)légitime et leurs modes de représentation

³⁹⁰ Michel Wieviorka, *op. cit.*, p. 19.

Dans le cas précis de l'Afrique, de sa seconde libération et de l'illégitimité nouvelle de ses violences étatiques, l'on pourrait trouver dans la valorisation soudaine des récits appartenant au régime victimo-mémoriel, c'est-à-dire tel que définie depuis le procès Eichmann à Jérusalem, l'une des formes d'expression de cette transformation progressive de la moralité historique internationale et africaine. Étrangement, cette modification trouvera son corollaire dans l'adoption de la loi Gayssot le 13 juillet 1990 en France, qui consacre officiellement le statut de « victimes » aux « morts en déportation » de 1939-45 et ouvre la voie aux revendications juridiques et mémorielles d'autres « victimes » appartenant ouvertement à d'autres sphères culturelles. Comme le soulève à ce propos Johann Michel :

La décision de la Cour de cassation constitue juridiquement le régime victimo-mémoriel de la Shoah en France : la reconnaissance originelle de la mémoire victimaire de la Shoah, sur la base juridique du crime contre l'humanité, tient lieu, par cette extension juridique, de matrice pour la défense d'autres mémoires qui pourront également se présenter comme victimaires³⁹¹.

On commencera ainsi à voir progressivement apparaître sur les listes de prix et dans les palmarès des incontournables de la rentrée littéraire les écritures d'une violence portée à l'encontre d'un sujet africain, que l'on ne tolérerait pourtant pas de voir écrite comme telle dans la narration des premiers romans d'Ousmane Sembene (*Le docker noir*, 1956), de Camara Laye (*L'enfant noir*, 1953) ou de Yambo Ouologuem (*Le devoir de violence*, 1968). Parlant d'ailleurs du roman de Sembene et de sa réception au moment de sa parution en 1956, János Riesz écrit :

La critique a eu beaucoup de mal à rendre justice à cet ouvrage. Aucun autre des premiers romans africains de langue française n'a attiré autant de jugements négatifs, et ceci depuis la parution du roman jusqu'à aujourd'hui. *Tout au plus en approuve-t-on la composante sociale, l'analyse des rapports sociaux dans le milieu des ouvriers noirs à Marseille*, peut-être parce qu'on ne pouvait mettre en doute l'authenticité des expériences vécues par l'auteur. En revanche, la problématique de la prise de parole et la question de l'écrivain engagé dans un milieu prolétaire sont dépréciées, sinon considérées franchement comme un échec, tout comme l'ensemble du roman³⁹².

³⁹¹ Johann Michel, *loc. cit.*, p. 675.

³⁹² « "Le Dernier Voyage du Négrier Sirius" : Le roman dans le roman *Le Docker Noir* (1956) d'Ousmane Sembène », *De la littérature coloniale à la littérature africaine*, *op. cit.*, p. 228. Nous soulignons.

Phénomène explicable, si l'on suit le raisonnement de la « Seconde Libération », par le discours privilégié au sein de l'espace public de l'époque qui promouvait l'importance de la libération des collectivités africaines de la domination étrangère et non celle des problèmes posés à ces mêmes libertés sous la répression opérée par la tyrannie imposée par les dirigeants de race noire. « Politique et violence formaient, dans tous les cas, un seul et même faisceau », souligne d'ailleurs Achille Mbembe à propos de la perception des phénomènes de violence pendant la période des Indépendances, « une distinction étant cependant établie entre la violence supposée pure des mouvements de résistance et la violence jugée immorale des colonisateurs [blancs]³⁹³. » Ce qui, au niveau de la critique, n'est plus le cas aujourd'hui : « Ce qui est terrible », pouvait-on lire le 23 février 2013 sur le site littéraire *Babelio* à propos du *Docker noir* de Sembene, « c'est la solitude de cet homme, et – dirait-on aujourd'hui – l'extrême précarité de sa vie³⁹⁴. » Une précarité qui n'est pas sans rappeler celle du Père Likibi, condamné à disparaître dans les nombreuses rééditions de la nouvelle depuis sa version modifiée de 1982, ou encore celle du petit Birahima, « héros » du roman *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma.

Seuil II. Droit, littérature et personne : deuxième arrêt sur image

Aussi, au moment de clore notre survol de la réalité complexe des rapports historiques entre sujet et violence au sein de la pensée juridique africaine contemporaine, il nous est possible d'affirmer, avec Achille Mbembe, Alain Mabanckou et Pierre Halen – bien que les deux derniers le formulent sans toutefois réellement le reconnaître –, que cinquante ans de violences et de transformations sociales ont eu raison, du moins pour un certain nombre d'Africains, dispersés dans plusieurs pays, sur de nombreux continents, de la conception dite traditionnelle de notions telles que celles d'individualité et de subjectivité humaine. Le sujet tel qu'il se décline pour une part toujours croissante de ces populations s'apparente désormais au sujet moderne ; un sujet qui, par définition, s'avère d'autant plus vulnérable qu'il est responsable de ses choix, de ses actions et, surtout, de sa propre narration. « According to this conception of the individual, the subject knows what she wants, knows how to get it, and

³⁹³ *Sortir de la grande nuit*, op. cit., p. 230.

³⁹⁴ Belem, « Le docker noir », *Babelio*, 23 février 2013, en ligne, <<http://www.babelio.com/livres/Sembene-Le-Docker-noir/408811>>, consulté le 5 mai 2013.

only human rights abuses stand in her way. More explicitly, the subject is the hero of her own personal narrative of human dignity, enlightenment, and liberation³⁹⁵. » En ce sens, la transformation progressive de l'imaginaire juridico-politique telle qu'elle s'est menée sur la scène mondiale et en Afrique au cours des cinq dernières décennies et, de façon plus marquée, depuis les trente dernières années, a conduit à une reconfiguration des modalités et des possibilités énonciatives offertes au sujet désireux de s'inscrire, par sa voix, sur la « carte du sensible ». Les écrivains n'échappent pas à cette dynamique.

Comme nous l'avons montré, la fin de la Guerre froide, de la même manière que les différentes révolutions bourgeoises des XVII^e et XVIII^e siècles, a ainsi marqué un tournant majeur au sein des modalités et des conditions de possibilités entourant la production d'une nouvelle « image de l'identité » au sein du système sémantique régissant les écritures qui, depuis le tournant des années 1990, cherchent à représenter les phénomènes de la violence, et ce, particulièrement en contexte post-indépendance. En cela, les écritures africaines de la violence n'échappent pas à cette obsession à la fois de la pratique et de la critique – et ce tant littéraire, politique que juridique – pour le récit du « sans-droit », de la « victime » dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle a de plus vulnérable, à savoir sa « vie nue », *a-bandonnée* dans le ban souverain de l'ordre juridico-politique du social. Surtout lorsque ces auteurs, comme ce sera le cas des écrivains dont les œuvres composent notre corpus, ont parfois fui ces mêmes violences, ont su trouver un port d'attache au sein du marché culturel occidental et partagent d'autres préoccupations et d'autres imaginaires juridiques que ceux qui, traditionnellement, habitent la plupart de leurs pairs restés sur le continent³⁹⁶. Sur ce point, nous suivons Lynn Hunt lorsqu'elle écrit, notamment à propos des droits humains :

³⁹⁵ Joseph Slaughter, « A Question of Narration », *loc. cit.*, p. 411.

³⁹⁶ Ce sera là d'ailleurs toute la dynamique de la cohabitation, sur place et au sein de la diaspora, des « deux Afriques » qui, parfois, voire souvent, s'ignorent et dont a su traiter Benoît S. Ngom dans plus d'un article (voir notamment son ouvrage précédemment cité). De plus, il est intéressant de constater à ce propos qu'à partir des années 1990 : « There were also the less hegemony-seeking factors of globalization. These ranged from the demonstration effect of traumatic events in previously authoritarian parts of the world such as the former USSR and Poland, to the key roles played by citizens of the democratizing countries in the diaspora, who helped to expose the atrocities and human rights violations of the repressive regimes in their countries and, with the support of sympathetic "host" states, played an active part in the diplomatic offensives to oust dictators. » (Eghosa Osaghae, « Human rights and transition societies in Western Africa », *op. cit.*, pp. 327-328. Nous soulignons)

I believe that social and political changes [...] come about because many individuals had similar experiences, not because they all inhabited the same social context but because through their interactions with each other and with their reading and viewing, they actually created a new social context. In short, I am insisting that any account of historical change must in the end account for the alteration of individual minds. For human rights to become self-evident, ordinary people had to have new understandings that came from new kinds of feelings³⁹⁷.

Voir l'*homo sacer*, l'entendre en tant que *persona* (parce que devenu tel), écrivions-nous des suites du procès Eichmann et des propos tenus par Homi Bhabha lors de sa conférence du 28 octobre 2000 à l'Université de Chicago. En d'autres mots, ce serait porter un regard sur la réalité que les institutions en place ne portent pas et remettre au cœur de la Cité une voix que l'on n'entendait pas, que l'on n'entendait plus, derrière le leurre du langage.

Pour cette raison, dans une entrevue accordée à Éloïse Brezault en 2010, Kossi Efoui révélait à propos de son devoir d'écrivain et de la question « pour qui écrit-on » :

On peut penser au public pour lequel on écrit. Certains pensent qu'ils ont un public naturel recruté dans leur société d'origine (*rites*), d'autres poseront le problème sous un autre angle et se demanderont : « À la place de qui écrit-on ? » La question devient à ce moment-là intéressante; ce serait comme faire une lettre pour quelqu'un qui ne saurait pas écrire. Antonin Artaud disait : « j'écris pour les analphabètes » [...]. Pour ma part, je dirais que « j'écris à la place des analphabètes. » [...] À chaque écrivain d'y répondre à titre personnel et de se composer son cahier des charges³⁹⁸.

« Écrire à la place des analphabètes », cela peut aussi se traduire par écrire à la place de ceux qui ne maîtrisent pas ou maîtrisent mal un certain code juridico-politique du social. Écrire à la place de ceux qui ne savent pas lire l'autre, ses tactiques, son jeu : sa *persona*. Ce serait écrire en quelque sorte pour ceux qui n'offrent jamais au public le bon visage, car incapables de produire une identité qui leur soit propre ou, du moins, une « image de l'identité » qui puisse être productive, c'est-à-dire conforme³⁹⁹, au sein de cet espace théâtral qu'est le droit – avec son décor, ses costumes, ses rôles, ses discours linéaires, policés, prédéterminés. Aussi,

³⁹⁷ *Inventing Human Rights*, op. cit., p. 34.

³⁹⁸ Cité par Éloïse Brezault, *Afrique : Paroles d'écrivains*, op. cit., pp. 153-154.

³⁹⁹ Suivant cette logique, l'incapacité à produire une identité propre et l'incapacité à produire « a productive Other », pour reprendre une expression de Robert Barsky, seront les deux figures de la vulnérabilité les plus exploités par les auteurs dont les romans composent notre corpus. Ce système sera développé en détail dans le prochain chapitre.

derrière la tendance au décentrement, à l'implosion, à la distorsion, du récit, de la langue, de l'espace-temps, constatée par de nombreux critiques et chercheurs au sein de l'écriture de plusieurs écrivains africains francophones⁴⁰⁰, il y aurait donc plus à lire qu'une stratégie de « braconnage » littéraire, qu'un jeu de transgressions narratives ou que le poids du spectre de l'indicible dans la rhétorique de la « génération 1990 ». Il y aurait également à lire l'émergence d'une autre « personne », vue et entendue bien que vulnérable, en tant que sujet de droits et d'obligations construit dans et par le langage. Car la situation désormais s'y prêtait, mieux, car la situation, « systématiquement », le réclamait.

On a beaucoup reproché à Senghor l'ingénuité de cette « émotion nègre » qui, exactement comme n'importe quel autre cliché concernant une collectivité, est aussi inexact au plan de la description humaine que redoutable par son pouvoir d'enfermement de la réalité dans un mythe, [écrit à ce propos Pierre Halen en se référant aux possibles ouverts par le « champ » à la génération de Senghor et de Césaire]. Le fait est pourtant que cette désignation a fonctionné durablement, permettant par exemple de faire admettre comme vraisemblable une autre fiction : la *nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* de Senghor et Sartre, la *littérature négro-africaine* de Kesteloot, la *littérature nègre* de Chevrier, etc. La rentabilité communicationnelle de l'étiquette *nègre* est une évidence historique. Des esprits soucieux de rigueur scientifique pourront toujours protester, et plaider par exemple pour qu'on ne réduise pas un continent à l'idée qu'en donne un simple survol, en faveur de l'étude des champs littéraires nationaux en Afrique : rien n'y fera, tant que l'étiquette sera adaptée aux conditions de possibilités de l'institution critique⁴⁰¹.

Dans le cadre de cette thèse, nous soutenons que ces conditions de possibilités ont depuis effectivement changé en raison des transformations juridiques et politiques que ce chapitre a

⁴⁰⁰ Voir notamment les travaux de Pius Ngandu Nkashama, *Ruptures et écritures de violence : études sur le roman et les littératures africaines contemporaines*, Paris; Montréal, L'Harmattan, 1997, 386 p.; de Xavier Garnier, « Les formes "dures" du récit : enjeux d'un combat », *Notre Librairie*, no 148, 2002, pp. 54-58; de Justin Bisanswa, « La guerre émet des signes. Écriture des rébellions et rébellion de l'écriture dans les romans de V. Y. Mudimbe », *Études littéraires*, vol. 35, no 1, 2003, pp. 87-99 ; de ce même Bisanswa en collaboration avec Isaac Bazié, « Chaos, absurdité, folie dans le roman africain et antillais contemporain : Variations autour du réalisme et de l'engagement », *Présence francophone*, no 63, 2004, 264 p. ; d'Alexis Tcheuyap, « Le littéraire et le guerrier », *Études littéraires*, vol. 35, no 1, 2003, pp. 13-28; de Josias Semujanga, *Le génocide, sujet de fiction? : op. cit.* ; et de la quasi-totalité des articles qui composent l'essai de 2011 d'Isaac Bazié et de Hans-Jürgen Lüsebrink, *op cit.*, de même que le 148 numéro de la revue *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, « Penser la violence », en ligne, <<http://www.culturesfrance.com/librairie/derniers/pdf/nl148pdf>>, consulté le 24 février 2010.

⁴⁰¹ Pierre Halen, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence », *loc. cit.*, pp. 29-30.

cherché brièvement à retracer. Bien que le portrait mériterait de plus amples détails et nuances pour être complet, il n'en demeure pas moins que l'Afrique et ses violences politiques ne s'écrivent plus comme elles s'écrivaient pour la génération « nègre » des indépendances africaines. La vulnérabilité physique et énonciative de la « victime » du contexte postcolonial africain a remplacé la dignité et l'originalité noires au sein des filtres du « système » : on lit et voit dorénavant à Montréal, à New York et à Paris les « lost boys » du Soudan, la disparition du corps de Likibi, les événements de Nyamata ou de Murambi, là où, quarante ans plus tôt, retentissait encore le cri des révoltes de Madzala, d'Abidjan et de Saint-Domingue. L'époque a changé disions-nous déjà au premier chapitre et, avec elle, l'espace des représentations possibles et disponibles et le « type de qualification requise⁴⁰² » pour être autorisé à se prononcer au sein des « champs centraux » du « système ».

Aussi, une fois ce fait et les causes de ce changement établis, nous faisons le pari qu'il s'avère possible et nécessaire de relire autrement les écritures africaines de la violence de la période allant de la fin des années 1980 au début de la deuxième décennie des années 2000, afin d'en comprendre et les « effets de champ » et les « effets de prisme⁴⁰³ » engendrés par le statut précaire des écrivains africains sur les scènes littéraires mondiale et française. De cette vulnérabilité première, de nature énonciative, nous chercherons à dégager une typologie qui soit en mesure de comprendre et de classer les différentes stratégies de licitation employées par les écrivains et par les institutions qui marquent de leur jugement la vie littéraire entre « champ », « personne » et « système » ; la vulnérabilité se déclinant ici pour des fins d'analyse en une série de figures idéal-typiques modulées en fonction de l'état ponctuel du « champ littéraire ». Le troisième chapitre, dans le prolongement de la réflexion proposée par Isaac Bazié et Pierre Halen, fera ainsi intervenir le processus d'inscription par lequel certains auteurs africains travaillent le texte de façon à produire une « image de l'identité » qui puisse être productive, sans nécessairement être tout à fait conforme, aux exigences du marché culturel occidental, c'est-à-dire au sein d'un espace où, depuis plus de soixante ans, se développe une certaine économie de la valeur légitime autour du couple *personne/homo sacer* incarné par l'auteur/témoin et la « victime » : l'un, personnage autonome, capable de

⁴⁰² Dominique Maingueneau, *Le contexte de l'œuvre littéraire*, op. cit., p. 77.

⁴⁰³ Alain Viala, « Effets de champ et effets de prisme », *Littérature*, no 70, 1988, pp. 64-71.

s'inscrire dans et par le discours que suppose l'état de droit; l'autre, personnage aphone – ou, plutôt, rendu aphone par une communauté, un État, une situation – dont la vulnérabilité aura été rendue visible par un état d'exception. Car comme l'écrit Joseph Slaughter citant Hayden White :

if human rights are in some ways about narrative, it is also true that narrative (or narrativity) [...] « has to do with the topics of law, legality, legitimacy, or, more generally, authority ». « Where there is no rule of law, [...] there can be neither a subject nor the kind of event that lends itself to narrative representation »; this is not, he admits, « a proposition that could be empirically verified or falsified, » but it nonetheless seems to bear out in the history of History that « narrativity... presupposes the existence of a legal system against which or on behalf of which the typical agents of narrative militate⁴⁰⁴ ».

Deux époques, écrivions-nous, deux paradigmes élaborés autour d'une certaine impression/projection de l'Afrique, et toujours un seul et même objectif : la visibilité politique et juridique, certes, mais surtout la visibilité obtenue par le biais de l'institution littéraire. Sur ce point, il faut donner raison à Pierre Nora lorsqu'il écrit à propos du « devoir de mémoire » qu'il ne sait pas « rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi⁴⁰⁵ ».

⁴⁰⁴ « Vanishing Points », *loc. cit.*, p. 212.

⁴⁰⁵ « La fin de l'histoire-mémoire », dans *Les lieux de mémoires*, t. 1, *op. cit.*, p. XXIX.

CHAPITRE 3

DE LA VULNÉRABILITÉ

*... un lecteur averti peut y percevoir autre chose
qui s'annonce dans cette maxime : « dans la vie
il faut raisonner selon les circonstances »
János Riez, 1985*

3.1. De la vulnérabilité comme modèle

Ainsi, à la lumière des propos tenus dans les deux chapitres précédents, notre thèse se resserre autour d'une équation partagée entre trois termes : « champ », « personne » et « système », qui, eux-mêmes, réfèrent tous à la vulnérabilité de l'auteur – en tant qu'agent énonciateur – aux différentes modulations de l'horizon d'attente des institutions et du public en regard de certains espaces, genres ou sujets – surtout lorsque l'auteur en question provient d'une région dite périphérique et que la réception typiquement liée à sa position s'avère conditionnelle au respect d'une série de présupposés stéréotypiques nécessaires au maintien du « système ». Pour citer une phrase par trop connue de la leçon inaugurale de Michel Foucault au Collège de France : « Nul n'entrera dans l'ordre du discours s'il ne satisfait à certaines exigences ou s'il n'est, d'entrée de jeu, qualifié pour le faire⁴⁰⁶. » L'auteur comme agent-énonciateur d'une société historique particulière n'est donc pas libre d'écrire ce qu'il veut comme il le veut dans son « champ littéraire » – ou du moins dans celui dans lequel il cherche à s'inscrire –, mais doit plutôt composer avec les figures et les représentations qui y sont en usage. Si ce qu'il écrit plaît, choque, séduit ou bouscule un certain ordre établi, il le fait toujours précisément en rapport à cet ordre, par rapport à ses règles tacites, c'est-à-dire en fonction des stéréotypes liés à sa position sociale et à la « zone imaginaire d'identification » à laquelle on l'associe à plus ou moins long terme. Comme l'écrit Ruth Amossy dans *La présentation de soi* :

⁴⁰⁶ *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 39.

En dehors de tout modèle, le comportement individuel paraît incohérent, la mise en scène du moi reste opaque et sans effet. S'approprier l'image stéréotypée d'une catégorie sociale est donc indispensable aussi bien en termes de construction d'identité qu'en termes de communication efficace⁴⁰⁷.

De la même manière que le sujet de droit doit maîtriser les constructions sociales que représentent les lieux communs, ainsi que les codes institutionnalisés relatifs aux critères de validité et de transmissibilité de la parole, pour que son dire puisse circuler et être reçu en tant que tel, c'est-à-dire en tant que preuve, sur la scène des prétoires, l'auteur doit lui aussi respecter les codes relatifs aux présupposés liés à l'image que projette sa « personne » dans l'espace social. Entre « personnalité juridique » et « personnalité littéraire », par conséquent, existe une parenté structurelle manifeste – qui a notamment fait l'objet d'études dans le domaine de la pragmatique et de l'analyse du discours⁴⁰⁸ – dont l'unique différence peut-être tient dans le luxe qu'ont les auteurs de pouvoir contrôler par le biais du processus de création même les paramètres de leur énonciation – leur « scène d'énonciation » dirait Maingueneau – et de leurs prises de position successives (dans le cas, entre autres, d'un auteur pouvant compter plus d'une publication à son œuvre) dans le « champ » en tant qu'agent du « système »⁴⁰⁹. Jérôme Meizoz, dans le cadre de ses travaux sur la notion de « posture »,

⁴⁰⁷ *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2010, p. 44.

⁴⁰⁸ Voir à ce sujet notamment les travaux de Jérôme Meizoz, Dominique Maingueneau et Ruth Amossy précédemment cités, de même que l'ouvrage de Robert C. Elliott *The Literary Persona*, Chicago, University of Chicago Press, 1982, 174 p.

⁴⁰⁹ Lorsqu'il est en effet appelé à la barre, le témoin, le sujet victime de violence, l'expert ou l'auteur présumé d'actes litigieux saisi par la justice est sujet aux limitations d'un cadre qui lui est institutionnellement imposé. Qu'il soit question de procès, d'audience dans le cadre d'une demande de statut de réfugié ou de conférence nationale, à chaque fois, les paramètres de l'énonciation sont préalablement encadrés par la procédure, la nature du ou des crime(s) perpétré(s) et par les paradigmes d'acceptabilité en vigueur dans l'enceinte de la commission ou du tribunal. Le témoin doit, par exemple, répondre aux questions qui lui sont posées. Aucune liberté ne lui est accordée quant à la définition de sa propre « personne », aux sujets qu'il doit aborder ou aux éléments de preuves qu'il se doit d'approfondir, de même que le réfugié doit conformer son récit de vie aux exigences de la définition de la « personne » qu'implique sa demande de reconnaissance de statut. À propos de cette dernière, d'ailleurs, Robert Barsky soulève que : « the purpose of [the Convention refugee hearings] is to narrow the refugee claimant down to the stage grounds for his/her claim so that a decision can be made on the case, so the legal grill or template which is applied to evaluate legitimacy (the kind of persecution suffered) is limited in such a way that it produces a narrative which speaks of a very small and extremely problematic segment of the refugee's experience; persecution and suffering admissible according to the Immigration Act. » (Robert Barsky, *op. cit.*, p. 4) Bien que l'auteur soit tenu, dans une certaine mesure, aux figures du littéraire et aux règles des genres institutionnellement normés qui sont

décrit d'ailleurs lui-même le processus par lequel un auteur institue sa voix et le lieu social de l'intelligibilité de cette dernière en se référant à la *persona* antique et aux modalités de reconnaissance qu'elle permet. « Sur la scène d'énonciation de la littérature, écrit-il, l'auteur ne peut se présenter et s'exprimer que muni de sa *persona*, sa posture⁴¹⁰. » Et de poursuivre, sans ne toutefois jamais se référer *directement* aux paradigmes du domaine politico-juridique auquel, pourtant, le terme appartient :

Chaque artiste, et sans doute plus généralement tout « rôle » professionnel public, quel que soit son degré de codification, est assorti de postures.

.....
Que ce soit celle du poète de cour, du galant, du libertin, de l'honnête homme, du dandy, du poète maudit, les postures peuvent être considérées comme un répertoire historique d'*ethos* incorporés, affichés, renversés ou singés [à des fins pragmatiques]⁴¹¹.

Dans le cas singulier de l'Afrique subsaharienne, comme on le sait et pour en revenir à la topologie du « système littéraire francophone » développée par Pierre Halen, deux *ethos* correspondant à deux états de la moralité/sensibilité historique de certains individus et sociétés face aux phénomènes de violence et du sujet victime de ces violences sur le continent africain se seraient succédé au fil du temps, donnant lieu à des productions littéraires construites sur les cadres discursifs et « prédiscursifs » de deux paradigmes bien précis : le paradigme « nègre » de la violence coloniale contre le sujet collectif des Senghor, des Fanon et des Damas; et le paradigme plus récent de l'*homo sacer* pris dans la « barbarie » de l'état d'exception perpétuel instauré depuis les indépendances par l'« État postcolonial » africain. « Les cadres prédiscursifs ne sont pas de simples réservoirs sémantiques, des contenus statiques de savoirs et de croyances », nous dit d'ailleurs Marie-Anne Paveau. Ils constituent des organisateurs dynamiques de contenus dont la vérité, de type doxique, s'avère

en circulation au moment de sa rédaction – pour ne prendre que ces deux exemples –, il n'en demeure pas moins que ce dernier jouit d'une très grande liberté de choix (structurels, thématiques, stylistiques, narratifs, etc.) lorsque vient le temps de se distinguer, de façon négative, par les créations qu'il propose aux agents évaluateurs du « champ littéraire ». Le produit de la création artistique (bien que la chose soit également possible dans d'autres domaines reposant sur la maîtrise d'une *techné* comme le droit ou la politique), parce qu'il répond à des règles d'évaluation et d'énonciation plus souples, peut ainsi s'avérer un outil de (dis)qualification redoutable entre les mains d'un agent particulièrement habile à manier les codes spécifiques du « champ » dans lequel il a décidé de s'inscrire.

⁴¹⁰ *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur*, op. cit., p. 19.

⁴¹¹ *Ibid.*, pp. 21 et 24. Nous ajoutons.

approximative et relative, voire parfois fausse sur le plan de la réalité objective, mais qui possède une large dimension pratique : « ils servent à l'homme en société à adopter les comportements adéquats aux situations⁴¹². »

Et, en effet, si les premières générations d'auteurs noirs ont écrit la négritude, sa dignité et son cri, c'est parce qu'ils ont vu/lu dans les possibles stéréotypiques de l'époque l'efficacité rhétorique que représentait alors la subversion d'un terme qui, pourtant, avait longtemps permis de diminuer leur subjectivité à la couleur d'une seule race : « nègre ». Puis, progressivement, pour les raisons que l'on connaît (voir chap. 2), l'individu a pris le pas sur la collectivité dans les écrits des nouvelles générations d'auteurs africains. À l'écriture des violences coloniales succédèrent ainsi les écritures des violences post-indépendance, également appelées violences postcoloniales en raison de la nature des États nouvellement créés, qui correspondent en tout point et à un vécu – du côté auctorial – et à une demande – du côté éditorial – qui, de plus en plus, s'insèrent dans la dynamique et les contraintes d'un circuit de production mondialisé, avec son public, ses genres, ses maisons d'édition, ses centres institutionnalisés, son seuil de tolérance, sa propre sensibilité, etc. Pour reprendre l'intuition très juste du père de l'analyse institutionnelle francophone Jacques Dubois : « S'il arrive à une littérature régionale de s'imposer et de faire pièce à la littérature dominante, c'est lorsque, forte d'un dynamisme particulier et temporaire, elle convertit l'image régionale (nationale) qu'elle véhicule en valeur esthétique à la faveur de certaines circonstances⁴¹³. »

Bien que certaines de ces circonstances aient été soulevées sur le plan juridico-politique dans le chapitre précédent, peu a été dit jusqu'à présent sur celles ayant favorisé cette conversion de valeur sur le plan littéraire. Aussi, dans cet esprit, l'objectif de ce chapitre vise-t-il à circonscrire et à comprendre l'état ponctuel du « champ central » et les mécanismes et stratégies de positionnement qui ont permis à certains auteurs africains francophones de se rendre visibles sur la carte littéraire mondiale du sensible. Dans un premier temps, un retour sur l'histoire récente des scènes littéraires francophone et mondiale est de mise afin de

⁴¹² Citée par Laurence Rosier, « Postures de l'érudit-puriste et sociotypifications imaginaires. L'exemple de Pierre Daninos », *COntEXTES*, 15 janvier 2011, en ligne, <<http://contextes.revues.org/4724#ftn12>>, consulté le 2 mai 2015.

⁴¹³ Jacques Dubois, *op. cit.*, p. 135.

comprendre le contexte institutionnel dans lequel s'inscrivent les écritures de la violence que pratiquent les auteurs de notre corpus, c'est-à-dire les auteurs africains reconnus, publiés et primés au « centre » de la « génération 1990 ». Ce retour représentera notamment l'occasion de faire converger la notion de « personne » juridique avec celle de « personne/posture » littéraire dans le cadre bien précis de la position auctoriale précaire des auteurs dits de la périphérie et plus précisément de l'Afrique, en raison de leur situation de vulnérabilité (politique, économique, sociale, énonciative, etc.) singulière – ce que ne fait pas Jérôme Meizoz, intéressé qu'il est par les « postures » d'auteurs issus du « centre » littéraire franco-français et, plus spécifiquement, franco-parisien.

Puis, dans un second temps, la question du couple autorité/vulnérabilité énonciative conduira à l'élaboration d'un modèle interprétatif permettant d'englober la complexité des stratégies rhétoriques adoptées par nos auteurs et leurs critiques à des fins de reconnaissance institutionnelle. Principalement basé sur une polarisation idéal-typique des figures de la vulnérabilité développées par Paul Ricœur, ce modèle – non exhaustif, comme tout modèle – constituera la plateforme qui nous permettra de lire et d'analyser les formes et les possibles d'une génération de littérateurs africains, qui a su investir et renverser une certaine impression/projection de l'Afrique en tirant profit de la faille ouverte dans le « système » par la visibilité récente de l'*homo sacer* entre moralité historique et sensibilité littéraire. Comme l'écrivait Pierre Bourdieu à propos de l'« autonomie » des « champs de production culturelle » : « C'est à travers les dominés [...] qu'advient l'hétéronomie⁴¹⁴ » dans l'échelle des grandeurs internes. Car l'histoire liée à leur position structurelle leur impose d'aller puiser dans des ressources externes le supplément de valeur qui manque à leur position spécifique ponctuelle. Aussi, « by redescribing the social system in which the author is placed, the text [et le chercheur qui porte attention à ses structures narratives et institutionnelles] reveals the broader sociohistorical horizon which functions as background to the narrative⁴¹⁵ »; d'où l'objectif de resserrer notre argumentaire autour de la notion de vulnérabilité énonciative, c'est-à-dire politique, juridique et littéraire.

⁴¹⁴ *Les règles de l'art*, op. cit., p. 461.

⁴¹⁵ Consuelo Corradi cité par Robert Barsky, op. cit., p. 165.

Eichmann et l'autorité des pleureuses

Généralement, la perception des phénomènes de violence se qualifie selon l'imagerie figée de la coupure temporelle exprimée dans la formule stéréotypée de l'avant et de l'après. Il y a eu un avant Nuremberg et un après Nuremberg, de la même façon qu'il y a eu un avant Auschwitz et un après Auschwitz, un avant 09/11 et un après 09/11, un avant Charlie et un après Charlie, etc. Ainsi, conformément au processus de formation de la mémoire, la perception des phénomènes de violence et la sensibilité qui y est liée, surtout dans le cas des violences dites extrêmes ou de masse, se révèlent temporellement cumulatives : l'un servant à la compréhension de l'autre, permettant l'intelligibilité de l'autre dans un espace sémantique où, pourtant, aucune souffrance n'a, ne peut ou, du moins, ne devrait, selon la moralité populaire, avoir éthiquement son comparable. « Aus humanitären Gründen wird [die Opfern des Genozids] selten offen ausgetragen, und wenn doch ein offener Streit darüber entbrennt, ob der ermordeten Sinti und Roma am selben Ort wie der ermordeten Juden gedacht werden darf, gilt er als "geschmacklos"⁴¹⁶ », remarque d'ailleurs Robert Stockhammer dans un essai consacré aux récits sur cet *autre* génocide qu'est le génocide rwandais. Toutefois, constate-t-il, bien que ces classements et comparaisons soulèvent l'opprobre des intellectuels et du public, cela n'empêche en rien l'existence d'une concurrence réelle entre victimes. Sur l'échelle de la souffrance humaine, tous ne peuvent en effet avoir subi l'humiliation et la violence des camps de la mort nazis ou, plus largement, d'un génocide, aussi court ou exotique soit-il.

À en croire Robert Stockhammer, il existerait donc une classification des crimes et de leurs victimes dont le véhicule principal aura été le développement dans les années 1980, majoritairement dans le monde anglophone, d'un champ de recherche exclusivement consacré aux phénomènes génocidaires, et dont les fondations se sont progressivement construites autour de l'archétype que représente désormais « Das Verbrechen aller

⁴¹⁶ *Ruanda. Über einen anderen Genozid schreiben*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2005, pp. 58-59. Nous traduisons : « Pour des raisons humanitaires, les victimes de violence extrême, dont notamment les victimes de génocide, sont rarement ouvertement comparées à d'autres victimes, et si elles le sont et qu'un débat à ce propos éclate, advenant le cas, par exemple, de savoir si les populations tsiganes assassinées dans le cadre de l'eugénisme nazi peuvent être considérées au même titre que les victimes issues de la population juive, ces remarques et comparaisons sont considérées comme étant indécentes ou, tout simplement, de mauvais goût. »

Verbrechen » – « le pire de tous les crimes » – que fut l'extermination, entre 1939 et 1945, par l'Allemagne nazie de plus de cinq millions de Juifs européens. Un génocide donnant le ton, l'image et les représentations mémorielles par rapport auxquelles seront rapportés et devront se différencier tous les autres, notamment par la formulation impérative du « jamais plus » et l'utilisation de la notion juridique de crime contre l'humanité, élaborée en 1945 à Nuremberg. Aussi peut-on dire que dans l'imaginaire collectif, il existe effectivement vis-à-vis de la perception des phénomènes de violence extrême un cadre cumulatif de représentations, pouvant être compris comme un seuil de tolérance évolutif de l'horizon d'attente et de ses paradigmes d'intellection, qui se superpose aux « zones imaginaires d'identification » et oriente la production et la perception des images ponctuelles qui nous proviennent (ou des discours littéraires, journalistiques, politiques... portant sur) d'autres lieux où des violences de nature comparable, mais non similaire, ont malheureusement fait leur ouvrage. Dans le cas du Rwanda, pour ne citer avec Stockhammer que cet exemple :

Der Holocaust ist im Schreiben über den Genozid [...] nicht nur auf der Ebene des Ausgesagten, sondern auch auf derjenigen der Aussagen selbst präsent; er ist nicht nur eine offenbar unvermeidbare Referenzgröße, sondern bildet auch einen Referenzrahmen. Denn das Schreiben über den Genozid in Ruanda bezieht sich nicht nur immer wieder auf den Holocaust, sondern gelegentlich auch auf das Schreiben über den oder nach dem Holocaust selbst⁴¹⁷.

C'est dire que, là aussi, une imagerie présupposée de la violence ou, du moins, de ce à quoi devraient correspondre les écritures d'un certain paradigme de la violence (avec leur forme, leurs lieux communs, leurs interdits, leurs particularités énonciatives, etc.) vient s'ajouter aux conditionnalités sémantiques qui structurent à la fois le « champ » et son « système » culturel. S'il existe un avant Auschwitz et un après Auschwitz dans la conceptualisation de certains phénomènes de violence et du sujet pouvant être perçu comme victime de cette même violence, il existe également un avant et un après « Auschwitz » – ou devrions-nous dire

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 71. Nous traduisons : « L'Holocauste est non seulement présent dans les écritures du génocide au niveau de ses représentations, mais il est ce sur quoi reposent ses représentations ; il n'est pas seulement une référence incontournable en termes d'intensité ou de taille, mais il constitue également un cadre référentiel, sinon le cadre référentiel auquel elles se rapportent. La littérature sur le génocide rwandais, en effet, ne limite pas son rapport à l'Holocauste à des références perpétuelles à l'événement en tant que tel, mais renvoie aussi à l'occasion aux écritures qui ont été produites sur et après lui. »

plutôt un avant et un après Anne Frank, Primo Levi, Charlotte Delbo, Robert Antelme, Elie Wiesel, etc. – en tant que genre, « posture » et topos sur la scène littéraire.

Pourtant, comme l'ont démontré Annette Wieviorka, Alain Goldschläger et Colin Davis⁴¹⁸ notamment par le biais de leurs travaux, la littérature de témoignage n'a pas toujours connu le même succès et n'a pas toujours servi les mêmes fonctions au sein de l'espace social. De récits aux visées de connaissance – celle des modalités de la guerre dans le cas des poilus de la Première Guerre mondiale ou du génocide et de la déportation dans celui des premiers écrits des survivants de la Seconde – dont le statut tenait plus du document et de la pièce d'archives que de l'essai ou du roman, le témoignage en est venu vers la fin des années 1970 à constituer le vecteur d'une mémoire privilégiée des événements⁴¹⁹ : celle des rescapés et des victimes. Conséquence du passage du temps et de la transformation d'un certain rapport au collectif (voir chap. 2), une urgence s'est effectivement développée sur les scènes intellectuelle, artistique et politique occidentales, qui s'est traduite par un goût, un appétit de la critique et du public – Annette Wieviorka parlera de « frénésie⁴²⁰ » – pour ce que nous avons appelé au deuxième chapitre, empruntant l'expression à Julie Stone Peters, « the sufferer's individual voice⁴²¹ ». Goût et appétit reposant notamment sur la confiance nouvelle portée à la parole du témoin-survivant, qui, soudainement, assiste à la transformation de sa vulnérabilité en autorité énonciative que permet la reconnaissance de son statut de victime, de même que le vernis d'authenticité de sa souffrance. Rappelons à cet effet que l'attitude traditionnelle des historiens vis-à-vis du témoignage en est une de méfiance⁴²² et que le pouvoir en général et son régime mémoriel d'unité nationale en particulier tendent à

⁴¹⁸ Voir : Annette Wieviorka, *Déportation et génocide entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1995 [1992], 506 p. ; Alain Goldschläger, « Problématique de la mémoire : lire les témoignages des survivants de la Shoah », dans Alain Goldschläger et Jacques Lemaire [dir. de publ.], *La Shoah témoignage impossible ?*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, coll. « Pensée et les hommes », 1998, pp. 19-39 ; et Colin Davis, « Littérature de l'Holocauste et éthique de la lecture », *Études littéraires*, vol. 13, no 3, 1999, pp. 57-68.

⁴¹⁹ Deux exemples précoces de ces récits sont sans conteste *Papillon* d'Henri Charrière en 1969 et *Le soldat oublié* de Guy Sajer en 1967. Il faut également souligner le rôle pionnier de la collection « Vécu » des Éditions Robert Laffont dans la publication de ces témoignages.

⁴²⁰ *Déportation et génocide*, op. cit., p. 161.

⁴²¹ *Loc. cit.*, pp. 249-78.

⁴²² Voir à ce sujet la courte introduction de l'ouvrage d'Alain Goldschläger et de Jacques Lemaire précédemment cité.

disqualifier ou à occulter tout souvenir qui risquerait de nuire à son autorité ou à la téléologie d'une nation « une et indivisible⁴²³ ». Pour cette raison, d'ailleurs, le document sera préféré au témoignage à Nuremberg (bien qu'il y soit présent), car l'archive a ceci de singulier qu'elle permet de construire une preuve solide tout en entretenant un rapport analytique et distant, c'est-à-dire « froid⁴²⁴ », à l'histoire. Cependant, une fois la stabilité politique retrouvée, une fois la justice prête à trancher le sort de ses propres coupables, quoi de plus fiable que la parole du témoin qui peut se targuer de dire « j'en suis revenu » pour avoir accès à la *vraie* mesure du tragique des événements? Il n'est du reste pas innocent que l'expression « devoir de mémoire » devienne un slogan en France au moment même où se prépare le procès de Klaus Barbie (11 mai au 4 juillet 1987), le « boucher de Lyon », à qui l'on doit notamment la déportation de centaines de Juifs de France et le traumatisme national de la rafle de la Maison des enfants d'Izieu⁴²⁵.

Il faut comprendre ici que le deuil, parce que *pathos*, parce qu'instable et imprévisible dans ses possibles débordements, a toujours été redouté par le politique. Dès l'Antiquité grecque et latine, comme le rapporte en effet Nicole Loraux⁴²⁶, les cités commencent à se doter de règlements, de codes et de législations capables de donner formes et limites à ce « plaisir des larmes », à ce temps suspendu, qui caractérise le moment de l'après de la perte, où le souvenir du passé récent menace virtuellement l'ordre civique dans sa positivité. De

⁴²³ Johann Michel, *loc. cit.*, p. 668.

⁴²⁴ À cet égard, notons que pour Gidéon Hausner, qui reconnaissait les vertus de la preuve déposée à Nuremberg par les procureurs du ministère public, les témoignages avaient cet avantage sur le récit historique fondé sur l'analyse des archives de pouvoir agir « comme le feu dans la chambre réfrigérée qu'est l'histoire. » (Cité par Annette Wieviorka, *L'ère du témoin, op. cit.*, p. 97) Par leur « immédiateté » et la proximité corporelle de leur auteur avec les événements, les récits à la première personne des survivants rendaient donc possible un appel à la sensibilité du jury et, surtout, du grand public – car le procès Eichmann était télédiffusé – dans une tentative avouée de modifier les paradigmes de la moralité au sein de l'espace social. Un tel procédé n'a pas et n'aurait pas été permis à Nuremberg du fait de l'objectif même du procès, mais également en raison du contexte politique mondial. À ce sujet, voir, entre autres, Annette Wieviorka, *Le procès de Nuremberg*, Caen, Mémorial de Caen, 2005 [1995], 207 p. et Gerhard E. Gründler et Armin von Manikowsky, *Nuremberg, la justice des vainqueurs*, Paris, Robert Laffont, coll. « L'Histoire que nous vivons », 1969, 375 p.

⁴²⁵ Annette Wieviorka, *L'heure d'exactitude. Histoire, mémoire, témoignage. Entretiens avec Séverine Nikel*, Paris, Albin Michel, coll. « Itinéraires du savoir », 2011, p. 154.

⁴²⁶ Nous référons notamment à ses essais *Les mères en deuil*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle », 1990, 151 p. et *La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Critique de la politique Payot », 1997, 287 p.

nombreux philosophes et penseurs du politique conçoivent d'ailleurs qu'il n'est jamais bon pour une collectivité de remuer trop rapidement la mémoire de ce qui a pu la diviser, car cette mémoire des malheurs pourrait entretenir une mémoire de la haine, dont un simple rappel des faits actifs pourrait de nouveau être dirigé contre autrui. D'où le refus, à Athènes et dans d'autres cités grecques de la mémoire, entre autres, « lorsque celle-ci se [voulait] gardienne des ruptures et des brèches⁴²⁷ » collectives.

C'est ainsi, sans doute, rappelle encore Nicole Loraux, qu'Hérodote n'eut aucun mal à obtenir des Athéniens le récit de ce jour, où, débordant de l'*orchestra*, la tragédie de la prise de Milet avait envahi les gradins jusqu'à faire pleurer le théâtre tout entier. Le risque était grand que les Athéniens n'allaient douter de leur politique envers une cité sœur. D'où l'amende infligée à Phrynikhos et l'interdiction de représenter sa pièce : pour l'édification des futurs citoyens ou à l'usage de l'enquêteur à venir. Mais l'alerte était passée, et les mesures se révélèrent efficaces : aucun tragique ne présenta plus aux Athéniens l'image sans médiation d'une actualité perturbante⁴²⁸.

Encore après 1945, dans l'immédiat après-guerre, le marché du livre et la réticence du public à côtoyer le souvenir des déportés transformeront ainsi, en France, les éditeurs en censeurs d'un flux de récits mémoriels pourtant important. « Nulle part dans la documentation que nous avons consultée nous n'avons trouvé l'idée qu'il était impossible de parler de la vie du camp de concentration », écrit Annette Wieviorka. « Aucune trace de refus de témoigner, ni dans les procès, ni devant des journalistes⁴²⁹. » Des interrogations, certes, poursuit-elle, mais rien qui ne puisse empêcher la majorité des survivants d'écrire à ce sujet ou d'en parler, mise à part peut-être la fin de non-recevoir de leur famille et du public vis-à-vis de leurs récits.

Aussi, puisqu'il semble que la cité aime à se vivre et à se perpétuer sans discontinuité, c'est-à-dire sans plaies apparentes et sans mémoire de ses moments d'incohésion et de rupture, cette même cité a, depuis longtemps, chercher à encadrer son deuil, son rythme, ses pleurs, de risque que son événement inévitable ne vienne trop souvent perturber le politique. On cherche donc à régler le deuil dans la Grèce antique et plus spécifiquement encore ses porteurs, ou, devrions-nous dire plutôt : ses porteuses. « Déjà, dans la cité archaïque, le

⁴²⁷ *Les mères en deuil*, op. cit., p. 21.

⁴²⁸ *Ibid.*, pp. 19-20.

⁴²⁹ *Déportation et génocide*, op. cit., p. 170.

deuil gémissant est féminin, et, à ce titre, doit, comme y exhorte un célèbre poème d'Archiloque, être chassé⁴³⁰ », précise Loraux. Il est une menace à endiguer, mais également à figurer, à fantasmer. Autour de lui se construit conséquemment tout un imaginaire d'interdits, éminemment tragiques, car le genre tragique « dramatise, à l'usage des citoyens, l'essentiel des exclusions auxquelles procède la cité⁴³¹ », qui se cristallise progressivement dans le corps et la figure des pleureuses : ces mères et, plus rarement, ces filles dont les lamentations sur le corps d'un autre peuvent s'avérer collectivement dangereuses.

Il faut penser à l'Antigone de Sophocle pleurant sur le corps de Polynice et aux répercussions de son obstination sur le gouvernement de Thèbes. De même, il faut penser à Déméter pleurant Perséphone, sa fille, à Hécube pleurant Polydore et Polyxène dans la tragédie d'Euripide, à Niobé pleurant ses douze enfants dans la version de la légende que nous rapporte Homère, ou encore à la Clytemnestre d'Eschyle, qui toutes sont des mères dont le deuil a bouleversé qui l'ordre de la cité, qui l'ordre divin (dans le cas de Déméter), qui l'ordre naturel (dans le cas de Niobé transformée en pierre). En tant que gardiennes de la mémoire – ce sur quoi d'ailleurs la tradition grecque est unanime –, les mères, par leurs larmes, représentent ainsi cette menace que s'installe dans une communauté politique le « “toujours” (*aei*) immobile » d'un deuil interminable; ce « “toujours” [...] prêt à rivaliser interminablement avec l'acceptation politique de *aie*, qui, au service de la cité, parle au contraire d'une continuité que rien ne doit venir trouver⁴³². » En ce sens, le rescapé témoignant de la déportation et de la mort dans les camps de concentration et d'extermination dans l'immédiat après-guerre peut s'apparenter à la figure tragique des pleureuses. Comme elles et comme celles de la place de Mai, il se sent le « porte-parole des morts qui viennent de disparaître⁴³³ » et, de ce fait, porte publiquement la mémoire honteuse d'un temps d'exception où la vie de certains individus – la leur, mais également celle de ceux qui ne reviendront plus – fut exclue et capturée par l'ordre juridico-politique d'une collectivité et sa conception de qui ou de quoi peut, à juste titre (ou non), clamer ses droits. « Quand [les frontières d'un système politique] s'estompent, écrit d'ailleurs Agamben, la vie nue qui y

⁴³⁰ *Les mères en deuil*, op. cit., p. 22.

⁴³¹ *Ibid.* p. 21.

⁴³² *Ibid.*, p. 69.

⁴³³ Alain Goldschläger, *loc. cit.*, p. 35.

habitait se libère dans la cité et devient à la fois le sujet et l'objet de l'ordre politique et de ses conflits, le lieu unique aussi bien de l'organisation du pouvoir étatique que de l'émancipation à son égard⁴³⁴. » À cet effet, il est tout à fait remarquable qu'à de très rares exceptions près, « la tranche chronologique choisie pour les récits [de déportation] s'étend de l'arrestation ou l'arrivée au camp jusqu'au retour. Pour les déportés juifs de France, spécifie Annette Wieviorka, le témoignage s'arrête au moment où le survivant retrouve les siens⁴³⁵ », faisant de la déportation une parenthèse historique, un monde à part de la vie sociale et politique.

Par leur témoignage, « les écrivains de la première vague⁴³⁶ », en s'empresant d'archiver la mémoire de ces années de flottement, son vécu, ses morts, contribuent ainsi à définir l'idiome selon lequel la littérature des violences extrêmes « se présente comme un processus qui engage au moins deux sujets », c'est-à-dire un rescapé témoignant *pour l'homo sacer* ou, pour reprendre le terme exact de Giorgio Agamben, *pour le musulman*, puisque « le sujet du témoignage est celui qui témoigne d'une désubjection⁴³⁷ ». Il engage le mort et le vivant « dans un mouvement vertigineux où quelque chose sombre, se désubjectivise totalement, devient muet, tandis qu'autre chose se subjectivise et parle sans avoir – en propre – rien à dire (“je raconte des choses [...] que je n'ai pas vécues à mon propre compte⁴³⁸”). » Cette problématique entraînera inéluctablement les pleureuses, c'est-à-dire les « premiers écrivains » mais également ceux de la deuxième et de la troisième vagues⁴³⁹, à confronter

⁴³⁴ *Homo sacer I : le pouvoir souverain et la vie nue*, op. cit., p. 17.

⁴³⁵ *Déportation et génocide*, op. cit., p. 188.

⁴³⁶ L'expression est d'Alain Goldschläger, op. cit.

⁴³⁷ Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin. Homo Sacer III*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Rivages poche/Petite Bibliothèque », 2003 [1998], p. 131. Afin d'éviter toute confusion, il est à noter que le terme « musulman » chez Agamben se pense comme une incarnation de la signification anthropologique du pouvoir absolu, sous la forme particulière de ce détenu des camps qui, à force de malnutrition et de mauvais traitement, en vient à perdre toute volonté et à se retirer progressivement de la communauté des vivants.

⁴³⁸ *Idem.*

⁴³⁹ Alain Goldschläger, dans son analyse du corpus composé par les témoignages des survivants de l'Holocauste, divise ce même corpus en trois périodes de production, dont les deux extrêmes, nous dit-il, possèdent des caractéristiques marquées. Ces trois périodes se répartissent entre : la première vague, qui « se limiterait *grosso modo* aux années 1945 à 1952, où nous assistons à une explosion de publications par des survivants » ; la deuxième vague, qui, elle, « s'étend *grosso modo* de 1952 à 1979 » et représente une période où « nous assistons à la sortie constante d'un nombre réduit de volumes » ; et la troisième, qui débute en 1979 et se caractérise par une « avalanche de publications »

(consciemment ou non) la question du sujet de l'énonciation, soit de l'élaboration et de l'éventualité, toujours possible, de la destruction de la subjectivité (juridique, littéraire, politique) dans et par le langage. Une subjectivité à reconstruire dans le cadre de la sphère juridico-politique pour le rescapé et le *musulman* dans un contexte qui leur refuse jusqu'en 1961 leur statut de victime, et une subjectivité nouvelle, c'est-à-dire encore à faire connaître et reconnaître sur la scène littéraire, pour ceux qui, parmi eux, on fait le choix d'écrire.

D'ailleurs, chez les survivants du deuxième type, le processus de subjectivation et d'autoreprésentation s'avère d'autant plus incertain et difficile, au départ, que les déportés, en plus d'être les représentants de la mémoire indésirable d'un passé récent, ne jouissent d'aucune « posture » et d'aucun modèle – ou presque, si l'on considère la littérature de témoignage née de la guerre de 14-18 ou celle de la destruction qui, dans la tradition juive, peut compter sur une vaste production⁴⁴⁰ –, sur lesquels asseoir leur autorité littéraire.

Le désir de raconter la vérité, la tranche chronologique choisie montrent à quel point le déporté de France qui veut écrire un livre est privé de toute référence, écrit Annette Wieviorka. [...]. Or toute littérature s'inscrit dans une généalogie littéraire, se réfère à des modèles. Ainsi en est-il de la littérature yiddish du *Hurbn* qui poursuit une vaste littérature de la destruction, depuis Jérémie se lamentant sur la destruction du Temple. Ainsi en est-il aussi de la littérature du goulag, qui poursuit la tradition d'une littérature de la déportation illustrée notamment par le chef-d'œuvre de Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts*. Ce qui frappe ici, c'est au contraire l'absence de matrice littéraire, due d'ailleurs à l'étrangeté d'un phénomène, celui du camp de concentration, totalement extérieur à la culture politique et littéraire française⁴⁴¹.

Aussi, si le survivant de la première vague décrite par Goldschläger écrit son arrestation, les trains, le traumatisme de l'arrivée au camp, l'interrogatoire, la douche, les baraquements, le manque d'hygiène, la faim, le froid, les poux, la dysenterie, la mort, le *musulman*, il le fait selon les besoins d'un « champ » qui ne perçoit dans sa production qu'un possible document d'archives – ce qu'il est en partie – et le triomphe d'une résistance : celle des morts *pour* la communauté juive, la Pologne ou la France, pour ne prendre que ces exemples – ce qu'il est

portée notamment par les grands procès (Eichmann, Barbie, Papon, Tournier, etc.) et l'apparition de l'incontournable devoir mémoriel. (Alain Goldschläger, *op. cit.*, pp. 20-24)

⁴⁴⁰ À ce sujet, voir l'essai d'Annette Wieviorka et d'Isidoro Niborski, *Les Livres du souvenir : mémoriaux juifs de Pologne*, Paris, Gallimard/Julliard, coll. « Archives », 1983, 184 p.

⁴⁴¹ Annette Wieviorka, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 189.

souvent également⁴⁴². Le manque de distance vis-à-vis des événements, de même que l'absence de tout repère spécifiquement littéraire, empêche la réception institutionnelle d'un dire qui, de toute façon, se caractérise souvent par « l'absence de manipulation du discours⁴⁴³ » et de toute recherche esthétique; manipulation et recherche dont la maîtrise, nous le savons, constitue historiquement l'une des conditions d'entrée du « champ littéraire » (voir chap. 1). De surcroît, on ne compte parmi les témoins de la première vague que peu d'« auteurs » au sens restreint du terme, ce qui limite, là aussi, la reconnaissance d'une valeur spécifique à ces textes dont la forme s'apparente bien souvent, par leurs sauts et disjonctions narratifs, aux genres du carnet personnel ou du journal intime; deux genres souvent boudés, à quelques exceptions près, par les censeurs du « sous-champ de production restreinte ».

Concrètement, il faudra attendre la publication du roman *Le dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart, en 1959, pour que l'institution française reconnaisse à la littérature concentrationnaire et, plus largement, à la littérature des événements liés au génocide de 39-45, une valeur spécifiquement littéraire en lui attribuant un premier Goncourt⁴⁴⁴. Un prix qui, à l'époque, était complètement inattendu considérant d'abord la nature du roman (un « autre » récit sur le génocide) et, ensuite, qu'il s'agissait là de la première œuvre d'un auteur parfaitement inconnu, provenant des marges du « système » (la littérature juive de langue française) et qui, de ce fait, ne disposait d'aucun appui particulier dans un « champ » dominé

⁴⁴² À ce sujet, Annette Wieviorka constate d'ailleurs à propos des premiers témoignages qu'ils « se donnent une finalité qui les dépassent. Dans une écrasante majorité, poursuit-elle, ils dénoncent le camp comme produit national allemand et exaltent la France », puisque « l'heure des lendemains de la guerre est à l'héroïsme, notion désuète aujourd'hui, mais alors dominante, partagée par les Juifs eux-mêmes qui célèbrent l'insurrection du ghetto de Varsovie. » (Annette Wieviorka, *L'heure d'exactitude*, op. cit., p. 108)

⁴⁴³ Alain Goldschläger, op. cit., p. 21.

⁴⁴⁴ Bien que d'autres ouvrages – bien plus lus et connus aujourd'hui – sur le sujet circulent dans certains cercles à la même époque, nous insistons sur le Goncourt car, de la même façon que le Nobel « est l'une des instances, sinon la plus grande, jouant ouvertement le rôle de *faiseur* de littérature mondiale », il est, en tant que prix « le plus prestigieux de France », l'un des grands *faiseurs* du canon occidental. Sur le sujet des prix et leur pouvoir de consécration, voir, entre autres, Isaac Bazié, « Entre Weimar et Athènes : Pôles de canonisation de la *Weltliteratur* et des littératures africaines » dans Papa Samba Diop et Hans-Jürgen Lüsebrink [dir. de publ.], *Littératures et sociétés africaines. Regards comparatistes et perspectives interculturelles. Mélanges offerts à János Riesz à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001, pp. 39-53 (dont est tirée la précédente citation à la page 41); James F. English, *The Economy of Prestige. Prizes, Awards, and the Circulation of Cultural Value*, Cambridge, Harvard University Press, 2005, 409 p.; et Graham Huggan, « Prizing "Otherness" : A Short Story of the Booker », *Studies in the Novel*, vol. 29, no 3, 1997, p. 412-433.

alors par l'existentialisme (Camus venait de remporter le Nobel en 1957), le surréalisme et le nouveau roman. De plus, aucune préface écrite de la main d'un patron populaire ou influent n'accompagnait le livre, dont le seul argument de vente se résumait aux quelques lignes biographiques de son auteur – 31 ans, né à Metz en 1928, résistant dès l'âge de quinze ans, maquisard et soldat de la campagne de 39-45, autodidacte de formation ouvrière malgré quelques études à La Sorbonne, etc. – et au résumé de l'ouvrage, qui annonçait le récit et l'incarnation, dans la « figure d'Ernie Lévy, notre contemporain », d'une « vieille légende » juive : celle de la vie et de la mort « souvent dérisoires des Justes, leur promenade sanglante au long des siècles chrétiens⁴⁴⁵. »

La quatrième de couverture, déjà, soulignait à grands traits la « violence » et « l'humiliation » que subira tout un peuple à Drancy, puis à Auschwitz – qu'elle suggère par l'annonce de la mort de Lévy sans toutefois le nommer, car nous sommes en 1959 et que la mémoire de Buchenwald « absorbe [encore] Auschwitz⁴⁴⁶ » –, dans le corps fait métonymie de Lévy, qui condense en sa personne l'*homo sacer* dont il faut se souvenir : « il a perdu son visage, *comme* rabbi Jonathan; il est devenu fou, *comme* rabbi Néhémias; et même chien, *comme* le Juste de Saragosse. Il ne lui manque plus que de mourir une ou deux fois, puis de rendre l'âme. » À cet égard, l'accumulation des comparaisons avec certains grands Justes de l'histoire ne laisse planer aucun doute quant à la nature et la visée du roman à venir : il est un éloge funèbre. André Schwarz-Bart, dont le nom trahit les origines, ouvre d'ailleurs son texte par un incipit tout aussi éloquent : « Nos yeux reçoivent la lumière d'étoiles mortes. Une biographie de mon ami Ernie tiendrait aisément dans le deuxième quart du XX^e siècle; mais la véritable histoire d'Ernie Lévy commence très tôt, vers l'an mille de notre ère [...]»⁴⁴⁷. De ce roman, du reste, comme le relève Francine Kaufmann dans un article entièrement consacré à la question, la critique ne retiendra que deux choses : la biographie particulière de l'auteur, qu'elle s'affaira à figurer sous les traits d'une victime et d'un passeur, et la thématique de sa visée funéraire. Elle écrit :

⁴⁴⁵ Toutes les citations proviennent de la quatrième de couverture de la version originale du roman. André Schwarz-Bart, *Le dernier des Justes*, Paris, Seuil, 1959, 345 p. Nous soulignons.

⁴⁴⁶ L'expression est d'Annette Wieviorka, *L'heure d'exactitude*, *op. cit.*, p. 108.

⁴⁴⁷ André Schwarz-Bart, *op. cit.*, p. 12.

Contrairement aux déportés ou aux journalistes qui, aussitôt après la Seconde Guerre mondiale, publient en France, entre 1944 et 1947, une centaine de récits concentrationnaires pour témoigner des atrocités nazies, André Schwarz-Bart choisit de dépeindre la planète Auschwitz de manière réfractée, en l'insérant dans un mythe qui seul permet de transformer l'horreur en matériau littéraire. A ses yeux, l'ère concentrationnaire ne peut d'ailleurs se comprendre qu'à la lumière du passé qui l'a, somme toute, préparé et où l'on peut déceler (diluées et dispersées) des expériences pré-concentrationnaires. [...] De surcroît, Schwarz-Bart est à l'époque moniteur dans des orphelinats juifs où il rencontre des jeunes dont les parents ont été déportés et qui s'interrogent sur cette mort apparemment passive et sans gloire. Il souhaite leur révéler l'éminente dignité qui animait la civilisation juive, résolu d'offrir aux siens (ses propres parents et deux de ses frères morts en déportation) et à son peuple privé de cimetières, l'hommage d'un roman en guise d'oraison funèbre. **Tous ces thèmes, ainsi que la biographie *si particulière* de l'auteur, sont mis en valeur dans les premiers articles et les interviews de l'auteur, publiés dès le mois d'août 1959⁴⁴⁸.**

Ainsi, si le roman vend et intègre l'institution par la grande porte des prix littéraires, il ne le doit pas uniquement à ses qualités ou innovations esthétiques, mais le doit également et, surtout, à la « personne⁴⁴⁹ » de son auteur qui, spécifie Kaufmann, « bouleverse autant que son roman⁴⁵⁰. » Autrement dit, il semble que l'époque soit mûre, sans être entièrement prête, à apprivoiser ses pleureuses. Au moment où paraît *Le dernier des Justes*, *Le Journal d'Anne Frank* connaît déjà quelques adaptations théâtrales et filmiques, dont l'une est jouée dans un théâtre de Paris, *L'Espèce humaine* et *Si c'est un homme* ont enfin trouvé un public grâce à leur réédition respective (1957; 1958), et les années précédentes ont vu la parution de *La Nuit* d'Elie Wiesel (1958), des *Vaisseaux brûlés* d'Arnold Mandel (1957) et du documentaire *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais (1956), qui tous jouirent au moins d'un succès d'estime.

⁴⁴⁸ Francine Kaufmann, *loc. cit.*, p. 69. Nous soulignons.

⁴⁴⁹ Par le terme « personne », nous référons tant à la figure juridico-politique qu'à la terminologie de Dominique Maingueneau qui, par le terme de « personne », « réfère à l'individu doté d'un état-civil, d'une vie privée. » Ce terme vient contraster les deux autres formes de subjectivation du discours littéraires qu'il voit dans les instances que représentent « l'écrivain » et « l'inscripteur ». « "L'écrivain", écrit-il, désigne l'acteur qui définit une trajectoire dans l'institution littéraire. Quant au néologisme "l'inscripteur", il subsume à la fois les formes de subjectivité énonciative de la scène de parole impliquée par le texte (ce que nous appellerons plus loin "scénographie") et la scène qu'impose le genre de discours : romancier, dramaturge, nouvelliste... » (Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2004, pp. 107-108)

⁴⁵⁰ Francine Kaufmann, *loc. cit.*, p. 70.

Bien que Gidéon Hausner n'ait pas encore fait défiler les victimes des camps de la mort à la barre du procès Eichmann, il n'en demeure pas moins que ce sont elles, leur expérience, leurs souffrances, leur dire, qui retiennent ici l'attention de l'institution et du public. Francine Kaufmann insiste (quoique son propre rapport au *Dernier des Justes* ne soit pas de même nature), c'est par rapport à la « personne » de l'auteur et non par rapport à la valeur littéraire du livre que se construit majoritairement la réception (tant dans son triomphe que dans son scandale) du roman de Schwarz-Bart. À titre de preuve, elle rapporte les propos d'André Rousseau faisant l'apologie de l'œuvre dans les pages du *Figaro littéraire* du 26 octobre 1959 : « l'un des livres les plus importants qui aient paru ces temps-ci. *Il nous saisit pour nous jeter bien au-delà de la littérature*, et c'est peu dire qu'il y a là un livre bouleversant⁴⁵¹. » C'est donc l'aspect non fictionnel du roman, sa valeur non spécifique, émotionnelle, « biographique » pourrait-on dire, qui retient dans un premier temps l'attention du critique. Comme dans le cas de la réception des œuvres d'Elie Wiesel, d'Anne Frank, de Primo Lévi et de Robert Antelme, pour ne nommer que ceux-là, on invoquera la sincérité de celui qui, parce qu'il témoigne *pour*, porte la mémoire *de*. On évoquera son courage, sa modestie, son humanisme, son histoire, mais, surtout, on parlera de la valeur éthique de l'authenticité de son dire, contrevenant ainsi au vœu d'autonomie du « champ littéraire ».

En fait, très concrètement, ce à quoi l'on assiste et dans la réception critique et dans les discours qui entourent la réédition ou la publication des œuvres qui s'évertuent, vers 1959, à transposer par écrit la mémoire des camps, c'est à la construction collective d'une figure d'autorité énonciative – Jérôme Meizoz parlerait d'une nouvelle « posture » – dans la personne de la pleureuse en tant que témoin d'une désubjectivation dont elle a été, elle aussi, pour un temps la victime – soit par procuration, soit par l'expérience de son propre traumatisme. « La notion de posture pose la vieille question du "masque" et de l'artifice⁴⁵² », rappelait d'ailleurs ce même Jérôme Meizoz en 2011. Elle peut se comprendre comme une *performance* à la fois corporelle et verbale, à la fois construite et subie, au moyen de laquelle se réengendre un auteur en fonction d'un temps, d'un lieu et de « l'horizon d'attente » d'un public. Ainsi orientée, la démarche posturale ne présente donc pas des individus réels, mais

⁴⁵¹ Cité par Francine Kaufmann, *ibid.*, p. 73. Nous soulignons.

⁴⁵² *La fabrique des singularités*, *op. cit.*, p. 10.

crée des « fables biographiques » susceptibles de susciter tant l'approbation que la confiance : elle pige, trie, « sélectionne des valeurs et des faits⁴⁵³ » dans la vie ou le point de vue personnel de celui dont on cherche à légitimer qui la prise de parole littéraire, qui la démarche artistique, qui la visibilité/audibilité sociopolitique. Raison pour laquelle notamment la critique insiste, en 1959, sur la judéité et le statut d'enfant de la guerre d'André Schwarz-Bart, sur celui de rescapé d'Elie Wiesel, de Primo Lévi et de Robert Antelme, ou sur la tragédie de la mort et de la jeunesse perdue d'Hélène Berr ou d'Anne Frank.

Produit de la « culture de consolation » qui, peu à peu se développe sur les diverses scènes (politique, juridique, philosophique, littéraire) occidentales et qui tend à oblitérer la mémoire pessimiste des survivants pour ne voir en elle qu'un enseignement pour l'avenir⁴⁵⁴, la pleureuse comme figure, comme « lieu », comme stéréotype de la mémoire potentiellement subversive sera ainsi réinvestie par les différents acteurs du « champ littéraire ». On usera et détournera son aura pathétique – tant redoutée pourtant dans la Grèce antique – pour en faire le moteur d'une nouvelle morale mue par la proximité du je-souffrant désormais permise par le témoignage. Ce sera là, entre autres, l'objectif poursuivi par Gidéon Hausner au procès Eichmann que de faire défiler autant de revenants que faire se peut afin de provoquer, par l'émotion, l'indignation sociale : « comme le feu dans la chambre réfrigérée

⁴⁵³ Jérôme Meizoz, *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur*, op. cit., p. 30.

⁴⁵⁴ Nous référons ici aux propos perspicaces de Colin Davis qui, suivant les constatations de Lawrence Langer, aborde le problème esthétique soulevé par la littérature de l'Holocauste et les défis qu'elle pose à la lecture par l'angle des exigences éthiques d'un certain lectorat envers ces dernières. Remarquant une quête de valeurs positives de la part de la critique dans des œuvres qui ne le permettent pas de manière aussi évidente qu'elle le voudrait, il écrit : « De telles réponses à la littérature de l'holocauste témoignent de ce que Lawrence Langer appelle une "culture de consolation" qui tient à trouver une morale consolatrice au sein des événements les plus traumatisants et des textes les plus traumatisés. *Schindler's List*, le film de Steven Spielberg, nous en fournit un exemple important. Pour tourner un film sur l'holocauste destiné au grand public, il est apparemment nécessaire d'aborder le génocide par un biais qui permet d'y trouver un brin d'espoir. [...] En un mot, je dirais que la lecture consolatrice de la littérature de l'holocauste, c'est-à-dire la lecture qui réussit trop facilement à en tirer des conséquences édifiantes, est toujours hâtive et partielle ; le plus souvent elle consiste à ne pas lire, à refuser la rencontre avec ce qui se refuse à être compris ou assimilé. » (Colin Davis, *loc. cit.*, p. 59) Ce propos sera, entre autres, appuyé par Annette Wieviorka qui, elle-même, explique le succès de certains récits concentrationnaires (comme ceux d'Anne Frank, d'Hélène Berr et d'André Schwarz-Bart) par leur « type de récit » : « ce ne sont pas des récits désespérants, écrit au cœur de la Catastrophe, mais à sa périphérie [...]. Aucun des écrits des ghettos n'a jamais eu un tel succès, alors que certains d'entre eux ont une très grande valeur littéraire. » (Annette Wieviorka, *L'heure d'exactitude*, op. cit., p. 145)

qu'est l'histoire⁴⁵⁵ ». Mais ce sera là également la stratégie des auteurs, des éditeurs, des critiques et de leurs publicistes que d'associer la pleureuse à son passé tragique de façon à ce que son état pathétique de souvenance devienne le sceau de crédibilité, la norme de légitimité de tout discours sur la violence et, particulièrement, de tout discours sur le paradigme de la violence génocidaire. Comme l'écrit Dominique Maingueneau parlant du « champ » et des modalités d'intégration de son « système » : « Une position ne fait [...] pas que défendre une esthétique, elle définit aussi, explicitement ou non, le type de **qualification** requise pour avoir l'autorité énonciative, disqualifiant par là les écrivains contre lesquels elle se constitue⁴⁵⁶. »

Dans le cas de la littérature des témoins-survivants, il semble effectivement que ce soit par le truchement d'un renversement de la sensibilité/moralité historique à l'égard des camps, à une époque où, progressivement, l'on ne cherche plus à oublier mais à apprendre du passé en tentant de le comprendre, que des mots comme « sincérité », « authenticité », « souffrance » deviennent synonymes de valeur éthique, puis éventuellement d'innovation esthétique et littéraire. Et qui de mieux placé dans un tel contexte que celui qui puisse dire « j'y étais et j'en suis revenu » pour pleurer sur le corps d'un *homo sacer* dont il a lui-même partagé le sort concentrationnaire? À cet égard, les travaux de Renaud Dulong sur les conditions sociales de l'attestation personnelle ont pertinemment démontré l'importance du rapport de proximité entre le témoin et le vécu de l'expérience qu'il rapporte sur les modes de réception/perception des témoignages; plus grand est le rapport de proximité entre « l'identité biographique de la personne⁴⁵⁷ » qui témoigne et les faits racontés, et plus grand sera le crédit public qui lui sera accordé. Ainsi, c'est en partie grâce à la « réputation du vrai attribuée au vécu⁴⁵⁸ » que la littérature des camps – en tant que littérature de témoignages de survivants – doit initialement son intégration dans le canon de la littérature française et mondiale : la figure tragique de la pleureuse donnant, par un soudain renversement et réinvestissement sémantique, la crédibilité nécessaire à la visibilité littéraire d'une nouvelle *position* sociale.

⁴⁵⁵ Gidéon Hausner cité par Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, op. cit., p. 97.

⁴⁵⁶ *Le contexte de l'œuvre littéraire*, op. cit., p. 77.

⁴⁵⁷ *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, École des Hautes études en sciences sociales, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 1998, p. 17.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 44.

En ce sens, puisque « le témoin n'existe pas en dehors du contexte où il prend parole⁴⁵⁹ », il faut considérer que cette intégration – comme d'ailleurs celle d'autres littératures dites périphériques ou marginales⁴⁶⁰ – aurait été impensable sans la plasticité du « champ » à d'autres échelles de valeurs également présentes sur la scène internationale (voir chap. 2). Ce ne sont en effet pas toutes les littératures ni tous les littérateurs qui jouissent du même capital littéraire lorsque vient le temps d'intégrer, pour eux, le « système littéraire francophone », anglophone, nord-américain, européen ou mondial, et ce ne sont pas tous les « champs » et « systèmes » qui se révèlent symétriquement pénétrables. Si, en règle générale, tous doivent se conformer au *code spécifique* de leur « champ » respectif pour y être acceptés, tous, en réalité, n'ont pas les mêmes possibilités et ne font pas face aux mêmes attentes et modalités au moment de se frotter aux filtres du « système ». Il en va ainsi de certaines littératures étrangères comme il en a été de la littérature des camps, dont l'écart sémantique et textuel vis-à-vis de la culture du centre a longtemps été considéré par la *doxa* littéraire comme trop grand et, par conséquent, indésirable car ingérable et structurellement menaçant.

En ceci, la littérature concentrationnaire des « écrivains » de la première vague – sans assise et sans matrice littéraires reconnaissables – n'est pas si éloignée d'autres littératures

⁴⁵⁹ Annette Wieviorka, *L'heure d'exactitude*, op. cit., p. 139.

⁴⁶⁰ À ce propos il faut relire le débat qui oppose Harold Bloom aux représentants de ce qu'il nomme « l'École du ressentiment », et qui fait référence à ce pan de la critique américaine (« gender studies », postcolonialisme, critique marxiste, « New Historicism », etc.) qui, au tournant des années 1980, commence à questionner la rigidité du canon occidental et à militer pour une plus grande représentativité des « sous-cultures » au sein des programmes d'enseignement. « I myself would want to argue, partly following Fowler, écrit d'ailleurs Bloom, that aesthetic choice has always guided every secular aspect of canon formation, but that is a difficult argument to maintain at this time when the defense of the literary canon, like the assault against it, has become so heavily politicized. Ideological defenses of the Western Canon are pernicious in regard to aesthetic values as the onslaughts of attackers who seek to destroy the Canon or "open it up," as they proclaim. Nothing is so essential to the Western Canon as its principles of selectivity, which are elitist only to the extent that they are founded upon severely artistic criteria. Those who oppose the Canon insist that there is always an ideology involved in canon formation; indeed, they go farther and speak of the ideology of canon formation, suggesting that to make a canon (or to perpetuate one) is an ideological act in itself. » (Harold Bloom, *The Western Canon. The Books and School of the Ages*, New York, Harcourt Brace & Company, 1994, p. 22) Le réquisitoire mené ici par Bloom est intéressant pour notre propos en ce qu'il démontre comment la coprésence d'une multiplicité de régimes de valeur (esthétique, éthique, familial, économique, etc.) au sein d'un même « système socioculturel » peut interférer dans la structure d'un « champ spécifique », et ce, jusque dans ses zones les plus « autonomes » ou « restreintes ». Voir également à ce sujet notre mémoire de maîtrise qui traite plus en profondeur de cette question.

dites périphériques en raison de l'altérité du phénomène qu'elle rapportait alors pour la première fois : la destruction intentionnelle, systématique et programmée de plus de six millions de vies considérées comme indignes pour cause d'« impureté » religieuse, corporelle, ethnique ou raciale. Cependant, contrairement à ces autres littératures qui, pour toutes sortes de raisons (politiques, économiques, structurelles, historiques, etc.), continuent souvent de se buter aux préconstruits du « système » et d'en peupler la marge, la littérature de témoignages des survivants, quant à elle, a pu intégrer le canon du « champ central » par l'action de certaines œuvres aux qualités esthétiques certes remarquables, mais d'abord et surtout par le changement de perception des sociétés occidentales vis-à-vis de ses pleureuses, c'est-à-dire vis-à-vis du statut et de la valeur énonciative du témoignage des rescapés des camps de la Seconde Guerre mondiale. Comme l'écrit lucidement Pierre Bourdieu :

Dans l'ordre de la consommation, les pratiques et les consommations culturelles qui peuvent être observées à un moment donné du temps sont le produit de la rencontre entre deux histoires, l'histoire des champs de production, qui ont leurs lois propres de changement et l'histoire de l'espace social dans son ensemble, qui détermine les goûts par l'intermédiaire des propriétés inscrites dans une position, et notamment au travers des conditionnements sociaux associés à des conditions matérielles d'existence particulières et à un rang particulier dans la structure sociale⁴⁶¹.

Il en a été ainsi de la « posture » du nègre dans les années 1930, 1940 et 1950, conformément aux nouvelles luttes sociales apportées par l'éducation et la mobilité de plus en plus grandes de certains intellectuels noirs, comme il en a été des rescapés des camps de la mort nazis dont la parole n'a pu être entendue qu'à la veille du procès Eichmann pour les raisons que l'on connaît. Dans l'un et l'autre de ces cas, l'investissement et le renversement d'une certaine figure stéréotypée – celle du « nègre » dans le cas des littératures noires des années 1930, 1940 et 1950, et celle, tragique, de la pleureuse antique dans celui des survivants de la Seconde Guerre mondiale – ont donné lieu, à chaque fois, à des genres d'écriture dont l'autorité s'est construite sur la « fable biographique » d'une personne vulnérable; faisant peu à peu de la vulnérabilité historique une « posture auctoriale » redoutablement efficace pour quiconque cherche à s'inscrire dans le « champ » à partir d'une marge dont l'identité est également synonyme de violence en regard d'une certaine norme sociale. La vulnérabilité de

⁴⁶¹ *Les règles de l'art, op. cit.*, pp. 421-422.

l'un devenant ainsi la possibilité de l'autre de participer, par le biais de ses interventions et de ses productions, à la consolidation de l'autorité de l'ordre symbolique du « champ central ».

À cet égard, le sujet de droit, mais également le citoyen politique, l'écrivain reconnu et actif, le sujet *visible* dans la distribution du « partage du sensible », ne se définit-il pas d'abord comme un être capable de s'inscrire dans l'ordre d'une société historique par la force, mais également par la *justesse* de son discours? Sur ce point, parlant d'« invisibilité sociale » et des règles régissant l'espace public, Guillaume le Blanc précise que :

Se présenter comme membre de la vie sociale, comme citoyen actif dans les processus d'élaboration de la cité ne va pas de soi. *L'une des conditions de cette inclusion est la perception* que peuvent en avoir les différents membres des groupes qui composent une société. La possibilité qu'a une vie de se retrouver maintenue dans l'espace public est liée à une série convergente de *perceptions sociales qui accréditent des manières d'être* en les réitérant dans la visibilité du monde social. La visibilité sociale est ainsi l'effet d'une série de perceptions non interrogées liées à des jugements sociaux incorporés, à un ensemble de *croyances relatives à la justesse de la justification sociale*. [...] Sortir du cadre, au double sens où l'on en est expulsé et où l'on est sans moyen de pouvoir être recadré, c'est ne plus être justifié et, par suite, être condamné à errer tel un spectre qu'aucune qualité ne peut plus retenir dans l'espace public⁴⁶².

S'il y a « champ », inévitablement, il y a tradition, il y a modèle et il y a « posture », soit cette « variation individuelle sur une position⁴⁶³ » appartenant déjà à la mémoire spécifique de sa structure.

De la vulnérabilité historique comme « posture » et possibilité énonciatives

Posture : [n.f.] A — Position particulière du corps, *changer de posture*; attitude adoptée pour projeter une certaine image de soi, positionnement tactique; B- situation de quelqu'un, *être, se trouver, en mauvaise posture*. C- (*posture litt.*) « Présentation de soi d'un écrivain, tant dans sa gestion du discours que dans ses conduites littéraires publiques⁴⁶⁴ »; processus interactif de co-construction d'un ethos auctorial à des fins de positionnement structurel, institutionnel et social.

⁴⁶² *L'invisibilité sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Pratiques théoriques », 2009, pp. 1-2. Nous soulignons.

⁴⁶³ Jérôme Meizoz, *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur*, op. cit., p. 25.

⁴⁶⁴ Jérôme Meizoz, *La fabrique des singularités*, op. cit., p. 82.

Vulnérabilité et autorité : la question du « champ », du filtre et du « système »

Dans une conférence intitulée « Autonomie et vulnérabilité » qu'il adressait à un auditoire de juristes dans le cadre d'un séminaire à l'Institut des hautes écoles sur la justice, Paul Ricœur qualifiait l'ensemble de la pratique juridique moderne comme reposant sur un paradoxe majeur : celui existant entre l'autonomie et la vulnérabilité humaines. « Le sujet de droit, » leur disait-il, « c'est à la fois la *présupposition* majeure de toute investigation juridique et l'*horizon* de la pratique judiciaire⁴⁶⁵. » En fait, parce que l'autonomie est avant tout une finalité et une hypothèse (l'être humain étant supposé perfectible), la vulnérabilité légitime la tâche du juriste dont la mission est de veiller à ce que les conditions d'actualisation de cette autonomie soient présentes, possibles, le restent, pour un maximum de citoyens. Il faut comprendre que dans la conceptualisation du *Juste* que développe la philosophie ricœurienne, la reconnaissance constitue l'enjeu des grands organisations ou « *systèmes sociaux* de divers ordres⁴⁶⁶ » – qu'ils soient d'ordre légal, politique, économique, scientifique... ou littéraire, bien qu'il ne nomme pas ce dernier – dont la médiation vise à structurer les interactions sociales par leur cadre institutionnel. Cette conceptualisation implique donc que l'agentivité, c'est-à-dire la puissance d'agir, le pouvoir faire, mais surtout le pouvoir dire de chacun – car le sujet de droit est avant tout un sujet parlant avec les possibilités et les capacités qu'on lui connaît –, n'est pas la même et, par conséquent, doit être protégée dans certains cas et limitée, (ré) ajustée, régulée dans d'autres⁴⁶⁷. « L'application de la règle de justice aux interactions humaines », écrit-il ailleurs, « suppose qu'on puisse tenir la société pour un vaste système de distribution c'est-à-dire de partage de rôles, de charges, de tâches, bien au-delà de la simple distribution au plan économique de valeurs marchandes⁴⁶⁸. » Et la croyance en la *justesse* de cette distribution sociale, en la valeur ajoutée qui la rend désirable (l'*illusio* dirait Bourdieu), justifie par elle-même l'institution de

⁴⁶⁵ « Autonomie et vulnérabilité », *Le Juste* 2, op. cit., p. 85.

⁴⁶⁶ « Qui est le sujet du droit ? », *Le Juste*, op. cit., p. 35.

⁴⁶⁷ « Immédiatement nous saute aux yeux cette inégalité foncière des hommes quant à la maîtrise de la parole, » renchérit d'ailleurs Ricœur, « inégalité qui est bien moins une donnée de la nature qu'un effet pervers de la culture, lorsque l'impuissance à dire résulte d'une exclusion effective hors de la sphère langagière ; à cet égard une des toutes premières modalités de l'égalité des chances concerne l'égalité au plan du pouvoir parler, du pouvoir dire, expliquer, argumenter, débattre. » (Paul Ricœur, « Autonomie et vulnérabilité », op. cit., p. 90)

⁴⁶⁸ « Qui est le sujet du droit ? », op. cit., p. 38.

la justice qui, à titre de garant de l'ordre social, se voit accorder le pouvoir de préserver *le politique* par l'exercice de son autorité judiciaire. S'il n'y avait pas cette croyance en la puissance du droit de modérer les interactions et, lorsque besoin est, de substituer le discours à la violence par le biais de la procédure judiciaire, l'institution juridique et ses représentants perdraient tout crédit auprès de ceux-là mêmes qui, pourtant, leur doivent ou devaient obéissance et respect.

L'autorité en effet confine à la violence en tant que pouvoir d'imposer l'obéissance, c'est-à-dire en tant que domination, soulève Ricœur; mais ce qui l'en distingue c'est précisément la crédibilité attachée à son caractère de légitimité au moins prétendue, et en vis-à-vis, le crédit, la créance, attachés à la reconnaissance ou non du droit que détient mon supérieur – institution ou individu – de m'imposer l'obéissance [...]⁴⁶⁹.

En ce sens, l'autorité n'est pas l'équivalent du pouvoir qui naît au fur et à mesure du « vouloir vivre ensemble⁴⁷⁰ », mais est ce qui, par l'antériorité, l'extériorité et la supériorité de son histoire passée, « l'augmente » en imposant le poids de la légitimité que lui confère la stabilité du temps dans sa durée. « Tout se passe comme si l'histoire de l'autorité fonctionnait comme une source distincte et cumulative, susceptible de donner au pouvoir actuel, instantané, fragile [...] l'aura que la nouveauté ne saurait lui assurer⁴⁷¹ », écrit Ricœur.

Il en va ainsi de toute institution, à plus ou moins grande échelle. Qu'elle soit politique, scientifique, économique, religieuse, juridique ou littéraire, l'institution effectivement repose sur une tradition, et sur la croyance en la capacité de l'ordre symbolique que sous-tend cette tradition, de créer un contexte d'interlocution au sein duquel est possible l'acte de reconnaissance de l'agentivité humaine. Ici, instituer veut dire nouer : nouer le lien social à l'aide de repères nécessaires à la fondation d'un espace de sens partagé. Sans la construction de cet espace, aucune affirmation, aucune revendication individuelle ou collective d'autonomie ne pourrait trouver l'attestation recherchée, que seule peut lui accorder une autre « personne » qui, elle-même, a souscrit aux règles d'interaction de ce même espace et, ce faisant, en a adopté et les valeurs et le répertoire : « nulle antériorité qui ne dure encore

⁴⁶⁹ « Le paradoxe de l'autorité », *Le Juste* 2, *op. cit.*, p. 109.

⁴⁷⁰ Voir, à ce sujet, la réflexion développée par Hannah Arendt notamment dans « What is Authority ? », *Between Past and Future. Eight Exercises in Political Thought*, New York, Penguin Books/Viking Press, coll. « Penguin Classics », 2006 [1961], pp. 91-141.

⁴⁷¹ « Le paradoxe de l'autorité », *op. cit.*, p. 122.

maintenant, nulle extériorité qui ne soit compensée par un mouvement d'intériorisation⁴⁷². » Est sujet de droit ou, de façon plus générale, est sujet/« personne »/*persona* aux yeux d'une collectivité, celui ou celle qui possède cette capacité d'ajuster sa parole, son action, ses interventions, en fonction des normes et des exigences dictées par l'autorité symbolique de la société – le « champ » – qu'il ou elle cherche à intégrer – avec ses filtres, ses injonctions et ses impératifs, son échelle de valeurs spécifique, mais également ses passages obligés, ses archétypes, ses préjugés et toutes ses autres façons de dire et de faire qui font communauté.

Aussi, dans ce contexte, l'expression *parler avec autorité* présuppose-t-elle la compétence d'un individu, d'un groupe ou d'une collectivité à mobiliser les ressources disponibles au sein d'un ordre de la reconnaissance donné, de façon à construire une image de l'identité qui puisse s'avérer conforme, c'est-à-dire crédible, efficace et productive⁴⁷³, en regard de ce même ordre symbolique. L'*ethos* discursif, comme le rappelle d'ailleurs Ruth Amossy en revenant aux origines rhétoriques du terme, « se rapporte à l'image de soi que construit l'orateur désireux d'agir par sa parole⁴⁷⁴. » Il est ce par quoi un énonciateur considère les préconçus de son interlocuteur de façon à prévoir les effets possibles de son discours et l'ajuster, si besoin est, en vue d'un impact et d'une issue qui lui soient favorables. La persuasion, ici, se révèle être le maître mot, la visée, voire le seul et unique objectif d'un processus qui, rappelons-le, lie le statut et la force d'une vie, par sa voix, au degré de crédibilité qu'est capable de susciter socialement son auteur; « la conscience de soi n'[étant] possible que si elle s'éprouve par contraste⁴⁷⁵ », comme le soulignait déjà Benveniste dans un essai datant de 1958. Et c'est précisément là, dans cette obligation qu'entretient l'être capable vis-à-vis de la norme et de la collectivité qu'elle rassemble dans le langage, que s'arrime le projet d'autonomie à l'idée d'autorité et vice-versa, et, inversement, que cette même sphère d'autorité condamne certains individus, groupes et populations à l'exclusion, faute d'avoir *su*

⁴⁷² Paul Ricœur, « Autonomie et vulnérabilité », *op. cit.*, p. 99.

⁴⁷³ L'adjectif est ici employé au sens où l'entend Robert Barsky, *op. cit.*

⁴⁷⁴ *La présentation de soi*, *op. cit.*, p. 17.

⁴⁷⁵ « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale I*, *op. cit.*, p. 260.

inscrire correctement sa propre parole dans l'ordre « des représentations qui circulent [...] d'ores et déjà dans le discours ambiant⁴⁷⁶. » Pour reprendre, encore une fois, Paul Ricœur :

Toute la vulnérabilité qui fait contrepoint au sens de la responsabilité se laisse en effet résumer dans la difficulté qu'il y a pour chacun à inscrire son action et son comportement dans un ordre symbolique, et dans l'impossibilité dans laquelle se trouvent nombre de nos contemporains, principalement ceux que le système sociopolitique exclut, à comprendre le sens et la nécessité de cette inscription⁴⁷⁷.

Tous, en effet, n'ont pas la même compréhension et n'occupent pas la même position vis-à-vis des filtres du « système », et tous ne disposent pas du même capital – ou du même type de capital – et des mêmes moyens pour se faire reconnaître en tant qu'agent de sa structure (op)positionnelle. Certaines positions étant toujours plus avantagées que d'autres – comme le sont, par exemple, les francophones du centre vis-à-vis des autres, si l'on ramène la question vers la topologie du « système littéraire francophone » tel que décrit par Pierre Halen –, leurs occupants ont conséquemment plus de facilité à acquérir l'autorité énonciative nécessaire à l'approbation qui du public, qui de la critique, qui des autorités institutionnelles⁴⁷⁸.

Au premier chapitre de cette thèse, parlant de « champs » et de « systèmes littéraires », nous avons soulevé la dichotomie existant entre centre et périphéries ou, pour le dire autrement, entre « sphères de production » large et restreinte⁴⁷⁹, et écrivions, à propos des littératures dites marginales – c'est-à-dire autres que celles provenant du « champ central » –, l'importance des préjugés relatifs à leur « zone imaginaire d'identification » dans le

⁴⁷⁶ Ruth Amossy, *La présentation de soi*, op. cit., p. 101.

⁴⁷⁷ « Autonomie et vulnérabilité », op. cit., p. 100.

⁴⁷⁸ À ce sujet, il faut noter que Paul Ricœur et Gérard Leclerc distinguent deux foyers de légitimation : le discours comme « source de pouvoir symbolique », et l'institution comme « source de légitimité pour ceux qui exercent l'autorité dans son cadre ». Comme l'écrit Ricœur : « D'un côté, donc, le pouvoir symbolique, soit celui d'un énonciateur, d'un "auteur", d'engendrer la croyance, de produire la persuasion, soit celui d'un texte, d'un énoncé d'être persuasif, d'engendrer la croyance ; d'un autre côté, le pouvoir lié à une institution, à savoir le "pouvoir légitime dont dispose un individu ou groupe d'imposer l'obéissance à ceux qu'il prétend diriger". » (Paul Ricœur, « Le paradoxe de l'autorité », op. cit., p. 111) Voir également l'essai de Gérard Leclerc, *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et la généalogie de la croyance*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1996, 432 p.

⁴⁷⁹ Il ne faut pas confondre ces « sphères de production » pensées en fonction d'une production qui se modèle de plus en plus sur les besoins d'un réseau de distribution mondialisé avec les « sous-champs de production » définis par Bourdieu.

processus de sélection auquel procèdent éditeurs, critiques et institutions à chaque rentrée littéraire. Nous parlions alors de l'enjeu structurel et politique que représente, pour tout « système », l'impératif d'offrir au public une seule et même image stéréotypée de ces autres lieux de production culturelle, de façon à maintenir la croyance en l'existence d'un ensemble partagé, mais concurrentiel, qui rend dès lors possible la nécessité de l'autorité d'un centre et justifie, réciproquement, ses filtres, sa hiérarchie et l'unilatéralité de ses transferts. Ce centre, souvent représenté comme étant Londres, New York, Stockholm ou Paris, s'avère être le gardien et le censeur de la valeur particulière qui réunit ses agents et ceux, étrangers, qui y sont sensibles autour d'une norme spécifique, la littérarité, qui peut se comprendre comme la recherche et l'expression d'une « intention esthétique ».

De cette articulation première entre une valeur spécifiquement littéraire et le lieu de sa consécration historique – Paris dans le cas de la francophonie –, découle ainsi une répartition inégale de la confiance du « système » en la capacité d'agir *avec autorité* – c'est-à-dire avec une certaine indépendance vis-à-vis des autres régimes de valeur concurrents (économiques, religieux, politiques) et, donc, avec autonomie – des différents producteurs en raison de l'identité présumée de leur lieu d'appartenance. La distance (spatiale, temporelle, culturelle, etc.) d'avec le centre, ici, jouant le rôle de baromètre de la capacité (ou non) à intégrer la société rassemblée par cet espace de sens partagé et, conséquemment, du soupçon entourant la parole des individus qui, parce qu'occupant des positions considérées comme marginales, composites ou excentrées, surprennent lorsque leurs œuvres ou leurs paroles s'écartent de la « posture » et des modes de représentation qui leur ont été « systématiquement » assignés.

À ce sujet, l'histoire littéraire regorge de scandales plus ou moins retentissants, de diverses natures, entourant l'intégration et les velléités de reconnaissance centrales de certains auteurs et de certaines œuvres considérés comme relevant d'une « posture » et d'une échelle de valeurs périphériques; à commencer par Robert Schwarz-Bart, dont le roman *Le dernier des Justes* a soulevé des rumeurs de plagiat dans certains cercles littéraires au moment de son couronnement. Bestseller inattendu, premier roman de son genre à connaître un tel succès sur la scène institutionnelle parisienne, *Le dernier des Justes* a, en effet, été la cible de la méfiance et du ressentiment de quelques littérateurs et critiques, principalement juifs, qui voyaient en lui la marque d'une parole d'autant plus sournoise qu'elle se vendait sur

la base d'un témoignage considéré comme authentique. Comme le remarque d'ailleurs Francine Kaufmann citant elle-même André Parinaud, alors directeur de la revue *Arts*, un hebdomadaire identifié avec la nouvelle droite française : l'accusation et la disqualification de l'œuvre de Schwarz-Bart reposent sur l'argument d'autorité selon lequel le plagiaire – qui aurait, entre autres, emprunté des lignes à certains textes de Mendele Mokher Sefarim, de Buber, de Manès Sperber et d'Isaac Babel – « ne dispose pas réellement de l'expérience affective qu'il cherche à traduire. [...] Le livre de Schwarz-Bart est de peu de poids si l'on avait lu et aimé les romans d'Albert Cohen, de Manès Sperber ou de Arnold Mandel⁴⁸⁰ », qui, implicitement, sont dès lors désignés comme des modèles de ce que devrait être un « véritable » roman juif. En d'autres termes, on reproche au roman de Schwarz-Bart son succès et son pervertissement d'un type d'écriture éminemment marginal, au profit d'autres formes (chroniques médiévales, roman historique, satires voltairiennes, etc.) et d'une autre « posture » plus susceptibles de passer la rampe spécifique du « champ central ».

L'introduction, dans un roman profondément enraciné dans la tradition littéraire juive et yiddish, de styles empruntant à certains genres canoniques d'une littérature « étrangère » – c'est-à-dire de la littérature-cible, qui n'est nulle autre que la littérature française – dérange et rend l'énonciation de Schwarz-Bart d'autant plus vulnérable au doute, que ce dernier brouille les pistes, se poste des deux côtés d'une même frontière et se fait le chantre « d'une histoire de la dignité des martyrs⁴⁸¹ » à une époque où, pourtant, l'on n'a encore d'yeux et d'oreille que pour la mémoire de ceux qui, triomphalement, sont morts *pour* une communauté tantôt religieuse, tantôt nationale, mais toujours politique et humaine. En ceci, André Schwarz-Bart n'est ni le premier ni le dernier transfuge à démontrer la réticence des « champs » (tant centraux que périphériques) à reconnaître qu'un individu puisse s'affirmer à partir des moyens d'une autre « posture » que celle qui, *normalement*, c'est-à-dire socialement, « systématiquement », semble être la sienne. Comme le précise à ce propos Jérôme Meizoz :

Si toute posture se donne comme singulière, elle inclut simultanément en elle l'emprise du collectif. Comprendre un trait postural comme une histoire unique et à

⁴⁸⁰ André Parinaud cité par Francine Kaufmann, *loc. cit.*, p. 73.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 79.

soi suffisante est aussi absurde, selon l'image de Bourdieu, que de tenter de rendre raison d'un trajet en métro sans prendre en compte la structure du réseau⁴⁸².

Sur ce point, l'histoire de la réception institutionnelle des littératures africaines en langues européennes nous renseigne que la vulnérabilité historique – qui se signale d'abord et avant tout comme une vulnérabilité de nature énonciative dont les dispositions se transposent sous des formes plus apparentes et, donc, plus visibles comme le sont les formes de violence qui leur sont corrélatives – se transmet toujours également à la structure (op)positionnelle des « champs littéraires » et de leur « système », et ce, peu importe leur autonomie et les « effets de prisme » de leurs codes, de leurs normes et de la volonté de leur société particulière⁴⁸³.

L'étrange cas de l'Afrique noire entre devoir dire et pouvoir faire de l'écrivain

Il est un fait reconnu depuis longtemps par les spécialistes du continent africain que la littérature africaine ou, du moins, ce que l'on entend généralement par littérature africaine, tient à la fois d'une invention identitaire et d'une tradition fragile, car elle repose presque entièrement sur une plateforme de consécration étrangère⁴⁸⁴. En effet, née de la colonisation et de l'importation en Afrique subsaharienne d'une culture et d'une éducation basées sur l'importance de l'écrit, cette littérature s'est d'abord formée à l'ombre de grands patrons européens – à partir de qui les enfants africains apprenaient à écrire en reproduisant les différents genres, formes et styles – pour ensuite se développer, toujours sous le regard tutélaire de certaines institutions européennes, en réaction vis-à-vis de ces modèles et de son propre mimétisme⁴⁸⁵. C'est au Goncourt que l'Afrique francophone doit son premier écrivain

⁴⁸² *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur, op. cit.*, p. 26.

⁴⁸³ Pour plus de détails et un inventaire complet de ces « prismes », voir l'article d'Alain Viala, « Effets de champs et effets de prisme », précédemment cité.

⁴⁸⁴ Une situation qui, selon de nombreux spécialistes, tendra à changer au cours des prochaines années avec l'avènement des nouvelles technologies et l'émergence de structures institutionnelles de plus en plus fortes et indépendantes dans certaines régions africaines. À ce sujet, voir certains travaux de Cheryl Toman dont « Les réseaux sociaux et la littérature africaine : création, engagement et diffusion chez les écrivaines d'expression française », Sommaire des actes de la XXIVe Biennale de la langue française, 2011, en ligne, <<http://www.biennale-lf.org/les-actes-de-la-xxive-biennale/60-b24-interventions/173-b24-cheryl-toman.html>>, consulté le 7 juin 2015.

⁴⁸⁵ Sur ces questions, voir notamment les travaux de Koffi Anyinefa et de János Riesz précédemment cités, de même que l'ouvrage de Locha Mateso, *La littérature africaine et sa critique*, Paris, ACCT-Karthala, 1986, 399 p. et celui de Jean-Claude Blachère, *Négritudes : les écrivains d'Afrique noire et la langue française*, Paris, L'Harmattan, 1993, 254 p.

en la personne de René Maran (1921) – bien que ce dernier ne soit pas à proprement parler Africain. C'est à Jean-Richard Bloch, ancien directeur de collection aux éditions Rieder, que l'on doit, en 1926, la publication de *Force-Bonté* de Bakary Diallo et son célèbre « avertissement » – qui invitait le lecteur à voir dans le récit du tirailleur sénégalais plus qu'une apologie de la doctrine coloniale française, mais une *authentique* prise de distance. Et c'est encore à la France que l'on doit la rencontre de Damas, de Senghor et de Césaire, la possibilité de la fondation de *Présence Africaine* et, éventuellement, la « découverte » de la majorité des plus grands auteurs ou, du moins, des plus grandes œuvres de ce qui compose aujourd'hui le canon de la littérature francophone africaine. Alors que Julliard est le premier à publier *L'aventure ambiguë* en 1961, que UGE fait de même avec *L'Étrange destin de Wangrin ou les roueries d'un interprète africain* en 1973 et que les Nouvelles Éditions Debresse et Le livre contemporain se partagent la parution des premières œuvres d'Ousmane Sembene, les Éditions du Seuil, Gallimard, Albin Michel, Minuit, Plon... continuent de détenir les droits des auteurs les plus en vue de l'Afrique francophone subsaharienne.

En d'autres mots, bien que le « champ littéraire africain » de plus en plus se développe en parallèle de ce que propose la scène parisienne, la tradition à partir de laquelle il se (re)compose a tout à voir, quant à elle, avec les critères d'évaluation et le pouvoir de consécration que maintiennent les grands centres historiques, tels que Londres, New York ou Paris, sur les « champs » structurellement plus précaires; la force centrifuge du « système littéraire mondial » nourrissant inévitablement par l'autorité institutionnelle et promotionnelle de ses prix et les ventes et la bête. À ce propos, Franco Moretti suggère que le processus naturel de sélection sur lequel reposent la supériorité du canon et l'antériorité de son histoire littéraire tiendrait peut-être plus de la volatilité des goûts du marché que d'une réelle essence textuelle. Dans un essai datant de 2000, intitulé « The Slaughterhouse of Literature », ce dernier va même jusqu'à comparer l'histoire de la littérature à une boucherie dont les lecteurs seraient les premiers charcutiers par le biais de leur consommation littéraire.

Readers, not professors, make canons, écrit-il: academic decisions are mere echoes of a process that unfolds fundamentally outside the school: reluctant rubber-stamping, not much more. [...] Readers read A and so keep it alive; better, they buy

A, inducing its publishers to keep it in print until another generation shows up, and so on⁴⁸⁶.

Un phénomène auquel, bien entendu, l'École, l'Université et les institutions littéraires participent une fois l'œuvre publiée, primée, rééditée, relue, canonisée et intégrée aux programmes visant à éduquer les prochaines générations de lecteurs d'une littérature dès lors catégorisée en raison de valeurs tantôt centrales, tantôt périphériques et tantôt universelles.

Dans l'un ou l'autre de ces cas, à chaque fois, ces différents acteurs institutionnels consolident un discours normatif, le leur, qui lui-même justifie leur présence et la reconnaissance qu'elles accordent à certaines œuvres et à certains auteurs, en vertu du rôle qu'ils occupent préalablement au sein de la structure du « champ littéraire » et des goûts déterminés ponctuellement par l'état de l'espace social et culturel. Dans le cas de l'Afrique subsaharienne, pour en revenir aux reproches adressés par Lyonel Trouillot, János Riesz et Justin Bisanswa, entre autres, concernant la tendance à l'ethnologisation de ses littératures par les acteurs de la scène critique et institutionnelle franco-française (voir pp. 37-40) cette structure politique et culturelle et ses traditions de lecture ont eu pour conséquence d'enfermer les littératures africaines et leurs producteurs dans une « posture » et un « ghetto⁴⁸⁷ » – ceux de l'« africanité », de sa violence et de l'engagement collectif de ses auteurs « nègres » vis-à-vis de la cause –, qui limitent la réception et la perception possibles de leurs œuvres sur un plan purement esthétique. Comme le confiait récemment Kagni Alem en entrevue à Éloïse Brezault :

tout débat littéraire aujourd'hui en Afrique passe irrémédiablement par ce questionnement : il faut témoigner du vécu ou de la condition de quelqu'un qu'on

⁴⁸⁶ « The Slaughterhouse of Literature », *Modern Language Quarterly*, vol. 61, no 1, 2000, pp. 209-210.

⁴⁸⁷ Nous empruntons le terme notamment à l'écrivaine Tanella Boni qui, en 2010, revenait sur les conventions et les attentes figées des lecteurs et des éditeurs français lorsque ces derniers avaient à se frotter à des productions et des producteurs dits africains. « Que constatons-nous aujourd'hui? », confie-t-elle, « Que des "négriers" se sont installés dans l'édition en France, jetant nos livres dans des ghettos. Cette tendance a empiré avec le temps. Le système de l'édition est tel que pour pouvoir entrer dans des maisons de renom, il faut faire plaisir ou allégeance [...]. Si on est capable de répondre à une telle attente de la part des éditeurs et de tout le système qui accompagne l'édition, alors seulement on est un écrivain "reconnu". » (Citée par Éloïse Brezault, *Afrique : Paroles d'écrivains*, op. cit., pp. 48-49. Nous soulignons)

connaît, rester au plus près de la réalité. Les lecteurs semblent donner à l'écrivain un cahier des charges auquel il doit obéir⁴⁸⁸.

C'est d'ailleurs implicitement en regard de leur « désolidarisation de la cause africaine⁴⁸⁹ » que Calixthe Beyala et Yambo Ouologuem subiront tour à tour les foudres de leurs pairs, suite à la célébration de leurs œuvres par certains des prix les plus prestigieux de la scène littéraire française. Tout comme le « succès-scandale [du] *Batouala* de René Maran⁴⁹⁰ » avait dérangé parce qu'il inscrivait dans le « champ » la possibilité qu'un auteur noir puisse écrire *tout aussi bien* sur l'Afrique qu'un « Blanc », le Renaudot remis en 1968 à Ouologuem dérange, car son roman *Le Devoir de violence* ne cadre pas avec la perception que l'on a alors de ce que devrait « véritablement » être la prise de parole d'un auteur africain. Tandis que le Renaudot juge le livre digne d'être considéré en vertu des valeurs privilégiées au « centre », c'est-à-dire relatives à son propre statut institutionnel, certains Africains et critiques semblent, quant à eux, n'avoir pu considérer le récipiendaire et son œuvre qu'à travers une grille d'évaluation composite, spécialement adaptée en fonction de la position hétérogène de l'Afrique en regard de la structure (op)positionnelle du « système littéraire francophone ». Et, en effet, alors que les Africains reprochent à Ouologuem son traitement de la nature des violences du continent, considéré comme injuste car trop pessimiste vis-à-vis du sort de l'Afrique, plusieurs spécialistes occidentaux se montrent déçus de l'« inauthenticité » d'une voix qu'ils croyaient pourtant « profondément » africaine⁴⁹¹. Yambo Ouologuem, de même que Calixthe Beyala à une autre époque, sur un autre registre et à une autre échelle, aura fait l'erreur de s'approprier l'autorité de certains auteurs et de certains textes n'appartenant pas au canon de sa propre tradition littéraire – Ouologuem empruntant notamment des extraits aux romans *It's a Battlefield* de Graham Greene et, coïncidence ou ironie du sort, au *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart, qui, lui-même, a été accusé de plagiat en 1959. Mais, comme le remarque justement Koffi Anyinefa : « Au-delà des réactions négatives (racistes) [qu'a pu] susciter cette "incursion" du côté français, c'est bien la distinction elle-même de ces écrivains par des prix convoités qui est

⁴⁸⁸ Cité par Éloïse Brezault, *ibid.*, pp. 18-19.

⁴⁸⁹ Le terme est de Koffi Anyinefa, *loc. cit.*, p. 472.

⁴⁹⁰ János Riesz, « Accusations de plagiat contre plusieurs auteurs africains et contextes historiques », *loc. cit.*, p. 148.

⁴⁹¹ Relire à ce sujet Koffi Anyinefa, *loc. cit.*

significative.⁴⁹² » Elle représente la possibilité qu'un auteur africain puisse commettre le crime de délaisser une « posture » collective pour d'autres formes et un autre type d'engagement susceptibles de répondre aux normes et aux exigences spécifiques d'une communauté qui, elle, n'est ni nationale, ni religieuse, ni ethnique ou raciale, mais essentiellement littéraire.

C'est notamment à cette possibilité que s'attaquent (consciemment ou non) les critiques qui, de l'époque de René Maran à celle qui nous est contemporaine, soulèvent des soupçons dès qu'un auteur africain ou, plus largement, dès qu'un auteur issu d'une périphérie ou d'une minorité visible (ou non) dévie de la « posture » qui, « systématiquement », lui revient. Rappelant ainsi avec Paul Ricœur que « Si le socle de l'autonomie a pu être décrit dans le vocabulaire de la puissance, c'est dans celui de la non-puissance, ou de la puissance moindre, que s'exprime à titre primaire la fragilité humaine⁴⁹³. » En ceci, il est possible d'affirmer que les littératures d'Afrique, puisqu'elles ne jouissent pas de la capacité d'imposer leurs propres critères d'appréciation aux « systèmes littéraires » auxquels elles souscrivent (par le choix d'une langue, d'un lieu de production, d'un public-cible ou de leurs aspirations mêmes), s'avèrent être le fait d'énonciateurs fragiles en regard de toute mode, de toute norme et de toute forme de catégorisation externe. Pour reprendre les mots de Véronique Tadjo :

Les critères d'acceptation dans le cercle de la littérature « universelle » ne nous appartiennent pas. Ils appartiennent à la critique littéraire occidentale, car la littérature africaine est sous domination étrangère. Nous n'avons pas encore su imposer nos propres critères d'appréciation et cela nous laisse donc très vulnérables⁴⁹⁴.

Toutefois, ce que révèle objectivement l'étrange parenté existant entre les œuvres primées de Ouologuem et de Schwarz-Bart, c'est que Moretti a raison d'écrire de l'institution littéraire qu'elle s'adapte aux goûts et aux besoins d'une structure de consommation plus vaste. Comment expliquer l'emprunt de Ouologuem à Schwarz-Bart et sa réévaluation tardive sinon que par l'intégration dans le « champ central » d'une littérature historiquement

⁴⁹² *Ibid.*, p. 470.

⁴⁹³ « Autonomie et vulnérabilité », *op. cit.*, p. 89.

⁴⁹⁴ « Littérature africaine et mondialisation », *Présence Africaine*, vol. 1, no 167-168, 2003, p. 108.

excentrée en raison de ses qualités dites hétérogènes ou marginales sous les poussées des goûts fluctuants du marché et de l'évolution imprévisible de sa sensibilité sociale? De même, comment expliquer qu'entre 1996 et 2012, année du couronnement du premier roman de Scholastique Mukasonga, plus de prix littéraires ont été décernés à des auteurs francophones africains que jamais – soit une dizaine en une quinzaine d'années, comparativement à 2 en soixante-cinq ans d'existence officielle (1921-1986)⁴⁹⁵ – sans éveiller le moindre scandale?

Il faut croire, à cet égard, que l'horizon d'attente d'un certain public, principalement occidental, a changé. Et puisque la vulnérabilité historique est une étape plus qu'une essence, si l'on se fie à la philosophie ricœurienne et à l'étrange coïncidence qui lie littéralement le destin littéraire de Yambo Ouologuem à celui d'André Schwarz-Bart, il demeure possible pour un individu, un groupe ou une population, dont le déni de reconnaissance sociale constitue le quotidien, d'en appeler à une demande de justice afin de forcer le « champ » et son « système » à réévaluer ponctuellement ses modes de catégorisation structurelle.

3.2. *De la vulnérabilité comme système d'analyse*

Généralement, comme nous l'avons remarqué ailleurs suivant Luc Boltanski et Laurent Thevenot⁴⁹⁶, ce type d'appels en justice profite de la pluralité des modes de hiérarchisation disponibles au sein d'un espace socioculturel donné, de façon à ouvrir une brèche dans la procédure d'évaluation d'un « champ » spécifique – à « l'abâtardir », disions-nous – en jetant le discrédit sur l'échelle de valeurs ou le préjugé qui, au départ, s'avérait défavorable à l'endroit de certaines catégories de citoyens ou de certaines positions sociales. Ce procédé est notamment celui qu'ont utilisé les ténors de la littérature « nègre » qui ont déplacé dans l'immédiat après-guerre un débat politique sur la scène culturelle afin d'inverser certaines

⁴⁹⁵ Ces chiffres tiennent compte uniquement des prix remportés par des auteurs considérés comme étant noirs, subsahariens et francophones depuis le Goncourt décerné à René Maran en 1921 et ne recensent uniquement (à des fins d'échantillonnage) que les lauréats des Prix Goncourt (incluant le Goncourt des Lycéens), Renaudot, Médicis, Femina, Interallié et ceux du Grand prix du roman de l'Académie française et des cinq continents de la Francophonie, qui ont été retenus pour leur importance et leur représentativité. Nous excluons volontairement l'Afrique du Nord de ce rapide recensement, puisque le Maghreb jouit d'une tradition littéraire beaucoup plus longue.

⁴⁹⁶ Voir notamment Marie-Pierre Bouchard, « Triste topique », *op. cit.*, pp. 44-50.

perceptions qui dominaient alors l'échiquier mondial⁴⁹⁷. De même, il est celui dont ont usé les auteurs, les critiques et les institutions parisiennes, au tournant des années 1960, pour justifier l'intégration de la littérature des camps dans le canon de la littérature française. Dans l'un et l'autre de ces exemples, une « posture » qui, au départ, était socialement importune, injustifiée et, donc, fragile en regard d'un « champ » particulier et de ses filtres, a importé une « économie de la grandeur » provenant des « exigences d'un monde extérieur⁴⁹⁸ » dans l'espoir d'opérer la mise à jour d'un principe de détermination qui, jusque-là, était resté dans l'ombre. C'est notamment à ce processus qualifié d'« opération de dévoilement » que nous devons l'apparition de la récente « comptabilité morale des mérites et des défaillances⁴⁹⁹ » de ces auteurs qui, pour des raisons personnelles, auctoriales ou éditoriales (conscientes ou non), ont choisi de rapporter le souvenir des victimes des violences dites postcoloniales. L'époque étant mûre à ce que d'autres pleureuses scandent la mémoire d'un autre type de victimes sur la scène littéraire internationale, et à voir, par le biais de ces auteurs majoritairement exilés, europhones et, par conséquent, plus sensibles que d'autres à la moralité historique et aux exigences du marché occidental⁵⁰⁰, un nouveau sujet de l'histoire⁵⁰¹. Une conjoncture qui, nous le verrons au prochain chapitre, donnera lieu à des stratégies auctoriales et éditoriales étrangement similaires au modèle développé vers la fin des années 1950 par les éditeurs, les critiques et les publicistes du *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart.

⁴⁹⁷ Il importe effectivement de souligner que la Négritude, lorsqu'elle fut annoncée pour la première fois par Aimé Césaire, Léon Gontran Damas et Léopold Sédar Senghor dans les pages de *L'Étudiant noir*, ne se pensait pas en termes politiques. En fait, s'il y avait lieu de traiter de politique dans les pages de la revue, ce n'était, aux dires de ses créateurs, que pour servir la révolution culturelle qu'ils appelaient de tous leurs vœux. « Pour nous, déclarait Senghor, la politique n'était qu'un aspect de la culture. » (Cité par Lylian Kesteloot, *Les écrivains noirs de langue française*, op. cit., p. 92) Jean-Claude Blachère précisera d'ailleurs en 1993 que la « négritude » de la langue française, qui a accompagné ces revendications, représente « la traduction dans le domaine de l'écriture, d'aspirations politiques où s'esquisse une revendication nationaliste ». (Jean-Claude Blachère, *Négritudes : les écrivains d'Afrique noire et la langue française*, Paris, L'Harmattan, 1993, pp. 116-117)

⁴⁹⁸ Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification*, op. cit., p. 268.

⁴⁹⁹ Paul Ricœur, « Le concept de responsabilité. Essai d'analyse sémantique », *Le Juste*, op. cit., p. 44.

⁵⁰⁰ Voir à ce sujet Véronique Tadjó, loc. cit., p. 9.

⁵⁰¹ « Mon hypothèse à ce propos », soutient d'ailleurs Isaac Bazié, « est que chaque type de discours sur les événements tragiques, tout comme le moment de son apparition, est lié et dicté par des valeurs idéologiques, éthiques et esthétiques ponctuelles. » (Isaac Bazié, « Violences postcoloniales: Enjeux de la représentation et défis de la lecture », op. cit., p. 17)

Cependant, ce que l'analyse de la pratique nous apprend (voir chap. 5), c'est que bien que les situations de litige reposent toujours sur le soupçon provoqué par l'introduction dans un ordre spécifique d'un être, d'une valeur ou d'un alliage d'éléments perçus comme hétérogènes ou composites, l'individu, le groupe ou la population à qui l'on demande justification peut, quant à lui ou quant à elle, choisir de refuser d'exploiter son appartenance à une structure étrangère pour, au contraire, capitaliser sur sa maîtrise du « corps de règles » de l'ordre qui, pourtant, lui refuse ou lui refusait la reconnaissance qu'il ou elle recherche. Dans ce cas-ci, plutôt que de distraire l'attention de ses détracteurs ou de ses critiques en arguant la pertinence d'une autre « économie de la grandeur » dans l'évaluation de sa valeur spécifique, le requérant joue sur la pluralité des modes de reconnaissance du « champ » auquel il participe, afin de contraindre ses censeurs à modifier leurs habitudes de lecture et à le considérer en vertu d'autres qualités que celles historiquement attribuées à la position structurelle qu'il occupe. Transposé sur la scène littéraire, cela revient, pour un auteur, à déjouer l'« horizon d'attente » de son premier public par le biais de l'investissement d'une autre « posture » que celle qui *semble naturellement* lui appartenir; c'est-à-dire en usant d'un autre « rôle », d'un autre « prisme », historiquement construit, à partir duquel situer sa parole dans le jeu des rapports de force qui hiérarchisent le « champ » dans lequel il a choisi de s'inscrire. En utilisant d'autres techniques (narratives, textuelles, etc.), d'autres thèmes et un autre répertoire que ceux qui lui sont « systématiquement » impartis – en donnant, par exemple, le visage d'une autre vulnérabilité que celle, typique, de la « victime » à un public désireux de la lire par devoir de mémoire –, l'auteur insiste pour que le jugement qu'on portera sur lui ne soit pas propre à sa position structurelle (exotisant pour la marge, esthétisant pour les privilégiés du centre), mais propre au « champ » en regard de son autorité normative. Il cherche, autrement dit, à affirmer, certes, son existence structurelle, mais également son droit à l'autonomie littéraire.

Il faut ici se rappeler Julien Sorel, qui, de même que Jean-Jacques Rousseau au « dîner de Turin⁵⁰² », impressionne par ses prouesses intellectuelles une tablée de convives alors qu'il n'est perçu que comme un simple domestique ou, encore, Yambo Ouologuem et Calixthe

⁵⁰² Sur le sujet, voir Jérôme Meizoz, « Les comédies du mérite à l'âge démocratique : Stendhal après Rousseau », *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur*, op. cit., pp. 47-63.

Beyala, qui, tous deux, scandalisent peut-être certains de leurs pairs en écrivant à partir d'emprunts auxquels on ne s'attendait pas, mais qui se voient récompensés tous deux par de prestigieux prix littéraires français, à savoir : le Renaudot pour *Ouologuem* (1968) et le grand prix du roman de l'Académie française pour Beyala (1996). Dans le cas de certains auteurs africains francophones de la « génération 1990 », nous le verrons ultimement, cette volonté d'être perçu autrement par le « champ littéraire franco-français » et, éventuellement, par les censeurs du « système littéraire mondial » se traduit par un jeu sur les attentes de leur public-cible. Ils profiteront en effet de la pluralité des figures de la vulnérabilité pour détourner l'attention de leurs lecteurs, de leurs éditeurs et de leurs critiques – et ce, bien souvent au nez des journalistes littéraires et autres publicistes –, afin de les forcer à lire une vulnérabilité énonciative et, en ce sens, foncièrement littéraire, là où pourtant tous s'attendaient à rencontrer une vulnérabilité physique et, ce faisant, plus visible, car incarnée dans le corps de l'*homo sacer*. Ainsi, dans l'ombre de la victime désirée, attendue, par devoir de mémoire, se profilera une autre figure, une autre image historiquement possible : celle de l'énonciateur africain francophone faisant le pari risqué de l'autonomie et de la responsabilité littéraires.

— Manuel, le bruit court...

— Quel bruit?

— Tu fais un carnet, tu comptes les morts du Port...

— Tu le dis, c'est un bruit, juste des rumeurs... Quoique...

— *Tu sais ce que tu risques. Tu comptes*⁵⁰³...

Polarisation et idéaux-types : fondements d'une typologie

Aux débuts des années 1990, soit quelques années avant qu'il ne débute sa série d'articles consacrés au *Juste* et au sujet de droit, Paul Ricœur, tentant de répondre à la question : « à quoi peut-on reconnaître une identité comme étant la même? », développe une réflexion sur la possibilité d'une jonction entre identité du soi et identité du même, qu'il resserre autour de la dialectique existant entre l'*ipse* et l'*idem*. Pour la résumer, l'*idem* désignerait l'ensemble des dispositions durables à quoi l'on reconnaît une personne en fonction d'une certaine permanence (empreintes digitales, ressemblance physique, groupe

⁵⁰³ Edem Awumey, *Port-Mélo*, op. cit., p. 17. Nous soulignons.

sanguin, valeurs, habitudes partagées, etc.) et l'*ipse*, quant à lui, se référerait au maintien de soi contenu dans la fidélité à la parole donnée. « En dépit du changement, nous attendons d'autrui qu'il réponde de ses actes comme étant le même qui hier a agi et aujourd'hui doit rendre des comptes et demain porter les conséquences⁵⁰⁴ », écrit-il. Aussi, bien qu'il puisse y avoir évolution du caractère dans le temps, l'*ipséité* prend en compte la possibilité qu'un individu change, se transforme, progresse, s'autonomise, se perfectionne, tout en maintenant une certaine forme de cohérence narrative. En fait, sans ce maintien de l'identité sur le long terme, aucune entente, aucun contrat ne tiendrait et l'idée même d'obligation, qui est au cœur du fonctionnement de tout système symbolique ou politico-juridique, s'avèrerait impossible.

Ainsi, construisant sur ce premier principe, Ricœur développe quelques années plus tard, à l'intention d'un auditoire de juristes, une classification des différentes figures de la vulnérabilité en réponse à une invitation à se prononcer sur le couple qu'elles forment avec l'idée d'autonomie et celle d'imputabilité : « à savoir l'aptitude à nous reconnaître comme comptable (racine *putare*) de nos propres actes à titre de leur auteur véritable⁵⁰⁵. » Cette typologie, plutôt que de se limiter à l'énumération traditionnelle des violences subies par le corps des victimes et des grands oubliés de l'histoire, prend en considération le premier cadre identitaire, narratif et, inévitablement, énonciatif, qu'il posait tout au début des années 1990. « Il me paraît en effet difficile de parler d'autonomie sans parler d'identité », souligne-t-il. Et d'ajouter : « Mais on peut en parler de deux points de vue différents : d'abord du point de vue du rapport au temps – on parlera alors d'*identité narrative* – ensuite du point de vue de la perspective insubstituable qui marque la singularité de l'*identité personnelle*⁵⁰⁶. » Dans l'un ou l'autre de ces cas, une fragilité visible, corporelle et historique s'explique par un non-pouvoir faire sur le plan du langage; la première forme de fragilité ayant tout à voir avec l'idée de cohérence narrative, c'est-à-dire avec la possibilité de se créer dans le langage une identité qui puisse être symboliquement « productive » vis-à-vis d'un certain ordre social (pour reprendre le mot de Barsky) et donc capable de s'insérer sur le plan de l'énonciation de l'histoire (pour reprendre un des termes de la distribution des *systèmes* de temps de

⁵⁰⁴ « Autonomie et vulnérabilité », *op. cit.*, p. 92.

⁵⁰⁵ Paul Ricœur, « Introduction », *Le Juste 2*, *op. cit.*, p. 8. Nous soulignons.

⁵⁰⁶ « Autonomie et vulnérabilité », *op. cit.*, p. 91.

Benveniste⁵⁰⁷); et la seconde, quant à elle, ayant trait à la question de la singularité de la pensée qu'implique l'autonomie par la construction d'une identité propre à soi.

Polarisation et idéaux-types : élaboration d'une typologie

Selon une telle perspective, est considéré vulnérable celui ou celle qui ne maîtrise pas ou maîtrise mal – c'est-à-dire *improprement* – le langage juridico-politique du social ou, comme le dirait Guillaume le Blanc, les justifications opératoires au sein de son « cadre »; « la visibilité sociale » se définissant, chez lui, comme « l'effet d'une série de perceptions non interrogées liées à des jugements sociaux incorporés⁵⁰⁸ ». De ce portrait partagé entre deux types d'impuissance liés à l'incapacité du sujet vulnérable à s'unir, dans le temps, à un autre par la production énonciative d'une identité qui puisse s'avérer socialement justifiée, autonome et responsable, il est dès lors possible d'élaborer une typologie de la vulnérabilité, qui pourrait se comprendre sur un gradient entre deux pôles dont les figures idéal-typiques du « cent paroles » et du « sans-voix » constitueraient les extrêmes. En effet, si, en droit, c'est à la parole (sa possibilité, son audibilité, son autonomie) que nous avons pu différencier l'*homo sacer* de la *persona* ou, pourrions-nous dire également, la non-personne de la personne (pour reprendre, encore une fois, la nomenclature linguistique de Benveniste⁵⁰⁹), il nous semble

⁵⁰⁷ Dans son essai, « Les relations de temps dans le verbe français », qui paraît pour la première fois en 1959, Benveniste remarque en effet que les temps d'un verbe en français ne s'emploient pas « comme les membres d'un système unique », mais qu'ils se « distribuent en deux systèmes distincts et complémentaires », qui, eux-mêmes, se manifestent sur deux plans d'énonciation différents : « celui de l'*histoire* et celui du *discours*. » « L'énonciation *historique*, aujourd'hui réservée à la langue écrite, caractérise le récit des événements passés ». Pour cette raison, le récit historique, qui en est le produit et la concrétisation, doit se penser comme « le mode d'énonciation qui exclut toute forme linguistique "autobiographique". L'historien ne dira jamais *je* ni *tu*, ni *ici*, ni *maintenant*, parce qu'il n'empruntera jamais l'appareil formel du discours, qui consiste d'abord dans la relation de personne ». On comprend d'ailleurs pourquoi l'*homo sacer*, cette « victime absolue » selon l'expression de Rancière, ne peut s'écrire et se décrire que dans ce temps et sous cette forme, puisqu'il est, en tant que sujet d'une désubjectivation, la non-personne par excellence. Au contraire de ce premier type d'énonciation placé sous le sceau de l'*histoire*, le *discours*, quant à lui, se reconnaît dans toute situation d'énonciation où un locuteur s'adresse à un auditeur dans l'intention d'influencer ce dernier en quelque manière. Parce qu'il implique nécessairement toutes les formes « personnelles » du verbe, il est le plan sur lequel se développe et s'articule la *persona* d'un individu, d'un groupe ou d'une population, aussi fragile, vulnérable ou *impropre* soit-elle. « Dans celui-ci », faut-il encore noter, « le narrateur n'intervenant pas, la 3^e personne ne s'oppose à aucune autre, elle est au vrai une absence de personne. » Pour plus de détails, voir l'article complet dans *Problèmes de linguistique générale I*, *op. cit.*, pp. 237-250.

⁵⁰⁸ *L'invisibilité sociale*, *op. cit.*, p. 1.

⁵⁰⁹ « La nature des pronoms », *op. cit.*, pp. 251-257.

juste d'associer les différentes figures de la fragilité recensées par Ricœur à deux incapacités majeures liées à la manipulation du discours et du langage, à savoir l'aphonie et la logorrhée, puisqu'il demeure toujours possible qu'un sujet parlant, bien qu'intégré dans la sphère juridico-politique d'une communauté particulière, se révèle « personnellement » décalé et, par conséquent, vulnérable. Comme le précise encore Ricœur :

Nous appellerons estime de soi la forme éthique que revêt la revendication de singularité. *Toutes les formes de fragilité qui affectent cette revendication de singularité procèdent de la collision entre cette revendication et les multiples formes que revêt la pression sociale.* À cet égard on peut parler d'un conflit ouvert entre réflexivité et altérité [...] : d'un côté nous nous identifions en nous désignant nous-mêmes comme celui qui... parle, agit, se souvient, s'impute l'action, etc., mais s'identifier c'est aussi s'identifier à..., à des héros, des personnages emblématiques, des modèles et des maîtres, et aussi à des préceptes, des normes dont le champ s'étend des coutumes traditionnelles jusqu'aux paradigmes utopiques qui, émanant de l'imaginaire social, remodelent notre imaginaire privé, parfois selon les voies décrites par Bourdieu de l'inculturation insidieuse et de la violence symbolique⁵¹⁰.

D'un côté, le « sans-voix », soit le cas de cet individu aphone ou rendu aphone par une communauté, un État, une situation ou une méconnaissance totale du code prévalant au sein d'un espace social, et qui pourrait se traduire par une incapacité à produire une identité « productive » vis-à-vis de cette société et des exigences sémantiques de son histoire. Historiquement, d'ailleurs, il est possible d'associer l'idéal-type du « sans-voix » à la figure du martyr, du *musulman* ou de l'« absolue victime⁵¹¹ », dont la mémoire est confinée aux récits du passé et, pour cette raison, doit être transposée dans la parole d'un autre qui, parce que devenu témoin, en porte la responsabilité du souvenir. De l'autre, le « cent paroles » qui, lui, maîtrise les codes du langage, mais ne parvient pas à produire une identité qui soit pleinement adaptée à la singularité et à l'autonomie de son caractère insubstituable. Nous aurions donc ici affaire à une « personne » vulnérable parce qu'incapable de déterminer ce qui lui appartient en propre dans le fouillis des voix qui constituent son discours et ce qui relève des projections des autres à son propos. Ce second idéal-type, à l'extrême opposé du premier en ce qu'il s'inscrit dans le *maintenant* d'une énonciation en tant que « personne », s'approche un peu plus, quant à lui, de la figure historique du « bourreau ». Non pas celui,

⁵¹⁰ « Autonomie et vulnérabilité », *op. cit.*, pp. 95-96. Nous soulignons.

⁵¹¹ L'expression est de Jacques Rancière, « Who is the Subject of the Rights of Man? », *loc. cit.* p. 309.

invisible, que l'on associe au pouvoir responsable du « mal absolu » subi par la « victime absolue », mais celui, beaucoup plus fragile, que l'on endoctrine et que l'on enferme, à force de mots, dans une idée figée de ce que devrait socialement et historiquement être son rôle.

Si les politiques ont plus souvent affaire à la revendication en excès, celle d'une identité substantielle ignorante de l'histoire, les juristes risquent davantage d'avoir affaire à des individus incapables de se construire une identité narrative, de s'identifier non seulement par une histoire mais **à une histoire**, soutient encore Ricœur⁵¹².

Le « sans-voix »	Le « cent paroles »
<ul style="list-style-type: none"> • Aphonie • Méconnaissance du code, voire de l'existence même du code • Incapacité à produire une « identité productive » • Sujet de l'histoire – visibilité sur le plan de l'histoire • Invisibilité structurelle sur le plan de l'énonciation 	<ul style="list-style-type: none"> • Logorrhée • Méconnaissance du code (décalage ou méprise par rapport au code) • Incapacité à produire une « identité propre » • Sujet de discours – visibilité sur le plan du discours • Invisibilité structurelle sur le plan de l'histoire

Tableau 3.1. Principales caractéristiques des figures idéal-typiques de la vulnérabilité telles que développées à partir des essais de Paul Ricœur

L'avantage d'une telle typologie basée sur la polarité d'une opposition idéal-typique est qu'elle rend possible à l'analyste l'intégration de toutes les formes de déclinaison de ces mêmes pôles, ce qui permet de l'adapter aux stratégies auctoriales et éditoriales entourant un corpus aussi large que le nôtre.

Devices and genres: two formal units, écrit d'ailleurs, sur un sujet similaire, Franco Moretti. A very small formal unit and a very large one: these are the forces behind [...] literary history. Not texts. Texts are real objects – but not objects of knowledge. If we want to explain the laws of literary history, we must move to a formal place that lies beyond them: below or above; the device, or the genre⁵¹³.

⁵¹² « Autonomie et vulnérabilité », *op. cit.*, p. 94. Nous soulignons.

⁵¹³ « The Slaughterhouse of Literature », *loc. cit.*, p. 217. Il est toutefois à noter que Moretti travaille dans son article sur la propagation du roman policier au XIX^e siècle (soit sur les romans

Et c'est justement à ces dispositifs ou, plutôt, à l'analyse des modalités des dispositifs mis en place par les auteurs de notre corpus, que nous nous attarderons dans les deux prochains chapitres car, bien qu'il existe un avant et un après Auschwitz tant sur la scène juridico-politique que sur la scène éthique ou littéraire, il n'existe pas qu'une forme de vulnérabilité historique et, donc, qu'une seule stratégie ou façon d'intégrer le « champ littéraire ». En fait, si certains auteurs, éditeurs, critiques ou publicistes choisissent de mobiliser les ressources éthiques du marché, sa sensibilité, ses goûts, sa volonté de lire la « victime absolue » qu'est le « sans-voix » absolu à des fins tantôt éducatives et tantôt consolatrices, d'autres puiseront dans la tradition spécifique du « champ-cible », c'est-à-dire dans ses possibilités topiques, sémantiques et textuelles, l'autorité nécessaire pour revendiquer et faire reconnaître, par l'institution tantôt mondiale et tantôt française, leur pleine autonomie littéraire.

Polarisation et idéaux-types : « posture » et ouverture

Aussi, si l'adoption d'une posture est, comme le soutient Jérôme Meizoz, « une forme de socialisation à la pratique littéraire⁵¹⁴ », sa modification et son déplacement par le biais d'un emprunt symbolique à une autre région structurelle de la mémoire du « champ » témoignent d'une volonté de l'auteur d'être qualifié selon un autre rôle, selon d'autres règles et, surtout, selon un autre modèle d'engagement (op)positionnel. Et ce, particulièrement dans un cas comme celui de l'Afrique, où les spécialistes ont eu tôt fait de sceller l'association Sartre-Senghor au-delà de leur célèbre préface et de confiner ainsi les attentes vis-à-vis de ses littératures à la « connexion [supposée] entre [...] littérature noire engagée et [...] idéologie africaine de l'altérité⁵¹⁵. » En d'autres termes, d'un point de vue stratégique et (op)positionnel, ce type de travestissement peut être interprété comme une affirmation d'autonomie, par un recours à l'autorité d'une « posture » différente, en vue de modifier l'image stéréotypique que le « système » d'un « champ » se fait de la « personne » de

d'Arthur Conan Doyle et leurs compétiteurs) à partir d'un dispositif bien précis : l'indice. Comme il l'écrit d'ailleurs lui-même : « I speak of clues as a *formal device* because their narrative function (the encrypted reference to the criminal) remains constant, although their concrete embodiment changes from story to story (they can be words, cigarette butts, foot-prints, smells, noises, and so on). » (*Ibid.*, p. 212)

⁵¹⁴ *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur*, op. cit., p. 25.

⁵¹⁵ Valentin Y. Mudimbe cité par Patrice Nganang, op. cit., p. 60.

l'écrivain noir. Mais, plus encore, elle est la marque d'un sujet qui, parce que vulnérable sur le plan de l'histoire, doit lutter sur le front énonciatif pour sa reconnaissance institutionnelle et sociale. Comme le remarque, en effet, Ruth Amossy à propos de la présentation de soi :

l'éthos discursif est toujours une réaction à l'éthos préalable – ma présentation de soi se fonde toujours sur l'idée que mon interlocuteur se fait d'ores et déjà de ma personne. Le locuteur se rapporte à l'image qu'on peut se faire de lui de façon parfois explicite, souvent tacite. Il peut soit la reprendre et la réactiver purement et simplement, soit la moduler, soit encore essayer de la modifier en profondeur. L'image préalable est volontiers reconduite telle quelle lorsqu'elle est globalement positive. [...] Si, par contre, l'image qu'on se fait de sa personne est négative ou inappropriée au but poursuivi, il travaillera à la rectifier, à l'infléchir, à la corriger dans le sens désiré⁵¹⁶.

En ce sens, pour qu'il y ait appel en justice et demande de repositionnement, faut-il encore qu'il y ait vulnérabilité d'une vie/voix en regard d'un « champ », de ses censeurs et de leurs perceptions, ce qui nous ramène ultimement à la question de l'Afrique, de l'écriture de ses violences politiques et de l'*espace des possibles* de ses énonciateurs en tant qu'agents et acteurs périphériques, c'est-à-dire vulnérables, des « systèmes littéraires » et francophone et mondial. Cependant, puisque la vulnérabilité telle que la définit Ricœur n'a pas qu'une forme et qu'un visage (étant, comme la « personne » et le langage, multiple et culturellement modulable), il existe plusieurs moyens pour un auteur de susciter la confiance des instances institutionnelles et du public et de voir légitimer sa participation littéraire sur les principales scènes centrales : Paris, dans le cas de la francophonie; Paris, Londres, Stockholm, New York, pour ne nommer que celles-là, dans le cas du canon de la littérature dite mondiale; l'une impliquant la possibilité des autres comme le démontreront les prochaines pages.

⁵¹⁶ *La présentation de soi, op. cit.*, p. 75.

CHAPITRE 4

CONSTRUIRE LA « VICTIME »

– *C'était un coup de veine, qui ne s'explique que par le fait que l'inconscient collectif était prêt à le recevoir. [...].*
– *Qui vous dit que l'inconscient collectif n'est pas prêt à recevoir celui-ci? [...].*
Elle se mit à rire. Ce n'était pas un bruit très agréable à entendre.
Dan Simmons, 1989

4.1. « *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, un autre que vous pleurera vos familles : Chroniques rwandaises* »

Le 6 avril 1994, l'avion du Président Juvénal Habyarimana embrasait le ciel de Kigali annonçant le coup de départ de ce qui allait s'avérer, rétrospectivement, être les cent jours les plus sombres de l'histoire du continent ou, du moins, de ce petit pays d'Afrique centrale qu'est le Rwanda. Pendant ces trois mois, le silence médiatique international se révéla quasiment complet. Mis à part quelques articles ici et là, quelques images d'horreur rapidement relayées, vues et revues à des milliers de reprises dans le monde entier, peu de journalistes, de politiciens ou de spécialistes du continent africain s'interrogeront sur la valeur ou sur le sens à donner aux cris des victimes des machettes rwandaises. On banalisera le sujet en disant que c'est là, encore une fois, une autre de ces « guerres tribales » africaines⁵¹⁷. De toute façon, en Occident, comme on le sait, l'Afrique n'a jamais été un sujet populaire. Des sondages prouvent en effet que le continent constitue un sujet déprimant tant pour le lecteur occidental moyen que pour les ventes de magazines – même spécialisés – et

⁵¹⁷ Voir sur ce sujet les analyses, entre autres, de Danielle Birck, « La télévision et le Rwanda ou le génocide déprogrammé », *Les Temps Modernes*, no 583, 1995, pp. 181-197; Claudine Vidal, « Le génocide des Rwandais tutsi et l'usage public de l'histoire », *Cahiers d'Études Africaines*, vol. 38, no 150/152, 1998, pp. 653-663; Marc Lepape, Johanna Siméant et Claudine Vidal [dir. de publ.], *Crises extrêmes : face aux massacres, aux guerres civiles et aux génocides*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2006, 336 p. ; Nathan Réra, *Rwanda, entre crise morale et malaise esthétique : Les médias, la photographie et le cinéma à l'épreuve du génocide des Tutsi (1994-2014)*, Dijon, Presses du réel, coll. « Œuvres en sociétés », 2014, 641 p.

de grands quotidiens⁵¹⁸. En plus, politiquement et économiquement parlant, l'Afrique coûte cher. Comment expliquer sinon la réticence qu'a eue la communauté internationale au printemps 1994 à qualifier les « événements⁵¹⁹ » rwandais du terme juridique approprié : génocide? Aussi, malgré les appels d'Africains engagés, tels que Wole Soyinka qui dès le mois de mai exhorte les dirigeants à agir pour stopper le carnage⁵²⁰, il faudra du temps pour que le « monde » (politique, économique, intellectuel, artistique, etc.) africain et occidental reconnaisse la nature des crimes perpétrés et sa propre responsabilité dans les massacres qui auront décimé, d'avril à juillet 1994, entre 800 000 et 1,2 million de Rwandais.

Cependant, s'il aura fallu du temps aux pays étrangers pour agir au moment de la crise, il en a été différemment lorsque vint le temps d'aborder la question de sa mémoire génocidaire. Dès juillet 1994, avant même que la situation politique soit officiellement stabilisée et que certaines décisions soient prises quant à la sépulture appropriée à réserver aux corps encore chauds des victimes, une déferlante balaie les médias internationaux et on assiste à une véritable inflation des discours sur le Rwanda. Des masses de journalistes, de chercheurs et de travailleurs humanitaires affluent dans la région des Grands Lacs alors qu'on diffuse en continu reportages, témoignages, entrevues et analyses dans le but de comprendre. Certains artistes visuels, ressentant la nécessité d'une réponse immédiate au troisième génocide officiel de l'histoire, se rendent même sur le terrain en août 1994 – soit au moment où les extrémistes hutu viennent de fuir le pays – afin de capturer l'essence d'une violence qu'ils conçoivent déjà comme étant indicible⁵²¹. De leur voyage résulteront des livres de

⁵¹⁸ Pour plus de détails sur le sujet, voir notamment les essais de Shelley Fisher Fishkin, *From Fact to Fiction : Journalism & Imaginative Writing in America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985, 265 p.; Greg McLaughlin, *The War Correspondent*, Londres, Pluto Press, 2002, 232 p. et la quatrième partie du premier chapitre de notre mémoire de maîtrise, *op. cit.*, pp. 22-43.

⁵¹⁹ Comme le remarque, entre autres, Audrey Small : « The word "events" was a political shorthand frequently used in the late 1990s to refer to the genocide without using the term "genocide", as there was debate over whether allowing this term implied a degree of international responsibility which would lead to actual charges of failure to intervene being brought against certain members of the international community. » (Audrey Small, « The Duty of Memory : A Solidarity of Voices after the Rwandan Genocide », *Paragraph*, vol. 30, no 1, 2007, p. 99)

⁵²⁰ Dans l'édition du 11 mai 1994 du *Los Angeles Times*, il tiendra d'ailleurs ces célèbres propos : « All notions of sovereignty with respect to Rwanda should be completely forgotten and we should just go in and stop the killing. »

⁵²¹ Au nombre desquels se trouvaient notamment Alfredo Jaar et le photographe français Gilles Peress. Pour une analyse détaillée de la démarche de ces artistes et une réflexion plus large sur les

photojournalisme et des installations artistiques qui, tous, convergent vers un seul et même point de fuite : le silence. Celui des victimes du génocide d'abord; celui de l'Occident sur tous les problèmes relatifs à l'Afrique ensuite (sa méconnaissance, ses stéréotypes); mais, surtout, le leur, car plusieurs doutent de leur capacité, voire de la possibilité de représenter l'événement. Toutefois, malgré la sincérité de leurs questionnements, il n'en demeure pas moins que ces artistes ont tout de même répondu à ce qu'ils ont ressenti comme une urgence : celle de donner un visage aux victimes du génocide, à défaut de leur rendre la vie ou, du moins, la voix, si ce n'est une voix. À cet effet, le projet artistique du Chilien Alfredo Jaar, « Signs of Life⁵²² », qui consistait à envoyer une série de cartes postales du Rwanda figurant des scènes de la vie animale ou « traditionnelle » du pays et au dos desquelles était écrit le nom d'un survivant tutsi à des amis occidentaux, s'inscrivait directement dans cette volonté de contrer « the anonymous images of suffering that represent "Rwanda"⁵²³ » en Occident.

Aussi, dans les premiers jours qui ont suivi la découverte de l'ampleur des massacres, le « monde » (politique, intellectuel, artistique, etc.) occidental a fait appel aux techniques d'enregistrement visuelles – télévision, vidéo et photographie – pour se convaincre de ce qui venait de se passer au Rwanda. Ce faisant, la communauté internationale réactivait certains réflexes datant d'au moins cinquante ans et modelait sa mémoire des récents « événements » sur celle qui avait été développée au moment de la découverte des camps de la mort nazis par les différents états-majors des pays vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale.

Dès la fin du mois de juillet 1944, rappelle à ce sujet Georges Didi-Huberman, l'Armée rouge – qu'avait rejoint les éléments de la division Kosciuszko de l'armée polonaise – entra dans la ville de Lublin et prit pour la toute première fois le contrôle d'un camp allemand situé en territoire polonais, Majdanek, où près d'un million et demi de victimes avaient été mises à mort. Les Allemands eurent beau incendier les fours crématoires le 22 juillet, les Russes se trouvèrent devant l'évidence terrible des tas de cendres mêlées d'os humains, des 820 000 paires de chaussures et des immenses entrepôts de vêtements. Presque aussitôt, deux équipes de cinéastes – l'une russe [...]; l'autre, polonaise [...] – furent chargées de prendre

représentations en art visuel du génocide des Tutsi, voir l'article de Nicholas Mirzoeff, « Invisible Again : Rwanda and Representation after Genocide », *African Arts*, vol. 38, no 3, 2005, pp. 36-39 ; 86-91 et 96.

⁵²² L'ensemble du « Rwanda Project : 1994-2000 » est visuellement disponible sur le site Web de l'artiste : <<http://www.alfredojaar.net/main.swf>>, consulté le 24 juin 2015.

⁵²³ Nicholas Mirzoeff, *loc. cit.*, p. 37.

des images qui furent rapidement montées vers la fin de l'automne, en sorte que le film put être projeté à Lublin en novembre 1944, au moment où s'ouvrait déjà le procès des gardiens du camp⁵²⁴.

Il en fut également de même lors de la libération du camp d'Auschwitz le 27 janvier 1945 et de nombreux autres camps *ouverts* par les alliés entre juillet 1944 et mai 1945. Nous devons d'ailleurs notre connaissance initiale des camps à ces images qui, bien que militairement et journalistiquement filtrées, bien que manipulées à des fins tantôt d'archivage et tantôt de propagande politique⁵²⁵, ont néanmoins bousculé les consciences de façon telle qu'il n'était plus possible d'ignorer le phénomène. D'où l'urgence, conséquemment, d'agir et de montrer le corps des victimes rwandaises, de leur redonner un nom et un visage individuels au moyen de discours et de scénographies inspirés des musées de Yad-Vashem et de faire résonner leurs cris à travers la vie/voix et le témoignage de nouvelles pleureuses, et ce, parfois à l'encontre de la volonté de la population locale – n'oublions pas que la cité aime à se vivre sans rupture et sans discontinuité (voir pp. 144-145) – et de certains regroupements de rescapés⁵²⁶. Rescapés qui, notons-le, n'ont été que très rarement et très tardivement sollicités, car leur parole, comme le rapporte la survivante Esther Mujawayo, alors « dérange » :

Au début d'Avega, on se rencontrait seulement pour parler du génocide. Parler, parler, parler, parler, que de ça, que de ça, que de ça. Se raconter comment chacune avait survécu, qui y était passé, qui on avait perdu. [...] Pourtant, au début, tout début – c'est-à-dire à la fin du génocide – on ne nous disait pas encore, comme aujourd'hui : « On en a assez parlé ». On ne nous disait pas encore, comme dans un discours prononcé à la radio par le Premier ministre de l'époque, Twagiramungu, au cours du mois de novembre qui a suivi le génocide de juillet 1994 : « Trois mois suffisent pour oublier et recommencer ». Ou comme dans cette allocution de notre président Kagame, quatre ans plus tard, à l'intention des rescapés : « Mettez vos

⁵²⁴ « Ouvrir les camps, fermer les yeux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, no 5, 2006, p. 1016.

⁵²⁵ En plus de l'article de Didi-Huberman précédemment cité, voir également les articles de Stuart Liebman, « La libération des camps vue par le cinéma : l'exemple de *Vernichtungslager Madjanek* », *Les Cahiers du judaïsme*, no 15, 2003, pp. 49-60 et de Christian Delage, « L'ouverture des camps et les gestes d'attestation cinématographiques des alliés (1944-1945) », *Cinémas : revue d'études cinématographiques*, vol. 18, no 1, 2007, pp. 13-27.

⁵²⁶ Sur ce sujet voir, entre autres, Catherine Coquio, « L'état, la mémoire et les rescapés », *Rwanda : le réel et les récits*, Paris, Belin, coll. « Littérature & politique », 2004, pp. 79-96.

sentiments dans le placard ». On ne nous disait rien, tout simplement. Mais nous, on sentait qu'on dérangeait⁵²⁷.

De la même façon que les témoignages des « écrivains » de la première vague, la parole des survivants du troisième génocide officiel de l'histoire se vit opposée, elle aussi, par leurs voisins hutu, par les exilés tutsi revenus au pays et les institutions au pouvoir, une fin de non-recevoir; les temps n'étant pas au souvenir, mais bien à la reconstruction nationale.

Ainsi, en novembre 1995, alors que Kigali grouille de politiciens étrangers et de représentants de communautés ayant dû apprendre à vivre après un crime contre l'humanité (Juifs, Arméniens, Sud-Africains), aucun d'entre eux n'est invité à s'exprimer lors du premier colloque international organisé dans le but d'élaborer la politique mémorielle du pays post-génocide. De même, trois ans plus tard, la Mission d'Information Parlementaire sur le Rwanda, chargée d'enquêter sur les implications politiques et militaires de la France dans les « événements » de 1994, écarte leurs témoignages pour n'en retenir qu'un seul, celui de Jeanne Unwinbabazi, jugé exemplaire. Or, comme le précise Catherine Coquio dans un essai consacré aux récits sur le Rwanda, « on sait que certains témoignages ont été refusés, parfois violemment, par la Mission⁵²⁸ », car ils faisaient notamment état de crimes commis par des militaires français – alors déployés dans le cadre de l'Opération Turquoise – à l'encontre de certaines femmes rwandaises. Sur la scène littéraire critique, la tendance se reproduit également et on choisit systématiquement d'ignorer les récits de témoignages des rescapés dans l'analyse du « sous-champ » constitué par les récentes écritures de la violence africaine⁵²⁹ pour des raisons à la fois politiques et éditoriales, lorsqu'elles sont françaises⁵³⁰, et, plus généralement, auctoriales et institutionnelles. Concrètement, il faudra attendre novembre 2001, soit plus de sept ans après le drame, pour qu'un colloque accepte de

⁵²⁷ *Survivantes : Rwanda, dix ans après le génocide*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « l'Aube document », 2004, pp. 77-78.

⁵²⁸ *Rwanda : le réel et les récits*, op. cit., pp. 194-195.

⁵²⁹ L'expression est de Josias Semujanga, *Le génocide, sujet de fiction?*, op. cit., p. 15.

⁵³⁰ Voir à ce sujet les articles de Madelaine Hron, « *Itsembabwoko* "À la Française" ? – Rwanda, Fiction and the Franco-African Imaginary », *Forum for Modern Language Studies*, vol. 45, no 2, 2009, pp. 162-175 et de Nicki Hitchcott, « A Global African Commemoration – Rwanda : Écrire par devoir de mémoire », *Forum for Modern Language Studies*, vol. 45, no 2, 2009, pp. 151-161.

reconnaître les rescapés pour ce qu'ils sont : les premiers témoins et survivants des massacres, et permette enfin au public mondial d'entendre leur voix.

Cependant, bien avant que leurs propres mots ne résonnent de la mémoire de ces corps dont la mort ne fait humainement aucun sens, on aura confié à d'autres la mission de rapporter le terrible souvenir de ces mois de flottement. En fait, comme le souligne Nathan Réra en introduction à son ouvrage sur les derniers vingt ans de productions visuelles et discursives entourant la plus récente tragédie rwandaise : « le génocide au Rwanda fut en quelque sorte l'événement de tous les records, tant en ce qui concerne l'exécution du projet génocidaire que la fulgurance du travail de mémoire qui n'a cessé de s'accroître depuis [son] dixième anniversaire⁵³¹ ». Un peu comme si la moralité historique de l'époque entraînait ses « systèmes » socioculturels globaux à produire et à reproduire des pleureuses. À cet égard, il est impressionnant de constater comment, en moins de dix ans, l'événement a pu susciter :

en dehors des ouvrages destinés à l'information et à l'histoire coloniale du pays jusqu'au génocide, une importante production dans tous les genres : l'émission radiophonique à base de témoignages, le cinéma documentaire, d'inspiration historique ou anthropologique, juridico-politique, et surtout testimoniale, en majorité européen (Christophe Naigeon, Frédéric Ledoux, Violaine de Villiers, Robert Genoud, Anne Lainé et Marie-Odile Godard, Martin Bucholz, Anne Aghion, Raphaël Glucksmann), mais aussi rwandais (François Woukoache) et sénégalais (Samba Felix N'Diaye); la sculpture (Bruce Clarke), la photographie d'« art » (Gilles Peress, Raymond Depardon, Alexis Cordesse, Alain Kazinierakis), le cinéma de fiction (Nick Hugues et Éric Kabera); l'écriture littéraire, nouvelles, romans, et poésie (des livres liés à Fest'Africa au roman du Canadien Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*), le théâtre (*Rwanda 94* du Grougov; *Igishanga* d'Isabelle Lafon), enfin le roman policier, la bande dessinée (*Deo gratias* de Stassen) et même la littérature pour enfants (*Les Héritiers du pays des collines* de Pierre Calame; *Souviens-toi Akeza et Habimana dans la tourmente des camps* de Reine Marguerite Bayle)⁵³².

Dans leur ensemble, ces œuvres totalisent les contributions de centaines et de milliers d'artistes qui, par devoir de mémoire, mais surtout par acquit de conscience, ont tous participé à la construction mémorielle et sémantique d'un événement qui, parce que relevant d'un paradigme de la violence élaboré progressivement depuis la Seconde Guerre mondiale

⁵³¹ Nathan Réra, *op. cit.*, p. 18.

⁵³² Catherine Coquio, *Rwanda : le réel et les récits*, *op. cit.*, p. 98. Nous suggérons la consultation de sa bibliographie pour plus de détails sur les œuvres, films et ouvrages mentionnés.

et, plus encore, depuis le procès Eichmann, comme quelque chose d'inintelligible, car inhumain et indicible, ne pouvait ni ne devait se reproduire. « Never again became wherever again⁵³³ », lançait d'ailleurs, de façon provocatrice, Paul Kagame en mai 2000. En ceci, écrivains, artistes, historiens, politiciens, spécialistes et critiques, parce qu'ils n'avaient d'autres repères que le génocide de 1939-45 pour concevoir la nature des violences qui eurent lieu d'avril à juillet 1994 au Rwanda, se sont mis à produire du sens ou, pour être plus précis, des explications, de la mémoire *et* du sens, à partir des impératifs moraux et esthétiques développés au cours des années suivant la découverte des camps et des atrocités faites aux victimes de ces mêmes camps. On se mit ainsi à parler, à écrire et à agir selon certaines modalités bien précises pour des raisons structurelles, politiques et conjoncturelles évidentes : la situation et la sensibilité mondiale face aux « événements » exigeaient d'autres pleureuses.

Aussi, ce chapitre vise-t-il dans un premier temps à retracer, dans le discours d'Achille Mbembe et de Patrice Nganang, les traces de ce préconstruit et de ces exigences. Ce choix s'explique notamment par leur âge, leur statut et leur importance, car leur propos est représentatif d'une certaine génération d'intellectuels et d'écrivains africains qui, parce qu'exilés et, par conséquent, plus réceptifs à ce que Roland Robertson qualifie de « conscience mondiale⁵³⁴ », entretiennent un rapport singulier à l'Afrique et aux phénomènes liés à ses violences politiques et génocidaires. Puis, dans un second temps, une fois les arguments éthiques de cette construction posturale et énonciative posés, nous comptons nous intéresser à son utilisation et à son efficacité sur la scène littéraire franco-française. En fait, nous intéressant plus particulièrement aux cas de Boubacar Boris Diop et de son roman *Murambi, le livre des ossements*⁵³⁵, soit l'œuvre la plus discutée et la plus rééditée⁵³⁶ de tous

⁵³³ Paul Kagame cité par Nicholas Mirzoeff, *loc. cit.*, p. 36 et dans « The Empire of Camps », *Situation Analysis*, no 1, 2002, p. 23.

⁵³⁴ *Globalization: Social Theory and Global Culture*, Londres, Sage, coll. « Theory, Culture & Society », 1992, 211 p.

⁵³⁵ Dans le cadre de nos analyses, nous nous référerons à la seconde édition du roman, soit celle de Zulma (Paris), 2011, 268 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiqués par le sigle *MLO*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

⁵³⁶ Le roman compte, à ce jour, trois éditions différentes chez Stock (2001) et Zulma (2011, 2014) en plus de traductions en plusieurs langues dont, notamment, l'anglais, l'allemand et l'italien. Concrètement, de tous les textes issus du projet commémoratif de Fest'Africa, seuls ceux de Diop (précédemment nommé), de Véronique Tadjo (*L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*)

les textes produits dans le cadre du projet « Rwanda : Écrire par devoir de mémoire » lancé en 1995 par Fest’Africa, et celui de la réception du Renaudot remis en 2012 à Scholastique Mukasonga pour son roman *Notre-Dame du Nil*⁵³⁷, nous chercherons à dégager quelques-uns des partis pris, des préjugés et des mécanismes d’intégration qui structurent ou, du moins, structuraient il n’y a pas si longtemps encore le « système littéraire » franco-français. Ainsi, suivant les conseils de Georges Didi-Huberman qui, relisant Walter Benjamin, écrivait à propos de la manipulation des images de la Libération que leur construction nous en apprenait tout autant, sinon plus, sur l’histoire et l’époque que les images mêmes, nous tenterons ici d’« assumer la double tâche de rendre lisibles ces images[/récits] en rendant visibles⁵³⁸ » les attentes, les construits et les stratégies qui les ont rendus possibles.

4.2. Construction de la pleureuse africaine : Mbembe, Nganang et les fondements théoriques d’une nouvelle ère

Dans un court essai traitant de la question de l’identité, ou plutôt de « ses » identités, Henri Lopès, revenant sur sa longue réticence à considérer les Gaulois comme ses ancêtres, disait de cette parenté longtemps honnie que, « tout bien considéré », il la revendiquait désormais avec fierté lorsqu’elle était pensée en termes de bagage, d’apprentissage ou toute autre forme de filiation ou d’éducation littéraire, citoyenne et intellectuelle.

Il ne s’agit évidemment pas de Vercingétorix, mais d’Homère, de Platon, d’Ovide, de Montaigne, de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Flaubert, de Goethe, de Heine, de Shakespeare, de Rainer-Maria Rilke, mais je m’essouffle, écrit-il. Il serait plus simple, plus clair et plus pratique de dire qu’il s’agit de cette

et de Tierno Monénembo (*L’ainé des orphelins*) ont suscité assez d’intérêt chez les éditeurs pour jouir d’une traduction anglophone et des réseaux de distribution et de consécration de langue anglaise.

⁵³⁷ Scholastique Mukasonga, *Notre-Dame du Nil*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2012, 222 p.

⁵³⁸ « Ouvrir les camps, fermer les yeux », *loc. cit.*, p. 1019. La citation complète se lit ainsi : « Mais, si Walter Benjamin a raison d’affirmer que la “marque historique des images n’indique pas seulement qu’elles appartiennent à une époque déterminée [mais] indique surtout qu’elles ne parviennent à la lisibilité qu’à une époque déterminée”, alors nous ne devons pas nous en tenir au raisonnement suivant lequel les images de la Libération, parce qu’elles furent manipulées – tous les signes humains, images ou mots, ne font-ils pas toujours l’objet d’une manipulation, pour le pire ou le meilleur? –, doivent être rejetées de notre lecture de l’histoire. Nous devons, plutôt, assumer la double tâche de rendre lisibles ces images en rendant visible leur construction même. »

bibliothèque que je me composerais à la hâte, pour mon île déserte. Il s'agit surtout d'Antigone⁵³⁹.

Avant de poursuivre sur le thème du multiculturalisme, qui, selon lui, est la marque de la bâtardise du métis, la sienne, de même que celle de nombreux penseurs et écrivains, Lopès fait ainsi sciemment le choix d'ajouter et d'isoler de la liste de ses illustres modèles le nom d'une œuvre et d'un personnage, qui, semble-t-il, font ici figure d'exception : « Il s'agit *surtout* d'Antigone ». De tous les auteurs et de tous les protagonistes dont l'histoire et le visage sont devenus, avec le temps, des incontournables de la pensée occidentale et du canon de la littérature dite mondiale, Lopès retient le nom d'Antigone et non celui d'*Hamlet*, de *Faust*, d'Aristote ou celui de l'*Ulysse* de Joyce pour parler de ce qu'il considère être son héritage intellectuel, sa posture, voire l'essentiel de sa bibliothèque personnelle.

D'ailleurs, en y regardant de plus près, on constate que Lopès omet volontairement d'accoler au nom d'Antigone celui de Sophocle – ou ne serait pas plutôt celui d'Anouilh, de Cocteau ou de Brecht? – et réfère non pas au personnage en sa qualité de fiction, mais en sa qualité de personne. En d'autres mots, c'est à la pleureuse Antigone, à la portée subversive de ses paroles et de ses actions contre la décision du gouvernement de Thèbes d'avoir refusé de donner une sépulture digne de ce nom au corps de son frère, que se rapporte Henri Lopès. Il en appelle à la force et au courage qu'a eus la sœur de trouver dans son sentiment d'indignation la capacité de tenir tête à l'autorité politique d'un « nous » aveuglé par une tradition, qui, peut-être, n'a plus lieu d'être. « Aujourd'hui, en revanche, et en tous cas plus qu'hier, écrira-t-il, l'auteur de l'hémisphère sud a le devoir de descendre en lui et de parler en son nom personnel⁵⁴⁰. » Il faut comprendre ici que l'auteur du *Chercheur d'Afriques* rédige ses propos sur l'identité non pas en 1950 ou en 1970, où cette notion, lorsque « nègre », « nationale », « essentialiste » ou « originelle », était encore synonyme en Afrique de tous les espoirs et de tous les possibles, mais bien en 1997 ou en 1998 – le texte étant publié en 1999 –, soit quelques années à peine après la tragédie rwandaise. Aussi, l'ombre du Rwanda, mais également celle de toutes les dérives qu'ont justifiées les discours identitaires et nationalistes de la période des indépendances et celle de la post-indépendance africaine, se profile-t-elle

⁵³⁹ « Mes trois identités », dans Sylvie Kandé [dir. de publ.], *Discours sur le métissage, identités métisses : en quête d'Ariel*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 140.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 141.

dans l'argumentaire de ce court texte d'Henri Lopès : « Mais aujourd'hui, ce sont surtout des limites de l'identité originelle que je voudrais vous entretenir⁵⁴¹. »

Ainsi, par l'évocation d'un nom à la toute fin d'une accumulation d'illustres penseurs et artistes qui, tous, ont marqué l'histoire par l'acuité de leur regard sur les sociétés dans laquelle ils évoluaient – « Il s'agit surtout d'Antigone » –, l'auteur Lopès exhorte la jeune génération de créateurs subsahariens à la dissidence intellectuelle. Il les invite à suivre l'exemple qu'il donne par son essai et à puiser dans leur âme et conscience le courage de s'objecter aux impératifs d'un « nous » qui, depuis les indépendances, n'a cessé de miner par son épistémologie et sa violence la vie d'un nombre incalculable de « je » africains.

Au nom du droit des peuples, nous avons étouffé des droits humains, ajoute-t-il. Il faut aujourd'hui pratiquer le culte de l'individu, qui n'a rien à voir avec l'égoïsme. Celui-ci place sa personnalité au-dessus des autres, quitte à les piétiner tandis que celui-là veut le développement de tous les individus sans exception, ce qui implique deux choses : la limite à sa propre liberté et le devoir de tolérance⁵⁴².

À la tragédie rwandaise, symbole et figure paroxystique des dérives de la « postcolonie » africaine, répond donc l'écho d'Antigone, dont le véritable crime aura été de revendiquer haut et fort l'autonomie de sa pensée et de son geste⁵⁴³, soit celui d'avoir défié le décret de Créon dans le but de rendre un dernier hommage au corps ennemi de Polynice, tombé sous les coups d'une guerre menée contre Étéocle, son propre frère. Sans jamais la nommer directement, c'est à la culpabilité de l'Afrique dans l'évolution de ses violences actuelles que s'en prend Henri Lopès lorsqu'il se revendique de la figure d'Antigone. « L'heure est venue de passer nos comportements et nos cultures au crible de la raison et à l'étamine d'une éthique universelle, conclut-il, [puisqu'] Hitler ne loge pas seulement dans les palais présidentiels⁵⁴⁴. » Il rôde également dans les rues de Lomé, de Kigali, de Kinshasa, dans le

⁵⁴¹ *Ibid.*, p. 137.

⁵⁴² *Idem.*

⁵⁴³ Comme le remarque Nicole Loraux : « Le chœur parlera encore à Antigone de cet emportement qui ne suivait que ses propres décisions, et qui l'a conduite à sa perte. » (Nicole Loraux, « La main d'Antigone », *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol. 1, no 2, 1986, pp. 170-171.)

⁵⁴⁴ « Mes trois identités », *op. cit.*, p. 142.

camp de Dadaab, comme dans tous ces espaces où les dévoiements de l'identité nationale ont permis que l'on tue afin de permettre à certains dictateurs de conserver le pouvoir.

Toutefois, ce que ne savait pas Henri Lopès, c'est qu'au moment de mettre sous presse un essai qui se réclamait de la capacité d'indignation d'une certaine génération d'Africains – « L'Afrique a besoin d'imprécateurs pour sortir [de ses] ornières⁵⁴⁵ » –, Achille Mbembe travaillait à la rédaction d'un article sur les rouages épistémologiques de l'autoreprésentation africaine et s'appêtait ainsi à reprendre le porte-voix d'Antigone, revendiquant *son* droit à enterrer *ses* morts ou, du moins, le corps des victimes silencieuses de l'histoire du continent.

J'ai beau faire la part des choses, je crois que si je me suis tant éloigné spirituellement de mon pays natal [le Cameroun] sans pour autant cesser de m'en soucier – sans pour autant qu'il cesse de me soucier, confiera d'ailleurs ce dernier dans un essai datant de 2010 – c'est en très grande partie en raison de son refus de reconnaître l'existence de ce crâne. **Cette affaire de refus de sépulture et de bannissement des morts tombés lors des luttes pour l'indépendance et l'autodétermination, cet acte originaire de cruauté à l'encontre du « frère »,** tout cela devint très tôt non seulement l'objet principal de mon travail académique, mais aussi le prisme par lequel, je m'en rends compte aujourd'hui, ma critique de l'Afrique – en tant que lieu abritant le crâne d'un parent mort – a pris corps et s'est développé. En inaugurant sa vie parmi les nations **par un refus de sépulture au parent mort**, mon pays natal ne manifestait pas seulement sa volonté de fonder un ordre politique basé sur le refus radical de l'humanité de l'adversaire politique. Il marquait sa préférence pour une politique de la cruauté en lieu et place d'une politique de la fraternité et de la communauté⁵⁴⁶.

En mars 2000, Achille Mbembe fera paraître dans un numéro de *Politique africaine* : « À propos des écritures africaines de soi⁵⁴⁷ », un article dans lequel il ose aborder les tares et l'hypocrisie des dogmes sur lesquels s'est construit le discours africain sur l'Afrique, et qui servira de prélude à une relecture d'autant plus dérangeante des récentes éruptions de violence sur le continent qu'elle retire à l'Afrique son sempiternel statut de victime.

Dans cet article, en effet, le jeune philosophe et historien se fait le digne successeur de Mudimbe et dégage parmi le dédale des discours que l'Afrique entretient depuis deux siècles

⁵⁴⁵ *Idem.*

⁵⁴⁶ Achille Mbembe, *Sortir de la grande nuit*, op. cit., pp. 39-40. Nous soulignons.

⁵⁴⁷ *Loc. cit.*

sur elle-même deux trajectoires discursives qui, selon lui, auraient conduit l'Afrique à son état d'indigence actuel : la pensée d'inspiration marxiste et nationaliste d'abord, qui aurait servi de fondement à cette idée que l'autonomie et l'émancipation africaine ne sont possibles qu'à travers l'affirmation de son identité distincte; et la pensée identitaire, qui, elle, aurait exalté cette différence en insistant sur la singularité culturelle de la race noire et, conséquemment, de son continent originel. De ces deux courants de pensée serait née une obsession de la singularité dans la conceptualisation du soi de la critique africaine : l'autochtonie, dont la mythification et la rigidification auraient mené aux violentes dérives politiques que l'on connaît. L'appartenance à une identité et, plus encore, à une identité blessée ou menacée devenant ainsi l'argument de tous les coups portés à l'encontre de certains individus ou populations, même les plus précaires. Et, ici, à ce moment précis où le politique ne sert plus seulement à atteindre les objectifs d'émancipation autrefois établis, mais sert également des fins de conservation et de préservation identitaires, Mbembe voit progressivement apparaître la vie comme un objet d'instrumentalisation et de prédation dont les cycles ne se comprennent qu'à la lumière de la succession de régimes qui, eux-mêmes, n'ont que la guerre comme instrument de justification existentielle. Sans le savoir, le futur théoricien de la « postcolonie », suivant l'évolution logique des discours entretenus par l'Afrique sur elle-même depuis les années 1930 jusqu'aux exterminations de masse, venait de faire émerger le corps fragile de la victime de sous les décombres encore chauds du Rwanda.

En ceci, premier intellectuel africain depuis Ouologuem à rappeler à l'Afrique sa part de responsabilité dans les innombrables morts de son histoire⁵⁴⁸, Mbembe inaugure par sa lecture des *pratiques africaines de soi* ce qu'il conviendrait d'appeler dans notre vocabulaire et suivant le célèbre titre d'Annette Wieviorka : l'ère de la pleureuse africaine. Il est celui qui, inspiré par les « chants de lamentations » de sa grand-mère – qui ne sont pas sans rappeler le

⁵⁴⁸ Du moins, c'est ce que soutiendra Patrice Nganang dans son manifeste de 2007 (*op. cit.*, p. 41). Toutefois, il serait possible d'ajouter à une telle filiation les dernières œuvres de Valentin Mudimbe, plus précisément un roman comme *Shaba deux*, paru chez Présence africaine en 1989, qui préfigure la construction du visage de la victime à travers le regard de sœur Marie-Gertrude. À cet égard, d'ailleurs, il convient de relire la chute du roman : « Tard dans l'après-midi du 3 juillet, deux adolescents qui pêchaient au Lualaba découvrirent le cadavre mutilé d'une femme : le crâne était rasé, des ongles arrachés, un orteil coupé, des traces de brûlures sur la poitrine et les cuisses. C'était le corps de Mère Marie-Gertrude. » (Valentin Y. Mudimbe, *Shaba deux : les carnets de mère Marie-Gertrude*, Paris, Présence Africaine, 1989, p. 152)

rôle de gardiennes que jouent les femmes vis-à-vis de la mémoire dans certaines cultures africaines et, surtout, dans la Grèce antique (voir p. 145) –, se « lança sur les traces d'un homme disparu, dont la mémoire, ensevelie sous les décombres des interdits et de la censure d'État, était [...] écrite [...] par-devers un oubli officiel dont l'excédent de signification, manifeste, constituait à lui seul un aveu⁵⁴⁹. » Il est également celui qui, à l'instar de Giorgio Agamben, est le premier à s'être intéressé à la valeur et au rôle de cette irremplaçable trace vide du corps politique de l'*homo sacer* – c'est-à-dire à l'exclusion inclusive de sa vie nue – dans la composition de la mémoire souveraine de son propre pays comme de la majorité des États subsahariens. Car, comme il l'écrira lui-même : « Dans l'inconscient de cette contrée d'Afrique que l'on nomma tardivement le Cameroun, son nom et le texte que constituait sa mort n'avaient pas disparu. [Même si] l'État nègre ne reconnaissait ni cette mort ni aucune dette quant à ce nom⁵⁵⁰. » Aussi, puisque le silence officiel et officieux parle souvent plus que les mots de la *postcolonie*, il lui était possible de se souvenir, mieux, de comprendre, le voir et se souvenir dans le blanc des mots filtrés par l'appareil d'État, à des fins testamentaires.

J'étais loin de m'imaginer, à l'époque, que tout graphème [on relira ici la page 57 des *Sept solitudes de Lorsa Lopez*] – la mort de [Ruben Um Nyobè] étant le graphème par excellence – était d'essence testamentaire. Et que dans l'acte même d'oublier Um, de tenir un discours de surplomb à son sujet, de dire qu'il n'était « rien », le pouvoir nègre dévoilait paradoxalement l'irremplaçabilité du mort, tant il est vrai que l'on ne défait que ce qui était préalablement constitué⁵⁵¹.

⁵⁴⁹ Achille Mbembe, *Sortir de la grande nuit*, op. cit., p. 39. On retrouve d'ailleurs des traces de ce motif dans le roman de Sony Labou Tansi *Les sept solitudes de Lorsa Lopez*, à savoir la scène suivante : « On déterra à toute vitesse les os d'Estina Benta, on les racla, les lava, on les remit à leur ancienne place, à côté de la hache du crime, la bêche cassée, la pioche, les fourches, les couteaux de boucherie, les machettes [...] Le maire qui tremblait pour son poste et pour sa promotion vint de ses propres mains, avec la hache du crime, abattre l'inscription qui, sans le feu vert des autorités, donnait la place à la défunte. De ses propres mains, il repeignit en toute hâte l'ancienne appellation : "Plazia de la Poudra" que les mauvaises mains avaient toujours truitée et trafiquée en "Plazia de la Puta". Le maire changea le T en D et réussit, non sans d'astucieuses acrobaties, à placer un R famélique entre un D et un A trop gras. Mais nous lisions aisément les opinions. » (Sony Labou Tansi, *Les sept solitudes de Lorsa Lopez*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1985, p. 57. Nous soulignons) Bien que la plume riche et extensive de Sony Labou Tansi interpelle une autre posture que celle de la « pleureuse », il n'en demeure pas moins que ce roman, de même que l'œuvre entière du Congolais, appartient à la période de transition qui précède et préfigure l'époque et le corpus qui font, ici, l'objet de cette thèse.

⁵⁵⁰ *Idem.*

⁵⁵¹ *Idem.*

Ruben Um Nyobè, Patrice Lumumba, Amilcar Cabral, Eduardo Mondlane, Osendé Afana, Ernest Ouandié, Pierre Yém Mback, etc. : la liste est longue. Et il faut comprendre que si elle ne recense que les noms de martyrs des indépendances africaines, c'est que la pensée de Mbembe, loin des nationalismes triomphants qui ont bercé son enfance – il se décrit lui-même comme étant le « produit du premier âge du postcolonialisme⁵⁵² » –, vient après les excès de la révolte des années 1930, 1940 et 1950, en connaît les dérives et se construit à partir du creux de la nuit post-indépendance; c'est-à-dire « à partir du crâne d'un mort⁵⁵³ » ou, plus précisément, à partir « du crâne d'un parent mort » et de son souvenir.

Ainsi, à la question posée soixante-quatre ans plus tôt par Heidegger dans un discours commémoratif préparé pour le vingtième anniversaire de la mort de Rainer-Maria Rilke (on est pleureuse ou on ne l'est pas) : « Pourquoi des poètes? », Mbembe répond :

« Être poète en temps de détresse, c'est alors : chantant, être attentif à la trace des dieux enfuis », partir de l'« essentielle misère de l'âge », alors même que, « plus la nuit du monde va vers son minuit, plus exclusivement règne l'indigence, de sorte que son essence se dérobe », et ses traces s'effacent. Mais encore faut-il ne pas enténébrer l'individu en célébrant la beauté du mal et les mythologies qui cherchent précisément à enrégimenter l'esprit, ainsi que le fit Heidegger [...] dans son rapport au projet nazi. Encore faut-il résister à la complicité par enchantement, et savoir vers quoi notre chant est en route, et quelle est son appartenance dans le « destin de la nuit du monde⁵⁵⁴ ».

Sept ans après que Mbembe ait fait paraître dans *Politique africaine* « À propos des écritures africaines de soi », Patrice Nganang, dans un essai qui fait lui aussi la part belle aux larmes et à la dissidence intellectuelle tant souhaitée en 1999 par Henri Lopès, poursuit la liste endeuillée commencée par l'historien-philosophe et reprend ses mots pour y ajouter les centaines de milliers de morts du génocide, qui, d'avril à juillet 1994, ont traumatisé le « monde », si ce n'est l'Afrique et ce petit pays d'Afrique centrale qu'est le Rwanda. « On ne peut plus écrire aujourd'hui en Afrique, comme si le génocide de 1994 au Rwanda n'avait jamais eu lieu⁵⁵⁵ », écrira-t-il. Avant d'accuser ces intellectuels, ces politiciens et ces artistes

⁵⁵² *Ibid.*, p. 36.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 31.

⁵⁵⁴ *Ibid.*, pp. 31-32.

⁵⁵⁵ *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, op. cit.*, p. 24.

africains qui, au moment des « événements » et après eux, ont décidé de fermer les yeux, de les qualifier d'épiphénomènes et de se replier une fois de plus dans le cocon de la voix de la victimisation en choisissant de remuer le spectre de la colonisation européenne sans toutefois aborder leurs propres dérives identitaires.

Sur une trentaine de pages, invoquant tour à tour Voltaire, Kant et Adorno, mais surtout Adorno, Patrice Nganang s'efforce en fait de démontrer que le Rwanda, par ce qu'il permet et ne permet plus, constitue l'aube d'un renouvellement de la pensée africaine : une pensée post-génocide qui, elle, marque enfin l'entrée du continent dans les « archives de la bibliothèque universelle⁵⁵⁶ », voire dans la logique même de l'universel, car ses violences contemporaines n'ont dorénavant plus rien de particulier qui les différencierait de celles d'autres violences similaires. Elles sont tout simplement modernes considérant la nature des victimes contre lesquelles elles sont généralement perpétrées : modernes *et* humaines. Plus précisément, comme d'autres, elles sont le fruit d'une histoire qui, certes, commence dans les caves du commerce triangulaire – néanmoins, quelle violence, même de masse, n'a pas ses particularités historiques, sociales ou culturelles? –, mais se nourrit depuis longtemps du refus de toute remise en question de la *doxa* nativiste, messianique et révolutionnaire de la pensée africaine. Comme d'autres, et ce, qu'il soit celui des populations autochtones des Amériques, celui par les nazis du peuple juif ou encore celui des Arméniens en Turquie – et dont la reconnaissance tarde encore à venir dans certains endroits –, le génocide rwandais, de la même façon que la quasi-totalité des violences africaines post-indépendance, met en scène un état d'exception dans lequel la *persona* devient bourreau et l'*homo sacer* une proie, c'est-à-dire *sa* proie, car victime d'un processus de désubjectivation basé sur le critère de l'appartenance (ou non) à une identité particulière.

D'ailleurs, comme le remarque Patrice Nganang à mi-parcours de son argumentaire, si le génocide de 1994 s'avère être en soi un paradoxe tragique, c'est parce qu'il « rend pleinement humain l'Africain⁵⁵⁷ » dans ce qu'il croyait être sa différence. « C'est que, rupture paradigmatique avec deux cents ans de pensées africaine, africaniste et africanisante qui longtemps ont entendu "l'Africain" comme quelqu'un [...] d'extraordinaire », ajoute-t-il, « il

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 28.

⁵⁵⁷ *Ibid.* p. 30.

est l'entrée fracassante de celui-ci dans l'humanité simple, c'est-à-dire fautive⁵⁵⁸. » Et en réaction à cette culpabilité reconnue et à son crime, comme partout ailleurs où l'exception des temps font apparaître en creux le corps plein de ses victimes, Nganang se réclame alors d'une éthique de l'écriture qui, à l'instar de celle appelée par Adorno à la suite de la découverte des camps, responsabilise l'usage de toute parole sur les « événements » en prenant pour témoin non pas la mémoire du rescapé ou du miraculé, mais celle du survivant.

Si le survivant c'est tout simplement celui qui se réveille dans un tas de ruines, après la catastrophe, précise-t-il, le rescapé, et avec lui, le miraculé, s'accrochent encore à la culture fabricante d'utopies [...] À travers la figure du survivant, Adorno montre la difficulté philosophique de définir une subjectivité qui fasse sens après le génocide, tout comme l'impossibilité de poser un sujet post-génocide qui soit encore habillé des limbes de l'innocence. [...] C'est que le principe de la vie après le génocide est concomitant de celui de la drastique culpabilité : celle qui habite dans le reproche de n'être pas mort soi aussi; celle qui couvre de la honte d'être demeuré vivant, de laquelle Adorno déduit la nécessité [...] de penser contre soi⁵⁵⁹.

Négative, l'écriture qu'appelle Nganang dans une Afrique post-génocide se révèle en ceci être une parole autonome car dissidente et dissidente car capable d'autonomie. « Ose penser par toi-même ! », « *sapere aude* », n'était-il pas du reste le cri qu'associait Kant à celui des Lumières dont la raison d'être était d'aider l'individu à sortir de son état de soumission, « de "minorité"⁵⁶⁰ », en tant que sujet politique doté d'une raison propre et souveraine ?

À cet égard, Nganang, de la même façon que Mbembe et, bientôt, Djedanoum, Diop et bien d'autres pleureuses africaines, suivra le conseil d'Henri Lopès et se servira de sa vie/voix comme d'un tombeau ou d'un lieu mortuaire, où il est bon de commémorer l'*homo sacer* afin de le réintroduire en tant que sujet d'une histoire, si ce n'est de l'Histoire, dans une optique de responsabilisation humaine : celle de l'Europe et, plus précisément, de l'Allemagne dans le cas de la Seconde Guerre mondiale qui en a constitué le modèle; celle de l'Afrique, mais également celle du « monde » occidental, dans le cas des « événements » qui,

⁵⁵⁸ *Idem.*

⁵⁵⁹ *Ibid.*, pp. 34-35.

⁵⁶⁰ Paul Ricœur, « Autonomie et vulnérabilité », *op. cit.*, p. 86.

en 1994, ensanglantèrent pendant trois mois le sol du Rwanda. « Il s'agit surtout d'Antigone », écrivait ainsi Henri Lopès ou, comme l'écrira Nganang huit ans plus tard :

Au fond ne sommes-nous pas tous des survivants du génocide du Rwanda? [...]. L'encre de nos stylos est rouge du sang de notre passé. Plus que la chronologie, c'est notre position de survivants qui fonde le philosophème duquel nous définissons nos phrases [...]. Et cette position post-génocide de notre parole est autant idéale qu'historique, autant historique que commune, car comme nous l'enseigne Adorno qui avant nous l'a formulée en concept, c'est la racine philosophico-historique de son propos qui fonde la vérité du survivant qui, en réalité n'aura pas échappé à la mort – n'était donc pas là ni au moment de la mort, ni dans le lieu de celle-ci⁵⁶¹.

Chez Nganang, comme chez Lopès et tous ces autres créateurs et intellectuels qui, après coup, ont ressenti comme un malaise le silence de l'Afrique sur sa propre culpabilité dans les « événements » rwandais, le génocide se révèle être le tournant à partir duquel il faut relire les six dernières décennies de l'histoire africaine. Il est la pierre d'angle à partir de laquelle peut et doit se reconstruire la pensée politique en Afrique et, plus simplement, le sens de la responsabilité, qui, lui, est à la base de la véritable autonomie individuelle et collective. Et pour cela, comme le soutient Mbembe, le sous-continent doit accepter qu'il a lui aussi évité de reconnaître comme telle la vie de l'*homo sacer* : celle oubliée des martyrs africains de l'indépendance, comme celle, plus fragile encore, des centaines de milliers de morts du Rwanda, mais également du Congo, du Soudan, du Biafra, des plateaux bamiléké du Cameroun... post-indépendance. Comme Antigone, il doit enfin apprendre à descendre au fond de soi afin de voir qu'à la base de ses rêves d'indépendance et de démocratie gît, là aussi, le crâne resté sans sépulture d'Abel, d'Um, de Mback, de Polynice, de Lumumba, etc., puisqu'« il n'y a de revirement des mortels que s'ils prennent site dans leur être propre⁵⁶². »

En d'autres mots, ce que réclament ces écrivains, artistes, philosophes, penseurs, historiens et intellectuels africains au lendemain de la découverte tragique des « événements » du Rwanda, c'est que l'Afrique apprenne à prendre soin de la vie en commençant par accepter d'offrir « au crâne de ce parent mort » qu'est l'*homo sacer*, cette

⁵⁶¹ *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, op. cit.*, p. 33.

⁵⁶² Martin Heidegger cité par Achille Mbembe, *Sortir de la grande nuit, op. cit.*, p. 31.

« absolue victime⁵⁶³ », la sépulture que sa dignité réclame en tant que membre de la communauté humaine. Un membre qu'il est d'autant plus important de voir et de réinscrire dans cette même communauté qu'il en a été exclu, car désubjectivisé, par la force de prédation d'une violence ancrée dans la peur de l'autre de toute logique identitaire.

Que faire d'autre sinon évoquer un instant les âmes et les êtres disparus, les écouter longuement, les effleurer, les caresser avec des mots maladroits et des silences, les survoler à tire-d'aile parce qu'on ne peut plus partager leur sort?, demandera d'ailleurs Abdourahman Waberi au lendemain de sa résidence d'écriture au Rwanda. Les faire sourire aussi, si cela est possible, s'ils se prêtent au jeu et si cette tâche est à portée de nos forces. **Dire le nom de tous ces humains empoisonnés très tôt, tous ces cours taris par la haine et l'égoïsme. Se transformer en donneur d'échos. Élever un panthéon d'encre et de papier à la mémoire des victimes, hêler les consciences un brin disponibles.** Revisiter l'histoire de ce pays acharné à sa perte ou, plus exactement, conduit à sa perte par un pouvoir demeuré longtemps criminel⁵⁶⁴.

« Il s'agit surtout d'Antigone », appelait encore en 1999 Henri Lopès. Toutefois, pour pleurer le corps de l'*homo sacer* et se rappeler, « ne serait-ce que pour quelques instants⁵⁶⁵ », son visage, son nom, sa voix, par acquit de conscience personnelle, faut-il encore le voir, le voir et le construire en tant que sujet de mémoire, c'est-à-dire en tant que sujet d'une histoire à la fois particulière et universelle. Ce à quoi s'affaireront notamment les coordinateurs de ce qui allait devenir en 1998 l'initiative « Rwanda : Écrire par devoir de mémoire », qui, à elle seule, constitue un cas d'espèce au sein de la dynamique institutionnelle du « système littéraire francophone ».

4.3. Naissance et consécration d'un ethos vulnérable sur la scène littéraire française

« Rwanda : Écrire par devoir de mémoire » : Archéologie d'un projet moderne

En 1994, Nocky Djedanoum a trente-cinq ans. Cofondateur du festival des arts et médias d'Afrique, Fest'Africa, qu'il a basé à Lille en compagnie de Maïmouna Coulibaly deux ans plus tôt, c'est par le biais des médias français qu'il entre pour la première fois en contact avec

⁵⁶³ Jacques Rancière, « Who is the Subject of the Rights of Man? », *loc. cit.* p. 309.

⁵⁶⁴ *Moisson de crânes. Textes pour le Rwanda*, Paris, Serpent à Plumes, coll. « Motifs », 2000, pp. 15-16. Nous soulignons.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 17.

les images du génocide au Rwanda. « Au départ, il y a eu les images de la télévision », raconte-t-il. « Certes, il y a eu des images de guerres civiles chez nous. Mais une telle horreur en direct, c'était pour moi un véritable choc⁵⁶⁶. » Et, comme dans de nombreuses histoires d'engagement individuel ou collectif, au choc initial succéda rapidement l'indignation, qui elle-même conduisit à une volonté d'action immédiate et réactive : « je me suis dit qu'il fallait agir ». Plus précisément, face à la « colonisation » médiatique du drame rwandais par les grandes chaînes d'information occidentales, Djedanoum et ses collaborateurs ressentirent le besoin d'interpeller la conscience africaine afin d'éviter que le Rwanda ne devienne, une fois de plus, le lieu d'une invention étrangère. « Voir de *nos* propres yeux, répondre de *nos* actes, communiquer *entre nous* sans intermédiaire européen, *nous* mobiliser pour un deuil collectif, tout ceci *en tant qu'Africains*, membres de la communauté internationale⁵⁶⁷ », semblent être en effet les leitmotifs à la base du projet commémoratif amorcé par les cofondateurs de Fest' Africa. Comme si, en ajoutant leur point de vue spécifique sur la teneur des « événements » qui, d'avril à juillet 1994, marquèrent de leur violence leurs propres représentations de l'Afrique subsaharienne – *leur* continent –, ces créateurs, penseurs et journalistes se portaient garants d'une certaine responsabilisation de l'Afrique vis-à-vis du phénomène par son autoreprésentation. En ceci, ils s'assuraient que la tragédie ou, du moins, son deuil, son choc et ses incompréhensions, ne soient pas le fardeau du seul voisin rwandais, mais celui de l'Afrique toute entière. Aussi, après quatre ans de cogitations et de démarches auprès de subventionnaires et des autorités politiques concernées, Nocky Djedanoum quittait la France pour le Rwanda avec en tête l'idée d'un projet de résidence d'écriture de laquelle résulterait, « par solidarité morale des écrivains de toute l'Afrique avec le peuple rwandais⁵⁶⁸ », une collection d'ouvrages témoignant d'un génocide qu'ils ont vécu de l'extérieur. D'où l'importance notamment de rendre présent l'événement aux participants en exigeant de ceux-ci qu'ils se rendent au Rwanda par respect pour la mémoire de ceux qui restent, mais également par souci de légitimité discursive et institutionnelle.

⁵⁶⁶ Propos rapportés par Boniface Mongo-Mboussa, « “Nous avons l'obligation morale d'aller jusqu'au bout” : entretien de Boniface Mongo-Mboussa avec Nocky Djedanoum et Maïmouna Coulibaly », *Africultures*, 1^{er} septembre 2000, en ligne, <<http://www.africultures.com/php/nav=article&no=1463>>, consulté le 6 juillet 2015.

⁵⁶⁷ Catherine Coquio, *Rwanda : Le réel et les récits*, op. cit., p. 137.

⁵⁶⁸ Nocky Djedanoum cité par Audrey Small, « The Duty of Memory », loc. cit., p. 86.

Ainsi, le 6 juillet 1998 commence pour une dizaine de poètes, dramaturges et écrivains africains une première résidence de deux mois, qui allait les conduire sur les traces d'une tragédie dont ils ne savent rien encore – mis à part les quelques images d'horreur et lieux communs rediffusés *ad nauseam* sur les ondes de la télévision américaine ou européenne – et que leur révélera progressivement la parole des survivants. On compte alors parmi les créateurs prenant part au projet neuf auteurs issus de l'espace francophone – soit le Tchadien Koulsy Lamko, la Burkinabé Monique Ilboudo, le Sénégalais Boubacar Boris Diop, le Guinéen Tierno Monénembo, le Djiboutien Abdourahman Waberi, l'Ivoirienne Véronique Tadjo et les Rwandais Venuste Kayimahe et Jean-Marie Vianney Rurangwa – et un anglophone – le Kényan Meja Mwangi – qui, tous, proviennent de pays anciennement colonisés et donnent à voir par la diversité de leurs origines le portrait d'une Afrique bigarrée, lieu d'une multiplicité d'identités, de circulation et de transit. Nocky Djedanoum, Abdourahman Waberi, Tierno Monénembo et Jean-Marie Vianney Rurangwa vivent en effet en Europe au moment de la première résidence d'écriture à Kigali, tandis que Véronique Tadjo et Koulsy Lamko partagent leur vécu de migrants au sein des frontières d'autres pays du continent; soit l'Afrique du Sud dans le cas de Tadjo et le Burkina Faso dans celui de Lamko. À ces auteurs se greffent également deux cinéastes, le Sénégalais Samba Félix N'Diaye et le Camerounais François Woukoache, de même que le sculpteur sud-africain Bruce Clarke, qui se voit confier la mission d'ériger un monument à vocation commémorative qu'il intitulera : « Jardin de la mémoire ».

Tous produisent ainsi entre 1998 et 2002 – à l'exception de Meja Mwangi dont le texte reste toujours en attente de publication⁵⁶⁹ – ce que Fest' Africa conviendra de décrire comme

⁵⁶⁹ Il est d'ailleurs parlant de constater que de toutes les œuvres produites dans le cadre du projet de Fest' Africa – un projet subventionné, notons-le, par le ministère français de la Culture et par la Fondation de France –, seule celle écrite en anglais soit toujours en attente de publication. Mis à part ce texte encore à paraître, le projet a donné lieu à la publication de quatre romans, respectivement ceux de Boubacar Boris Diop, *Murambi*, *op.cit.* ; de Koulsy Lamko, *La phalène des collines*, Paris, Le Serpent à plumes, 2002, 215 p.; de Monique Ilboudo, *Murakatete*, Bamako/Lille, Le Figuier/Éditions de Fest' Africa, 2000, 75 p. et de Tierno Monénembo, *L'ainé des orphelins*, Paris, Seuil, coll. « Points », 156 p.; un recueil de poèmes de Nocky Djedanoum, *Nyamirambo!*, Bamako/Lille, Le Figuier/Éditions de Fest' Africa, 2000, 51 p.; deux essais des Rwandais Jean-Marie Vianney Rurangwa, *Le génocide des Tutsi expliqué à un étranger*, Bamako/Lille, Le Figuier/Éditions de Fest' Africa, 2000, 85 p. et de Venuste Kayimahe, *France-Rwanda, les coulisses du génocide : témoignage d'un rescapé*, Paris, Dagorno, 2002, 359 p.; et, enfin, deux récits hybrides empruntant tant au recueil de nouvelles qu'au récit de voyage, l'un d'Abdourahman Waberi, *Moisson de crânes*, *op.*

« une manière de monument élevé à la mémoire des victimes du génocide... comme un pendant au monument, bien matériel celui-ci, sur lequel [...] Bruce Clark [*sic.*] a commencé à travailler au Rwanda⁵⁷⁰ ». Œuvre de commande, chacune des créations produites dans le cadre de l'initiative de 1998 doit donc être lue, vue, perçue comme un acte de commémoration individuel dont l'ensemble offre un parcours à la fois singulier et personnel – soit celui du visiteur ou du lecteur – à travers une multitude de perspectives tout aussi intimes sur la valeur de la vie des morts d'un même événement : le génocide des Tutsi de 1994. « Il s'agit surtout d'Antigone », disait en 1999 Henri Lopès. De la même façon, les participants et coordinateurs du projet de Fest'Africa au Rwanda s'efforceront de donner sépulture à un mort qui, depuis plus quatre ans, attend encore qu'on lui accorde mondialement reconnaissance. « La structure éclatée du roman s'explique d'ailleurs *par ce désir de donner à voir* ou pressentir *une myriade de destins individuels pendant le génocide*. Parti au Rwanda "par devoir de mémoire", *je n'ai voulu abandonner personne* sur le bord de la route » (*MLO* : 251 ; nous soulignons), écrit du reste Boubacar Boris Diop dans une postface tardive qui accompagne la première réédition française du livre qu'il aura fait paraître en 2000. En cela, le projet « Rwanda : Écrire par devoir de mémoire », parce qu'il donne à lire le « chœur des pleureuses de la vingt-cinquième heure » (*MLO* : 235) du génocide, répond exactement aux exigences posturales et mémorielles d'un certain « système » socioculturel qui, en plus de vouloir voir la « victime absolue » des grands drames du XX^e siècle selon certains paramètres établis depuis 1945, attend encore et toujours de la littérature venant d'Afrique subsaharienne qu'elle parle et de sa violence et de son engagement social et culturel⁵⁷¹.

À cet égard, malgré la pluralité des textes et des projets consacrés au génocide depuis la découverte en juillet 1994 des milliers de cadavres de ses victimes, il est parlant de constater comment la critique anglophone, mais surtout française et francophone, a longtemps semblé

cit. et, l'autre, de Véronique Tadjo, L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2000, 130 p. De plus, il faut ajouter à cette liste l'adaptation théâtrale non publiée de ces textes, « Corps et voix, paroles et rhizomes », réalisée par Koulsy Lamko.

⁵⁷⁰ Nocky Djedanoum cité par Kenneth W. Harrow, « "Ancient Tribal Warfare": Foundational Fantasies of Ethnicity and History », *Research in African Literature*, vol. 36, no 2, 2005, p. 44.

⁵⁷¹ Voir à ce sujet l'article de Jean-Pierre Karegeye, « Rwanda. Littérature post-génocide, écritures itinérantes : témoignage ou engagement ? », *Protée*, vol. 37, no 2, 2009, pp. 21-32.

faire fi de ces autres productions artistiques pour se concentrer presque uniquement sur les œuvres littéraires issues du projet amorcé en 1995 par Fest’Africa. Comme le remarque justement à ce propos Josias Semujanga qui, lui-même, a contribué par ses articles à alimenter le phénomène : « la réception dans les médias [de ce corpus] a été remarquable⁵⁷² ». Et elle n’a eu d’égale que la rapidité avec laquelle la critique spécialisée s’est emparée de ces ouvrages qui, bien qu’élaborés à partir d’une position d’extériorité, avaient reçu pour mandat de comprendre et de dépeindre la tragédie rwandaise d’un point de vue spécifiquement « africain ». Daniel Delas fera effectivement paraître un premier article à leur sujet au lendemain de leur parution⁵⁷³, qui sera rapidement suivi par ceux de Boniface Mongo-Mboussa, Éloïse Brezault, Isaac Bazié, Josias Semujanga, Jean-Pierre Karegeye et Pierre Halen⁵⁷⁴, entre autres, qui, lui-même, sera le premier à consacrer un colloque entier aux représentations médiatiques et littéraires des « événements » rwandais⁵⁷⁵.

D’ailleurs, mis à part « l’événement culturel » que la publication de ce corpus a su susciter auprès du cercle restreint des africanistes francophones, anglophones et français – les premiers articles anglophones paraissant surtout au courant de l’année 2004, soit juste à temps pour le dixième anniversaire du génocide –,

il est significatif [de remarquer] que cette littérature africaine [de langue française] ait jusqu’ici requis, en dehors des rarissimes connaisseurs français de la littérature du Rwanda, d’assez nombreux chercheurs, qui, rwandais, mais aussi français, s’en sont rapidement saisis. Car, [précise Catherine Coquio dans son ouvrage consacré aux discours sur le Rwanda], **la réalité de cette violence extrême, au plan**

⁵⁷² *Le génocide, sujet de fiction ?*, op. cit., p. 15.

⁵⁷³ « Écrits du génocide rwandais », *Notre Librairie*, no 142, 2000, pp. 21-29.

⁵⁷⁴ Il s’agit ici notamment du numéro 30 de la revue *Africultures*, « Rwanda 2000 : mémoires d’avenir », paru en 2000 et dirigé par Boniface Mongo-Mboussa et des articles d’Éloïse Brezault, « Raconter l’irracontable : Le génocide rwandais, un engagement personnel entre fiction et écriture journalistique », *Éthiopiennes*, no 71, 2003, en ligne, <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=62>, consulté le 16 juin 2015.; d’Isaac Bazié, « Au seuil du chaos : devoir de mémoire, indicible et piège du devoir dire », *Présence francophone*, no 63, 2004, pp. 29-45 ; de Josias Semujanga, « Les méandres du génocide dans *L’ainé des orphelins* », loc. cit.; de Jean-Pierre Karegeye, « Rwanda. Le corps témoin et ses signes », dans Catherine Coquio [dir. de publ.], *Histoire trouée, négationnisme et témoignage*, Nantes, Atalante, coll. « Comme un accordéon », 2003, pp. 753-776 et de Pierre Halen, « Écrivains et artistes face au génocide rwandais de 1994. Quelques enjeux », *Études littéraires africaines*, no 14, 2002, pp. 20-32.

⁵⁷⁵ Le colloque en question, intitulé « Les langues de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda », s’est déroulé à l’Université de Metz les 6, 7 et 8 novembre 2003.

politique et mémoriel à la fois, constitue un trait d'époque susceptible d'engendrer un besoin critique particulier [qu'elle omet toutefois de théoriser]⁵⁷⁶.

D'où l'urgence et la popularité suscitées tant du côté des producteurs, des éditeurs que des récepteurs pour un projet qui, parce qu'il offre exactement ce que la sensibilité de l'époque exige de voir et d'entendre « par devoir de mémoire », nourrit (inconsciemment ou non) un « système » qui n'est ni apte ni nécessairement enclin à répondre aux besoins immédiats, c'est-à-dire post-génocidaires, des survivants rwandais.

L'un des indices les plus probants de cette non-considération tient sans doute dans le choix de la littérature comme mode de transmission alors que les principaux témoins avaient ouvertement demandé de « *ne surtout pas faire de leur histoire une fiction*⁵⁷⁷. » Une problématique qui trouve également des échos dans celui des langues d'écriture retenues pour le projet – le français et l'anglais, en lieu et place du kinyarwanda – et qui tient visiblement au support financier et institutionnel qu'a reçu Fest'Africa de la part, notamment, du ministère français de la Culture et de la Fondation de France⁵⁷⁸. D'ailleurs, de tous les auteurs ayant répondu à l'appel lancé par Nocky Djedanoum et Maïmouna Coulibaly en 1995, il importe de souligner que seuls Venuste Kayimahe et Jean-Marie Vianney Rurangwa respectèrent le vœu de leurs interlocuteurs et firent le choix d'une écriture documentaire à celui d'une littérature de témoignage ou de fiction. Or, lorsque l'on sait qu'en Occident et notamment en France, le public a une forte tendance « à prendre les romans de guerre au sérieux⁵⁷⁹ », et ce, bien plus que le témoignage des survivants⁵⁸⁰, il est possible de s'interroger tant sur la production que sur la réception de ce type d'écriture, surtout quand un

⁵⁷⁶ *Rwanda : le réel et les récits*, op. cit., p. 165. Nous soulignons et ajoutons.

⁵⁷⁷ Propos rapportés par Monique Ilboudo dans le cadre d'une conférence donnée à l'ENS le 19 juillet 2007 et cités par Charlotte Lacoste, *Séductions du bourreau. Négation des victimes*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Intervention philosophique », 2010, p. 116.

⁵⁷⁸ Pour plus de détails à ce sujet, voir l'article de Madelaine Hron, « *Itsembabwoko* "À la Française" ? – Rwanda, Fiction and the Franco-African Imaginary », loc. cit., p. 165.

⁵⁷⁹ Jean Norton Cru cité par Charlotte Lacoste, op. cit., p. 81.

⁵⁸⁰ Voir à ce sujet l'essai de Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, coll. « Témoins et témoignage », 2006 [1929], 195 p., de même que le deuxième chapitre de l'ouvrage de Charlotte Lacoste précédemment cité : « Fiction, falsification et extermination », *ibid.*, pp. 77-139.

de ses auteurs les plus en vue répond « volontairement “à côté”⁵⁸¹ » aux doléances soulevées par certains journalistes et intellectuels quant à la nature fictionnelle de sa contribution⁵⁸², et que la réception critique – principalement franco-française – écarte « systématiquement » pendant quelque temps toute allusion aux essais des deux seuls Rwandais qui aient accepté de prendre part au projet. Pour reprendre les mots d'Audrey Small :

Most disturbingly, perhaps, is that this discussion of the literary texts produced by the *devoir de mémoire* project given here excludes the two extended essays, Jean-Marie Vianney Rurangwa's *Le génocide des Tutsis expliqué à un étranger* and Venuste Kayimahe's *France-Rwanda: les coulisses du génocide*, which do seek to explain the genocide in political and historical terms, and therefore invoke facts and arguments, but perhaps to a lesser degree the imagination. [...] The fact that it is the Rwandan writers who chose not to write fiction raises again the question of the ethics of writing fiction about genocide, and the question of what the much-used phrase *devoir de mémoire* actually means⁵⁸³.

En fait, plus qu'à une question éthique entourant les enjeux d'une représentation fictionnelle du génocide – sujet abondamment couvert depuis la fameuse phrase d'Adorno et épuisé depuis près de trente ans –, ce à quoi nous convient véritablement les œuvres d'imagination produites dans le contexte d'un projet comme celui de Fest'Africa et leur réception est une réflexion plus large sur un *espace* de production, ses stéréotypes, ses imageries figées, l'état de sa moralité historique et, conséquemment, ses possibles en termes d'écoute, de visibilité et de création. Concrètement, la particularité de l'initiative lancée en

⁵⁸¹ Catherine Coquio, *Rwanda : le réel et les récits*, op. cit., p. 164.

⁵⁸² Ce sera notamment le cas de Boubacar Boris Diop qui, à au moins deux reprises – la première le 8 juin 2000 dans une entrevue donnée à une journaliste du *Monde* et la seconde dans sa préface de 2011 – justifiera son choix de la fiction soit en détournant la question sur le type de régime fictionnel prescrit par l'événement soit en projetant sur les témoins entendus et interrogés des intentions qu'ils n'ont jamais énoncées à voix haute. D'ailleurs on remarquera dans l'extrait suivant la prudence avec laquelle la narration de Diop évite de donner la parole aux survivants rwandais qui viennent à sa rencontre pour se confier : « Certains écrivains aiment, on le sait, se croire hantés par leurs personnages et il en est même, paraît-il, qui perdent le sommeil à force de jouer avec l'idée que leur héros va s'échapper d'un moment à l'autre des pages du roman pour leur fracasser le crâne à coups de hache en leur aboyant, par-dessus le marché, toutes sortes d'obscénités. Mais cette fascination pour des créatures imaginaires n'a de sens que parce qu'elle n'est, littéralement, qu'une *vue de l'esprit*. Que dire alors lorsque, soudain, un être de chair et de sang s'assied en face de vous et, tout en mordant avec un bel appétit dans sa brochette de chèvre, vous somme par moult gestes, silences et appels du pied d'en faire un être irréel ? On perçoit d'ailleurs très vite l'ambiguïté de cette “commande d'écriture” d'un genre bien particulier, car si votre interlocuteur souhaite devenir irréel, il n'a pas non plus tout à fait envie que vous en fassiez un autre que lui-même... » (*MLO* : 237-238. Nous soulignons.)

⁵⁸³ « The Duty of Memory », loc. cit., pp. 98-99.

1995 à Lille par un groupe de penseurs, créateurs et journalistes qui, pour la plupart, vivent depuis plusieurs années en tant qu'exilés africains en France est justement de s'adresser et de témoigner au nom d'une communauté, qui, elle, n'a pas vécu le Rwanda, n'est pas rwandaise, n'a peut-être jamais été et n'ira peut-être jamais au Rwanda, mais désire partager son deuil dans la mesure de ses capacités et, si cela est encore possible, comprendre.

Depuis plus de cinquante ans qu'on a honte de parler de panafricanisme, l'idée de Nocky Djedanoum est très forte : que des intellectuels, artistes, écrivains et cinéastes – se mobilisent pour faire ce deuil ! Car nous sommes en première ligne : *on parle de la communauté internationale, mais nous en sommes, non*⁵⁸⁴ ?

Le désir ici de lire ou de produire une littérature africaine sur le génocide vient donc d'un impératif extérieur – « on parle de la communauté internationale » – et, de surcroît, étranger à toutes considérations spécifiquement littéraires – ce qui n'est pas sans rappeler certaines modalités d'intégration et de reconnaissance des littératures périphériques du SLF.

Aussi, s'il est question de l'Afrique, de sa culture et de ses populations dans le discours de ceux qui, en 1998, partirent au Rwanda sur les traces du troisième génocide officiel de l'histoire, il est surtout question de l'Afrique en tant que communauté contrastée, globale et diasporique; c'est-à-dire vue par certains créateurs de la diaspora à partir des mêmes repères, exigences, paradigmes de la violence et modes de représentation institutionnalisés de celle-ci que ceux d'une importante partie de la communauté littéraire mondiale. Cette proximité expliquera notamment la facilité avec laquelle une majorité de ces auteurs structureront leur récit selon le mode d'une écriture transversale, où la mémoire et les leçons d'écriture tirées des expériences des « écrivains » de la deuxième et troisième vagues produisent un cadre de référence intertextuel duquel il s'avère difficile et pour les participants et pour leurs critiques de se distancier. La violence devenant alors un phénomène humain, à la fois transhistorique, particulier et littérairement reconnaissable qu'il importe de raconter selon certains barèmes qu'il s'avère toutefois possible de moduler. Ainsi, comme le remarquent Isaac Bazié et Josias Semujanga dans leurs ouvrages respectifs de 2011 et de 2008⁵⁸⁵, la distance d'avec les

⁵⁸⁴ Samba Félix N'Diaye cité par Catherine Coquio, *Rwanda : le réel et les récits*, op. cit., pp. 211-212.

⁵⁸⁵ Voir Josias Semujanga, *Le génocide, sujet de fiction ?*, op. cit., p. 23 et Isaac Bazié, « Violences postcoloniales : Enjeux de la représentation et défis de la lecture », op. cit., p. 24.

« événements », absente chez les survivants de la Seconde Guerre mondiale due à leur statut même de survivants, donne lieu à un déplacement de la question de l'indicible vers celle de la distance énonciative chez tous les écrivains concernés par le projet pour d'évidentes raisons de légitimité. De même, l'espace paratextuel sera pour plusieurs le lieu de stratégies de licitation et d'évitement qui, grâce à un investissement des marges et des contours, permet de sortir du texte pour mieux en négocier les enjeux⁵⁸⁶. Chez Boubacar Boris Diop, notamment, d'espace liminaire restreint dans sa mouture de 2000, le paratexte augmente en 2011 par l'ajout d'une postface de trente-quatre pages – soit plus de 12 % de l'œuvre globale – dans laquelle l'auteur revient tant sur son expérience rwandaise, sa formation de journaliste, les réactions que son engagement au sein du projet a pu susciter au cours des années que sur certaines des récriminations qu'il entretient à l'égard de la France et du rôle qu'elle a pu jouer au Rwanda. Parlant d'ailleurs des stratégies paratextuelles de Diop avant la première réédition de *Murambi* chez Zulma, Semujanga remarque déjà à propos des remerciements qui lui servent alors de postface, qu'ils renouent « avec l'entour du récit ». « Ce faisant, ajoute-t-il, le roman cesse d'être [...] une création de l'imagination. Il devient récit de témoignage qui, à l'opposé du discours romanesque, tente d'attester les faits et de réfléchir l'événement⁵⁸⁷. »

En fait, à l'opposé des stratégies adoptées par les autres participants au projet qui, pour la plupart, firent le pari de traduire leur propre malaise par un certain investissement esthétique qui de la forme, qui du discours, qui du langage⁵⁸⁸ – c'est-à-dire à partir de valeurs

⁵⁸⁶ Pour une étude détaillée de cette question, voir Isaac Bazié, « Au seuil du chaos : devoir de mémoire, indicible et piège du devoir dire », *loc. cit.*

⁵⁸⁷ *Le génocide, sujet de fiction ?*, *op. cit.*, p. 144. Voir également son article « *Murambi* et *Moisson de crânes* ou comment la fiction raconte un génocide », *Présence Francophone*, 2006, vol. 67, à la page 101.

⁵⁸⁸ Dans les textes de Waberi et de Tadjou, par exemple, ce malaise quant à leur propre prise de parole vis-à-vis du drame se ressent notamment dans le choix du refus de toute identité générique, qui elle-même n'est que le reflet de leur propre difficulté à assumer leur identité souveraine de romancier ou de poète en de telles circonstances. On relira à ce sujet Waberi, qui, au seuil de son texte, confie : « Pourtant, jamais expérience humaine plus exigeante, plus urgente et plus éreintante ne m'a été donnée à vivre dans mon petit parcours personnel, vierge de tout activisme. D'où le désir ardent de s'effacer, de faire oublier, de ne pas en rajouter dans le pessimisme ambiant, de faire le mort à mon tour. » (Abdourahman Waberi, *op. cit.*, pp. 13-14) Selon l'interprétation qu'en donne Catherine Mazauric, *Moisson de crânes* et *L'ombre d'Imana*, en tant que textes hybrides au sein desquels se succèdent témoignages, nouvelles, citations, bribes de journal et autres notes de carnet de voyage, traduisent en effet « l'inconfort d'un "Je" qui ne prétend donner aucune leçon, et ne parler qu'en son seul nom. » (Catherine Mazauric, « À quoi bon des poètes ? L'opération Rwanda. Écrire par devoir de

propres au « centre » de leur « champ » spécifique de production –, Diop se distingue par son texte en insistant sur la teneur factuelle de sa démarche, des raisons de sa colère et de son engagement, de même que sur la véridicité des témoignages que rapportent son roman. En ceci, véritable sortie de la fiction, le choix auctorial et éditorial d'ajouter une postface plus de dix ans après sa première publication témoigne d'une volonté réitérée de diminuer au maximum l'écart qui sépare les faits réels du travail de la fiction de façon à rassurer le lecteur sur l'authenticité de ce qu'il vient de lire, soit : « un livre sur le génocide des Tutsi du Rwanda » (MLO : 247). Non pas nécessairement un livre d'histoire, car cela aurait obligé Diop à une neutralité que la confrontation avec « l'odeur des corps en décomposition » (MLO : 248) ne lui permettait pas – « Je continuais à vouloir être fidèle au vécu de mes interlocuteurs mais je ne prétendais déjà plus à la neutralité de l'homme de science » (*idem.*) –, mais du moins un livre « fidèle » vis-à-vis de l'histoire – « des ouvrages et des films sur l'histoire du Rwanda avaient été mis à notre disposition dans une des salles de *La Mise Hôtel* aménagée en cendre de documentation et je les ai étudiés avec beaucoup de soin » (MLO : 239) – et de la parole généreusement confiée par les survivants – « Chacun de nous s'est débrouillé comme il a pu et je crois bien que ma formation journalistique m'a été d'un grand secours : pendant deux mois, je me suis contenté de poser des questions et d'écouter en silence les réponses [...] que l'on voulait bien y faire. » (MLO : 238-239) Concrètement, et dans sa postface et dans son roman, pour des raisons que nous détaillerons dans les prochaines pages, Boubacar Boris Diop et son équipe éditoriale livrent au grand public de leur époque exactement ce qu'il réclame, à savoir : une entrée pathétique, emphatique et consolatrice dans les méandres humains d'un drame qui, d'avril à juillet 1994, a donné au XX^e siècle « l'ultime génocide⁵⁸⁹ » de son histoire.

mémoire », communication lors de la Journée d'études *Violences, conflits et crises en Afrique subsaharienne*, Université de Toulouse II, mai 2002, en ligne, <https://www.academia.edu/12572955/Op%C3%A9ration_RWANDA_ECRIRE_PAR_DEVOIR_DE_MEMOIRE_A_quoi_bon_des_po%C3%AAtes_2002_>, consulté le 20 juin 2015) D'ailleurs, ce « je » ou, plutôt, cette persistance de la narration à la première personne dans l'ensemble des textes du corpus laisse entendre que la délégation de la voix narrative semblait constituer à l'époque le seul choix esthétique éthiquement possible (ou presque) aux yeux des créateurs qui avaient été conduit sur le terrain afin de voir, d'interroger et d'apprendre de la voix des survivants.

⁵⁸⁹ Expression tirée du résumé trouvé sur toutes les rééditions de *Murambi* publiées chez Zulma.

C'est [du reste] pour le rappeler que j'ai tenu à ajouter une postface à cette nouvelle édition de *Murambi*, [écrit encore Boubacar Boris Diop en février 2011 en insistant sur l'aspect « utile » et « engagé » de son livre]. J'ai voulu aussi rester, par ce biais, en dialogue avec des lecteurs qui m'écrivent encore, onze ans après la parution du roman. L'une de ces lettres, reçue en novembre dernier de Giusy M., une universitaire romaine, montre que cette fois-ci au moins nous n'avons pas écrit en vain : « Pendant des années, avoue-t-elle, j'ai énormément souffert de ce qui est arrivé au Rwanda sans jamais réussir à me sentir quoi que ce soit de commun avec ses acteurs, bourreaux et victimes confondus. Pour moi tout cela se passait dans un monde lointain et inconnu, dans un monde qui m'était totalement étranger. Grâce à la lecture des œuvres de fiction sur le génocide, ces Rwandais me sont devenus peu à peu aussi familiers que mes voisins de palier et aujourd'hui je sais que rien, absolument rien, ne me différencie d'eux. Je suis eux et ils sont moi, c'est tout. » (MLO : 268-169)

Raison pour laquelle notamment, vendu comme « un miracle⁵⁹⁰ » par Toni Morrison sur un bandeau placé sur tous les exemplaires de l'ouvrage parus depuis sa réédition chez Zulma et comme « one of "Africa's 100 Best Books of the 20th Century" » par un jury présidé par Njabule Ndébélé, *Murambi, le livre des ossements* sera le livre le plus réédité et le plus lu de tout le corpus issu de l'initiative de Fest' Africa. Car, plus que les œuvres de ces auteurs qui « par devoir de mémoire » ont fait le choix esthét(h)ique de traduire leur malaise dans une forme documentaire ou plus près des préoccupations du « centre » des principaux « systèmes littéraires », Diop aura fait le choix d'une écriture qui, bien que romanesque, s'évertue à faire voir de façon « claire » et « sans artifice⁵⁹¹ » – on reconnaît là les enseignements de Primo Levi et de Theodor Adorno – le génocide, ses survivants et ses victimes comme autant de sujets à comprendre et à commémorer de l'histoire du Rwanda. « Grâce à son talent de créateur », confie d'ailleurs Sembene Ousmane sur le revers de la quatrième de couverture des éditions de *Murambi* parues en 2011 et 2014 chez Zulma, « l'écrivain sénégalais fait pénétrer dans nos consciences les noms et les visages des victimes de la sanglante tragédie rwandaise. » Voir *l'homo sacer*, écrivions-nous précédemment à propos de l'urgence

⁵⁹⁰ La citation exacte se lit comme suit : « Ce roman est un miracle. *Murambi, le livre des ossements* confirme ma certitude qu'après un génocide, seul l'art peut essayer de redonner du sens. Avec *Murambi*, Boubacar Boris Diop nous offre un roman puissant, terrible et beau. »

⁵⁹¹ Ce refus de « faire littérature » reviendra comme un leitmotiv dans toutes les entrevues accordées par Diop depuis 2000, de même que dans sa postface de 2011. Ainsi le 8 juin 2000, il confiait à cette même journaliste du *Monde* : « Je voulais rester crédible, ne pas en rajouter, dans un souci d'efficacité. J'ai évité tout artifice romanesque qui permette au lecteur de se dire : "c'est exagéré". J'ai choisi un agencement simple de l'intrigue, pour que le lecteur n'ait pas d'échappatoire. » (Diop cité par Catherine Coquio, *Rwanda : le réel et les récits*, op. cit., p. 142)

développée depuis 1945 et, plus précisément, à partir du tournant des années 1960 sur la scène littéraire mondiale, l'écrire, le vendre, le lire comme sujet souffrant non pas du présent de son énonciation, mais comme victime pathétique de son histoire. À cet égard, comme le remarque Joseph Slaughter :

In our contemporary idiom, we might say that these [...] models of preemptory reading, literary doctrines for a sentimental first strike [...] do not seem to work so well during wartime, when collective sympathy of the « powerful » for the « powerless » does not seem equally excited by watching programs about the genocide in Darfur, or the daily, normalized sufferings of people in Iraq and the West Bank, as it does by [reading a book or] watching a Hollywood film about the genocide in Rwanda ten years after such sympathies might have been actionable. These ethically ambitious models of imaginative identification with the suffering of people unlike us often distract from more common strategies of the narrative manipulation of sentiment employed in films like *Hotel Rwanda* [or books like *Murambi*], which asks its audience to identify not with the dead and dying but with the survivors of genocide who themselves, unlike the UN and the rest of the powerful and sympathetic « people like us », responded with compassion for their fellow human beings⁵⁹².

Murambi : Autopsie d'un succès populaire

À première vue, *Murambi, le livre des ossements* se présente comme un roman à huit voix, racontant, dans une narration partagée entre quatre chapitres, deux modes et trois temps – l'avant, l'après et le pendant du génocide –, le récit des « événements » d'avril à juillet 1994. Le roman contient en effet onze récits menés dans le « je/ici/maintenant » de huit personnages qui, tous, s'enchâssent dans le récit-cadre du retour au pays natal de Cornelius Uvimana qui, à l'instar de Diop et de ses collègues de Fest'Africa, atterrit à Kigali le 6 juillet 1998 avec la volonté de voir, de savoir – « Savoir, enfin » (*MLO* : 103) – et de comprendre :

Cornelius eut envie de se faire indiquer l'endroit où était tombé l'avion d'Habyarimana en avril 1994, puis y renonça. Il dévorait la ville des yeux, espérant saisir par intuition la relation secrète entre les arbres immobiles au bord de la route et les scènes de barbarie qui avaient stupéfié le monde entier pendant le génocide. (*MLO* : 54)

Construit sur le mode de l'enquête dont Cornelius est à la fois le pion tragique et le héros, *Murambi* plonge ainsi son lecteur dans les méandres d'un événement qui progressivement se

⁵⁹² « Humanitarian Reading », *op. cit.*, p. 92.

reconstruit au fil des mots : les siens, narrés dans le passé d'un récit mené à la troisième personne, mais surtout ceux tirés des témoignages⁵⁹³ et du silence tout aussi bavard de certains autres. Celui du Tutsi Michel Serumundo d'abord, victime en devenir rencontré au premier chapitre, qui voit peu à peu se tisser devant ses yeux la trame et les futures impressions que se fera du drame la communauté internationale, et dont on perd rapidement la trace puisque l'*homo sacer* n'est pas un être de langage. Puis, viennent ceux de Faustin Gasana, milicien *Interahamwe* de père en fils, et de Jessica Kamanzi, héritière d'un résistant tutsi, dont les discours en écho forment un portrait à la fois historique et généalogique du génocide. Il y aura aussi ceux qui, dans un troisième chapitre, raconteront leur propre présent des « événements » à partir de leur posture qui de témoins, qui de coupables, qui de complices, qui de survivants, et parleront en leur nom ou en celui des victimes pour des raisons que l'on devine. Autant de récits, autant de visages, autant de perspectives idéaltypiques qui chacun diffractent en autant de pièces et de fragments une certaine mémoire du génocide du Rwanda.

En ceci, seul roman du projet à faire s'alterner une série de récits narrés dans le présent de huit acteurs du drame et une narration à la troisième personne, c'est-à-dire une narration racontée à partir du temps de l'histoire, *Murambi* joue la carte de la distance énonciative de façon à faciliter le parcours du lecteur à travers un livre dont le récit impersonnel du protagoniste a pour fonction de lui servir de guide. Comme lui (et comme son auteur), Cornelius arrive au Rwanda après les massacres, sans rien savoir du génocide, mis à part ce que les médias ont pu en dire à l'été 1994 : l'écrasement d'avion du président le 6 avril, « la fameuse barrière de Nyamirambo » (*MLO* : 69), les « cadavres que venaient dévorer les chiens et les charognards » (*idem.*), etc. Aussi, comme le ferait tout visiteur arrivant sur les lieux d'un crime, Cornelius cherchera dans un premier temps des traces visibles. Il scrutera les passants, les contours de la ville, le corps des survivants à la recherche de preuves lui permettant de voir les marques du génocide. « Mais la ville refusait d'exhiber ses blessures. [Car] Kigali ne sortait pas d'une guerre, il n'y avait pas eu de tirs d'obus, des bombardements

⁵⁹³ Sur le sujet voir les analyses détaillées de Josias Semujanga dans « *Murambi et Moisson de crânes* ou comment la fiction raconte un génocide », *loc cit.*, de même que celles auxquelles il se consacre dans le quatrième chapitre de son ouvrage précédemment cité : « La dimension testimoniale du récit du génocide dans *Murambi* », *Le génocide, sujet de fiction?*, *op. cit.*, pp. 125-150.

aériens ou des fusillades de part et d'autre de quelque ruelle étroite. » (*Idem.*) À travers le regard du protagoniste, ses expériences, sa honte de n'avoir pas été présent, sa confiance naïve dans le pouvoir de la fiction, ses erreurs de lecture et sa frustration devant une vie qui fait comme si, qui masque ce qu'il voudrait voir et tait ce qu'il voudrait entendre, le récit donne en fait au lecteur les pistes didactiques de son propre processus d'apprentissage et ne laisse place à aucune interprétation – par exemple négationniste – qui pourrait s'avérer être le fruit du hasard. De tous les personnages qui composent la communauté du roman, Cornelius est effectivement celui qui, de visites en révélations, de révélations en visites et de surprises en témoignages, reconstruit progressivement le génocide à partir du souvenir des survivants, puisqu'il semble que la violence génocidaire ne soit pas de celles qui laissent des traces évidentes. « Le génocide, dit [d'ailleurs] Catherine Coquio, "est un événement tendanciellement *sans preuve mais avec témoin*"⁵⁹⁴. » D'où la première série de récits racontés sur le mode du témoignage : celui de Michel, celui de Faustin, celui de Jessica, etc.

En d'autres mots, l'appareil paratextuel et le récit plus conventionnel des deuxième et quatrième chapitres servent à éclairer rétrospectivement les récits subjectifs qui les précèdent de manière à rendre l'ensemble du travail d'écriture transparent, immédiatement déchiffrable, facilement compréhensible et, de ce fait, hyperlisible. « Une écriture transparente, n'implique aucun refuge, aucun secret⁵⁹⁵ », écrit entre autres Roland Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture*. Elle appelle un chat un chat et, telle une équation mathématique, cherche à effacer au maximum sa matérialité, son « bruissement », de façon à ce que ses signifiants s'effacent à un point tel qu'il ne reste plus à voir que le message et que soit rendu impossible tout commentaire qui chercherait à nier la réalité barbare des centaines de milliers de morts du Rwanda. Tout comme le spectateur observe le décor derrière la vitre et en oublie le verre, l'écriture de *Murambi* vise à se faire oublier au profit de ce qu'elle cherche à dire. Et si son lecteur ne l'avait pas encore compris, l'appareil narratif de Diop multiplie les clés de lecture par l'insertion de mises en abyme qui, toutes, ont pour fonction de l'orienter dans l'exploration de l'univers sémantique qu'il voit déployé devant lui, et ce, à commencer par son titre, *Murambi*, qui, en faisant le choix d'un toponyme réel et sémantiquement chargé

⁵⁹⁴ Citée par Charlotte Lacoste, *op. cit.*, p. 115.

⁵⁹⁵ *Le degré zéro de l'écriture*, suivi de *Nouveaux Essais critiques*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1972, p. 60.

d'une valeur commémorative, ne laisse planer aucun doute quant à la véracité des histoires à venir.

Ainsi, dans l'un des récits assumés par la voix de Jessica apparaît une première insistance sur l'authenticité d'un dire qui pourrait porter au questionnement : « Cet entretien avec mon informateur – qui a insisté sur le fait que tout ce qu'il a relaté, y compris la lettre de Félicité, est authentique – m'a laissée songeuse. Je n'ai su quoi en penser exactement. J'ai d'abord éprouvé un sentiment d'espoir. » (*MLO* : 143) Puis, plus tard, dans un dialogue rapporté entre Cornelius et son oncle, l'« exemplaire⁵⁹⁶ » et « lumineux⁵⁹⁷ » Siméon Habineza :

— Des monstres s'abreuvant du sang du Rwanda. Je comprends le symbole, Siméon Habineza.

— Ce n'est pas un symbole, fit doucement Siméon. Nos yeux ont vu cela.

— Est-ce possible?

— Nos yeux ont vu cela, répéta Siméon.

Après un bref silence, il ajouta :

— Non, il n'y a pas eu de signe, Cornelius. N'écoute pas ceux qui prétendent avoir vu des taches de sang sur la lune avant les massacres. Il ne s'est rien passé de tel. Le vent n'a pas gémi de douleur pendant la nuit et les arbres ne se sont pas mis à parler entre eux de la folie des hommes. L'affaire a été très simple. (*MLO* : 196)

Et, enfin, dans une ultime confrontation entre Cornelius et Gérard Nayinzira, seul survivant du massacre programmé à l'École technique par le père du protagoniste, le docteur Karekezi :

Gérard avait insisté : « J'ai vu cela de mes propres yeux. Est-ce que tu me crois, Cornelius? Il est important que tu me croies. Je n'invente rien, ce n'est pas nécessaire pour une fois. Si tu préfères penser que j'ai imaginé ces horreurs, tu te sentiras l'esprit en repos et ce ne sera pas bien. Ces souffrances se perdront dans des paroles opaques et tout sera oublié jusqu'aux prochains massacres. Ils ont réellement fait toutes ces choses. Cela s'est passé au Rwanda il y a juste quatre ans, quand le monde entier jouait au foot en Amérique. » (*MLO* : 226-227)

⁵⁹⁶ C'est là le terme de Josias Semujanga : « [Boubacar Boris Diop] a également choisi des héros exemplaires, comme Siméon Habineza, héros qui militent pour une mémoire *exemplaire* du génocide. » (Josias Semujanga, *Le génocide, sujet de fiction?*, *op. cit.*, p. 149)

⁵⁹⁷ Nous reprenons ici l'adjectif exact du résumé trouvé sur le revers de la première de couverture de l'édition parue en 2011 chez Zulma.

Abondamment commentés⁵⁹⁸, ces passages participent d'une mise en garde contre un rapport à l'écriture qui, depuis Platon et Aristote, distingue la littérature par sa polysémie, son « opacité », c'est-à-dire par son usage esthétique du langage, dont il convient au lecteur de se détacher. Le récit insiste : les faits relatés ici sont réels. L'École technique de Murambi existe, de même que la rivière Nyabarongo – sur laquelle « on a dénombré pendant le génocide jusqu'à quarante mille cadavres en train de flotter en même temps » (*MLO* : 96) –, et que les ossements des « soixante-cinq mille » victimes de l'église de Ntamara, des « vingt-cinq mille [à] trente mille cadavres » (*MLO* : 98) de celle de Nyamata et des « cinquante [à] soixante mille » (*MLO* : 106) morts de l'École technique; tous autant de sites visités par Cornelius Uvimana dans son vouloir-comprendre. Chacun de ses nombres, de ses os et de ses morts ne sont ni une figure de style ni une exagération nous assure le récit par la parole de ses survivants – Gérard, Jessica, Siméon –, mais bien des faits avérés de l'Histoire réelle, car, « Nos yeux ont vu cela » : des chiens se sont bel et bien abreuvés du sang des victimes des massacres de 1994 au Rwanda. À plus d'une quinzaine de reprises d'ailleurs l'un ou l'autre des personnages du récit, tant ceux racontant à la première personne le présent d'un génocide en cours ou à venir que ceux dont la parole nous est rapportée dans le temps de l'histoire, clame avoir « vu de ses yeux vu » – « J'ai vu de mes yeux » (*MLO* : 130-131), « sous les yeux de Félicité Niyitegeka, ils ont débité à la machette » (*MLO* : 143), « Je les ai vus » (*MLO* : 205), « j'ai vu des choses absolument insupportables » (*MLO* : 207), etc. – ce qu'il n'est peut-être pas possible ou pensable pour un lecteur, tiers extérieur, de croire.

Concrètement, en insistant sur la posture du témoin direct et sur les modalités de la véridiction propres à la transmission de leur message – « j'ai vu, croyez-moi » –, Diop reprend certes un argument largement utilisé par les coordonnateurs de Fest'Africa pour légitimer leur démarche auprès du public et des instances de diffusion consacrées, mais répond surtout à une demande tant franco-française qu'internationale, à savoir : celle de voir le corps des victimes rwandaises, de leur redonner un nom et un visage individuels « par devoir de mémoire ». À cet égard, notons que tous les récits menés dans le présent de l'énonciation de l'un ou l'autre des personnages de survivants mis en fiction portent un nom

⁵⁹⁸ Voir entre autres Nicki Hitchcott, « Writing on Bones : Commemorating Genocide in Boubacar Boris Diop's *Murambi* », *Research in African Literatures*, vol. 40, no 3, 2009, pp. 53 et 57 et la communication de Catherine Mazaauric précédemment citée.

(de victime éventuelle, de témoin, de bourreau, de survivant) en guise de titre⁵⁹⁹ et redonnent en ceci les traits singuliers des visages humains du génocide. « Oui. Je veux tout voir » (MLO : 188) sera du reste la réponse que donne Cornelius Uvimana à un Gérard Nayinzira dont il ignore encore tout de l'identité, alors que ce dernier l'invite à reconsidérer son désir de parcourir l'entièreté du site érigé à partir des ossements déterrés des charniers de l'École technique de Murambi. « Bien sûr qu'il avait raison », ajoute la narration dans un passage mené en style indirect libre. « Chacun de ces corps avait eu une vie différente de celle de tous les autres, chacun d'eux avait rêvé et navigué entre le doute et l'espoir, entre l'amour et la haine. » (*Idem.*) Et chacun d'eux, parce que désormais lu, vu, reconnu comme « personne » pleine et entière, se voit octroyer le droit à une sépulture scripturaire, si ce n'est matérielle. En fait, en faisant le choix de la fiction, c'est-à-dire en faisant *voir* les victimes, les bourreaux et les survivants en tant que sujets d'une histoire, la leur, mais également celle du Rwanda qui est aussi un peu la nôtre, Diop en appelle aux capacités d'imagination du lecteur afin de provoquer chez lui, par un recours endeuillé à l'émotion, un choc et une colère qui lui rendront possiblement le génocide des Tutsi mémorable « comme le feu », dirait Gidéon Hausner, « dans la chambre réfrigérée qu'est l'histoire⁶⁰⁰. » « As Primo Levi pointed out, "The character of a novel really is a strange creature. Made of paper, drawn in black and white, living inside a page. And yet we fall in love with them, we hate them, we are

⁵⁹⁹ On retrouve d'ailleurs une stratégie similaire dans un jeu d'échos textuels et d'explications à rebours instauré entre les premier et deuxième récits assumés par la voix du personnage de Jessica et l'un des passages du deuxième chapitre au cours duquel Cornelius visite l'église de Nyamata. Dans le deuxième récit en question, en effet, le lecteur est confronté à la parole rapportée d'une superbe Tutsi qui, se sachant condamnée, s'imisce dans l'appartement de Jessica Kamanzi, alors sous couverture pour le FPR, afin de lui confier les détails de ce qu'elle a pu vivre depuis le génocide : chantage, harcèlement, manipulation, viol, etc. Le lecteur apprend tout de sa tragédie personnelle mis à part un détail : son nom. « Je n'ai pas de nom. Je suis celle qui va mourir », répondra-t-elle à la question « Comment t'appelles-tu ? » posée par Jessica. En ceci, le récit reste fidèle à l'état d'exception créé par le génocide dans lequel, rappelons-le, la dignité de la vie nue sombre dans l'engrenage d'un processus programmé de désubjection (voir sur ce sujet la citation de Giorgio Agamben aux pages 145-146). Toutefois, un lecteur sensible aux jeux d'échos créés par l'appareil textuel du roman reconnaît aisément Theresa Mukandori (l'une des victimes du génocide dont l'image du corps empalé a fait le tour du monde), qui est en fait l'amie avec laquelle converse Jessica dans son premier récit et la jeune femme dont le corps resté intact fait l'objet d'une série de questions de la part d'un Cornelius intéressé par son identité et son sort à la page 99 : « À une extrémité, se dressait un corps bien conservé, presque intact. – Qui était cette jeune femme ? fit Cornelius en se tournant vers le gardien. – Elle s'appelait Theresa, répondit le gardien. Theresa Mukandori. Nous la connaissons tous très bien. » (MLO : 99)

⁶⁰⁰ Gidéon Hausner cité par Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, op. cit., p. 97.

emotionally drawn into their lives⁶⁰¹.” » Une proximité qui ne peut être que renforcée par la transparence d’une écriture qui se fait un devoir de s’effacer autant que faire se peut au profit de l’Histoire.

L’École technique était un carrefour, l’un des rares endroits du Rwanda où s’étaient rencontrés tous les acteurs de la tragédie : les victimes, les bourreaux et les troupes étrangères de l’opération Turquoise. Celles-ci avaient campé, en toute connaissance de cause, au-dessus des charniers. C’étaient là de bien mauvaises manières. Avait-on donc cru, en agissant ainsi, qu’il manquait aux morts de Murambi le petit rien qui en faisait des êtres humains, avait-on cru qu’il leur manquait une âme ou quelque chose du genre? [...] Mais au fond, peu lui importait. À peine Cornelius ressentait-il une vague amertume. Il faisait confiance à l’avenir, à sa longue mémoire et à son infinie patience. Tôt ou tard, en Afrique et ailleurs, des gens diraient calmement : reparlons un peu des Cent-Jours du Rwanda, il n’y a pas de génocide sans importance, le Rwanda, non plus, n’est pas un point de détail de l’histoire contemporaine. (*MLO* : 228-229)

« Il s’agit surtout d’Antigone », disait ainsi en 1999 Henri Lopès.

Et précisément, parce qu’il s’agit d’Antigone, cette fille d’Œdipe qui a personnellement défié l’autorité du gouvernement de Thèbes, il faut percevoir dans cette volonté malade de tout voir, de tout savoir et de tout entendre la marque d’une indignation qui, elle, excède le simple devoir d’exhaustivité mémorielle et vient également rejoindre un désir de justice, qui lui est tout aussi contemporain. Pourquoi sinon reprendre le nom de Murambi, soit l’un des sites commémoratifs les plus contestés au moment de son inauguration par certaines familles de victimes et certains survivants rwandais et lui accoler la figure de ses ossements, si ce n’est dans le but d’insister sur l’importance de fournir à la mémoire qui des tribunaux de la communauté internationale, qui de la pensée et de la justice africaines les preuves du génocide rwandais? « At these sites, the unburied or exhumed bones of the dead were left visible to make the genocide unavoidable⁶⁰². » De même, la rhétorique employée par Boubacar Boris Diop au sein de l’appareil textuel et paratextuel de *Murambi* transforme les morts de la tragédie rwandaise de façon à ce que leur silence, leur cadavre, ou du moins ce qu’il en reste, « témoignent » de ce temps d’exception où un mouvement vertigineux a

⁶⁰¹ Audrey Small, « The Duty of Memory », *loc. cit.*, p. 97.

⁶⁰² Nicholas Mirzoeff, « Invisible Again », *loc. cit.*, p. 88.

permis que « quelque chose sombre, se désubjective totalement, [devienne] muet⁶⁰³ » afin de nourrir l'instinct de prédation/préservation d'une certaine logique identitaire. Sur ce point, la narration de Diop, « engagée », ne peut être plus claire :

Cornelius comprenait mieux à présent la décision prise par les autorités de ne pas enterrer les victimes du génocide malgré la controverse qui s'était élevée à ce sujet dans le pays. Certains disaient : il faut leur donner une sépulture décente, ce n'est pas bien d'exhiber ainsi des cadavres. Cornelius n'approuvait pas cette façon de voir. [...] La forte odeur des cadavres prouvait que le génocide avait eu lieu seulement quatre ans plus tôt et non dans des temps très anciens. Au moment de périr sous les coups, les suppliciés avaient crié. *Personne n'avait voulu les entendre*. L'écho de ces cris devait se prolonger le plus longtemps possible. (MLO : 188-189 ; nous soulignons)

Je me suis surpris ce jour-là à penser que si nous nous avisions de refaire l'opération « Rwanda : écrire par devoir de mémoire », nos livres n'auraient sans doute rien à voir avec ceux qui ont été publiés à l'issue de la résidence de 1998. Je suppose qu'il manquerait au mien le désir, jadis si fort, de faire ressentir au lecteur le choc et l'effarement de la découverte d'une horreur défiant l'imagination, au propre comme au figuré. *L'aventure reste cependant irremplaçable non pas pour des raisons littéraires mais parce que les livres qui en sont issus ont contribué à rendre justice, si peu que ce soit, aux victimes du génocide*. (MLO : 267-268 ; nous soulignons)

« Non pas pour des raisons littéraires », « rendre justice », « aux victimes du génocide » : nous avons là résumé en une seule phrase exactement ce que l'époque et certains de ses « systèmes » socioculturels réclament, soit, d'un côté, une littérature empathique, capable de nous faire voir l'*homo sacer* dans tout ce qu'il est et tout ce qu'il a de vulnérable et, de l'autre, une littérature africaine engagée parlant de ses violences continentales.

À cet égard, il est fascinant de constater comment l'appareil promotionnel des éditions du livre parues récemment chez Zulma joue sur ce double statut « engagé » d'un roman produit expressément à la demande diasporique des coordonnateurs de Fest'Africa – un festival qui, rappelons-le, s'est établi originellement en France et a profité d'un important soutien monétaire et institutionnel français dans le cadre de son projet rwandais. Il faut ici relire la citation de Sembene Ousmane retenue par l'équipe éditoriale des éditions Zulma

⁶⁰³ Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, op. cit., p. 131.

pour s'en convaincre car tout y est : l'*homo sacer*, l'Afrique, sa « barbarie » et ses violences politiques, la vulnérabilité de ses victimes et l'engagement « pour la cause » de l'auteur « typiquement » africain. On peut ainsi lire sur le revers de la quatrième de couverture :

« Grâce à son talent, l'écrivain sénégalais fait pénétrer dans nos consciences les noms et les visages des victimes de la sanglante tragédie rwandaise. *Murambi, le livre des ossements* permet aussi de mesurer la responsabilité, souvent occultée, des puissances occidentales dans les grandes tragédies africaines. »

Sembene Ousmane

D'un côté (soit sur le revers de la première de couverture), on choisit une citation de Tony Morrison qui vante l'aspect pathétique et consolateur du roman : « seul l'art peut essayer de redonner du sens » ; et, de l'autre, on rappelle son africanité en reprenant les mots d'un parrain internationalement reconnu, lui-même africain, qui souligne à grands traits son engagement envers l'Afrique contre les grandes puissances (néo)coloniales tant européennes que nord-américaines : « *Murambi, le livre des ossements* permet aussi de mesurer la responsabilité, souvent occultée, des puissances occidentales dans les grandes tragédies africaines. » Tous les ingrédients semblent dès lors réunis pour un succès d'estime populaire, et ce, malgré les quelques pointes lancées par la narration de Diop à la France qui aurait pu poser problème sur les plans politique et éditorial – comme ce fut notamment le cas pour certains récits de survivants⁶⁰⁴ – à une époque où la France refusait systématiquement toute

⁶⁰⁴ Comme le remarque Nicki Hitchcott à ce sujet : « While the global powers of Britain, the United States and particularly France have been openly accused of aiding and abetting genocide, most notably by the former head of the United Nations peace-keeping force in Rwanda, Lieutenant-General Roméo Dallaire, direct criticism of France's role in the genocide has been subject to a significant level of censorship by publishing houses in France. Boubacar Boris Diop's preface to survivor Yolande Mukagasana's book, *Les blessures du silence*, was rejected by the publisher Actes Sud because of its open criticism of the role of the former French president, François Mitterrand, in the Rwandan genocide. Similarly, Gérard Prunier's important study, *Rwanda: le génocide*, was originally published only in English because he was unable to find a publisher in France. When, two years later, it eventually appeared in French, Prunier's study was published by the independent, left-wing publishing house Dagorno, who also published the exposé *France-Rwanda: les coulisses du génocide* by the Fest'Africa author Venuste Kayimahe. » (Nicki Hitchcott, « A Global African Commemoration – Rwanda : Écrire par devoir de mémoire », *loc. cit.*, pp. 154-155) Une lecture similaire de la censure éditoriale française se trouve également dans l'article de Madelaine Hron, « *Itsembabwoko* "À la Française" ? », précédemment cité. Il est d'ailleurs très parlant de constater que, jusqu'à présent, seuls les africanistes et autres spécialistes anglophones des littératures francophones d'Afrique aient osé se frotter à la question des politiques éditoriales françaises post-génocide et que cette dernière soit apparue précisément au moment des célébrations de son quinzième anniversaire.

allusion à une implication de sa part dans la planification, le déroulement ou la nature des « événements » qui eurent lieu en 1994 sur l'une et l'autre des collines rwandaises.

En effet, comme le signalent Madelaine Hron, Catherine Coquio et Nicki Hitchcott, l'une des singularités de l'écriture de *Murambi*, en plus d'avoir opté pour un mode de narration plus conventionnel, est entre autres d'avoir osé donner une parole aux bourreaux qui intègre tant la perspective « délirante » des miliciens *Interahamwe* et autres partisans de l'État *parmehutu* que celle plus « calculée » de leurs homologues français⁶⁰⁵. Sur un total de onze, cinq des récits narrés au « je » leur sont consacrés, dont un ajoute à la trame romanesque un personnage français : le colonel Étienne Perrin. Ce dernier offre notamment à Diop l'opportunité d'aborder la question des intérêts politiques de la France en Afrique, son implication directe dans de nombreux régimes coercitifs, la gravité de son inaction au moment du génocide et, également, l'Opération turquoise ; une opération dite humanitaire au cours de laquelle certains militaires français ont considéré de bon ton de jouer au volleyball sur les charniers récemment creusés de Murambi. Conduit sur le mode d'une joute verbale entre le docteur Karekezi, responsable de la tuerie de l'École technique, et le colonel Perrin, qui a alors pour mandat d'assurer sa fuite, le lecteur découvre au fil de leur dialogue toute l'ampleur de la responsabilité française. « Vous teniez ce pays, colonel. Vous connaissiez chaque rouage de la machine à tuer et vous avez regardé ailleurs parce que cela vous arrangeait » (*MLO* : 161), répliquera, entre autres, Joseph Karekezi devant la susceptibilité affectée de son interlocuteur français. Toutefois, bien que ces révélations résonnent dans la narration de *Murambi* comme autant d'accusations portées contre la France et sa politique africaine, cela n'a pas semblé en affecter la publication puisqu'elles n'étaient ni surprenantes ni menaçantes venant d'un romancier originaire d'une région périphérique du SLF, qui, de surcroît, n'était pas sur place au moment des massacres. Plus encore, mises à part ces considérations politiques, il reste que ces récriminations ne concernent qu'un récit personnel sur onze – soit moins de vingt pages sur 224 – et qu'elles se teignent au contact du discours du « fameux Boucher de Murambi » (*MLO* : 149) d'une aura de folie discursive qui revient systématiquement dans tous les récits racontés de la bouche des bourreaux rwandais.

⁶⁰⁵ Madelaine Hron, *loc. cit.*, p. 167 ; Catherine Coquio, *Rwanda : le réel et les récits*, *op. cit.*, p. 140 ; Nicki Hitchcott, « Writing on Bones », *loc. cit.*, pp. 55-57.

À ce sujet, d'ailleurs, il est pertinent de noter que l'écriture de Diop, malgré le choix dit et assumé d'une éthique de la transparence, retrouve sa textualité, s'opacifie – si nous reprenons le vocabulaire de Barthes –, dès qu'elle aborde la question de l'Autre, soit de celui par qui advient la violence génocidaire. Comme si la transitivity du langage butait contre le non-sens d'une tragédie dont la conscience du tueur, en tant que possible et réalité, constitue la limite même de l'intelligibilité humaine. Concrètement, dans les quatre récits qui leur sont consacrés, la narration se fait le relai d'un état de folie au sein duquel la vision et la parole se dérèglent pour un temps, de façon à faire ressentir au lecteur la fêlure et l'instabilité d'une vie/voix qui ne se maîtrise plus, se maîtrise mal ou, tout simplement, ne se maîtrise pas.

Dans le récit intitulé « Marina Nkusi », notamment, et qui relate la perception d'une jeune hutu qui assiste aux dilemmes moraux de son père qui, progressivement, se laisse convaincre par un ami proche de prendre la machette, la narration sort un instant de son apparente neutralité pour s'attarder plus qu'ailleurs au registre de la voix ou, plutôt, d'une vie/voix qui se laisse glisser vers l'endoctrinement. Du chuchotement des débuts, où le personnage du père se refuse encore à participer aux actions génocidaires – « Quelques jours après les événements, il est venu une première fois à la maison. Mon père et lui ont longuement parlé à *voix basse* » (MLO : 116 ; nous soulignons) –, le volume augmente au fur et à mesure que les jours avancent – « Mon père et lui se sont encore enfermés dans le salon. Pour la première fois de ma vie, j'ai entendu Tonton Antoine *hausser le ton*. » (MLO : 117. Nous soulignons) – et que la folie meurtrière gagne même les personnages les plus résistants : « Après cette seconde entrevue, mon père a commencé à changer. Il *parlait tout seul* en allant d'une chambre à l'autre [...]. Le troisième jour, n'en pouvant plus, il a pris sa machette. Ma mère et moi avons voulu l'empêcher de sortir. Alors, *il a hurlé* [...] » (Idem. Nous soulignons) Le récit se terminera sur un silence : celui de Marina elle-même et de sa mère, qui, soudainement, ne reconnaîtront plus le père et choisiront de se taire plutôt que de provoquer la bête : « Quand il repart très tôt le lendemain matin, nous faisons semblant d'être encore endormies. » (MLO : 118) Aussi, par un étrange retournement, l'écriture de Diop entre-t-elle dans un registre plus esthétique (et nécessairement plus intransitif) exactement au moment où elle aborde l'autre côté – soit le côté « sombre », en opposition à la « luminosité » d'un personnage comme celui de Siméon Habineza – du génocide. Comme si l'« innocence »

associée par Barthes au registre de la transparence⁶⁰⁶ ne pouvait pas être celle des génocides ou de leurs collaborateurs, par acquit de conscience. En cela, « *fiction critique*⁶⁰⁷ », le roman de Boubacar Boris Diop se révèle être le résultat d'un engagement envers les victimes qui n'est lui-même que le fruit d'une époque, son époque, post-génocide – avec ses revendications, ses exigences mémorielles, ses repères en termes de paradigme de la violence génocidaire, sa moralité historique, son vouloir-voir, ses contraintes et ses propres possibilités formelles.

Sur ce point, *Murambi*, en reprenant une rhétorique de la monstration tanguant entre volonté de justice, documentation et conservation éthique de certains souvenirs, rejoint une pragmatique de l'image que l'on n'avait pas vue comme telle depuis la Seconde Guerre mondiale et confirme en ceci ce que soutient Franco Moretti lorsqu'il parle de littérature en termes de régularité, de popularité et de vague (voir chap. 1 et 3).

Un élément essentiel de [la construction de cette pragmatique] réside dans la *visée juridique* d'une grande partie des images réalisées au moment de l'ouverture des camps. [...] Découvrir les camps, les décrire et commencer de faire leur histoire a d'abord coïncidé avec une volonté d'en faire le procès. Voilà pourquoi les premières images des camps – comme les premières descriptions écrites ou les premières dépositions – se veulent avant tout des témoignages visuels⁶⁰⁸.

Mais puisqu'au Rwanda les caméras n'étaient pas là ou, du moins, n'étaient pas sur place au moment des massacres, une certaine communauté (africaine, diasporique, française, internationale, etc.) ressentit ce même besoin et cette même urgence d'archiver le passé récent afin d'en préserver les traces, voire de constituer la preuve matérielle d'un crime supposé inoubliable. Un besoin dont l'écho se fera ressentir dans la réception paradoxale d'un livre et d'un corpus « écrits par devoir de mémoire », qui encense, certes, les capacités pathétiques d'une écriture dont l'objectif est de faire voir les victimes comme sujets de l'Histoire, mais refuse également à ces mêmes victimes et à cette même littérature de trop en dire ou d'accuser trop directement l'inaction de certains acteurs de cette même communauté francophone, anglophone et internationale vis-à-vis des « événements » de 1994. En outre,

⁶⁰⁶ Voir à ce sujet *Le degré zéro de l'écriture*, op. cit., p. 60.

⁶⁰⁷ Catherine Coquio, *Rwanda : le réel et les récits*, op. cit., p. 140

⁶⁰⁸ Georges Didi-Huberman, « Ouvrir les camps, fermer les yeux », loc. cit., pp. 1019-1020.

comme le remarque encore Catherine Coquio : « L'appropriation immédiate de cette formule – "Écrire par devoir de mémoire" – n'était que l'expression mimétique d'un mal autant africain qu'européen : avoir fermé les yeux devant un génocide⁶⁰⁹. » Ou bien pire...

Ainsi s'explique, entres autres, la popularité d'une œuvre et d'un projet nés de l'engagement d'une communauté qui, après coup, a voulu comprendre le dernier génocide du XX^e siècle et se positionner, par la transparence simulée de sa fiction, du côté de la justice, du deuil et de l'histoire contemporaine⁶¹⁰. À cet égard, il faut relire les premières analyses critiques des récits consacrés à la catastrophe pour s'en convaincre, puisqu'elles s'attachent pour la plupart « à discerner la configuration thématique induite par l'irruption du génocide en littérature, sans nécessairement se poser la question tout aussi importante de la subversion des cadres convenus de la fiction romanesque⁶¹¹. » L'un des exemples les plus probants de ce type de lecture ethnologisante et historicisante de *Murambi* tient sans doute dans ces quelques phrases de la recension qu'en fait Jennie E. Burnet pour *African Studies Review* :

For the reader familiar with Rwanda, écrit-elle quatorze ans après le drame, the devil is in the details, and certain details are not quite right: what people eat, what people say, and what people do are just not fully Rwandan. Indeed, the most oft-repeated of these details is the protagonist's very name, Cornelius Uvimana. « Uvimana » is not Kinyarwanda; it could be « Uwimana », meaning « child of God ». Other details are more subtle. In the first pages of the book Serumundo [...] says that he is the « owner of the Fontana video shop »; a Rwandan business owner would never be so direct and would never have attracted attention to himself in the tense climate of the time as wealthy and obviously Tutsi, thus a potential target for harassment or abuse. [...] For the reader unfamiliar with Rwanda, however, these details will pass unnoticed, leaving a moving story that captures significant truths about the 1994 genocide⁶¹².

Mis à part ces quelques erreurs culturelles et le discours généralement entretenu sur la complexité des enjeux que soulève toute entreprise artistique ou littéraire visant la représentation d'un génocide, bien peu est dit sur l'écriture, sa textualité, son style ou ses

⁶⁰⁹ Rwanda : le réel et les récits, op. cit., p. 167.

⁶¹⁰ Il serait d'ailleurs possible de lire la réception institutionnelle des premiers romans de Léonora Miano dans une telle perspective.

⁶¹¹ Josias Semujanga, *Le génocide, sujet de fiction ?*, op. cit., p. 21.

⁶¹² « Boubacar Boris Diop. *Murambi, the Book of Bones: A Novel* », *African Studies Review*, vol. 51, no 3, 2008, p. 214.

stratégies romanesques et narratives. Il faudra pour cela attendre que le temps passe et que les plaies se cicatrisent au fil des célébrations commémoratives pour que la critique commence à voir derrière « l'écriture blanche » de *Murambi*, mais également derrière celle plus ou moins « opaque » des autres ouvrages issus des résidences rwandaises organisées par Fest' Africa, plus qu'une parole « s'inscrivant dans une communication "transitive"⁶¹³ » par laquelle l'écrivain africain « s'engagerait » vis-à-vis des survivants et des victimes. Comme ce fut le cas des récits des témoins-survivants des camps de la Seconde Guerre mondiale, on retrouve donc, encore une fois, exactement le langage et les filtres réservés aux écritures dites marginales ou périphériques des « systèmes littéraires » francophone et mondial, car on misera sur la « fable biographique » d'un auteur qui, parce qu'africain, parce qu'endeuillé et parce qu'éthiquement engagé vis-à-vis du corps d'un parent mort, joue la carte de l'authenticité pathétique d'une douleur qui, originellement, était celle de l'*homo sacer*.

Ainsi, entre 1999 et 2008, comme le soulève Nicki Hitchcott, « all the Rwanda Genocide novels published in French and in English share a marked preoccupation with recording and remembering the "truth", albeit through the accounts of fictional witnesses⁶¹⁴. » Toutefois, il faudra attendre la rentrée 2012, soit plus de dix-huit ans après le drame et l'élection, en France, d'un président enclin à reconnaître certains torts passés de la politique coloniale française, pour que le jury d'un prix littéraire important se décide enfin à reconnaître la valeur (*path*)éthique du génocide rwandais sur la scène parisienne et consacre enfin officiellement l'ère institutionnelle de la pleureuse africaine. Voir l'*homo sacer*, écrivions-nous au deuxième chapitre à propos des exigences contemporaines envers un certain paradigme de la violence génocidaire, l'entendre en tant que personne/*persona*, c'est-à-dire en tant que témoin d'un forfait dont il a personnellement été l'objet. Dans les dernières pages de ce chapitre, il sera question de la réception d'un prix qui, à l'automne 2012, aura créé tant

⁶¹³ Marie-Jeanne Marie-Jeanne Zenetti, « Transparence, opacité, matité dans l'œuvre de Roland Barthes, du Degré zéro de l'écriture à L'Empire des signes », *Appareil*, no 7, 2011, en ligne, <<http://appareil.revues.org/1201>>, consulté le 14 juillet 2015.

⁶¹⁴ « Memorial Stories : Commemorating the Rwanda Genocide through Fiction », dans Nigel Eltringham et Pam Maclean [dir. de publ.], *Remembering Genocide. Remembering the Modern World*, New York, Routledge, 2014, p. 55.

la surprise qu'un effet d'apaisement⁶¹⁵ au sein d'une certaine communauté artistique francophone et africaine en étant le premier à récompenser non pas un roman français ou étranger sur la tragédie rwandaise, mais une œuvre produite par une écrivaine qui, elle, jouit du statut de victime – étant tutsi et rwandaise –, mais surtout dont la posture a été « systématiquement » construite comme telle dès la sortie de son premier ouvrage en 2006. Le choix de conclure ce chapitre dédié à la construction de la « personne » de la victime sur une brève analyse de la réception de ce prix – soit le Renaudot 2012 remis à Scholastique Mukasonga pour son roman *Notre-Dame du Nil* – s'explique d'ailleurs par le fait qu'elle est exemplaire. Et, en tant qu'exemple, elle « constitue une singularité parmi d'autres, pouvant cependant se substituer à chacune [d'entre] elles ». Car, comme le rappelle Agamben :

le lieu propre de l'exemple est toujours à côté de soi-même, [...]. Exemple est ce qui n'est défini par aucune propriété, sauf l'être-dit. Non pas l'être-rouge, mais l'être-dit-rouge; non l'être Jakob, mais l'être-dit Jakob définit l'exemple. D'où son ambiguïté, dès que l'on décide de le prendre vraiment au sérieux. L'être-dit – la propriété qui fonde toutes les appartenances possibles (l'être-dit italien, chien, communiste) est, en effet, également ce qui peut les remettre toutes radicalement en question⁶¹⁶.

Et il en va ainsi de l'être-victime ou, plutôt, de l'être-dit-victime d'un certain type d'auteurs écrivant à partir d'un certain paradigme de la violence dite postcoloniale et africaine⁶¹⁷.

⁶¹⁵ À ce propos, il faut relire tant les commentaires d'Alain Mabanckou que ceux de la lauréate elle-même, qui tous deux reconnaissent dans ce prix une main tendue par l'Occident à l'Afrique après trente ans de compassion feinte et de silence. Voir, entre autres, l'article de Séverine Kodjo-Grandvaux, « Scholastique Mukasonga, le prix du sang », paru dans le numéro de *Jeune Afrique* du 12 novembre 2012, en ligne, <<http://www.jeuneafrique.com/139327/culture/scholastique-mukasonga-le-prix-du-sang/>>, consulté le 21 juillet 2015.

⁶¹⁶ « La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque », *The European Graduate School*, en ligne, <<http://www.egs.edu/faculty/giorgio-agamben/articles/la-communaute-qui-vient/>>, consulté le 22 juillet 2015.

⁶¹⁷ À ce sujet, il faudrait relire la réception des tous premiers romans de Kossi Efoui, Ayumey Edem, Léonora Miano, NoViolet Bulawayo, Achidie Chimamanda Ngozi, etc., de même que la réception de certains bestsellers comme celui notamment de Ben Okri, *The Famished Road*, qui remportera le prix Booker en 1991.

Le cas exemplaire de Scholastique Mukasonga et de son rapport à la critique littéraire française

En 2006, soit au moment où paraît *Inyenzi ou les Cafards* dans la collection « Continents noirs » de Gallimard et sous-titré simplement « récit », Scholastique Mukasonga a cinquante ans. Exilée en France depuis 1992, elle habite Saint-Aubin-sur-Mer où elle exerce le métier d'assistante sociale, élève ses deux fils en compagnie de son mari et, le soir ou l'après-midi en revenant du travail, écrit ou, plutôt, écrit pour se souvenir de ceux qu'elle a perdus dans l'un ou l'autre des moments de violence qui ont ponctué depuis 1959 l'histoire rwandaise. Du moins, c'est ainsi qu'elle se présente dans la toute première entrée de son blogue le 19 février 2006, à la veille du lancement de son premier livre :

Je m'appelle Scholastique Mukasonga, je suis née au Rwanda au bord de la rivière Rukarara dans la préfecture de Gikongoro.

Mon premier livre *INYENZI ou LES CAFARDS* va paraître le 2 mars 2006 chez Gallimard dans la collection Continents noirs. Dans ce livre, je raconte mon enfance à Nyamata ou (sic.) ma famille a été déportée en 1960 et ou (sic.) elle a été massacrée pendant la (sic.) génocide d'avril 1994.

Ce livre je l'ai écrit pour tous ceux qui ont été exterminés à Nyamata, et dont je suis l'une des seules à conserver la mémoire. J'ai élevé pour eux ce tombau (sic.) de papier⁶¹⁸.

Cette première présentation de soi, imposée aux lecteurs et aux journalistes qui seront appelés à la découvrir le 2 mars 2006, vise déjà à situer la parole de celle qui a reçu de ses parents la mission de « vivre au nom de tous⁶¹⁹ » dans un « champ » où, depuis plus de soixante ans, ne se prononce pas qui veut au sujet du génocide. On sait le sort qu'a réservé une certaine intelligentsia française à *Treblinka* et à son auteur Jean-François Steiner pour avoir trafiqué l'univers de « ce qu'était vraiment la société concentrationnaire⁶²⁰ », et les critiques acerbes adressées, entre autres, par Lanzmann à l'endroit de Spielberg et de sa *Liste de Schindler*. Mis à part André Schwarz-Bart qui, on le sait, n'a pas subi directement les sévices réservés

⁶¹⁸ « Présentation », *Scholastique Mukasonga. Le blogue*, 19 février 2006, en ligne, <<http://www.scholastiquemukasonga.com/article-4657792.html>>, consulté le 22 juillet 2015.

⁶¹⁹ Scholastique Mukasonga, *Inyenzi ou les Cafards*, Paris, Gallimard, 2006, p. 156.

⁶²⁰ David Rousset cité par Charlotte Lacoste, *op. cit.*, p. 92.

aux déportés des camps, mais en a tout de même été la victime par la mort de la quasi-totalité de sa famille, bien peu de non-survivants ont effectivement osé prendre la plume pour raconter les camps dans les années qui ont suivi leur ouverture. Aussi, bien que le traitement réservé au génocide rwandais ait été institutionnellement différent pour des raisons d'imaginaire, de temps et de structure⁶²¹, il n'en demeure pas moins que cette première sortie de Mukasonga sur la scène publique française témoigne d'une préoccupation certaine vis-à-vis de la perception éventuelle de la légitimité de sa parole et, pour cette raison, la pose d'emblée comme survivante, rescapée et victime. « *Aux rescapés qui ont la douleur de survivre* » sera d'ailleurs l'épigraphe choisie par l'auteure et sa maison d'édition pour aiguiller la lecture du récit à venir. Mais il y a plus, car Scholastique Mukasonga, en tant que fille, femme et presque seule survivante de sa fratrie, a le devoir de témoigner *pour*, parce qu'elle a reçu la mission de garder la mémoire *de* : de Cosma (son père), de Stéfania (sa mère), d'Antoine (son frère), de sa femme et de ses neufs enfants, d'Alexia (sa sœur), de Pierre (son beau-frère) et de leurs enfants, puis de Jeanne, Judith et Julienne (d'autres sœurs) et leurs nombreux enfants. En tout vingt-sept membres d'une famille décimée qu'elle cite tous aux marges d'*Inyenzi ou les Cafards* et pour lesquels elle doit trouver un lieu de repos, et ce, sans corps, sans pagne et sans autres femmes pour pleurer avec elle ceux qui ont disparu⁶²². Et puisque les cadavres se sont perdus dans l'une ou l'autre des saisons de machettes qu'a connues le Rwanda entre 1959 et 1994, Mukasonga n'a que son souvenir et que le nom des siens qu'elle « consigne » dans « le cahier d'écolier qui ne [la] quitte plus⁶²³ »

⁶²¹ Sur le sujet, voir l'essai de Robert Stockhammer précédemment cité.

⁶²² Le motif des funérailles revient d'ailleurs dans de nombreuses entrevues que donne l'auteure entre 2006 et 2008 à l'occasion de la parution de ses deux premiers récits dits autobiographiques. À titre d'exemple, en 2008, dans la page consacrée à « l'actualité vue par un écrivain » de l'édition du weekend de *Libération*, elle écrit : « Comme souvent, je suis allée au cimetière militaire canadien, à Revers, un de ces nombreux cimetières qu'a laissés en Normandie la Seconde Guerre mondiale. Je pense aux mémoriaux du génocide qui, eux aussi, parsèment le Rwanda. Je marche entre les tombes de ceux qui sont tombés en mai ou juin 1944. Là, au moins on sait où pleurer le disparu. Mais sur la colline de Rebero, où ont été assassinés tous ceux de Gitagata, mon village, il n'y a que les cailloux blancs avec lesquels ils ont tenté de se défendre. En 1994, dans les mois qui ont suivi le génocide, je me mêlais aux enterrements. J'allais pleurer avec les familles en deuil qui se demandaient quelle était cette noire inconnue qui montrait tant de chagrin. Au retour de ces obsèques étrangères, j'avais un peu honte. J'étais le parasite du deuil des autres. Aujourd'hui, il y a mes livres, tombeau, linceul de papier ? » (Scholastique Mukasonga, « Le Rwanda sans linceul », *Libération*, samedi 28 juin 2008, p. 31)

⁶²³ La citation complète, retrouvée sur presque toutes les affiches promotionnelles du premier récit de Mukasonga et en bandeau défilant sur la page d'accueil du blog de cette dernière, est la

en guise de sépulture. Efficace, l'entière de l'œuvre et de l'appareil promotionnel qui servira à vendre et à faire connaître l'écrivaine rwandaise construit ainsi la figure endeuillée d'une pleureuse – ou plutôt de *la* pleureuse puisqu'elle se présente elle-même comme étant « l'une des seules à conserver la mémoire » – dont le témoignage a pour visée de révéler les méandres d'une histoire dont elle a également été la victime : dans son enfance d'abord, pendant laquelle elle a connu la déportation, le rejet, l'humiliation, la pauvreté et une première série de violences; et dans son exil ensuite, duquel elle apprendra la mort de la quasi-totalité de sa famille.

Ce faisant, avant même que la critique n'ait l'occasion de jeter un œil à une œuvre qui fera ses débuts le 2 mars 2006, Scholastique Mukasonga se positionne d'entrée de jeu comme témoin-survivante d'un génocide qui compte déjà Gil Courtemanche, Nocky Djedanoum, Boubacar Boris Diop, Abdourahman Waberi, Véronique Tadjo, Tierno Monénembo et Jean Hatzfeld, entre autres, au nombre de ses pleureuses institutionnellement reconnues, de même que certains survivants qui, comme elle, ont décidé de publier de leur exil le récit de leur expérience de la tragédie rwandaise⁶²⁴. En ceci, contrairement à ces premières pleureuses étrangères, celle que Frédéric Beigbeder appellera tout simplement Scholastique six ans plus tard espère compter sur une légitimité dont seuls les Primo Levi, André Schwarz-Bart, Charlotte Delbo, Jorge Semprun, Imre Kertész, Elie Wiesel – pour ne nommer que ceux-là – ont pu jouir au cours des années; une parenté qu'elle exploitera du reste en évoquant fréquemment le nom de ces écrivains connus et leur patronage en contexte promotionnel. Par exemple, dans le cadre d'une entrevue donnée à *Babelio* en 2013, elle confie :

suivante : « Dans le cahier d'écolier qui ne me quitte plus je consigne leurs noms, et je n'ai pour les miens et tous ceux qui sont tombés au Rwanda que ce tombeau de papier. » (Scholastique Mukasonga, *Scholastique Mukasonga. Le blogue*, loc. cit.)

⁶²⁴ Parmi ces survivants ou, devrions-nous dire plutôt, ces survivantes, puisqu'il s'agit majoritairement de femmes, on compte notamment Yolande Mukagasana (*La mort ne veut pas de moi*, Paris, Fixot, 1997, 267 p., *N'aie pas peur de savoir*, Paris, Robert Laffont, 1999, 315 p. et *Les blessures du silence : témoignages du génocide au Rwanda*, Arles, Actes Sud, 2001, 160 p.), Marie-Aimable Umurerwa (*Comme la langue entre les dents : fratricide et piège identitaire au Rwanda*, Paris, L'Harmattan, 2000, coll. « Mémoires africaines », 207 p.), Jean-Marie Vianney Rurangwa (*Un Rwandais sur les routes de l'exil*, Paris, L'Harmattan, 2005, coll. « Mémoires africaines », 221 p.) et Esther Mujawayo (*Survivantes*, op. cit.). Toutefois, comme nous l'avons précédemment noté, pour des raisons littéraires et politiques, ces ouvrages ont été généralement ignorés par la critique.

Après le génocide, j'ai lu beaucoup de livres sur la Shoah, Primo Levi, Elie Wiesel... *Si c'est un homme* est devenu mon livre de chevet. En parallèle avec *La femme aux pieds nus* le livre d'Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, m'a beaucoup touchée.

[...]

Les phrases qui toujours m'accompagnent :

« Survivre et témoigner sont inextricablement liés », Primo Levi, *Si c'est un homme*

« Pour le survivant qui se veut témoin, le problème reste simple : son devoir est de déposer pour les morts autant que pour les vivants, et surtout pour les générations futures. Nous n'avons pas le droit de les priver d'un passé qui appartient à la mémoire commune. L'oubli signifierait danger et insulte. Oublier les morts serait les tuer une deuxième fois. Et si, les tueurs et leurs complices exceptés, nul n'est responsable de leur première mort, nous le sommes de la seconde. » Elie Wiesel, *La nuit*, pp. 22-23⁶²⁵.

Ici, comme chez Levi, comme chez Delbo, comme chez Semprun, Kertész, Wiesel et, surtout, Schwarz-Bart – qui est celui de qui elle se rapproche le plus par sa posture d'auteure endeuillée engagée dans des projets à visée de transmission culturelle⁶²⁶ –, c'est sur la biographie particulière du témoin, c'est-à-dire sa propre biographie de victime, que Mukasonga insiste pour intégrer le « champ de production culturelle » qu'elle vise. Et, conséquemment, c'est donc à partir de cette première autofiguration victimaire, encouragée par la publication de trois récits présentés à chaque fois par l'éditeur comme étant autobiographiques, que va se construire la réception d'une œuvre et d'un prix qui, à l'automne 2012, surprend car *Notre-Dame du Nil* ne figurait plus sur la liste définitive d'aucun prix d'importance – bien qu'il ait été récompensé précédemment à Genève par le prix Ahmadou Kourouma – et « ne faisait clairement pas partie de la rentrée littéraire⁶²⁷ ».

Aussi, dans de telles circonstances, qu'est-ce qui a bien pu conduire les membres d'un jury composé à majorité d'auteurs blancs, français, jouissant d'une certaine réputation et habitués du Quartier latin à s'accorder en novembre 2012 sur le nom de Scholastique

⁶²⁵ Babelio, « L'entretien de Scholastique Mukasonga avec Babelio : *Notre-Dame du Nil* », en ligne, <<http://www.babelio.com/auteur/Scholastique-Mukasonga/30430>>, consulté le 21 juillet 2015.

⁶²⁶ Mukasonga est connue, entre autres, pour être active dans les écoles afin de sensibiliser les jeunes à la réalité du génocide et à la beauté du Rwanda, de même que pour avoir fondé en 1994 une association venant en aide aux orphelins du génocide rwandais.

⁶²⁷ Blaise de Chaballier, « Scholastique Mukasonga : l'effet Renaudot », *Le Figaro*, no 21252, jeudi 29 novembre 2012, p. 4.

Mukasonga ? Une « quasi-inconnue⁶²⁸ », faut-il le dire, dont le premier roman n'avait été tiré qu'à 4 000 exemplaires. Le portrait général, en effet, a tout pour surprendre, surtout considérant que l'œuvre n'était plus de la sélection du Renaudot au moment des délibérations. On expliquera la chose par des discussions qui « tournaient en rond », par un « blocage⁶²⁹ » du processus, puis par une certaine délinquance des jurés, qui les conduisit à sortir de leur dernière liste – comme ils le firent en 2007 – et à considérer d'autres auteurs comme Philippe Dijan, Pierre Jourde et Christine Angot dont les œuvres s'étaient également démarquées par leur qualité littéraire. Puis, tel un miracle ou un « ouragan⁶³⁰ », comme le relate Frédéric Beigbeder qui était également du comité :

Jérôme Garcin et JMG Le Clézio prononcèrent le mot « Scholastique ». Je ne suis pas très érudit : pour moi, la scholastique désignait l'enseignement de la philosophie par les moines du Moyen Âge. J'ai alors vu tout le monde s'emballer : Dominique Bona, Franz-Olivier Giesbert, Patrick Besson et Christian Giudicelli se prenaient-ils soudain de passion pour la théologie médiévale ? Le prix Renaudot fut décerné au tour suivant à Scholastique Mukasonga pour son roman *Notre-Dame du Nil*⁶³¹.

« C'est un très bon livre, on s'en voulait de l'avoir oubliée. L'idée, c'est aussi de faire découvrir un auteur remarquable⁶³² », expliquera du reste Franz-Olivier Giesbert pour justifier l'étonnant choix du jury et préserver ainsi la respectabilité du Renaudot sur le circuit parisien. Toutefois, malgré tout ce qu'ont pu en dire les jurés au lendemain de l'annonce du 7 novembre, ce qui retient l'attention des médias et de la critique n'est pas le roman en lui-même – dont le résumé sera généralement limité à quelques lignes en fin d'article – et encore moins ses qualités esthétiques – à qui certains daigneront consacrer un ou deux adjectifs, si ce n'est quelques mots –, mais bien l'histoire et la « personne » de l'écrivain.

⁶²⁸ Thierry Clermont, « Renaudot : stupeur et interrogations », *Le Figaro*, no 21234, jeudi 8 novembre 2012, p. 2.

⁶²⁹ Ces expressions sont celles de Franz-Olivier Giesbert, membre du jury du Renaudot 2012. *Le Télégramme*, « Un Renaudot surprise pour un cri contre l'oubli », jeudi 8 novembre 2012, p. IGE7.

⁶³⁰ Le mot est de Franz-Olivier Giesbert, cité par Mohammed Aïssaoui, « Le « sacre de Jérôme Ferrari. Prix littéraires : Le Goncourt et le Renaudot ont été décernés hier dans une indescriptible cohue », *Le Figaro*, no 21234, jeudi 8 novembre 2012, p. 2.

⁶³¹ « Scholastique », *Lire*, no 411, samedi le 1^{er} décembre 2012, p. 8.

⁶³² Propos rapportés par Mohammed Aïssaoui, *loc. cit.*

Sur la trentaine d'articles qui relayeront l'annonce du nom de l'auteur s'étant mérité le Renaudot 2012, seulement trois⁶³³ s'attarderont réellement au parcours littéraire de l'artiste et replaceront *Notre-Dame du Nil* au sein d'un corpus qui, s'il traite d'un événement tragique du XX^e siècle, demeure tout de même l'objet d'un « champ spécifique » promouvant une forme de sensibilité particulière. Certains journalistes et critiques iront même jusqu'à lire dans le personnage de Virginia, l'une des protagonistes du livre, le « double⁶³⁴ » d'une auteure qui, pour la première fois, persiste et signe : *Notre-Dame du Nil* est un roman et non un récit autobiographique, puisqu'il s'agit du produit d'un travail fictionnel.

« Pour la première fois de ma vie, confiera-t-elle à une journaliste de *Jeune Afrique*, en écrivant *Notre-Dame du Nil*, je n'ai pas ressenti de douleur. En allant au-delà de ma propre histoire pour raconter celle de mon pays, je me suis sentie devenir une romancière. Je n'étais plus une victime qui avait un devoir d'écrire pour témoigner, mais j'étais un être à part entière qui avait un droit d'écrire⁶³⁵. »

« Et ce droit, Scholastique Mukasonga l'a exercé de la plus belle manière qui soit », poursuit Séverine Kodjo-Grandvaux dans un article qui, malgré tout, s'attarde longuement sur les récits autobiographiques de l'écrivaine, sa vie, son drame et un certain traumatisme national – « Chaque mois d'avril, elle se rend au Rwanda pour assister aux commémorations du génocide et assiste à l'évolution de son pays natal⁶³⁶ » –, comme si les qualités esthétiques de l'œuvre ne suffisaient pas à elles seules à justifier l'intérêt soudain de l'institution pour le premier ouvrage de fiction de la Rwandaise. Un ouvrage d'autant plus important, nous dit-on, qu'il offre un portrait « réaliste⁶³⁷ », « fascinant de vérité⁶³⁸ » et « percutant⁶³⁹ » de la

⁶³³ Il s'agit de l'article d'Éléonore Sulser, « “Notre-Dame du Nil”, un Renaudot entre politique et magie », qui paraît dans le *Le Temps* du 17 novembre 2012, de celui d'un journaliste du quotidien *Le Soir*, « “Notre-Dame du Nil”, un Renaudot surprise et mérité », vendredi 9 novembre 2012, et de celui que Séverine Kodjo-Grandvaux, « Scholastique Mukasonga, le prix du sang », *Jeune Afrique*, 12 novembre 2012, en ligne, <<http://www.jeuneafrique.com/139327/culture/scholastique-mukasonga-le-prix-du-sang/>>, consulté le 21 juillet 2015.

⁶³⁴ Voir entre autres les articles de Martine Freneuil, « Une palette joliment contrastée », *Le Quotidien du Médecin, Livres*, mardi 13 novembre 2012 et de Clémentine Baron, « Prélude au massacre », *Le Magazine littéraire*, 26 novembre 2012, en ligne, <<http://www.scholastique-mukasonga.net/home/le-magazine-litteraire-prelude-au-massacre>>, consulté le 21 juillet 2015.

⁶³⁵ Citée par Séverine Kodjo-Grandvaux, *loc. cit.*

⁶³⁶ *Idem.*

⁶³⁷ Le mot est de Frédéric Beigbeder, *loc. cit.*

« montée en puissance de l'horreur, mais aussi [de] l'histoire complexe du "pays aux Mille collines"⁶⁴⁰ », et ce, à travers les mots d'une auteure qui, certes, est encore « hantée par le génocide⁶⁴¹ », mais croit en la possibilité de réconciliation du peuple rwandais. « Qu'est-ce que je recherche dans l'écriture de *Notre-Dame du Nil*? », demandera d'ailleurs en entrevue celle que le sacre du Renaudot venait de confirmer en tant que romancière. « Je recherche à m'inscrire dans la réconciliation du peuple rwandais⁶⁴². »

Un an plus tard, soit le 26 septembre 2013, Scholastique Mukasonga était décorée « Chevalières des Arts et des Lettres » par l'Ambassadeur de France au Rwanda, Michel Flesch, pour avoir « choisi le français pour écrire et fixer le travail de mémoire de ce pays⁶⁴³ », mais également et surtout de son pays d'adoption. En fait, comme le révèle une pointe lancée contre Sarkozy à la toute fin du *mea culpa* de Frédéric Beigbeder qui, de son propre aveu, ne connaissait rien ni de l'œuvre de Mukasonga ni du roman rwandais, il s'avère que « Jamais prix ne fut plus mérité⁶⁴⁴ » que celui remis à *Notre-Dame du Nil* dans une France où, après des années, voire des siècles d'hypocrisie et de silence, le gouvernement se montre enfin prêt à reconnaître une part de responsabilité dans certains des phénomènes de violence ayant été originellement causés par la colonisation française. Il faut rappeler ici que

⁶³⁸ Expression retrouvée sur la quatrième couverture du roman et reprise notamment par l'AFP dans ses articles consacrés à l'annonce de la lauréate et au Renaudot 2012.

⁶³⁹ P.V., « Le plus percutant », *Le Parisien*, Culture/Loisir, 16 novembre 2012, p. 42.

⁶⁴⁰ Marianne Payot, « Notre-Dame du Nil, un Renaudot bien mérité », *L'Express*, 5 décembre 2012, en ligne, <http://www.lexpress.fr/culture/livre/notre-dame-du-nil_1195614.html>, consulté le 21 juillet 2015.

⁶⁴¹ Expression reprise notamment par Thomas Mahler, « Notre-dame du Rwanda », *Le Point*, no 2096, jeudi 15 novembre 2012, p. 128 ; Myriam Chaplain-Rioux, « Scholastique Mukasonga, Renaudot surprise pour un cri contre l'oubli », *AFP*, mercredi 7 novembre 2012 ; et *Le Télégramme*, « Un Renaudot surprise pour un cri contre l'oubli », jeudi 8 novembre 2012, p. 1GE7.

⁶⁴² Citée par Jean-François Cadet, « Scholastique Mukasonga – "Je recherche à m'inscrire dans la réconciliation du peuple rwandais" », *RFI*, 14 novembre 2012, <<http://www.rfi.fr/afrique/20121114-scholastique-mukasonga-je-recherche-inscrire-reconciliation-peuple-rwandais-notre-dame-du-nil-gallimard/>>, consulté le 15 juin 2014.

⁶⁴³ Michel Flesch cité par André Gakwaya, « L'écrivain Scholastique Mukasonga a été décorée "Chevalière des Arts et des Lettres" », *Agence Rwandaise d'Information*, dimanche 29 septembre 2013.

⁶⁴⁴ Frédéric Beigbeder, *loc. cit.* La citation complète est la suivante : « Scholastique Mukasonga est un grand écrivain de langue française. Jamais prix ne fut plus mérité. Contredisant Nicolas Sarkozy, on peut dire qu'avec son talent éblouissant la femme africaine est largement entrée dans l'Histoire. »

le 17 octobre 2012, soit moins d'un mois avant l'annonce de la lauréate du Renaudot par le président de son jury, un communiqué de l'Élysée déchirait l'opinion publique française en reconnaissant officiellement le massacre de la nuit du 17 octobre 1961 à l'occasion de son 51^e anniversaire. François Hollande déclarait ainsi : « *Le 17 octobre 1961, des Algériens qui manifestaient pour le droit à l'indépendance ont été tués lors d'une sanglante répression. La République reconnaît avec lucidité ces faits. Cinquante et un ans après cette tragédie, je rends hommage à la mémoire des victimes.* »⁶⁴⁵ Bien qu'il ne s'agisse pas encore du génocide rwandais, il reste que cette déclaration témoigne d'une première ouverture de la France vis-à-vis de la face plus sombre de son passé colonial et, éventuellement, de la voix des survivants de tragédies pouvant s'apparenter à celle s'étant déroulée dans les rues de Paris une certaine nuit d'octobre 1961⁶⁴⁶. Ce que confirme en quelque sorte l'importance soudaine accordée à la voix, mais surtout à la « personne » de Scholastique Mukasonga par le jury du Renaudot 2012 et sa critique, et que nous révèle la réception de son œuvre sur un certain circuit littéraire. « L'auteur **donne à voir** le Rwanda hostile aux Tutsis des années 1970⁶⁴⁷ », peut-on lire du reste dans *L'Express* du 5 décembre 2012 en exergue d'un article qui, lui, vante le roman d'une auteure initiée aux tourments de l'histoire rwandaise.

Autrement dit, de la même façon que le Goncourt 1959 soulignait par le sacre de Schwarz-Bart la rupture d'un silence vis-à-vis des camps et des souffrances endurées par les ressortissants d'un nouvel allié de la France – la campagne de Suez ayant réuni dans le même camp la France et Israël en 1956⁶⁴⁸ –, il semble que le Renaudot 2012 démontre que l'époque soit mûre, après des années de déni, de censure et de lecture de récits étrangers et compassionnels, à apprivoiser officiellement ses pleureuses africaines ou, plutôt, à la voir, à la vendre et à la construire historiquement et pragmatiquement comme telle. Le Renaudot 2012 bouclant ainsi la boucle d'un mouvement amorcé au lendemain d'un

⁶⁴⁵ « 17 octobre 1961 », *Communiqués, Les actualités, Élysée. Présidence de la République*, publié le 17 octobre 2012, en ligne, <<http://www.elysee.fr/communiqués-de-presse/article/17-octobre-1961/>>, consulté le 25 juillet 2015.

⁶⁴⁶ Pour plus d'information sur cet événement, voir l'article de Robert Zaretsky, « Massacre du 17 octobre 1961 : les morts algériens que Sarkozy ne veut pas voir », *L'Obs Rue 89*, 27 septembre 2011, en ligne, <<http://rue89.nouvelobs.com/2011/09/27/17-octobre-1961-lalgerie-la-revolution-arabe-qui-ne-passe-pas-pour-sarkozy-223999>>, consulté le 25 juillet 2015.

⁶⁴⁷ Marianne Payot, *loc. cit.* Nous soulignons.

⁶⁴⁸ Francine Kaufmann, *loc. cit.*, p. 70.

génocide qui, en 1994, allait consacrer l'impératif mémoriel des années 1980 en besoin occidental, voire mondial, si ce n'est universel :

Depuis la parution de *Murambi, le livre des ossements*, il y a onze ans, écrit d'ailleurs Boubacar Boris Diop dans sa préface de 2011, j'ai été amené à discuter de son contenu avec les publics les plus divers, dans de très nombreux pays. Cela ne me plaît pas de le dire mais je dois bien avouer que c'est en Afrique même que le refus de s'intéresser aux Cent-Jours du Rwanda, d'en analyser les mécanismes spécifiques ou de simplement en parler, m'a toujours paru le plus manifeste. (MLO : 241)

À ce sujet, il est pertinent de remarquer avec Catherine Coquio que si le projet n'a pas nécessairement les échos attendus en Afrique pour des raisons culturelles et structurelles présentées notamment aux premier et troisième chapitres, il n'en demeure pas moins que « l'émergence de la mémoire du génocide dans la culture française date en partie de l'opération lancée par l'association *Fest'Africa*⁶⁴⁹ ». Une association qui, faut-il encore le rappeler, a été fondée en France par deux artistes et journalistes issus de la diaspora africaine, soit une diaspora plus sensible aux exigences et à la moralité historique de certains circuits de production culturelle. En ceci, bien qu'il soit encore trop tôt pour prédire ce que sera ou deviendra la réception critique de livres comme *Murambi*, *Inyenzi ou les Cafards*, *Notre-Dame du Nil* ou certains autres projets artistiques ou littéraires nés dans la foulée de l'ère post-génocide, il reste possible de souligner le rôle qu'a pu jouer cette volonté de voir la victime comme sujet de l'Histoire contemporaine sur la production et la réception de certaines écritures de la violence dite postcoloniale ou post-indépendance africaine.

Toutefois, puisqu'il n'existe pas qu'une seule voie pour l'écrivain africain francophone d'entrer dans les bonnes grâces du SLF, il n'existe pas non plus qu'une seule façon de profiter d'une sensibilité ponctuelle lui étant favorable sur la scène littéraire mondiale. Comme nous le verrons au prochain chapitre, si certains ont su profiter du vouloir-voir la victime à des fins éthiques, consolatrices et personnelles, d'autres sauront utiliser ce même vouloir-voir des principaux « systèmes » socioculturels afin de faire entendre la vulnérabilité d'une « personne » dont le discours permet de mettre en lumière un talent esthétique qui, bien que manifeste, a longtemps été dénié aux auteurs provenant de la périphérie de certains

⁶⁴⁹ Rwanda : le réel et les récits, op. cit., p. 97.

« systèmes littéraires ». À la vulnérabilité des « coupables », des « bourreaux », des « analphabètes » et autres absents de la scène officielle de l'Histoire, répondra donc celle de l'auteur africain en tant que victime d'un « système » qui, pendant des années, des décennies, voire des siècles, aura fait de lui l'*homo sacer* de sa propre communauté singulière.

CHAPITRE 5

ÉCRIRE LES « COUPABLES » ET CES AUTRES ABSENTS DE L'HISTOIRE

There is no way to determine what kinds of deliberations occurred in the offices of the Refugee Status Determination Committee in Ottawa; persons interested in criteria employed to determine the validity of a claim in 1987 must look to the kinds of cases accepted (in particular the countries of origin), the kinds of information sought during the hearings (so as to get a sense of where the emphasis lies), and to the Refugee Appeal Board and Federal Appeal Court decision.

Robert Barsky, 1994

5.1. Séductions du bourreau ou sélection de bourreaux? : prix, possibilités et relecture

Si l'on en croit Robert Barsky, cité ici en exergue de ce chapitre, bien qu'il soit impossible de connaître la nature des délibérations qui ont lieu dans les hautes sphères institutionnelles d'un « champ » spécifique – qu'il soit juridique, universitaire, scientifique, politique ou littéraire –, un regard rapide sur ce qu'elles distinguent ou ce qu'elles priment peut nous renseigner tout autant que les délibérations elles-mêmes sur ce qu'elles cherchent ou valorisent ou, du moins, sur l'état des négociations qu'elles entretiennent avec la société dans laquelle elles évoluent. Le prix, comme le soulève en effet James F. English⁶⁵⁰, est avant tout un outil transactionnel. Si le marché régule les ventes et l'institution le prestige, pour ne prendre que cet exemple, il constitue alors l'instrument par lequel l'échange de capitaux entre les deux « champs » devient possible : un prix peut rehausser le capital culturel d'une œuvre ou d'un auteur qui se traduit par une hausse de son capital économique ou, inversement, le capital économique d'un vendeur de dynamite peut, sur le long terme, acquérir le capital culturel du prix Nobel. De même, un livre qui se vend bien, voire très bien, dans une sphère de production dite marginale, périphérique ou de masse attirera bien souvent l'attention d'une

⁶⁵⁰ James F. English, *The Economy of Prestige*, op. cit., p. 10.

critique généralement intéressée par le « champ de production restreinte » – il n'y a qu'à regarder les programmes d'études culturelles de nos universités pour s'en convaincre. Et il en va également ainsi de certains événements historiques, modes ou prises de position sociales ou politiques qui, on le sait, peuvent favoriser l'émergence ou la reconnaissance d'écrivains dont la posture et les ouvrages pouvaient, dans d'autres circonstances, poser problème.

Toutefois, la simple production d'une œuvre correspondant aux goûts du temps n'est pas nécessairement gage de réussite auprès des instances de consécration institutionnelle. Bien que l'époque où le « champ de production restreinte » boudait les prix soit depuis longtemps révolue et que le « champ de production culturelle » se soit complexifié à un point tel qu'il est désormais pensable de considérer son marché comme « a full-contact marketplace or zone of intraconversion⁶⁵¹ », l'attribution d'un prix par une institution demeure toujours un geste risqué pour cette dernière, car elle y joue à chaque fois sa réputation, son capital symbolique et sa propre position au sein de la structure spécifique du « champ » auquel elle participe. Pour cette raison, la politique d'attribution habituellement respectée par la majorité des prix oscille entre deux tendances lourdes visant tantôt la réaffirmation de l'autorité de valeurs déjà confirmées par la tradition, l'histoire et le canon du « champ » ou du « système » où il opère et tantôt la découverte de nouveaux talents par laquelle une institution risque son capital symbolique en espérant obtenir un surcroît de légitimité sur le long terme⁶⁵². Dans le premier cas, l'institution conforte sa notoriété en nommant un lauréat dont elle sait la gloire déjà acquise et le talent déjà reconnu sur le plan institutionnel. Tandis que dans le second, le jury engage son capital symbolique auprès d'un récipiendaire qu'elle croit capable de devenir un incontournable de sa génération ou dont l'écriture marquera éventuellement un moment déterminant de la littérature qui francophone, qui mondiale, tout dépendant du « système » dans lequel il s'insère. Dans l'un et l'autre de ces cas cependant, et ce, même lorsqu'elle risque la nouveauté ou l'innovation, l'institution consacre toujours un auteur, une œuvre et une posture qui puissent s'avérer conformes aux règles d'interaction spécifiques à son espace. « Nulle antériorité qui ne dure encore maintenant, nulle extériorité qui ne soit compensée par

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁵² Josepha Laroche, *Les Prix Nobel. Sociologie d'une élite transnationale*, Montréal, Liber, 2012, p. 29.

un mouvement d'intériorisation⁶⁵³ », écrivions-nous après Ricœur. Aussi, si une institution aussi prestigieuse et centrale que le Goncourt ou le Renaudot sur la scène parisienne ou le Nobel sur le circuit littéraire mondial reconnaît l'œuvre « engagée » d'un auteur provenant de l'une de ses périphéries, faut-il encore que cet auteur et son œuvre fassent preuve d'une intention esthétique certaine et témoignent d'une volonté littéraire manifeste malgré l'hétérogénéité des filtres qui leur sont « systématiquement » impartis.

À cet égard, il faut relire les justifications des membres du jury du Renaudot 2012 pour voir comment l'institution parisienne intègre à son panthéon une auteure pratiquement inconnue hors de la sphère des consommateurs habituels des littératures francophones. Au contraire de la première critique littéraire et journalistique franco-française qui, elle, n'a voulu voir en Mukasonga que la « personne » de la victime témoignant de l'Histoire, « son histoire », les jurés, quant à eux, ont en effet préféré mettre de l'avant la sobriété du dire, « l'avantage du roman sur le témoignage », la « langue lumineuse, minérale et pénétrante⁶⁵⁴ » de l'écrivaine rwandaise et, surtout, l'importance du rôle joué par le(s) prix dans la découverte et la promotion de jeunes talents prometteurs. C'est ainsi du moins qu'il faut percevoir les propos de Franz-Olivier Giesbert (voir p. 225) ou encore ceux de Frédéric Beigbeder qui, conscient de la surprise et du paradoxe soulevés par le choix politique d'attribuer le Renaudot 2012 à *Notre-Dame du Nil*, écrit sur le ton de la confidence :

Il m'était difficile d'admettre que l'utilité des prix littéraires est de révéler des auteurs, même aux propres membres de leurs jurys! La culpabilité me tenaille depuis ce magnifique déjeuner. Je me suis donc procuré toute l'œuvre de Scholastique Mukasonga. Ses premiers récits, terriblement vrais, sur l'extermination de sa famille en 1994. En particulier *La Femme aux pieds nus* (2008), disponible en Folio : atroce et splendide linceul de mots déposé sur le visage de sa mère massacrée en son absence. Et enfin cette fiction si réaliste, *Notre-Dame du Nil* : c'est le *Ruban blanc* africain⁶⁵⁵.

Dans ce simple aveu et cette brève autodescription du juré en lecteur repentant, on retrouve là résumée la stratégie d'intégration par excellence d'une auteure périphérique par un acteur

⁶⁵³ Paul Ricœur, « Autonomie et vulnérabilité », *op. cit.*, p. 99.

⁶⁵⁴ Jérôme Garcin, « Scholastique Mukasonga, la pharaonne noire du Calvados », *Le Nouvel Observateur*, 5 avril 2012, en ligne, <<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20120410.OBS5808/scholastique-mukasonga-la-pharaonne-noire-du-calvados.html>>, consulté le 25 juin 2015.

⁶⁵⁵ Frédéric Beigbeder, *loc. cit.*

reconnu du centre⁶⁵⁶ : d'abord l'ignorance, ensuite la découverte d'un corpus ancré dans une histoire authentique et différente (le génocide des Tutsi au Rwanda), puis la sacralisation des qualités esthétiques de l'œuvre primée par cooptation et comparaison avec l'esthétique d'une autre production artistique qui, elle-même, avait précédemment été récompensée au centre (le *Ruban blanc* pour lequel Michael Haneke a notamment obtenu en 2009 la Palme d'or). Par ce fait même, la justification du prix par ses propres promoteurs et principaux acteurs – qui eux-mêmes font profiter le prix de leur prestige et retirent en retour la gloire de pouvoir figurer sur son jury – respecte la logique structurelle du SLF tout en permettant à une auteure dite « exceptionnelle » d'accéder à ses hautes sphères de reconnaissance institutionnelle.

Si Mukasonga traite dans son roman d'une certaine « barbarie "africaine" » et, ce faisant, se conforme aux attentes entretenues « systématiquement » envers la « zone imaginaire d'identification » d'où elle provient, il n'en demeure pas moins qu'elle le fait selon les codes en vigueur sur les scènes centrales du « système littéraire » mondial et franco-français. Comme le remarque en effet Richard Oko Ajah dans un article consacré à l'analyse linguistique d'une certaine rhétorique contestataire présente dans l'écriture de la Rwandaise : « However, the writer uses her ethnographic details as a mean of fostering exotic readership and of internationalizing the Rwandan culture through her writing⁶⁵⁷. » Autrement dit, même lorsqu'elle conteste une certaine stéréotypie entretenue par l'Occident sur l'Afrique, celle qui se décrit comme « rescapée » et « survivante » des massacres de 1959, 1973 et 1994 adopte une posture et un langage qui visent à plaire à un circuit de diffusion et de consécration international et à son lectorat principalement occidental. Ce qui, en soi, ne constitue rien de nouveau ni du côté du SLF ni du côté du « système littéraire mondial ». Que l'on pense à Wole Soyinka (lauréat du Nobel en 1986), à Ahmadou Kourouma (couronné par le Renaudot en 2000), à Alain Mabanckou (lauréat de nombreux prix dont le Renaudot en 2006), à Kossi Efoui (Prix des cinq continents 2009) ou encore à Ben Okri (prix Booker 1991) et à

⁶⁵⁶ Sur les différentes techniques d'intégration institutionnelles et médiatiques des récipiendaires d'importants prix, voir Isaac Bazié, *Literaturnobelpreis, Pressepolitik, Kanonbildung : die kritischen Reaktionen der deutschsprachigen, französischen und englischen Presse auf den Literaturnobelpreis von 1984 bis 1994*, Würzburg, Königshausen & Neumann, coll. « Saarbrücker Beiträge zur vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft », 1999, 273 p.

⁶⁵⁷ « "Lilies in the Mires": Contesting Eurocentric Paradigms and Rhetoric of Civilization in Scolastique Mukasonga's War Narratives », *HSS*, vol. IV, no 1, 2015, p. 56.

Chimamanda Ngozi Adichie (prix Orange 2007), pour ne nommer que ceux-là, tous ont su mettre à profit un « branding⁶⁵⁸ » et une esthétique romanesques qui avaient pour avantage de correspondre à la fois à la sensibilité et au goût du marché littéraire mondial pré- et post-1989⁶⁵⁹ et aux attentes structurelles de leur propre circuit institutionnel central, et ce, qu'il soit francophone, anglophone ou international. Tous ont su exploiter en fait, à un moment ou à un autre de leur carrière, l'opportunité offerte par la conjoncture juridico-politique mondiale de développer une posture et un type d'écriture éthiquement et esthétiquement valorisés et inimitables, car modelés à partir d'un paradigme de la violence d'un continent – *leur* continent – devenu progressivement inévitable, parce que désormais visible et intolérable. À une violence perçue comme moralement dérangeante pouvaient ainsi correspondre des formes d'écriture tout aussi provocantes – soit dans le thème, soit dans le ton, soit dans le choix des personnages – qui plairaient inévitablement aux censeurs des grandes institutions centrales.

⁶⁵⁸ Nous empruntons l'expression à Donald Sassoon qui, dans un article intitulé « On Cultural Markets », revient sur la notion de marché et de concurrence culturelle mondiale. Dans cet article, d'ailleurs, il relate comment déjà, au XIX^e siècle : « export success rested on a ferocious selection process and a consequent recognition, not always well founded, that some countries and peoples were better than others at certain genres: a French or British historical novel; a British detective story or "horror"; a French farce or melodrama, thanks to Eugène Scribe; a French operetta, due to Offenbach and his numerous Viennese followers; an Italian opera or song. *This amounts to branding, making it difficult for competitors of the "wrong" nationality to emerge.* » (Donald Sassoon, « On Cultural Markets », *New Left Review*, vol. 17, 2002, p. 121) Le parallèle est facile à établir entre ce type de préconstruits et celui qui entoure depuis 1945 les écritures de la violence dite extrême ou génocidaire.

⁶⁵⁹ À en croire James F. English, c'est là la raison pour laquelle le Nobel de littérature est allé à Wole Soyinka et non à Léopold Sédar Senghor. Comme il l'explique dans son essai de 2005 : « For years Nobel-watchers had expected that the first African winner of the prize would be Léopold Sédar Senghor, a monumental figure in twentieth-century letters, cofounder and major exponent of the Négritude movement, president of Senegal for the first two decades of its independence, and a hero to those who believed that, for Africans, both personal identity and political sovereignty must be rooted firmly in authentic African cultural traditions and resources. [...] But the rhetoric of *authenticité* and specifically black-nationalist identity – which had served as such a powerful weapon during the period of anticolonial struggle and in the early years of independence – was, further on in the postcolonial period, rapidly losing its cultural and political utility. It was a language suited to cultural nationalism rather than to cultural globalism, being rooted in a paradigm of resistance that, as Michael Hardt and Antonio Negri have argued, has become increasingly anachronistic and ineffective with the rise of a new, transnational form of sovereignty [...]. Senghor's discourse of black cultural nationalism lacked a strategy of articulating in this new context the particular with the universal, or for putting local forms of cultural capital into circulation in a rapidly evolving marketplace of "world" culture. It clashed, moreover, with the strain of liberal humanism that, then as now, dominated the thinking of most members of the Swedish Academy [...]. » (James F. English, *op. cit.*, pp. 300-301.)

À ce sujet, d'ailleurs, il est bon de parcourir les discours énoncés lors de l'attribution de ces distinctions et certaines critiques littéraires émises lors de l'annonce de ces différents prix – à savoir ceux accordés depuis le Nobel de 1986 à des auteurs reconnus pour leur écriture des violences dites postcoloniales – pour constater la présence de ce double statut – littéraire *et* africain, violences transgressives *et* désobéissance du style – dans une rhétorique qui table sur l'énonciation, son originalité, ses qualités, les digressions de sa langue, son style, pour faire apprécier la justesse du choix des jurés. Sur ce point, la critique du Renaudot 2000 – soit le premier à être décerné à un Africain depuis le « scandale Ouologuem » trente-deux ans plus tôt –, remis à nul autre qu'Ahmadou Kourouma pour *Allah n'est pas obligé*, est véritablement remarquable :

Sujet d'actualité, écrit, par exemple, Éric Loret pour *Libération*. Avec *Allah n'est pas obligé*, Kourouma nous fait plonger dans l'horreur des guerres récentes du Liberia et de la Sierra Leone à travers l'histoire, narrée à la première personne, d'un petit garçon nommé Birahima et qui, à 12 ans, se retrouve enrôlé comme enfant-soldat [...]. **Même si le sujet du livre, qui trouve un écho cruel et ironique dans les récents événements en Côte d'Ivoire, le destinait à un certain succès public, *Allah n'est pas obligé* n'aurait pas rencontré l'estime critique qu'il a obtenue sans un traitement littéraire adéquat.** Kourouma non seulement évite le pathos, mais il analyse au scalpel, avec cynisme, l'aliénation inhérente à tout conflit : son Birahima est certes une victime, mais aussi un monstre, car « Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas ». En outre, Kourouma atteint un bonheur d'écriture inégalé en forgeant à son narrateur une langue personnelle très efficace, un mélange de français hexagonal, de pidgin et de français d'Afrique noire où les allers-retours de la traduction, en mettant le texte à distance, n'en exacerbent que mieux la violence⁶⁶⁰.

Comme on le voit, à la réalité première de la violence correspond une langue tout aussi violente, tout aussi « aliénante », qui mérite à son auteur non seulement « un certain succès public », dû notamment au goût du marché pour un certain type de lecture empathique et pédagogique, mais également « l'estime critique » de la scène parisienne. Douce revanche pour un auteur qui, en 1968 – soit la même année que le scandale du Renaudot attribué à

⁶⁶⁰ « L'enfant-soldat de Kourouma touche le Renaudot », *Libération*, Culture, mardi le 31 octobre 2000, p. 37. Nous soulignons.

Yambo Ouologuem pour son *Devoir de violence* –, se voyait refusé par tous les éditeurs de France pour son usage désémanché et recontextualisé de la langue⁶⁶¹.

Mise à part cette douce ironie du sort, toutefois, ce qui nous amène à citer Éric Loret en ce début de cinquième et dernier chapitre, est une remarque qui pourrait sembler anodine au départ, mais qui, dans le cadre d'un propos comme le nôtre, ne l'est pas : « son Birahima est certes une victime, mais aussi un monstre, car "Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas". » En d'autres mots, à une langue expansive, digressive, « monstrueuse », parce que modelée esthétiquement à l'image de la violence dont elle témoigne, doit correspondre un narrateur qui, « certes », peut éventuellement se révéler être une victime – personnage plus attachant pour un lecteur voulant voir et comprendre –, mais doit ultimement posséder les capacités d'énonciation du coupable : quasi seul sujet encore doté d'une parole reconnue et reconnaissable dans le présent chaotique de l'état d'exception d'une certaine réalité dite postcoloniale. Surtout, la « personne » du coupable est la seule à proposer sur un aspect purement créatif la possibilité de tout voir, de tout entendre (au contraire des « victimes ») et, plus encore, de mettre à distance un discours ou un langage qu'il maîtrise parfois trop, parfois mal, mais toujours de façon spécifique, soit littérairement efficace. C'est en cela que le « mélange de français hexagonal, de pidgin et de français d'Afrique noire » du petit Birahima, « où les allers-retours de la traduction, en mettant le texte à distance, n'en exacerbent que mieux la violence », impressionne la critique parisienne et pose sa marque dans le « système littéraire mondial ». Bien que sa traduction en anglais ait pris cinq ans pour voir le jour, comme le souligne Aminatta Forna dans l'édition du 12 août 2006 du quotidien *The Guardian*, « *Allah Is Not Obligated* [with luck] will bring Kourouma the recognition that is his due in the English-speaking world in less time than that⁶⁶². » *And it did...*

Aussi, si Charlotte Lacoste a-t-elle raison de constater l'impopularité actuelle des récits de ces victimes que l'on « préfère en photos » parce « c'est encore ainsi qu'elles "parlent" le

⁶⁶¹ Voir notamment : Lise Gauvin, « L'imaginaire des langues : du carnavalesque au baroque (Tremblay, Kourouma) », *Littérature*, vol. 121, no 121, 2001, pp. 101-115 et Makhily Gassama, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou sous le soleil d'Afrique*, Paris, Karthala, 1995, 123 p.

⁶⁶² « Welcome to the jungle », *The Guardian*, 12 août 2006, en ligne, <<http://www.theguardian.com/books/2006/aug/12/featuresreviews.guardianreview30>>, consulté le 3 août 2015.

mieux⁶⁶³ » et de soulever inversement la fascination croissante du public pour la personne et le personnage du bourreau, nous soutenons que cette tendance ne s'explique pas uniquement par l'exaltation et la projection qu'il « permet à tout un chacun de se rêver en brute⁶⁶⁴. » En fait, sur le plan purement narratif, le bourreau détient cet avantage majeur sur l'*homo sacer*, cette « absolue victime », qu'il rend possible un véritable travail d'écriture à la fois littéraire et historique, stylistique et institutionnellement significatif, voire dans certains cas esthét(h)ique – une possibilité que refuse cependant l'auteur de *Séductions du bourreau* –, car sa vulnérabilité ne peut être perceptible qu'à travers le présent d'une énonciation capable de faire voir tout ce qu'il y a de *technique* dans la manipulation du ou d'un certain langage. C'est là notamment l'un des avantages de s'arrêter aux bourreaux ordinaires, ces sujets qui, structurellement parlant, ne retiennent généralement pas l'attention des journalistes, historiens, politiciens et autres faiseurs d'histoire, car leur discursivité permet d'objectiver les leurres et les limites d'une identité toujours construite par soi-même ou un autre, voire par *soi-même comme un autre* – pour reprendre un titre célèbre de Ricœur. Et ce, en plus de mettre en place un régime narratif basé sur une hypermonstration « que l'on retrouve souvent dans les fictions de l'extermination⁶⁶⁵ », de même que dans les récits qui, depuis le procès Eichmann, cherchent à raconter la violence entre pédagogie et témoignage⁶⁶⁶ « par devoir de mémoire ». Comme le remarque encore de façon critique Charlotte Lacoste :

le narrateur [de ces fictions dites « d'extermination »] a beau être hétérodiégétique, c'est-à-dire ne tenir aucun rôle en tant que personnage dans l'histoire qu'il raconte, son désir d'en dire et d'en montrer toujours davantage le conduit à adopter le point de vue du bourreau lui-même – qu'il finit par incarner – entraînant avec lui son lecteur dans la grande aventure de l'identification meurtrière⁶⁶⁷.

⁶⁶³ *Séductions du bourreau*, op. cit., p. 1.

⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 132.

⁶⁶⁶ Particularité que relève d'ailleurs Alexie Tcheuyap dans le choix tardif d'Ahmadou Kourouma d'élire pour narrateur et protagoniste un enfant-soldat. Selon lui, en effet, « *Allah n'est pas obligé et Quand on refuse on dit non* peuvent être présentés sous deux formes de configurations narratives, à savoir le témoignage et la pédagogie. » (Alexie Tcheuyap, « Mémoire et violence chez Ahmadou Kourouma », *Études françaises*, vol. 42, no 3, 2006, p. 46)

⁶⁶⁷ *Séductions du bourreau*, op. cit., p. 132.

Et, certes, dans la popularité tant de la posture que de la narration menée à partir de la focalisation du bourreau, il est effectivement possible de lire tant le nombrilisme doublé d'un voyeurisme maladif d'un public de plus en plus habitué aux nouvelles technologies des médias qu'une volonté auctoriale de tout montrer afin de mieux faire voir l'origine d'un certain paradigme de la violence contemporaine. Mais nous pensons qu'il y a plus que cela.

Au contraire de Charlotte Lacoste qui, pour des raisons éthiques tout à fait valables⁶⁶⁸, se pose d'emblée du côté des survivants témoignant, comme ils le peuvent, pour un *homo sacer* dont la parole s'est perdue sous les coups de l'histoire, nous pensons en effet que le choix d'écrire les « coupables » et ces autres absents du discours historien et celui, plus politicien, des promoteurs de la réconciliation nationale s'adresse à une communauté qui, elle, a tout à voir avec une certaine esthétisation obsessionnelle du langage. Ce qui reviendrait en quelque sorte à mettre en mots le *res* d'une posture/position littéraire elle-même vulnérable : celle de l'écrivain francophone africain au sein du SLF et du « système littéraire mondial ». L'objectif étant, d'une manière ou d'une autre ou, plutôt, d'une position d'écrivain à une autre, de faire voir une vulnérabilité qui, à l'évidence, n'est pas littéralement celle du coupable ou du fautif ordinaire que nous avons qualifié plus tôt de « cent paroles » (voir pp. 173-175), mais qui fonctionne sur un mode similaire d'avilissement identitaire qui passe par l'imposition soit d'une image, soit d'un visage, soit d'un *topos* stéréotypé construit dans et par le langage. Bien que les cas d'espèce s'avèrent être nombreux dans le panorama actuel de la littérature

⁶⁶⁸ « On a fini par se lasser des victimes photogéniques qui constituent depuis près d'un siècle le spectacle médiatique quotidien nous renvoyant à notre impuissance. Leur souffrance fait toujours l'ordinaire de nos journaux, et les survivants ont même acquis un certain statut à partir des années 1960 avec l'avènement de ce que l'historienne Annette Wieviorka a appelé "l'ère du témoin", mais nos capacités d'empathie sont allées s'amenuisant. [...] Dès lors, à qui confier la rédaction des textes qui cernent ces clichés d'agonie ? », écrit-elle d'ailleurs non sans sarcasme. « Au bourreau, bien sûr, figure montante de notre temps qui, profitant de ce qu'à "l'ère du témoin" tout le monde peut s'improviser "témoin", s'engouffre dans la brèche : détournant à son profit l'attrait suscité par ces images d'apocalypse, il vient concurrencer ses victimes sur leur propre terrain et les y battre à plat de couture, leur infligeant par là une (deuxième) bonne correction. Cette usurpation de la parole testimoniale par les bourreaux se pare volontiers d'un prétexte (l'origine du mal ne doit-elle pas être recherchée dans le discours de celui qui l'inflige ?), se recommande d'une pratique (le tortionnaire a acquis une expérience, voire une sagesse), et suppose que le meurtrier se fasse lui-même passer pour une victime – mais de première catégorie : dolente créature mise au ban de la société pour avoir exterminé ses semblables quant on le lui ordonnait, cet éternel incompris traîne derrière lui un long chapelet de douleurs ardentes qui lui font regretter de n'avoir pas péri lors de son premier meurtre.[...] » (C. Lacoste, *ibid.*, pp. 1-2.)

africaine présente sur les scènes franco-française et mondiale⁶⁶⁹, nous nous arrêterons successivement sur l'écriture de six romans – principalement quatre – écrits par trois auteurs qui ont été choisis pour le seul fait qu'ils ont tous abordé le même problème à partir d'une posture et d'une emprise différentes sur les phénomènes de violence dont ils témoignent. *L'ainé des orphelins* de Tierno Monénembo a été retenu parce qu'il est né d'une commande : celle de Fest' Africa d'« écrire le Rwanda par devoir de mémoire ». Les romans de Kossi Efoui⁶⁷⁰, quant à eux, seront étudiés en tant que fruits d'un auteur qui, lui, jouit de l'avantage de l'expérience directe des violences dites postcoloniales. Puis, finalement, *African Psycho* d'Alain Mabanckou nous offre l'opportunité d'aborder l'ironie d'un auteur qui sait que les racines d'une certaine vulnérabilité sont à chercher du côté de l'imposition institutionnelle et historique d'un vouloir-voir l'Afrique comme sujet violent de l'histoire. Trois auteurs, six romans, trois façons exemplaires de poser la question du statut littéraire d'une Afrique qui, pendant des siècles et des décennies, s'est vu refuser la confiance d'un « système » en sa capacité d'être « comptable de [ses] propres actes à titre de [leur] auteur véritable⁶⁷¹. »

5.2. *L'ainé des orphelins* de Tierno Monénembo : le choix délibérément délinquant de la performance

La valeur du spectre « monstrueux » de la délinquance

Dans la constellation des prix littéraires, il arrive de ces moments où les étoiles s'alignent pour récompenser non seulement un auteur de renom, une écriture exceptionnelle ou un style, mais bien l'esthétisation d'un regard sur le monde particulier ou, plutôt, un regard particulier sur un phénomène local ou international dont l'actualité s'impose

⁶⁶⁹ Nous aurions en effet pu choisir d'analyser les derniers romans de Kourouma ou encore certaines œuvres d'Abdourahman Waberi, Kagni Alem, Véronique Tadjo, Emmanuel Dongala, Tanella Boni, Koffi Kwahulé, Léonora Miano, etc. De plus, nous excluons ici volontairement de notre propos – puisque-là n'est pas notre thèse –, les stratégies périphériques de positionnement utilisées par ces écrivains qui, depuis le tournant des années 2000, par voie de manifeste et de déclaration-choc, ont disputé les préjugés liés à leur statut au sein du SLF. Pour une brillante analyse de ce phénomène, voir Véronique Porra, « La littérature africaine est-elle soluble dans la littérature-monde? », *op. cit.*

⁶⁷⁰ Actuellement au nombre de quatre, ces romans sont : *La Polka*, Paris, Seuil, 1998, 156 p., *La fabrique de cérémonies*, Paris, Seuil, 2001, 251 p., *Solo d'un revenant*, *op. cit.* et *L'ombre des choses à venir*, Paris, Seuil, 2011, 157 p. Désormais, les références à ces différents ouvrages seront indiquées par les sigles *Po*, *FC*, *SR* et *OCV* suivis du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

⁶⁷¹ Paul Ricœur, « Introduction », dans *Le Juste 2*, *op. cit.*, p. 8. Nous soulignons.

systématiquement à tous les domaines. L'année 2000 sur la scène parisienne appartient à ces moments. Elle se démarque comme l'année où une conjoncture et un consensus presque généralisé auprès des acteurs de certaines institutions ont permis l'entrée en littérature d'une tendance qui allait bientôt se cristalliser autour de la figure de l'enfant-soldat⁶⁷², en choisissant de placer ses rentrées (celles du printemps et de l'automne) sous le signe prophétique des prix décernés tantôt à Tierno Monénembo et tantôt à Ahmadou Kourouma pour des romans mettant en scène la « barbarie » des violences africaines contemporaines à partir du point de vue d'un enfant. Au prix Tropiques remis à Tierno Monénembo pour *L'ainé des orphelins* succède en effet, à l'automne 2000, l'annonce de la remise du Renaudot à Kourouma. Ainsi, faisant suite au lancement des premières publications des ouvrages écrits « par devoir de mémoire » de Fest'Africa (au printemps 2000 pour la plupart), l'institution franco-française poursuit dans son tropisme mémoriel et africain en consacrant deux livres qui racontent soit le génocide de 1994, soit les guerres civiles faisant rage dans l'ouest du continent et, plus précisément, au Liberia, en Côte d'Ivoire et en Sierra Leone depuis le 23 mars 1991.

Notons bien ici ceci : malgré la panoplie des nouveautés disponibles sur le sujet, l'institution littéraire choisit au printemps et à l'automne 2000 de primer Monénembo plutôt que Diop et Kourouma plutôt que Hatzfeld – qui, la même année, faisait paraître *Dans le nu de la vie*, un ouvrage dont l'accueil chaleureux que lui réserve le public franco-français lui vaut rapidement de devenir un succès populaire. Ce faisant, le circuit institutionnel donnait l'avantage aux récits narrés à partir de la focalisation à la première personne de deux enfants à la fois victimes et coupables sur ceux, plus sobres, de deux journalistes et auteurs ayant opté pour une éthique de la transparence dans leur retranscription du témoignage des survivants rwandais. *Dans le nu de la vie*, à l'instar du *Murambi* de Diop, se vend effectivement comme le produit de la démarche d'un journaliste-écrivain qui, après un séjour de quelques semaines dans le village de Nyamata en août 1999, a fait le choix de rapporter la

⁶⁷² Au cours de la décennie 2000, on a effectivement vu se multiplier les œuvres mettant en scène un narrateur enfant-soldat et les prix remis à ces mêmes œuvres pour leur valeur historique, éthique et littéraire. Parmi ces dernières, on compte notamment *Charly en guerre* (2001) de Florent Couao-Zotti, *GraceLand* (2004) et *Song for Night* (2007) du nigérian Chris Abani, *Beast of No Nation* (2005) de l'auteur américano-nigérian Uzodinma Iweala, *Johnny chien méchant* (2002) d'Emmanuel Dongala, *Hostiles* (2006) d'Andy McNab, etc.

parole des témoins à travers une série de portraits cherchant à limiter au maximum les effets romanesques. Or, si *Allah n'est pas obligé* retrace dans une langue expansive le parcours de Birahima, un jeune orphelin malinké devenu enfant-soldat au cœur d'une Afrique déchirée par les guerres civiles et la réalité d'une violence endémique manifeste, *L'ainé des orphelins* nous plonge, quant à lui, dans le quotidien de Faustin, un adolescent de quinze ans, qui se rappelle du fond de sa cellule et dans une liberté de langage très personnalisée ce qu'a été sa vie illégale, indigne et illégitime depuis les « *avènements* » que l'on sait.

En fait, plutôt que de répondre directement à la commande lancée en 1998 par Fest' Africa d'écrire le génocide dans un but mémoriel, Tierno Monénembo divise et choque une certaine critique institutionnelle en construisant son récit à partir d'un silence causé par la difficulté à se remémorer d'un protagoniste volontairement dérangeant, car déjouant constamment les attentes d'un lectorat prêt, comme le dit si bien Catherine Mazauric, « à lui octroyer [sans réserve] sa compassion affligée⁶⁷³ ». Faustin Nsenghimana n'a en effet rien de l'innocence ou de la naïveté de l'enfant ordinaire. Tel qu'il se découvre au fil d'une narration double, partagée entre le présent du monde carcéral où s'inscrit son discours et la temporalité sans cesse reportée de son passé de victime, l'ainé en question se montre plus souvent sous les traits d'un caïd prématurément monté en graine que de ceux d'un enfant qui apprend à la dure comment, dans un pays où « il n'y a plus rien de véritable⁶⁷⁴ » qui tienne, enfreindre les règles permet de survivre peut-être un peu plus longtemps, voire peut-être un peu mieux que les autres. Et la première règle qu'enfreint délibérément Monénembo aux yeux d'une critique habituée à la mauvaise conscience et aux actes de contrition des auteurs s'étant risqués à vouloir représenter un génocide est certainement d'avoir fait le choix de la fiction sur le témoignage en élisant pour narrateur un enfant qui, parce que forcé par l'histoire à devenir un homme avant l'âge (délinquant de surcroît), manipule son lecteur tout comme son propre entourage par une utilisation des mots, du corps et de la langue qui met à distance et se « moque⁶⁷⁵ » plus qu'elle ne rapproche de la « vérité » d'une violence qualifiée pourtant

⁶⁷³ « À quoi bon des poètes ? », *loc. cit.*

⁶⁷⁴ Tierno Monénembo, *L'ainé des orphelins*, *op. cit.*, p. 134. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle AO suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

⁶⁷⁵ Le terme est de Monénembo et est tiré d'une conférence donnée à Lyon en décembre 2000 dans le cadre d'un événement rassemblant plusieurs écrivains de la francophonie. La citation exacte

d'incommunicable. Ici, les cicatrices et les « *taumatrismes* » (AO : 92) ne sont pas que les marques laissées sur le corps d'un sujet blessé par les frappes d'avril 1994; elles sont également l'accessoire parfait d'une performance livrée ponctuellement par un auteur et un personnage conscients de la valeur accordée par un certain public à la *forme* du témoignage :

La télévision suisse nous transporta à Rebero, CNN à Bisesero. Il faut croire que, l'ami Rodney et moi, notre renommée était devenue planétaire. Les Norvégiens nous entraînèrent à Musha, les Australiens à Mwuliré. Je n'avais plus besoin d'être guidé. Rodney montait sa caméra et le film se déroulait tout seul. Dans des endroits où je n'avais jamais mis les pieds, je reconnaissais tout de suite la mesure calcinée d'où l'on avait extrait mes parents; la cour entourée d'hibiscus où on leur avait coupé les jarrets; le préau de l'église où on les avait éventrés; [...]. J'enlevais mon calot pour montrer la cicatrice qui me barrait la tête, retroussais mon vieux tricot pour exhiber les marques de machette sur mes épaules et mon torse. Certains réalisateurs versaient des larmes. Alors, je m'inventais des hauts faits pour les attendrir davantage. [...] Puis Rodney, le sourire satisfait, levait gaillardement son pouce pour m'indiquer que c'était très bien, mais que c'était fini, et on allait recommencer ailleurs. (AO : 108-109)

Pareillement à ces journalistes et reporters étrangers floués par le jeu du personnage, le lecteur se fera lui aussi berner par une narration qui s'ouvre sur ce qu'il s'attend à voir – à savoir le portrait de la vie d'une victime quelques jours avant que ne commencent les massacres – alors que Faustin raconte les événements qui l'ont conduit à rater sa chance de s'exiler en Tanzanie chez son oncle Sentama. Cette impression d'accéder à la mémoire des « *avènements* » sera d'ailleurs nourrie une page plus loin par un passage de quelques lignes – sept précisément – dans lequel Faustin donne son nom, son âge, son lieu de naissance et de résidence, son statut social actuel, comme s'il faisait une déposition à un procès, une commission Vérité et réconciliation ou, plus généralement, devant le tribunal de l'Histoire. Mais le lecteur sera rapidement déçu, car si Faustin témoigne, mieux, confesse puisque le récit à venir est celui d'un condamné à mort, il apprend de sa bouche que l'acte de se souvenir du génocide des Tutsi au Rwanda ne l'intéresse pas : « Quand je pense à cette époque-là, c'est toujours malgré moi. Mais, chaque fois que cela m'arrive, je me dis que je

ou, du moins, telle que rapportée par Nancy Huston va comme suit : « J'ai décidé d'humaniser cette histoire, de me moquer un peu, de ne prendre position pour ou contre. » (Monénembo cité par Nancy Huston, « Moins de fierté, voilà ce qu'il faut », *Libération*, 9 décembre 2000, en ligne, <http://www.liberation.fr/tribune/2000/12/09/moins-de-fierté-voilà-ce-qu'il-faut_347220>, consulté le 7 août 2015).

venais d'avoir dix ans pour rien. » (AO : 14-15) C'est donc par syncope, par digressions, par allusions et par incidences, c'est-à-dire presque toujours par accident, que le lecteur accède à la mémoire d'un événement dont il veut tout savoir (l'horreur, le sang, les crânes, les rouages et la mécanique du carnage, etc.), mais que le récit tantôt refuse – « Ma bouche s'ouvrit toute seule et je parlai si vite qu'il m'arrêta pour faire venir mon vieux compagnon de route. [...] Ma confession dura toute une semaine » (AO : 46) – tantôt décale parce que porté par un narrateur qui, s'il sait pour avoir été présent sur les lieux du drame, aime mieux faire comme s'il ne savait pas ou dénie et déforme ce qu'il devrait savoir. Sur les 157 pages que compte le roman, moins d'une vingtaine d'entre elles sont consacrées au récit du génocide; les autres étant consacrées plutôt au présent de Faustin Nsenghimana, survivant du massacre de l'église de Nyamata, dans un Rwanda en pleine situation post-conflit, c'est-à-dire post-génocide.

À cet égard, lui-même délinquant vis-à-vis des codes relatifs à la commande qu'il a reçue de Fest'Africa, Monénembo propose une fiction qui, à l'image de son narrateur et principal personnage, provoque son lecteur en cassant toutes ses possibles appréhensions sur ce que devrait être un récit « écrit par devoir de mémoire ». Ce qui lui permet de faire voir une virtuosité, une réalité et une vulnérabilité auxquelles généralement les institutions et la population ne s'intéressent pas, trop occupées qu'elles sont à vouloir lire une certaine version canonique ou passéiste de l'histoire et à vouloir pleurer un certain mort du génocide de 1994 au Rwanda. Comme le dira Faustin lui-même à deux reprises : « y a rien de plus sacré qu'un mourant. Le véritable ennemi, c'est celui qui pète la santé, c'est sur celui-là qu'on reporte les défits et la hargne. C'est comme ça! » (AO : 141) Et puisque souvent la réalité rattrape la fiction par la voie de sa réception, il faut relire les arguments et la critique d'Audrey Small qui, si elle excuse Faustin de ses écarts par son jeune âge et la nature singulière de son trauma, refuse à Monénembo la même clémence pour avoir osé jouer la carte de la fiction, pire de la fiction, de la moquerie *et* de la théâtralisation, là où elle s'attendait à reconnaître la retenue et la sobriété de ton de celui qui, pourtant, avait reçu le contrat de guider le lecteur sur la piste tragique et complexe d'une certaine mémoire rwandaise.

Faustin remains undeniably a difficult narrator and *L'Aîné des orphelins* a problematic text, écrit-elle, but on the level of the narrative, the psychological condition of repressed memory and the fact of being a child permit him to say and do things which would be unacceptable from a healthy adult. The remaining

question is whether a similar permission can then be afforded to Faustin's creator. [...] Without wishing to draw inappropriate comparisons, a novel like *L'Aîné des orphelins*, with its tone, humour, and above all the inclusion of comments like « Ben, parce que nous aimons ça! » would garner a great deal of criticism if its subject were the Holocaust. Given the criticism which surrounded Begnini's film *Life is Beautiful*, one might even doubt that a European *Aîné des orphelins* would even be published. But this is speculation: a more interesting question would be how African readers, and particularly Rwandan readers, react to the problems thrown up by *L'Aîné des orphelins*, [...] ⁶⁷⁶.

Concrètement, ce que reproche Audrey Small au roman rwandais de Monénembo est précisément ce qui lui vaudra la reconnaissance de plusieurs acteurs des milieux littéraire et universitaire, à savoir l'audace de ne pas se conformer à aucune norme ou convention, et ce, qu'elle soit formelle, stylistique, thématique, générique, mémorielle ou relevant de la simple bienséance sociale ou institutionnelle. Le prix Tropiques en constitue une preuve évidente, tout comme la réception critique de chercheurs tels que Josias Semujanga et Corinne Moncel, entre autres, qui tous deux insistent sur « l'engagement littéraire⁶⁷⁷ » de l'écrivain guinéen et soulèvent les vertus d'un récit « dans lequel la volonté de témoigner n'annihile pas celle de l'exploration des voies narratives par lesquelles passent la parole sur l'indicible du génocide⁶⁷⁸. » Reste toutefois à explorer ce en quoi le non-conformisme, l'humour et les manipulations du langage assumés d'un auteur, d'une œuvre et de son protagoniste conduisent le premier à des sommets institutionnels tandis qu'il condamne le dernier à la périphérie, puis au rejet complet de la Cité de sa communauté romanesque. À ce propos, n'oublions pas que Faustin se présente d'emblée comme condamné à mort – « j'ai sauté plusieurs classes. D'abord les petites frappes du marché central, ensuite directement les caïds du Club des Minimes et, ma foi, le peloton d'exécution! Je ne pensais pas arriver si haut. » (AO : 27) – et que la topographie spatiale du récit se résume principalement à quelques lieux de réclusion et autres *hétérotopies* – pour reprendre la terminologie de Foucault⁶⁷⁹ – (prison centrale de Kigali, ancienne mine d'étain, orphelinat de la *Cité des Anges bleus*) ou liés à une

⁶⁷⁶ « Tierno Monénembo : Morality, Mockery and the Rwandan Genocide », *Forum for Modern Language Study*, vol. 42, no 2, 2006, pp. 209-210.

⁶⁷⁷ Corinne Moncel, « Engagement d'écriture », *Africultures*, no 30, 1^{er} septembre 2000, p. 10.

⁶⁷⁸ Josias Semujanga, « Les méandres du génocide dans *L'aîné des orphelins* », *Études littéraires*, vol. 35, no. 1, 2003 p. 104.

⁶⁷⁹ Michel Foucault, « Des espaces autres », *Empan*, no 54, 2004 [1967], pp. 12-19.

certaine mémoire du génocide (Bisesero, Nyamata, Musha, Mwuliré, etc.). Comme si progressivement l'appareil énonciatif du roman de Monénembo reconstituait les mécanismes d'exclusion qui conduisent un sujet à « sortir du cadre » et à « errer tel un spectre qu'aucune qualité ne peut plus retenir dans l'espace⁶⁸⁰ » juridico-politique de la société rwandaise.

Faustin entre vulnérabilité, trauma et performance

En 1997, Francis Berthelot écrivait du personnage et de son incarnation romanesque qu'« à première vue, quand on se situe dans le plan de l'histoire, un personnage P et son corps ne font qu'un, en ce sens que – comme dans la vie réelle – la présence de l'un implique celle de l'autre. Et de même pour son absence⁶⁸¹. » En d'autres termes, il n'est pas faux de dire que la configuration de tout personnage romanesque et, principalement, de tout protagoniste (héros ou antihéros) « fait signe⁶⁸² », car son élaboration génère toujours un regard singulier sur la socialité (ou, du moins, sur *sa* socialité) par le choix auctorial des prédicats empruntés (ou non) pour le décrire. En ceci, la composition d'un personnage se révèle être le produit d'un engagement et de la vision particulière du monde qui la motive. « D'abord par l'emprise que le personnage exerce sur le récit depuis sa position [centrale] dans la construction romanesque. Ensuite par l'idéologie qu'il suscite dans l'attitude auctoriale⁶⁸³ », tel que le précisent Justin Bisanswa et Kasereka Kavwahirahi; une attitude qui, elle-même, impose à son lecteur à travers « une manière de dire qui est aussi une manière d'être⁶⁸⁴ » un régime d'énonciation, d'interaction et de visibilité sociale historiquement situé et spécifique.

Si nous nous fions en effet aux figures de la vulnérabilité telles que les a décrites en 1995 Paul Ricœur (voir chap. 3), il semble que ce soit par les interactions permises par la voix que le sujet s'avère en mesure de présenter le visage d'une *persona* – *sa persona* – qui

⁶⁸⁰ Guillaume le Blanc, *L'invisibilité sociale*, op. cit., pp. 1-2.

⁶⁸¹ Francis Berthelot, *Le Corps du héros. Pour une sémiologie de l'incarnation romanesque*, Paris, Nathan, coll « Le texte à l'œuvre », 1997, p. 15.

⁶⁸² Justin Bisanswa et Kasereka Kavwahirahi [dir. de publ.], *Dire le social dans le roman francophone contemporain*, Paris, Champion, 2011, p. 24.

⁶⁸³ *Idem*.

⁶⁸⁴ Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire*, op. cit., p. 221.

puisse être socialement reconnue par ses pairs. Et, inversement, ce sont ces mêmes interactions, leur cadre social et leurs règles qui seraient la cause de l'éventuel rejet ou inaudibilité d'une voix – sa « fêlure⁶⁸⁵ » dirait Guillaume le Blanc –, parce qu'incapable de se « laisser caractériser autrement qu'en termes de vi[e] négativ[e], vi[e] dangereux[e] ou inutile[e], vi[e] pari[a] situé[e] au ban de l'humanité⁶⁸⁶. » Tout étant une question de maîtrise du cadre de références partagées par une communauté lorsqu'il est question de visibilité ou d'invisibilité d'une vie humaine, et ce, qu'elle soit exceptionnelle ou ordinaire.

Here again, social acceptability is not reducible to mere grammaticality, écrit encore Pierre Bourdieu. Speakers lacking the legitimate competence are *de facto* excluded from the social domains in which this competence is required, or are condemned to silence. What is rare, then, is not the capacity to speak, which, being part of our biological heritage, is universal and therefore essentially non-distinctive, but rather the competence necessary in order to speak the legitimate language which, depending on social inheritance, re-translates social distinctions into the specifically symbolic logic of differential deviations, or, in short, distinction⁶⁸⁷.

Aussi, dans de telles circonstances, un personnage peut-il voir et ne pas voir ou vouloir voir et être vu. Il peut écouter, parler, agir, subir, souffrir, être véhicule, voire détenteur de savoirs, évoluer ou régresser en tant qu'être, et ce, jusqu'à l'exclusion même de sa communauté romanesque, sans pourtant se voir complètement exclu de toute sphère de reconnaissance langagière. Car le personnage a cet avantage sur d'autres vies réelles de n'être que langage puisqu'il est le produit d'un matériau littéraire; un matériau qui, de surcroît, peut être sans cesse réactivé, visité et relu par chacun de ses lecteurs, et ce, à chacun de leur nouveau parcours de lecture. Le personnage, en ce sens, revêt mieux que quiconque les traits de la personne en tant que sujet de l'ordre juridico-politique du social : un sujet parlant, agissant, raisonnant et reconnu par d'autres sujets pareillement inscrits dans l'ordre du langage, à savoir l'auteur et ses récepteurs, rassemblés en communauté spécifique et ponctuelle autour de valeurs, de signes et d'un récit particuliers. Toutefois, ce personnage peut également, et ce, au même moment, n'être ni vu, ni entendu, ni reconnu comme tel par le reste de la communauté du roman. Il sera dès lors *homo sacer* : l'exclu inclus dans la Cité

⁶⁸⁵ Guillaume le Blanc, *op. cit.*, p. 58.

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 2.

⁶⁸⁷ Pierre Bourdieu cité par Robert Barsky, *Constructing a Productive Other*, *op. cit.*, p. 234.

romanesque, mais un *homo sacer* vu, entendu, reconnu par le lecteur qui, lui, (re)construit par son acte de lecture le personnage, de même que l'état d'exception qui a permis sa désubjection. Et puisqu'il n'existe pas qu'un seul mode de désubjection et qu'une seule façon d'exclure ou de s'exclure en tant que citoyen d'une communauté humaine, même romanesque, il n'existe pas un personnage-type de la « victime » ou de la personne vulnérable, mais plusieurs, malgré ce qu'en dit la croyance populaire.

Si nous nous sommes en effet habitués à voir les crânes et les corps décharnés, morcelés, déformés des violences génocidaires ou de certaines guerres civiles africaines – ce que nous livre également le roman par le biais notamment de la perspective du personnage de Claudine⁶⁸⁸ –, il existe d'autres types de « victimes » qui, parce que plus « ordinaires », parce que moins visibles et plus indésirables dans une situation dite « de paix » ou post-conflit – c'est-à-dire stable ou en processus de réconciliation nationale – se parent alors des attributs du « coupable ». Ils sont ces voix que personne ne veut entendre et ces visages que personne n'a envie de voir (délinquants mineurs, migrants illégaux, chômeurs chroniques, prostitués, personnes atteintes de maladie mentale, etc.), car ils ne correspondent pas aux formes ou aux valeurs jugées acceptables sur le marché discursif de la justification sociale. Mais, plus encore, puisque les reconnaître serait admettre que l'ordre social de nos civilisations modernes repose aussi sur un État de droit qui évince de la sphère humaine certaines vies parce que considérées comme dangereuses ou négligeables pour la simple raison que le discours de leur *persona* ne cadre pas dans l'économie des *formes* de l'acceptabilité sociale. Comme le dira Faustin lui-même :

le monde est ainsi fait : on a besoin de mettre les formes pour vous anéantir.
D'ailleurs, pour éviter de s'emmêler dans les chiffres, on a donné un nom des plus

⁶⁸⁸ Comme dans les passages suivants : « Una est un ange. Et puis, pense à ta santé ! Tu finiras par attraper la gangrène ou la hernie à force de te faire battre par les pluies. Déjà, je n'aime pas beaucoup ta façon de tousser et tu as du pus dans les oreilles et un lentigo qui m'inquiète. » (AO : 65) et « Elle [Claudine] me souriait. Était-ce exprès que ses gros yeux brillants étaient restés braqués sur moi, exprimant pour ma pauvre personne sinon la passion dévorante que je souhaitais, du moins une compassion, une sincère tendresse de femme ? Malgré mes haillons alourdis par la crasse, ma peau émaillée de gale, mon odeur de chien mort... » (AO : 89) À ce propos, il est important de souligner que dans l'économie du roman, le personnage de Claudine, mais également celui de Una, la « Hirlandaise », celui de Rodney et ceux de certains de ses compagnons de cellule servent le rôle de contrepoint lucide à la logorrhée de Faustin, puisqu'ils le voient avec ses blessures, ses maladies et ses haillons et le renvoient par leur regard et certains de leurs commentaires à son statut d'enfant.

jolis à notre belle garçonnière : le Club des Minimes, sous le prétexte que c'est là qu'on a entassé les dealers, les proxénètes, les auteurs de parricides et les génocideurs dont l'âge court de sept à dix-sept ans. Cela vaut mieux que le Quartier des Jeunes Bannis ou le Bagne des Irrécupérables. C'est un nom qui chante bien. Cela fait jardin d'enfants, école de boy-scouts ou équipe de football. (AO : 20-21. Nous soulignons)

C'est en cela que le protagoniste de *L'ainé des orphelins* dérange, car jamais il ne donne aux autorités présentes – on se rappellera Audrey Small –, la représentation de soi que sa posture commande. On le voit comme un enfant; il parle de lui comme d'un adulte. Pire, il prend plaisir à s'épancher sur ses crimes, ses nuits de débauche et la dépravation de sa vie sexuelle. On attend de lui un récit authentique sur l'expérience traumatique du génocide; il épilogue sur sa vie du camp de Rutongo au QG de Kigali en passant par l'orphelinat de la « Hirlandaise », les petites rapines, les semaines passées à confondre le monde entier sur les charniers de Rebero, de Mwuliré et de Bisesero... Car bien que le monde entier s'entête à vouloir pleurer les « avènements » de 1994, qu'il a vécus, mais dont il n'a aucune envie de se souvenir trop occupé qu'il est à survivre, la vie « normale », elle, reprend et continue :

Le feu le plus vorace finit par s'éteindre. Le bruit des fusils qui s'était estompé dans les faubourgs cessa aussi sur le mont Kigali. Le râle des agonisants et le vrombissement des tanks cédèrent la place à la voix des vendeuses de papayes et de maracujas. Le changement se fit sans que l'on s'en aperçoive. [...]. Et pourtant, il était là, véritable, partout. Même dans la puanteur des caniveaux où, au fil des jours, la pisserie des ivrognes et des putées avait surpassé en volume le sang coagulé et la cervelle gluante des cadavres. Ne me demandez pas combien de mois s'étaient écoulés! On avait mis le temps à la casse, comme une vieille épave. [...] Et puis, doucement, l'esprit, de nouveau, se mit à tenir compte des orages et des bruits des automobiles, des visages et des conversations. (AO : 47-48)

En temps de guerre, je mangeais à l'œil. En temps de paix, il me fallut faire des pieds et des mains pour gagner ma pitance. (AO : 49)

Mais c'est précisément cette réalité : celle d'un enfant laissé à lui-même dans une situation post-conflit, que les institutions en place et leurs représentants dénigrent⁶⁸⁹, refusent de reconnaître pour telle⁶⁹⁰ et finalement condamnent à force d'assister au « dégoûtant » (AO :

⁶⁸⁹ « L'essentiel, c'est de sortir cette petite ordure d'ici » (AO : 116).

⁶⁹⁰ « Ah, vous autres des affaires sociales, vous voyez des victimes partout! » (AO : 133)

87) spectacle d'un orphelin ayant appris à la dure, c'est-à-dire de la rue, à se cacher derrière le masque de son « trouble personnage ».

J'avais été témoin de beaucoup de choses, ces trois années qui avaient suivi mes douze ans. Mais là, c'en était trop, confiera d'ailleurs Faustin dans l'un des rares moments où il semble enfin baisser sa garde. J'avais envie de tomber dans ses bras et de pleurer avec elle. Ce devait être ça, l'amour. *Pleurer, sans chichi, sans comédie, cette fois-ci!* Seulement, aucune larme ne vint mouiller mes yeux. J'avais perdu cette habitude-là comme j'avais perdu celle de nager, de piéger des écureuils et des rats palmistes ou de me laver les mains avant de manger. C'est ainsi... (AO : 116. Nous soulignons)

Trop longtemps relégué à la périphérie de la société rwandaise, même après que celle-ci ait terminé son deuil et recommencé à vivre, le protagoniste nous enseigne par sa confession comment l'enfant en est venu à confondre sa personne avec le rôle spectaculaire qui lui a permis de subsister depuis la fin du génocide : celui du maître-manipulateur qui ment d'abord à Claudine – s'inventant un nom, des parents et une vie confortable à Gikongo (AO : 57-58) – ; puis aux caméras de CNN, de la BCC, de la télévision australienne, suisse et norvégienne pour une poignée d'argent – trois cents ou quatre cents dollars approximativement – dans les villages où les machettes *Interahamwe* avaient visiblement laissé des traces : « Le lendemain, on m'offrit un copieux déjeuner avant de me filmer au milieu des crânes entassés sur des tables, des ossements et des habits ensanglantés » (AO : 108). Autrement dit, l'aîné des orphelins n'a plus de larmes que pour jouer la comédie : « j'étais devenu un aussi bon acteur que ceux que je voyais à la télé du bar de la Fraternité se tordre et tomber de cheval comme s'ils avaient reçu une vraie balle » (*idem.*). Et de scènes post-génocidaires en scènes volontairement simulées pour la caméra de Rodney sur les sites du génocide, Faustin en vient à oublier qu'il y a un rôle pour chaque temps et que chaque espace-temps définit ses rôles.

C'est ainsi qu'influencé par les premiers rires de la salle lors de son audience au tribunal, le protagoniste devient incapable de se dissocier du cynisme grinçant de son personnage de caïd et commet une faute grave en refusant de donner à sa voix le ton « mineur » de l'enfance, de la naïveté et de la contrition qu'exigent alors pourtant de lui la cour, les juges et son avocat. « Si tu arrives à te contenir, tout se passera bien » (AO : 133), lui conseille d'ailleurs ce dernier juste avant que Faustin et lui-même ne quittent les couloirs du palais de justice pour rejoindre une salle d'audience déjà pleine à craquer comme au théâtre.

Cependant, comme nous le savons, Faustin n'écouterà pas les conseils de son avocat et se laissera influencer par les premières réactions de son auditoire – « Jusque-là, la salle m'avait plutôt à la bonne. » (AO : 137) Et ce, jusqu'à ce que le rôle en devenant de plus en plus scandaleux dérange progressivement – « Maintenant, elle se taisait. [...] Je le sentais sur mes épaules comme une charge de brandons ou de glace. Je me rendais bien compte que les choses devenaient graves, mais j'étais trop loin dans l'euphorie » (*idem.*) – et choque de telle façon les juges qu'ils ne trouvent pas d'autre solution que de l'évacuer du tribunal et, ultimement, de la sphère juridico-politique du social. Faustin sera condamné à mort non pour son crime – « J'ai sauvé plus d'une tête et dans des cas bien plus compliqués que ça » (AO : 133) – ou pour avoir menti ou donné un faux témoignage, mais bien pour avoir persisté à se représenter en salaud alors qu'on attendait de lui qu'il parle comme un enfant, c'est-à-dire à demi-ton, sans poser de questions et sans élever la voix (AO : 115). En ceci, la narration de Monénembo reproduit ce que Robert Barsky voyait déjà dans les mécanismes d'acceptation et de rejet des demandes d'asile par les représentants de l'État, à savoir que :

Whether the experiences are « true » or « false » is hereby subordinated to the larger concern of whether this individual has adequately assessed the requirements of the hearing and is able to articulate appropriate content *in an acceptable narrative form*. In this sense, persons most familiar with Western forms of argumentative strategy and criteria for truth are favoured; long circular diatribes lacking details may make reference to experience admissible according to the Convention but may do so in ways that are to our adjudicators incomprehensible and therefore unacceptable. If this is the case, as the procedure for this hearing suggests, then *the grounds for admissibility are indeed more contingent upon manner of self-construction and expression than upon veritable experience*⁶⁹¹.

Or, comme on le sait, il faudra attendre plus de 140 pages avant que Faustin Nsenghimana n'admette enfin qu'il n'est pas seulement la personne majeure, bravache et libidineuse dont il se réclame, mais qu'il est *aussi* la victime survivante du génocide qui, en avril 1994, tétait pour une seconde fois les seins de sa mère – elle-même morte – sous les décombres et les cadavres de l'église de Nyamata :

Tous les hommes proches de la mort revisitent en pensée les grands moments de leur existence : eh bien en ce qui me concerne, aucune trace de malheur ne me revient en tête. Quinze ans de vie sur terre et, au bout du compte, rien à regretter! Sauf peut-être

⁶⁹¹ Robert Barsky, *op. cit.*, p. 119. Nous soulignons.

Claudine [...] Mais Claudine aussi, j'ai appris à m'en passer. Une fois au bord de la tombe, la pièce est finie. La seule chose qui vous reste à faire, c'est de tirer le rideau. Il suffit d'un petit peu de lucidité pour apprécier toute la farce; or rien de plus lucide que celui qui s'apprête à crever. Il n'était pas si con que ça, mon vieux Théoneste de père, il devait être simplement lucide. Je me rappelle ce qu'il avait dit au brigadier Nyumurowo quand celui-ci m'avait arraché mon cerf-volant des mains : « Et tu crois, toi, que c'est l'ennemi qu'il faut abattre? Ça se voit que tu n'as rien compris à la parole des anciens. "Si tu hais un homme, laisse-le vivre!", voilà ce que disaient les anciens! » Donc l'avion du président fut abattu le 6. (AO : 141-142)

Ce n'est en effet qu'une fois « la pièce finie », qu'une fois venu le temps de « tirer le rideau » comme au théâtre – thème récurrent dans le fil de la narration de Monénembo – et de reporter l'identité du protagoniste dans le cours de l'histoire (plus précisément « le 6 »), que le lecteur accède au témoignage promis « par devoir de mémoire ». Sur près de 140 pages, l'identité *idem* d'un jeune mi-naufragé mi-rescapé⁶⁹² en situation post-conflit aura lutté contre l'identité *ipse* du sujet vulnérable. « Ne t'oblige pas à ressembler aux autres » (AO : 31), répondra du reste Claudine à cette fameuse réplique de Faustin qui, parlant du génocide, a tant fait frémir Audrey Small : « Ben, parce que nous aimons ça! C'est pas la première fois, que je sache! »

Malheureusement pour ce dernier toutefois, s'il pourra convaincre son lectorat potentiel de sa qualité d'orphelin digne de mémoire, car victime du génocide rwandais – la critique ne s'intéressant peu, voire pratiquement pas à son statut post-génocide⁶⁹³ –, il n'en demeure pas

⁶⁹² Nous référons ici directement à l'ouvrage de Primo Levi du même nom dans lequel il décrit comment, dans une situation post-génocide : « even if those who lie consciously or falsify the reality coldly indisputably exist, more numerous are those who lift anchor, distance themselves, momentarily or forever, from sincere memories and fabricate themselves a reality that pleases them. » (Primo Levi cité par Lisa McNee, « Monénembo's *L'ainé des orphelins* and the Rwandan Genocide », *Comparative Literature and Culture*, vol. 6, no 2, 2004, en ligne, <<http://docs.lib.purdue.edu/clcweb/vol6/iss2/2/>>, consulté le 15 juin 2015.) On reconnaîtra là, en outre, tous les moments où Faustin ment tant aux autres qu'à lui-même sur le sort de ses parents (AO : 18 ; 41 ; 45 ; 58 ; 77 ; 93).

⁶⁹³ Mis à part peut-être Michael Syrotinski et Josias Semujanga qui, dans deux essais récents, traitent rapidement de la situation moralement ambiguë de la société post-conflit décrite dans le roman. Dans ces deux cas cependant, encore une fois, l'analyse de la narration du passé prime sur celle des mécanismes d'exclusion du présent dans lequel se tient le discours du protagoniste. Pour plus de détails, voir : Michael Syrotinski, « Monstruous Fictions : Testifying to the Rwandan Genocide in Tierno Monénembo's *L'ainé des orphelins* », *Forum for Modern Language Studies*, vol. 45, no 4, 2009, pp. 427-440 et Josias Semujanga, « *L'ainé des orphelins*. Au-delà du bien et du mal ou la quête d'une parole sur le génocide », *Le génocide, sujet de fiction ?*, op. cit., pp. 71-97.

moins que sa confession témoigne d'une « zone grise⁶⁹⁴ » qui ne plaît ni au jury du tribunal romanesque ni à la moralité des censeurs de notre époque contemporaine. Même sur le plan de la réception universitaire, comme le remarque à ce propos Michael Syrotinski : « This desire to find some ultimate coherence within the rather chaotic world of the novel, or of Faustin's mind, seems to lead both critics [Small et Semujanga] almost irresistibly to come down on one of the other side of the ethical divide⁶⁹⁵ », et ce, malgré le refus de l'écrivain guinéen de prendre position « pour ou contre » Faustin ou, plus largement, « pour ou contre » les « événements » génocidaires et leurs conséquences réelles sur l'ensemble de la société rwandaise. En fait, parce qu'il poste son personnage à la frontière d'une situation qui n'est plus celle du génocide mais qui est encore trop près de lui pour être « stable », ou du moins socialement « normale » selon les critères qui sont ceux de nos sociétés occidentales, Monénembo permet la création d'un personnage qui n'a rien du meurtrier ou de la victime ordinaire, mais qui, au contraire, a tout pour déranger les codes de lecture traditionnels parce qu'il les combine et les manipule tous à la fois. D'un côté, Faustin maîtrise parfaitement les codes de la représentation génocidaire et du témoignage, mais s'oublie sous les rires du public et s'enfarge dans les excès de son personnage. De l'autre, il a tout du meurtrier rwandais – certains personnages le soupçonnent d'ailleurs d'être génocideur (AO : 37; 93; 134) –, mais son crime se révèle être un crime d'honneur, soit celui du frère aîné qui, dans une société où ont eu lieu les « événements » que l'on sait et où « Rien de plus naturel [...] que de marier une pubère ou de la sauter à la première occasion quand on vit en ville » (AO : 85), a tout de même cherché à préserver ce qu'il pouvait rester de l'innocence de ses cadettes.

Ainsi, comme le dit si bien Tierno Monénembo par la bouche de Claudine Karemera : « Le juge m'a dit qu'il y a trois catégories de coupables : les complices (de zéro à cinq ans), les exécutants (de cinq à vingt ans) et les organisateurs (la perpétuité ou la potence). Mais toi, tu es un cas à part. Tu as toujours été un cas à part, Faustin Nsenghimana. » (AO : 87) Et c'est précisément parce que le personnage de Faustin parle, ment, détourne l'attention et pose sa parole exactement là où son lectorat ne l'attendait pas, qu'il permet à Monénembo de faire advenir une parole sur l'événement plus près des qualités esthétiques prônées au « centre » en

⁶⁹⁴ L'expression est également tirée de l'ouvrage *Les naufragés et les rescapés* de Primo Levi, qui elle-même sera reprise dans un contexte similaire par Josias Semujanga, *ibid.*, p. 79.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 433.

créant un écart, voire une mise à distance, qui permet au lecteur de prendre la mesure nécessaire entre la *persona* et l'*homo sacer*, c'est-à-dire entre le sujet du discours et le sujet de l'histoire rwandaise, africaine et, inéluctablement, mondiale dans le contexte actuel.

Lorsque la parole est interdite ou confisquée, confiait d'ailleurs Tierno Monénembo en entrevue, ce sont évidemment les êtres extraordinaires qui la ramènent, qui la récupèrent et qui la font revivre. C'est valable dans d'autres romans africains aussi : le personnage de Martial chez Sony, de Cousin Samba chez moi, qui ne dit pas un mot de tout le roman. J'ai fait ce pari d'inventer un personnage principal qui ne dit pas un mot. Mais la parole demeure, elle est présente malgré l'apocalypse, malgré la mort, comme si elle habitait le monde. Elle est un peu cet écho qui dira certainement la fin du monde⁶⁹⁶.

Et nous pourrions en dire de même de Faustin Nsenghimana. Non que Faustin ne parle pas – car on le sait fier, bravache et bavard –, mais que sa réticence à se prononcer sur les « événements », son silence et la difficulté qu'il éprouve à se souvenir clairement témoignent peut-être plus, voire peut-être mieux des limites du représentable d'une expérience de la violence généralement qualifiée depuis 1945 d'incommunicable. On notera à cet effet que tous les passages menés avant la 141^{ème} page dans le temps du passé des « avènements » relèvent toujours de la narration d'un témoin dont le regard est tantôt « halluciné⁶⁹⁷ », tantôt « embrumé⁶⁹⁸ » et tantôt « obscurci⁶⁹⁹ », et qu'une « telle hésitation ne cesse de se reproduire chaque fois que le récit focalise sur le sujet du génocide⁷⁰⁰. » De plus, tel que le remarquent de nombreux critiques⁷⁰¹, le roman se construit sur une technique d'entrelacement (entre récits génocidaires et récits post-génocide) qui favorise une mise à distance permettant au

⁶⁹⁶ Cité par Éloïse Brezault, *Afrique : Paroles d'écrivains*, op. cit., p. 268.

⁶⁹⁷ « Puis vint un jour où mes pensées furent plus claires et mon regard moins halluciné » (AO : 37).

⁶⁹⁸ « Doucement les brumes s'éloignèrent de mon esprit : les mots se firent plus précis, les images plus claires, plus évocatrices » (AO : 70-71).

⁶⁹⁹ « L'œil ne pouvait encore distinguer les pierres dans la cour quand nous nous présentâmes à la sentinelle » (AO : 42); « Je butai contre une écuelle vide, glissai sur des traces d'excréments. La lumière de la bougie, que tenait derrière moi l'intendante, m'évita de piétiner Ambroise, de m'affaler sur Donatienne. » (AO : 72-73)

⁷⁰⁰ Josias Semujanga, « Les méandres du génocide dans *L'ainé des orphelins* », loc. cit., p. 107.

⁷⁰¹ Voir à ce sujet les deux articles de Josias Semujanga consacrés à *L'ainé des orphelins*, de même que deux de Michael Syrotinski, Lisa McNee et de Catherine Mazauric précédemment cités.

lecteur d'évaluer et de mieux apprécier le comportement des personnages peuplant le présent de l'intrigue à la lueur des conséquences du génocide.

Ainsi, par le biais du regard et des descriptions supportées par un protagoniste à la fois victime et coupable et, en ce sens, tant témoin, voyeur que bavard, une mosaïque de personnages se tisse, laissant deviner les conditions de vie et les nombreux visages de la vulnérabilité sociale dans un Rwanda post-conflit. Car s'il les raconte, Faustin voit, regarde, assiste, entend et surtout ne se gêne pas pour décrire les autres personnages, de la même façon qu'il a pu entendre et qu'il a pu voir ce qui a été dit et fait par ses parents et par les autres habitants de Nyamata juste avant que ne commencent les massacres : « Du haut de l'avocatier [...], je m'amusais à l'observer se démener dans son potager. Elle se redressait soudain, comme saisie de maux de ventre, laissait tomber la binette, s'essuyait les mains sur sa salopette et regardait longuement du côté des collines. » (AO : 122) De ce fait, par le truchement de Solange, vue et entendue un certain soir par Faustin dans un bar de Kigali, le lecteur se voit offrir un autre regard sur ces veuves et autres femmes de génociteurs qui, la nuit venue, troquent leur respectabilité contre quelques « sous pour entretenir la marmaille » (AO : 96). Et, de même, grâce aux Canisius, Tatien, Musinkôro, Msîri, Alphonsine, Sembé et Joséphina, il apprend qu'un enfant reste un enfant, et ce, malgré le sexe et les mauvais traitements, la faim, les délits mineurs et l'isolement.

Ici aussi, l'administration avait prévu une école, un centre de soins ou une maison de quartier, et l'argent, comme souvent, s'est volatilisé. Il y avait là une bonne vingtaine de gamins des deux sexes dont certains, à vue d'œil, n'avaient pas atteint dix ans. À notre arrivée, ce petit monde cessa de brailler et de se chipoter. Chacun abandonna ses ballons de chiffons et ses hochets en carton pour rejoindre son coin. Cela ressemblait à l'arrivée du maître dans notre classe. Et Musinkôro avait bien une tête de maître d'école ou de père de famille, pas celle d'un chef de bande. (AO : 52)

Il y aura aussi bien entendu Faustin et ses « *taumatrismes* » qu'il dénie tout au long du roman; Faustin et ses compagnons de cellule de sept à dix-sept ans.

À en croire d'ailleurs une certaine réception critique, ce traumatisme excuse et explique tant l'incertitude qui plane sur l'ensemble du récit du protagoniste que la temporalité sans cesse décalée, éclatée, cousue d'ellipses, d'expansions, de répétitions et de retour en arrière

de sa propre expérience génocidaire. Sur ce sujet, il faut relire les analyses de Lisa McNee, de Michael Syrotinski et d'Audrey Small, entre autres, qui tous trois lisent *L'ainé des orphelins* comme le roman d'une incapacité à se souvenir d'un enfant souffrant d'un trouble de l'attachement dû au trauma généré par l'expérience du génocide. Comme l'écrit Syrotinski :

We must not forget, however, that Monénembo is offering us a profoundly traumatised child, and his symptoms all match very closely those of children whose early attachment and attunement to their mother or primary care-giver has been severely disrupted: lying, oppositional defiance, [...], a tenuous grip on reality, little evidence of guilt or remorse for harm done to others, poor speech development, inappropriate sexualised behaviour, the ability to switch charm on and off [...], and the list goes on⁷⁰².

Toutefois, bien que ces symptômes semblent bel et bien être ceux du personnage de Faustin, il serait dangereux de psychologiser le protagoniste à outrance et d'écarter de notre compréhension de l'univers romanesque l'environnement plus large qui l'a vu naître, à savoir : le « sous-champ » particulier des productions médiatiques, artistiques et littéraires sur la violence génocidaire. Dans ce rayon, il devient dès lors intéressant de considérer la parole de Faustin, l'incertitude qu'elle crée par son exubérance, sa délinquance grammaticale et son expansion, comme une utilisation spectaculaire du langage qui s'avère être plus près de la performance littéraire et mémorielle que de la stricte représentation du réel. En fait, en donnant à lire un narrateur qui, parce que performant, n'est pas nécessairement digne de confiance, Monénembo rappelle à son lecteur à la suite de Hannah Arendt que « penser est autre chose que connaître » et qu'il doit donc répondre par sa réflexion à cette distance⁷⁰³.

En ceci, si la difficulté du souvenir sert certes l'auteur dans ses visées de légitimation éthiques et romanesques⁷⁰⁴, elle permet également de retarder le moment où le temps du

⁷⁰² Michael Syrotinski, *loc. cit.*, p. 434.

⁷⁰³ Cette lecture est celle de Catherine Mazauric qui, elle-même, s'appuie sur les outils développés par Ricœur dans *Temps et récit 3. Le Temps raconté*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1985.

⁷⁰⁴ Sur ce sujet, il faut relire Isaac Bazié pour qui : « ces textes [ceux de Terno Monénembo et Gil Courtemanche sur le génocide rwandais] s'inscrivent dans une certaine quête de crédibilité que l'histoire de la réception a conférée aux récits directs et spontanés des survivants ; le témoignage devient plus un projet d'écriture miné par l'absence de légitimité réservée à la parole originelle, et portant le label que confère l'immédiateté au plan spatio-temporel. Il devient évident que la mise en œuvre des artifices de l'écriture pour acquérir cette légitimité du témoignage crédible sera plus accentuée chez des témoins de second degré comme Monénembo, que chez des auteurs qui ont vécu

discours s'accorde avec celui de l'histoire, pour mieux mettre en valeur les manipulations discursives, génériques et esthétiques de l'auteur et son personnage. Ni seulement victimes ni totalement coupables, malgré ce que la délinquance de leur énonciation et une certaine réception critique (notamment anglophone et universitaire) voudraient laisser croire. Comme l'écrit à cet égard Josias Semujanga :

En déstabilisant ainsi les codes convenus de la représentation romanesque, Monénembo semble défier l'interdit d'Adorno selon lequel le génocide ne saurait faire l'objet de fiction. [...] Et ce n'est pas à cause des raisons morales, par exemple l'indécence ou l'inconvenance, ou métaphysiques, comme l'idée de profanation de la mémoire des morts, mais pour des raisons esthétiques. Car il est énorme le défi d'aborder un tel sujet sans tomber dans le sentimentalisme attendrissant qui empêche la distanciation ironique ou parodique des sujets de fiction, procédés qui sont, comme on le sait, à la base de l'esthétique romanesque⁷⁰⁵.

C'est en cela que *L'ainé des orphelins* rejoint le « Procès du père Likibi » de Dongala et d'autres romans et nouvelles dépeignant depuis le tournant des années 1990 la violence subsaharienne : il ne répond pas uniquement à une commande ou à un goût éditorial et mémoriel pour un certain sujet et une certaine écriture de la violence contemporaine, mais donne également à voir, par le biais d'une distanciation souvent ironique d'une situation macabre, le travail sur la matière discursive et romanesque. Il nous livre une performance dont la fin n'est pas forcément heureuse dans l'économie du roman – ce qui n'est pas nécessairement le cas de son auteur au sein de l'économie littéraire ou institutionnelle –, mais dont l'histoire, elle, met en lumière ses mécanismes et, ce faisant, révèle ses aspects tragiques, construits et spectaculaires. Tragiques, car ce ne sont pas tous les sujets qui aient accès de la même manière à la maîtrise des formes du discours légitime, et cela sans compter la censure institutionnelle et politique. Spectaculaires, car il semble que ce soit là un trait de notre époque mercantile et égocentrée que de ramener tout ce qui a été et tout ce qui vient d'être à ce temps unique et singulier au sein duquel « l'illusion immobile [vécue] réellement » a cédé le pas à la « réalité qui se transforme, vécue illusoirement⁷⁰⁶ ».

l'expérience et dont la situation d'énonciation trouve un ancrage et par le fait même une crédibilité dans leur expérience personnelle, quelle que soit la distance qui s'y applique. [...] » (Isaac Bazié, « Violences postcoloniales: Enjeux de la représentation et défis de la lecture », *op. cit.*, pp. 24-25)

⁷⁰⁵ « Les méandres du génocide dans *L'ainé des orphelins* », *loc. cit.*, p. 113.

⁷⁰⁶ Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967, p. 155.

« Détrompe-toi, petit frère, il y a toujours quelque chose à voir! Au besoin, on invente » (AO : 98), répondra du reste Rodney à un orphelin qui aura rapidement compris qu'on peut « toujours donner à voir, même quand il n'y a rien à montrer » (*idem.*) et que le public et les autorités « sont de grands dadaïes : ils ne voient que ce qu'on leur montre » (AO : 125).

Voir ou ne pas voir, être vu ou ne pas être vu, vouloir être vu, ne pas le vouloir ou vouloir voir : autant de déclinaisons d'une économie de l'aveuglement et de la monstration qu'exploitent tant Tierno Monénembo dans son projet rwandais qu'un auteur comme Kossi Efoui qui parle, sans jamais réellement le clamer – au contraire –, à partir de son expérience togolaise. Car bien que nous nous soyons limitée jusqu'à présent aux productions nées de la demande et du besoin mémoriels qu'a suscités le génocide rwandais – véritable catalyseur de la demande franco-française et plus généralement occidentale pour une littérature des violences dites postcoloniales africaines –, il n'y a pas que le Rwanda qui ait fait l'objet de productions littéraires. Tel que le confie encore Tierno Monénembo en entrevue, répondant à une question entourant les propos de Patrice Nganang sur l'impact du génocide de 1994 sur la production littéraire des auteurs africains :

Je ne sais pas si c'est aussi clair que le dit Patrice Nganang. Est-ce que, par exemple, la problématique rwandaise a atteint quelqu'un comme Kourouma quand il écrit *Allah n'est pas obligé*? Je ne suis pas sûr. Je dirais plutôt que c'est la violence des années 1990 – qu'elle soit algérienne, rwandaise, libérienne ou sierra-léonaise par l'entremise des guerres qui ont eu lieu – qui a fait son entrée dans la création africaine actuelle. Elle y est bel et bien présente et elle contribue forcément à l'évolution de la littérature africaine. [...] Certains éléments historiques des années 1990 sont entrés dans la littérature africaine de la même manière que des éléments de la période coloniale ont fait irruption, à l'époque, dans les textes de Sassine ou de Sony Labou Tansi⁷⁰⁷.

Et il en va de même de Kossi Efoui, cet auteur qui a choisi initialement de poser son écriture sous le signe de la provocation en choisissant de penser son acte de création en termes de déconditionnement : déconditionnement du mot, déconditionnement du soi, déconditionnement des préconstruits sociaux qui enferment des individus et des peuples dans les cadres répressifs d'une étiquette, d'un style ou encore d'une apparente volonté de réconciliation nationale. « J'ai intériorisé 30 ans de dictature, je ne peux évacuer cette chose

⁷⁰⁷ Cité par Éloïse Brezault, *Afrique : Paroles d'écrivains*, op. cit., pp. 260-261.

immonde », confiera-t-il d'ailleurs en 1993 au moment de la publication de *La Malaventure*. « On ne peut pas dire que ce que j'ai vécu ne m'a pas atteint; c'est faux, tu es attentif jusque dans les os et il faut fabriquer ton quotidien avec ça⁷⁰⁸. » En ceci, Efoui se montrera plus sensible que d'autres au simple fait que la réalité du genre, de la personne, de la nation ou de la race, même lorsque noire ou africaine, n'est pas une essence mais un construit : le résultat d'une succession d'actes performés à répétition par un corps pouvant être tant individuel que social et dont la surface perméable se révèle toujours être l'enjeu d'une inscription politique.

5.3. Kossi Efoui, pour une esthét(h)ique du travestissement

Si je prends le terme d'*artiste noir* ou de *culture noire* comme on l'entend, je crois que la question se pose en termes de communication et de mode, car il s'agit d'apparence. Il n'y a pas d'essentialité noire dans le domaine artistique, mais on peut en tant qu'artiste noir vivant en France se heurter à des problèmes de diffusion, de place sociologiquement faite à une catégorie de la population. [...] On est là dans des questions d'ordre politique, historique, sociologique... Ça ne joue pas que négativement, il peut y avoir tout à coup la mode des écrivains francophones⁷⁰⁹.

Kossi Efoui, 2013

Jouer le jeu de l'institution

Sur le plan institutionnel, il faut remonter à l'année 1989 pour voir le nom de Kossi Efoui apparaître pour la première fois sur la scène artistique francophone. Cette année-là, l'hermétisme et le caractère hautement politique de sa pièce *Le Carrefour*, qui met en scène trois personnages dominés par la violence des rôles qui leur sont imposés par un texte et son auteur dans un pays en proie à la répression d'un régime à la fois néocolonial et totalitaire, lui valent de remporter le Concours Théâtral Interafricain chapeauté par Radio France International (RFI). Il faut comprendre que nous sommes alors en 1989, soit l'année même de la chute du mur de Berlin, soit quelques années après les premières émeutes et manifestations étudiantes envers le régime Eyadéma et soit, surtout, quelques années après que les premières conditionnalités humanitaires aient été imposées aux jeunes États africains bénéficiaires des

⁷⁰⁸ Cité par Jacques Chevrier, « La fantasmagorie de l'Histoire dans l'œuvre romanesque de Kossi Efoui », dans Beïda Chikhi et Marc Quaghebeur [dir. de publ.], *Les Écrivains francophones interprètes de l'Histoire. Entre filiation et dissidence*, Bruxelles, Peter Lang, 2006, p. 491.

⁷⁰⁹ Cité par Pénélope Dechaufour, « L'humanité est un son : entretien avec Kossi Efoui », *loc.cit.*, p. 49.

programmes d'ajustement structurel des grands bailleurs de fonds internationaux⁷¹⁰. En d'autres termes, au moment où Kossi Efoui écrit, soumet et monte pour la première fois *Le Carrefour*, l'époque et la scène culturelle franco-française et togolaise sont enfin prêtes – ou du moins plus ouvertes – à recevoir une pièce qui se refuse à fermer les yeux sur vingt ans de répression des voix et de disparition des corps dans un pays où la rhétorique politique du « Père de la Nation » exige de chacun de ses citoyens qu'il performe convenablement. Comme le remarquent en effet Guy Ossito Midiohouan et Camille A. Amouro :

Under [the neocolonialist, totalitarian nature of the Eyadéma regime, which has browbeaten its citizens into conformity], political life in Togo is like a farce played out on an enormous stage. In relationships between the governed and those who govern, the cardinal rule is to pretend⁷¹¹.

Prétendre à l'« unité nationale », au jour de la « Libération » du 24 janvier 1974⁷¹², à la politique de « paix » et de « dialogue » du « Guide de la révolution », à l'efficacité des « programmes de stabilisation » du régime, etc. Le tout encouragé par les différents médias nationaux (radio, télévision, journaux, marché du livre...) qui s'entêtent à diffuser une réalité scénarisée par un souffleur ou un maître de cérémonie dudit Parti, et dont le principal objectif est d'affaiblir la capacité de formuler, d'énoncer et de communiquer d'autres significations reçues que celles autorisées par la propagande étatique.

Aussi, pour quiconque a lu et est familier avec l'œuvre dramatique et romanesque de Kossi Efoui, il n'est pas exagéré de dire que son écriture s'avère hypersensible à cette problématique, soulevée notamment par Judith Butler et d'autres constructivistes œuvrant dans le domaine des études féministes, *queer*, postcoloniales et culturelles américaines, qui entoure la *capacité d'agir* et de *dire* du corps-citoyen au sein de tout processus social de signification. L'identité, selon la conceptualisation du sujet proposée par ces intellectuels, ne serait en effet jamais antérieure au champ culturel qui la situe et la construit, mais serait

⁷¹⁰ Sur ce sujet, voir Christopher Clapham, *Africa and the International System*, op. cit., pp. 192-198.

⁷¹¹ « Between Resignation and Refusal : Francophone Togolese Writers under the Eyadéma Regime », *Research in African Literatures*, vol. 22, no 2, 1991, p. 121.

⁷¹² Date à laquelle le président Eyadéma aurait échappé *in extremis* à un accident d'avion supposément orchestré par des forces impérialistes et dont l'incident sera rapidement mythifié et le jour célébré à répétition par la propagande officielle du régime.

toujours le fruit en situation d'une performance : celle du sujet individuel qui, par le positionnement de son corps, de ses gestes et de sa parole, confirme, répète ou conteste les règles d'intelligibilité rendant ponctuellement possibles ou non la reconnaissance d'un corps se targuant publiquement de dire « je ». Comme l'écrit à ce sujet Judith Butler :

Si l'on comprend vraiment l'identité comme une *pratique*, de surcroît signifiante, on en vient à concevoir les sujets culturellement intelligibles comme les effets d'un discours comportant des règles et qui s'insère dans les actes signifiants, courants et ordinaires, de la vie linguistique. Pris abstraitement, le langage renvoie à un système ouvert de signes par lequel l'intelligibilité est constamment créée et contestée. En tant qu'organisations historiquement singulières du langage, les discours se présentent au pluriel, coexistant dans les mêmes cadres temporels, et instituant des convergences imprévisibles et involontaires à partir desquelles se créent des modalités spécifiques de possibilités discursives⁷¹³.

Dans de telles circonstances, il faut concevoir la personne, la race, le genre ou la nationalité comme autant de catégories modulables et régulées dont le masque et la couleur de l'identité ont depuis longtemps été légitimés au fil de « *répétition stylisée d'actes*⁷¹⁴ » (paroles, gestes, comportements, attitudes, etc.) entrés progressivement dans les pratiques culturelles d'une société par la punition, l'expulsion et l'éventuelle disparition des corps jugés indésirables – généralement pour avoir performé ces mêmes actes d'une façon considérée comme collectivement « inconvenante », « déplacée » ou « menaçante » pour l'ordre social. On repensera entre autres aux pleureuses de l'Antiquité grecque et latine ou à celles qui ont émergé tant en Europe qu'en Afrique dans les périodes d'immédiat après-guerre ou post-génocide; ou encore au protagoniste de Tierno Monénembo, condamné à mort pour avoir joué le mauvais rôle au mauvais endroit dans un pays en pleine situation post-conflit.

Indépendamment de la singularité de chaque cas, et ce, qu'ils soient fictionnels ou réels, la violence, ici, peut se comprendre comme une violence de surface, car elle s'inscrit sur les corps d'individus désormais « "mis en texte", mués en signifiants des règles⁷¹⁵ » du *logos* d'un groupe qui, lui-même, s'incarne, prend chair, par cette mise en forme des corps qui n'est

⁷¹³ *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005 [1990], pp. 270-271.

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 265.

⁷¹⁵ Michel de Certeau, « Des outils pour écrire le corps », *Traverses*, no 14-15, 1979, p. 3.

rien de moins qu'une mise aux normes du discours social. L'*illusio*, pour reprendre un terme cher à Bourdieu, lie ainsi le public et chacun de ses agents – devenus acteurs et actrices d'un « champ » – au sein d'une croyance en la *substance* d'une identité X (raciale, nationale, personnelle, genrée, etc.) qui n'est en fait qu'un construit produit par la répétition d'une performance. « Si cette réalité est constituée comme une essence intérieure, rappelle d'ailleurs Judith Butler, cela implique que cette intériorité est précisément l'un des effets d'un discours fondamentalement social et public, de la régulation publique du fantasme par la politique de la surface du corps⁷¹⁶ ». Se dessine alors le paradoxe d'une identité qui, parce que construite, parce que fabriquée à répétition par le corps d'autant d'agents devenus acteurs et actrices par leur performance, crée certes « les effets de vérité d'un discours d'une identité première et stable⁷¹⁷ », mais s'avère ultimement impossible à incarner ou à intérioriser entièrement puisque n'étant que rôle et que langage, soit une signification de surface. En ceci, « je » n'est jamais totalement en adéquation avec lui-même. Et puisqu'il est toujours possible qu'une syncope, qu'un changement de ton, de rôle, de style ou qu'un contretemps vienne perforer l'apparente permanence de toute identité imposée ou d'appartenance, l'éventualité demeure que le fondement temporel et contingent de cette même identité soit révélé au grand jour. Tel, par exemple, par un jeune écrivain togolais qui, lors de nombreuses sorties institutionnelles et médiatiques en France, s'amuse à clamer sur toutes les scènes et sur tous les plateaux que l'Afrique n'existe pas, qu'elle n'est qu'une invention⁷¹⁸ et que : « La meilleure chose qui puisse arriver à la littérature africaine, c'est qu'on lui foute la paix avec l'Afrique⁷¹⁹. » Mais faut-il encore que le jeune auteur togolais en question ait d'abord été vu, reconnu et invité à se prononcer pour que sa parole puisse retentir et être entendue sur ces mêmes plateaux et sur ces mêmes scènes. Ce qui sous-entend une certaine conformité du corps/corpus de l'auteur en question aux règles du « système » du « champ de production »

⁷¹⁶ Judith Butler, *op. cit.*, p. 259.

⁷¹⁷ *Idem.*

⁷¹⁸ Les citations exactes sont les suivantes : « La littérature africaine n'existe pas » (Kossi Efoui cité par Boniface Mongo-Mboussa, *Désir d'Afrique*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2002, p. 138) et « L'Afrique n'existe pas, ce n'est qu'une fiction, une représentation », (Kossi Efoui cité par Jacques Chevrier, « La fantasmagorie de l'Histoire dans l'œuvre romanesque de Kossi Efoui », *op. cit.*, p. 496)

⁷¹⁹ Cité par Jean-Luc Douin, « Écrivains d'Afrique en liberté », *Le Monde*, 22 mars 2002, p. 16.

au sein duquel il s'insère. Et sans laquelle aucune entrée, voire aucun processus d'invitation ou de reconnaissance minimal n'aurait été envisagé ou même pensable.

Dans un cas comme celui de Kossi Efoui, l'expérience des violences africaines post-indépendance – dites également postcoloniales – et leurs conséquences inévitables sur l'écriture de ses romans et de ses pièces est ce qui lui sert « systématiquement » de mot de passe. Sur ce point, Kossi Efoui n'est pas dupe de la posture que sa personne projette et des catégories qu'elle appelle sur la scène critique, éditoriale et culturelle franco-française comme il l'énonce très clairement pour une première fois dans *La Fabrique de cérémonies*⁷²⁰ – par le biais notamment de la mise en abyme que représentent *Périple Magazine* et son mentor « Monsieur Mani, ex-mercenaire » (FC : 243) –; et comme il le démontre ensuite avec brio dans *Solo d'un revenant* qui, de tous ses romans, est celui dont le thème et la forme s'avèrent être les plus conformes aux valeurs esthétiques et aux goûts du « centre » – avec ses multiples intertextes, le doute qu'il jette sur son propre appareil énonciatif, le travail de la fiction et des modes stéréotypés de représentation d'une violence « typiquement » africaine, son recours à l'intermédialité, etc. – et qui lui vaudra d'ailleurs trois prix littéraires. Au printemps et à la rentrée d'automne 2009, soit un an après la parution de *Solo* aux Éditions du Seuil, Kossi Efoui se voit en effet remettre les prix Tropiques, Ahmadou Kourouma et des cinq continents de la Francophonie pour un livre qui, nous dit-on, « remet en cause des évidences en imposant un métissage des genres – fable, théâtre, poésie – portant sur la cruauté du monde un regard vif et intransigeant⁷²¹ ». Ici encore, on voit que le SLF demeure fidèle à lui-même en récompensant une œuvre qui, d'un côté, traite de la « cruauté du monde » et plus particulièrement celle d'un sous-continent que l'on sait être noir, africain et subsaharien; et, de l'autre, maîtrise les formes génériques d'une littérature que l'on associe généralement à l'Afrique (fable, théâtre, poésie), mais en réalité a tout des qualités valorisées au « centre » en témoignant d'un profond respect et d'une connaissance évidente de certains classiques européens ayant traité de la question de la violence.

⁷²⁰ János Riesz a su traiter de la question dans son bref article « La parole pour vendre - Über die Sprache in den Zeiten der Werbung », dans Tobias Wendl [dir. de publ.], *Afrikanische Reklamekunst*, Wuppertal, Peter Hammer Verlag, 2002, pp. 161-165.

⁷²¹ Le jury cité par Organisation internationale de la Francophonie, « Prix des cinq continents de la Francophonie 2009 : dossier de presse », en ligne, <http://www.francophonie.org/IMG/pdf/Dossier_presse_-_Laureat_2009_Prix_des_5_continents_de_la_Francophonie-2.pdf>, consulté le 23 août 2015.

En fait, en plus d'intégrer et de retravailler deux citations tirées d'un recueil de poésie de Henri Michaux (*Épreuves, exorcismes* rédigé entre 1940 et 1944) et de *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar, l'appareil énonciatif de *Solo* s'amuse à référer ponctuellement aux figures imposées d'une certaine littérature de genre, soit celle des récits de témoignage ou « guerriers » de la Première Guerre mondiale (SR : 110-111), et à dépeindre cyniquement les attentes spécifiques du marché des biens culturels occidental – auquel sa thématique et sa trame narrative répondent et se rapportent directement – tout en soulignant l'affront que ce type de productions exotisantes infligent à des populations dont les plaies encore vives deviennent alors matière à représentation et à expérimentation artistiques.

Nous arrivons dans une rue latéritique, bordée de manguiers, qui contourne maintenant le Centre de la Renaissance des Arts, où des baraquements d'artistes sont reliés entre eux par la solidité d'une clôture grillagée.

On voit des inventions sculpturales, des assemblages inédits d'outils aratoires, d'ustensiles d'artisan, des pioches et des houes greffées à des tuyauteries de mitrailleuses, toute cette œuvre d'art attendant d'être transportée par cargo vers l'Europe, pour être exhibée à la Foire universelle des Esthétiques métissées, avec l'étiquette *Née sous la guerre*. On dit que c'est la mode là-bas de croire que le génie de l'art habite les grands déserts d'épouvante.

À l'entrée du quartier résidentiel, on voit un socle en béton armé et troué, solide et vide, à part de grosses armatures de fer tressé, derniers vestiges d'une œuvre inaugurée. [...] Une œuvre dont le dévoilement avait dû glacer les familles, au point qu'on n'avait pas tardé à couvrir l'ensemble d'immondices, avant de déboulonner l'œuvre et de la mettre à terre – instruments de musique et jouets soudés à des pièces d'armes démembrées *Les Armes de la Reconstruction* –, le socle à présent tenant seul le poids de pisse et de vomi dans les creux d'une inscription gravée aux flancs NE PAS TOUCHER. (SR : 195-196)

Cet extrait, qui revêt en lui-même un certain aspect prophétique, démontre à quel point Kossi Efovi sait à quel public il s'adresse et où se situe sa valeur commerciale et littéraire⁷²² en

⁷²² Sur ce point, d'ailleurs, la narration de *Solo d'un revenant* insiste en fournissant un autre clin d'œil à ce sujet à son lecteur par le biais d'un second passage métadiscursif sur les règles du marché artistique occidental et son goût pour une certaine image stéréotypée des violences « postcoloniales » : « Une caisse de brouette sacrément arrangée, avec ses rajouts d'essieux, de roulements à billes, de chaînes et de sangles, encoconnée de coussins, la caisse de brouette qui rappelle ce cliché qui avait en son temps valu une récompense à son auteur, un artiste photographe de guerre : c'était durant les années qu'on appelle encore, pour aller vite, les années de débrouille. C'était les premières débandades, il y a longtemps, dix ans, une vie ou deux, on se souvient : le cliché : on voit une personne morte de fatigue ou un corps rendu inapte à la longue marche par un trop grand vieillissement ou une trop grande jeunesse, quelqu'un qu'on transporte dans une brouette déjà encombrée – cartons, cuvettes, basse-cour en paquets pendouillant sur les flancs. On voit le visage éclairé par une lampe de

jouant à mettre en lumière les lieux communs et les attentes institutionnalisées d'un marché qu'il a lui-même progressivement intégré en lui proposant une succession d'œuvres qui ne font que parler de violence sans jamais toutefois en montrer ce qu'elle a de plus évident⁷²³. D'où l'inscription « NE PAS TOUCHER », marque visible d'un avertissement sous forme de schibboleth⁷²⁴, aux flancs d'une création qui n'aurait probablement pas dû aborder aussi directement une réalité aussi fuyante. De *La Polka* à *L'ombre des choses à venir*, les romans de Kossi Efoui se plaisent effectivement à dire les rouages plutôt que les effets d'une violence qui, certes, détruit, blesse, démembre et désolidarise des populations, mais s'écrit d'abord sur les corps de sujets devenus moyens d'une fiction qui, de l'ombre de ses coulisses, travaille à réguler l'ordre des apparences : apparences d'unité et de paix, de reconstruction et de réconciliation nationales, de bonne volonté individuelle ou collective, de croissance économique, de chaos scénarisé pour un certain marché ou encore de coopération internationale. Tous ont notamment pour particularité de s'entêter à représenter des corps objectivés⁷²⁵, pris dans la répétition contraignante d'un personnage qui ne sera rapidement plus que rôle anonyme, ainsi que des narrateurs divisés, dédoublés, scindés entre une identité qui leur est imposée – « il me présente à moi-même : – Vous vous appelez Edgar Fall et vous parlez russe » (FC : 10) – et le « je » d'un être toujours encore en quête de soi. « Peut-être éprouverai-je, ayant craché toute l'amertume, ce sentiment dont m'a parlé Axis Kémal, ce sentiment de chercher un trésor dans le noir. Et ce trésor sera ma propre vie, laquelle fut un temps dérobée à mon regard » (OCV : 157), dira d'ailleurs l'orateur de *L'ombre des choses à venir* en écho aux propos tenus quelques années plus tôt dans *La Fabrique* par Edgar Fall :

brousse : boîte de tomate évidée, tuyau de bambou avec l'assortiment de cotonnade tressé en mèche, et la lumière de la flamme non pas éclairant, mais comme jetant un gros gras rouge sur le visage, et quelques que soient les recadrages disponibles plus tard sur le marché des cartes postales, on peut lire sur la boîte de tomate SALSA DI POMODORO/MADE IN ITALY. On voit les mains accrochées à la boîte de la lampe de brousse, comme détachées du corps, le corps lui-même se confondant avec l'inertie des ballots et des volatiles qui signalent encore leur présence dans un vague alignement de plumes parmi les étoffes. » (SR : 17-18)

⁷²³ Sur ce sujet, voir l'article de Caroline Giguère, « L'indicible dans *La Polka* et *La Fabrique de cérémonies* de Kossi Efoui : jeux de masques et de coulisses », *Interférences littéraires*, no 4, 2010, pp. 131-140.

⁷²⁴ Nous référons ici directement à l'essai que Jacques Derrida consacre à l'œuvre de Celan : *Schibboleth pour Paul Celan*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1986, 125 p.

⁷²⁵ Le terme objectif est ici pris dans sa pluralité sémantique et fait ainsi référence tant au système optique de lentilles de toute caméra qu'au but à atteindre dans le cadre d'une opération stratégique.

Je cherche les coulisses de la vérité, Lucia, si je suis dans cette nuit, c'est pour chercher les coulisses. Si je trouvais les coulisses, je me vêtirais d'un costume de revenant et d'un méchant masque style arts premiers, je ferais reculer le metteur en scène jusqu'à la crise cardiaque, et tout s'arrêterait.

Et le fantôme d'Henri le Navigateur disparaîtrait soudain à l'horizon, et l'horizon s'ouvrirait enfin, et la mer se retirerait. Et les hommes, les femmes, les enfants se réveilleraient sur une scène géante, dans une salle des fêtes peuplée d'endimanchés formés pour la claque. (FC : 153)

Et ce, jusqu'à ce qu'ils acceptent d'endosser un autre costume, un autre visage et un autre masque, encore une fois. Car comme le dit si bien l'orateur de *L'ombre*, fuyant un pays où il aurait dû mener une guerre que personne n'ose nommer sinon que par le nom d'une opération appelée « épreuve de la frontière » et qui tait ce qu'elle marque : « Tu te laisseras tuer : voilà l'unique instruction qui élève au-dessus de toute morale, de tout pouvoir, de tout commandement, de toute domination, et sur laquelle n'importe quel dieu n'a plus qu'à la boucler. » (OCV : 156) Un orateur qui, rappelons-le, apprend de six « *girly boys* », toutes précieusement nommées par Axis Kémal – Edmée, Nisrine, Eurydice, Saphira, Cybèle, Mnémosyne –, à délaïsser son identité pour se déguiser en femme et, ce faisant, à dégager un espace de liberté en assimilant le b.a.-ba des pratiques genrées afin de se réinventer. « Il faut se déshabituer de soi avant de continuer la route, ajoutera-t-il, perdre [...] toutes ces marques qu'on nous a élevés à porter en devanture, tous ces signes extérieurs par quoi on s'imagine soi-même, ces possessifs que j'accepte de confier à l'oubli par le feu. » (OCV : 155) Soit, comme Ulysse devant le cyclope, apprendre à être et se dire « personne ».

Le *drag* a en effet cet avantage sur la réalité qu'il exalte sa liberté en sachant que l'identité de genre est une fiction dont il s'avère toujours possible de permuter les masques. Dans sa version la plus complexe, rapportent entre autres Esther Newton et Judith Butler, il « subvertit fondamentalement la distinction entre l'espace psychique intérieur et extérieur », « tourne en dérision le modèle "expressif" du genre » et conteste « l'idée qu'il y aurait une vraie identité [genrée]⁷²⁶ » en performant simultanément les pratiques des deux identités sexuées construites et reçues socialement dans toutes leurs possibles déclinaisons : intérieures et extérieures, essentielles et corporelles, substantielles et textuelles. En d'autres termes, le

⁷²⁶ Judith Butler, *op. cit.*, p. 260.

drag « est une double inversion qui dit “les apparences sont trompeuses”⁷²⁷ », car il « joue » à être lui-même tout le monde et personne à la fois sachant que « personne » est un rôle, un statut accordé par la grammaire dans le langage, et l’individu un acteur qui gagne à troquer son désir de vérité pour le masque et son rire puisque « je » n’est pas l’auteur de son texte, mais une fonction de ce dernier, et ce, même s’il peut lui-même se targuer d’écrire.

Quand ces corps excessifs faisaient leur entrée, se rappelle encore l’orateur de *L’ombre*, ils étaient beaux comme les acteurs savent être beaux : en dehors des contingences de leur corps ordinaire. [...] Dans leur démarche il y avait l’assurance et l’élégance de ceux qui n’attendent aucun acquiescement, ni qu’on se joigne à eux. Comme si la bulle de fanfaronnade dont elles se recouvraient pour traverser le monde ordinaire et hostile était une forteresse ou une carapace inattaquable. (*OCV* : 62)

En ceci, contrairement à ce qu’on pourrait dire ou à ce qu’on pourrait croire, le masque, lorsque choisi, a également son avantage : il permet de résoudre jusqu’à un certain point le conflit entre fonctionner et être, entre aspiration et réalité, entre stéréotype et visage, en apprenant que « prétendre » et « changer constamment de rôle sans jamais prendre aucun de ses rôles au sérieux »⁷²⁸ est peut-être la seule possibilité de liberté dans une réalité construite sur une mer de rêves, d’oubli et de faux-semblants, pour reprendre une métaphore coloniale de *La Fabrique*⁷²⁹. « Je suis » devenant ainsi « je joue » à être un père ou une mère de famille, une victime, un coupable, un homme, une femme, un enfant, un écrivain européen ou africain, noir, togolais, français et « postcolonial » et, parfois, un peu de tous ces personnages à la fois. Comme le dit si bien Gilles Lhuillier réfléchissant à la figure d’Ulysse et à ses réinterprétations contemporaines : « Être quelqu’un, c’est jurer que l’on n’est “personne”, aussi longtemps que l’on n’est pas mort. Car la ruse d’Ulysse [sa métis] porte non sur un

⁷²⁷ Esther Newton citée par *idem*.

⁷²⁸ Hannah Arendt citée par Gilles Lhuillier, *La loi, roman*, *op. cit.*, p. 32.

⁷²⁹ Comme dans cet extrait : « La mer mange et recommence. Remange les bâtisses coloniales. Peut-être qu’au loin, au-delà de la ligne d’horizon, mouillent des vaisseaux fantômes, des caravelles sorties nuitamment de quelque musée marin de Lisbonne, comme si l’infant du Portugal, Henri, Henri dit le Navigateur, avait de nouveau ordonné, comme il avait, cinq siècles plus tôt, ordonné (selon ses propres termes transcrits par le scribe) “que ses caravelles allassent, armées pour la paix et pour la guerre, au pays de Guinée où les gens sont extrêmement noirs”, des vaisseaux aujourd’hui fantômes, aujourd’hui hésitants sur cette crête d’horizon entre la désobéissance et le naufrage, aujourd’hui hésitants – cinq siècle plus tard – devant la nouvelle mission, un ordre de repli ; rapporter enfin au port de Lisbonne, au cœur de l’Europe, les vieux rêves abandonnés en ce pays de Guinée, rapporter jusqu’au plus petit des derniers souvenirs de pierre. » (*FC* : 91-92)

objet quelconque, mais sur le “je”, le sujet même de l’énonciation : “Je” dis que je “suis” “personne”⁷³⁰. » Et c’est précisément là que repose toute la force d’une posture et d’une œuvre comme celle de Kossi Efoui qui, constamment, joue et se joue du jeu de rôles imposé par l’institution et, plus précisément, par le « système littéraire francophone » afin de se fabriquer tout simplement comme auteur, sans autres attributs que celui d’être « personne ».

La quête d’africanité, c’est créer une cohorte d’artistes qui ne seraient plus que les gardiens d’un temple, affirme-t-il d’ailleurs au cours d’une entrevue en 2013. Les artistes africains ne seraient alors que les guides d’un musée où celui qui vient au spectacle africain s’attend à un certain nombre de choses et il faut lui donner satisfaction. C’est ainsi qu’on en arrive à des comportements un peu idiots et qu’on entend des réflexions du type : « c’est un livre africain donc ça se passe en Afrique ». Quand on lit un auteur américain personne ne s’évertue à y trouver l’Amérique. Mais un livre africain a de la valeur quand on y trouve l’Afrique (ou l’Afrique que l’on cherche). Encore une fois : où est la surprise? Si un artiste ne crée pas la surprise par son geste où est l’œuvre? [...] Où est ce qui dérange? Où est ce qui fait saillie à l’intérieur de la monotonie, si les œuvres ne proposent que des choses attendues⁷³¹?

Aussi, s’il est clair que des œuvres comme *La Polka* et *La Fabrique de cérémonies* dépeignent le décor sans nécessairement montrer les visages de la violence que l’on attend de la région dont il provient, *Solo d’un revenant* et (plus encore) *L’ombre des choses à venir* se plaisent, quant à elles, à jouer de tous les codes convenus afin de brouiller les pistes. Intertextualité, condensation, répétitions et détournements de certains réseaux sémantiques, refus de représentation linguistique, (dé)figuration de lieux connus, de lieux communs, de lieux historiques, jeux sur le genre et travestissement du canon des écritures européennes de la violence sont autant de stratégies narratives qui peuplent leurs appareils d’énonciation respectifs. Autant de stratégies qui sont, au bout du compte, autant de façons pour un auteur de se distinguer d’une posture qui *semble naturellement* lui appartenir en usant mieux que quiconque des outils d’une autre posture, c’est-à-dire d’une autre personne, historiquement construite, à partir desquels situer sa parole dans le jeu contraignant des apparences qui structurent les filtres du « système littéraire mondial » et « francophone ». Confirmant en ceci la maxime voulant que « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » puisque toute

⁷³⁰ Gilles Lhuilier, *op. cit.*, p. 32.

⁷³¹ Cité par Pénélope Dechaufour, « L’humanité est un son : entretien avec Kossi Efoui », *loc. cit.*, p. 51.

prise de position, si elle se veut spécifiquement efficace et socialement intelligible, doit se faire « dans l'orbite d'une compulsion à répétition⁷³² » où seule la maîtrise des règles gouvernant la signification s'avère être en mesure d'ouvrir le « champ » à d'autres *possibles*.

Brouiller les pistes

Proposition 6 : la reconnaissance d'un écrivain peut s'effectuer à plusieurs niveaux distincts, qui ont tendance à s'exclure. Dans le champ local, souvent national, il peut prétendre à une certaine légitimation, sous forme de prix ou de récompenses, parfois même de prébendes, sous forme de position de pouvoir comme membre du jury, directeur littéraire, critique, responsable d'association, etc. Au niveau du SLF, il peut prétendre aux mêmes avantages, mais décernés à Paris ou dans les institutions centrales, y compris les institutions de la francophonie [...]. À un troisième niveau [...], il peut en principe trouver une reconnaissance dans la « République mondiale des lettres », sous la forme de traductions multiples. À noter que c'est la reconnaissance au deuxième niveau qui détermine presque toujours la possibilité du troisième⁷³³.

Pierre Halen, 2003

Sur le plan institutionnel, nous l'avons dit, il faut remonter à l'année 1989 pour que le nom de Kossi Efoui apparaisse pour la première fois sur la scène artistique francophone. Cette année-là, poursuivions-nous, l'hermétisme et le caractère hautement politique de sa pièce *Le Carrefour* lui valent de retenir l'attention du jury composé par Radio France International (RFI) dans le cadre d'un concours qu'elle avait fondé vingt ans plus tôt dans le but, certes, de favoriser l'émergence de jeunes artistes francophones prometteurs, mais également de remplacer dans la programmation de la plupart des radiodiffuseurs locaux – et ce, à leur demande – une émission produite par Radio France Inter pour un public hexagonal par des créations théâtrales d'Afrique et de l'Océan indien⁷³⁴. L'idée ici étant de diffuser auprès des populations locales du continent africain des créations elles-mêmes locales écrites dans l'écrin de la langue française. *Le Carrefour* sera conséquemment monté à Lomé en 1989, en France et dans la francophonie dans les années suivantes et publié chez L'Harmattan un an plus tard comme œuvre à la fois africaine et francophone. Puis au *Carrefour* succèdent

⁷³² Judith Butler, *op. cit.*, p. 271.

⁷³³ « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 28.

⁷³⁴ RFI, « Françoise Ligier : musique, théâtre et littérature sur les ondes », *MFI Hebdo : Culture société*, en ligne, <<http://www1.rfi.fr/fichiers/MFI/CultureSociete/1945.asp>>, consulté le 20 août 2015.

rapidement *Récupérations* (1992), *La Malaventure* (1993), *Le petit frère du Rameur* (1995), *Que la terre vous soit légère* (1996), *Le Corps liquide* (1998), toutes des pièces qui, entre 1992 et 1998, trouvent accueil auprès de maisons d'édition françaises et belges (notamment Lansman et Le bruit des autres) et d'un public appâté par la radicalité d'une écriture africaine éminemment contemporaine. C'est que demeuré fidèle aux procédés narratifs, scéniques et métadramatiques du *Carrefour* – un texte qu'il réécrira littéralement trois fois et dont le titre fait référence à l'espace symbolique qu'il incarne dans la culture éwé comme lieu du sacrifice et du choix⁷³⁵ –, Kossi Efoui poursuit dans sa volonté de dire la transfiguration de la réalité par la fiction en montrant sur scène la violence d'un certain discours totalitaire (économique, politique, social, médiatique, néocolonial, etc.) qui trouve son expression dans la répression qu'un format (théâtre d'auteur, émission de télévision, veillée mortuaire dans un studio de cinéma, etc.) exerce à chaque fois sur le corps et la voix de ses personnages. Dans la majorité de ces pièces, la parole en effet se répète, reprend, chute et se distribue telle une tâche donnée par un souffleur à des personnages qui se voient confrontés au choix de rester ou de quitter une scène où on ne peut performer qu'un seul texte, qu'une seule trame, limitée à quelques mots et quelques gestes, afin de se conformer à la volonté de l'auteur/autorité en place.

Aussi, lorsque *La Polka* paraît aux Éditions du Seuil à la rentrée printanière de 1998, personne ne s'étonne de lire, sous la plume d'un auteur et dramaturge africain déjà connu pour le traitement que son écriture réserve à la forme et aux discours sociaux dans lesquels il baigne, le décor d'une Afrique inauthentique, dont les contours de la géographie n'ont de réels que les mots et les mythes généralement entretenus pour la décrire. Ceux d'une certaine cartographie coloniale d'abord, revisitée et relue pour qualifier la Capitale ou Ville-Haute ou encore le Pays du Lac, cette région « colorée en bleu clair » dont « la légende précise : *bleu clair* = *région cotonnière* » (*Po* : 100); et ceux ensuite d'Iléo Para et des habitants de la Ville-Basse, aussi appelée St-Dallas, et où ceux qui s'y abritent (car on sait que la vie y est précaire) ont pris pour habitude de la rêver « comme un almanach » (*Po* : 16).

⁷³⁵ Sur le sujet, voir notamment Sylvie Chalaye, « *La malaventure* (Kossi Efoui) », *Dramaturgies africaines d'aujourd'hui en 10 parcours*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, coll. « Regards singuliers », 2001, pp. 63-72.

En ce lieu où rien de dur n'a été érigé, où il n'y a rien qui ne soit bris, fragment, colmatage, [raconte du reste un narrateur dont le lecteur ne connaîtra jamais le nom, oublié quelque part entre l'avant et l'après d'une violence tombée sous le silence d'un temps mis entre parenthèses], les seules choses entières sont les noms calligraphiés en couleurs sur les enseignes et les affiches confectionnées avec du crayon-feutre ou de la peinture grasse et brillante : Place Vendôme, Épicerie Côte d'Azur, Blanchisserie Champs-Élysées, Fabrique de briques Maison-Blanche... Et le terrain de football, une grande place sablonneuse entourée d'une palissade de ronces enchevêtrées, s'est attrapé le nom de Madison Square... Des noms fétiches qui ont fait leur preuve dans les différents ailleurs d'où ils proviennent, auréolés de magnificence, de force et d'éternité; des noms choisis par le bas quartier pour s'inoculer la richesse du monde, pour désigner une direction au sort et abasourdir Ville-Haute. (*Po* : 16)

L'action de nommer, ici mise en abyme, indique clairement la mise en fiction d'une réalité autrement insupportable sans toutefois masquer les visées d'un auteur qui, visiblement, a choisi de situer sa « posture » dans le giron d'un circuit de production international. Aucun nom africain ou à consonance exotique ne vient en effet diversifier la couleur des places élues et des villes choisies, ou encore des mots retenus pour composer sa trame narrative.

En fait, cherchant à se faire reconnaître en tant qu'auteur/acteur au sein d'un « système » qui a pour tradition de tracer une ligne de démarcation entre le « centre » et les « autres », Efoui fait le choix de parer le corps de son texte d'une certaine pureté de la langue française en évitant soigneusement d'adopter des langues africaines une tonalité ou encore certains mots. Loin de l'authenticité culturelle recherchée, revendiquée et popularisée par plusieurs auteurs du continent depuis la révolution langagière amorcée par Ahmadou Kourouma, la langue de *La Polka* refuse les étiquettes nègres et africaines, allant même jusqu'à inverser le rire provoqué par le parlé « petit nègre avaleur de *r* » (*Po* : 19) du personnage de chérubin tiré d'*Astérix* pour le remplacer par celui déchaîné par l'incapacité d'un narrateur étranger sur son propre continent à s'approprier le « *em'm* » d'une langue que l'on sait et devine africaine.

Et mon hurlement a buté sur le mot place, un mot qui, dans cette langue, ne se peut hurler d'aucune manière. De la foule ont jailli de grands éclats de rire quand j'ai remplacé le mot *em'm* par celui de place en français. La foule a redoublé de rire, faisant jouer crécelles, sonner cliquettes, trillettes, gongs doubles et gourdins sonores. Pape Solo m'a serré contre lui, puis il a dégagé un bras et pointé du doigt :

– Vas-y, ris, tu l'as trouvé, le rire discourtois. Pointe du doigt, désigne la Mort respectueusement assise dans l'assemblée des vivants. (*Po* : 139)

Le choix du français pouvant être (d)écrit comme un clin d'œil discourtois aux stéréotypes généralement nourris par les censeurs du « centre ». Comme si le texte rappelait à son lecteur franco-français qu'il n'est pas uniquement le fruit d'un auteur africain, mais d'abord celui d'un auteur francophone. Cependant, une fois replacée dans l'économie du roman, l'irruption de ce rire provoqué par l'intrusion du mot « place » n'est pas une simple adresse circonstancielle à un lecteur plus ou moins culturellement situé, mais bien la marque d'une voix/vie qui s'affirme et réapprend à s'articuler un certain soir de Toussaint, après des mois de mutisme, dans un roman où la violence d'un temps d'exception semble avoir eu raison de la singularité des visages, ainsi que des mots de ses personnages. Car, contrairement à ce que peut soutenir le critique Didier Amela qui ne voit dans l'univers romanesque de *La Polka* que l'expression d'« un cosmos de mots »⁷³⁶ qui ne servirait exclusivement qu'à brouiller les pistes, *La Polka* demeure essentiellement le roman d'une faillite : celle de la parole, du deuil et de la *capacité d'agir* dans le temps d'attente d'après la violence dans un décor laissé en ruines, et où seul un fou à qui tout manque jusqu'à son nom se rappelle de l'avant, du pendant, de l'après et de peut-être encore l'avenir.

St-Dallas s'est faite vieille comme toute chose abandonnée. Le masque d'ébahissement c'est quand tout se rétracte ainsi et qu'il ne reste plus que la rumination d'une ultime image qui cherche sa place entre avant et après. Je recherche dans cet entre-deux l'instant où j'aurai été présent pour la dernière pose, la bonne, quand tout le corps se fait solidaire et que le flash est imminent. Ce temps arrêté où Nahéma accroupie, Iléo Para accroupi, et le jeune homme au milieu avec un sac en peau de serpent – c'est moi... J'ai oublié jusqu'à la désignation du lieu, non plus le Bar M, non plus le trottoir ni le bord de marché, mais quelque part entre deux palissades. (*Po* : 65)

Et ce, malgré toutes les sorties publiques et tous les avertissements d'un auteur à son lecteur qui, lui, reconnaît certains indices et commence à remonter la piste le conduisant intuitivement de la violence à l'Afrique. Comme il en sera de même de *La Fabrique* qui, certes, cherche d'un point de vue formel à se distancier des lieux communs d'une voix que l'on dit noire et subsaharienne⁷³⁷, mais ne s'empêchera pas de représenter pour autant le

⁷³⁶ « Vers un renouvellement de l'écriture romanesque dans la littérature francophone d'Afrique subsaharienne : *La Polka* de Kossi Efoui », *Éthiopiques*, no 77, 2006, en ligne, <http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1516>, consulté le 15 août 2015.

⁷³⁷ Voir à ce sujet l'article de Thorsten Schüller, « Où est l'Afrique? La poétique du virtuel et du "sans lieu" dans la littérature mondialisée francophone de l'Afrique noire – L'exemple de la *Fabrique*

retour raté au pays natal d'un protagoniste que l'on sait être africain. La multiplication des références à d'autres codes esthétiques (télévision, cinéma, documentaire, magazine à sensation, roman-photo pornographique, etc.) de son appareil énonciatif ne suffira effectivement pas à masquer la provenance des violences d'une Afrique bien réelle⁷³⁸.

Concrètement, bien que construits discursivement et formellement comme fictionnels, les lieux des premiers romans de Kossi Efoui, et particulièrement ceux de *La Polka* (Ville-Haute, Ville-Basse et le Pays du Lac), se découvrent sous les traits d'une région connue pour être le site d'un paradigme de la violence que le lecteur « systématiquement » aime à lire et sait reconnaître; alerté qu'il est notamment par la couleur de certains noms africains et la souffrance de ses personnages : il s'agit d'Afrique. Et ce, à commencer par la couleur de son auteur Kossi Efoui, « né en 1962 à Anfoin (Togo)⁷³⁹ », qui indique plus encore que, si nous n'étions pas certains, il est probable qu'il s'agit là de lieux africains, de souffrances africaines, d'histoire coloniale et postcoloniale africaine. Mieux, il s'agit de la « barbarie » des violences de sa région subsaharienne. Et pour quiconque connaît l'histoire récente du Togo, les tensions politiques qui divisent sa capitale entre quartiers et les événements ayant eu lieu le 11 avril 1991 – jour où une trentaine de cadavres furent repêchés dans la lagune de Bè après que des hommes identifiés comme appartenant aux Forces armées togolaises eurent chargé sur une foule de manifestants –, il devient évident que la « lagune » de *La Polka* réfère à la lagune de Bè et que le « masque d'ébahissement » qui s'empare des visages des survivants signale la « marque corporelle [d'un] événement autrement infigurable⁷⁴⁰ » :

de cérémonies de Kossi Efoui », dans Ute Fendler, Hans-Jürgen Lüsebrink et Christoph Vatter [dir. de publ.], *Francophonie et globalisation culturelle : politique, médias, littératures*, Francfort, IKO Verlag, coll. « Studien zu den frankophonen Literaturen außerhalb Europas », 2008, pp. 163-174.

⁷³⁸ D'ailleurs, ce rapport paradoxal entretenu par Kossi Efoui et une certaine génération d'auteurs africains vis-à-vis de l'Afrique a été détaillé et analysé, entre autres, par János Riesz et Thorsten Schüller dans deux articles datant respectivement de 2003 et 2011, soit : « Le "retour au pays natal" dans *La Fabrique de cérémonies* de Kossi Efoui », *Ponts/Ponti*, no 3, 2003, pp. 63-78 et « À la recherche de l'Afrique perdue : le retour au pays natal dans le roman contemporain de l'Afrique noire d'expression française (Efoui, Alem, Effa, Miano) », dans Xavier Garnier et Virginia Coulon [dir. de publ.], *Les littératures africaines*, op. cit., pp. 321-333.

⁷³⁹ Première ligne de la biographie de l'auteur placée sur la quatrième de couverture du roman.

⁷⁴⁰ Caroline Giguère, loc. cit., p. 134.

La lagune verte et odorante s'est mise à dégorger des heures durant : une montre en plastique, une paire de chaussures attachées ensemble par les lacets, remplies de boue comme on pouvait s'y attendre, de grosses lunettes encore intactes, des sacs avec panoplie d'écolier [...]. Au milieu de la journée un corps d'homme est remonté à la surface. Et la foule hébétée a vu ça, est restée là en attente, là où précisément nous savons déjà qu'il est trop tard pour attendre. Nous nous sommes vraiment regardés, mus par ce recours merveilleux qui pousse à tout lire des yeux quand on a momentanément perdu le réflexe de la parole. Nous nous sommes vraiment vus. Nous avons vécu ensemble cette seconde précise où le masque d'ébahissement s'est attaché à nos visages. Nous nous sommes ressemblés les uns aux autres par le fait même de cet anonymat soudain qui a remoulé nos faces et nous a rendus définitivement identiques. Comme si une puissante gifle avait été distribuée avec une égale intensité aux petits et grands, animaux compris. Cela ne porte pas de nom, quoi qu'en disent les journaux qui auront toujours le mot événement pour rire. (Po : 61-62)

Apparaissant dès l'incipit du roman, le masque devient ainsi pour plusieurs commentateurs et critiques⁷⁴¹ le signe et le symptôme d'une violence « spécifiquement » africaine, car écrite et décrite par un auteur de la région qui, malgré toutes ses mises en garde et ses sorties provocatrices contre la tendance à l'étiquetage hâtif d'un certain public et de son « système culturel », continue de mettre au centre de ses représentations une histoire que l'on sait tant située que personnelle⁷⁴². Ce qui permettra à un spécialiste aussi respecté que János Riesz d'écrire que « les romans de Kossi Efoui sont bourrés de référents africains, de noms africains, d'allusions à l'histoire coloniale et post-coloniale voire à l'histoire personnelle de l'auteur⁷⁴³ », et à un certain public d'acheter et de lire *La Polka* et, successivement, *La Fabrique* et *Solo* comme les romans d'un auteur africain sur l'Afrique et le problème de ses violences et de la médiatisation de ces mêmes violences contemporaines.

⁷⁴¹ Notamment pour Caroline Giguère, *loc. cit.* et Étienne Legault, « Dérives et reconfigurations identitaires en contexte de violences postcoloniales chez Kossi Efoui », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2012, 134 f.

⁷⁴² Aux dires mêmes de l'auteur : « s'il m'arrive de présenter l'Afrique, c'est uniquement parce que j'ai besoin d'un décor, comme au théâtre ! Ce n'est pas une Afrique authentique mais, en même temps, c'est une Afrique qui existe... et dans laquelle je trouve mes fameuses racines profondes. Je ne les trouve pas dans les mille ans d'histoire des empires, je les trouve dans ce qui se passe aujourd'hui. Je suis né en 1961, j'ai vécu dans les villes, c'est ça qui m'a structuré. » (Cité par Boniface Mongo Mboussa, *Désir d'Afrique*, *op. cit.*, p. 140)

⁷⁴³ « Le "retour au pays natal" dans *La Fabrique de cérémonies* de Kossi Efoui », *loc. cit.*, p. 73.

À la différence de *La Fabrique* et de *La Polka*, toutefois, *Solo* marque l'entrée véritable de Kossi Efoui en littérature. Non pas seulement parce que *Solo* lui méritera trois prix – le prix Tropiques, le prix Ahmadou Kourouma et le Prix des cinq continents de la Francophonie –, mais bien parce que sa narration témoigne enfin de la maîtrise des codes spécifiques au SLF et, plus largement, au « champ » et à son « système » mondialisé de production littéraire. Un peu comme si, progressivement, le romancier Efoui délaissait les voies du théâtre pour comprendre qu'« [i]l n'y a pas de soi qui précède la convergence ou qui reste "intègre" avant d'entrer dans [un] champ culturel opposé. Il n'y a que la possibilité de reprendre les outils là où ils ont été laissés, le fait que l'outil soit là permettant précisément qu'on le "reprenne"⁷⁴⁴. »

Un indice de cette nouvelle prise de conscience se ressent d'abord dans le choix du style. L'écriture, si elle se fait plus simple, se fait également plus dense. Elle multiplie enfin les autoréférences, parle ouvertement des mots, du livre, émet ses critiques en mettant en scène l'acte d'écrire, joue sur les modes de représentation *artistiques* de la violence, masque plus, masque mieux ses référents sociaux ou externes – comme ce personnage d'Asafo Johnson, futur incitateur à la haine, dont le nom, Asafo, signifie dans la culture éwé contemporaine représentant du chef⁷⁴⁵ –, afin de mieux laisser place au discours *littéraire*. Puis, un autre indice est à trouver dans le choix précis de son lignage. Car de tous les intertextes qu'il aurait pu tirer du canon des œuvres de la littérature mondiale s'étant frottées au défi de se prononcer sur la violence en général, Kossi Efoui choisit pour modèle à intégrer au corps de son texte

⁷⁴⁴ Judith Butler, *op. cit.*, p. 272.

⁷⁴⁵ Nous trouvons une stratégie similaire de dissimulation dans *L'ombre des choses à venir*, où l'expérience de la violence vécue par le personnage d'Ikko sera transcrite par ce dernier dans un agencement d'une série de traits verticaux qui refuse toute signification à un lecteur occidental, mais revêt un sens pour le lecteur initié à l'écriture de la divination *Fa* ou *Ifa*, soit une pratique divinatoire courante dans le golfe de Guinée, notamment au Sud du Nigéria, de même que dans l'espace socio-culturel *aja* (Sud du Bénin, Togo et Ghana). Voir sur ce sujet, entre autres, Guy Ossito Midiohouan et Sandry Richard D. Gbetey, « L'œuvre romanesque de Kossi Efoui : l'Afrique malgré tout », en ligne, <https://www.academia.edu/11711673/Loeuvre_romanesque_de_Kossi_Efoui_lAfrique_malgré_tout> consulté le 15 août 2015. De plus, il serait possible d'interpréter l'insertion de ce mode de représentation illisible pour un lectorat occidental (ou, plus largement, non-initié à la culture du *Fa*) comme une réflexion formelle sur l'inscription de la violence sur les corps et ses modes d'exclusion discursifs et sociaux. Pour une lecture de stratégies narratives similaires voir Stephanie Athey, « Dark Chamber, Colonial Scene, Post-9/11 Torture and Representation », dans Elizabeth Swanson Goldberg et Alexandra Schultheis Moore [dir. de publ.], *op. cit.*, p. 192.

deux citations de deux auteurs dont la posture constitue « systématiquement » pour tout écrivain dit francophone un idéal d'intégration centrale, à savoir : Henri Michaux et Marguerite Yourcenar, tous deux nés Belges, mais dont l'œuvre s'est fondue et a été incorporée de façon telle dans et par le « centre » littéraire parisien qu'on en a masqué, voire oublié leur nationalité d'origine. Ici encore, par l'introduction d'un jeu d'intertextualité subtil, Kossi Efoui ne cache pas ses ambitions de se départir des attributs liés à son statut de « minorité visible » et assimile progressivement que ce n'est ni dans les mots ni dans la forme du corps du texte en lui-même qu'il trouvera comment surprendre son public, mais dans ce que ce dernier cherche précisément à lire, soit une écriture répondant au paradigme dit « africain », c'est-à-dire « postcolonial », de la violence et la couleur de ses problèmes et de ses souffrances actuels. Dans le cas de l'Afrique, s'il l'on se fie encore à la topologie de Pierre Halen comme nous le faisons d'ailleurs au premier chapitre, il semblerait que deux paradigmes se soient effectivement succédé dans l'ordre des représentations imposées et revendiquées par les auteurs du SLF de la région subsaharienne : la spécificité « nègre » des années de Fanon et de Senghor et la « barbarie "africaine" » au milieu de laquelle se seraient élaborées les productions qui nous concernent. Et comme le disait Efoui lui-même en 2013 :

Il y a plein d'artistes qui vont céder à des contraintes pour des raisons financières et vont transformer leur travail sous la pression d'un producteur ou d'un éditeur qui met son grain de sel, qui dit « ça se vendra mieux comme ça ». Comment l'artiste va répondre à ces contraintes-là, ça dépendra de lui. C'est exactement la même chose pour un écrivain africain à qui on dirait « ça se vendra mieux avec ta photo sur la quatrième de couverture et s'il y a des scènes au clair de lune avec des femmes portant des calebasses sur la tête ». Ce sont des contraintes qu'on va lui imposer parce qu'il est noir, mais ce n'est pas parce qu'il est noir à proprement parler, c'est parce que « noir » c'est le support qui va servir à le vendre. [...] Les réactions peuvent aller jusqu'à des associations sous le signe communautaire, encore une fois on parle de stratégie, mais c'est une chose à déplorer qu'on en soit encore aujourd'hui dans des sociétés où il faut pour être soi, en tant qu'individu, passer par une bonne visibilité communautaire⁷⁴⁶.

Sans rien savoir des tractations qui ont pu avoir lieu derrière des portes closes, il demeure tout de même intéressant de constater que ce n'est qu'à partir de la publication de *Solo* que la photo de Kossi Efoui commence à disparaître de la jaquette blanche de ses

⁷⁴⁶ Cité par Pénélope Dechaufour, « L'humanité est un son : entretien avec Kossi Efoui », *loc. cit.*, pp. 53-54.

couvertures de roman, et que la contrainte d'écrire et de représenter d'une quelconque manière l'Afrique et ses violences contemporaines devient un jeu de masques et un jeu de rôles dont le romancier semble avoir enfin appris les règles de contrôle. Si *Solo d'un revenant* propose le récit d'un individu placé entre souvenirs et présent, entre vengeance et pardon, après dix ans de massacres et d'exil dans une ville qu'il ne reconnaît presque plus, mais que l'on devine encore africaine, *L'ombre des choses à venir*, quant à lui, traite d'un pays en guerre où le mot « guerre » ne se prononce plus et où une certaine « Plantation » devient le lieu de toutes les commémorations d'une mémoire imposée, qui pourrait être certes africaine considérant la couleur, le nom et les œuvres passées de son auteur, mais dont le nom et la description réfèrent tantôt à l'histoire de la traite négrière et d'une certaine histoire américaine⁷⁴⁷ et tantôt à un certain paradigme de la mémoire génocidaire. En effet, pour n'importe quel lecteur familier avec l'histoire ou le corpus de la littérature des camps, il devient évident que la narration de *L'ombre* s'amuse à travestir les représentations que nous avons d'Auschwitz et à réécrire certains passages du *Chercheur de traces* d'Imre Kertész, dont une épigraphe savamment choisie – car indiquant sa référence sans nécessairement la dire – nous met sur la piste intertextuelle d'un roman paru pour la première fois en 1998 et dont l'histoire se résume à l'obsession d'un personnage pour une mission depuis toujours vouée à l'échec : celle d'arpenter les lieux d'une violence passée en quête des traces matérielles d'un souvenir qui pourrait confirmer et donner corps à son existence de rescapé.

Ainsi dans *L'ombre*, de la même façon que le chercheur de Kertész arrive sur les lieux d'une foire touristique là où il s'attendait à reconnaître le camp qu'il a en tête⁷⁴⁸, l'orateur déguisé en femme arrive « dans la ville de l'Historial, l'ancien emplacement de La Plantation, la ville qui a gardé ce nom en souvenir » (*OCV* : 135) pour tomber sur les lieux :

⁷⁴⁷ Comme dans ce passage : « Nous étions bien là, dans la ville de l'Historial, l'ancien emplacement de La Plantation, la ville qui a gardé ce nom en souvenir, même si l'économie de la canne à sucre ne présente plus grand intérêt depuis l'avènement de la matière première, même si les plantations où cinq cent mille hommes et femmes avaient été, pendant des années, harassés de labeur et de fouet étaient désormais à la merci de la forêt à cinq kilomètres d'ici, comme on l'apprendra plus tard de la bouche des guides. » (*OCV* : 135)

⁷⁴⁸ Voir notamment les pages 59 à 74 de l'édition française du *Chercheur de traces*, parue chez Actes Sud en 2003.

[d']un décor à deux dimensions, un sol plat et solidement dallé par la solidarité des pierres noires et polies, avec des guides en attente, tenant à la main des panneaux marqués A, B, C, D, etc., des repères au sol, semblables à des parcours. Rien n'est resté des baraquements, des lieux d'isolement, de l'édifice religieux œcuménique, tout cela avait été rayé de la terre et de la carte par la volonté des occupants au moment de leur débâcle. (OCV : 136)

Et dans ce décor truffé d'indices, le lecteur reconnaît les guides attentifs, les hordes de touristes, les « grappes d'écoliers enjoués, les écoliers poursuivis par l'enthousiasme consciencieux des professeurs qui les ont conduits sur les routes de ce pèlerinage, afin de les exposer [...] au récit de souffrances que les adultes sont convaincus de voir disparaître de la terre » (OCV : 136) à moins de les enfoncer dans le crâne des enfants par devoir de mémoire, et le texte clignote : Auschwitz. Car le lecteur sait les voyages organisés, le musée et ses expositions, le pèlerinage des hommes politiques de tous horizons, etc. Puis, il lit l'inscription trônant « en lettres vertes dans le hall du Centre d'éducation civique et spirituelle : TRAVAILLER GUÉRIT » (OCV : 150) et il reconnaît celle du « *Jedem das Seine*, "chacun son dû"⁷⁴⁹ » du *Chercheur de traces* qui, elle-même, n'est qu'une autre version de la désormais trop célèbre expression du philologue Lorenz Diefenbach « Arbeit macht frei », et le texte clignote encore : Auschwitz. Puis, il y a cette « centrale électrique, située à cinq kilomètres » (OCV : 140), qui fait référence à l'usine du *Chercheur de Kertész*; le « rayon "Témoignages", [soit] le rayon le plus alimenté après celui des bandes dessinées, vu l'abondance de la production et le succès des ouvrages portant la marque *Récit authentique, Histoire vécue, Histoire vraie, Histoire personnelle, Récits de témoins*, etc. » (OCV : 63-64) de la librairie d'Axis Kémal; et le livre de Bala Hella Zamal : « *Enfant je n'inventais pas d'histoires* » (OCV : 65), qui deviendra le livre de l'orateur qui croit alors y découvrir le sort réservé à son père dans les profondeurs d'une « Plantation » que l'on ne sait plus trop d'elle si elle est africaine, polonaise, antillaise ou nord-américaine, ou encore située à la frontière allemande. Et, enfin, pour les mieux renseignés et les plus avertis, la narration ajoute encore ceci :

La fin de la visite nous a conduits dans un quartier dont j'ignorais l'existence, et c'était une découverte triste et fascinante : dans ce quartier, en effet, la majorité de la population est constituée de rescapés de La Plantation qui ont volontairement fait la demande de revenir s'installer ici, quand la ville nouvelle a été construite. (OCV : 141)

⁷⁴⁹ *Le chercheur de traces*, Arles, Actes Sud, 2003 [1998], p. 61.

Or, lorsqu'on relit des spécialistes de la mémoire de l'histoire du génocide des Juifs comme peut l'être l'historienne Annette Wieviorka, on découvre alors par une étrange coïncidence ou une curiosité générée par un certain effet d'entraînement que le camp d'Auschwitz-Birkenau a lui aussi été habité après sa fermeture en 1945, et ce, par d'anciens détenus polonais⁷⁵⁰.

Autrement dit, si Efoui accepte de se soumettre à la contrainte d'un goût, d'une commande ou aux attentes d'un certain public pour une littérature qu'il s' imagine être « africaine », l'auteur surprend en inscrivant certes son discours dans la lignée des écritures de la violence contemporaine, mais en donnant à ses référents une couleur et un visage qui ne correspondent ni à l'image ni aux stéréotypes du genre auxquels ce même public pouvait s'attendre. En fait, en démontrant qu'il sait utiliser mieux que quiconque les lieux connus et les lieux communs d'une autre posture, voire de plusieurs autres postures *spécifiquement* littéraires, Kossi Efoui force son lecteur, de même que l'institution franco-française, à reconnaître une autre violence sous sa plume que celle mille fois (ré)clamée et perçue comme étant « typiquement » africaine et à voir ainsi dans sa propre personne l'héritier d'une tradition, où la violence n'est pas qu'un donné continental, biographique ou héréditaire, mais bien un thème sur lequel et à partir duquel il est possible de construire une réflexion qui soit à la fois critique, esthétique et métadiscursive, c'est-à-dire profondément *littéraire*⁷⁵¹.

Et le plus terrible de cette histoire, écrira-t-il encore comme un clin d'œil ironique au lecteur de son quatrième roman, c'est l'impression de déjà-vu que ces lectures commençaient à produire sur moi : d'un livre à l'autre, les mêmes mots, les mêmes

⁷⁵⁰ Comme Wieviorka le rapporte elle-même : « J'ai eu la surprise de découvrir en 1988 que certains d'entre eux [soit certains de ces « prisonniers politiques », comme on les appelait,] vivaient encore dans le camp. Quand notre car a quitté le parking du musée d'Auschwitz, je me suis retournée pour fixer dans ma mémoire un lieu où je pensais ne plus jamais retourner. J'ai vu du linge qui séchait aux fenêtres d'un block. Ce fut un choc. J'ai interrogé la guide qui nous accompagnait. Elle m'a répondu, un peu gênée, que c'était la lessive des personnes qui résidaient dans le camp. D'anciens détenus polonais, ceux qui ont construit la première version du musée, y ont résidé. Kazimierz Smolen, qui fut directeur du musée de 1955 à 1990 et sert de modèle au personnage de Krzeminski dans le film *Et puis les touristes...*, y habite toujours. Mais il sera le dernier. » (Annette Wieviorka, *L'heure d'exactitude*, op. cit., pp. 215-216)

⁷⁵¹ À ce propos, Marc Angenot souligne que : « La littérature ne sait faire que cela : rapporter au second degré cette cacophonie interdiscursive, pleine de détournements et de glissements de sens et d'apories plus ou moins habilement colmatées. » (Marc Angenot, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars [dir. de publ.], *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, coll. « Problématiques », 1991, p. 18)

expressions se répétant, des images vites devenues les lieux communs d'un phénomène éditorial baptisé « littérature de l'expérience ». (*OCV* : 64)

Et par cette courte mise en abyme, Kossi Efoui annonce encore une fois aux censeurs du « système » qui le jugent et auxquels il s'adresse, qu'il connaît leurs faiblesses, leurs codes et leurs filtres et sait désormais quel(s) masque(s) emprunter afin de brouiller les pistes.

Les romans de Kossi Efoui : une fabrique de personnes?

« Si le fondement de l'identité est la répétition stylisée d'actes et non une identité qui fonctionne apparemment sans interruption⁷⁵² », comme le soutient Judith Butler, il faut relire alors l'œuvre romanesque de Kossi Efoui comme autant de tentatives répétées d'instaurer une discontinuité dans le flot voulu ininterrompu des apparences, afin de « dire que c'est du leur⁷⁵³ », le revendiquer et s'en faire « personne ». Car comme le rappelle encore la philosophe américaine : « Il convient précisément de chercher les possibilités de transformer le genre [...] dans l'échec possible de la répétition, toute déformation ou toute répétition parodique montrant combien l'effet fantasmatique de l'identité [...] est une construction politiquement vulnérable⁷⁵⁴. » D'où le rire des narrateurs de Kossi Efoui : celui du narrateur de *La Polka*, d'abord, qui introduit le mot « place » dans un discours tenu dans une langue étrangère; celui d'Edgar Fall de *La Fabrique*, ensuite, qui se refuse volontairement à « cet indispensable travail sur soi qui semble être la mode du moment » (*FC* : 232) et fait le choix volontaire de se retirer dans l'indifférence; celui du revenant de *Solo*, encore, qui lui se fait pleureuse et rieuse dans un lieu où le rire avoisine « l'abolement libéré d'un chiot » (*SR* : 132) ou une « langue [que l'on parle] dans un état de corps animal » (*SR* : 163); et, enfin, celui de l'orateur de *L'ombre*, qui est le seul à avoir su se dégager un espace de liberté grâce au privilège d'avoir reçu une double éducation : celle de l'Institut « Fer de lance », réservé à « la pointe avancée de la génération de la Renaissance » (*OCV* : 51), et celle des livres, de six « girly boys » et du libraire Axis Kémal qui, rapidement, deviendra son « maître à rire, et

⁷⁵² Judith Butler, *op. cit.*, p. 265.

⁷⁵³ Kossi Efoui, « “Parler en langue, c'est remettre l'esprit au monde” : Entretien avec Kossi Efoui », *Notre Libraire*, no 159, 2005, p. 29.

⁷⁵⁴ Judith Butler, *op. cit.*, p. 265.

à l'abri de ce rire, mon esprit a été gardé sauf des maladies de la vérité, disait-il, cette acné de l'âme, disait-il. » (OCV : 61)

Quatre narrateurs pour autant de romans qui tous marquent le parcours d'un auteur qui, progressivement, apprend à perdre et à rattraper son lecteur dans ce qu'il y a probablement de plus vrai dans tous ses récits : la forme des mots, la structure ambivalente d'un dire qui ne cesse de répéter que tout ce qu'on croit vrai est un leurre et qu'aucune apparence n'est solide.

Sur cette grande place autrefois, il y avait le village-prison, dit la dame du panneau A. Ici avait lieu l'accueil des nouveaux arrivants et commençait le protocole par lequel on sélectionnait les fortes têtes, ou présumées telles, dont certains avaient tout juste ébauché quelque résistance lors de leur enlèvement, tous ceux qui avaient droit à la « diète d'accueil », c'est-à-dire qu'ils étaient nourris à l'eau claire durant un certain nombre de jours nécessaires à la constitution du panel chargé de les interroger. J'ai remarqué au passage qu'elle n'avait fait aucune mention de la fanfare qui jouait à l'entrée du village-prison. Elle nous entraînait déjà vers les baraquements ou plutôt vers les lieux où ils furent autrefois construits avant d'être brûlés dans la débâcle par les forces d'occupation.

Il n'y avait plus rien à voir et les guides n'avaient rien à montrer, de sorte qu'il fallait être bon conteur, et même beau parleur, pour être guide dans cette ruine accomplie, ou même virtuose de la gestuelle et du mime pour arriver à faire voir aux pèlerins des édifices, des dimensions, des distances, des proportions, des rues, des chemins de fer dans le vide environnant. [...] Mais si on arrivait à s'isoler de toute précipitation verbale comme je sais le faire, on pouvait lire sur les traits de son visage les mots qui ne pouvaient pas sortir de sa bouche, mais qui sortaient de cette abondance de mimiques : « Mesdames et messieurs, le vide est complet ». (OCV : 139-140)

Ainsi se referme sur le vide d'un lieu de mémoire la boucle ouverte dans le décor en ruines de *La Polka*, où une communauté composée dans le langage cherchait à se recomposer sans réfléchir au langage même, à ses mots et aux conséquences de leur signification. Comme si entre *La Polka* et *L'ombre des choses à venir*, Kossi Efoui apprenait à refermer tant l'individu que le langage sur eux-mêmes, pour eux-mêmes, afin de montrer les rouages d'une violence qui, toujours, s'inscrit à la surface d'un corps en situation et, en ce sens, à la merci des autres. « Être quelqu'un », comme le rappelait encore en 2008 Gilles Lhuillier, « c'est jurer que l'on n'est "personne", aussi longtemps que l'on n'est pas mort⁷⁵⁵. » Et c'est en ceci, à notre avis, qu'il faut relire les romans de Kossi Efoui comme une fabrique de personnes ou, plutôt, d'un auteur qui, parce que lui-même plus vulnérable que d'autres au processus

⁷⁵⁵ Gilles Lhuillier, *op. cit.*, p. 32.

d'identification et d'étiquetage d'un certain « champ » et « système » de production politique et culturel, a toujours été plus sensible que d'autres à la vulnérabilité des sujets dont la voix et le visage ne cadrent pas ou cadrent mal dans l'une ou l'autre des identités construites par le discours social et en sont conséquemment excusés, écartés, *absentés* de l'histoire.

Éloquente en ce sens est la comparution d'Ikko, frère de l'orateur de *L'ombre des choses à venir*, devant le Conseil comportemental; lui qui s'entêtera à prononcer des mots qui ne se prononcent pas aux dires des élites gouvernementales : « Il a ouvert la bouche et on l'a prié bien vite de se taire. Il disait le mot "combat", comme si nous étions en guerre, il disait le mot "ennemi", il disait le mot "guerre". » (OCV : 103) Éloquente aussi, au cœur de *La Fabrique*, la rencontre entre Wang Lee, « négociant en événements biographiques », et le professeur de mathématique James Elawolé dit Jacob, qui multipliera les noms⁷⁵⁶ pour attirer l'attention du trafiquant de la mémoire sur son témoignage. Toutefois, ce dernier se révélera rapidement trop fragmenté, trop décousu, trop difficilement mémorisable pour l'industrie médiatique mise en scène par *La Fabrique*. Il semble en effet que ses « parties disjointes » (FC : 161) ne proposent pas ce qu'il faut pour constituer une bonne histoire. Il ne s'appelle pas Stepan Kovaltchouck. Il n'a pas fait cinquante-sept ans de réclusion volontaire et ne souffre pas de modalité réduite. En fait, de retour d'un endroit qu'à son époque les gens ne nommaient pas, il ne connaît pas le goût du jour et ignore tout des filtres de l'économie visuelle des médias et de leurs émissions consolatrices. Ainsi en va-t-il aussi de l'Homme-Papier de *La Polka* dont personne à St-Dallas n'a voulu croire à l'événement ou aux « nouvelles de poudrière » (Po : 47) qu'il a rapportés au Bar M telle une Cassandra des temps modernes. Et à chacun de ces personnages comme à chaque fois où le récit aborde le sujet sensible de l'analphabétisme d'un futur *homo sacer*, la narration clignote et joue à raconter une vie qui, parce que différente, parce que divergente ou parce que simplement incapable de conformer son visage aux dictats présidant à la reconnaissance sociale, ne compte pas et, par conséquent, ne se voit pas. En d'autres termes, travaillant son écriture à partir de ce que Jean-Marc Moura a su appeler un « paradoxe pragmatique », soit « une contradiction entre ce que dit l'énoncé et ce

⁷⁵⁶ À cet effet, nous avons relevé sept noms utilisés par le personnage comme autant de tentatives ratées d'asseoir sa présence dans un univers saturé tant au niveau visuel qu'auditif. Dans l'ordre, ces noms sont : « James Elawolé dit Jacob », « (James Elawolé dit Jacob) », « James Elawolé (Sila dit Jacob) », « Elawolé (Jam es Ata Marcus Sila) dit Jacob... », « Jacob, James (...) dit Jacob », « (sauf Jacob) », « Jacob (James Elawolé Ata Marcus Sila, dit Jacob) ».

que montre son énonciation⁷⁵⁷ », Kossi Efoui fait entendre la *discontinuité* de ces vies et de ces voix qui, socialement, sont « censées être “irrélles”⁷⁵⁸ », les empêche de *s’absenter* de l’histoire et clame leur nom au sein d’un appareil d’énonciation qui fonctionne selon le mode rhétorique des pleureuses. Non pas celles consensuelles dont la voix s’est adoucie sous les projecteurs du procès Eichmann, mais celles dont la figure est encore crainte dans l’arène politique puisque lourdes d’une mémoire pouvant menacer en tout temps l’ordre social.

Les Pleureuses, leurs voix sans relâche, la constance de leurs voix de tête prend racine maintenant quelque part, dans je ne sais quelle grotte de mon for intérieur, plus sensible que l’ouïe. Et je les revois telles que je les ai croisées, il y a quelques jours, [...], ces femmes en procession qui recueillaient à la volée des noms lancés à leur passage, chacune répétant ces noms, les croisant, les mélangeant, à d’autres noms qui semblaient tous se fracasser et s’échanger des syllabes dans la cohue.

Et il arrive que la force publique se saisisse d’elles, ne sachant pas quoi faire d’autre, ne sachant comment veiller à ce qu’elles soient mises hors d’état de nuire aux nouvelles qui disent Paix et Célébrations, ne sachant pas quoi faire d’elles, les conduisent hors de la ville, les retrouvent le lendemain en plus grand nombre, plus jeunes, plus vieilles, les Forces de la déploration, le peuple de femmes bruissant et claquant comme la mer que voulait filmer Marlène toute sa vie, prophétisant comme il faut imaginer qu’on prophétise sur les ossements :

Un martèlement continu de syllabes sans signification, avec des cratères dans la mémoire des mots et des noms, pour dire qu’on n’entend pas toutes les voix en même temps dans la même histoire, pour dire ce qui ne passe pas, ce qui ne s’efface, tout ça qu’on garde en soi, blessant, et que n’épuisent ni le placebo du pardon ni la table gravée des lois et des peines, ni aucune rétribution vengeresse. (SR : 204-205)

« On peut penser au public pour lequel on écrit », confiait d’ailleurs Kossi Efoui en 2010. « Pour ma part, je dirais que “j’écris à la place des analphabètes”⁷⁵⁹. » Écrire à la place des analphabètes pour les faire et *se faire* venir au monde, si ce n’est simplement comme auteur, du moins comme « personne », et ce, dans le rire de celui qui sait mieux que quiconque que l’identité est un construit, un habit, un masque aisément imité, parodié, reproduit, car facilement interchangeable. Au fond, comme le soulève Judith Butler parlant du *drag* : « la parodie porte sur l’idée même d’original [...] [car] la parodie du genre révèle que l’identité

⁷⁵⁷ Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 151. Notons toutefois que la notion de « paradoxe pragmatique » a d’abord été lancée par Habermas et décrite plus en détail par Karl-Otto Apel en 1994 dans *Éthique de la discussion*.

⁷⁵⁸ Judith Butler, op. cit., p. 50.

⁷⁵⁹ Cité par Éloïse Brezault, *Afrique : Paroles d’écrivains*, op. cit., pp. 153-154.

originale à partir de laquelle le genre se construit est une imitation sans original⁷⁶⁰. » Ce sera là d'ailleurs la force d'une poignée d'auteurs et d'artistes à laquelle appartient Kossi Efoui, mais également Alain Mabanckou, de jouer sur une déstabilisation permanente des identités et autres stéréotypes « systématiquement » situés qui ont permis de mettre une étiquette à l'Afrique et de la figer dans une image de carte postale, dans celle de la « barbarie » de ses violences dites postcoloniales ou encore dans la morphologie d'un crâne d'une race pour qui « le crime [...] n'est plus une exception, mais la règle presque générale⁷⁶¹. »

Concrètement, à partir de ce lieu devenu commun d'une Afrique fondamentalement violente et, de ce fait, toujours d'emblée considérée comme « déjà-coupable » car « déjà-criminelle », le quatrième roman d'Alain Mabanckou se veut une charge contre certains savoirs relayés, martelés, reçus aussi bien par les discours institutionnels et médiatiques occidentaux que par une certaine intelligentsia africaine : celle dont le jargon universitaire affiche une incapacité malade et chronique à se penser par et pour elle-même. Car si la vulnérabilité a plus d'un visage, elle en trouve un dans ce sujet qui certes maîtrise les codes situés du langage, mais qui, à force de les répéter, s'enferme dans une représentation figée de ce qu'il devrait être. « Pendant longtemps, raconte d'ailleurs en entrevue Alain Mabanckou, notre problème à nous, écrivains africains, a été celui du cloisonnement, de la timidité littéraire, de la peur de faire des figures libres [...]. Or, à un moment donné, il faut savoir libérer la voix qui est en nous et l'exprimer dans toute la pagaille possible⁷⁶². » En ceci, en donnant à lire l'histoire de Grégoire Nakobomayo, un enfant ramassé dont le titre, le patronyme et la tête anormalement rectangulaire annoncent tout du parcours d'un *psycho killer* africain – Nakobomayo signifiant littéralement « Je vais te tuer » en lingala –, l'auteur congolais nous donne à voir l'autonomie d'une écriture qui s'amuse à parodier ouvertement les codes du discours social, judiciaire et de son avatar littéraire, le roman policier, dans le but de débouter les représentations esthétiques et imaginaires d'un continent toujours hanté par le spectre de Lombroso et de son « type » : celui de « l'homme criminel ». À cet égard, il faut relire *African Psycho* comme le roman d'un écrivain qui se rit d'un ensemble de

⁷⁶⁰ Judith Butler, *op. cit.*, p. 261.

⁷⁶¹ Cesare Lombroso, *L'homme criminel : étude anthropologique et psychiatrique. Tome 1*, 2^e éd. française, traduite de la 5^e éd. italienne, Paris, Félix Alcan, 1895, p. 35.

⁷⁶² Cité par Éloïse Brezault, *Afrique : Paroles d'écrivains, op. cit.*, p. 215.

stéréotypies communes (descriptives, génériques, formelles, etc.) afin de provoquer une dissonance ironique au sein de l'homogénéité des discours institutionnellement établis sur l'Afrique et sa présumée prédisposition à la violence et aux drames humanitaires. Ce qui reviendrait en quelque sorte à mettre en scène une représentation volontairement parodique et autocritique de l'Afrique telle que vue et entretenue par un certain « système socioculturel ».

5.4. *African psycho d'Alain Mabankou : portrait et subversion d'un continent présumé coupable*

Mais, dira-t-on, les barbares, les sauvages, n'ont pas le type criminel. Évidemment, ils ont pour la plupart des têtes de criminels, ils ne peuvent pas les changer. Et les physionomies de criminels ressemblent aux physionomies des Abyssins honnêtes. Comment l'homme sauvage a-t-il pu devenir honnête homme de criminel qu'il était? Ferrero a démontré que la servitude avait beaucoup contribué à ce changement⁷⁶³.

Cesare Lombroso, 1892

Sur la présomption d'innocence

Il existe dans la pensée juridique moderne un principe selon lequel tout homme est présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable. C'est ce que l'on appelle dans le raisonnement pénal : la présomption d'innocence. Née le 5 octobre 1789 avec l'article 9 de la Déclaration des droits de l'homme – du moins en France, car les différentes traditions juridiques sur ce point diffèrent (voir p. 92) –, cette présomption, d'abord élaborée en tant qu'instrument de réaction contre le traitement carcéral identique des condamnés et des prévenus, a évolué de telle façon qu'elle est devenue avec le temps le symbole même du « procès équitable ». Elle serait, selon l'avis de nombreux juristes, « l'un des fondements de la défense de l'honneur et de la vie privée des individus⁷⁶⁴ », de même qu'un « principe cardinal des procédures pénales démocratiques⁷⁶⁵ », car elle permet à tout accusé de se

⁷⁶³ Cesare Lombroso, *Le crime politique et les révolutions par rapport au droit, à l'anthropologie criminelle et à la science du gouvernement*, Paris, Félix Alcan, 1892.

⁷⁶⁴ Daniel Soulez-Larivière, « Présomption d'innocence », dans Loïc Cadiet [dir. de publ.], *Dictionnaire de la Justice, op. cit.*, p. 1023.

⁷⁶⁵ Renée Koering-Joulin, « La présomption d'innocence, un droit fondamental? Rapport introductif », dans Centre français de droit comparé, *La présomption d'innocence en droit comparé*, Paris, Société de la législation comparée, 1998, p. 20.

défendre comme s'il était innocent afin de le demeurer en regard du droit pénal. Toujours selon ces mêmes juristes, la présomption d'innocence aurait également pour fonction d'assurer aux justiciables « une totale égalité devant la loi ». Autrement dit, légitimé de s'attendre à recevoir un procès juste et impartial, tout citoyen pourrait donc se présenter devant une cour de justice nationale ou internationale et espérer être jugé dans la dignité, sans discrimination aucune envers sa race, son ethnie, sa couleur de peau, son sexe, sa position sociale ou encore ses opinions politiques ou spirituelles. Toutefois, il s'avère qu'à considérer le droit dans sa dimension pragmatique plutôt que théorique, tous ne jouissent pas de ce luxe égalitariste que suppose la présomption d'innocence. Comme le remarque John R. Spencer :

En lisant dans la presse un reportage sur les circonstances de l'infraction, et le déroulement de l'enquête, qui met tout l'accent sur la culpabilité de telle ou telle personne, les membres du tribunal forment inconsciemment par avance l'impression que cette personne est coupable en fait [...] [De plus], il y a le risque d'un dommage permanent à la réputation du défendeur, susceptible de durer même en cas de non-lieu ou d'acquittement⁷⁶⁶.

Et il est en effet facile d'observer comment l'emploi de l'expression « présumé innocent » par les médias suffit généralement à l'opinion publique pour faire de l'accusé un coupable.

Dans le cas de certains individus, voire de certains groupes, l'opinion ne nécessite même plus d'acte d'accusation : ils sont d'emblée considérés comme « déjà-coupables », c'est-à-dire soit pathologiquement violents ou socialement dysfonctionnels, et présentés dans les discours médiatiques et institutionnels comme tels. Ce fut le cas, entre autres, des Juifs à l'époque de la peste noire⁷⁶⁷, tout comme c'est actuellement le cas de nombreuses minorités visibles qui subissent les contrecoups de ce que les criminologues appellent le « profilage ». C'est également le cas, comme nous le savons, de l'Afrique, qui, malgré tous les efforts visant la normalisation de ses juridictions, semble avoir hérité – du moins, si nous nous en tenons au portrait que nous rapporte quotidiennement la presse occidentale – d'une autre tradition que celle tirée des propos universalisant du droit positif moderne. En fait, le colonisé, plutôt que d'apprendre du colon le caractère inaliénable de sa dignité, aura compris

⁷⁶⁶ John R. Spencer, « Le rôle des médias dans les procédures judiciaires : approche comparative », dans Centre français de droit comparé, *op. cit.*, p. 85.

⁷⁶⁷ Voir René Girard, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset, coll. « Le Livre de Poche/biblio essais », 1982, 313 p.

depuis le début du XIX^e siècle que sa race sera « toujours présumée coupable⁷⁶⁸ ». Il aura appris de Lombroso que « le crime chez les sauvages n'est plus une exception, mais la règle presque générale⁷⁶⁹ », car l'Africain, ce « sauvage », constituerait l'archétype même de l'homme criminel. Un archétype qui, malgré les luttes pour l'égalité raciale et la décolonisation, se manifeste encore aujourd'hui dans de nombreux discours qui dépeignent l'Afrique comme un continent perpétuellement en crise, « malade de ses conflits en tous genres⁷⁷⁰ », car victime de son atavisme séculaire. Un archétype qui, de surcroît, trouve notamment ses racines dans les descriptions physiologiques développées au cours du XIX^e siècle, soit dans les belles années de l'anthropologie et de l'anthropométrie criminelles.

Contours d'un imaginaire

Sur ce sujet, d'ailleurs, il est bon de se rappeler que c'est en 1876 que paraît pour la première fois *L'Uomo delinquente*. Cesare Lombroso, alors professeur de médecine légale à Turin, en Italie, y avance l'idée selon laquelle la délinquance ne serait pas uniquement affaire de milieu, d'intentionnalité ou de libre arbitre, mais aurait plutôt à voir avec la théorie de la dégénérescence développée par Bénédicte Augustin Morel⁷⁷¹ dont les marques soi-disant « atavistiques » se repéreraient aisément dans l'organisation anatomique des criminels. À l'époque, bien que ce type de conceptions déterministes de la nature humaine soit dans l'air, la parution de l'ouvrage et de sa thèse choque, ébranle littéralement l'institution et la pratique judiciaires, car Lombroso y conteste les acquis en droit pénal de l'école classique, remet en

⁷⁶⁸ Franz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, F. Maspero. Coll. « Petite Maspero », 1961, p. 54.

⁷⁶⁹ Cesare Lombroso, *L'homme criminel : étude anthropologique et psychiatrique. Tome 1*, 2^e éd. française, traduite de la 5^e éd. italienne, Paris, Félix Alcan, 1895, p. 35.

⁷⁷⁰ Valentin Nga Ndong, « L'image de l'Afrique dans les médias européens », *Sociétés africaines et diaspora : L'Afrique en représentation*, no 9, 1998, p. 40.

⁷⁷¹ Théorie des plus influentes sur les conceptions scientifiques de l'homme au XIX^e siècle, la théorie de la dégénérescence de Morel (1857) suppose que l'origine des maladies mentales s'explique par le bagage héréditaire de chaque sujet « taré ». D'après lui, en effet, « l'espèce humaine se perpétuerait selon un type primitif idéal qui renfermerait l'ensemble des éléments de la continuité de la race » (Pierre Darmon, *Médecins et assassins à la Belle Époque. La médicalisation du crime*, Paris, Seuil, 1989, p. 40), et toute déviation à ce schéma conduirait nécessairement à la transmission d'un élément dégénéré de notre nature. Ainsi, le sujet « taré », à force de transmission, s'aggraverait de génération en génération et témoignerait de l'abâtardissement de la race. Parmi les quelques syndromes de ce mal répertoriés par Morel, l'on peut compter : la malformation du crâne, de l'oreille et des extrémités, ainsi que les asymétries faciales; syndromes qui se retrouveront proportionnellement en plus grand nombre chez le criminel, ce que confirmeront rapidement les travaux de Lombroso.

question l'autorité des juges et du jury, nie l'idée même de responsabilité criminelle, et ce, sur plus de cinq cents pages dans lesquelles il soutient que la criminalité est pathologique et que le crime est une tare héréditaire que ne pourra jamais surmonter le criminel. À en croire les dires de Cesare Lombroso, il existerait donc un « criminel-né », plus près du singe que de l'homme civilisé, dont l'atavisme se lirait à même le corps au moyen d'une série d'anomalies physiologiques aisément reconnaissables pour le médecin légiste, mais également perceptibles par le commun des mortels. Ainsi, partant de ce postulat déterministe, le professeur turinois s'évertuera tout au long de son ouvrage à inventorier de façon systématique les particularités et malformations anatomiques d'une foule de délinquants lourds et légers afin de mettre sur pied un type, celui de l'« homme criminel », capable de permettre à la justice de mieux le distinguer pour, éventuellement, mieux le reconnaître. La deuxième partie de *L'Uomo delinquente* propose d'ailleurs au lecteur avide de monstruosité morphologiques des milliers de données chiffrées censées témoigner de l'existence de cette fameuse pathologie criminelle.

Dans cette partie, composée de trois chapitres dont un est entièrement dédié à l'étude rigoureuse de 383 crânes de délinquants, des dizaines de pages sont consacrées tantôt aux anomalies des organes des voleurs, violeurs, meurtriers, banqueroutiers, incendiaires et autres petits escrocs, et tantôt à l'observation anthropométrique et physionomique de 3 839 criminels. Sur le plan de l'imaginaire, une telle démarche s'appuie, entre autres, sur les avancées criminologiques et scientifiques récentes de Bertillon et de Darwin, de même que sur une ontologie vieille de quelques millénaires qui veut que le corps soit le reflet de l'âme, entité alors pensée comme étant fixe, définie et entière. Elle peut compter également sur les développements passés de la physiognomonie et de la phrénologie pour asseoir la scientificité de ses recherches. Aussi, lorsque Lombroso avance qu'« en général, beaucoup de criminels ont les oreilles écartées, les cheveux abondants, la barbe rare, les sinus frontaux et les mâchoires énormes, le menton carré et saillant, les pommettes larges, les gestes fréquents⁷⁷² », le public est prêt à croire au type criminel. Il est prêt à se figurer que ce type « ressembl[e] au mongol et parfois au nègre⁷⁷³ », car, anthropologiquement parlant, le

⁷⁷² Cesare Lombroso, *L'homme criminel*, op. cit., p. 222.

⁷⁷³ *Idem*.

« criminel-né » peut être considéré comme un retardé du processus évolutif. « Les races humaines primitives, écrivait en outre à l'époque Darwin, présentent des structures qui les rapprochent plus des animaux que nous les modernes⁷⁷⁴. » Ainsi, dans sa version la plus atavique, l'« homme criminel » porterait les traits du « nègre africain », à savoir le moins évolué des hommes si l'on en croit les calculs phrénologiques et anthropométriques de la majorité des anthropologues du XIX^e siècle⁷⁷⁵.

Longtemps, comme nous le savons, les puissances colonisatrices tirèrent profit de ces théories positivistes pour légitimer les rapports de domination qu'ils entretenaient avec les peuples d'outre-mer. Selon leur logique, si l'humanité du Noir était pour le moins problématique, le sol qu'elle habitait, de même que les comportements qu'elle adoptait, ne saurait nécessairement avoir de réalité juridique : le droit étant une affaire de civilisation ou, pour être plus précis, de civilisation blanche, occidentale et chrétienne⁷⁷⁶. On conclut alors dans le cas de l'Afrique à la véridicité du type criminel; un type qui faisait toujours son chemin dans les esprits scientifiques à une époque qui ne nous est encore pas si lointaine. À cet égard, il faut relire Sartre lorsqu'il écrivait dans sa préface aux *Damnés de la terre* :

Il n'y a pas si longtemps, Fanon le rappelle, des psychiatres en congrès s'affligeaient de la criminalité indigène : ces gens-là s'entretuent, disaient-ils, ce n'est pas normal; le cortex de l'Algérien doit être sous-développé. En Afrique centrale, d'autres ont établi que « l'Africain utilise très peu ses lobes frontaux⁷⁷⁷ ».

De même, encore aujourd'hui, l'image que projettent les médias de l'Afrique, l'aide humanitaire internationale, ainsi que la technique du profilage racial, pour ne prendre que ces exemples, gardent vivante cette idée reçue selon laquelle le Noir, l'Africain, ce « sauvage », constitue un être pathologiquement violent, c'est-à-dire dans le vocabulaire positiviste de Lombroso : un « homme criminel ». Même en Afrique, l'idée fut martelée à de si nombreuses

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 168.

⁷⁷⁵ À ce propos, les résultats donnés par le calcul de l'angle facial développé par Camper ne peuvent être plus clairs : « En données chiffrées, l'angle facial de l'Européen est de 80°, celui des singes varie, selon les espèces, de 42° à 50°. Mais, avec un angle facial de 70°, le Nègre se retrouve à mi-chemin entre l'homme et le singe. » (Camper paraphrasé par Pierre Darmon, *op. cit.*, p. 19).

⁷⁷⁶ Louis Sala-Molins, *Les Misères des Lumières. Sous la Raison, l'outrage*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 198.

⁷⁷⁷ Jean-Paul Sartre dans Franz Fanon, *Les damnés de la terre*, *op. cit.*, p. 34.

reprises par de si nombreux intermédiaires à des populations plus que vulnérables aux effets de vérité du discours scientifique occidental, qu'elle en vint à convaincre les victimes de cette discrimination sociale et judiciaire du bien-fondé d'une telle théorie et à leur infliger un cadre de pensée limité dont les effets pourraient s'apparenter à celle d'une « tête rectangulaire ». Comme le soulève d'ailleurs le protagoniste du quatrième roman d'Alain Mabanckou :

J'aurais pu laisser pousser mes cheveux afin de masquer un peu tout cela. À quoi bon? Je suis habitué depuis ma jeunesse à me coltiner une tête rasée. Je passe ma main de temps à autre, et je constate ces sinuosités profondes, *comme si Dieu m'avait affecté ce crâne après un dur labeur à l'aide d'un marteau...* J'ai encore fixé mes traits sur la glace sans ciller. Le visage d'Angoualima est apparu à la place du mien. C'est pour cette raison que je me suis abstenu d'envoyer un coup de poing dans ce miroir pour lécher ensuite le sang qui dégoulinerait de mes veines. Je ne vais quand même pas m'en prendre au Grand Maître! Où va-t-on? C'est d'ailleurs bien que mon idole soit en moi, cela me rassure, me donne des ailes et me conforte dans l'idée que le geste que je vais exécuter dans quelques heures l'intéresse aussi.⁷⁷⁸ ...

Par ces quelques phrases, *African Psycho* se révèle ainsi comme le roman de l'assimilation, de l'association et de l'incorporation d'un type socialement et discursivement construit, à savoir : celui de l'Africain comme « homme criminel ».

Boule à zéro ou l'angle mort de la critique littéraire

Dès les premières pages du récit, en effet, Grégoire Nakobomayo se présente comme cet « enfant ramassé » qui, un jour, a « décidé de tuer Germaine » (AP : 11). Voilà le lecteur prévenu : pendant plus de deux cents pages réparties entre quatre chapitres relatant chacun un épisode de la vie problématique du *psycho killer* africain, il aura affaire à un crime, mieux, à un « thriller⁷⁷⁹ » et à son imaginaire criminel. « J'ai toujours eu l'impression que mes grosses mains étaient faites pour tuer, pour couper le souffle aux individus dont la tête ne me revenait pas, ceux dont j'enviais la position sociale » (AP : 51), confie du reste un protagoniste dont on sait la signification du patronyme et qui est convaincu d'être le digne héritier du plus

⁷⁷⁸ Alain Mabanckou, *African psycho*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2003, pp. 194-195. Nous soulignons. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle AP suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

⁷⁷⁹ L'expression est de Mabanckou. Voir à ce sujet l'entrevue donnée à Éloïse Brezault, *Afrique : Paroles d'écrivains*, op. cit., p. 214.

grand meurtrier qu'aient réellement connu « les populations du Congo-Brazzaville et du Congo-Kinshasa, dans les années 1970⁷⁸⁰. » Et bien que le récit qu'il nous livre se défend à plusieurs reprises d'adhérer aux thèses sur le crime avancées par les différentes théories positivistes qui ont marqué le tournant du XX^e siècle⁷⁸¹ – « J'émet des doutes quant aux théories qui prétendent expliquer le comportement des gens qui me ressemblent » (AP : 51), « Moi, je ne me laisse pas influencer par ces théories que j'ai plusieurs fois entendues dans les audiences criminelles » (AP : 52), etc. – le lecteur n'est pas dupe du discours qu'on lui tient. Il sait l'obsession de Grégoire Nakobomayo pour son crâne et sa physionomie, de même que pour les railleries que lui a attirées tout au long de sa vie son physique imparfait.

Sur ce point, la narration insiste et évoque à plus de vingt-neuf reprises la macrocéphalie dont souffre le supposé psychopathe africain. Pas un chapitre ne passe sans qu'un « *boule à zéro* » ou une « tête rasée » ne vienne en effet réveiller le spectre du professeur et médecin légaliste turinois, son type ou encore l'argumentaire de son *Homme criminel*. En fait, lorsque ce dernier n'est pas directement convoqué par la trame narrative ou le discours d'un soi-disant expert prenant tantôt les allures d'un avocat véreux et tantôt celles d'un « professeur de criminologie à la Haute Université Moi-je-sais-tout-parce-que-vous-ne-comprenez-rien, la seule de notre pays, et qui se trouve dans la capitale politique à plus de cinq cents kilomètres » (AP : 81), Grégoire Nakobomayo se compare et s'extasie devant les diverses anomalies d'Angoualima, son maître et idole, dont l'apparition fantomatique cumule sept des marqueurs atavistiques reconnus par Lombroso comme indicateurs du type criminel :

[...] au bout d'un moment, il y a eu ce brouillard que je connaissais désormais, que je prenais au départ pour une illusion, merde alors, voilà que le Grand Maître m'est apparu, Impérial, Divin, Colossal, Puissant, Sublime, égal à lui-même, assis sur le monticule de terre, les jambes jointes, et j'ai vu ses douze doigts, et j'ai vu sa tête bombée à l'arrière, et j'ai vu ses sourcils broussailleux, et j'ai vu sa barbichette de

⁷⁸⁰ Alain Mabanckou cité par *idem*. À propos du personnage d'Angoualima, il ajoutera ailleurs : « Je n'étais pas né mais sa légende m'a été transmise. Les personnes plus âgées nous disaient vraiment que ce tueur avait deux visages ou d'autres choses extraordinaires. » (Mabanckou cité par Olivia Marsaud, « Comment j'ai raté mon crime. *African psycho* ou l'itinéraire d'un criminel raté », en ligne, <<http://www.afrik.com/article6419.html>>, consulté le 2 mars 2011).

⁷⁸¹ La narration met notamment à profit les travaux de l'École positive italienne sur l'« homme criminel » (Lombroso, Ferri, Garofalo) aux pages 14-15-55-82-88-89, ceux de l'École du milieu social française sur l'importance des facteurs sociaux sur la personne du criminel (Lacassagne, Manouvrier) aux pages 51-52, de même que ceux de Gabriel Tarde sur l'imitation et l'association différentielle.

vieux bouc, et j'ai vu son bec de lièvre, et j'ai vu ses balafres sur le visage, mais j'ai tout de suite baissé le regard, ce personnage mythique, ce personnage charismatique est quand même mon Dieu à moi et, par voie de conséquence, on ne soutient pas le regard de son Dieu, on se contente de Le croire vivant, éternel, immuable, omniscient [...] (AP : 132-133)

Doigts en excès, « tête bombée à l'arrière », « sourcils broussailleux », « barbichette de vieux bouc », « bec de lièvre », scarifications corporelles et, ce que ne dit pas cet extrait, une *chose-là* digne d'un « pêcheur musclé du fleuve Mayi » (AP : 123) : on ne peut rêver mieux comme spécimen d'« homme criminel ».

À cet égard, un regard plus attentif porté au portrait que nous brosse Grégoire de son maître nous révèle effectivement que ces différentes malformations correspondent en tous points à la fiche signalétique du « criminel-né » lombrosien⁷⁸². On y reconnaît, par exemple, la prééminence des arcades sourcilières et celle de la fossette occipitale moyenne; deux lésions que le criminologue italien a pu observer sur 58,2 % et 16,6 % des crânes d'hommes jugés délinquants par différentes cours européennes de la fin du XIX^e siècle⁷⁸³. De même, on y constate la présence chez le tueur en série d'une polydactylie et d'une fissure du massif maxillaire supérieur – mieux connu sous le nom de « bec de lièvre » – qui, à eux seuls, confirment le caractère maladif de la dégénérescence dont souffriraient certains criminels. Ajoutons à cela l'utilisation massive de la majuscule, de l'anaphore, de l'accumulation, ainsi que l'emploi d'un champ sémantique référant au divin, et nous avons là tous les éléments réunis pour faire du personnage d'Angoualima un archétype ou, pour le dire autrement, un modèle « vivant », « immuable », « éternel » de l'« homme criminel ». « Que, par bien des

⁷⁸² D'après les résultats de ses observations sur 383 crânes de délinquants, Lombroso conclut en 1895 que les lésions crâniennes les plus fréquentes retrouvées chez les criminels sont : « une grande prééminence des arcades sourcilières, 58,2%; l'anomalie dans le développement des dents de sagesse, 44,6%; la diminution de la capacité du crâne, 32,5%; la synostose des sutures, 28,9%; le front fuyant, 28%; l'hyperostose des os, 28,9%; la plagiocéphalie, 23,1%; les os wormiens, 22,0%; la simplicité des sutures, 18,4%; la prééminence occipitale, 16,6%; la fossette occipitale moyenne, 16,0%; [...] » (Cesare Lombroso, *L'homme criminel*, op. cit., p. 155) À ces constats viennent s'ajouter des remarques telles que celles de Nordau, que cite Lombroso et qui viennent véritablement confirmer le caractère dégénéré de certains criminels : « Le côté maladif de la dégénérescence consiste précisément en ce que l'organisme dégénéré n'a pas la force de gravir jusqu'au niveau d'évolution déjà atteint par l'espèce, mais s'arrête en route à un point quelconque, situé plus ou moins bas. » (*Ibid.*, p. xii-xiii)

⁷⁸³ *Ibid.*, p. 155.

traits, le portrait du criminel-né rappelle celui des races inférieures, on ne le saurait nier⁷⁸⁴ », notait déjà à ce sujet Maître Charles Létourneau dans sa préface de 1887 à la deuxième édition française de *L'Uomo delinquente*. Il semble donc que la narration de Mabanckou s'en prenne, par une répétition systématique et parodique de ces lieux connus et de ces lieux communs d'un certain discours scientifique, aux paroles qui ont confiné l'Afrique à la violence de ses crimes et à son statut de « déjà-coupable » sur les scènes sociale, médiatique, politique, scientifique, etc., et ce, tant internationales qu'africaines.

Sur ce point, il faut relire l'entrevue donnée par le professeur de la « Haute Université Moi-je-sais-tout-parce-que-vous-ne-comprenez-rien » à l'animateur de la très populaire émission radiophonique, « La Parole aux auditeurs », pour saisir toute la vacuité d'un discours pourtant présenté comme « vrai » et qui, ultimement, ne fait que parler et se parler de lui-même. Le discours ici ne pointant que le vide, son vide, en insistant sur l'absence de fondement substantiel par une mise en abyme de ses propres qualités formelles :

« Revenons plutôt à Angoualima, et je crois que vos téléspectateurs attendent avec impatience ma position quant à ce scélérat... Je vais, *hic et nunc*, esquisser une analyse minutieuse du comportement de ce fou. Si vous me le permettez, je vais le faire en deux parties principales, elles-mêmes divisées en sous-parties qui appelleront peut-être des subdivisions et des conclusions diamétralement opposées, mais pas forcément antithétiques... » (AP : 83)

Et la narration de couper exactement au moment où le discours autoréférentiel de l'universitaire – « me font penser à beaucoup de cas que j'ai découverts sur les bancs de la faculté de droit de Potiers... » (AP : 82) – allait enfin aborder le cas d'Angoualima dont personne ne sait réellement si la figure de criminel relève du mythe ou de la réalité. L'histoire racontée dans son présent par Grégoire Nakobomayo, si elle pointe ainsi vers un imaginaire construit, reçu et relayé depuis plus d'un siècle, propose aussi une vue périphérique d'une vulnérabilité que Ricœur disait liée à la capacité de produire une identité qui soit propre et personnelle. « Je pense que ce qu'on appelle l'intellectuel africain est une pauvre chose », disait à ce propos Tierno Monénembo en 2010. « Ils racontent un "bla-bla" universitaire qu'ils ont appris au hasard des amphithéâtres et auquel ils ne comprennent pas grand chose.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 20.

Ils ne maîtrisent pas les concepts.⁷⁸⁵ » En fait, ils les répètent. Mais il semble que cette vulnérabilité narrative, bien que présente dans l'univers romanesque, n'ait pas retenu l'attention des critiques, et ce, malgré les indices répétés de la présence de cet imaginaire et malgré toutes les références intertextuelles aux travaux de l'École positive italienne.

D'*African psycho*, en fait, la critique a principalement retenu trois choses : son humour quasi grotesque, sa référence indéniable à Bret Easton Ellis et son « refus catégorique de la surenchère⁷⁸⁶ ». Ainsi, si les commentateurs et les critiques ont d'abord vu le ton, l'intertexte du titre et le lieu d'une énonciation ironique ayant pris pour cible le goût du public pour le crime, les meurtriers en série et l'obscène, aucun n'a vu l'obsession positiviste du protagoniste pour un certain type là où s'élabore pourtant, sur le mode satirique, un intertexte explicite à Lombroso et à ses travaux d'anthropologie et d'anthropométrie criminelles. Mabanckou ne pouvait toutefois être plus clair : tous les personnages qui font figure de loi dans le roman, ironiquement, s'y réfèrent, des cas cliniques célèbres y sont nommés et parodiés, tandis que l'œuvre maîtresse du criminologue de Turin est directement citée :

Messieurs, disait-il, je vais vous dire clairement qu'en tant qu'héritier convaincu de l'école italienne de criminologie, j'ai été fasciné par un livre que je conseille à tout le monde : *L'Homme criminel*, de Cesare Lombroso, et sa magnifique théorie du criminel-né. (AP : pp. 81-82)

En d'autres mots, pris sous un angle rhétorique, *African psycho* peut également se lire comme le récit de la hantise d'un homme, d'une communauté romanesque et, plus largement, d'un sous-continent aux prises avec l'obsession fantomatique d'un modèle imaginaire : celui précisément du discours qu'a établi Lombroso entre 1876 et 1906, et que les différentes

⁷⁸⁵ Cité par Éloïse Brezault, *Afrique : Paroles d'écrivains*, op. cit., p. 269.

⁷⁸⁶ John Walsh, « Psycho Killer, *Qu'est-ce que c'est? Reflections on Alain Mabanckou's African Psycho* », *Transition*, no 100, pp. 152-163. Concernant la critique, voir également : Yves Chemla, « Variations sur *African psycho* d'Alain Mabanckou », *Ychemla.net*, en ligne, <http://homepage.mac.com/chemla/fic_doc/african_psycho.html>, consulté le 2 mars 2011; Jean-Marie Kola, « *African Psycho* d'Alain Mabanckou: De la parodie psychologique à la satire sociale », *Journal of the African Literature Association*, vol. 1, no 2, 2007, pp. 161-172; Karen Ferreira-Meyers, « Maigret en Afrique : Le genre policier dans la littérature africaine contemporaine », dans Bernard de Meyer et Neil ten Kortenaar [dir. de publ.], *Cross/Cultures : The Changing Face of African Literature/ Les nouveaux visages de la littérature africaine*, New York, Rodopi, 2009, pp. 43-60; Pim Higginson, « Tortured Bodies, Loved Bodies : Gendering African Popular Fiction », *Research in African Literatures*, vol. 39, no 4, hiver 2008, pp. 133-146; et Olivia Marsaud, loc. cit.

institutions sociales, (néo)coloniales, économiques, politiques et médiatiques, entre autres, s'entêtent à entretenir au sujet de l'Afrique, ce « continent criminel ». À ce propos, n'est-il pas étrange que le nom de l'endroit où repose le meurtrier modèle – meurtrier qui, rappelons-le, aurait « sa place dans les pages de ce livre mythique » (AP : 81) – s'appelle le « cimetière des Morts-qui-n'ont-pas-droit-au-sommeil »? De même, n'est-il pas problématique que les organes de presse du roman usent toujours des mêmes images d'archives dès qu'il y a symptômes d'une recrudescence de la criminalité dans une ville dont le portrait politique, démographique et socioéconomique s'est pourtant transformé?

Et voilà que les journalistes parlent de la recrudescence de la grande criminalité. Et les voilà qui se risquent à opérer des parallèles, à conclure que cette recrudescence de la criminalité rappelle l'époque du célèbre Angoulima. Et les voilà qui nous ressortent des images d'archives! [...] On nous montre des images en noir et blanc, et je revois le corps de mon idole sur le sable de la côte sauvage au milieu d'un cercle comme dans la photo que je cache sous mon lit. Et on nous rappelle les crimes les plus ignobles du Grand Maître. Et puis, on revient sur Germaine. (AP : 208)

Notons au passage le point d'exclamation, de même que l'anachronisme de ces images, que souligne le brusque saut narratif instauré par le marqueur de relation « puis » et qu'accentue l'utilisation de l'anaphore. En fait, si toute une allégorie pointe dans cette direction, soit dans celle de l'obsession et du penchant « naturel » du protagoniste et de son « type » pour la violence et le crime, l'énonciation et la construction du récit, elles, semblent nous dire autre chose à propos de ce *pré-texte* imaginaire. Ce sera là tout le travail effectué sur le genre policier par l'ironie, qui permettra notamment à Mabankou de repositionner le crime dans sa véritable dimension judiciaire, c'est-à-dire dans sa dimension sociale, politique et langagière.

La « Seine » du crime : narration, énonciation et recalibrage juridique

À des fins d'exemplification de cette construction tant narrative qu'énonciative si particulière, revenons-en au tout début du roman, c'est-à-dire au moment exact où Grégoire Nakobomayo – dont on sait la signification du nom – expose au lecteur son ambition de s'improviser meurtrier afin, nous dit-il, de « tuer Germaine ». En guise d'incipit, il raconte :

J'ai décidé de tuer Germaine le 29 décembre. J'y songe depuis des semaines parce que, quoi qu'on dise, tuer une personne nécessite une préparation à la fois

psychologique et matérielle. Je crois à présent être dans cet état d'esprit même si je n'ai pas encore choisi le moyen avec lequel j'accomplirai mon acte. C'est désormais une question de détail. Je préfère sur ce point pratique me laisser une marge de manœuvre et ajouter ainsi une dose d'improvisation à mon projet. (AP : 11)

Dès l'ouverture de ce court chapitre qui ne compte que cinq pages, Mabanckou pose d'entrée de jeu son intrigue comme s'il l'inscrivait sous la forme classique d'un roman policier traditionnel⁷⁸⁷. Nous savons en effet qu'il y aura meurtre; nous connaissons l'identité de la victime, celle de son meurtrier; et, qui plus est, nous possédons quelques informations essentielles sur l'homicide à venir, à savoir : sa date de perpétration, le degré d'intention et l'état de planification du tueur. Ne resterait plus normalement au lecteur qu'à suivre en aval le fil de la narration pour reconstituer en amont le comment et le pourquoi du crime. Mais, déjà, un regard plus attentif à la trame narrative de ce premier chapitre nous enseigne que si Mabanckou s'approprie les codes d'un certain genre, le discours de son protagoniste, lui, nous conduit sur une autre piste. Il poursuit :

Lorsque je lis les faits divers dans les quotidiens de notre ville, je constate qu'il n'y a pas de geste aussi simple que celui de mettre un terme à la vie de quelqu'un. Il suffit de se munir d'une arme quelle qu'elle soit, de tendre un guet-apens à la future victime et de passer enfin à l'acte. La police et la justice feront leur boulot en supputant sur les mobiles de l'auteur. [...] Je me demande bien ce qu'ils diront de moi après que j'aurai commis mon crime. Le pire serait que ce forfait passe inaperçu. Il est clair que je n'envisage pas cette hypothèse humiliante. (AP : 11-12)

Ainsi, après nous avoir d'emblée affirmé qu'il se prépare à « tuer Germaine », Grégoire Nakobomayo s'écarte de la réalité substantielle du crime pour mieux se tourner vers sa part imaginaire; une part qu'il compte bien investir. « Je me demande bien ce qu'ils diront de moi après que j'aurai commis mon crime », nous dit-il. Et là, dans cette simple interrogation, dans ce « Je me demande bien ce qu'ils diront » presque prononcé sur le ton de la confession, le récit nous révèle à la fois sa nature et l'intention de son protagoniste : convaincre. « Que les

⁷⁸⁷ Selon Uri Eisenzweig, en effet : « Le genre policier se caractérise par une *structure narrative duelle* : un récit qui en recherche un autre, le premier découlant de la découverte (ou de l'anticipation) d'un crime, le second fournissant l'identité du criminel, ses motivations et les modalités de son acte. » (Cité par Marc Lits, *Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*, Liège, Éditions du CÉFAL, coll. « Paralittératures », 1993, p. 77) Et Michel Butor d'ajouter : « Le récit est fait à contre-courant, ou plus exactement qu'il superpose deux séries temporelles : les jours de l'enquête qui commencent au crime, et les jours du drame qui mènent à lui » (cité par *idem.*).

choses soient claires, conclut Nakobomayo à la fin de ce chapitre : je ne souhaite pas être plus grand qu'Angoualima, ni me greffer des petits doigts, je veux être apprécié en fonction du résultat de mon geste criminel. » (AP : 15) Voilà la table mise. Ne reste plus dès lors au récit de Grégoire Nakobomayo qu'à convaincre : convaincre d'abord les médias de sa ville, puis leur lectorat, de son existence *en tant que* « fils spirituel d'Angoualima » (*idem.*), mais surtout *se* convaincre, de même que *son* lectorat, qu'il va bel et bien « tuer Germaine ».

Autrement dit, *African psycho* ne respecte pas en entier les codes du roman policier ou, du moins, ceux du roman policier traditionnel⁷⁸⁸. Il ne raconte pas l'histoire du meurtre d'une prostituée par un tueur en série voulant devenir célèbre contrairement à ce que pouvait laisser présager l'ouverture du roman. En fait, *African psycho* est le récit d'un récit, l'histoire d'une histoire : celle de la représentation – au sens performatif du terme – d'un personnage qui cherche à persuader le lecteur de sa véritable nature criminelle. Pour ce faire, ce dernier va marteler des certitudes et reprendre à son compte toute une structure interprétative empruntée à la pensée criminologique, de même qu'à une foule d'autres discours qui ont cherché à penser le crime, la criminalité et le criminel, afin d'en prendre le contre-pied et ainsi s'ériger *en tant qu'*autorité en la matière. Il dira : « Je n'ai rien de particulier qui intéresserait ceux qui pensent qu'on naît criminel. Je dis que ce sont des âneries, ces théories-là! » (AP : 14); puis, quelques pages plus loin, il ajoute : « J'émet des doutes quant aux théories qui prétendent expliquer le comportement des gens qui me ressemblent comme provenant d'un passé perturbé, d'une enfance corrompue » (AP : 51); et aussi : « Moi, je ne me laisse pas influencer par ces théories [...] Je sais de quoi je parle et, dans ma tête rectangulaire, il y a bien de la matière grise et non de la paille à brûler. » (AP, p. 52) Aussi nous faudrait-il croire Nakobomayo lorsque ce dernier affirme qu'il a « décidé de tuer Germaine ». Mais, bien qu'il nous dise qu'il sait ce qu'est le crime, car il a évolué avec lui et grandi avec l'idée fixe de le commettre, le lecteur en vient à s'apercevoir qu'il y a possibilité que tout cet exposé sur le crime, la criminalité et le meurtre ne soit finalement *qu'un* exposé, c'est-à-dire *que* du discours sur le crime, la criminalité et le meurtre. Il est possible, en fait, que Grégoire

⁷⁸⁸ Nous entendons par « traditionnel » le roman policier dont l'enquête s'élabore autour d'un crime ayant une réalité substantielle, c'est-à-dire un « résultat » tangible, une dimension matérielle. Voir à ce sujet Jean-Yves Maréchal, *Essai sur le résultat dans la théorie de l'infraction pénale*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques juridiques », 2003, 560 p.

Nakobomayo, bien qu'il clame le contraire, ne tue jamais Germaine⁷⁸⁹. Ce sera là, en outre, l'ultime reproche que lui fera Angoualima, son maître, tout en lui sommant à cinq reprises de se taire : « *Silence! Tu veux m'énervier ou quoi? [...] Tu n'es qu'un menteur, c'est ça ta vraie profession!* » (AP : 217)

Yves Chemla avait donc raison d'écrire : « On aurait tort de penser qu'Alain Mabanckou adresse une histoire aux lecteurs d'*African psycho*. Il s'agit d'un discours, et qui plus est, d'un discours en morceaux⁷⁹⁰. » Et, à considérer le roman dans son aspect plus formel, la trame narrative peut effectivement se comprendre comme une longue succession de soliloques, de monologues narrativisés, de scènes, de discours rapportés et d'apartés inattendus, qui tous devraient convaincre de l'inéluctabilité du meurtre de Germaine, mais qui finalement ne font que dépeindre la pathologie énonciative d'un personnage « sur-obsédé par le social⁷⁹¹ » et les discours que les autres tiendront sur lui-même. L'une des marques les plus étonnantes de cette pathologie est sans doute la crainte incontrôlable du protagoniste de ce que les médias et les/ses lecteurs diront ou ne diront pas de lui à la suite de ses différents forfaits. De même, la récurrence des adresses au lecteur, qui constitue une forme de contrôle opérée par le récit de Nakobomayo sur la perception qu'en aura son récepteur, nous révèle également une obsession malade des qu'en-dira-t-on et une fragilité marquée de l'identité du narrateur :

Je vous jure que j'étais à un doigt de passer à l'Acte. Oh, disons que quelque chose m'avait convaincu que ce projet m'aurait plongé dans le ridicule. Tout criminel a sa fierté. Je ne me voyais pas couvert de ridicule. Qu'aurait-on dit de ce forfait? Aurait-il eu l'écho que j'escomptais? [...] Les bandits des deux rives de notre quartier auraient pouffé de rire pendant des mois. J'aurais à peine osé sortir de ma parcelle. On m'aurait collé un sobriquet du genre Poule Mouillée. (AP : 154)

⁷⁸⁹ Cette ambiguïté peut d'ailleurs être considérée comme un puissant vecteur d'ironie traversant tout le roman. À cet égard, dans un excellent article sur la portée ironique d'*African psycho*, John Walsh écrit : « Irony is more than the contrast between the stated and unstated: it is the commingling of the two – even the dependence of one on the other – that brings out the tension that the writer seeks. Seen in this way, Grégoire's bold intention to kill obtains its meaning and weight in the novel from the lurking possibility that he will never be able to kill Germaine. » (John Walsh, *loc. cit.*, p. 156)

⁷⁹⁰ Yves Chemla, *loc. cit.*

⁷⁹¹ Joëlle Gauthier, « Au cœur de The Rules of Attraction de Bret Easton Ellis : Pragmatique de la communication et "descente dans le chaos" », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2010, 140 f.

Ici, la fragilité est soulignée tant par le « je vous jure que j'étais » adressé par Nakobomayo à son lecteur que par les deux phrases interrogatives et les trois prospectives qui concernent plus précisément la diégèse. De plus, ce passage nous révèle qu'entre ce que le protagoniste est et ce qu'il nous dit être vient s'intercaler toute une dimension pragmatique de sa construction identitaire. Nous entendons par là qu'il nous faut comprendre Nakobomayo, en tant que personnage, « comme une personne dont les propos sont soumis à des forces sociales⁷⁹² » et que, par conséquent, son identité narrative s'établit principalement de manière relationnelle. Relation avec le contexte de la diégèse d'abord. Relation avec le contexte de lecture ensuite. Et finalement, relation avec les structures d'interprétations extradiégétiques qui modèlent son imaginaire.

C'est en cela, à notre avis, dans cette importance accordée aux modalités pragmatiques de l'identité et du langage que le romancier Mabanckou rend justice au livre de Bret Easton Ellis auquel son titre réfère, et que sa narration, ironique, se double d'un discours dont la portée est également politique et sociale. Tout comme *American Psycho*⁷⁹³ pouvait en effet plonger son destinataire dans le délire déductico-prédictif du *psycho killer* américain Patrick Bateman⁷⁹⁴, *African psycho* confronte lui aussi son lecteur au récit d'un protagoniste aux prises avec la performativité d'un langage : celui, nous l'avons dit, que l'institution médiatique, politique et judiciaire tient généralement sur l'Afrique et son atavisme séculaire. Ce sera là d'ailleurs l'un des principaux motifs qui pousseront Grégoire vers le crime afin, nous dit-il « vulgairement⁷⁹⁵ », de poursuivre le travail de son maître.

⁷⁹² *Ibid.*, p. 25.

⁷⁹³ *American Psycho*, New York, Random House, coll. « Vintage Contemporaries », 1991, 399 p.

⁷⁹⁴ Nous empruntons cette lecture d'*American Psycho* à Joëlle Gauthier. À propos du discours et du personnage de Bateman, elle écrira d'ailleurs : « Mais notre intérêt pour *American Psycho* ne s'arrête pas là, car Ellis se sert aussi de ce troisième roman pour continuer à explorer les mécanismes pragmatiques du personnage. Le discours de Patrick Bateman, psychopathe par excellence, est en effet le lieu d'un étourdissant travail sur les phénomènes pragmatiques [...] : sur-obsédé par le social, il évolue dans une logique de performance constante, analysant minutieusement chaque signe qui se présente à lui [...]. Le personnage de Patrick Bateman est de fait constamment à la limite de la rupture, facilement déstabilisé par les réactions atypiques de son entourage. » (Joëlle Gauthier, *op. cit.*, p. 96)

⁷⁹⁵ Sur la question du « vulgaire » et de la « vulgarité » langagière dans le roman, voir John Walsh, *loc. cit.*

J'aurais pu quand même faire le geste symbolique, défoncer cette chienne, lui apprendre à respecter les ruelles de mon quartier, ce quartier où j'ai passé mon enfance, ce quartier qui est ma mère, ce quartier qui est mon père, c'est là que j'ai joué au ballon à chiffons, c'est là que je me suis toujours terré, c'est mon quartier à moi, ce quartier que je connais mieux que n'importe quel riverain de gauche, ce quartier qui est devenu la honte de tout le pays, et comprenez-moi, comment je peux supporter que le pays d'en face nous montre du doigt comme si ce n'était pas leurs putes à eux qui ternissaient la réputation de notre agglomération [...] et vous voulez que je me croise les bras quand ces gens d'en face osent nous faire la morale à la télé, à la radio, dans les journaux, ils disent qu'on leur ment, car ce ne sont pas leurs filles à eux qui font les putes chez nous [...] (AP : 124-125).

Plus précisément, si le type criminel hante la fiction de son spectre, ce n'est pas, comme dans un roman policier, pour le bien de l'enquête. Nakobomayo le dit bien : « le crime, ce n'est pas du cinéma... » (AP : 156), et ce « n'est pas non plus une histoire de roman policier » (AP : 159). C'est d'abord et avant tout un discours : un discours institutionnel relayé tantôt par la « télé », tantôt par les « journaux » et tantôt par tous ceux qui, comme Grégoire Nakobomayo, se contentent de regarder, d'en discuter et d'afficher une « tête rectangulaire ». « Le crime, en tant qu'infraction pénale, n'est pas avant tout un acte, mais plutôt un jugement de valeur particulier de type judiciaire porté *sur* un acte⁷⁹⁶ », rappelle à sujet le spécialiste de la rationalité pénale Alvaro Pires. Et ailleurs, il ajoute :

Or lorsque nous étudions le comportement des gens qui ont été institutionnellement criminalisés, nous n'étudions pas les comportements antisociaux en général ni les comportements problématiques tout court : nous étudions seulement les personnes dont le comportement a été jugé institutionnellement comme « criminel ». Le comportement criminel est alors un fait institutionnel⁷⁹⁷.

Ce sera là d'ailleurs l'erreur de Grégoire Nakobomayo *en tant que* criminel; il aura assimilé, associé et incorporé un idéal-type criminologique : celui de l'Africain criminel. Le crime si bien planifié n'aura finalement été que ce qu'il est : du discours. Le protagoniste ne tuera pas Germaine. Sort ironique que celui du personnage de Nakobomayo, cet enfant ramassé dont la tête anormalement rectangulaire évoquait pourtant curieusement les descriptions physiologiques des belles années de l'anthropologie et de l'anthropométrie criminelles.

⁷⁹⁶ Alvaro P. Pires, « La criminologie d'hier et d'aujourd'hui », dans *Histoire des savoirs sur le crime et la peine 1. Des savoirs diffus à la notion de criminel-né*, Bruxelles, Larcier, coll. « Crimen », 2008, p. 19.

⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 64.

Écriture ironique également que celle de Mabanckou, qui aura su replacer le crime dans sa véritable dimension sociale, pénale et judiciaire.

Perversion par le noir

L'incipit ne nous avait donc pas menti. *African psycho* emprunte bel et bien aux codes du genre du roman policier traditionnel. Nous savions qu'il y aurait meurtre et il y a bel et bien eu crime. Nous connaissions l'identité de la victime et celle de son agresseur, et le roman nous a effectivement donné à voir et des coupables et des victimes. Nous avons eu droit au mystère entourant les derniers détails de la planification de la mort de Germaine, à la recherche de l'arme et de la scène du crime, ainsi qu'à la double structure temporelle et narrative propre au genre. Mais, au final, l'écriture de Mabanckou, si elle ne fournit pas de personnage traditionnel d'enquêteur ou de détective, nous aura donné à suivre un personnage de lecteur, expert en faits divers et en « profil-type », pour nous guider sur le parcours herméneutique d'une enquête consacrée à la révélation des mécanismes discursifs sous-jacents à une certaine représentation criminelle de l'Afrique.

Je me dis que dans une situation normale, il y aurait eu un inspecteur comme dans les films ou les romans policiers. Cet inspecteur porterait un pardessus beige, un feutre noir et fumerait une pipe, des Gauloises ou des Gitanes sans filtre. Il se serait rendu sur les lieux du crime pour ramasser, avec une pince, ici une bague, là une boucle d'oreille, un peu plus loin une mèche de cheveux ou un spécimen de parfum. Et la machine se serait mise en marche. [...] L'inspecteur débarquerait ici avec ses hommes pour mettre la maison sens dessus dessous en m'exhibant un mandat de je ne sais quoi et de je ne sais quelle autorité, car ça fait longtemps que j'ai vu les films policiers et lu des romans de ce genre. Et je serais mitraillé de questions. Et on verrait le gros sac de Germaine chez moi. Et on me dirait que je ne pouvais pas ignorer ce qui s'était passé. Et je deviendrais le suspect numéro un. Et comme on le sait dans notre ville, suspect numéro un veut dire coupable, donc je serais le coupable, un point c'est tout... (AP : 212-213)

De même, aux yeux de plusieurs institutions et de nombreuses populations, l'Afrique est encore d'emblée considérée comme « déjà-coupable », un point c'est tout... « L'enquête ne consiste pas exclusivement à reconstruire patiemment ce crime auquel il n'a pas été donné au lecteur d'assister, observe Marie-Hélène Huet à propos du roman policier. Elle conduit, de façon tout aussi méthodique, à remplacer la scène secrète du crime par sa re-présentation

publique⁷⁹⁸ ». Une représentation qui, parfois, semble défier la dimension matérielle du crime et, surtout, les principes mêmes de la rationalité pénale. « Mais de quelle présomption d'innocence nous parlent-ils? » ajoutera d'ailleurs sur un ton mi-tragique mi-ironique Grégoire Nakobomayo, un enfant ramassé qui, doit-on le rappeler, n'aura commis qu'un seul crime : celui de se définir, pendant plus de deux cents pages, presque uniquement par ses grosses mains, son physique imparfait et sa tête rectangulaire.

Ainsi, d'un côté : le « sans-voix », soit le cas de cet individu aphone ou rendu aphone par une communauté, un État, une situation ou une méconnaissance totale du code prévalant au sein d'un espace social. Et, de l'autre : le « cent paroles » qui, lui, maîtrise les codes du langage, mais ne parvient pas à produire une identité qui soit pleinement adaptée à la singularité et à l'autonomie de son caractère insubstituable. Nous aurions donc ici affaire à une « personne » vulnérable, parce qu'incapable de déterminer ce qui lui appartient en propre dans le fouillis des voix qui lui soufflent et lui suggèrent constamment ce que devrait être socialement, esthétiquement et, surtout, « systématiquement » son rôle.

⁷⁹⁸ Marie-Hélène Huet, « Enquête et représentation dans le roman policier », *Europe*, vol. 571-571, 1976, p. 100.

CONCLUSION

LE RIRE DES PLEUREUSES

*Nous avons encore trop présente en nos têtes
une conception de l'auteur en individu génial et
inspiré seul dans sa mansarde, à écrire sous la
dictée des dieux (ou d'une collectivité dont il
serait seulement le porte-parole), cliché du
poète maudit qu'en matières francophones on a
renouvelé sous les couleurs diverses de
l'opprimé : colonisé, nègre, esclave [...], etc.*
Pierre Halen, 2003

Cette thèse a pour origine un mouvement, un lieu, un temps et une certaine conception/perception de la violence. En fait, il faut la penser comme le portrait ou l'image capturée d'une vague : celle qui part de la sensibilité historique d'un centre – désigné comme étant initialement occidental, plus spécifiquement européen, puis nord-américain et inévitablement international – et qui vient s'échouer sur les côtes d'un continent voulu noir et, plus largement, de tous ces espaces à qui l'on a longtemps refusé de reconnaître le statut juridique de sujet et, conséquemment, de citoyen autorisé à figurer au sein de l'ordre social. Elle prend aussi pour racine le constat d'un goût tant populaire qu'institutionnel, tant ponctuel que soudain pour un certain type d'écritures représentant le paradigme précis d'une violence faite à l'encontre du « sans-droit » – idéal-type de la « victime absolue » et des populations les plus vulnérables – dans des lieux dont le nom est désormais devenu synonyme de misère et de souffrance humaines. Jamais en effet, constatons-nous, n'a-t-on autant lu, vu, reconnu, primé sur la scène critique et institutionnelle tant franco-française que mondiale, les écritures de la violence mettant en scène la fragilité physique et énonciative de l'individu en contexte dit « postcolonial » qu'au cours des trente dernières années, soit depuis les débuts de la fin de la Guerre froide. Puis, finalement, cette thèse se construit autour d'une possibilité et de son hypothèse : et si la moralité historique d'une communauté et, partant, sa sensibilité et ses outils juridiques pouvaient avoir affaire avec la pratique littéraire ? En d'autres mots, cette thèse a cherché à démontrer qu'il s'avère effectivement possible de

délimiter le lieu d'une rencontre conjoncturelle – car le lieu de cette rencontre est toujours situé dans le temps et l'espace – entre moralité historique, sensibilité juridico-politique et « champ » littéraire.

La présente thèse a donc fait sienne l'idée développée en 1921 par Walter Benjamin selon laquelle il existerait une fluctuation, des évolutions, une histoire au sein des paradigmes de la violence et soutient que cette même évolution a eu un effet direct au cours des dernières années sur les conditions d'acceptabilité (ou non) de certaines productions africaines. En fait, là où Michel Wieviorka parlait de la violence et de son nouveau paradigme en termes de « répertoire⁷⁹⁹ », nous avons poursuivi la réflexion en ajoutant à cette première hypothèse la dimension institutionnelle du « champ » et de ses « systèmes » littéraires, de même que celle de leurs modes d'inscription et de leurs modalités d'intégration, de reconnaissance et de consécration. C'est ainsi que s'est constitué le visage d'une littérature à qui l'on demandait de répondre aux exigences des préconstruits sociaux relatifs à la « zone imaginaire d'identification » de sa propre « posture », puisque tout « système », et ce, qu'il soit francophone, anglophone, mais aussi nord-américain, européen ou mondial, compte précisément sur la perpétuation d'une asymétrie structurelle. Le « système » reposant d'abord sur un rapport de pouvoir entre un centre et ses périphéries et sur le maintien de cette structure unilatérale (quoique construite, imaginaire et multipartite) d'« interférences » et de transferts culturels. « This is what one and unequal means, écrivait d'ailleurs Franco Moretti à ce sujet dans "Conjectures on World Literature" : the destiny of a culture (usually a culture of the periphery [...]) is intersected and altered by another culture (from the core) that "completely ignores it"⁸⁰⁰. » Parlant alors du défi posé à tout auteur périphérique intéressé à se faire remarquer au « centre » – c'est-à-dire par les agents et les censeurs des circuits de production basés dans les grandes capitales de l'économie culturelle mondiale, représentées généralement comme étant Londres, New York et Paris –, nous en sommes venue à dégager un espace de création et de légitimation dont les limitations esthétiques *et* sémantiques imposées par les codes de la socialité centrale constituaient et constituent toujours l'essence

⁷⁹⁹ Michel Wieviorka, *La violence*, op. cit., p. 19.

⁸⁰⁰ « Conjectures on World Literature », loc. cit., p. 56.

même du langage disponible à partir duquel il leur devient possible de se fabriquer une subjectivité qui puisse s'avérer spécifiquement et « systématiquement » productive.

Dans le cas de l'Afrique, nous l'avons dit, il semble que ces limitations aient toujours eu partie liée avec une certaine conception/représentation de la violence. Ce que soutient en outre Richard K. Priebe lorsqu'il énonce que : « From the earliest work of Thomas Mofolo [...], right up to the most recently published fiction, we find violence in varying degrees in most African fiction that has been successful in the West⁸⁰¹. » Une violence structurelle et culturelle portée à l'encontre d'un sujet pensé en termes collectifs, d'abord, qui fut celle qu'a su exploiter la génération « nègre » des années de Césaire, de Fanon et de Senghor; et une violence systématisée et endémique portée à l'encontre d'un sujet individuel, ensuite, qui correspond aux productions et aux stratégies de l'citation plus actuelles qui ont marqué tant les générations que la période allant de la fin des années 1980 jusqu'au début de la deuxième décennie des années 2000. Et, au centre de toutes ces représentations de la violence tantôt coloniale et tantôt particulière à l'état d'exception « postcolonial », une même vulnérabilité s'est dégagée à chaque fois de nos analyses : celle de l'auteur africain et, plus précisément, celle de l'auteur noir et subsaharien à se faire reconnaître en tant que membre à part entière de la communauté littéraire centrale, c'est-à-dire en tant que « comptable [de ses] propres actes à titre de leur auteur véritable⁸⁰² ». Comme l'a remarqué ailleurs le philologue et comparatiste János Riesz : « De pareils doutes en ce qui concerne l'appartenance des œuvres aux écrivains noirs sont aussi vieux que les premiers textes des esclaves africains (ou leurs descendants) en langues européennes au XVII^e et XVIII^e siècles⁸⁰³ » et signale une méfiance depuis longtemps entretenue par le « système culturel » occidental envers la possibilité même qu'un auteur noir, pire qu'un auteur « nègre » soit capable d'autonomie. « I have never heard, that an orang outang has composed an ode⁸⁰⁴ », soutenait ainsi le Révérend Robert B. Nickolls dans une polémique abolitionniste datant de 1788. D'où l'investissement et le

⁸⁰¹ « Literature, Community, and Violence: Reading African Literature in the West, Post-9/11 », *Research in African Literatures*, vol. 36, no 2, 2005, p. 46.

⁸⁰² Paul Ricœur, « Introduction », *Le Juste 2*, *op. cit.*, p. 8. Nous soulignons.

⁸⁰³ « Accusations de plagiat contre plusieurs auteurs africains et contextes historiques », *loc. cit.*, p. 145.

⁸⁰⁴ Cité par János Riesz, *ibid.*, p. 146.

renversement de la figure stéréotypée du « nègre » au courant des années 1930, 1940 et 1950, conformément aux nouvelles luttes politiques et sociales apportées par l'éducation et la mobilité croissantes de certains intellectuels noirs; et d'où également la récupération au tournant des années 1990 d'une autre « posture », héritée celle-là d'une autre tradition, d'une autre lutte et d'un autre scandale, causé notamment par l'attribution en 1959 du Goncourt à André Schwarz-Bart.

En fait, puisque le paradigme entourant les violences politiques africaines a progressivement changé au cours de la deuxième moitié de la décennie 1980, rendant injustifiables des actes pourtant tolérés par les populations locales et la communauté internationale quelques années plus tôt, il fallait aller chercher ailleurs le type de qualification requise pour se doter d'une nouvelle autorité énonciative. C'est de cette façon, entre autres, que d'une violence à une autre et, tristement, d'un génocide à un autre – car il semble que dans ce domaine l'intelligibilité et la popularité de l'un servent à nourrir l'intelligibilité et la popularité de l'autre –, l'écrivain africain ait troqué l'« authenticité » du « nègre » pour l'*ethos* pathétique de la pleureuse grecque et latine. Sur ce point, Jérôme Meizoz insiste :

Pour agir sur l'auditoire, l'orateur [nous aurons une pensée ici pour le protagoniste de *L'ombre des choses à venir*] ne doit pas seulement disposer d'arguments valides [...] ni produire un effet puissant sur lui [...], mais il faut aussi « affirmer son autorité et projeter une image de soi susceptible d'inspirer confiance ». L'*ethos* tient donc à l'image de soi que l'énonciateur impose dans son discours afin d'assurer son impact⁸⁰⁵.

Et qui de mieux placé dans un contexte comme celui de la violence endémique africaine et, de surcroît, lorsqu'il s'agit d'un génocide, que celui ou celle qui puisse dire « j'y suis allé, c'est mon continent et j'en suis revenu », pour pleurer sur le corps de l'*homo sacer*, cette « victime absolue », dont il n'a peut-être pas partagé le sort génocidaire comme son prédécesseur de la Seconde Guerre mondiale, mais qui lui a vu qui les corps, qui les crânes, qui l'après des massacres et s'en est souvenu pour un autre « par devoir de mémoire »? Aussi, bien que la perception des violences sévissant sur le continent africain et leurs représentations aient commencé à se transformer bien avant 1994 et les « événements » tragiques que l'on sait du Rwanda, il faut attendre après 1994 pour assister à la cristallisation

⁸⁰⁵ *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur, op. cit.*, p. 22. Nous soulignons.

d'un certain besoin – auctorial – et d'une certaine demande – critique, institutionnelle et éditoriale – d'un certain marché pour écrire, lire et voir un certain sujet victime de l'histoire.

Aux temps de la lutte coloniale et au cours des premières années de la construction nationale, écrivait encore en 1997 ou 1998 Henri Lopès, je me faisais un point d'honneur de brûler les livres d'histoire qui prétendaient que mes ancêtres étaient les Gaulois. Aujourd'hui, je proclame que, tout bien considéré, à côté de mes ancêtres bantous, je possède aussi des ancêtres gaulois. Mieux, je les revendique. Il ne s'agit évidemment pas de Vercingétorix, mais d'Homère, de Platon, d'Ovide, de Montaigne, de Flaubert, de Goethe [...], mais je m'essouffle. [...] *Il s'agit surtout d'Antigone*⁸⁰⁶.

Et puisqu'« il s'agit surtout d'Antigone », et non de Déméter, Niobé, Hécube ou de la Clytemnestre d'Eschyle qui constituent, disons-le, l'idéal-type de la pleureuse tragique, c'est également dans ces années que les pleureuses africaines ont commencé à rire... *L'ainé des orphelins* de Tierno Monénembo, les quatre romans de Kossi Efoui, *African psycho* d'Alain Mabanckou, certains passages du *Murambi* de Diop, les stratégies de positionnement de Scholastique Mukasonga, etc.⁸⁰⁷ témoignent tous d'une certaine propension – plus ou moins grande – de ces dernières au rire.

Elles ont ri d'abord en faisant voir une vulnérabilité qui n'était pas physique mais principalement énonciative. On sait l'opacité et les dédoublements narratifs des romans ou de certains personnages des romans de Diop, de Mabanckou, de Monénembo et d'Efoui, ce maître des faux-semblants, des masques et autres apparats de cérémonies. Elles ont ri ensuite en faisant parler des personnages de « coupables », d'absents, d'indésirables et plus simplement d'invisibles sociaux ou de travestis, là où l'on s'attendait à lire un propos transparent, c'est-à-dire plus historique que littéraire, plus journalistique qu'esthétique (quoique...), sur le sort des victimes. Et ce, parce la vulnérabilité des « cent paroles » offrent plus de possibilités et d'opportunités stratégiques que la vulnérabilité des « sans-voix » et leur mutisme caractéristique. Elles ont ri également en jouant et en se jouant mieux que quiconque des codes, des attentes et des chiffres de vente en livrant une performance correspondant (ou non) à l'image de la « posture auctoriale » qu'un certain marché culturel

⁸⁰⁶ « Mes trois identités », *op. cit.*, p. 140. Nous soulignons.

⁸⁰⁷ Car les exemples dans le panorama littéraire actuel sont nombreux, voire trop pour avoir tous pu être recensés ici (Dongala, Tadjou, Edem, Boni, Effa, Miano, ...).

occidental était prêt à consommer et à vendre. Certaines se sont indignées et d'autres ont pleuré, donnant exactement à voir le bon visage, soit celui de la colère et de la contrition d'un écrivain noir engagé. D'autres, au contraire, ont préféré la délinquance et la désobéissance institutionnelle et ont misé sur une autre « posture », sur d'autres masques, sur d'autres visages, multiples, afin de troubler l'uniformité des identités et des apparences préconstruites, préjugées, filtrées, en en brouillant les cartes⁸⁰⁸. Dans tous les cas de figure, cependant, toutes ont fait preuve d'une même lucidité face au « système » et ont joué la carte de la violence, de ses victimes et de la volonté de lire soit par voyeurisme, soit par compassion, soit par devoir de mémoire, un certain sujet de l'histoire... et elles ont ri, parce que se sachant mieux placées que quiconque pour profiter d'une situation ponctuelle dont elles savaient pouvoir se servir.

Si les règles gouvernant la signification ne sont pas purement restrictives, mais qu'elles permettent aussi d'affirmer d'autres domaines d'intelligibilité culturelle, c'est-à-dire d'ouvrir de nouvelles possibilités en matière de genre qui contestent les codes rigides des binarités [mais aussi des positions et des « postures »] hiérarchiques, comme le rappelle d'ailleurs Judith Butler, alors ce n'est que dans les pratiques répétées de la signification qu'il devient possible de subvertir l'identité. L'injonction à être d'un certain genre [nationalité, couleur, type, etc.] produit nécessairement des ratés, une variété de configurations incohérentes qui, par leur multiplicité, excèdent et défient celle-là même qui les fait advenir⁸⁰⁹.

En s'amusant à répéter incessamment les mêmes lieux communs et les mêmes scènes de violence, parfois pour les pervertir, les sublimer, les détourner ou encore les travestir, ces pleureuses africaines de la période allant de fin des années 1980 au début de la deuxième décennie des années 2000 ont toutes profité de la pluralité des figures de la vulnérabilité pour faire advenir, dans l'ombre de l'auteur engagé ou de la victime attendue et désirée, une autre figure et une autre « posture » historiquement possibles : celle de l'énonciateur africain francophone faisant le pari risqué de l'autonomie et de la responsabilité littéraires. « Pour la première fois de ma vie », clamait ainsi Scholastique Mukasonga lors de la tournée promotionnelle entourant la parution de *Notre-Dame du Nil*, « je n'ai pas ressenti de douleur

⁸⁰⁸ Dans ce domaine, si nous avons choisi de retenir le roman *African psycho* d'Alain Mabanckou pour son approche plus « juridique » et, ce faisant, plus près de notre approche et de notre propos, nous aurions tout aussi bien pu relire le cinquième roman du même auteur, soit *Verre Cassé*, qui a été traduit dans de nombreuses langues, a figuré sur la liste d'automne du Renaudot 2005 et lui a valu, entre autres, le Prix Ouest-France, celui des cinq continents de la Francophonie, celui du livre RFO, etc.

⁸⁰⁹ *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 271.

[...]. Je n'étais plus une victime qui avait un devoir d'écrire pour témoigner, mais j'étais un être à part entière qui avait un droit d'écrire⁸¹⁰. » Ou, pour le dire autrement, elle était et est devenue par le recours à l'écriture romanesque « personne ». « Car la ruse d'Ulysse, comme l'a démontré Gilles Lhuillier en 2008, porte non sur un objet quelconque, mais sur le "je", le sujet même de l'énonciation : "Je" dis que je "suis" "personne"⁸¹¹. »

En ceci, Henri Lopès ne savait pas si bien dire lorsqu'il se revendiquait d'Antigone. Car si l'on fouille un peu mieux la figure telle que l'ont développée les tragédiens antiques, on découvre rapidement que si Antigone pleure, ses pleurs n'ont pas pour seule origine l'affront porté par le gouvernement de Thèbes au corps de son frère Polynice, mais ils trouvent également en elle et pour elle-même les raisons de couler et ne pas se tarir. Comme l'écrit à ce propos Nicole Loraux commentant un passage des *Phéniciennes* d'Euripide :

En la circonstance, Antigone pleure sur trois cadavres – celui de sa mère, ceux de ses frères. Mais la suite de sa plainte le dit : **comme une pleureuse homérique, c'est sur sa vie à venir que, à travers ses gémissements, elle sanglote par avance.** [...]

Sous les pleurs des jeunes filles, le deuil et le désespoir d'une meurtrière, moins inadéquats qu'il n'y paraît une fois replacés dans la situation dramatique, mais toujours paradigmatiques de toute plainte féminine. Faut-il, dans cette configuration, déchiffrer la trace en creux de la haine? **Comme si l'on ne menait jamais vraiment le deuil que pour avoir détruit et non pas seulement perdu?**

Ou, plus exactement : comme si, pour conjurer les sanglots des mères, il fallait faire de celles-ci des criminelles. Parce que toute larme de femme doit être coupable, puisque dans l'élément féminin le deuil est suspect, et qu'un deuil de mère, comme dans *Richard III*, contient tous les autres, il faudrait que sur les pleurs maternels pèse le soupçon. L'opération est fructueuse : dans le trop de la douleur, **dans l'exaspérante répétition de *aei***, le fin déchiffreur de secrets féminins, découvrant (retrouvant) la haine (que, de longue date, une tradition de pensée virile y a mise), verrait justifiée sa méfiance envers le deuil des femmes⁸¹².

Honnêtement, on ne sait si Lopès, mais également si Efoui, Mabanckou, Diop, Monénembo, Mbembe, Mukasonga, etc. connaissaient tout de la nature des pleurs d'Antigone, ou même s'ils avaient lu Sophocle ou Euripide avant de poser (consciemment ou non) leur « posture » dans l'ombre spectrale de sa figure féminine, et cela nous importe peu : d'abord parce qu'il

⁸¹⁰ Citée par Séverine Kodjo-Grandvaux, « Scholastique Mukasonga, le prix du sang », *loc. cit.*

⁸¹¹ *La loi, roman*, *op. cit.*, p. 32.

⁸¹² *Les mères en deuil*, *op. cit.*, pp. 96-97. Nous soulignons.

nous est pratiquement impossible de penser la littérature mondiale sans y sentir la présence du personnage d'Antigone; trop souvent citée, reprise, relue, réécrite depuis bien avant la littérature des camps, le procès Eichmann et ce que l'on sait de la Seconde Guerre mondiale. Cela nous importe peu ensuite parce que suivant les enseignements de chercheurs tels que Franco Moretti ou Pierre Halen, nous pensons « la légitimité d'une lecture procédant de l'espace global, d'autant plus que la plupart des œuvres concernées *sont faites pour cela*, pour produire des effets d'altérité, qu'il convient de respecter⁸¹³. » Et cela nous importe peu enfin parce qu'il n'en demeure pas moins que leur propre appel ou leur propre écriture rejoint Antigone exactement là où Loraux situe l'autre origine de ses larmes et postule leur nature criminelle, à savoir à la rencontre exacte entre l'*homo sacer* historique, l'*homo sacer* politique et la *persona* littéraire, car il semble qu'Antigone pleure à l'avance sur un crime qu'elle est sur le point de commettre : la destruction *par répétition* d'une parole tantôt considérée comme indésirable et tantôt perçue comme étant outrancière parce que menaçant le maintien de l'uniformité apparente d'un certain ordre social. Que ce social soit politique, littéraire, juridique, familial, etc. importe peu, car c'est l'acte de destruction en lui-même qui marque l'éventuelle possibilité d'une ouverture. « Comme si l'on ne menait jamais vraiment le deuil que pour avoir *détruit* et non pas seulement perdu » sont là d'ailleurs les termes exacts de Nicole Loraux rappelant étrangement ceux d'Ulysse devant le cyclope et ceux de Ricœur, de Butler, de Thomas, de Pottage, de Barthes, entre autres, sur le rapport entre langage et personne (juridique, politique, littéraire, etc.) et, inversement, entre personne et langage (juridique, politique, littéraire, etc.).

Telle qu'elle est constituée en droit, écrivions-nous ainsi au deuxième chapitre, la personne se révèle en effet être une coquille vide, une fonction juridique, un contenant communicationnel qui se prête à toutes sortes de contenus, et ce, au bon gré des situations rencontrées par les législateurs et juristes. Elle permet notamment, par le biais du langage juridique, de faire exister ce qui n'existe pas et de priver d'existence ce qui existe, rendant inévitablement vulnérable celui ou celle qui maîtrise mal ou encore ignore tout de la maîtrise ou de l'existence même des codes et des règles régissant ce langage. La personne/*persona*, en

⁸¹³ Pierre Halen, « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », *op. cit.*, p. 31.

d'autres termes, et ce, peu importe le domaine d'activité humaine, n'est souvent rien d'autre qu'un artefact sémantique : un double du sujet réel produit à même les ressources techniques que procurent une tradition et son institution (sociales, littéraires, juridiques, politiques, etc.) et qui réfère à la logique et aux schèmes de représentation contingents du secteur d'activité de ladite communauté ou société humaine en question. Comme l'écrivait Alain Pottage :

The paradox consists in the self-referentiality of this mode of production; the axis which ostensibly runs from word to external fact is internal to the discourse itself, so that the event or object that it apprehends is just a medium or occasion through which the discourse encounters itself. In that very particular acceptation, rhetorical action – *techne* – happens between *res* (existing facts) and *verba* (the rhetorical artefact); « between » in the sense that it continuously modulates the difference between the two registers⁸¹⁴.

La vie, en cela et pour cela, est ce seuil sur lequel se bâtit la sphère juridico-politique du social; toujours incluse parce que toujours exclue d'un construit (juridique, littéraire, politique, etc.) tendu entre *res* et *verba*. D'un côté, la « vie nue », de l'autre la *persona*, écrivions-nous ainsi au deuxième chapitre de ce paradoxe rhétorique en ne soulignant pas encore qu'il était possible de moduler notre discours de façon à ce que le *corps* devienne *corpus* et la *persona* la « posture » d'un sujet « systématiquement » vulnérable.

En fait, une fois transposée au SLF ou, plus largement, au « système culturel » occidental, cette conversion nous permet d'entrevoir le corps/corpus des écritures africaines de la violence contemporaine comme le *res* d'une personne/« posture » vulnérable, soit celle de l'auteur africain francophone aux prises avec les stéréotypes et les préjugés des filtres (dé)limitant l'entrée du « champ central ». « Les questions soulevées, différentes selon les cas, à propos de la paternité de ces romans [africains qui ont alternativement fait scandale] sont pour moi des épisodes dans le développement du statut de cette littérature et son contexte critique et historique⁸¹⁵ », constatait déjà en 1997 János Riesz. Bien que cette époque soupçonneuse vis-à-vis de la qualité ou de la nature d'une certaine littérature africaine en langues européennes semble depuis quelque temps révolue, notamment grâce à la conjoncture que nous avons cherché à portraiturer dans le cadre de cette thèse mais également

⁸¹⁴ « Unitas Personae : On Legal and Biological Self-Narration », *loc. cit.* p. 276.

⁸¹⁵ « Accusations de plagiat contre plusieurs auteurs africains et contextes historiques », *loc. cit.*, p. 147.

à une intégration de plus en plus grande d'une certaine population africaine au sein de la société littéraire parisienne, il reste tout de même que le « champ » et son « système » continuent à imposer sur les littérateurs dits marginaux ou périphériques, mais aussi à ceux, plus chanceux, nés au « centre », ses étiquettes, de même que les cadres de sa tradition et de ses croyances en la valeur d'un objet et d'une essence qualifiés de littéraires. Rappelons-le ici, instituer veut dire nouer : nouer le lien social à l'aide de repères nécessaires à la fondation d'un espace de sens partagé. « Nulle antériorité qui ne dure encore maintenant, nulle extériorité qui ne soit compensée par un mouvement d'intériorisation⁸¹⁶ », soutenait d'ailleurs Paul Ricœur. Toutefois, dans ce système social de valeurs et de sens partagés, ce qui distingue les écrivains « centraux » de ceux que l'on qualifie de « périphériques » réside dans la double nature (spécifique *et* hétérogène, littéraire *et* identitaire, particulier *et* stéréotypé) des codes et des ressources qu'ils se doivent d'invoquer.

On peut en effet poser en loi générale que les producteurs culturels sont d'autant plus enclins à se soumettre aux sollicitations des pouvoirs externes (qu'il s'agisse de l'État, des partis, des pouvoirs économiques ou, comme aujourd'hui, du journalisme) et à se servir des ressources importées de l'extérieur pour régler des conflits internes qu'ils occupent des positions plus basses dans les hiérarchies internes du champ et qu'ils sont plus dépourvus de capital spécifique. C'est à travers les dominés (selon les critères spécifiques) qu'advient l'hétéronomie, écrivait Bourdieu⁸¹⁷.

Mais il n'en demeure pas moins que le « champ » reste le « champ » et que sa valeur unificatrice réside en une certaine conception de l'art et de l'autonomie littéraire.

C'est d'ailleurs ainsi qu'il faut relire le destin institutionnel et la progression si particulière (parce qu'exemplaire) du « Likibi » de Dongala ou, plutôt, des nouvelles du recueil duquel est tirée « Le Procès du Père Likibi », car si Dongala sait moduler ses premiers récits en fonction des demandes hétérogènes d'un certain marché pour une certaine écriture de la violence africaine contemporaine, les dernières nouvelles du recueil, quant à elles, traitent de création et du danger pour tout créateur de se laisser fixer dans un genre, un style, une étiquette, qui seraient par trop populaires, mercantiles ou étrangers à toutes préoccupations esthétiques. Plus encore, il rappelle par la bouche d'un personnage voulu

⁸¹⁶ « Autonomie et vulnérabilité », *Le Juste 2*, op. cit., p. 99.

⁸¹⁷ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., pp. 460-461.

musicien que tout évolue; à commencer par l'artiste et par les goûts et les acteurs de tout « champ artistique » qu'il soit musical ou littéraire.

– Oh – il rit – si je me décourageais vite, je serais déjà retourné chez Miles. Mais comment expliquer aux gens? Tout ce qui est vivant évolue, nom de Dieu! Les gens doivent comprendre que je change, que je cherche autre chose que ce que je jouais il y a six mois, il y a trois mois.

– Vous étiez excellent dans le quintette de Miles, dit Splivie.

Cela sembla agacer J.C.

– Mais cessez de me fixer, de me figer! Je suis un artiste, un créateur, je dois toujours chercher plus loin; évoluer, vivre, vous comprenez? Si j'ai créé mon propre groupe, c'est que ce que je faisais avant et ailleurs ne me suffisait plus. [...]

Il se tut un moment, puis il se parla à lui-même :

– Sans le public, je ne suis rien car ma musique est une musique populaire. Je veux bien prendre en considération le goût du public si lui de son côté me laisse chercher ce qui me satisfait... Ah, c'est bien difficile tout cela⁸¹⁸.

Concrètement, en donnant la parole à un musicien de jazz résolu dans sa quête d'un « art pur⁸¹⁹ », c'est au « centre » d'un certain « système » et « champ littéraire » africain, francophone, mondial *et* universel que Dongala s'adresse et se positionne en lui démontrant qu'il sait mieux que quiconque, c'est-à-dire mieux que « personne », ses croyances, son fonctionnement, ses traditions et la valeur de ces mêmes traditions spécifiquement artistiques, culturelles et littéraires : « l'art pur ». Toutefois, viendra peut-être un temps – si ce n'est déjà le cas depuis longtemps ou depuis toujours possiblement comme le soutient, entre autres, Franco Moretti⁸²⁰ – où ces traditions, ces idéaux et, surtout, les exigences de cette socialité seront peut-être ceux d'un autre « système », plus local ou plus global, plus excentré ou plus central, plus hétérogène qu'homogène, car la reconnaissance, la consécration et la diffusion de l'art ou de la littérature en général passeraient par d'autres réseaux de signification que ceux encore en vigueur sur la scène actuelle. Mais d'ici-là, nous entendrons probablement rire encore quelque temps ces pleureuses ou toute autre figure ou posture qui siérait mieux aux auteurs africains en quête de légitimité sur les scènes de production francophone et

⁸¹⁸ Emmanuel Dongala, « A Love Supreme », *Jazz et vin de palme*, op. cit., pp. 186-187.

⁸¹⁹ Ce sont là littéralement les mots du récit : « alors il nous reste, du moins à moi, il me reste l'art, la musique. [...] Luttons au moins pour qu'elle reste pure » (*ibid.*, p. 188).

⁸²⁰ Notamment dans son article de 2000 : « The Slaughterhouse of Literature », *loc. cit.*

mondiale, puisqu'il s'agit toujours « *surtout* d'Antigone » : cette pleureuse homérique qui, depuis des millénaires, « sanglote par avance » sur sa vie à venir et sur le sort injuste qu'a réservé le pouvoir politique au corps de son frère Polynice.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus littéraire

Corpus principal

Diop, Boubacar Boris, *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000, 228 p.

———, *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Zulma, 2011, 268 p.

Dongala, Emmanuel, *Jazz et vin de palme*, Paris, Éditions du Rocher, coll. « Motifs », 2010 [1982], 205 p.

Efoui, Kossi, *La Polka*, Paris, Seuil, 1998, 156 p.

———, *La fabrique de cérémonies*, Paris, Seuil, 2001, 251 p.

———, *Solo d'un revenant*, Paris, Seuil, 2008, 206 p.

———, *L'ombre des choses à venir*, Paris, Seuil, 2011, 157 p.

Mabanckou, Alain, *African psycho*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2003, 219 p.

Monénembo, Tierno, *L'ainé des orphelins*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, 156 p.

Corpus secondaire

Achebe, Chinua, *Things Fall Apart*, New York, Anchor Books, coll. « Doubleday Anchor Books », 1994 [1959], 209 p.

Alem, Kangni, *Esclaves*, Paris, Lattès, 2009, 260 p.

Armah, Ayi Kwei, *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*, Boston, Houghton Mifflin, 1968, 215 p.

Boni, Tanella, *Matins de couvre-feu*, Monaco, Le Serpent à Plumes, coll. « Fiction française », 2005, 315 p.

Boto, Eza, *Ville cruelle*, Paris, Présence africaine, 1971, 223 p.

Césaire, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1956, 101 p.

Charrière, Henri, *Papillon*, Paris, Robert Laffont, coll. « Vécu », 1969, 520 p.

Courtemanche, Gil, *Un dimanche à la piscine de Kigali*, Montréal, Boréal, 2000, 283 p.

Damas, Léon, *Poètes d'expression française*, Paris, Seuil, 1947, 322 p.

- Diallo, Bakary, *Force-bonté*, Paris, Les Nouvelles Éditions Africaines, Agence de Coopération Culturelle et Technique, 1985 [1926], 171 p.
- Diop, Boubacar Boris, *Le cavalier et son ombre*, Paris, Philippe Rey, 2009, 237 p.
- Djedanoum, Nocky, *Nyamirambo!*, Bamako/Lille, Le Figuier/Éditions de Fest' Africa, 2000, 51 p.
- Dongala, Emmanuel, *Johnny chien méchant*, Paris, Le Serpent à Plumes, coll. « Fiction française », 2002, 360 p.
- , *Photo de groupe au bord du fleuve*, Arles, Actes sud, coll. « Lettres africaines », 2010, 333 p.
- Edem, Awumey, *Port-Mélo*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2006, 178 p.
- Effa, Gaston-Paul, *Le cri que tu pousses ne réveillera personne*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2000, 166 p.
- Efoui, Kossi, *Le Carrefour*, Paris, L'Harmattan/RFI, coll. « Théâtre Sud », 1990, 157 p.
- , *Récupérations*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, coll. « Théâtre à vif », 2010 [1992], 37 p.
- , *La Malaventure*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, coll. « Théâtre à vif », 2010 [1993], 33 p.
- , *Le petit frère du Rameur*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, coll. « Théâtre à vif », 2010 [1995], 31 p.
- , *Que la terre vous soit légère*, Solignac, Le bruit des autres, coll. « Le Traversier », 1996, 60 p.
- , « Le Corps liquide », dans *Nouvelles écritures 2*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, coll. « Nocturne théâtre », 1998, 55 p.
- Eggers, Dave, *What is the What : The Autobiography of Valentino Achak Deng*, New York, Vintage, 2007, 560 p.
- Ellis, Bret Easton, *American Psycho*, New York, Random House, coll. « Vintage Contemporaries », 1991, 399 p.
- Gourevitch, Philip, *We Wish to Inform You That Tomorrow We Will Be Killed with Our Families : Stories From Rwanda*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 1998, 355 p.
- Hatzfeld, Jean, *Dans le nu de la vie: récits des marais rwandais*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie. », 2000, 233 p.
- Ilboudo, Monique, *Murakatete*, Bamako/Lille, Le Figuier/Éditions de Fest' Africa, 2000, 75 p.

- Kayimahe, Venuste, *France-Rwanda, les coulisses du génocide : témoignage d'un rescapé*, Paris, Dagorno, 2002, 359 p.
- Kertész, Imre, *Le chercheur de traces*, Arles, Actes Sud, 2003 [1998], 117 p.
- Kourouma, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, 223 p.
- Labou Tansi, Sony, *La vie et demie*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1988 [1979], 191 p.
- , *Les sept solitudes de Lorsa Lopez*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1985, 200 p.
- Lamko, Koulsy, *La phalène des collines*, Paris, Le Serpent à plumes, 2002, 215 p.
- Laye, Camara, *L'enfant noir*, Paris, Plon, 1953, 256 p.
- Lopès, Henri, *Le chercheur d'Afriques*, Paris, Seuil, 1990, 301 p.
- Mabanckou, Alain, *Verre Cassé*, Paris, Seuil, 2005, 201 p.
- Maran, René, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1938 [1921], 189 p.
- Miano, Léonora, *L'intérieur de la nuit*, Paris, Pocket, 2010 [2005], 213 p.
- , *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006, 274 p.
- , *Les aubes écarlates : Sankofa cry*, Paris, Plon, 2009, 274 p.
- , *La saison de l'ombre*, Paris, Grasset, 2013, 234 p.
- Monénembo, Tierno, *Le roi de Kahel*, Paris, Seuil, 2008, 261 p.
- , *Le terroriste noir*, Paris, Seuil, 2012, 224 p.
- Mudimbe, Valentin Y., *Shaba deux : les carnets de mère Marie-Gertrude*, Paris, Présence Africaine, 1989, 151 p.
- Mujawayo, Esther, *SurVivantes : Rwanda, dix ans après le génocide*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « l'Aube document », 2004, 303 p.
- Mukagasana, Yolande, *La mort ne veut pas de moi*, Paris, Fixot, 1997, 267 p.
- , *N'aie pas peur de savoir*, Paris, Robert Laffont, 1999, 315 p.
- , *Les blessures du silence : témoignages du génocide au Rwanda*, Arles, Actes Sud, 2001, 160 p.
- Mukasonga, Scholastique, *Inyenzi ou les Cafards*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2006, 163 p.
- , *La femme aux pieds nus*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2008, 143 p.

- , *L'Iguifou : nouvelles rwandaises*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2010, 120 p.
- , *Notre-Dame du Nil*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2012, 222 p.
- , *Ce que murmurent les collines : nouvelles rwandaises*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2014, 139 p.
- Nganang, Patrice, *La saison des prunes*, Paris, Philippe Rey, 2013, 443 p.
- Ngozi, Achidie Chimamanda, *Half of a Yellow Sun*, New York, Anchor Book, 2007, 543 p.
- Okri, Ben, *The Famished Road*, New York, Doubleday, 1993 [1991], 500 p.
- Ouologuem, Yambo, *Le devoir de violence*, Paris, Seuil, 1968, 208 p.
- Oyono, Ferdinand, *Le vieux nègre et la médaille*, Paris, Julliard, coll. « 10/18 », 1989 [1956], 187 p.
- Raharimanana, Jean-Luc, *Rêves sous le linceul*, Paris, Le Serpent à plumes, coll. « motifs », 2004, 133 p.
- Rurangwa, Jean-Marie Vianney, *Le génocide des Tutsi expliqué à un étranger*, Bamako/Lille, Le Figuier/Éditions de Fest' Africa, 2000, 85 p.
- , *Un Rwandais sur les routes de l'exil*, Paris, L'Harmattan, 2005, coll. « Mémoires africaines », 221 p.
- Sajer, Guy, *Le Soldat oublié*, Paris, Robert Laffont, 1967, 551 p.
- Schwartz-Bart, André, *Le Dernier des Justes*, Paris, Seuil, 1959, 345 p.
- Sembene, Ousmane, *Le docker noir*, Paris, Présence Africaine, 1971 [1956], 219 p.
- Tadjo, Véronique, *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2000, 130 p.
- , *Reine Pokou : concerto pour un sacrifice*, Arles, Actes sud, coll. « Séries Afriques », 2004, 90 p.
- Umurerwa, Marie-Aimable, *Comme la langue entre les dents : fratricide et piège identitaire au Rwanda*, Paris, L'Harmattan, 2000, coll. « Mémoires africaines », 207 p.
- Waberi, Abdourahman A., *Balbala*, Paris, Le Serpent à plumes, coll. « Fiction », 1997, 187 p.
- , *Moisson de crânes. Textes pour le Rwanda*, Paris, Serpent à Plumes, coll. « Motifs », 2000, 94 p.
- , *Aux États-Unis d'Afrique*, Paris, J.C. Lattès, 2006, 232 p.
- , *Passage des larmes*, Paris, J.C. Lattès, 2009, 249 p.

———, *La divine chanson*, Paris, Zulma, 2015, 237 p.

Corpus théorique et critique

[s.a.], « “Parler en langue, c'est remettre l'esprit au monde” : Entretien avec Kossi Efoui », *Notre Libraire*, no 159, 2005, p. 27-29.

African Studie Centre Leiden, « Africa's 100 best books of the 20th Century », 15 août 2013, en ligne, <<http://www.ascleiden.nl/content/webdossiers/africas-100-best-books-20th-century#Selected%20web%20resources>>, consulté le 1^{er} août 2015.

Africultures, « Rwanda 2000 : mémoires d'avenir », no 30, 2000.

Agamben, Giorgio, *Homo sacer I : le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1995, 213 p.

———, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin. Homo Sacer III*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Rivages poche/Petite Bibliothèque », 2003 [1998], 192 p.

———, « La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque », *The European Graduate School*, en ligne, <<http://www.egs.edu/faculty/giorgio-agamben/articles/la-communaute-qui-vient/>>, consulté le 22 juillet 2015.

Alliance internationale des éditeurs indépendants, « Collection Terres solidaires », *Les livres*, en ligne, <http://issuu.com/alliance_des_editeurs/docs/catalogue_terres_solidaires/16?e=3055727/5750126>, consulté le 27 juin 2014.

Amela, Didier, « Vers un renouvellement de l'écriture romanesque dans la littérature francophone d'Afrique subsaharienne : *La Polka* de Kossi Efoui », *Éthiopiennes*, no 77, 2006, en ligne, <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1516>, consulté le 15 août 2015.

Amossy, Ruth, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2010, 235 p.

Amossy, Ruth et Jean-Michel Adam [dir. de publ.], *Image de soi dans le discours : La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999, 215 p.

Anaya, S. James, *Indigenous Peoples in International Law*, Oxford, Oxford University Press, 2004 [1996], 396 p.

———, *International Human Rights and Indigenous Peoples*, New York, Aspen Publishers, coll. « Elective series », 2009, 374 p.

Anderson, Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and the Spread of Nationalism*, Londres ; New York, Verso, 2006 [1983], 240 p.

Angenot, Marc, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars [dir. de publ.], *La Politique du*

- texte. *Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, coll. « Problématiques », 1991, p. 9-27.
- An-Na'im, Abdulahi Ahmed et Francis M. Deng [dir. de publ.], *Human Rights in Africa: Cross-Cultural Perspectives*, Washington, The Brookings Institution, 1990, 399 p.
- Anozie, Sunday Ogbonna, *Sociologie du roman africain ; réalisme, structure et détermination dans le roman moderne ouest-africain*, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Tiers Monde et développement », 1970, 268 p.
- Anyinefa, Koffi, « Scandales. Littérature francophone africaine et identité », *Cahiers d'Études africaines*, vol. XLVIII, no 3, 2008, p. 457-486.
- Apel, Karl-Otto, *Éthique de la discussion*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Humanités », 1994, 119 p.
- Appadurai, Arjun, « Disjuncture and Difference in the Global Cultural Economy », dans Jana Evans Braziel et Anita Manner [dir. de publ.], *Theorizing Diaspora. A Reader*, Oxford, Blackwell Publishing, coll. « Keyworks in Cultural Studies », 2003, p. 25-48.
- Apter, Emily, *The Translation Zone. A New Comparative Literature*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2006, 298 p.
- Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 1961, 368 p.
- , *Between Past and Future. Eight Exercises in Political Thought*, New York, Penguin Books/Viking Press, coll. « Penguin Classics », 2006 [1961], 320 p.
- , *On Violence*, San Diego, Harvest/ Harcourt Brace, 1970, 106 p.
- Athey, Stephanie, « Dark Chamber, Colonial Scene, Post-9/11 Torture and Representation », dans Elizabeth Swanson Goldberg et Alexandra Schultheis Moore [dir. de publ.], *Theoretical Perspectives on Human Rights and Literature*, New York, Routledge, coll. « Routledge Interdisciplinary Perspectives on Literature », 2012, p. 180-196.
- Auerbach, Eric, *Mimésis : la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968, 559 p.
- Austin, John L., *How to do things with words*, New York, Oxford University Press, coll. « The William James Lectures », 1970 [1962], 166 p.
- Azarian, Viviane, « Poétique du témoignage dans l'œuvre de Scholastique Mukasonga », Université de Limoges, *Chaire d'excellence Gestion du conflit et de l'après-conflit*, en ligne, <<http://www.yasni.info/ext.php?url=http%3A%2F%2Ffondation.unilim.fr%2Fchaire-gcac%2F2015%2F03%2F19%2Fviviane-azarian-poetique-du-temoignage-dans-loeuvre-de-scholastique-mukasonga%2F&name=Viviane+Azarian&showads=1&lc=fr-fr&lg=fr&rg=fr&rip=ca>>, consulté le 25 juin 2015.

- Barsky, Robert, *Constructing a Productive Other: Discourse Theory and the Convention Refugee Hearing*, Philadelphie, John Benjamins Co., coll. « Pragmatics & beyond », 1994, 272 p.
- Barthes, Roland, « L'ancienne rhétorique [Aide-mémoire] », *Communications*, no 16, 1970, p. 172-223.
- , *Le degré zéro de l'écriture*, suivi de *Nouveaux Essais critiques*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1972, 187 p.
- Bayart, Jean-François, *L'État en Afrique : la politique du ventre*, Paris, Fayard, coll. « Espace du politique », 1989, 439 p.
- Bazié, Isaac, *Literaturnobelpreis, Pressekritik, Kanonbildung : die kritischen Reaktionen der deutschsprachigen, französischen und englischen Presse auf den Literaturnobelpreis von 1984 bis 1994*, Würzburg, Königshausen & Neumann, coll. « Saarbrücker Beiträge sur vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft », 1999, 273 p.
- , « Entre Weimar et Athènes : Pôles de canonisation de la *Weltliteratur* et des littératures africaines », dans Papa Samba Diop et Hans-Jürgen Lüsebrink [dir. de publ.], *Littératures et sociétés africaines. Regards comparatistes et perspectives interculturelles. Mélanges offerts à János Riesz à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001, p. 39-53.
- , « Au seuil du chaos : devoir de mémoire, indicible et piège du devoir dire », *Présence Francophone*, no 63, 2004, p. 29-45.
- , « Violences postcoloniales: Enjeux de la représentation et défis de la lecture », dans Isaac Bazié et Hans-Jürgen Lüsebrink [dir. de publ.], *Violences postcoloniales : Représentations littéraires et perceptions médiatiques*, Berlin, Lit Verlag, coll. « Littératures et cultures francophones hors d'Europe », 2011, p. 15-28.
- Bazié, Isaac et Hans-Jürgen Lüsebrink, [dir. de publ.], *Violences postcoloniales : Représentations littéraires et perceptions médiatiques*, Berlin, Lit Verlag, coll. « Littératures et cultures francophones hors d'Europe », 2011, 326 p.
- Belem, « Le docker noir », *Babelio*, 23 février 2013, en ligne, <<http://www.babelio.com/livres/Sembene-Le-Docker-noir/408811>>, consulté le 5 mai 2013.
- Benenson, Peter, « The Forgotten Prisoners », Amnesty International, en ligne, <<http://www.amnestyusa.org/about-us/amnesty-50-years/peter-benenson-remembered/the-forgotten-prisoners-by-peter-benenson>>, consulté le 7 avril 2015
- Beniamino, Michel, *La Francophonie littéraire : essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces francophones », 1999, 462 p.
- Benjamin, Walter, « Critique de la violence », *Œuvres I*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000 [1971], p. 210-243.

- Benveniste, Émile, « Les relations de temps dans le verbe français », dans *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1966, p. 237-250.
- , « La nature des pronoms », dans *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, p. 251-257.
- , « De la subjectivité dans le langage », dans *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, p. 258-266.
- Berthelot, Francis, *Le Corps du héros. Pour une sémiologie de l'incarnation romanesque*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1997, 192 p.
- Bhabha, Homi, *The Location of Culture*, New York, Routledge 1994, p.
- de Biasi, Pierre-Marc, « Lueurs d'incendie dans le champ littéraire », *Magazine Littéraire*, no 303, 1992, p. 108-109.
- Bisanswa, Justin et Kasereka Kavwahirehi [dir. de publ.], *Dire le social dans le roman francophone contemporain*, Paris, Champion, coll. « Colloques, congrès et conférences sur la littérature comparée », 2011, 601 p.
- Birck, Danielle, « La télévision et le Rwanda ou le génocide déprogrammé », *Les Temps Modernes*, no 583, 1995, p. 181-197.
- Bisanswa, Justin K., « La guerre émet des signes. Écriture des rébellions et rébellion de l'écriture dans les romans de V. Y. Mudimbe », *Études littéraires*, vol. 35, no 1, 2003, p. 87-99.
- , *Roman africain contemporain : Fictions sur la fiction de la modernité et du réalisme*, Paris, Honoré Champion, coll. « Unichamp – Essentiel », 2009, 221 p.
- Bisanswa, Justin K. et Isaac Bazié, « Chaos, absurdité, folie dans le roman africain et antillais contemporain : Variations autour du réalisme et de l'engagement », *Présence francophone*, no 63, 2004, 264 p.
- Blachère, Jean-Claude, *Négritudes : les écrivains d'Afrique noire et la langue française*, Paris, L'Harmattan, 1993, 254 p.
- Blanchard, Pascal, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire [dir. de publ.], *La fracture coloniale : La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2005, 310 p.
- Bloom, Harold, *The Western Canon. The Books and School of the Ages*, New York, Harcourt Brace & Company, 1994, 578 p.
- Bokobza, Serge, *Contribution à la titrologie romanesque : variations sur le titre Le Rouge et le Noir*, Genève, Droz, coll. « Stendhaliennes », 1986, 150 p.

- Boltanski, Luc et Laurent Thévenot, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1991, 483 p.
- Bouchard, Marie-Pierre, « Triste topique : violences postcoloniales entre littérature, journalisme et devoir de mémoire chez Gil Courtemanche et Hans Christoph Buch », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2011, 135 f.
- Boucheron, Patrick, « Toute littérature est assaut contre la frontière. Note sur les embarras historiens d'une rentrée littéraire », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, no 2, 2010, p. 441-467.
- Bourdieu, Pierre, « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps Modernes*, no 246, 1966, p. 865-906.
- , « Condition de classe et position de classe », *Archives européennes de sociologie*, vol. 7, no 2, 1966, p. 201-229.
- , *La Distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1979, 672 p.
- , *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1980, 475 p.
- , « The Field of Cultural Productions, or : The Economic World Reversed », trad. par Richard Nice, *Poetics*, vol. 12, no 4-5, 1983, p. 311-356.
- , *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1984, 302 p.
- , « Espace social et genèse des "classes" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no 52-53, 1984, p. 3-14.
- , « La force du droit. Éléments pour une sociologie du champ juridique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 64, no 64, 1986, p. 3-19.
- , « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 89, 1991, p. 3-46.
- , *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Points/Essais », 1998 [1992], 567 p.
- , *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, coll. « Points/Essais », 2001 [1982], 423 p.
- , « Quelques propriétés des champs », *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Reprise », 2002 [1984], p. 113-120.
- , « Secouez un peu vos structures ! », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin [dir. de publ.], *Le Symbolique et le Social. La réception internationale de la*

- pensée de Pierre Bourdieu ; Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, (11-19 juillet 2001)*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, coll. « Sociopolis », 2005, p. 325-341.
- , « Séminaires sur le concept de champ, 1972-1975. Introduction de Patrick Champagne », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no 200, 2013, p. 4-37.
- Bourdieu, Pierre et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1975 [1964], 189 p.
- , *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1970, 279 p.
- Bourgeois, Bernard, *Philosophie et droits de l'homme : de Kant à Marx*, Presses Universitaires de France, 1990, 132 p.
- Brezault, Éloïse, « Raconter l'irracontable : Le génocide rwandais, un engagement personnel entre fiction et écriture journalistique », *Éthiopiques*, no 71, 2003, en ligne, <http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=62>, consulté le 16 juin 2015.
- , *Afrique : Paroles d'écrivains*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essais », 2010, 408 p.
- Buata B. Malela, *Les Ecrivains afro-antillais à Paris (1920-1960). Stratégies et postures identitaires*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2008, 465 p.
- Burnet, Jennie E., « Boubacar Boris Diop. *Murambi, the Book of Bones: A Novel* », *African Studies Review*, vol. 51, no 3, 2008, p. 213-214.
- Bush, George W., « Presidential Address to the Nation », Office of the Press Secretary, The White House, 7 octobre 2001, en ligne, <<http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2001/10/20011007-8.html>>, consulté le 10 novembre 2012.
- Butler, Judith, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005 [1990], 283 p.
- Cadiet, Loïc [dir. de publ.], *Dictionnaire de la Justice*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, 1362 p.
- Calhoun, Craig, « Centralité du social et possibilité de la politique », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin [dir. de publ.], *Le Symbolique et le Social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu ; Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, (11-19 juillet 2001)*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, coll. « Sociopolis », 2005, p. 225-256.
- Casanova, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2008 [1999], 503 p.

- Casenave, Odile, *Afrique sur Seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2003, 311 p.
- Castoriadis, Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, coll. « Esprit : La Cité prochaine », 1975, 497 p.
- Centre français de droit comparé, *La présomption d'innocence en droit comparé : colloque organisé par le Centre français de droit comparé et le Ministère de la justice à la Cour de Cassation (Paris, le 16 janvier 1998)*, Paris, Société de législation comparée, 1998, 100 p.
- de Certeau, Michel, « Des outils pour écrire le corps », *Traverses*, no 14-15, 1979, p. 3-14.
- Césaire, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1956, 101 p.
- Chalaye, Sylvie, *Dramaturgies africaines d'aujourd'hui en 10 parcours*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, coll. « Regards singuliers », 2001, 103 p.
- Chaumont, Jean-Michel, *La Concurrence des victimes : génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 1997, 380 p.
- Chemla, Yves, « Variations sur African psycho d'Alain Mabanckou », *Ychemla.net*, en ligne, <http://homepage.mac.com/chemla/fic_doc/african_psychology.html>, consulté le 2 mars 2011.
- Chevrier, Jacques, *La littérature nègre*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2003, 300 p.
- , *Littératures francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Édisud, coll. « Les Écritures du Sud », 2006, 212 p.
- , « La fantasmagorie de l'Histoire dans l'œuvre romanesque de Kossi Efovi », dans Beïda Chikhi et Marc Quaghebeur [dir. de publ.], *Les Écrivains francophones interprètes de l'Histoire. Entre filiation et dissidence*, Bruxelles, Peter Lang, 2006, p. 489-501.
- Clapham, Christopher, *Africa and the International System : The Politics of State Survival*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Cambridge Studies in International Relations », 2003 [1996], 340 p.
- Clark, Elizabeth B., « "The Sacred Rights of the Weak" : Pain, Sympathy, and the Culture of Individual Rights in Antebellum America », *The Journal of American History*, vol. 82, no 2, 1995, p. 463-493.
- Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), « L'Afrique de l'Ouest et la quête d'une construction démocratique de la nation », en ligne, <<http://www.codesria.org/spip.php?rubrique125&lang=fr>>, consulté le 16 février 2013.

- Coquio, Catherine, *Rwanda : le réel et les récits*, Paris, Belin, coll. « Littérature & politique », 2004, 217 p.
- , « Le tiers, la mémoire et le deuil », en ligne, <http://chs.univ-paris1.fr/genocides_et_politiques_memorielles/Tiers.pdf>, consulté le 20 juin 2015.
- Corradi, Consuelo, « Text, Context and Individual Meaning: Rethinking Life Stories in a Hermeneutic Framework », *Discourse & Society*, vol. 2, no 1, 1991, p. 105-118.
- Coulon, Virginia et Xavier Garnier [dir. de publ.], *Les littératures africaines. Textes et terrains/ Textwork and Fieldwork, Hommage à Alain Ricard*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2011, 496 p.
- Crépeau, François et Idil Atak, Human Rights in International Law, [Diaporama électronique], Montréal, McGill University, récupéré de http://dlm.hypotheses.org/?lang=fr_FR
- Cru, Jean Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, coll. « Témoins et témoignage », 2006 [1929], 195 p.
- Damrosch, David, *What Is World Literature ?*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2003, 324 p.
- Darmon, Pierre, *Médecins et assassins à la Belle Époque. La médicalisation du crime*, Paris, Seuil, 1989, 329 p.
- Davidson, Basil, *Les Africains. Introduction à l'histoire d'une culture*, Paris, Seuil, coll. « Esprit : Frontière ouverte », 1971, 345 p.
- Davis, Colin, Davis, « Littérature de l'Holocauste et éthique de la lecture », *Études littéraires*, vol. 13, no 3, 1999, p. 57-68.
- Dawes, James, « Language, Violence, and Human Rights Law », *Yale Journal of Law & the Humanities*, vol.11, 1999, p. 215-250.
- , « Human Rights in Literary Studies », *Human Rights Quarterly*, vol. 31, 2009, p. 394-409.
- Debord, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967, 175 p.
- Debuyst, Christian, Françoise Digneffe, Jean-Michel Labadie et Alvaro P. Pires, *Histoire des savoirs sur le crime et la peine 1. Des savoirs diffus à la notion de criminel-né*, Bruxelles, Larcier, coll. « Crimen », 2008, 399 p.
- Dechaufour, Pénélope, « Kossi Efoui : le marionnettiste des mots » et « Le troisième oeil : interview de Pénélope Dechaufour avec Kossi Efoui », *PUCK : La marionnette et les autres arts*, no 18, 2011, p. 161-170 et p. 171-176.

- , « L'humanité est un son : entretien avec Kossi Efoui », *Africultures*, vol. 2, no 92-93, 2013, p. 46-55.
- Delage, Christian, « L'ouverture des camps et les gestes d'attestation cinématographiques des alliés (1944-1945) », *Cinémas : revue d'études cinématographiques*, vol. 18, no 1, 2007, p. 13-27.
- Delas, Daniel, « Écrits du génocide rwandais », *Notre Librairie*, no 142, 2000, p. 21-29.
- Derrida, Jacques, *Schibboleth pour Paul Celan*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1986, 125 p.
- D'haen, Theo, David Damrosch and Djelal Kadir [dir. de publ.], *The Routledge Companion to World Literature*, New York, Routledge, coll. « The Routledge Companion to », 2012, 515 p.
- Didi-Huberman, Georges, « Ouvrir les camps, fermer les yeux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, no 5, 2006, p. 1011-1049.
- , « *Pathos et Praxis* : Eisenstein contre Barthes », *Mille huit cent quatre-vingt-quinze*, no 67, 2012, p. 8-23.
- Diop, Alioune, « Niam n'goura ou les raisons d'être de Présence Africaine », *Présence Africaine*, no 1, 1947, p. 7-14.
- , « Du Festival des Arts Nègres de Dakar au Festival de Lagos : Itinéraire », *Présence Africaine*, vol. 4, no 72, 1974, p. 3-8.
- Dirkx, Paul, *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus/Lettres », 2000, 176 p.
- , « Réception et récepteurs des *Règles de l'art* », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin [dir. de publ.], *Le Symbolique et le Social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu ; Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, (11-19 juillet 2001)*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, coll. « Sociopolis », 2005, p. 195-206.
- Dirlik, Arif, « The Postcolonial Aura : Third World Criticism in the Age of Global Capitalism », *Critical Inquiry*, no 20, 1994, p. 328-356.
- Donnelly, Jack et Rhoda E. Howard [dir. de publ.], « Introduction », *International Handbook of Human Rights*, New York, Greenwood Press, 1987, p. 1-28.
- Donnelly, Jack, « Human Rights and Human Dignity: An Analytic Critique of Non-Western Human Rights Conceptions », *American Political Science Review*, no 76, 1982, p. 303-316.

- , « Human Rights and Western Liberalism », dans Abdulahi Ahmed An-Na'im et Francis M. Deng [dir. de publ.], *Human Rights in Africa: Cross-Cultural Perspectives*, Washington, The Brookings Institution, 1990, p. 31-55.
- , *Universal Human Rights in Theory and in Practice*, 2^e ed., New York, Cornell University Press, 2003, 293 p.
- Dubois, Jacques, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Nathan – Labord, coll. « Dossiers Media », 1983, 188 p.
- Dubois, Jacques, Pascal Durand et Yves Winkin [dir. de publ.], *Le Symbolique et le Social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu ; Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, (11-19 juillet 2001)*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, coll. « Sociopolis », 2005, 353 p.
- Duchet, Claude, « La Fille abandonnée et La Bête humaine, éléments de titrologie romanesque » *Littérature*, no 12, 1973, p. 49-73.
- Dulong, Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Éditions de l'École des Hautes études en sciences sociales, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 1998, 237 p.
- Dusaillant-Fernandes, Valérie, « La mission de Scholastique Mukasonga : Entretenir le souvenir et faire perdurer la mémoire des siens », dans Névine El Nossery et Amy L. Hubbell [dir. de publ.], *The Unspeakable : Representations of Trauma in Francophone Literature and Art*, New Castle, Cambridge Scholars Publishing, 2013, p. 97-113.
- Eagleton, Terry et Peter Fuller, « The Question of Value : A Discussion », *New Left Review*, vol. 142, no 1, 1983, p. 76-90.
- Eboussi Boulaga, Fabien, *Les conférences nationales en Afrique noire. Une affaire à suivre*, Paris, Karthala, coll. « Les Afriques », 1993, 229 p.
- Ekeh, Peter P., « The Concept of Second Liberation and the Prospects of Democracy in Africa : A Nigerian Context », dans Paul A. Beckett et Crawford Young [dir. de publ.], *Dilemmas of Democracy in Nigeria*, Rochester, University of Rochester Press, 1997, p. 83-110.
- Elliott, Robert C., *The Literary Persona*, Chicago, The University of Chicago Press, 1982, 174 p.
- English, James F., *The Economy of Prestige. Prizes, Awards, and the Circulation of Cultural Value*, Cambridge, Harvard University Press, 2005, 409 p.
- Eskin, Michael, « Introduction : The Double "Turn" to Ethics and Literature? », *Poetics Today*, vol. 25, no 4, 2004, p. 557-572.
- Even-Zohar, Itamar, « The "Literary System" », *Poetics Today*, vol. 11, no 1, 1990, p. 27-44.

- , « Polysystem Theory », *Poetics Today*, vol. 11, no 1, 1990, p. 9-26.
- , « Laws of Literary Interference », *Poetics Today*, vol. 11, no 1, 1990, p. 53-72.
- Eymard, Emmanuelle, « Lecture sociocritique du microcosme littéraire ivoirien », dans Adama Samaké [dir. de publ.], *La sociocritique : enjeux théorique et idéologique. La problématique du champ littéraire africain*, Paris, Publibook, coll. « Éditions Publibook Université », 2013, p. 121-134.
- Falk, Richard A., « Theoretical Foundations of Human Rights », *Human Rights Quarterly*, vol. 19, no 2, 1997, p. 31-42.
- Fanon, Franz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, coll. « Esprits. La condition humaine », 1952, 222 p.
- , *Les damnés de la terre*, préf. de Jean-Paul Sartre, Paris, F. Maspero, coll. « Petite Maspero », 1961, 232 p.
- Ferreira-Meyers, Karen, « Maigret en Afrique : Le genre policier dans la littérature africaine contemporaine », dans Bernard de Meyer et Neil ten Kortenaar [dir. de publ.], *Cross/Cultures : The Changing Face of African Literature/ Les nouveaux visages de la littérature africaine*, New York, Rodopi, 2009, p. 43-60.
- Fisher Fishkin, Shelley, *From Fact to Fiction : Journalism & Imaginative Writing in America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985, 265 p.
- Fonkua, Romuald et Pierre Halen [dir. de publ.], *Les champs littéraires africains*, Paris, Karthala, 2001, 342 p.
- Forna, Aminatta, « Welcome to the jungle », *The Guardian*, 12 août 2006, en ligne, <<http://www.theguardian.com/books/2006/aug/12/featuresreviews.guardianreview30>>, consulté le 3 août 2015.
- Foucault, Michel, *Les mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, 400 p.
- , « Des espaces autres », *Empan*, no 54, 2004 [1967], p. 12-19.
- , *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, 81 p.
- Frow, John, *Cultural Studies and Cultural Value*, Oxford, Clarendon Press, 1995, 190 p.
- Gafaïti, Hafid, Patricia M. E. Lorcin et David G. Troyansky [dir. de publ.], *Migrations, diasporas et transculturalités francophones. Littératures et cultures d'Afriques, des Caraïbes, d'Europe et du Québec*, Paris, L'Harmattan, coll. « Études transnationales, francophones et comparées », 2005, 305 p.
- Gallimore, Rangira Béatrice et Chantal Kalisa [dir. de publ.], *Dix ans après : réflexions sur le génocide rwandais*, Paris, L'Harmattan, 2005, 288 p.

- Galtung, Johan, « Violence, Peace, and Peace Research », *Journal of Peace Research*, vol. 6, no 3, 1969, p. 167-191.
- Garnier, Xavier, « Kossi Efoui : le montreur de pantins », *Notre Librairie*, no. 146, 2001, p. 28-31.
- , « Les formes “dures” du récit : enjeux d’un combat », *Notre Librairie*, no 148, 2002, p. 54-58.
- , « Texte/terrain : la littérature incarnée comme perspective critique », dans Xavier Garnier et Virginia Coulon [dir. de publ.], *Les littératures africaines. Textes et terrains/ Textwork and Fieldwork, Hommage à Alain Ricard*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2011, p. 369-380.
- Gassama, Makhily, *La langue d’Ahmadou Kourouma ou sous le soleil d’Afrique*, Paris, Karthala, 1995, 123 p.
- Gauthier, Joëlle, « Au cœur de The Rules of Attraction de Bret Easton Ellis : Pragmatique de la communication et “descente dans le chaos” », mémoire de maîtrise, Département d’études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2010, 140 f.
- Gauvin, Lise, « L’imaginaire des langues : du carnavalesque au baroque (Tremblay, Kourouma) », *Littérature*, vol. 121, no 121, 2001, p. 101-115.
- Gehrmann, Susanne, « Les littératures en marge du débat sur les “atrocités congolaises” : de l’engagement moral à l’horreur pittoresque », *Revue de littérature comparée*, vol. 2, no 314, 2005, p. 137-160.
- Gérard, Albert S. [dir. de publ.], *European-Language Writing in Sub-Saharan Africa*, Budapest, Akadémiai Kiadó, coll. « Histoire comparée des littératures de langues européennes », 1986, 2 v.
- Geremek, Bronislaw, *The margins of society in late medieval Paris*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Past and Present Publications », 1987, 319 p.
- Germanotta, Maria Angela, « L’Écriture de l’inaudible. Les narrations littéraires du génocide au Rwanda », *Interfrancophonies*, 2010, p. 1-34.
- Giguère, Caroline, « L’indicible dans *La Polka* et *La Fabrique de cérémonies* de Kossi Efoui : jeux de masques et de coulisses », *Interférences littéraires*, no 4, 2010, p. 131-140.
- Glinga, Werner, *Literatur in Senegal. Geschichte, Mythos und gesellschaftliches Ideal in der oralen und schriftlichen Literatur*, Berlin, D. Reimer Verlag, 1990, 632 p.
- Goldschläger, Alain, « Problématique de la mémoire : lire les témoignages des survivants de la Shoah », dans Alain Goldschläger et Jacques Lemaire [dir. de publ.], *La Shoah témoignage impossible ?*, Bruxelles, Éditions de l’Université de Bruxelles, coll. « Pensée et les hommes », 1998, p. 19-39.

- GRÉLIF, « WAXTAAN : Dialogues interacadémiques (Allemagne-France-Afrique) », *Groupe d'Études en Littératures Francophones*, juillet 2012, en ligne, <<http://www.grelif.fr/?p=591>>, consulté le 26 janvier 2015.
- Gründler, Gerhard E. et Arnim von Manikowsky, *Nuremberg, la justice des vainqueurs*, Paris, Robert Laffont, coll. « L'Histoire que nous vivons », 1969, 375 p.
- Gutwirth, Serge, « Une petite réflexion sur l'importance de la flibusterie épistémologique des littéraires. Dostoïevski, la criminologie, les sciences, le droit et la littérature », dans François Ost et L. Van Eynde [dir. de publ.], *Lettres et lois. Le droit au miroir de la littérature*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 2001, p. 305-342.
- Halen, Pierre, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », dans Papa Samba Diop et Hans-Jürgen Lüsebrink [dir. de publ.], *Littératures et sociétés africaines. Regards comparatistes et perspectives interculturelles. Mélanges offerts à János Riesz à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001, p. 55-68.
- , « Constructions identitaires et stratégies d'émergence : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone », *Études françaises*, vol. 37, no 2, 2001, p. 13-31.
- , « Écrivains et artistes face au génocide rwandais de 1994. Quelques enjeux », *Études littéraires africaines*, no 14, 2002, p. 20-32.
- , « Le "système littéraire francophone" : Quelques réflexions complémentaires », dans Lieven d'Hulst et Jean-Marc Moura [dir. de publ.], *Les études littéraires francophones : État des lieux*, Lille, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle, coll. « Travaux & Recherches », 2003, p. 25-37.
- , « Hans-Jürgen LÜSEBRINK, La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960) », *Questions de communication*, juillet 2004, en ligne, <<http://questionsdecommunication.revues.org/7147>>, consulté le 3 décembre 2014.
- , « Le Rwanda et la question de l'altérité : À propos de deux récits de voyage (V. Tadjou, H.C. Buch) », dans Rangira Béatrice Gallimore et Chantal Kalisa [dir. de publ.], *Dix ans après : réflexions sur le génocide rwandais*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 189-208.
- , « Adaptation et recyclage de l'écrivain en diaspora : réussir le jeu de l'oie avec Pie Tshibanda », dans Désiré wa Kabwe-Segatti et Pierre Halen [dir. de publ.], *Du nègre Bambara au Négropolitain. Les littératures africaines en contexte transculturel*, Metz, Centre de recherches Écritures, coll. « Littérature des mondes contemporains, Série "Afrique" », 2009, p. 97-98.
- Halen, Pierre et János Riesz [dir. de publ.], *Littératures du Congo-Zaïre. Actes du colloque international de Bayreuth (22-24 juillet 1993)*, Amsterdam, Rodopi, 1995, 424 p.

- Halen, Pierre et Jacques Walter [dir. de publ.], *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*, Metz, Université Paul Verlaine, Centre de Recherches « Écritures », coll. « Littératures des mondes contemporains », 2008, 403 p.
- Hamon, Philippe, *Le Personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, 2^e éd., Genève, Librairie Droz, 1998 [1983], 329 p.
- Harrow, Kenneth W., « "Ancient Tribal Warfare": Foundational Fantasies of Ethnicity and History », *Research in African Literature*, vol. 36, no 2, 2005, p. 34-45.
- Hartog, François, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXI^e siècle », 2003, 257 p.
- Hitchcott, Nicki, « A Global African Commemoration – Rwanda : Écrire par devoir de mémoire », *Forum for Modern Language Studies*, vol. 45, no 2, 2009, p. 151-161.
- , « Writing on Bones : Commemorating Genocide in Boubacar Boris Diop's *Murambi* », *Research in African Literatures*, vol. 40, no 3, 2009, p. 48-61.
- , « Memorial Stories : Commemorating the Rwanda Genocide through Fiction », dans Nigel Eltringham et Pam Maclean [dir. de publ.], *Remembering Genocide. Remembering the Modern World*, New York, Routledge, 2014, p. 54-70.
- Higginson, Pim, « Tortured Bodies, Loved Bodies : Gendering African Popular Fiction », *Research in African Literatures*, vol. 39, no 4, 2008, p. 133-146.
- Holzgrefe, J.L. & Robert O. Keohane [dir. de publ.], *Humanitarian Intervention : Ethical, Legal and Political Dilemmas*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 350 p.
- Horowitz, Shale et Albrecht Schnabel [dir. de publ.], *Human rights and societies in transition : Causes, consequences, responses*, New York, United Nations University Press, 2004, 452 p.
- Howard, Rhoda E., *Human Rights in Commonwealth Africa*, Totowa, Rowman and Littlefield, 1986, 250 p.
- , « Group Versus Individual Identity », dans Abdullahi Ahmed An-Na'im et Francis M. Deng [dir. de publ.], *Human Rights in Africa : Cross-Cultural Perspectives*, Washington, The Brookings Institution, 1990, p. 159-183
- , « Human Rights and the Search for Community », *Journal of Peace Research*, vol. 32, no 1, 1995, p. 1-8.
- Howard-Hassmann, Rhoda E., « The Second Great Transformation : Human Rights Leagfrogging in the Era of Globalization », *Human Rights Quarterly*, vol. 27, no 1, 2005, p. 1-40.

- Hron, Madelaine, « *Itsembabwoko "À la Française" ? – Rwanda, Fiction and the Franco-African Imaginary* », *Forum for Modern Language Studies*, vol. 45, no 2, 2009, p. 162-175.
- Huet, Marie-Hélène, « Enquête et représentation dans le roman policier », *Europe*, vol. 571, 1976, p. 99-104.
- Huggan, Graham, « Prizing "Otherness" : A Short Story of the Booker », *Studies in the Novel*, vol. 29, no 3, 1997, p. 412-433.
- , *The Postcolonial Exotic : Marketing the Margins*, New York, Routledge, 2001, 328 p.
- Hunt, Lynn, « The Paradoxical Origins of Human Rights », dans Jeffrey N. Wasserstrom, Greg Grandin, Lynn Hunt, and Marilyn B. Young [dir. de publ.], *Human Rights and Revolutions*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, coll. « MyiLibrary », 2007 [2000], p. 3-20.
- , *Inventing Human Rights : A History*, New York, W. W. Norton & Company, 2007, 272 p.
- Husti-Laboye, Carmen, *La Diaspora postcoloniale en France. Différence et diversité*, Limoges, Pulim, coll. « Francophonies », 2010, 272 p.
- Ignatieff, Michael, *The Warrior's Honor: Ethnic War and the Modern Conscience*, New York, Henry Holt & Co., 1998, 207 p.
- Jaar, Alfredo, « The Rwanda Project : 1994-2000 », en ligne, <<http://www.alfredojaar.net/main.swf>>, consulté le 24 juin 2015.
- Jauss, Hans-Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990 [1978], 305 p.
- Jenny, Laurent, « La stratégie de la forme », *Poetics*, vol. 5, 1976, p. 257- 281.
- Jolly, Rosemary, *Cultured Violence. Narrative, Social Suffering, and Engendering Human Rights in Contemporary South Africa*. Manchester, Liverpool University Press, 2010, 184 p.
- Jules-Rossette, Bennetta, « Conjugating Cultural Realities : Présence Africaine », dans Valentin Y. Mudimbe [dir. de publ.], *The Surreptitious speech : Présence africaine and the politics of otherness, 1947-1987*, Chigaco, University of Chicago Press, 1992, p. 14-44.
- Kadi, Germain-Alain, *Le Champ littéraire africain depuis 1960. Roman, écrivains et sociétés ivoiriens*, Paris, L'Harmattan, coll. « Palinure », 2010, 262 p.
- Kadima-Nzugi, Mukala, « Alioune Diop, *Présence Africaine* et la modernité africaine », *Présence Africaine*, no 181-182, 2010, p. 169-177

- Kandé, Sylvie [dir. de publ.], *Discours sur le métissage, identités métisses : en quête d'Ariel*, Paris, L'Harmattan, 1999, 224 p.
- Karegeye, Jean-Pierre, « Rwanda. Le corps témoin et ses signes », dans Catherine Coquio [dir. de publ.], *Histoire trouée, négationnisme et témoignage*, Nantes, Atalante, coll. « Comme un accordéon », 2003, p. 753-776.
- , « Rwanda. Littérature post-génocide, écritures itinérantes : témoignage ou engagement ? », *Protée*, vol. 37, no 2, 2009, p. 21-32.
- Kaufmann, Francine, « Les enjeux de la polémique autour du premier best-seller français de la littérature de la Shoah : *Le dernier des Justes*, d'André Schwarz-Bart, prix Goncourt 1959 », *Revue d'Histoire de la Shoa*, no 176, 2002, p. 68-96.
- Kennedy, David, *The Dark Sides of Virtue : Reassessing International Humanitarianism*, Princeton, Princeton University Press, 2004, 368 p.
- Kesteloot, Lilyan, *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature. Thèse présentée pour l'obtention du doctorat en philologie romane*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, 1971, 340 p.
- , *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala, coll. « Universités francophones », 2001 [1971], 386 p.
- Ki-Zerbo, Joseph, « African Personality and the New African Society », dans William John Hanna [dir. de publ.], *Independent Black Africa : The Politics of Freedom*, Chicago, Rand McNally, 1964, p. 46-59.
- Klinkenberg, Jean-Marie, « Introduction. L'analyse institutionnelle en Belgique francophone : où en est-on ? », *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, no 15, 1999, p. 7-11.
- Koering-Joulin, Renée, « La présomption d'innocence, un droit fondamental? Rapport introductif », dans Centre français de droit comparé, *La présomption d'innocence en droit comparé*, Paris, Société de la législation comparée, 1998, p. 19-26.
- Kola, Jean-Marie, « *African Psycho* d'Alain Mabanckou: De la parodie psychologique à la satire sociale », *Journal of the African Literature Association*, vol. 1, no 2, 2007, p. 161-172.
- Kom, Ambroise, « La littérature africaine et les paramètres du canon », *Études françaises*, vol. 37, no 2, 2001, p. 33-44.
- Labadie, Jean-Michel, *Les mots du crime. Approche épistémologique de quelques discours sur le criminel*, Bruxelles, De Broeck-Wesmael, coll. « Perspectives criminologiques », 1995, 249 p.
- Lacoste, Charlotte, *Séductions du bourreau. Négation des victimes*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Intervention philosophique », 2010, 479 p.

- Lafarge, Claude, *La valeur littéraire. Figuration littéraire et usages sociaux des fictions*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1983, 354 p.
- Lahire, Bernard, *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu : Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 2001 [1999], 257 p.
- Laqueur, Thomas, « Bodies, Details, and the Humanitarian Narrative », dans Lynn Hunt [dir. de publ.], *The New Cultural History*, Los Angeles ; Berkeley, University of California Press, 1989, p. 176-205.
- Laqueur, Thomas W., « Mourning, Pity, and the Work of Narrative », dans Richard Ashby Wilson et Richard D. Brown [dir. de publ.], *Humanitarianism and Suffering : The Mobilization of Empathy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 31-57.
- Laroche, Josepha, *Les Prix Nobel. Sociologie d'une élite transnationale*, Montréal, Liber, 2012, 184 p.
- Latin, Danièle [dir. de publ.], *Senghor en perspective dans le champ littéraire et linguistique : Actes de la Journée scientifique internationale, Liège, 30 octobre 2006*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, 2008, 125 p.
- Lauren, Paul Gordon, *The Evolution of Human Rights : Visions Seen*, 2^e éd., Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2003, 397 p.
- le Blanc, Guillaume, *L'invisibilité sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Pratiques théoriques », 2009, 197 p.
- , *Que faire de notre vulnérabilité?*, Paris, Bayard, coll. « Le temps d'une question », 2011, 213 p.
- Leclerc, Gérard, *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et la généalogie de la croyance*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1996, 432 p.
- Legault, Étienne, « Dérives et reconfigurations identitaires en contexte de violences postcoloniales chez Kossi Efovi », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2012, 134 f.
- Leite Lopes, José Sérgio, « Le rôle de Pierre Bourdieu dans le renouveau des enquêtes ethnologiques et sociologiques au Brésil », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin [dir. de publ.], *Le Symbolique et le Social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu ; Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, (11-19 juillet 2001)*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, coll. « Sociopolis », 2005, p. 103-112.
- Lepape, Marc, Johanna Siméant et Claudine Vidal [dir. de publ.], *Crises extrêmes : face aux massacres, aux guerres civiles et aux génocides*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2006, 336 p.

- Levi, Primo, *Les naufragés et les rescapés : quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1989, 199 p.
- Levin, Harry, « Literature as an Institution », *Accent*, no 6, 1946, p. 159-168.
- Lhuillier, Gilles, *La loi, roman*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Dikè », 2008, 220 p.
- Liebman, Stuart, « La libération des camps vue par le cinéma : l'exemple de *Vernichtungslager Madjanek* », *Les Cahiers du judaïsme*, no 15, 2003, p. 49-60.
- Lits, Marc, *Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*, Liège, Éditions du CÉFAL, coll. « Paralittératures », 1993, 214 p.
- Lombroso, Cesare, *Le crime politique et les révolutions par rapport au droit, à l'anthropologie criminelle et à la science du gouvernement*, Paris, Félix Alcan, 1892, 428 p.
- , *L'homme criminel : étude anthropologique et psychiatrique*, 2^e éd. française, trad. de la 5^e éd. Italienne, Paris, Félix Alcan, 1895, 567 p.
- , *Le crime : causes et remèdes*, 2^e éd. avec une introduction sur les derniers progrès de l'anthropologie criminelle et un appendice, Paris, Félix Alcan, 1907, 583 p.
- Lopès, Henri, « Mes trois identités », dans Sylvie Kandé [dir. de publ.], *Discours sur le métissage, identités métisses : en quête d'Ariel*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 137-142.
- Loraux, Nicole, « La main d'Antigone », *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol. 1, no 2, 1986, p. 165-196.
- , *Les mères en deuil*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle », 1990, 151 p.
- , *La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Critique de la politique Payot », 1997, 287 p.
- Lubinda, John M., « L'Honnête homme comme martyr dans la littérature africaine », dans Bernard De Meyer et Neil ten Kortenaar [dir. de publ.], *Les nouveaux visages de la littérature africaine*, Amsterdam, Rodopi, 2009, p. 107-118.
- Lüsebrink, Hans-Jürgen, *Schrift, Buch und Lektüre in der französischsprachigen Literatur Afrikas. Zur Wahrnehmung von Schriftlichkeit und Buchlektüre in einem kulturellen Epochenbruch der Neuzeit*, Tübingen, Niemeyer, coll. « Untersuchungen zu den romanischen Literaturen der Neuzeit », 1990, 347 p.
- Mabanckou, Alain et Dominic Thomas, « Editors' Preface: Francophone Sub-Saharan African Literature in Global Contexts », *Yale French Studies*, no 120, 2011, p. 1-9.
- Macpherson, Crawford Brough, *The Political Theory of Possessive Individualism : Hobbes to Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1962, 310 p.

- Madero, Marta, « Penser la tradition juridique occidentale. Une lecture de Yan Thomas », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 1, 2012, p. 103-133.
- Maingueneau, Dominique, *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, 196 p.
- , « Ethos, scénographie, incorporation », dans Ruth Amossy et Jean-Michel Adam [dir. de publ.], *Image de soi dans le discours : La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999, p. 75-100.
- , *Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2004, 262 p.
- Maréchal, Jean-Yves, *Essai sur le résultat dans la théorie de l'infraction pénale*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques juridiques », 2003, 560 p.
- Marsaud, Olivia, « Comment j'ai raté mon crime. African psycho ou l'itinéraire d'un criminel raté », *Afrik.com*, 2003, en ligne, <<http://www.afrik.com/article6419.html>>, consulté le 2 mars 2011.
- , « Rencontre avec Alain Mabankou », *Afrik.com*, 2003, en ligne, <<http://www.afrik.com/article6701.html>>, consulté le 11 mars 2011.
- Mateso, Locha, *La littérature africaine et sa critique*, Paris, ACCT-Karthala, 1986, 399 p.
- Mazauric, Catherine, « À quoi bon des poètes ? L'opération Rwanda. Écrire par devoir de mémoire », communication lors de la Journée d'études *Violences, conflits et crises en Afrique subsaharienne*, Université de Toulouse II Le Mirail, Réseau Afrique, mai 2002, en ligne, <https://www.academia.edu/12572955/Op%C3%A9ration_RWANDA_ECRIRE_PAR_DE_VOIR_DE_MEMOIRE_A_quoi_bon_des_po%C3%AAtes_2002_>, consulté le 20 juin 2015.
- Mbaye, Keba, *Les Droits de l'Homme en Afrique*, 2^e éd., Paris, Éditions A. Pedone, 2002, 386 p.
- Mbembe, Achille, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, coll. « Les Afriques », 2000, 293 p.
- , « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, no 77, 2000, p. 16-43.
- , *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, coll. « Poche », 2013 [2010], 254 p.
- McClennen, Sophia A., « The Humanities, Human Rights, and the Comparative Imagination », *Comparative Literature and Culture*, vol. 9, no 1, 2008, en ligne, <<http://docs.lib.purdue.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1024&context=clweb>>, consulté le 12 février 2012.

- McClennen, Sophia A. et Joseph R. Slaughter, « Introducing Human Rights and Literary Forms ; or, The Vehicles and Vocabularies of Human Rights », *Comparative Literature Studies*, vol. 46, no 1, 2009, p. 1-19.
- McLaughlin, Greg, *The War Correspondent*, Londres, Pluto Press, 2002, 232 p.
- McNee, Lisa, « Monénembo's *L'ainé des orphelins* and the Rwandan Genocide », *Comparative Literature and Culture*, vol. 6, no 2, 2004, en ligne, <<http://docs.lib.purdue.edu/clcweb/vol6/iss2/2/>>, consulté le 15 juin 2015.
- Meizoz, Jérôme, *Postures littéraires : Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007, 207 p.
- , *La fabrique des singularités : Postures littéraires II*, Genève, Slatkine Érudition, 2011, 282 p.
- Meyer, Michel [dir. de publ.], *De la métaphysique à la rhétorique, essais à la mémoire de Chaïm Perelman avec un inédit sur la logique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1986, 208 p.
- Michel, Johann, « L'institutionnalisation du crime contre l'humanité et l'avènement du régime victimo-mémoriel en France », *Canadian Journal of Political Science*, vol. 44, no 3, 2011, p. 663-684.
- Midiohouan, Guy Ossito et Camille A. Amouro, « Between Resignation and Refusal : Francophone Togolese Writers under the Eyadéma Regime », *Research in African Literatures*, vol. 22, no 2, 1991, p. 119-133.
- Midiohouan, Guy Ossito et Sandry Richard D. Gbetey, « L'œuvre romanesque de Kossi Efoui : l'Afrique malgré tout », en ligne, <https://www.academia.edu/11711673/Loeuvre_romanesque_de_Kossi_Efoui_lAfrique_malgré_tout>, consulté le 15 août 2015.
- Mirzoeff, Nicholas, « The Empire of Camps », *Situation Analysis*, no 1, 2002, p. 20-25.
- , « Invisible Again : Rwanda and Representation after Genocide », *African Arts*, vol. 38, no 3, 2005, p. 36-39 ; 86-91 et 96.
- Mitchell, W.J.T., « Postcolonial Cultural, Postimperial Criticism », *Transition*, no 56, 1992, p. 11-19.
- Mitterrand, François, « Le discours de La Baule », RFI archive, en ligne <http://www1.rfi.fr/actufr/articles/037/article_20103.asp>, consulté le 23 février 2013.
- Moncel, Corinne, « Engagement d'écriture », *Africultures*, no 30, 1^{er} septembre 2000, p. 7-11.
- Mongo-Mboussa, Boniface, « "Nous avons l'obligation morale d'aller jusqu'au bout" : entretien de Boniface Mongo-Mboussa avec Nocky Djedanoum et Maïmouna

- Coulibaly », *Africultures*, 1^{er} septembre 2000, en ligne, <<http://www.africultures.com/php/nav=article&no=1463>>, consulté le 6 juillet 2015.
- , *Désir d'Afrique : Essai*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2002, 325 p.
- , « L'inutile utilité de la littérature », *Africultures*, no 59, 2004, p. 5-11.
- Moretti, Franco, « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, vol. 1, 2000, p. 54-68.
- , « The Slaughterhouse of Literature », *Modern Language Quarterly*, vol. 61, no 1, 2000, p. 207-227.
- , « More Conjectures », *New Left Review*, vol. 20, 2003, p. 73-81.
- , « Evolution, World-Systems, *Weltliteratur* », dans David Damrosch, Natalie Melas et Mbonginesi Buthelezi [dir. de publ.], *The Princeton Sourcebook in Comparative Literature. From the European Enlightenment to the Global Present*, Princeton, Princeton University Press, 2009, p. 399-408.
- Moudileno, Lydie, *Littératures africaines francophones des années 1980 et 1990*, Dakar, Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), coll. « Document de travail », 2003, 94 p.
- Moura, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Littératures européennes », 1998, 200 p.
- , *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écritures francophones », 1999, 174 p.
- Mouralis, Bernard, *Littérature et développement. Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, Agence de coopération culturelle et technique, 1984, 572 p.
- , « Présence Africaine : Geography of an "Ideology" », dans Valentin Y. Mudimbe [dir. de publ.], *The Surreptitious speech : Présence africaine and the politics of otherness, 1947-1987*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 3-13.
- , « Pertinence de la notion de champ littéraire en littérature africaine », dans Romuald Fonkua et Pierre Halen [dir. de publ.], *Les champs littéraires africains*, Paris, Karthala, 2001, p. 57-71.
- Mudimbe, Valentin Y. [dir. de publ.], *The Surreptitious speech : Présence africaine and the politics of otherness, 1947-1987*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, 463 p.
- Nandy, Ashis, *The Intimate Enemy : Loss and Recovery of Self under Colonialism*, Delhi, Oxford University Press, coll. « Oxford India paperbacks », 1988 [1983], 121 p.
- Ndobi-Sow, Gaël, « L'entrée des écrivains africains et caribéens dans le système littéraire francophone. Les œuvres d'Alain Mabanckou et de Dany Laferrière dans les champs

- littéraires français et québécois », thèse de doctorat, École doctorale Perspectives Interculturelles – Écrits, Médias, Espaces et Sociétés, Université de Lorraine, 2012, 344 f.
- Netanyahu, Benjamin, « Speech by Prime Minister Benjamin Netanyahu to the UN General Assembly's General Debate », *JSS News*, en ligne <<http://jssnews.com/2012/09/27/netanyahu-un-2012/>>, consulté le 16 février 2013.
- Newton, Esther, *Mother Camp : Female Impersonators in America*, New Jersey, Englewood Cliffs, coll. « Anthropology of Modern Societies », 1972, 136 p.
- Neverdeen Pieterse, Jan, *Globalization and Culture : Global Mélange*, Toronto, Rowman & Littlefield, coll. « Globalization », 2004, 149 p.
- Nga Ndongo, Valentin, « L'image de l'Afrique dans les médias européens », *Sociétés africaines et diaspora : L'Afrique en représentation*, no 9, 1998, p. 33-51.
- Nganang, Patrice, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Éditions Homnisphères, 2007, 311 p.
- Ngandu Nkashama, Pius, *Ruptures et écritures de violence : études sur le roman et les littératures africaines contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 1997, 386 p.
- , *Guerres africaines et écritures historiques*, Paris, L'Harmattan, coll. « Études africaines », 2011, 289 p.
- Ngom, Benoît S., *Les Droits de l'Homme et l'Afrique*, Paris, Silex Éditions, 1984, 113 p.
- Ngom, Issa, « Nouveaux paradigmes narratifs dans les récits du génocide rwandais du Fest' Africa », *Éthiopiennes*, no 90, 2013, en ligne, <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1859>, consulté le 20 juin 2015.
- N'Goran, David K., *Le champ littéraire africain. Essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques Littéraires », 2009, 289 p.
- , « Pierre Bourdieu et l'Afrique littéraire : essai de sociocritique », dans Adama Samaké [dir. de publ.], *La sociocritique : enjeux théorique et idéologique. La problématique du champ littéraire africain*, Paris, Publibook, coll. « Éditions Publibook Université », 2013, p. 107-119.
- Nora, Pierre [dir. de publ.], *Les Lieux de mémoire*. Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997.
- Notre Librairie. *Revue des littératures du Sud*, « "Parler en langue, c'est remettre l'esprit au monde." Entretien avec Kossi Efoui », *Notre Librairie*, no 159, 2005, p. 116-119.
- , « Penser la violence », en ligne, <<http://www.culturesfrance.com/librairie/derniers/pdf/nl148pdf>>, consulté le 24 février 2010.
- Nussbaum, Martha, *Cultivating Humanity : A Classical Defense of Reform in Liberal Education*, Cambridge, Harvard University Press, 1997, 328 p.

- Oko Ajah, Richard, « "Lilies in the Mires": Contesting Eurocentric Paradigms and Rhetoric of Civilization in Scolastique Mukasonga's War Narratives », *HSS*, vol. IV, no 1, 2015, p. 45-58.
- d'Orcival, François, « Justice et médias, personne n'est innocent », dans Centre français de droit comparé, *La présomption d'innocence en droit comparé*, Paris, Société de la législation comparée, 1998, p. 97-100.
- Organisation des Nations unies (ONU), « Opérations de Maintien de la paix : Les opérations en cours », en ligne, <<http://www.un.org/fr/peacekeeping/operations/current.shtml>>, consulté le 4 septembre 2014.
- Osaghae, Eghosa E., « Human rights and transition societies in Western Africa », dans Horowitz, Shale et Albrecht Schnabel [dir. de publ.], *Human Rights and Societies in Transition: Causes, Consequences, Responses*, New York, United Nations University Press, 2004, p. 315-338.
- , « The State of Africa's Second Liberation », *Interventions : International Journal of Postcolonial Studies*, vol. 7, no 1, 2006, p. 1-20.
- Ougergouz, Fatsah, *La Charte africaine des Droits de l'Homme et des Peuples : Une approche juridique des droits de l'homme entre tradition et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, 479 p.
- Pageaux, Daniel-Henri, « Pour un nouveau programme d'études en littérature comparée : Les relations interlittéraires et interculturelles », dans György M. Vajda et János Riesz [dir. de publ.], *The Future of literary scholarship : Die Zukunft der Literaturwissenschaft : L'Avenir des sciences littéraires. Internationales Kolloquium an der Universität Bayreuth, 15.-16. Februar 1985*, Frankfurt/Main, Peter Lang, coll. « Bayreuther Beiträge zur Literaturwissenschaft », 1986, p. 61-74.
- Parent, Anne-Martine, « Paroles spectrales, lectures hantées. Médiation et transmission dans le témoignage concentrationnaire », thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2006, 301 f.
- Parrau, Alain, *Écrire les camps*, Paris, Belin, coll. « Littérature & politique », 1995, 379 p.
- Paveau, Marie-Anne, *Les Prédiscours. Sens mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, 250 p.
- Pires, Alvaro P, « La criminologie d'hier et d'aujourd'hui », dans *Histoire des savoirs sur le crime et la peine 1. Des savoirs diffus à la notion de criminel-né*, Bruxelles, Larcier, coll. « Crimen », 2008, p. 15-72.
- Piron, Maurice, « Littératures françaises hors de France. Discours de M. Maurice Piron, de l'Académie », *Bulletin de l'Académie royale de langue et littérature française*, no 46, 1968, p. 246-262.

- Pollis, Adamantia, « Liberal, Socialist, and Third World Perspectives of Human Rights », dans Peter Schwab et Adamantia Pollis [dir. de publ.], *Toward a Human Rights Framework*, New York, Praeger, 1982, p. 1-26.
- Porra, Véronique, « Rupture dans la Postcolonie? Sur quelques modalités de la contestation des discours exotique et anthropologique dans les littératures africaines francophones contemporaines », dans Silke Segler-Meißner [dir. de publ.], *Voyages à l'envers : formes et figures de l'exotisme dans les littératures post-coloniales francophones*, Strasbourg, Presse de l'Université de Strasbourg, 2009, p. 27-44.
- , « La littérature africaine est-elle soluble dans la littérature-monde? Quelques remarques sur l'ambiguïté d'une dynamique », dans Xavier Garnier et Virginia Coulon [dir. de publ.], *Les littératures africaines. Textes et terrains/ Textwork and Fieldwork, Hommage à Alain Ricard*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2011, p. 395-407.
- Pottage, Alain, « Unitas Personae : On Lega land Biological Self-Narration », *Law & Literature*, vol.14, 2002, p. 275-308.
- Priebe, Richard K., « Literature, Community, and Violence: Reading African Literature in the West, Post-9/11 », *Research in African Literatures*, vol. 36, no 2, 2005, p. 46-58.
- Rancière, Jacques, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000, 74 p.
- , « Who is the Subject of the Rights of Man? », *The South Atlantic Quarterly*, vol. 103, no 2/3, 2004, p. 297-310.
- , *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, 231 p.
- Réra, Nathan, *Rwanda, entre crise morale et malaise esthétique : Les médias, la photographie et le cinéma à l'épreuve du génocide des Tutsi (1994-2014)*, Dijon, Presses du réel, coll. « Œuvres en sociétés », 2014, 641 p.
- RFI, « Françoise Ligier : musique, théâtre et littérature sur les ondes », *MFI Hebdo : Culture société*, 8 décembre 2006, en ligne, <<http://www1.rfi.fr/fichiers/MFI/CultureSociete/1945.asp>>, consulté le 20 août 2015.
- Ricard, Alain, « Génération Eyadema : Littérature populaire et littérature d'élite », dans János Riesz et Alain Ricard [dir. de publ.], *Le champ littéraire togolais*, Bayreuth, Eckhard Breiting; Bayreuth University, coll. « Bayreuth African studies », 2001 [1992], p. 21-28.
- , *Les Littératures d'Afrique noire : des langues aux livres*, Paris, Karthala, 1995, 304 p.
- Richard, Joseph « Democratization in Africa after 1989 : Comparative and Theoretical Perspectives », *Comparative Politics*, vol. 29, no 3, 1997, p. 363-382.

- Ricœur, Paul, *Temps et récit 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, coll. « Points/Essais », 1985, 426 p.
- , « Rhétorique – Poétique – Herméneutique », dans Michel Meyer [dir. de publ.], *De la métaphysique à la rhétorique, essais à la mémoire de Chaïm Perelman avec un inédit sur la logique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1986, p. 143-155.
- , *Le Juste*, Paris, Éditions Esprit, coll. « Philosophie », 1995, 221 p.
- , *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2000, 675 p.
- , *Le Juste 2*, Paris, Éditions Esprit, coll. « Philosophie », 2001, 297 p.
- , *Le juste, la justice et son échec*, Paris, L'Herne, coll. « Carnets de L'Herne », 2005, 76 p.
- , « Le canon biblique, entre le texte et la communauté », dans Jean-Claude Eslin et Catherine Cornu [dir. de publ.], *La Bible. 2000 ans de lectures*, Paris, Hachette, coll. « Littératures », 2007 [2003], p. 93-116.
- Riesz, János, « Littérature francophone d'Afrique noire : Problèmes d'authenticité et de légitimation », *Französisch Heute*, vol. 4, 1985, p. 278-288.
- , « Littératures africaines en langues européennes et littérature européenne – Rapports entre textes et "champ littéraire" », *Neohelicon*, vol. 17, no 2, 1990, p. 61-91.
- , « Français et Allemands en Afrique – Colonialisme, Anticolonialisme et Identité(s) Nationale(s) », dans Jacques Binoche [dir. de publ.], *What is National Identity?*, *International Colloquium*, Osaka Gakvin University, 1991, p. 179-201.
- , « Les littératures d'Afrique Noire vues du côté de la réception », *Revue de Littérature Comparée*, no 1, 1993, p. 11-22.
- , « "Audible Gasps from the Audience" : Accusations of Plagiarism against African Authors and their Historical Contexts », *Yearbook of Comparative and General Literature*, no 43, 1995, p. 84-97.
- , « Accusations de plagiat contre plusieurs auteurs africains et contextes historiques », *Palabres*, vol. 1, no 3-4, 1997, p. 145-164.
- , « Littérature coloniale et littérature africaine : hypotexte et hypertexte », *Französisch Heute*, vol. 30, no 4, 1999, p. 458-468.
- , « La notion de champ littéraire appliquée à la littérature togolaise », dans János Riesz et Alain Ricard [dir. de publ.], *Le champ littéraire togolais*, Bayreuth, Eckhard Breitinger; Bayreuth University, coll. « Bayreuth African studies », 2001 [1992], p. 11-20.

- , « La parole pour vendre - Über die Sprache in den Zeiten der Werbung », dans Tobias Wendl [dir. de publ.], *Afrikanische Reklamekunst*, Wuppertal, Peter Hammer Verlag, 2002, p. 161-165.
- , « Le “retour au pays natal” dans La Fabrique de cérémonies (2001) de Kossi Efovi », *Ponts/Ponti*, no 3, 2003, p. 63-78.
- , *De la littérature coloniale à la littérature africaine : prétextes, contextes, intertextes*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2007, 421 p.
- , « “Le Dernier Voyage du Négrier Sirius” : Le roman dans le roman *Le Docker Noir* (1956) d'Ousmane Sembène », dans *De la littérature coloniale à la littérature africaine : prétextes, contextes, intertextes*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2007, p. 224-247.
- , « *Astres et désastres* », *Histoire et récits de vie africains, de la Colonie à la Postcolonie*, Hidesheim, Georg Olms Verlag, 2009, 397 p.
- Riesz, János et Alain Ricard [dir. de publ.], *Semper aliqui novi : Littérature comparée et littérature d'Afrique; Mélanges offerts à Albert Gérard*, Tübingen, Gunter Narr, 1990, 404 p.
- , *Le champ littéraire togolais*, Bayreuth, Eckhard Breiting, Bayreuth University, coll. « Bayreuth African studies », 2001 [1992], 200 p.
- Robert, Jacques, « Introduction au colloque », dans Centre français de droit comparé, *La présomption d'innocence en droit comparé*, Paris, Société de la législation comparée, 1998, p. 7-8.
- Robertson, Roland, *Globalization: Social Theory and Global Culture*, Londres, Sage, coll. « Theory, Culture & Society », 1992, 211 p.
- Rorty, Richard, « Human Rights, Rationality, and Sentimentality », dans Stephen Shute et Susan Hurley [dir. de publ.], *On Human Rights. The Oxford Amnesty Lectures 1993*, New York, BasicBooks, 1993, p. 111-134.
- Rosendahl Thomsen, Mads, « Franco Moretti and the Global Wave of the Novel », dans Theo D'haen, David Damrosch and Djelal Kadir [dir. de publ.], *The Routledge Companion to World Literature*, New York, Routledge, coll. « The Routledge Companion to », 2012, p. 136-144.
- Rosier, Laurence, « Postures de l'érudit-puriste et sociotypifications imaginaires. L'exemple de Pierre Daninos », *CONTEXTES*, 15 janvier 2011, en ligne, <<http://contextes.revues.org/4724#ftn12>>, consulté le 2 mai 2015.
- Roy, Max, « Du titre littéraire et de ses effets de lecture », *Protée*, vol. 36, no 3, 2008, p. 47-56.

- Sacco, Rodolfo, *Le droit africain : anthropologie et droit positif*, Paris, Dalloz, coll. « A droit ouvert », 2009, 566 p.
- Said, Edward W., « Third World Intellectuals and Metropolitan Culture », *Raritan*, vol. 9, no 3, 1990, p. 27-50.
- Saint-Jacques, Denis et Alain Viala, « À propos du champ littéraire. Histoire, géographie, histoire littéraire », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, no 2, 1994, p. 395-406.
- Sala-Molins, Louis, *Les Misères des Lumières. Sous la Raison, l'outrage*, Paris, Robert Laffont, 1992, 206 p.
- Samaké, Adama [dir. de publ.], *La sociocritique : enjeux théorique et idéologique. La problématique du champ littéraire africain*, Paris, Publibook, coll. « Éditions Publibook Université », 2013, 162 p.
- Sapiro, Gisèle, « Réseaux, institutions et champ », dans Daphné de Marneff et Benoît Denis [dir. de publ.], *Les Réseaux littéraires*, Bruxelles, Centre interuniversitaire d'étude du littéraire, 2006, p. 44-59.
- Sartre, Jean-Paul, « Orphée noir », dans Léopold Sedar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Pays d'outre-mer », 1977 [1948], p. IX-XLIV.
- Sassoon, Donald, « On Cultural Markets », *New Left Review*, vol. 17, 2002, p. 113-126.
- Schüller, Thorsten, « Où est l'Afrique? La poétique du virtuel et du "sans lieu" dans la littérature mondialisée francophone de l'Afrique noire – L'exemple de la Fabrique de cérémonies de Kossi Efoui », dans Ute Fendler, Hans-Jürgen Lüsebrink et Christoph Vatter [dir. de publ.], *Francophonie et globalisation culturelle : politique, médias, littératures*, Francfort, IKO Verlag, coll. « Studien zu den frankophonen Literaturen außerhalb Europas », 2008, p. 163-174.
- , « À la recherche de l'Afrique perdue : le retour au pays natal dans le roman contemporain de l'Afrique noire d'expression française (Efoui, Alem, Effa, Miano) », dans Xavier Garnier et Virginia Coulon [dir. de publ.], *Les littératures africaines. Textes et terrains/ Textwork and Fieldwork, Hommage à Alain Ricard*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2011, p. 321-333.
- Semujanga, Josias, « Les méandres du génocide dans *L'ainé des orphelins* », dans *Études littéraires*, vol. 35, no 1, 2003 p. 101-115.
- , « Murambi et Moisson de crânes ou comment la fiction raconte un génocide », *Présence Francophone*, 2006, vol. 67, p. 93-114.
- , *Le génocide, sujet de fiction?: analyses des récits du massacre des Tutsi dans la littérature africaine*, Québec, Nota bene, coll. « Sciences humaines/littérature », 2008, 306 p.

- , « Le génocide des Tutsis dans la fiction narrative », *French Cultural Studies*, vol. 20, no 2, 2009, p. 111-132.
- Senghor, Léopold Sédar, « Pour une lecture Négro-africaine de Mallarmé », *Cahiers de l'Académie Mallarmé*, no 1, 1981, 30 p.
- Sherrington, Robert, « The Use of Mongo Beti », dans Stephen H. Arnold [dir. de publ.], *Critical Perspectives on Mongo Beti*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, 1998, p. 393-404.
- Slaughter, Joseph, « Torture and Commemoration: Narrating Solidarity in Elvira Orphée's "Las viejas fantasiosas" », *Tulsa Studies in Women's Literature*, vol. 15, no 2, 1996, p. 241-252.
- , « A Question of Narration: The Voice in International Human Rights Law », *Human Rights Quarterly*, vol. 19, no 2, 1997, p. 406-430.
- , « Enabling Fictions and Novel Subjects: The "Bildungsroman" and International Human Rights Law », *PMLA*, vol. 121, no 5, 2006, p. 1405-1423.
- , *Human Rights, Inc. : the world novel, narrative form, and international law*, New York, Fordham University Press, 2007, 435 p.
- , « Humanitarian Reading », dans Richard Ashby Wilson et Richard D. Brown [dir. de publ.], *Humanitarianism and Suffering. The Mobilization of Empathy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 88-107.
- , « Vanishing Points: When Narrative is Not Simply There », *Journal of Human Rights*, vol. 9, no 2, 2010, p. 207-223.
- , « Rights on Paper », dans Elizabeth Swanson Goldberg et Alexandra Schultheis Moore [dir. de publ.], *Theoretical Perspectives on Human Rights and Literature*, New York, Routledge, coll. « Routledge Interdisciplinary Perspectives on Literature », 2012, p. xi-xiv.
- , « The Enchantment of Human Rights; or, What Difference does Humanitarian Indifference Make? », *Critical Quarterly*, vol. 56, no 4, 2014, p. 46-66.
- Small, Audrey, « Tierno Monénembo : Morality, Mockery and the Rwandan Genocide », *Forum for Modern Language Study*, vol. 42, no 2, 2006, p. 200-211.
- , « The Duty of Memory : A Solidarity of Voices after the Rwandan Genocide », *Paragraph*, vol. 30, no 1, 2007, p. 85-100.
- Souillac, Geneviève, « From Global Norms to Local Change: Theoretical Perspectives on the Promotion of Human Rights », dans Shale Horowitz et Albrecht Schnabel [dir. de publ.], *Human rights and societies in transition : Causes, consequences, responses*, New York, United Nations University Press, 2004, p. 77-100.

- Soulez-Larivière, Daniel, « Présomption d'innocence », dans Loïc Cadiet [dir. de publ.], *Dictionnaire de la Justice*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 1023-1027.
- Soyinka, Wole, *Myth, Literature and the African World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, 168 p.
- Spencer, John R., « Le rôle des médias dans les procédures judiciaires : approche comparative », dans Centre français de droit comparé, *La présomption d'innocence en droit comparé*, Paris, Société de la législation comparée, 1998, p. 83-90.
- Spivak, Gayatri, « Post-structuralism, Marginality, Postcoloniality and Value », dans P. Collier & H. Geyer-Ryan [dir. publ.], *Literary Theory Today*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, p. 219-244.
- Stockhammer, Robert, *Ruanda. Über einen anderen Genozid schreiben*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2005, 187 p.
- Stone Peters, Julie, « "Literature", the "Rights of Man", and Narratives of Atrocity: Historical Backgrounds to the Culture of Testimony », *Yale Journal of Law and the Humanities*, vol. 17, no 2, 2005, p. 249-78.
- Stonebridge, Lyndsey, *The Judicial Imagination. Writing After Nuremberg*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2011, 177 p.
- Swanson Goldberg, Elizabeth et Alexandra Schultheis Moore [dir. de publ.], *Theoretical Perspectives on Human Rights and Literature*, New York, Routledge, coll. « Routledge Interdisciplinary Perspectives on Literature », 2012, 302 p.
- Syrotinski, Michael, « Monstruous Fictions : Testifying to the Rwandan Genocide in Tierno Monénembo's *L'ainé des orphelins* », *Forum for Modern Language Studies*, vol. 45, no 4, 2009, p. 427-440.
- Tadjo, Véronique, « Littérature africaine et mondialisation », *Présence Africaine*, vol. 1, no 167-168, 2003, p. 108-111.
- Tcheuyap, Alexie, « Écrire rouge de la guerre perpétuelle en Afrique francophone », *Études littéraires*, vol. 35, no 1, 2003, p. 7-10.
- , « Le littéraire et le guerrier », *Études littéraires*, vol. 35, no 1, 2003, p. 13-28.
- , « Mémoire et violence chez Ahmadou Kourouma », *Études françaises*, vol. 42, no 3, 2006, p. 31-50.
- Thomas, Brook, « Reflections on the Law and Literature Revival », *Critical Inquiry*, vol. 17, no 3, 1991, p. 510-539.
- Thomas, Dominique et Richard David, « Emmanuel Dongala : History, Memory, and Reconciliation », *Nation-building, Propaganda, and Literature in Francophone Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 2002, p. 122-159.

- Thomas, Yan, « La langue du droit romain. Problèmes et méthodes », *Archives de philosophie du droit*, no 18, 1973, p. 103–125.
- , « Acte, agent, société. Sur l'homme coupable dans la pensée juridique romaine », *Archives de philosophie du droit*, no 22, 1977, p. 63–83.
- , « Le droit entre les mots et les choses. Rhétorique et jurisprudence à Rome », *Archives de philosophie du droit*, no 23, 1979, p. 93–114.
- , « Res, chose et patrimoine. Note sur le rapport sujet-objet en droit romain », *Archives de philosophie du droit*, no 25, 1980, p. 413–426.
- , « *Vitae necisque potestas*. Le père, la cité, la mort », dans *Du châtimeut dans la cité. Supplices corporels et peine de mort dans le monde antique*, Rome, École française de Rome, 1984, p. 499–548.
- , « L'institution civile de la cité », *Le Débat*, no 74, 1993, p. 23–45.
- , « Yan Thomas, “*Fictio legis*. L'empire de la fiction romaine et ses limites médiévales », *Droits. Revue française de théorie juridique*, no 21, 1995, p. 17–63.
- , « Le sujet de droit, la personne et la nature », *Le Débat*, vol. 3, no 100, 1998, p. 85–107.
- , « L'enfant à naître et l'“héritier sien”. Sujet de pouvoir et sujet de vie en droit romain », *Annales HSS*, vol. 62, no 1, 2007, p. 29–68.
- Ticehurst, Rupert, « La clause de Martens et le droit des conflits armés », *Revue internationale de la Croix Rouge*, avril 1997, en ligne, <<https://www.icrc.org/fre/resources/documents/misc/5fzgrl.htm>>, consulté le 3 avril 2015.
- Toman, Cheryl, « Les réseaux sociaux et la littérature africaine : création, engagement et diffusion chez les écrivaines d'expression française », *Sommaire des actes de la XXIVe Biennale de la langue française*, 2011, en ligne, <<http://www.biennale-lf.org/les-actes-de-la-xxive-biennale/60-b24-interventions/173-b24-cheryl-toman.html>>, consulté le 7 juin 2015.
- Trahan, John R., « The Distinction Between Persons & Things : An Historical Perspective », *LSU Law Center Journal of Civil Law Studies*, vol. 1, 2008, p. 9–20.
- Trouillot, Lyonel, « Intertextuality : Beyond Myth of the Demiurge and the Catchall », dans Susan Arndt et Nadja Ofuatey-Alazar [dir. de publ.], *AfroFictional In[terventions]. Revisiting the BIGSAS Festival of African(-Diasporic) Literatures, Bayreuth 2011-2013*, Münster ; Bayreuth, Edition Assemblage ; BIGSAS, 2014, p. 415–421.
- Vajda, György M. et János Riesz [dir. de publ.], *The Future of literary scholarship : Die Zukunft der Literaturwissenschaft : L'Avenir des sciences littéraires. Internationales*

- Kolloquium an der Universität Bayreuth, 15.-16. Februar 1985, Frankfurt am Main, Peter Lang, coll. « Bayreuther Beiträge zur Literaturwissenschaft », 1986, 122 p.*
- Vasak, Karel, « Pour les droits de l'homme de la troisième génération : les droits de la solidarité », dans Christophe Swinarski [dir. de publ.], *Études et essais sur le droit international humanitaire et les principes de la Croix-Rouge en l'honneur de Jean Pictet*, Genève; La Haye, CICR, Martinus Nijhoff Publishers, 1984, p. 837-850.
- Vezzadini, Elena, *The 1924 Revolution: Hegemony, Resistance and Nationalism in the Colonial Sudan*, Bergen, University of Bergen, 2008, 428 p.
- , « Identity, History and Power in the Historiography of Sudan : Some Thoughts on Holt and Daly's *A History of Modern Sudan* », *Canadian Journal of African Studies*, no 3, 2012, p. 439-451.
- , « Nationalism by Telegrams : Political Writings and Anti-Colonial Resistance in Sudan, 1920-1924 », *International Journal of African Historical Studies*, vol. 46, no 1, 2013, p. 27-59.
- Viala, Alain, « Effets de champ et effets de prisme », *Littérature*, no 70, 1988, p. 64-71.
- Viart, Dominique et Bruno Vercier *La littérature française au présent : Héritage, modernité, mutation*, Paris, Bordas, 2008 [2005], 543 p.
- Vidal, Claudine, « Le génocide des Rwandais tutsi et l'usage public de l'histoire », *Cahiers d'Études Africaines*, vol. 38, no 150/152, 1998, p. 653-663.
- wa Kabwe-Segatti, Désiré et Pierre Halen [dir. de publ.], *Du nègre Bambara au Négropolitain. Les littératures africaines en contexte transculturel*, Metz, Centre de recherches Écritures, coll. « Littérature des mondes contemporains, Série "Afrique" », 2009, 331 p.
- Waintrater, Meïr, « La toute-puissance des victimes », *Revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz*, no 117, 2014, p. 75-81.
- Walsh, John, « Psycho Killer, *Qu'est-ce que c'est? Reflections on Alain Mabanckou's African Psycho* », *Transition*, no 100, 2009, p. 152- 163.
- Weston, Burns H., « Human Rights », *Human Rights Quarterly*, vol. 19, no 2, 1997, p. 14-30.
- Wheeler, Nicholas J., *Saving Strangers : Humanitarian Intervention in International Society*, Oxford, Oxford University Press, 2000, 336 p.
- White, Hayden V., *The Content of the Form: Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1987, 244 p.
- Wieviorka, Annette et Isidoro Niborski, *Les Livres du souvenir : mémoriaux juifs de Pologne*, Paris, Gallimard/Julliard, coll. « Archives », 1983, 184 p.

Wieviorka, Annette, *Déportation et génocide entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1995 [1992], 506 p.

———, *Le procès de Nuremberg*, Caen, Mémorial de Caen, 2005 [1995], 207 p.

———, *L'ère du témoin. Déportation et génocide : entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1998, 185 p.

———, *L'heure d'exactitude. Histoire, mémoire, témoignage. Entretiens avec Séverine Nikel*, Paris, Albin Michel, coll. « Itinéraires du savoir », 2011, 248 p.

Wieviorka, Michel [dir. de publ.], *Un nouveau paradigme de la violence?*, Paris, L'Harmattan, coll. « Cultures & conflits », 1998, 468 p.

———, *La violence*, Paris, Balland, coll. « Voix et Regards », 2004, 328 p.

Wilson, Richard Ashby et Richard D. Brown [dir. de publ.], *Humanitarianism and Suffering : The Mobilization of Empathy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, 318 p.

Zaretsky, Robert, « Massacre du 17 octobre 1961 : les morts algériens que Sarkozy ne veut pas voir », *L'Obs Rue 89*, 27 septembre 2011, en ligne, <<http://rue89.nouvelobs.com/2011/09/27/17-octobre-1961-lalgerie-la-revolution-arabe-qui-ne-passe-pas-pour-sarkozy-223999>>, consulté le 25 juillet 2015.

Zenetti, Marie-Jeanne, « Transparence, opacité, matité dans l'œuvre de Roland Barthes, du Degré zéro de l'écriture à L'Empire des signes », *Appareil*, no 7, 2011, en ligne, <<http://appareil.revues.org/1201>>, consulté le 14 juillet 2015.

Corpus juridique

Organisation des Nations Unies

Alfonso Martínez, Miguel, « Interim Report on Human Rights and Human Responsibilities », New York, United Nations, Commission on Human Rights, 2002.

———, « Final Report of the Special Rapporteur on Human Rights and Human Responsibilities », New York, United Nations, Commission on Human Rights, 2003.

Déclaration universelle des droits de l'homme, Rés. A.G. 217 A (III) du 10 décembre 1948.

Déclaration sur l'octroi de l'indépendance aux pays et aux peuples coloniaux, Rés. A.G. 1514 (XV) du 14 décembre 1948.

Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, Rés. A.G. 260 A (III) du 9 décembre 1948.

Convention relative aux réfugiés, Rés. A.G. 429 (V) du 28 juillet 1951.

Convention relative au statut des réfugiés, 189 U.N.T.S. 150, entrée en vigueur le 22 avril 1954.

Convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale, Rés. A.G. 2106 A (XX) du 21 décembre 1965

Pacte International relatif aux Droits Économiques, Sociaux et Culturels, annexé à la Rés. A.G. 2200 A (XXI) du 16 décembre 1966.

Pacte International relatif aux Droits Civils et Politiques, annexé à la Rés. A.G. 2200 A (XXI) du 16 décembre 1966.

Protocole facultatif se rapportant au Pacte international relatif aux droits civils et politiques, Rés. A.G. 2200 A (XXI) du 16 décembre 1966.

Protocole relatif au statut des réfugiés, 606 U.N.T.S. 267, entrée en vigueur le 4 octobre 1967.

Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, Rés. A.G. 34/ 180 du 18 décembre 1979.

Déclaration de Carthagène sur les réfugiés, Cartagena de Indias, 1984.

Convention contre la torture et autres peines et traitements cruels, inhumains et dégradants, Rés. A.G. 39/46 du 10 décembre 1984.

Convention relative aux droits de l'enfant, Rés A.G. 44/ 25 du 20 novembre 1989.

Deuxième protocole facultatif se rapportant au Pacte international relatif aux droits civils et politiques, visant à abolir la peine de mort, Rés. A.G. 44/128 du 15 décembre 1989.

Convention internationale sur la protection des droits de tous les travailleurs migrants et des membres de leur famille, Rés. A.G. 45/ 158 du 18 décembre 1990.

Protocole facultatif à la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, Rés. A.G. 54/4 du 6 octobre 1999.

Protocole facultatif à la Convention relative aux droits de l'enfant, concernant l'implication des enfants dans les conflits armés, Rés. A.G. 54/263 du 25 mai 2000.

Protocole facultatif à la Convention relative aux droits de l'enfant, concernant la vente d'enfants, la prostitution des enfants et la pornographie mettant en scène des enfants, Rés. A.G. 54/263 du 25 mai 2000.

Protocole visant à prévenir, réprimer et punir la traite des personnes, en particulier des femmes et des enfants, additionnel à la Convention des Nations Unies contre la criminalité transnationale organisée, New York, 15 novembre 2000.

Protocole facultatif se rapportant à la Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, Rés. A.G. 57/199 du 18 décembre 2002.

Conventions de Genève

Convention (I) de Genève pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne, 12 août 1949.

Convention (II) de Genève pour l'amélioration du sort des blessés, des malades et des naufragés des forces armées sur mer, 12 août 1949.

Convention (III) de Genève relative au traitement des prisonniers de guerre, 12 août 1949.

Convention (IV) de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre, 12 août 1949.

Protocole additionnel aux Conventions de Genève du 12 août 1949 relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux (Protocole I), 8 juin 1977.

Protocole additionnel aux Conventions de Genève du 12 août 1949 relatif à la protection des victimes des conflits armés non internationaux (Protocole II), 8 juin 1977.

Protocole additionnel aux Conventions de Genève du 12 août 1949 relatif à l'adoption d'un signe distinctif additionnel (Protocole III), 8 décembre 2005

Organisation de l'Unité Africaine

Charte constitutive de l'Organisation de l'Unité Africaine, Addis Abeba (Éthiopie), 25 mai 1963

Convention de l'OUA régissant les aspects propres aux problèmes des réfugiés en Afrique, Addis Abeba, 10 septembre 1969.

Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples, Nairobi, 27 juin 1981, Conférence des Chefs d'États et de Gouvernement, 24-27 juin 1981, OUA Doc. CAB/LEG/67/3/Rév.5.

Convention de l'Union africaine sur la protection et l'assistance aux personnes déplacées en Afrique (Convention de Kampala), Kampala, 22 octobre 2009.

Cour pénale internationale (CPI)

Statut de Rome de la Cour pénale internationale, A/CONF. 183/ 9 du 17 juillet 1998.

Autres documents juridiques

Convention de Genève pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne, Genève, 22 août 1864.

Déclaration à l'effet d'interdire l'usage de certains projectiles en temps de guerre, Saint Petersbourg, 11 décembre 1868.

Convention (II) concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre, La Haye, 29 juillet 1899.

Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre, La Haye, 29 juillet 1899.

Loi du 15 mai 1985 sur les actes et jugements déclaratifs de décès des personnes mortes en déportation. Récupéré du site Légifrance
<http://legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=-JORFTEXT000000693442>

Loi n° 90-615 du 13 juillet 1990 tendant à réprimer tout acte raciste, antisémite ou xénophobe. Récupéré du site Légifrance
<http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=-JORFTEXT000000532990>

Corpus médiatique

A.N., « Le Renaudot à Scholastique Mukasonga », *L'Humanité*, Culture, jeudi 8 novembre 2012.

Aglietti Stéphanie, « Le Renaudot pour la Rwandaise Scholastique Mukasonga : “les victimes ont été entendues” », *AFP Doc*, mercredi 14 novembre 2012.

Aïssaoui, Mohammed, « Le sacre de Jérôme Ferrari. Prix littéraires : Le Goncourt et le Renaudot ont été décernés hier dans une indescriptible cohue », *Le Figaro*, no 21234, jeudi 8 novembre 2012, p. 2.

AFP, « Le Prix Renaudot à Scholastique Mukasonga », *Le Temps*, Culture, mercredi 7 novembre 2012.

———, « Le Renaudot à Scholastique Mukasonga », *L'Est Républicain*, jeudi 8 novembre 2012.

Babelio, « L'entretien de Scholastique Mukasonga avec Babelio : *Notre-Dame du Nil* », en ligne, <<http://www.babelio.com/auteur/Scholastique-Mukasonga/30430>>, consulté le 21 juillet 2015.

Baron, Clémentine, « Prélude au massacre », *Le Magazine littéraire*, 26 novembre 2012, en ligne, <<http://www.scholastiquemukasonga.net/home/le-magazine-litteraire-prelude-au-massacre>>, consulté le 21 juillet 2015.

Beigbeder, Frédéric, « Scholastique », *Lire*, no 411, samedi le 1^{er} décembre 2012, p. 8.

Braeckman, Colette, « Deux regards sur le Rwanda des souvenirs et des collines », *Le Soir*, Week-End, samedi 31 mai 2014, p. 40.

Cadet, Jean-François, « Scholastique Mukasonga – “Je recherche à m'inscrire dans la réconciliation du peuple rwandais” », *RFI*, 14 novembre 2012, en ligne, <<http://www.rfi.fr/afrique/20121114-scholastique-mukasonga-je-recherche-inscrire-reconciliation-peuple-rwandais-notre-dame-du-nil-gallimard/>>, consulté le 15 juin 2014.

Chaplain-Riou, Myriam, « Scholastique Mukasonga, Renaudot surprise pour un cri contre l'oubli », *AFP*, mercredi 7 novembre 2012.

- , « Surprise pour le prix Renaudot. Scholastique Mukasonga ne figurait pas dans la sélection finale », *Le Devoir*, Culture, jeudi 8 novembre 2012, p. B9.
- Clermont, Thierry, « Renaudot : stupeur et interrogations », *Le Figaro*, no 21234, jeudi 8 novembre 2012, p. 2.
- Cocquet, Marion, « “Notre-Dame du Nil”, mémoires de jeunes filles brisées », *Le Point.fr*, Culture, vendredi 9 novembre, 2012.
- Crom, Nathalie, « Y a-t-il à redire des prix littéraires 2012 ? », *Télérama*, no 3279, samedi 17 novembre 2012, p. 15.
- de Chabalière, Blaise, « Scholastique Mukasonga : l’effet Renaudot », *Le Figaro*, no 21252, jeudi 29 novembre 2012, p. 4.
- Douin, Jean-Luc, « Écrivains d’Afrique en liberté », *Le Monde*, 22 mars 2002, p. 16.
- Gakwaya, André, « L’écrivain Scholastique Mukasonga a été décorée “Chevalière des Arts et des Lettres” », *Agence Rwandaise d’Information*, dimanche 29 septembre 2013.
- Freneuil, Martine, « Une palette joliment contrastée », *Le Quotidien du Médecin*, Livres, mardi 13 novembre 2012.
- Garcin, Jérôme, « Scholastique Mukasonga, la pharaonne noire du Calvados », *Le Nouvel Observateur*, 5 avril 2012, en ligne, <<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20120410.OBS5808/scholastique-mukasonga-la-pharaonne-noire-du-calvados.html>>, consulté le 25 juin 2015.
- Hollande, François, « 17 octobre 1961 », *Communiqués, Les actualités, Élysée. Présidence de la République*, publié le 17 octobre 2012, en ligne, <<http://www.elysee.fr/communiqués-de-presse/article/17-octobre-1961/>>, consulté le 25 juillet 2015.
- Huston, Nancy, « Moins de fierté, voilà ce qu’il faut », *Libération*, 9 décembre 2000, en ligne, <http://www.libération.fr/tribune/2000/12/09/moins-de-fierté-voilà-ce-qu-il-faut_347220>, consulté le 7 août 2015.
- Kodjo-Grandvaux, Séverine, « Scholastique Mukasonga, le prix du sang », *Jeune Afrique*, 12 novembre 2012, en ligne, <<http://www.jeuneafrique.com/139327/culture/scholastique-mukasonga-le-prix-du-sang/>>, consulté le 21 juillet 2015.
- Le Point*, « Le Renaudot décerné à Scholastique Mukasonga », *Le Point.fr*, Culture, mercredi 7 novembre 2012.
- Le Soir*, « “Notre-Dame du Nil”, un Renaudot surprise et mérité », *Pages*, vendredi 9 novembre 2012, p. 4.
- Le Télégramme*, « Un Renaudot surprise pour un cri contre l’oubli », jeudi 8 novembre 2012, p. IGE7.

Loret, Éric, « L'enfant-soldat de Kourouma touche le Renaudot », *Libération*, Culture, mardi le 31 octobre 2000, p. 37.

Mahler, Thomas, « Notre-dame du Rwanda », *Le Point*, no 2096, jeudi 15 novembre 2012, p. 128.

Mukasonga, Scholastique, « Le Rwanda sans linceul », *Libération*, samedi 28 et dimanche 29 juin 2008, p. 31

Organisation internationale de la Francophonie, « Prix des cinq continents de la Francophonie 2009 : dossier de presse », en ligne, <http://www.francophonie.org/IMG/pdf/Dossier_presse_-_Laureat_2009_Prix_des_5_continents_de_la_Francophonie-2.pdf>, consulté le 23 août 2015.

Oriot, Xavier, « Le prix Renaudot à Scholastique Mukasonga », *Ouest-France*, Région, jeudi 8 novembre 2012.

———, « Le Renaudot n'a pas changé la vie de Scholastique », *Ouest-France*, Région, jeudi 14 novembre 2013.

Ouest-France, « “Mes livres sont des tombeaux de papier” », lundi 21 janvier 2013.

P.V., « Le plus percutant », *Le Parisien*, Culture\Loisir, 16 novembre 2012, p. 42.

Payot, Marianne, « Notre-Dame du Nil, un Renaudot bien mérité », *L'Express*, 5 décembre 2012, en ligne, <http://www.lexpress.fr/culture/livre/notre-dame-du-nil_1195614.html>, consulté le 21 juillet 2015.

RFI, « Rwandan Author's Genocide Novel Wins France's Renaudot Prize », *RFI English*, 8 novembre 2012, en ligne, <<http://www.english.rfi.fr/africa/20121107-rwandan-authors-genocide-novel-wins-frances-renaudot-prize>>, consulté le 15 juin 2014.

SIPA, « Le Goncourt attribué à Jérôme Ferrari et le Renaudot à Scholastique Mukasonga », *La Presse Canadienne*, Culture, mercredi 7 novembre 2012.

Sitchet, Catherine, « Notre-Dame du Nil de Scholastique Mukasonga », *Africultures*, 16 septembre 2013, en ligne, <<http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=10957>>, consulté le 25 juin 2015.

Steinmetz, Muriel, « Vivre au Rwanda, avant le génocide », *L'Humanité*, Culture, 3 mai 2012.

Sulser, Éléonore, « Scholastique Mukasonga, la belle surprise du Renaudot », *Le Temps*, Culture, jeudi 8 novembre 2012.

———, « “Notre-Dame du Nil”, un Renaudot entre politique et magie. Scholastique Mukasonga signe un roman où l'histoire tragique du Rwanda bouleverse un pensionnat de jeunes filles », *Le Temps*, Culture/Livres, samedi 17 novembre 2012.